MŒURS DES SAUVAGES AMERIQUAINS, COMPARE'ES AUX MŒURS DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, *de la Compagnie de Jeſus.*

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez SAUGRAIN l'aîné, Quay des Auguſtins, près la ruë Pavée, à la Fleur de Lys.

Chez CHARLES ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée du Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont S. Michel, au Phœnix.

MDCCXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le ſecond Tome.

I. OCCUPATIONS *des hommes dans le Village.* pag. 1

II. *Occupations des femmes.* 63

III. *De la Guerre.* 161

IV. *Des Ambaſſades & du Commerce.* 310

V. *De la Chaſſe & de la Pêche.* 336

VI. *Des Jeux.* 338

VII. *Maladies & Medecine.* 359

VIII. *Mort, Sepulture & Deüil.* 386

IX. *De la Langue.* 458

Fin de la Table des Chapitres du ſecond Tome.

EXPLICATION

DES PLANCHES ET FIGURES Contenuës dans le ſecond Tome.

PLANCHE I. *pag. 19.*

CETTE Planche nous met au fait des premiers habillemens des hommes, de leurs parures, de ce qui a donné lieu à la fable des Satyres, & de l'idée ſymbolique qu'on avoit attachée aux cornes des animaux. Des trois premieres Figures, celle du milieu repréſente une Iſis coëffée de la dépoüille d'un Taureau avec ſes cornes & ſes oreilles. *Cuperus in Harpocrate, pag. 109.* A ſes côtés ſont un Jupiter Ammon 1. & un Lyſimachus. 3 avec des cornes à la tête, attachées comme ſi elles étoient inhérentes. *La Chauſſe Muſ. Rom. ſec. primâ. Tab. 4. & 19.* Les Figures du ſecond rang nous font voir deux Satyres. 5. tels que les repréſentent les anciens monumens. Ils ſont entre la Figure d'un ancien Germain. 4. *Commentaires de Ceſar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 138.* & celle d'un Ameriquain. 5. tel qu'ils ont coûtume de ſe mettre lorſqu'ils vont en guerre. Les Figures du 3^e^ rang nous montrent une continuation des idées des premiers temps dans les Cimiers des Ducs de Bretagne. 7. *Vulſon de la Colombiere, Theatre d'Honneur, Tom. 1. pag. 49.* & d'une ancienne famille de Flandres. 8. *Recherche des Antiquités, & Nobleſſe de Flandres de l'Epinoy, Liv. 1. pag. 312.* Le médaillon du milieu repréſente un Prince de la Maiſon de France, combattant dans un tournois contre un Duc de Bretagne, l'un & l'autre a ſon caſque ſurmonté de ſon Cimier. *Vulſon de la Colombiere loc. cit.*

PLANCHE II. *pag. 28.*

On voit ici un détail des habillemens & des ornemens des Sauvages. 1. 2. Figures de Sauvages des Nations Iroquoiſes & Huronnes vêtus à la moderne, homme & femme. 3. 4. Figures des mêmes vêtus à l'antique. 5. Collier des Anciens auquel eſt pendu ce qu'on nommoit *Bulla* chez les Romains. *La Chauſſe Muſ. Rom. ſect. 5. Tab. 6.* 6. Collier des Sauvages auquel eſt attachée une grande piéce de porcelaine, parallele à la *Bulla* des Romains. 7. Collier des Anciens, parallele à ceux que portent les Sauva-

ges ; & qui ſemble avoir été de même matiere. *Montfaucon, Ant. Expl. Tom. 3. Planche 157. pag. 268.* 8. Braſſelet de porcelaine travaillée en petits Cylindres. 9. Caracolis des Caraïbes ou Sauvages Meridionaux. 10. Sac à petun des Sauvages Septentrionaux. 11. & 12 Les deux parties des Brodequins que les femmes Caraïbes des Antilles mettent au-deſſus & au-deſſous du gras de la jambe, & qui ſont pour elles une marque d'ingenuité & de liberté.

PLANCHE III. *pag. 43.*

La Planche 3. nous met ſous les yeux les Peintures Cauſtiques & Hieroglyphiques. 1. Picte ancien. *Theodore de Bry India Occid. part. 1. Icon. 1.* 2. Sauvage peint, parallele au Picte repréſenté dans la Figure premiere. *Creuxius, Hiſt. Canad. pag. 79.* Entre ces deux perſonnages eſt un Sauvage de l'Amerique Septentrionale, 3. gravant ſon portrait ſur un arbre, & écrivant à ſa maniere ce qu'il veut faire connoître par cette eſpece de monument. Dans le bas de cette Planche ſont détaillées ces ſortes de peintures, dont chacune peut être regardée comme une Lettre. La premiere porte que le Sauvage nommé les deux Plumes, [a.] [b.] de la Nation de la Gruë, [c.] & de la famille du Bœuf ſauvage, [d.] accompagné de 15. Guerriers, [h.] a fait un priſonnier, [f.] & enlevé trois chevelures, [g.] au ſixiéme voyage qu'il a fait pour aller en guerre, [k.] & au quatriéme où il a commandé le parti, [i.] Dans la ſeconde il eſt dit, que le Sauvage nommé les deux fléches, [a.] [b.] de la nation du Cerf, [c.] & de la famille du Loup, [d.] eſt allé en Ambaſſade portant le Calumet de paix chez la Nation de l'Ours, [e.] accompagné de 30. perſonnes, [h.] Dans l'une & dans l'autre Figure le Sauvage eſt non ſeulement repréſenté par ſa figure hieroglyphique, mais il eſt encore peint dans ſon entier, dans la premiere avec ſes armes, [c.] & dans la ſeconde tenant le Calumet & la Tortuë, [f.]

PLANCHE IV. *pag. 80.*

On a gravé dans cette Planche deux ménages des Sauvages de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Le Cabanage des premiers eſt une Caſe en forme de Carbet dont on ne voit qu'une moitié ; un Caraïbe y eſt ſuſpendu dans ſon Hamac ſous lequel eſt un petit feu. De cinq femmes Caraïbes, l'une ratiſſe le manioc, l'autre l'écraſe, la troiſiéme paſſe la farine du manioc par un hibichet, la quatriéme fait le pain de Caſſave, & la cinquiéme porte du bois pour faire boüillir la marmitte. Le Cabanage oppoſé repréſente une Cabane Iroquoiſe ouverte, où l'on voit une femme faiſant la ſagamité ; un enfant qui fait rôtir un poiſſon & un épy de bled d'inde. Hors de la Cabane ſont trois femmes, la premiere pile le bled d'inde dans une pile de bois, la ſeconde l'écraſe entre deux pierres grain-

à grain, & la troiſiéme travaille à un ſac pour mettre des proviſions de farine ; au bas de la Planche ſont gravés quelques épys de bled d'inde, la plante du manioc & une patate ; à l'autre extrémité eſt une preſſe pour ſéparer le ſuc du manioc qu'on exprime auſſi avec une couleuvre, dont on voit une figure pendante à l'un des bouts du Carbet.

PLANCHE V. *pag. 114.*

Cette Planche eſt diſtribuée en deux ſujets. Le premier repréſente le Conſeil general des Floridiens, & l'épreuve des Guerriers propres à faire la campagne. Le Chef aſſis ſur ſon Trône, eſt au milieu des Anciens, des Notables, & des Devins qui y paroiſſent diſtingués par leur manteau ; un homme debout les harangue, & porte enſuite à chacun la coupe de caſſine qu'il doit avaler. Les femmes d'une part préparent la caſſine, & de l'autre on voit un de ces hommes habillés en femme, que j'ai dit être ſemblables aux Prêtres de Cybéle ou de Venus Uranie, & que les Européans ont nommé les Hermaphrodites. Je m'étois perſuadé d'abord que ce nom leur avoit été donné par les Européans, trompés & ſéduits par quelques apparences, qui les avoient induits dans l'erreur de croire qu'ils étoient Hermaphrodites réellement & de fait : mais je commence à croire qu'il faut qu'il y ait quelque fondement de cette erreur dans le nom même que ces Peuples donnent à cette ſorte de Prêtres, pour marquer preciſément leur état mixte, de l'homme dans la réalité, & de la femme dans leur profeſſion, & dans l'habillement qu'ils portent comme les femmes, ce qui fait un compoſé androgyne, mais qui eſt purement ſymbolique. Herodote m'autoriſe dans ce ſentiment ; car, *au Liv. 4. N. 67.* il appelle Androgynes certains hommes parmi les anciens Scythes qu'on nommoit *Enarées*, qui étoient habillés en femmes, & qui étant dévoués au culte de Venus-Uranie, avoient reçû d'elle une maniere de divination particuliere ; ces hommes ſe rapportent fort à cette eſpece d'Ameriquains. Le ſecond ſujet repréſente la maniere de faire la Chica, l'Ouicou ou Caouin, & la maniere de le boire, ce que les François ont appellé faire un vin. Les Devins y ſont pareillement ſpecifiés par leur manteau.

PLANCHE VI. *pag. 136.*

Cette Planche eſt auſſi diſtribuée en deux ſujets. Le premier eſt une danſe de Religion des Peuples de la Virginie. Je n'en ai point parlé, parce qu'il en eſt fait mention dans la Relation de Smith, & dans toutes les Relations de la Virginie. Le ſecond eſt une repréſentation d'une partie de la danſe des Breſiliens décrite par le Sieur de Lery, & que j'ai rapportée à la page qui y répond.

PLANCHE VII. *pag. 154.*

Maniere de faire le ſucre d'Erable. Les femmes occupées à aller chercher les vaiſſeaux, qui ſont déja pleins de l'eau qui coule des arbres, portent cette eau, & la verſent dans des chaudieres qu'on voit ſur le feu, & auſquelles une femme veille, tandis qu'une autre aſſiſe, pêtrit avec les mains cette eau épaiſſie, & en état d'être miſe en conſiſtence de pain de ſucre. Au-delà du Cabanage & du Bois, paroiſſent les champs, tels qu'ils ſont à l'iſſuë de l'hyver; on y voit les femmes occupées à leur donner la premiere façon, & à y ſemer leur bled d'inde de la maniere dont je l'ai marqué à la p. 75.

PLANCHE VIII. *pag. 174.*

Cette planche diviſée en deux ſujets, fait voir dans celui d'enhaut un ancien Marcoman tout armé d'oſier, parallele à un Sauvage armé auſſi de bois & d'écorce de pied en cap. *Le Marcoman eſt pris des Commentaires de Ceſar de la nouvelle Edition d'Angleterre, pag. 30. & le Sauvage, des Voyages de Champlain, Edition de Paris 1632. pag. 291.* Entre ces deux perſonnages eſt la *Buchette* ou le ſignal de l'enrôlement des Sauvages, parallele aux ſymboles de l'Antiquité qu'on appelloit *Teſſeræ*, dont j'ai donné quelques Figures. La premiere eſt un ſymbole des Chrétiens. *Cabinet de ſainte Genevieve, pag. 1. Fig. 6.* Les autres ſont tirées de *La Chauſſe Muſ. Rom. ſect. 5. Tab. 8.* La Médaille qui eſt au bas, repréſente une femme tenant d'une main un de ces ſymboles, & de l'autre une corne d'abondance avec l'Inſcription LIBERALITAS AUG. Elle eſt de Balbinus. Ces ſymboles ſe trouvent en pluſieurs autres Médailles des Empereurs. Le ſecond ſujet repréſente un parti de Guerriers ſortant de leur Village à la file les uns des autres. Leur Chef eſt à la tête chantant ſa chanſon de mort.

Les deux Planches ſuivantes concernent la navigation des Peuples de l'Amerique.

PLANCHE IX. *pag. 206.*

Dans le premier ſujet que cette Planche préſente, eſt un canot des Eskimaux, tel que je l'ai décrit à la page 205. Au-deſſus ſont gravés quelques monumens de l'ancienne Egypte, où l'on voit de petits bateaux de papier, paralleles à ceux d'écorce dont ſe ſervent les Sauvages. *Montfaucon, Ant. Expliq. Tom. 2. Planche 142. pag. 150.* Le ſujet d'en bas fait voir un radeau de courges ſéches, vuidées & bien bouchées, au-deſſous duquel eſt peint un habitant du Pérou conduiſant une Balze.

PLANCHE X. *pag. 218.*

Saults & Caſcades. On voit ici les Rivieres ſe précipiter ſelon

les divers degrés de la hauteur des Terres. Dans l'éloignement ſe préſente une de ces cataractes que leur extrême élevation rend impratiquables. Les Sauvages obligés de quitter le lit de la Riviere beaucoup au-deſſus de la chûte, y font portage de leurs canots & de leurs équipages pour venir la reprendre au-deſſous. La Riviere dans un ſecond lit égal & de niveau, coule tranquillement devant un village, auprès duquel on diſtingue ſur une pointe avancée deux Sauvages qui travaillent à une pyrogue, deux canots de la façon des Abenaquis, & un autre de celle des Outaouacs. Au-deſſous eſt un rapide qu'on peut ſauter. Deux Sauvages le deſcendent, & deux autres remontent terre à terre en piquant de fonds.

PLANCHE XI. *pag. 220.*

Voyage ſur les neiges & campement d'hyver. Les Sauvages paroiſſent ici, les uns portant leur équipage ſur des bretelles, & les autres le tirant après eux ſur leurs traînes. Le Graveur a oublié de les envelopper de leurs fourrures, ainſi que la ſaiſon le demande. D'autres arrivés au lieu du rendez-vous, dreſſent le Cabanage. Quelques-uns s'occupent du ſoin de dreſſer la chaudiere, de couper du bois; & quelques autres font du feu à leur maniere par la Terebration. La Raquette qu'on voit en l'air, eſt fort bien faite & fort reſſemblante.

PLANCHE XII. *pag. 252.*

Siége d'un Fort ou Village paliſſadé. La Planche s'explique par elle-même, & n'a pas beſoin d'une plus ample explication.

PLANCHE XIII. *pag. 262.*

Conduite des priſonniers, & leur entrée dans le Village. Le premier ſujet repréſente la maniere d'attacher les Eſclaves, & de les garder pendant la nuit. On voit à côté un des Guerriers qui paſſe une chevelure, & la prépare de la maniere dont ils ont coûtume de préparer les peaux & que j'ai expliquée à la pag. 32. Le ſecond ſujet fait voir les Eſclaves expoſés à la mauvaiſe reception qu'on leur fait à leur arrivée dans les Villages de leurs Vainqueurs ou des Alliés de ceux-ci. La marche commence par ceux du parti des Vainqueurs qui portent les chevelures, ſuivent trois priſonniers, qui tiennent en main la Tortuë & le bâton orné de plumes de Cigne. Les gens du Village rangés en deux hayes & armés de bâtons, y ſont diſpoſés à les bien recevoir.

PLANCHE XIV. *pag. 292*

Supplices. 1. ſupplice des Eſclaves dans l'Amerique Septentrionael

nale. 2. Supplice des Eſclaves dans l'Amerique Meridionale. Celui-ci renferme trois differentes actions. D'un côté les femmes peignent l'Eſclave, de l'autre elles peignent le Boutou ou Maſſuë dont il doit être frappé; dans le milieu eſt repréſentée la maniere dont il eſt immolé.

PLANCHE XV. *pag. 314.*

Cette Planche concerne les Ambaſſades & le Commerce des Sauvages de l'Amerique Septentrionale. Dans le premier ſujet paroît un Sauvage dans un Conſeil parlant par ſes colliers de porcelaine. Le collier qu'il tient à la main, eſt repréſenté plus en grand au bas du ſujet. Le ſecond ſujet eſt une repréſentation de la danſe du Calumet. Au milieu ſur une natte, ſont le Manitou ou le Génie à l'honneur duquel ſe fait la danſe, c'eſt un ſerpent, & les armes avec leſquelles on doit combattre. Les Spectateurs & les Joüeurs d'inſtrumens forment un cercle tout-au-tour dans lequel on voit les deux Combattans.

PLANCHE XVI. *pag. 340.*

Jeux des Oſſelets ou de l'Aſtragale. Le premier eſt joüé par les femmes, & le ſecond par les hommes, de la maniere dont je l'explique.

PLANCHE XVII. *pag. 354.*

Jeux de Sphériſtique & autres exercices. Le premier eſt un jeu de Croſſe; & le ſecond, celui que j'ai décrit à la pag. 353. Dans l'éloignement on voit quelques Sauvages s'exerçant à tirer de l'arc à un but marqué.

PLANCHE XVIII. *pag. 386.*

Malade *jonglé*, & mort expoſé. 1. Le Malade entre les mains de deux Devins, eſt promené lentement ſur un long brazier de charbons ardents, tandis que le Chœur eſt occupé à une danſe de Religion, au deſſus de laquelle paroît la Cabane de la Divination ou de la *Jonglerie*, que j'ai dit être ſemblable au Trepied Delphique. 2. Le Mort preparé pour la ſepulture, eſt élevé ſur une eſtrade. Le monde aſſemblé dans la Cabane pour le pleurer, paroît attentif à ſon éloge funebre que fait un des Anciens ou Notables, repréſenté debout.

PLANCHE XIX. *pag. 411.*

Mort des Dévoüés au Chef ou à la femme Chef de la Nation des Natchez à la Louiſiane. Le Temple tout ouvert, laiſſe voir dans le fonds, & à découvert les corps des Chefs qui y ſont en dépôt.

Celui à qui on rend les derniers devoirs, eſt expoſé ſur l'une des pierres qui ſont à l'entrée de ce Temple. Deux Chœurs repréſentés ſur le devant forment une danſe de Religion, pendant laquelle on étrangle ceux qui doivent tenir compagnie au défunt, & aller le ſervir dans l'autre monde.

PLANCHE XX. *pag. 417.*

Cerémonies de la ſepulture chez les Iroquois. Le Mort élevé ſur le brancard ſur lequel il a été porté, eſt auprès de ſa foſſe que deux hommes preparent. A côté de lui ſont tous les petits meubles qu'on doit mettre dans ſon Tombeau. Le Maître des Ceremonies paroît enſuite, tenant dans ſes deux mains les bâtons avec leſquels doivent s'exercer les Gladiateurs hommes & femmes, qui doivent honorer les obſeques par le ſpectacle d'un combat, après lequel on donne le prix aux Vainqueurs.

PLANCHE XXI. *pag. 420.*

Ceremonies pratiquées à l'égard de ceux qui ſont morts de froid dans les neiges, ou qui ont eu le malheur de ſe noyer.

PLANCHE XXII. *pag. 456.*

Fête generale des Morts chez les Hurons & chez les Iroquois. La deſcription en eſt ſi détaillée, qu'il ſeroit inutile d'en donner une nouvelle explication.

Fin de l'Explication des Planches & Figures du ſecond Tome.

Approbation du Pere Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus dans la Province de France, permets au Pere JOS. FR. LAFITAU de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a compoſé, intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; lequel Livre a été lû & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoi j'ai ſigné la préſente Permiſſion. A Paris ce 15. May 1722.

PAUL BODIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*, dont on peut permettre l'impreſſion. A Paris le 12. Aouſt 1722.

CHERIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs-Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. Nôtre bien amé le Pere JOSEPH FRANÇOIS LAFITAU, de la Compagnie de Jeſus; Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; mais craignant que d'autres Libraires ou Imprimeurs ne s'aviſaſſent de lui contrefaire ledit Ouvrage, ce qui lui feroit un tort conſiderable, il Nous auroit en conſequénce fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus expliqué en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de douze années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes; faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus mentionné, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de ti-

tre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ci-deſſus expliqué, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Preſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original; Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt troiſiéme jour du mois d'Août l'an de grace mil ſept cens vingt-deux, & de nôtre Regne le ſeptiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

DE SAINT HILAIRE.

Il eſt ordonné par l'Edit du Roy du mois d'Août 1686. & Arrêt de ſon Conſeil, que les Livres dont l'impreſſion ſe permet par Privilege de Sa Majeſté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Regiſtré ſur le Regiſtre V^e. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 191. num. 214. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris le neuviéme Septembre 1722.*

BALLARD, Syndic.

Je reconnois avoir cedé pour toûjours le preſent Privilege aux Sieurs SAUGRAIN & HOCHEREAU Libraires, pour en joüir en mon lieu & place, ſuivant l'accord fait entre nous. A Paris ce 24. jour de Janvier 1723.

Signé, JOSEPH FRANÇOIS LAFITAU, J.

MOEURS

MŒURS
DES SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPARÉES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMS.

Occupations des Hommes dans le Village.

L'HOMME né pour le travail, languit & s'ennuye dans le repos. Il lui faut une occupation ; s'il n'en a point, il en cherche & s'en donne, & ſouvent au défaut d'une meilleure, il s'en fait une de s'inquiéter, ou d'inquiéter les autres. Cette propoſition, qui eſt aſſez exactement vraïe de la plûpart des hommes chez

les Peuples de l'Europe en qui l'on remarque beaucoup de vivacité & beaucoup d'action, ne l'eſt pas tout-à-fait tant par rapport aux Sauvages de l'Amerique. Ceux-ci ſe font un honneur de leur oiſiveté; La pareſſe, l'indolence, la faineantiſe ſont dans leur goût & dans le fonds de leur caractere : de ſorte que n'ayant ni ſciences ni métiers, n'ayant plus d'ailleurs, ou preſque plus les exercices reglés du temps paſſé qui pouvoient les tenir en haleine, ils ſont les gens du monde les plus deſœuvrez ; & ſi l'on en excepte certaines petites choſes qui ne leur demandent pas beaucoup de temps, moins encore de ſujettion & d'application, ils ſont preſque toûjours les bras croiſez, ne faiſant autre choſe que tenir des Aſſemblées, chanter, manger, joüer, dormir, & ne rien faire.

Quelque dure que fût la vie des Lacedémoniens & des Crétois, & quelque précaution qu'euſſent pris les Légiſlateurs de ces Républiques, on peut dire neanmoins que n'ayant que la guerre pour objet, & ayant banni de chez eux les Arts & l'Etude des Sciences, leur vie étoit proprement une vie oiſive & pareſſeuſe, laquelle fit donner à ces derniers, par un Poëte dont parle S. Paul, le terme injurieux de *Ventres Pigri*, qui donne en deux mots une idée parfaite de cette faineantiſe, où ils étoient tombez, ſur-tout après que s'étant relâchez de la rigueur de leur premiere diſcipline, ils ſe laiſſerent entierement énerver par la molleſſe.

D. Paul ad Tit. cap. 1. v. 12.

Les occupations de leur compétence les plus laborieuſes ſont, de dreſſer les paliſſades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs Cabanes, de préparer les peaux dont ils font leurs vêtemens, de travailler à quelques petits meubles domeſtiques, de mettre en état leurs équipages de Guerre, de Chaſſe ou de Pêche, enfin de s'orner, & de ſe mettre ſur leur propre.

Des Villages.

Ils choiſiſſent aſſez bien l'emplacement de leurs Villages. Ils les ſituent, autant qu'ils peuvent, au milieu des meilleures Terres ſur quelque petite éminence, qui leur donne vûë ſur la Campagne, de peur d'être ſurpris, & au bord de quelque ruiſſeau, qui, s'il eſt poſſible, ſerpente à l'entour, & faſſe comme un foſſé naturel aux Fortifications que l'Art peut ajoûter à un terrain, lequel ſe défende par lui-même. Ils ménagent au centre de leurs Villages une place aſſez grande pour y tenir des Aſſemblées : Les Cabanes y ſont aſſez ſerrées les unes contre les autres, ce qui les expoſe à un danger continuel du feu, la matiere en étant auſſi combuſtible qu'elle l'eſt : Leurs ruës ſont peu allignées, chacun bâtiſſant où le ſol lui paroît plus propre & moins pierreux.

Les Villages les plus expoſez à l'Ennemi, ſont fortifiez d'une Paliſſade de quinze à vingt pieds de haut, & compoſée d'un triple rang de pieux, dont ceux du milieu ſont plantez droits & perpendiculairement, les autres ſont croiſez & entre-

lacez en maniere de chevaux de friſe, & doublez par-tout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. Ils pratiquent en dedans le long de cette paliſſade, une eſpece de banquette ou de chemin des rondes fait avec des arbres couchez en travers, tout joignant la paliſſade, & qui portent ſur de groſſes fourchettes de bois fichées en terre, ils y ménagent de diſtance en diſtance des Redoutes ou des Guerites qu'ils rempliſſent en temps de Guerre de pierres pour ſe défendre de l'eſcalade, & d'eau pour éteindre le feu. On y monte par des troncs d'arbres entaillez par degrez qui leur ſervent d'échelle, la paliſſade a auſſi ſes ouvertures pratiquées en guiſe de creneaux.

La nature du terrain détermine la figure de leur enceinte. Il y en a de Polygones; mais le plus grand nombre ſont de figure ronde & ſpherique, comme l'étoient la plûpart des Villes anciennes. La paliſſade n'a qu'une iſſuë par une porte étroite, & placée de biais qui ferme avec des barres de traverſe, & par où l'on eſt contraint de paſſer de côté. Ils ont ſoin auſſi de laiſſer un aſſez grand chemin entre la paliſſade & les Cabanes. Ces Villages ſont peu fournis, & les plus gros n'ont gueres au-deſſus de cent Cabanes, d'un, de trois, de cinq, ou même de ſept feux, dans leſquelles il y a quelquefois pluſieurs ménages.

Les Sauvages de l'une & de l'autre Amerique

ſe fortifient à peu près de la même maniere ; mais il eſt moins ordinaire à ceux de la Meridionale, & generalement aux Peuples errans de recourir à ces ſortes de fortifications, à moins qu'ils ne ſoient actuellement en guerre, & qu'ils ne ſoient fort expoſez aux inſultes de leurs ennemis.

Des Cabanes.

Les Cabanes de toutes ces Nations ſont encore aujourd'hui la montre de la pauvreté & de la frugalité des hommes nez dans l'enfance du Monde ; & ſi l'on en excepte les habitans du Pérou & du Mexique, qui bâtiſſoient de petites maiſons de pierre, où il n'y avoit ni magnificence, ni art, ni commodité, & quelques autres Peuples de leur voiſinage, qui font à leurs demeures un enduit de chaux ou de ciment aſſez paſſable, tout le reſte des Nations ſauvages n'a que de miſerables caſes ou chaumieres, connuës dans l'Antiquité ſous le nom de *Mapalia* ou *Tuguria*, leſquelles ſont toutes propres à donner une idée parfaite de la miſere.

Les Auteurs nous peignent les premiers Hommes, comme n'ayant pour toute retraite que les troncs des rochers ou le creux des arbres. Qu'ont ajoûté à cette premiere barbarie les Peuples du Nord de l'Amerique, & ceux du Sud qui habitent dans les Païs ſujets à être noyez par de frequentes inondations ? Les Eskimaux, les Sauvages du Détroit de Davis, de la Nouvelle-Zemble & les Californiens, ſe retirent dans des Ca-

vernes que la nature leur a préparées pour leur en épargner la peine, ou en font d'artificielles dans leſquelles ils paſſent un hyver fort long preſque ſans en ſortir : peu differens des bêtes qui ſe creuſent des Tannieres : au lieu que pendant l'Eté ils couchent en pleine campagne ſous les arbres, ou tout au plus ſous quelques Cabanages faits de peaux de Loup Marin. Il faut qu'ils ſoient bien endurcis & bien faits aux injures de l'air pour pouvoir vivre de la ſorte dans des climats auſſi rigoureux. Sur les bords de l'Orenoque, du fleuve des Amazones & en quelques autres endroits, on voit des Villages en l'air au milieu des Palus & des Marécages. Il s'éleve dans ces Païs noyez des palmes d'une hauteur prodigieuſe qui croiſſent fort près les unes des autres. C'eſt ſur ces palmes que les Naturels du païs conſtruiſent leurs habitations. Ils lient ces arbres l'un à l'autre par des poutres tranſverſales, & édifient ſur ce plancher élevé de vingt à trente pieds de terre, des demeures qui ſemblent plûtôt être faites pour des Vautours, que pour des hommes. C'eſt un plaiſir, dit-on, de voir avec quelle addreſſe les femmes chargées de leurs enfans & de leur bagage domeſtique, montent par des troncs groſſierement écôtez dans ces eſpeces de nids. Ce n'eſt pas ſeulement contre les inondations que ces Peuples prétendent ſe garantir par des azyles auſſi extraordinaires. Ils ſe mettent par-là à couvert contre les incurſions ſubites de leurs ennemis, contre les

ſurpriſes des Crocodiles & des Tygres, & contre l'incommodité des Maringuoins ou Couſins, leſquels ne peuvent pas s'élever ſi haut, & leur deviendroient inſupportables ſans cette précaution. Les Conquerans de la Nouvelle-Eſpagne trouverent des Nations nombreuſes logées de cette ſorte, leſquelles leur donnerent bien de la peine à vaincre, & leur firent périr beaucoup de monde. Il y a encore en Afrique, vers les Côtes de Guinée, un des anciens Peuples Atlantiques, nommé les *Vetérés*, dont les Villages ſont ainſi bâtis en l'air ſur des pilotis au milieu des eaux.

Loyer, Rélation du Voyage d'Iſſyni, p. 158.

Les Nations errantes comme les Algonquines, n'étant pas long-temps dans un même endroit, ſe contentent de faire des Huttes extrêmement baſſes, ou pêle-même avec le grand nombre de Chiens qu'elles nourriſſent, elles ſont dans le centre de la mal-propreté & de l'incommodité. Les Nations ſedentaires ont des logemens un peu plus ſpatieux & plus ſolides.

Les maiſons des premiers Egyptiens étoient bâties de cannes & de roſeaux, ſelon Diodore de Sicile. Pline dit la même choſe des Peuples Hyperboréens. Les cannes, les roſeaux, les bois, & les feüilles de Palmiſte & de Latanier, les écorces d'Orme & de Bouleau, ſont aujourd'hui la matiere de celles des Sauvages.

Diodor. Sic. Lib. 1. cap. 7.

Plinius, Lib. 16. cap. 36.

Quant à leur forme, quelques-unes ſont rondes, comme les Tabernacles ou les Tentes des Anciens, comme les Tours des Moſynœciens, des

Tyrrhéniens & des Gaulois Pariſiens. Telles ſont les Cabanes des Peuples de la Floride, des Natchez à la Louiſiane, & de pluſieurs autres Peuples.

Du Tertre, Traité 7. c. 1. §. 10.

Rochefort, Hiſt. Morale des Antilles, chap. 15.

Les Carbets & les Caſes des Caraïbes ſont ovales. Le Carbet ou Caſe commune a environ ſoixante à quatre-vingt Pieds de longueur, & eſt compoſé de grandes fourches hautes de dix-huit à vingt pieds. Ils poſent ſur ces fourches un Latanier *, ou un autre arbre fort droit qui ſert de faîte, ſur lequel ils ajuſtent des Chevrons, qui touchent juſqu'à terre des deux côtez. Ils le couvrent de feüilles de Latanier, de roſeaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qu'ils ſçavent enlacer les unes dans les autres ſi proprement, qu'ils y ſont bien à couvert des pluïes & des autres.

* Le Latanier eſt une eſpece de Palmiſte; il ſort d'une groſſe motte de racines; il n'eſt gueres jamais plus gros que la jambe, il eſt preſque par-tout égal & ſe leve droit, comme une flêche, quelquefois juſques à la hauteur de 40. à 50. pieds. Il a tout autour un doigt d'épaiſſeur d'un bois dur comme du fer, & tout le reſte eſt filaſſeux comme le cœur des Palmiſtes; au lieu de branches, il n'a que de longues feüilles, qui étant épanoüies, ſont rondes par le haut, & plicées par le bas à la façon d'un éventail. Elles ſont attachées à de grandes queuës, leſquelles ſortent de certains filamens qui entourent le corps de l'arbre comme une groſſe toile rouſſe & fort claire; ces feüilles étant liées par petits faiſceaux, ſervent à couvrir les caſes, & la peau qu'on enleve de deſſus les queuës, eſt propre à faire des cribles, des paniers & pluſieurs autres petites curioſités que les Sauvages tiennent entre leurs meubles les plus prétieux. Ils font auſſi du bois de cet arbre, des arcs, des maſſuës dont ils ſe ſervent au lieu d'épée, des zagayes qui ſont de petites lances aiguës qu'ils dardent avec la main contre leurs ennemis, & ils en muniſſent la pointe de leurs flêches, qui ſont par ce moyen auſſi pénétrantes que ſi elles étoient d'acier.

tres

tres injures du temps. Mais comme les Carbets ne reçoivent de jour que par la Porte, laquelle eſt ſi baſſe qu'on ne peut gueres y entrer ſans ſe courber, il y fait ordinairement fort obſcur & on doit y être très-incommodé de la fumée des feux que chacun a ſoin d'entretenir ſous ſon Hamac. Les Caſes particulieres ſont de la même forme que le Carbet. Les femmes qui les habitent, y entretiennent une grande propreté, & ont ſoin de les balayer ſouvent; les jeunes gens ont auſſi le ſoin de balayer le Carbet, & de le tenir propre. Le Pere du Tertre dit que dans le Carbet, outre la porte commune, il y en à une autre particuliere plus petite, par laquelle aucun des Sauvages ne paſſe, & n'oſeroit même paſſer. Ils prétendent qu'elle eſt deſtinée pour les eſprits, lorſqu'ils ſont appellez par leurs Boyez ou Devins dans leurs évocations magiques. Du Tertre, loc. citat.

Les Cabanes des Breſiliens ſont faites en forme de berceau, & de même matiere que celles des Caraïbes; Elles ſont fort longues; cinq ou ſix Cabanes compoſent un gros Village. Il eſt vrai que dans chaque Cabane il y a juſqu'à ſoixante & quatre-vingt perſonnes partagées en differens ménages.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a donné aux Iroquois le nom d'*Hotinnonſionni* ou de *Faiſeurs de Cabanes:* Ce ſont en effet ceux de toute l'Amerique qui ſont logez le plus commodément. Cependant ce nom ne leur convient pas tellement, qu'il

ne pût être appliqué aux Hurons & à quelques autres de leurs Voiſins, qui ont pris d'eux la même maniere de ſe bâtir.

Cabanes Iroquoiſes.

Ces Cabanes ſont auſſi en forme de tonnelle ou de berceau de jardin ; elles ſont larges de cinq ou ſix braſſes, hautes à proportion, & longues ſelon la quantité des feux. Chaque feu emporte vingt ou vingt-cinq pieds de plus ſur la longueur de celles qui n'en ont qu'un, leſquelles n'excedent point le nombre de trente ou quarante pieds ; chacune de ces Cabanes porte ſur quatre poteaux par chaque feu, qui ſont comme la baſe & le ſoûtien de tout l'édifice. On plante dans toute la circonference, c'eſt-à-dire dans toute la longueur des deux côtés, & aux deux pignons, des piquets pour aſſujettir les écorces d'Ormes qui en font les murailles, & qui y ſont liées avec des bandes faites de la Tunique interieure, ou de la ſeconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on couvre auſſi d'écorces longues d'une braſſe, & larges d'un pied ou de quinze pouces. Ces écorces enjambent l'une ſur l'autre comme l'ardoiſe. On les aſſujettit en dehors avec de nouvelles perches, ſemblables à celles qui forment le ceintre en dedans, & on les fortifie encore par de longues pieces de jeunes arbres fendus en deux, qui regnent dans toute la longueur de la Cabane de bout en bout, & qui ſont ſoû-

tenuës aux extrémités du toit, ſur les côtés ou ſur les aîles, par des bois coupez en crochet, qui ſont diſpoſez pour cet effet de diſtance en diſtance.

Les écorces ſe préparent de longue main ; on les enleve des arbres qu'on cerne lorſqu'ils ſont en ſéve, parce qu'alors ils ſe dépoüillent mieux ; & après leur avoir ôté leur ſuperficie exterieure laquelle eſt trop raboteuſe, on les gêne les unes ſur les autres, afin qu'elles ne prennent pas un mauvais pli, & on les laiſſe ainſi ſecher. On prépare de la même maniere les perches & les bois néceſſaires à la conſtruction de l'édifice ; & quand le temps eſt venu de mettre la main à l'œuvre, on invite la jeuneſſe du Village, à qui l'on fait feſtin pour l'encourager, & en moins d'un ou de deux jours tout l'ouvrage eſt ſur pied, plûtôt par la multitude des mains qui y travaillent, que par la diligence des Travaillans.

Après que le Corps du Batiment eſt achevé les particuliers qui y ont interêt, travaillent enſuite à leur aiſe à l'embellir par le dedans & à y faire les compartimens néceſſaires, ſelon leurs uſages & leurs beſoins. La place du milieu eſt toûjours celle du foyer, dont la fumée s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au ſommet de la Cabane dans le lieu qui y répond, & qui ſert auſſi à y donner du jour. Ces édifices n'aïant point de fenêtres, ne ſont éclairés que par le haut de la même maniere que le celebre Temple de la Rotonde bâti par Agrippa, qui ſe voit enco-

re en entier à Rome. Cette ouverture ſe ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou retirer, comme on le juge à propos, dans le temps des grandes pluïes, ou de certains vents qui feroient refouler la fumée dans les Cabanes, & les rendroient très-incommodes. Je parle ſeulement ici des Cabanes conſtruites ſelon la forme Iroquoiſe; car celles qui ſont bâties en rond & en maniere de Glaciere, n'ont pas même d'ouverture par le haut, de ſorte quelles ſont & beaucoup plus obſcures, & qu'on y eſt beaucoup plus en proye à la fumée.

Le long des feux, de chaque côté, régne une Eſtrade de douze à treize pieds en longueur ſur cinq ou ſix de profondeur, & autant à peu-près de haut. Ces Eſtrades fermées de toutes parts, excepté du côté du feu, leur ſervent de lict & de ſieges pour s'aſſeoir, ils étendent ſur les écorces qui en font le plancher des Nattes de jonc & des peaux de fourrure. Sur cette couche, qui n'eſt gueres propre à entretenir la molleſſe ou la faineantiſe, ils s'étendent ſans autre façon envelloppés dans les mêmes couvertures qu'ils portent ſur eux durant le jour. Ils ne ſçavent pour la plûpart ce que c'eſt que ſe ſervir d'oreiller. Quelques-uns néanmoins, depuis qu'ils ont vû la maniere françoiſe, en font un d'un morceau de bois ou d'une natte roulée. Les plus délicats en uſent qui ſont faits de cuir fournis de poil de Cerf ou d'Orignal; mais en peu de temps ils ſont

ſi gras, ſi ſales, & ſont tant d'horreur à voir, qu'il n'y a que des gens auſſi mal propres, que les Sauvages, qui puiſſent s'en accommoder.

Le fonds de l'Eſtrade ſur lequel on couche, eſt élevé à un pied de terre tout au plus, ils luy donnent cette élevation pour n'être pas incommodés de l'humidité, & ils ne luy en donnent pas davantage, pour éviter d'autre part l'incommodité de la fumée, qui eſt inſupportable dans les Cabanes quand on ſi tient debout, & qu'on y eſt un peu exhauſſé.

Les écorces qui ferment les Eſtrades par deſſus, & qui ſont le Ciel du lict, leur tiennent lieu d'Armoires, & de garde-manger, où ils mettent ſous les yeux de tout le monde leurs Plats, & tous les petits uſtenciles de leur menage. Entre les Eſtrades ſont placées de grandes caiſſes d'écorce, en forme de Tonnes & hautes de cinq à ſix pieds, où ils mettent leur bled lorſqu'il eſt égrené.

Au lieu de ces Eſtrades, les Sauvages Meridionnaux ſe ſervent de licts ſuſpendus qu'on nomme Hamacs, & qui ſont un tiſſu de coton ou de fil d'écorce d'Arbre travaillé fort proprement. Ils les attachent aux principaux Piliers de leurs Carbets, ou bien à des Arbres lorſqu'ils ſont en voïage. On y eſt couché très-commodément, & il y a du plaiſir d'y être en plein air à l'ombre ſous des feüillages pendant la grande chaleur du jour. Les Caraïbes ne les quittent gueres & y paſſent

une grande partie du temps à ne penſer à rien. Ceux qui n'ont point de Hamac ſe font une autre ſorte de lict qu'on appelle Cabane, ce ſont pluſieurs bâtons en quarré tiſſus de long & en travers, ſur leſquels on met quantité de feüilles de Baliſier & de Bananier. Ils ſont auſſi ſuſpendus par les quatre coins & ſoutenus par des cordes faites de racine ou d'écorce d'Arbre.

Les Cabanes Iroquoiſes ont iſſuë des deux côtés. A chaque bout il y a une eſpece de tambour ou de petit appartement ſeparé, & un veſtibule exterieur.

Ils ſont dans ces tambours, auſſi-bien que dans l'entre-deux des Eſtrades qui ſont libres, de petits Cabinets des deux côtés où ils mettent leurs Nattes pour les jeunes gens quand la famille eſt nombreuſe, ou pour s'en ſervir eux-mêmes dans les temps où le voiſinage du feu ne leur eſt plus ſi néceſſaire. Ces Cabinets ſont élevés de trois à quatre pieds pour les garantir de l'importunité des puces, par deſſous ils mettent la proviſion de leur petit bois.

Leur veſtibule exterieur ſe ferme en Hyver avec des écorces, & leur ſert de bucher pour le gros bois, mais en Eſté ils l'ouvrent de tous côtés pour prendre le frais, pluſieurs mettent pendant les grandes chaleurs leurs Nattes ſur le toit de ces veſtibules, lequel eſt plat & n'eſt pas ſi exhauſſé que leurs Cabanes. Ils couchent ainſi à l'air ſans ſe mettre en peine du ſerain.

Quoy qu'on puiſſe aller & venir dans les Cabanes le long des feux des deux côtés entre le foyer & les Nattes, ce n'eſt pourtant point un lieu commode pour ſe promener ; auſſi le Sauvage quelque part où il ſoit, à moins qu'il ne ſoit actuellement en route, eſt toûjours aſſis ou couché, & ne ſe promene jamais. Ils ſont même auſſi ſurpris de voir les Europeans aller & venir toûjours ſur leurs mêmes pas, que l'étoient les Peuples d'Eſpagne dont parle Strabon, leſquels voïant quelques Centurions de l'Armée Romaine ſe promener de cette maniere, crurent qu'ils avoient perdu l'eſprit, & s'offrirent à eux pour les conduire dans leurs Cabanes. Car ils croyoient, ou qu'il falloit ſe tenir tranquillement aſſis dans ſa tente, ou qu'il falloit avoir envie de ſe battre. Strabon. l. 3. p. 112.

Les portes des Cabanes ſont des écorces mobiles & ſuſpenduës en dehors par en haut. Point de clef ni de ſerrure. Au temps paſſé rien ne fermoit chez les Sauvages. Quand ils alloient pour long-temps en campagne, ils ſe contentoient d'arrêter leurs portes avec des traverſes de bois, pour les défendre contre les chiens du Village. Pendant tous les ſiécles qui nous ont précedé, ils ont vêcu dans une grande ſecurité & ſans beaucoup de défiance, les uns des autres, les plus ſoupçonneux portoient leurs meubles les plus précieux chez leurs amis, ou les enſeveliſſoient dans des trous faits exprès ſous leurs Nattes, ou dans quelque lieu inconnu de leur Cabane. Quelques-uns ont

maintenant des coffres ou de petites caſſettes, d'autres fortifient leurs Cabanes par les pignons avec des planches groſſierement faites, & y mettent des portes de bois avec des ſerrures qu'ils achettent des Europeans, dont le voiſinage leur a ſouvent appris à leurs dépens, que ce qu'ils avoient n'étoit pas toûjours en ſureté.

Ils doublent leurs portes pour ſe garantir du froid & de la fumée, & ils en font comme une ſeconde avec des couvertures de peau ou de laine. Dans les froids communs & ordinaires leurs Cabanes ſont aſſez chaudes, mais quand le vent de Nord-Oüeſt tire, & qu'il fait un de ces temps rigoureux du Canada qui dure des ſept à huit jours de ſuite à faire fendre les pierres, alors le froid y aïant penetré, je ne ſçais comment ils peuvent y durer, étant auſſi peu couverts qu'ils le ſont, ſur-tout ceux qui couchent loin des feux. Pendant l'Eſté elles ſont aſſez fraîches, mais pleines de puces & de punaiſes, elles ſont auſſi très-puantes quand ils y font ſecher leur poiſſon à la fumée.

Plutarch. in Lycurgo.

Les Maiſons des Lacedemoniens n'étoient ſans doute, ni plus magnifiques ni plus commodes, leur Legiſlateur leur aïant ordonné de ne les faire que de bois, & de n'emploïer que la Hache pour la conſtruction de tout l'Ouvrage, & tout au plus la ſcie pour en faire les Portes. Il n'avoit pas voulu leur permettre de ſe ſervir d'aucun autre inſtrument, ni d'aucune autre matiere qui eut pû dans

dans la ſuite tenter les particuliers d'affecter de ſe diſtinguer du commun, par des Ouvrages plus ſolides & travaillés avec plus de propreté. Il en avoit apprehendé une émulation, laquelle donnant entrée au luxe & à la magnificence, les eût fait ſortir de cet état de mediocrité & d'égalité qu'il avoit jugé ſeul capable de maintenir la République dans cet état floriſſant, d'où déchoient les Empires qui paroiſſent le mieux affermis, lorſque les particuliers ſortent des bornes de la modeſtie.

Des Habillemens.

Nos premiers peres ne s'apperçurent de leur nudité qu'après le peché. Ils en furent choqués eux-mêmes, mais ils ne firent que pourvoir alors à la bienſeance, par quelques feüillages qui ne ſervoient qu'à cacher ce qui pouvoit bleſſer la pudeur ſans les garantir de la rigueur des ſaiſons. Dieu leur fit enſuite des Tuniques de peaux, dit l'Ecriture. Adam & Eve inſpirerent ſans doute à leurs enfans de s'en couvrir à leur exemple, & d'avoir ce reſpect les uns pour les autres, qui ne les exposât pas à reſſentir la même honte qu'ils avoient eûë lorſque leurs yeux furent déſillés après leur crime. Mais il ne paroît pas que leurs ordres ou leurs conſeils ayent été generalement ſuivis. Quelques Nations des plus groſſieres, ſurtout celles qui habitoient les climats les plus chauds, perſevererent dans une nudité entiere ou preſque entiere. Quelques autres ne ſe couvri-

Gen. cap. 3. v. 7.

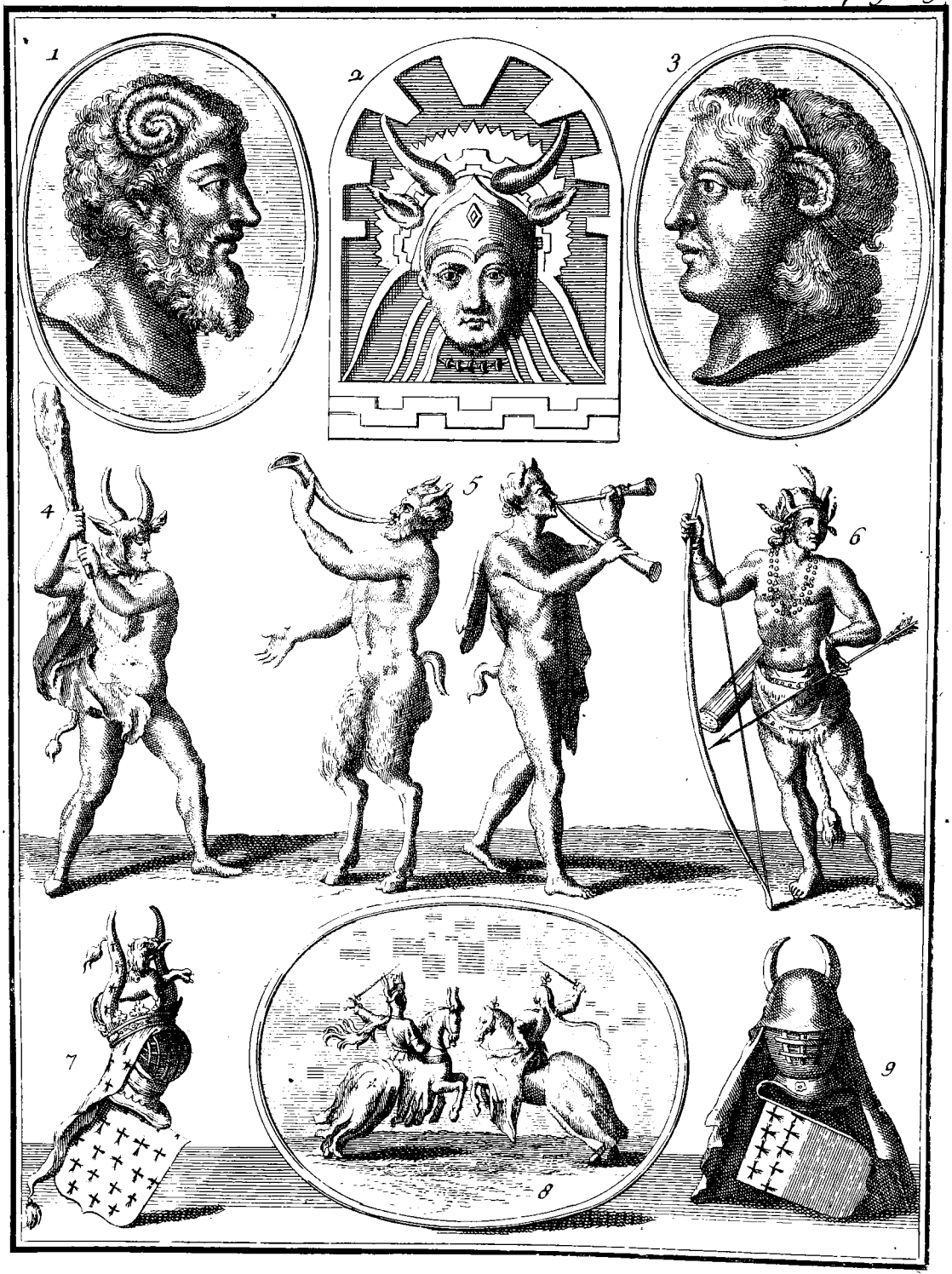
Ibid. v. 21.

rent pas mieux que les premiers hommes au premier moment de leur confuſion, n'employant que des feüilles, de porcelaines, des écorces & quelques tiſſus legers. Le plus grand nombre crût qu'il ſuffiſoit de derober à la vûë ce qui pouvoit bleſſer la modeſtie, ſoit qu'ils négligeaſſent par pareſſe ou faute d'induſtrie pour ſubvenir à leur néceſſité, ſoit qu'accoutumés dès leur baſâge aux injures de l'air, ils ne penſaſſent pas avoir beſoin des ſecours qu'on s'eſt procuré depuis contre l'inclemence des Saiſons. Cela paroîtroit ſans doute ſurprenant & peu croïable, ſi nous n'avions encore quantité de peuples ou entierement ou preſque tout nuds, dans des climats aſſés rigides, leſquels nous obligent de croire ce qui ſeroit contre la vraiſemblance, s'il n'étoit juſtifié & verifié par leur exemple.

Ceux donc qui dans les commencemens s'habillerent le mieux, furent ceux qui ſe ſervirent des dépoüilles des animaux, qu'ils avoient pris dans leurs Troupeaux, ou qu'ils avoient tués à la Chaſſe. Ce fut là long-temps le Manteau Royal des Princes, & l'ornement des Heros. Hercule n'étoit paré que de la peau du Lion de Nemée : l'un des Argonautes ſuivant Jaſon pour avoir part à l'expedition de Colchos, court vers le Rivage, & arrive couvert d'une belle peau de Taureau qui luy deſcendoit juſques aux Talons : Aceſtes en Sicile vient au devant d'Enée qui abordoit ſur ſes Terres, habillé d'une belle

Apollodor. l. 2.

Apoll. Rh. l. 2. v. 321.


1
2
3
4
5
6
7
8
9

peau d'Ours de Lybie, & tenant à la main ſon Arc & ſes flêches : Bacchus & ſa ſuite n'avoient pour toutes parures que les peaux des Chevres ſauvages, ou bien des Tigres, des Pantheres, & des Leopards qu'on a depuis attelez à ſon Char, dont l'invention eſt ſans doute beaucoup poſterieure à ſon temps.

On ne peut preſque point douter que ce ne ſoit à ces ſortes de vêtemens, que les Faunes & les Satyres doivent leur forme. Ces eſpeces d'hommes extraordinaires avec des cornes à la tête, des pieds de chêvre & des queuës pendantes par derriere n'ont rien de réel, & ne doivent leur exiſtence qu'à l'imagination des Poëtes, aux expreſſions Hieroglyphiques des premiers temps, & à l'ignorance des ſiécles poſterieurs, qui ont ainſi défiguré des hommes véritables, leſquels étoient ſans doute moins bêtes que ceux qui les ont crus tels.

Les peuples de la ſuite de Bacchus, c'eſt-à-dire les Hommes des premiers temps, ſe couvroient de la peau des animaux, & ſur-tout des Chevreüils. Ils en attachoient les cornes à leur tête, comme un ornement que j'ai vû moi-même ſur celles de nos Sauvages. Ils noüoient ces peaux ſur leurs poitrines avec les pattes de devant, & laiſſoient pendre celles de derriere avec la queüe. Cette maniere d'habillement aura donné lieu aux Poëtes, de nous en faire une peinture allegorique, de la même maniere qu'ils en

ont évidemment fait une des Centaures, pour nous déſigner les peuples qui trouverent les premiers la méthode de dompter les Chevaux, & de les rendre dociles au frein. Ces Poëtes n'ont jamais crû qu'il y ait eû une eſpece de gens moitié Hommes & moitié Chevaux, ou bien moitié Hommes & moitié Chevres. Mais le genre d'écrire & le goût même des premiers ſiécles, donnant dans les alluſions & les figures Emblematiques, ils prenoient plaiſir à envelopper tout ce qu'ils avoient à dire ſous des idées fabuleuſes qui étoient comme autant d'énigmes que comprenoient fort bien ceux à qui ils parloient, mais que n'ont pas aſſez compris ceux qui ſont venus trop tard après eux.

Diod. Sic. lib. 1. p. 11.

Diodore de Sicile parlant du Dieu Anubis, qui étoit adoré en Egypte ſous la forme d'un Chien & de Macedon lequel étoit auſſi honoré ſous la figure d'un Loup, dit que le premier étoit un grand Capitaine, dont l'habillement étoit la dépoüille d'un chien, & le ſecond un autre guerrier célébre qui étoit vêtu de la peau d'un Loup. Le même Auteur aſſure la même choſe, que je viens de dire, au ſujet des Centaures. On trouve dans les anciens Monumens des figures d'Anubis avec la tête d'un Chien, ou bien avec la tête d'un homme couvert de la peau d'un Chien: de Jupiter Ammon ſous la forme d'un Belier, ou bien avec une tête de Belier ſur le corps d'un Homme, ou ſimplement avec des

Idem. lib. 4. p. 189.

cornes de Belier, & avec la ſeule dépoüille d'une tête de Belier. Il en eſt de même d'Iſis & des autres Divinités Egyptiennes.

Les Cornes étoient anciennement, la marque de la puiſſance, de la force, & de l'autorité ſouveraine. Pluſieurs témoignages de la ſainte Ecriture & de la Theologie payenne, nous prouvent inconteſtablement que c'étoit là l'idée commune de l'antiquité. Les cornes des Divinités des Rois Orientaux & des Ceſars, leſquels ont voulu être ainſi répreſentés, n'ont point d'autre ſignification, & ſans remonter ſi haut; les cornes des Cimiers des Ducs de Bretagne & de pluſieurs familles d'Allemagne font voir, qu'il n'y a pas encore long-temps, qu'on penſoit en Europe, comme ont penſé les Anciens, & comme on penſe encore aujourd'huy en Amerique, en particulier chez les Iroquois, ou le terme *Gannagaronni* verbe relatif, formé ſur celui d'*Onnagara*, qui veut dire une corne, ſignifie élever quelqu'un & le rendre conſiderable.

Le Theatre des Grecs & des Romains avoit conſervé juſques dans les derniers temps, l'habillement des Satyres dans ſa ſimplicité Antique, & la Robe qu'on appelloit *Satyrica*, n'étoit qu'une peau de Chevreüil ou de Leopard, qu'on nommoit *Pellis Hinnulei*, *Iſale*, *Trage*, *Pardalis*, *Chlamis Florida*, *Purpureum Pallium*, *Venabulum Dionyſiacum*. Le *Syrma* des Piéces Theatrales étoit auſſi un long Manteau de fourrures, l'ornement des

Rois Barbares, qui nous eſt encore repréſenté par le Manteau Royal des Têtes Couronnées, lequel eſt bordé & fourré d'Hermines.

En Europe, en Aſie, en Afrique, pluſieurs Nations n'ont point eu abſolument d'autres vêtemens pendant pluſieurs ſiécles. Au temps de Creſus, un Lydien nommé Sandanis s'attira l'indignation de ce Prince, pour luy avoir donné un conſeil plein de ſageſſe, mais qui étoit contraire à ſon ambition. Car pour le détourner de faire la guerre aux Perſes, leſquels vivoient alors comme des Sauvages : « Vous allez, luy dit-il, » Grand Roy, faire la guerre à des peuples, qui » n'ont pour tout vêtement que des Brayers de » cuir, & quelques peaux dont ils ſe couvrent : » qui vivant dans des païs ſteriles, ne ſe nouriſ- » ſent pas de ce qu'ils voudroient manger, mais » de ce qu'ils peuvent attrapper : qui n'ont point » l'uſage du vin, & ne connoiſſent que l'eau pour » toute boiſſon. Enfin qui n'ayant rien de bon, » ne vous offrent rien que vous puiſſiez gagner, » ſi vous êtes aſſés heureux pour les vaincre, au » lieu que vous devez faire réflexion, que vous » avez infiniment à perdre, ſi vous avez le mal- » heur d'être vaincu.

Herodot. lib. 1. n. 71.

Tacite fait foy, que les Germains n'avoient point d'autres vêtemens que des fourrures. Herodote l'aſſure des Afriquains, Varron des Gaules & des Sardes, Virgile des Peuples de Scythie & de Thrace, Arrien de ceux de l'Inde, & Diodo-

Tacit. de Morib. Germ. Herodot. Lib. 4. n. 189. Virgil. Lib. 2. Georg. Varro. Lib. 2. Rei Ruſt. Arrian. Lib. 8. Diod. Sic.

re de Sicile le rapporte auſſi des Egyptiens.

Après même qu'on eut trouvé l'uſage des Toiles & des Etoffes, on ne laiſſa pas de ſe ſervir encore des Fourrures pendant un très-long temps, chez les Peuples qui travailloient le Chanvre le Lin & les Soyes. Homere nous répreſente par tout ſes Heros, vêtus de peaux de Lion, d'Ours, de Loup, de Chevreüil, &c. Il n'eſt pas juſques à Paris Alexandre, dont il fait un Damoiſeau, lequel n'a pour tout ornement qu'une peau de Leopard. Cependant Helene, Penelope, & les autres Dames Grecques & Troyennes ſçavoient fort bien travailler à l'éguille.

Lib. 1 cap. 7. Vide de his Tiraquellum. In Notis in Lib. 5. Gen. Dier. Alex ab Alexand.

Homer. Iliad. 3.

On avoit trouvé dès les premiers temps, le ſecret de rendre fléxibles & maniables ces peaux, leſquelles ſans préparation doivent durcir, ſe rétrecir & devenir inutiles. On laiſſoit le poil des Bêtes dont la toiſon eſt douce & chaude, & on dépoüilloit entierement des deux côtés, celles dont le poil eſt dur & peu fléxible. On leur donnoit outre cela quelque ornement, ſoit dans la maniere dont on les tailloit, ſoit dans les figures qu'on y traçoit, ſoit dans les couleurs qu'on y mettoit.

Les Peuples de Lybie paroiſſent avoir été des premiers, qui ont mis cet Art en uſage. C'eſt ce qu'Herodote nous fait connoître par ces paroles. » Les Grecs ont pris des Lybiens Numides l'habit & les Egides des Statuës de Minerve, avec « cette difference, qu'aux Egées des femmes Ly- «

» biennes, les franges pendantes ne ſont point » des Serpens, mais de ſimples courroyes, quant » au reſte elles ſont faites ſur le même modele, » & le Nom même témoigne, que l'habit des Si- » mulachres de Minerve eſt venu des Lybiens » Car les femmes de Lybie mettent par-deſſus » leurs vêtemens des Egées, c'eſt-à-dire, des » peaux de Chevres courroyées, qui ont de la fran- » ge, & qui ſont teintes en rouge. C'eſt de ces » Egées, c'eſt-à-dire, de ces peaux de Chevre dé- » poüillées de leur poil, que les Grecs ont pris le » Nom d'Egides.

Du Ryer s'eſt embarraſſé dans ſa traduction, en expliquant le mot Egide par celui de Bouclier. Car quoique l'uſage ait conſacré ce terme pour ſignifier le Bouclier de Pallas, & qu'on lui ait donné ce nom en effet, parce que les Boucliers des Anciens étoient couverts de peaux de Bouc, ou de quelque autre animal, dont le cuir fut encore plus fort, il n'y a néanmoins nul terme dans le Grec qui ſignifie un Bouclier, & il n'en eſt nullement queſtion en cet endroit, mais ſeulement de la Robe qu'on mettoit ſur les autres habits des Statuës de Minerve. Ce qui eſt évidemment expliqué, par la deſcription que fait Herodote de l'habillement des femmes de Lybie, qu'il dit être abſolument ſemblable à celui dont on couvroit les Simulachres de Pallas, avec cette unique exception, que les habits des femmes de Lybie n'avoient point de Serpens ou de figures

res de ſerpens pendantes, mais ſeulement des franges & des courroyes de cuir.

On pourroit dire peut-être, que le mot *Egide*, ſignifie un Bouclier en cet endroit, parce que dans les temps les plus reculés, la Robe, dont les hommes ſe ſervoient pour ſe couvrir, leur ſervoit auſſi de Bouclier, ce que je ne nie pas. Car en effet, Apollonius de Rhodes nous repréſente Ancée l'un des Argonautes, qui armant ſa main droite d'une Hache, & ſe couvrant avec le bras gauche de la peau d'une Ours noir & horrible, s'élance plein de colere pour combattre les Bebryciens, mais ce n'eſt pas ce qu'on entend par un Bouclier ordinaire. Apoll. Rhod. Lib. 2. v. 118.

Les Carthaginois avoient appris des Phéniciens la maniere de préparer ces cuirs, & le ſçavant M. Huet prétend, que c'eſt par les uns & par les autres, que s'eſt perpetué l'art de faire les beaux Maroquins qui nous viennent d'Afrique & du Levant, & qui ſont aujourd'huy d'un ſi grand commerce. Huet du commerce. p. 66.

Puiſque tous les Scythes étoient auſſi habillés de peaux, il n'eſt pas ſurprenant, que les Parthes & les Nations du Pont, dont le Païs étoit compris dans ces vaſtes régions de la Scythie, fuſſent de ſi excellens ouvriers en cuir. Les Romains les aïant ſoûmis à leur Empire, Auguſte leur aſſigna ſept Maiſons à Rome dans la douzieme région, ou étoit la Piſcine publique, & les Empereurs voulurent avoir toûjours depuis des

P. Victor, l b. de Regionib. Urbis. Rom. ouvriers Parthes de Nation, ou qui préparaſſent les cuirs à la façon des Parthes.

Le plus grand commerce de l'Aſſyrie ſe faiſoit de ces ſortes de peaux, diſent M. Huet & M. l'Abbé Girofalo, qui rapportent ſur cela le témoi-

Polyb lib 4. gnage des Anciens. Polybe aſſure qu'on en tiroit la plus grande quantité & la meilleure, des Regions du Pont pour l'uſage des Romains. C'étoit auſſi la même Province qui leur fourniſſoit le plus grand nombre d'Eſclaves & les mieux faits.

Dans les païs Meridionaux de l'Amerique, la nudité des Sauvages eſt entiere ou preſque entiere. Ceux qui habitent les climats les plus froids & qui ſont les plus élevés vers le Pole Arctique, ont mieux pourvû à la décence & au beſoin par les vêtemens de peaux & de fourrures, que tous les Peuples qui en uſent, préparent avec beaucoup de propreté.

Les Eſkimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du Détroit de Davis, & du voiſinage de la Nouvelle Zemble, ſont tellement vêtus que tout eſt couvert excepté le viſage & les mains. Ils ſe font des Chemiſes de veſſies & d'inteſtins de Poiſſons, coupés par bandes égales & couſus fort proprement. Cette chemiſe ne deſcend que juſques aux reins & elle a un capuchon qui couvre bien la tête & le col. Elle ne s'ouvre point ſur la poitrine; & afin qu'elle ne ſe déchire point, elle eſt ourlée par ſes bords d'un cuir noir fort délié.

Ils mettent ſur cette chemiſe une Caſaque de peaux de Loup marin, ou bien de Cerf & d'autres animaux qu'ils prennent à la chaſſe, fort bien préparées & garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de differentes couleurs, & les couſent ſi bien les unes aux autres, qu'elles ne paroiſſent faire qu'une même piece : la Caſaque deſcend un peu plus bas que la chemiſe, & ſe termine en pointe ſur le devant. Les cuiſſes & les jambes ſont couvertes par une ſorte de haut de chauſſe & de bas, qui ſont de même matiere, & ſemblent ne faire qu'un tout enſemble.

Les femmes ſont entierement couvertes comme les hommes, mais leur Caſaque eſt differente, en ce qu'elle deſcend juſques au gras de la jambe, & quelle eſt ſerrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement pluſieurs oſſelets fort pointus, & de la longueur d'une aiguille de tête. Les plus frilleuſes, comme ſont ordinairement les vieilles, font ces ſortes de Caſaques de la dépoüille de certains Oyſeaux dont le plumage blanc & noir, fait un aſſés joli effet.

Les habillemens des Iroquois & des autres Sauvages moins Septentrionaux, conſiſtent en pluſieurs pieces, qui ſont le Brayer, une ſorte de Tunique, les Bas ou Mitaſſés, les Souliers & la Robe.

Le Brayer eſt le ſeul néceſſaire & qu'ils ne quittent point. Ils ſe dépoüillent aiſément de tous les autres quand ils ſont dans leurs Cabanes, ou qu'ils

en ſont gênés, ſans crainte de bleſſer la modeſtie.

Ce Brayer, que nos Iroquois nomment *Gaccaré*, eſt, pour les hommes, une peau large d'un pied & longue de trois ou quatre. Ils la font paſſer entre les cuiſſes, & elle ſe replie dans une petite corde de boyau qui les ceint ſur les hanches, d'oú elle retombe par devant & par derriere, de la longueur d'un pied ou environ. J'en ay vû à Rome à quelques Statuës des Anciens Egyptiens qui en approchoient un peu, avec cette difference néanmoins, que les Egyptiens, avant que de faire retomber cette piece ſur le devant, enveloppoient leurs cuiſſes qui en étoient couvertes en dehors.

Les femmes s'enveloppent plus modeſtement: celles des Nations Algonquines, portent une eſpece d'étole, ou de Robe ſans bras, noüée ſur les épaules, laquelle pend juſques à mi-jambes, ainſi qu'on les voit aux Statuës des femmes Egyptiennes. Les Iroquoiſes & les Huronnes, ainſi que les Lacedemoniennes, n'ont qu'une eſpece de juppe ceinte ſur les reins, & qui finit au deſſus du genou. Elles ne les font pas deſcendre plus bas, pour n'en être pas embarraſſées lors quelles travaillent à la terre.

La Tunique eſt une ſorte de Chemiſe ſans bras, faite de deux peaux de Chevreüil, minces & légeres, dépoüillées entierement de leur poil & découpées en guiſe de frange par le bas, & à la naiſſance des épaules, abſolument de la même


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12

maniere que les Cuiraſſes à la Romaine. Cette Tunique, qui eſt particuliere aux Nations Huronnes & Iroquoiſes, eſt de tous leurs vêtemens celui qui leur paroît le moins néceſſaire, & pluſieurs s'en paſſent aiſément, particulierement les hommes.

Pendant qu'ils ſont en voïage & durant la rigueur de l'hyver, ils ont des bras poſtiches, leſquels ne tiennent point à l'habit ou à la Tunique, mais qui ſont liés enſemble par deux courroyes qui paſſent derriere les épaules.

Les bas ou *Mitaſſes*, ainſi que les François les nomment, ſe font d'une peau répliée & couſuë, laquelle s'étrecit dans le même ſens que la jambe, & à qui on laiſſe en déhors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes les font monter juſques aux genoux, & les attachent au deſſous avec des jartieres joliment travaillées en poil d'Elan & de Porc-Epy. Les hommes les portent juſques à-mi-cuiſſes, & les attachent ſur les hanches à la ceinture qui tient leur Brayer.

Ces bas qui n'ont point de pied, s'emboittent dans des ſouliers d'une peau ſimple, ſans talon & ſans ſemele de cuir fort. On la fronce un peu ſur les doigts du pied où elle eſt couſuë, avec des cordes de boyau, à une petite languette de cuir. On reprend enſuite tous les plis avec des courroyes de la même peau, qu'on paſſe dans des trous pratiqués de diſtance en diſtance, & qu'on lie au deſſus du talon, aprés les avoir croiſées ſur

le col du pied. Cette chauſſure n'eſt nullement differente de celle des Roys Parthes, dont on voit pluſieurs Statuës, & entre-autres deux de pierre de Touche qui ſont d'une très-grande beauté, & que Clement XI. a fait placer au Capitole, peu de temps avant que de laiſſer au monde Chrétien, le regret d'avoir perdu un ſi ſaint Pontife.

Quelques-uns font monter ces ſouliers juſques à mi-jambes, pour être moins incommodés des neiges, & alors la maniere dont on les attache les fait reſſembler aſſez bien à la chauſſure qu'on donne aux Heros, & aux gens de guerre dans la Milice Romaine.

La Robe eſt une eſpece de couverture en quarré, longue d'une braſſe en un ſens, ſur une braſſe & demie dans l'autre. On laiſſe à quelques-unes le poil. D'autres ſont entierement dépoüillées: quelques-unes ſont faites de peaux entieres d'Elan, de Cerf, ou de Biche, de Bœuf Ilinois, &c. D'autres ſont de pieces rapportées de pluſieurs peaux de Caſtor, ou d'Ecureuils noirs. Ces Robes ſont frangées en haut & en bas, par des découpures de la peau même, comme les Egées des femmes de Lybie, ou les Egides de Pallas. Du côté de la tête, les découpures ſont plus petites, & un peu plus longues vers les pieds. A celles qui ſont faites de peaux d'Ecureuils noirs, on attache les queuës de ces animaux à la bordure d'en-bas, & ces queuës ou ces découpures font le même effet, que celles qu'on voit aux Aumuſſes des Chanoines.

Les Sauvages s'enveloppent dans ces Robes qu'ils portent d'une maniere négligée. Ils les aſſujetiſſent ſeulement avec les mains, & rien ne les attache, ſi ce n'eſt dans leurs voïages. Car alors étant chargés de leurs paquets, ils les lient par le milieu du corps avec une ceinture pour n'en n'être pas embarraſſés. Dans les mauvais temps ils les font paſſer ſur leurs têtes, qui hors cela ſont toûjours nuës, comme celles des Anciens Romains, & ont tout à fait l'air de celles que nous préſentent les Medailles des Ceſars.

Pour le préſent la plûpart des Sauvages qui ſont au voiſinage des Europeans, en conſervant leur ancienne maniere de s'habiller, n'ont fait que changer la matiere de leurs habits. Ils portent des chemiſes de toile au lieu de Tunique, des brayers & des Mitaſſes d'étoffes. A la place de leurs Robes de fourrures ils ſe ſervent de couvertures de laine, de poil de Chien, & de belles écarlatines rouges & bleuës. Il y en a auſſi beaucoup qui portent une ſorte de juſte-au-corps à la Françoiſe, que les Canadiens nomment *Capots*. Mais, comme je l'ai déja dit, avant l'arrivée des Europeans, tous leurs vêtemens étoient de cuir. Les étoffes & les toiles leur étoient abſolument inconnuës, & ne ſont point encore en uſage chez les Nations éloignées, qui ne peuvent pas joüir facilement de nôtre commerce.

Maniere de préparer les Peaux.

La préparation de ces peaux n'eſt pas difficile

ni de longue haleine. Après les avoir fait macerer dans l'eau aſſés long-temps, & après les avoir bien raclées, on les rend douces à force de les manier, de ſorte qu'elles ſéchent, pour ainſi parler, entre leurs mains. Pour les adoucir davantage on les frotte avec un peu de cervelle de quelque animal, & en peu de temps ces peaux ſont fort fléxibles, fort douces, & fort blanches.

Ils ne paſſent point à l'huile celles dont ils font leurs ſouliers, & celles qu'ils veulent mettre à l'épreuve de l'eau; mais ils ſuppléent au défaut de l'huile, en les faiſant fumer, ce qui produit le même effet. Quand ils ſont preſſés, il leur ſuffit de faire un petit trou en terre, ſur lequel on ſuſpend la peau couſuë en forme de poche, & ſoûtenuë par de petites branches qui l'aſſujetiſſent en dedans dans toute ſa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri, & d'autres matieres qui ne puiſſent pas s'enflammer. La fumée qui s'en exhale, ne ſortant point au dehors, pénétre bien-tôt cette peau, qu'on peut enſuite fort bien laver ſans crainte qu'elle ſe ride. Cette maniere de fumer eſt la plus prompte, mais elle jaunit les cuirs, ce qui n'arrive pas quand ils les ſuſpendent au haut de leurs Cabanes, ſur les perches qui poſent ſur les poteaux qui la ſoûtiennent & qui environnent les feux. Car la fumée qui s'en éleve n'étant point gênée comme elle l'eſt dans nos tuyaux de cheminée, ou dans ces poches couſuës en forme de chauſſe d'Hypocras, les pénétre peu à peu d'une maniere

maniere inſenſible, ſans les jaunir & ſans les noircir. C'eſt de ces peaux qu'on fait les Tuniques qu'ils font encore leſſiver après s'en être longtemps ſervis. Toutes ces peaux ſont d'un très-bon uſage, & dans l'art de les préparer elles ne courent point le riſque d'être brulées comme celles qu'on prépare en Europe.

Peintures Cauſtiques ſur les Peaux.

A l'exemple des Peuples de Lybie, dont nous avons parlé après Herodote, ils peignent ces peaux & y font des figures de diverſes couleurs, qui leur donnent de l'agrément & en relevent la beauté. Quoique cet Ouvrage n'ait pas une grande fineſſe, il demande cependant beaucoup de travail; car avant d'y mettre la peinture, on grave aſſez profondément, ſur la peau préparée, toutes les lignes dans leſquelles le *Minium* & les autres couleurs doivent être inſinuées, de la même façon dont les Anciens en uſoient pour écrire ſur les Tablettes de Cedre enduites de cire, ou bien même pour graver ſur le bois & ſur l'yvoire, des Portraits & d'autres ſortes de Tableaux. Le Graveur burinoit d'abord tous les traits des Lettres ou des figures qu'il vouloit tracer, il faiſoit enſuite couler de la cire fonduë, & emprainte de diverſes couleurs dans ces lignes & dans ces ſillons. Pline nomme *Ceſtrum* ou *Viriculum*, l'aiguille ou le Burin qu'on employoit à cette Gravure. S. Iſidore de Seville le nomme *Graphium*. *Scriptorium*. Rhodiginus & d'autres, *Cauterium*. On peut en

Plinius. lib. 35. c. xi. Iſidor. Orig. lib. 7. c. 9. Rhodigin. lection.

Antiq. lib. 8. c. 31.

effet appeller Cauſtique cette peinture, en prenant ce terme dans un ſens metaphorique, comme on en uſe encore aujourd'huy pour des operations, ou le fer produit la même action que le feu. Car ce ſeroit une grande erreur de ſe perſuader que ces peintures Cauſtiques des Anciens qui ſe faiſoient ſur l'yvoire & ſur le bois, & ſur des tablettes enduites de cire, fuſſent de la même nature que celles où il faut néceſſairement employer le feu, de la maniere dont on en uſe pour les émaux. Si le burin dont on ſe ſervoit pour graver ſur l'yvoire eut été un fer rouge, qu'on entend par le terme *Cauterium*, il eut certainement gâté l'yvoire ou le bois, & le feu s'y ſeroit fait ſentir au delà de ce qu'il eut fallu, pour exprimer chaque trait, ou graver chaque ſillon. Si après avoir fait couler dans ces traits & dans ces ſillons les cires colorées, il eut encore fallu les expoſer ſur le feu ou dans un fourneau, les cires ſe ſeroient confonduës, le bois ſe ſeroit voilé, & l'yvoire eut éclatté. On n'employoit donc le feu dans ces ſortes d'ouvrages, que pour rendre les cires fluides, & pour les mettre en état d'être appliquées ſur chaque trait, après les avoir bien mêlées avec les couleurs. Tout le reſte de l'ouvrage n'étoit auſſi par conſequent appellé Cauſtique, que metaphoriquement & improprement, parce que le Burin faiſoit ſur l'yvoire & ſur le bois, le même effet que le feu fait ailleurs. Le Burin des Anciens étoit de fer ou bien d'os. Il

fut même un temps où les premiers furent abſolument défendus, à cauſe du danger qu'il y avoit d'avoir toûjours en main un inſtrument, dont les bleſſures n'étoient pas moins dangereuſe que celle des Stilets. Les Sauvages originairement ne ſe ſervoient que de petits oſſelets bien pointus.

La peinture que les Sauvages font couler dans les ſillons qu'ils ont gravez ſur les peaux, eſt une eſpece de *Minium* ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre laquelle eſt d'un aſſés beau rouge, mais qui ne vaut pas nôtre vermillon. Ils la trouvent ſur les bords de quelques Lacs ou Rivieres. Ils y employent auſſi les ſucs & les cendres de quelques plantes.

J'ai toûjours eu dans l'idée qu'il ſe pourroit bien faire que les Sauvages fiſſent une couleur de la nacre de leur porcelaine reduite en poudre impalpable. Car elle eſt du plus beau pourpre du monde. Mais aïant négligé de m'en informer dans le païs, & n'aïant trouvé perſonne qui put m'en rendre compte, je ne puis rien dire ſur une choſe laquelle auroit pû nous donner de grands éclairciſſemens ſur la pourpre des Anciens. Les Anglois établis à la Virginie, ſont à portée de faire cette recherche.

Il eſt évident par tout ce que j'ai déja dit de l'habit de peau des femmes de Lybie & de la Robe Theatrale, ſoit le *Syrma*, ſoit la Satyrique, à qui on donnoit les Noms de *Chlamis Florida*, ou de

Purpureum-Pallium, que cette maniere de peindre les peaux eſt de la premiere Antiquité. Il m'eſt venu ſur cela deux Réflexions.

La premiere eſt, que lorſque les Auteurs les plus anciens nous parlent des Robes peintes, & des Robes travaillées à l'aiguille, ils veulent peut-être parler de cette peinture que j'ai appellée Cauſtique, & que par l'aiguille Babyloniene, Phrygiene, Semiramiene, Sydoniene, il ſe peut faire qu'on doive plûtôt les entendre d'un Burin à graver, que d'une aiguille à coudre.

La ſeconde, c'eſt que quoique l'on ne puiſſe nier que l'art de brocher & de mettre les laines, les fils & les ſoyes en œuvre pour s'habiller, ne ſoit très-reſpectable pour ſon Antiquité, il eſt neanmoins poſterieur à celui de graver & de peindre ſur les cuirs, dont la Priorité, ſi j'oſe me ſervir de ce terme de l'école, ſe manifeſte encore dans un grand nombre de Nations, qui l'aïant reçû des premiers âges du Monde, ont ignoré juſques à nos temps l'uſage des Toiles & des étoffes pour s'en couvrir.

On peut bien attribuer à Pallas l'invention de cette peinture Cauſtique & au Burin. Mais je ne ſçais ſi c'eſt à elle qu'on eſt redevable de l'art des Tiſſerands. La raiſon qui me fait croire l'un, me fait douter de l'autre. Car ce n'étoit ſans doute que par reſpect pour l'Antiquité, & en memoire des habits qu'elle portoit elle-même, ou qu'elle avoit mis la premiere à la mode, que les

Atheniens faiſoient de peaux de Chevres courroyées, les vêtemens & les Egides de ſes Simulachres, à l'imitation des Egées des femmes Lybiennes. Pallas étoit née dans la Lybie ſelon la fable, & faiſoit mieux le métier de la guerre que celui de coudre & de filer une quenouille.

Je ſçais que ce que je dis ici révoltera d'abord certaines perſonnes, qui ne croyent pas qu'on en puiſſe ôter l'invention à Minerve, contre le ſentiment commun qui lui en attribue tout le merite. Ce que je dis neanmoins ſe trouve fondé ſur l'Antiquité ſuffiſamment pour faire naître un doute. Car outre que Julius-Firmicus diſtingue dans la Theologie Hiſtorique des Payens, cinq perſonnes ſous le nom de Minerve, qu'il eſt aſſez difficile de demêler, Pauſanias fait l'Auteur de cet art Arcas fils de Calliſto. Quelques-uns en font honneur aux Lydiens, d'autres aux Egyptiens. Si donc on en a regardé dans la ſuite Minerve comme l'inventrice : ſi à Athenes on la peinte avec une Lance d'une main & une Quenoüille de l'autre : Si les Poëtes ont feint à ſa loüange la fable de ſon combat d'émulation avec Arachné, cela n'a été que par une eſpece d'attribution honoraire, parce que les Anciens ſous le perſonnage de Minerve née du cerveau de Jupiter, répreſentant la ſageſſe de Jupiter ou du ſouverain Eſtre, en avoient fait une Divinité, laquelle préſidoit à toutes les ſciences & à tous les arts, dont l'invention marquoit de la ſageſſe & de l'intelligence ;

Julius Firm. lib. de Errore. Prof Relig.

Pauſanias in Arcad. p. 238.

Iſidor. Orig. lib. 19. c. 20.

ce qui nous eſt parfaitement bien expliqué pa ſaint Iſidore de Seville.

Peintures Cauſtiques ſur la chair vive.

Ce n'eſt pas ſeulement l'art de faire ces ſortes de peintures Cauſtiques, ſur les peaux de Chevreüil & des autres animaux que les Sauvages ont herité de leurs peres; ils en ont encore appris celui de ſe faire de magnifiques broderies ſur la chair vive, & de ſe compoſer un habit qui leur coute cher à la verité, mais qui a cela de commode, qu'il dure auſſi long-temps qu'eux. Le travail en eſt le même que celui qui ſe fait ſur les cuirs. On crayonne d'abord ſur la chair le deſſein des figures qu'on veut graver, on parcourt enſuite toutes ces lignes en piquant avec des aiguilles ou de petits oſſelets, la chair juſques au vif, de maniere que le ſang en ſorte. Enfin on inſinuë dans la piqueure du *Minium*, du Charbon pilé, ou telle autre couleur qu'on veut appliquer.

L'opération n'en eſt point extrêmement douloureuſe dans le moment qu'on la fait, car après les premieres piqueures les chairs ſont comme endormies; d'ailleurs les Ouvriers de ces ſortes de tapiſſeries travaillent avec tant d'adreſſe & de promptitude, qu'ils ne donnent preſque pas le temps de ſentir. Mais après qu'on a inſinué les couleurs, les playes s'irritent par cette eſpece de venin, les chairs s'enflent, la fiévre ſurvient & dure quelques jours; il y auroit même peut-être du danger pour la vie ſi l'on faiſoit l'ouvrage dans

ſon entier, ſur tout lorſqu'il doit être fort chargé, & s'ils ne prenoient des temps doux & temperés pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver dans les grandes chaleurs.

Les Auteurs font mention de cette Peinture Cauſtique d'une maniere fort claire & fort diſtincte. C'eſt elle qui donna le nom aux Pictes. Ce nom, dit S. Iſidore * de Seville, convient parfaitement à l'image que preſente leur corps, que l'Ouvrier peint en y gravant pluſieurs figures par pluſieurs petits points qu'il y fait avec une aiguille, & dans leſquels il inſinuë le ſuc des plantes qui naiſſent dans leur Païs, afin que leur nobleſſe écrite, pour ainſi parler, ſur tous les membres de leur corps ſe diſtingue du commun par le nombre de ces caracteres. » Solin parle des mêmes Peuples à peu près dans le même ſens que S. Iſidore. Pomponius Mela, traitant de la Scythie d'Europe, dit des Agathyrſes, qu'ils peignoient leurs viſages & leurs corps de figures inéfaçables; les grands s'y diſtinguoient par là du commun peuple, à qui il n'étoit pas permis d'en avoir un

« Iſidor. Orig. lib. 19. cap. 23.

Solin, cap. 25.

Pomponius Mela, lib. 2. cap. 12.

* *Iſidor. origin. lib. 19. cap. 23.* Nec abeſt gens Pictorum, nomen à corpore habens, quod minutis opifex acus punctis & expreſſos nativi graminis ſuccos includit, ut, has ad ſui ſpeciem cicatrices ferat Pictis artubus maculoſa nobilitas.

Solinus de magnâ Britanniâ cap. 25. Regionem tenent partim Barbari quibus per artifices plagarum jam inde à pueris variæ animalium effigies incorporantur, inſcriptiſque viſceribus hominis, incremento pigmenti notæ creſcunt. Neque quidquam magis patientiæ loco nationes feræ ducunt quam ut per memores cicatrices plurimum fuci artus bibant.

Lucian. de Deâ Syria. Herodot, lib. 5. n. 6.

ſi grand nombre que les gens de qualité. Lucien rend le même témoignage des Aſſyriens. Herodote aſſure auſſi que les femmes de Thrace faiſoient conſiſter leur nobleſſe dans la quantité de ces marques, qu'elles faiſoient graver ſur leur viſage. Je laiſſe pluſieurs autres paſſages des Hiſtoriens & des Poëtes, leſquels ſont aſſez connus.

Comme pluſieurs Nations perdirent cet uſage, & qu'il n'y avoit plus que les Barbares qui en fiſſent parade, les idées de beauté & de nobleſſe qu'on y avoit attachées changerent bien dans la ſuite des temps ; car cette peinture devint une marque d'infamie parmi les Peuples policés ; deſorte qu'il n'y avoit que les eſclaves & les criminels qui fuſſent ainſi notés, ſoit qu'on leur imprimât des caracteres pour les reconnoître & les empêcher de fuir, ſoit qu'ils vinſſent ainſi marqués des Païs où on les avoit fait captifs. Les Romains les appelloient par dériſion les Lettrés, & on diſoit parmi eux, comme en proverbe, qu'il n'y avoit point de gens plus lettrés que les Samiens ; parce que les eſclaves amenés de Samos, ou peut-être de Samothrace avoient un plus grand nombre de ces figures. On leur donnoit auſſi en general le nom d'Iſtriens, à cauſe du grand nombre de ceux qu'on amenoit d'Iſtrie, dont les Peuples excelloient dans ces ſortes de piqueures. On les appelloit auſſi les Bleus *Cæruleos*, à cauſe de la couleur du charbon pilé qui devient bleuâtre dans la chair où il eſt inſinué, & *Cœlatos*, les Cizelés, parceque

Rhodig. Cœlus lect. Antiq. lib. 8. cap. 31.

parce que leur corps paroiſſoit comme un ouvrage de marqueterie.

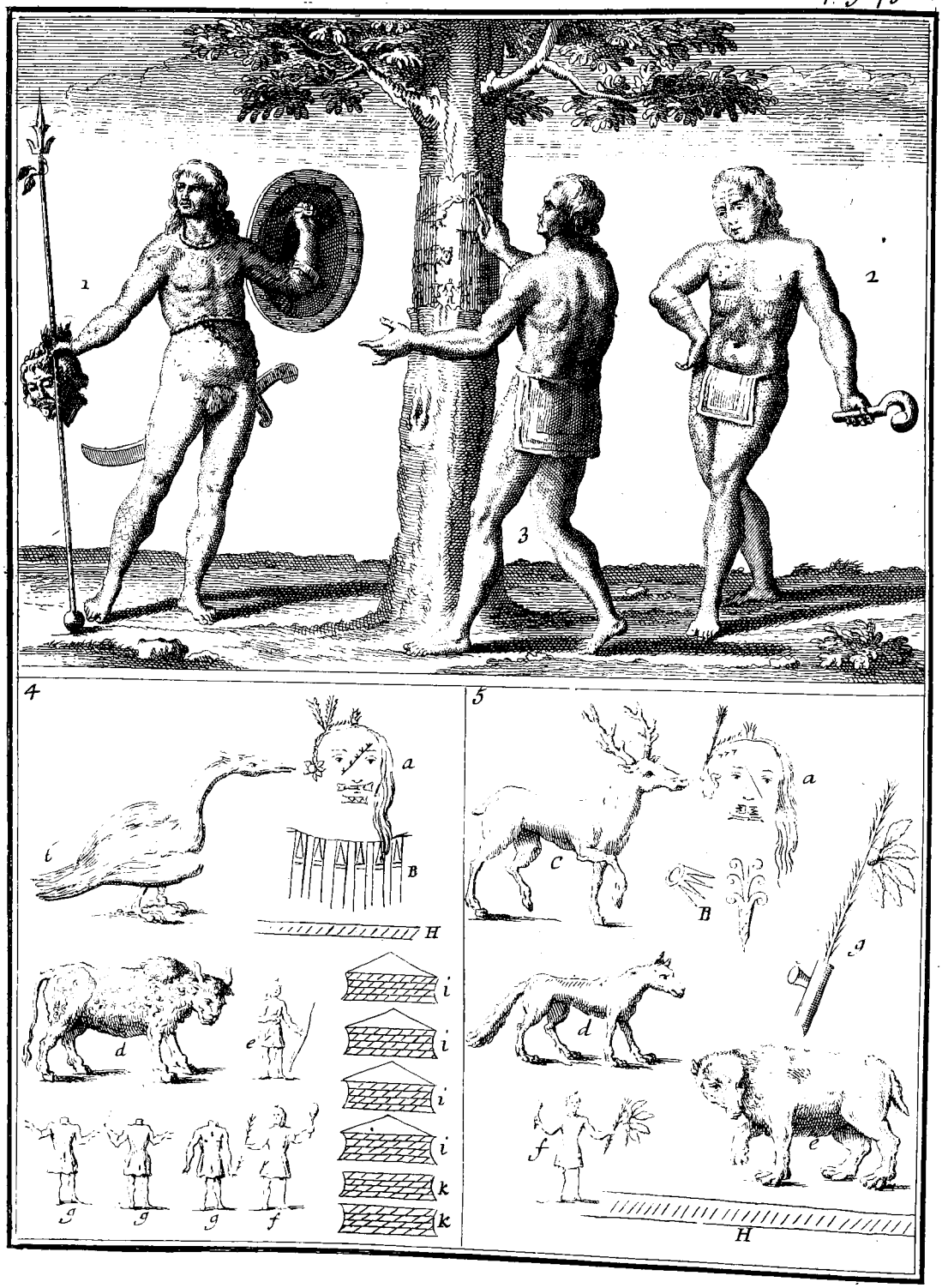
Le nom de Lettrés ou de Polygrammates, ne ſignifie pas, que tous euſſent des caracteres de l'alphabet imprimés. Ce terme doit être pris dans un ſens plus generique. En effet Rhodiginus dit qu'on imprimoit aux Atheniens la figure d'un Cheval, à quelques autres celle d'un vaiſſeau, & ainſi de pluſieurs autres figures arbitraires.

Les cruelles inciſions, qui ſont en uſage chez les Ameriquains Méridionaux, deviennent des peintures inéfaçables; les playes qu'ont fait les dents d'Acouty, dont ils ſe ſervent pour cet effet, ne ſe ferment jamais ſans laiſſer une cicatrice, laquelle devient bleuâtre à cauſe des cendres corroſives des courges ſauvages & des autres drogues qu'ils y inſerent. L'ouvrage n'en eſt pas ſi délicat ni ſi long à finir, que celui qui ſe fait avec les oſſelets; mais il eſt bien plus douloureux, & l'on peut bien dire de ces Peuples ce que Solin a dit des Pictes, que rien ne doit donner plus d'idée de leur patience & de leur conſtance invincible, que le courage qu'ils ont, à laiſſer faire ſur eux un plus grand nombre de ces playes, dont le ſouvenir ne doit pas plus s'effacer de leur eſprit, à cauſe de la douleur qu'elles leur ont cauſée, que la cicatrice peut s'effacer de deſſus leur corps. Solin, loc. cit.

J'ai fait voir, par leurs differentes initiations, que c'étoit une pratique de leur Religion ancienne.

On peut dire auſſi, que c'eſt chez eux une marque de leur nobleſſe, ainſi que ce l'étoit chez les Agathyrſes, chez les Peuples de Thrace, chez les Pictes, & generalement chez tous ceux, dont les Auteurs nous ont parlé à cette occaſion. Car veritablement ils ſe font honneur de ces marques glorieuſes, & l'on doit avoir remarqué dans le cours de leurs initiations, qu'ils en reçoivent un plus grand nombre, à proportion qu'ils s'élevent & deviennent plus conſiderables, chaque nouveau degré d'élévation exigeant de nouvelles épreuves & une nouvelle cérémonie, dans laquelle on leur fait toûjours un grand nombre de ces douloureuſes inciſions. Je ne ſçai ſi c'eſt un point de Religion, ou s'il l'a été originairement parmi les Nations de l'Amerique Septentrionale ; ce ſont au moins des marques de conſideration, & les notables ſe font honneur d'en avoir un plus grand nombre, que ceux qui leur ſont inferieurs.

Entre ces Sauvages Septentrionaux, quelques Nations ont plus de goût pour ces Peintures Cauſtiques que d'autres ; elles ſont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride, & vers la Louiſiane, que chez celles qui ſont plus au Nord ; leſquelles en ont moins. Il y en a même quelques-unes, à ce que je croi, qui n'en avoient point l'uſage. Les Iroquois me paroiſſent l'avoir pris de leurs voiſins : les hommes ſont preſque les ſeuls qui ſe faſſent piquer, & la plûpart ne le font qu'au viſage, tout au con-


1
2
3
4
a
B
i
H
d
e
i
i
i
i
k
k
g
g
g
f
5
a
C
B
d
e
f
H

traire des Breſiliens & Caraïbes, qui regardent, dit-on, comme une marque d'eſclavage, d'avoir le viſage ainſi marqué. Les femmes Iroquoiſes ne ſe font point piquer du tout, ſi ce n'eſt quelques-unes en petit nombre, leſquelles s'en ſervent comme d'un remede pour prévenir ou pour guérir le mal des dents, & celles-là ſe contentent de faire tracer une petite branche de feüillage le long de la machoire. Elles prétendent que le nerf par où l'humeur coule ſur les dents, étant piqué, elle n'y peut plus tomber, & qu'ainſi elles guériſſent le mal en allant juſqu'à la ſource du mal. C'eſt auſſi apparemment de cette peinture cauſtique qu'ont voulu parler ceux qui ont écrit que les Huns ſe faiſoient brûler le menton & le bas du viſage dès leur enfance avec un fer chaud pour n'y avoir point de barbe, car il n'eſt plus poſſible que la barbe puiſſe poindre où l'on a été piqué de cette ſorte ; & il faut expliquer ce qu'ils en ont dit par ce qu'en a écrit Ammien Marcellin. * Ammian-Marcell. lib. 31.

Les figures que les Sauvages font graver ſur leur viſage & ſur leurs corps, leur ſervent de Hieroglyphes, d'écritures, & de mémoires. Je m'explique : Quand un Sauvage revient de Guerre, & qu'il veut faire connoître ſa victoire aux Nations voiſines des lieux où il paſſe : Quand il a marqué Peintures cauſtiques Hieroglyphiques.

* *Ammian-Marcellinus, lib. 31. de Hunnis.* Ab ipſis naſcendi principiis infantum ferro ſulcantur altius genæ, ut Pilorum vigor tempeſtiviùs emergens, corrugatis cicatricibus, hebetetur.

un lieu de chaſſe, qu'il veut qu'on ſçache qu'il a choiſi cet endroit pour lui, & que ce ſeroit lui faire un affront que d'aller s'y établir, il ſupplée au défaut de l'Alphabet, qui lui manque, par des nottes caracteriſtiques, qui le diſtinguent perſonnellement; il peint ſur une écorce, qu'il éleve au bout d'une perche dans un lieu de paſſage, ou bien il léve avec ſa hache quelques éclats ſur un tronc d'arbre, & après y avoir fait comme une table raſe, il y trace ſon portrait, & y ajoûte d'autres caracteres qui donnent à entendre tout ce qu'il veut faire ſçavoir.

Quand je dis, qu'il y fait ſon portrait, je ſuis perſuadé, qu'on comprend aiſément, qu'il n'eſt pas aſſez habile pour y marquer tous les traits de ſon viſage: de ſorte qu'il y fut connoiſſable à ceux qui l'auroient vû; ce n'eſt pas non plus ma penſée. Ils n'ont point en effet d'autre maniere de peindre en ces occaſions que celle dont on a attribué l'invention aux Egyptiens, dont on voit encore quelque choſe dans leurs Obeliſques, & qui a duré pluſieurs ſiecles dans ſa premiere ſimplicité. Je parle de cette Peinture Monogramme ou Linéaire, laquelle ne conſiſtoit preſque que dans les lignes extrêmes de l'ombre des corps, plûtôt que des corps mêmes; Peinture ſi imparfaite, qu'il eût ſouvent fallu ajoûter au bas le nom de la choſe qu'on vouloit exprimer, afin qu'on pût la connoître. Cependant les Peuples ſe faiſoient un tel honneur de l'avoir trouvée, que Pline aſ-

Plin. hiſt. nat. lib. 35. cap. 3.

ſure que les Grecs en diſputoient la gloire aux Egyptiens.

Le Sauvage donc, pour faire ſon portrait, tire une ligne ſimple en forme de tête, ſans y mettre preſque aucun trait pour deſigner les yeux, le nez, les oreilles, & les autres parties du viſage: en leur place il trace les marques qu'il a fait pointer ſur le ſien, auſſi bien que celles qui ſont gravées ſur ſa poitrine, & qui lui étant particulieres, le rendent connoiſſable, non-ſeulement à ceux qui l'ont vû, mais encore à tous ceux qui ne le connoiſſant que de réputation, ſçavent ſon ſymbole Hieroglyfique, comme autrefois on diſtinguoit en Europe une perſonne par ſa deviſe, & que nous diſcernons aujourd'hui une famille par ſes armoiries. Au-deſſus de ſa tête il peint la choſe qui exprime ſon nom: le Sauvage, par exemple, nommé le Soleil, peint un Soleil; au côté droit il trace les animaux qui ſont les ſymboles de la Nation & de la famille dont il eſt. Celui de la Nation eſt au-deſſus de celui qui repréſente la famille; & le bec ou le muſeau de ce premier eſt tellement placé, qu'il répond à l'endroit de ſon oreille droite, comme ſi cette figure ſymbolique de la Nation en repréſentoit le génie qui l'inſpire. Si ce Sauvage revient de guerre, il exprime au-deſſous de ſa figure le nombre de guerriers qui compoſent le parti qu'il conduit, & au deſſous des guerriers le nombre des priſonniers qu'il a faits, & de ceux qu'il a tués de ſa propre main.

Au côté gauche ſont marquées ſes expeditions & les priſonniers ou les chevelures enlevées par ceux de ſon parti. Les guerriers ſont repreſentés avec leurs armes, ou ſimplement par des lignes; les priſonniers par le bâton orné de plumes & par le *Chichikoüé*, qui ſont les marques de leur eſclavage. Les chevelures ou les morts, par des figures d'hommes, de femmes, ou d'enfans ſans tête. Le nombre des expeditions eſt deſigné par des nattes. On diſtingue celles où il s'eſt trouvé, & celles où il a commandé, en ce que ces dernieres ſont marquées par des colliers attachés à la natte. Si le Sauvage va en ambaſſade pour faire la paix, tous les ſymboles ſont pacifiques. Il eſt repreſenté audeſſous de ſa figure avec le Calumet à la main; on voit outre cela au côté gauche le Calumet en grand; la figure ſymbolique de la Nation chez qui il va en négociation, & le nombre de ceux qui l'accompagnent dans ſon ambaſſade; mais tout ceci ſera plus ſenſible par l'Eſtampe que j'en fais graver, & par l'explication de chaque Figure.

Cet uſage, au reſte, que je viens de décrire, eſt propre des Nations du haut de la Riviere S. Laurent, & qui tirent vers la Louiſiane; les autres Nations ont auſſi leur méthode particuliere; elle n'eſt pas par tout uniforme: mais ce qu'il peut y avoir de variation eſt connu de toutes les Nations Sauvages de qui elles ſont connuës elles-mêmes. J'ai vû pluſieurs fois de ces ſortes de Peintures Barbareſques dans les Cabanes Iroquoiſes, mais je ne

les ai pas aſſez preſentes à l'eſprit pour en parler d'une maniere plus détaillée & plus exacte ; il me ſuffit de dire en general que tous ces Peuples ont entr'eux une très-grande quantité de ſymboles & de figures de toutes eſpeces, qu'on peut regarder comme un langage particulier, lequel eſt aſſez étendu, & ſupplée en beaucoup de choſes au défaut de l'écriture, d'une maniere même qui a quelque choſe de plus commode qu'une Lettre.

Peintures paſſageres.

Les Peintures Cauſtiques & inéfaçables n'empêchoient pas les anciens, & n'empêchent point encore nos Sauvages de ſe donner l'agrément d'une autre Peinture paſſagere en guiſe de fard, qu'ils renouvellent toutes les fois qu'ils veulent ſe mettre ſur leur propre. Les Auteurs anciens rendent generalement ce témoignage des Indiens, des Afriquains, des Pictes, des Gelons, des Agathyrſes, & de quantité d'autres Peuples ; mais quelques-uns ſe peignoient tout le corps, ainſi que le pratiquoient encore les Ethiopiens du temps de Pline, lequel aſſure qu'ils ſe coloroient de vermillon depuis les pieds juſques à la tête : C'étoient ſans doute les Peuples qui alloient tout-nuds, leſquels en uſoient de la ſorte. D'autres ſe contentoient de quelques agrémens comme les Perſes, de qui Xenophon écrit que Cyrus leur avoit permis de ſe peindre le tour des yeux, afin qu'ils paruſſent les avoir plus beaux & plus vifs.

Plinius, lib. [illegible] cap. [illegible]

Xenophon, lib. 8 Cyrop. [illegible]

Chez les Romains, qui ne paroiſſoient pas avoir grand goût pour la Peinture Cauſtique, au moins dans les derniers temps, cette autre Peinture que je puis appeller journaliere, avoit non ſeulement de la dignité & de la nobleſſe, mais encore quelque choſe de ſacré & de religieux, ainſi que Pline en fait foi. C'eſt pour cela qu'aux jours de Fêtes ils peignoient les Statuës de Jupiter avec du vermillon; parce que cette couleur imite davantage celle du feu. Ils peignoient de la même maniere toutes les Statuës des Dieux, des demi-Dieux, des Heros, des Faunes, & des Satyres; c'eſt ce que nous expriment parfaitement ces Vers de Virgile:

Plin. loc. cit.

Virg. Eclog. 10. v. 23.

Pan Deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipſi
Sanguineis Ebuli Baccis minioque rubentem.

C'eſt auſſi à quoi les Poëtes & les Peintres font alluſion lorſqu'ils donnent aux Faunes & aux Satyres un viſage extrêmement allumé & de couleur de ſang. Ainſi quand E'glé peint celui de Silene avec des meures:

Virg. Eclog. 6. v. 23.

Sanguineis frontem moris & tempora pingit.

Cela ne doit point être regardé comme un badinage, ou une eſpece de tour malin qu'on peut joüer à un homme endormi, mais comme une galanterie, dont Silene, qui dans un âge avancé avoit tous les agrémens de la jeuneſſe, devoit lui ſçavoir gré, & par reconnoiſſance lui chanter les chanſons

chanſons qu'elle lui demandoit.

Dans leurs Triomphes, qui étoient comme une repréſentation de Jupiter dans ſa gloire, le vainqueur, allant au Capitole offrir le ſacrifice à ce Dieu, paroiſſoit ſur ſon Char, peint lui-même de vermillon depuis la tête juſques aux pieds. Camillus triompha de cette ſorte, comme Pline le dit dans l'endroit que je viens de citer. S. Iſidore de Seville rapporte auſſi, que cela s'obſervoit univerſellement à l'égard de tous ceux à qui on décernoit cet honneur.

Plin. loc. cit.

Iſid. lib. 18. cap. 2.

J'ai vû dans le Palais des Urſins, qu'occuppoit feu M. le Cardinal de la Tremoille, une Statuë d'un Hercule nud, piqué par tout le corps de petits cercles, avec un point dans le centre. Il n'y paroiſſoit que cette peinture Cauſtique, & point d'autres couleurs, que le temps ait pû effacer. Mais peu de jours avant mon départ de Rome, on fit préſent à M. l'Evêque de Siſteron, chargé pour lors des affaires du Roy auprès de ſa Sainteté, d'un petit buſte de Bacchus en marbre, d'une palme de hauteur, qu'on avoit trouvé, il y avoit peu de temps, en creuſant dans la vigne du Noviciat des Jeſuites, auprès de la porte Pie. Ce Buſte me parut fort précieux, à cauſe de ces deux ſortes de peintures qui s'y remarquent encore. La Cauſtique ne ſe voit bien que ſur la joüe gauche, elle prend à l'angle exterieur de l'œil, & ſerpentant le long de la joüe, elle finit au deſſous de la machoire. Je ne pus aſſés diſtin-

guer la figure qu'elle répreſente. Peut-être eſt-ce le ſerpent ſymbole de cette Divinité, & de toutes celles qui préſidoient aux Orgies & aux Myſteres. La peinture paſſagere eſt baucoup plus ſenſible que la Cauſtique : le Cinnabre y eſt encore attaché autour des paupieres, aux deux angles interieurs des yeux, autour des oreilles, aux coins de la bouche, & ſur le haut du front, où eſt une branche de Lierre qui lui fait une couronne.

J'eus l'honneur de le préſenter à M. le Cardinal Gualtieri, & cette Eminence, qui joint un goût exquis pour l'Antiquité à toutes les autres qualitez, qui font un merite ſublime, me fit voir en même temps dans ſon riche Cabinet, deux Urnes Cineraires, qui avoient été trouvées dans l'Ombrie, & où toutes les figures étoient peintes, chaque figure aïant une couleur uniforme, répanduë également ſur le viſage, ſur la chair, & ſur les armes du perſonnage qu'elle repréſente. Cette Eminence me parut croire que ces Urnes étoient du temps des Anciens Tyrrheniens : mais la fineſſe de l'Ouvrage, la forme des Caſques & des Cuiraſſes à la Romaine, me perſuadent qu'elles ſont d'un Ouvrage beaucoup plus moderne, auſſi-bien que le petit Simulachre de Bacchus.

Religion dans la maniere de couper les Cheveux.

On ne ſe contentoit pas de ſe peindre ainſi le Corps avec toutes ſortes de couleurs, on les repandoit juſques ſur les cheveux ; & tous les peuples barbares de l'Antiquité ſe faiſoient un plaiſir

de les bien graiſſer, & de les relever par des couleurs artificielles. Il y avoit auſſi differentes manieres de les porter, où je crois qu'il entroit de la Religion, puiſque Dieu défendit ſi expreſſément aux Juifs de couper les leurs à la façon des Gentils, afin de ne pas idolatrer en ce point avec les Nations, qui ne connoiſſoient pas le Dieu d'Abraham & de Jacob.

Or les Nations avoient chacune ſur cela leur idée particuliere que les Auteurs Anciens nous ont fait connoître dans leurs écrits, & qu'on voit encore dans les Monumens qui nous reſtent de l'Antiquité. Les Egyptiens razoient entierement leur tête pour les raiſons que nous avons déja apportées. Les Lyciens portoient la longue chevelure, & en étoient extrêmement jaloux. Mauſole Roy de Carie, les aïant vaincus, leur impoſa de très-groſſes contributions. Ceux-ci aïant repréſenté qu'il leur étoit impoſſible de les payer, le vainqueur fit ſemblant d'écouter leurs raiſons, & ſe contenta de leur ordonner de couper une partie de leurs cheveux, ce qui étoit alors une marque de ſervitude chez les Cariens, comme ce l'eſt encore aujourd'hui chez les Caraïbes & les Sauvages Meridionaux. Mais les Lyciens aimerent mieux ſubir toutes les conditions les plus onereuſes, que d'executer ce dernier ordre, jugeant qu'il valoit mieux encore n'être que tributaires, quoiqu'il en pût couter, que d'être eſclaves. Les Auſes, peuples d'Afrique, coupoient leurs che-

Ariſtot. Oeconom. lib. 2.

Herodot, lib. 4. n. 180.

Strabo, lib. 10. p. 320. veux, & n'en laiſſoient qu'un flocon ſur le devant. Les Corybantes de Chalcide au contraire aïant remarqué que leurs ennemis les prenant aux cheveux, les terraſſoient aiſément, ſe faiſoient razer tout le devant de la tête, & ne les laiſſoient croître qu'un peu par derriere depuis une oreille juſques à l'autre. Les Abantes étoient tondus de la même maniere, auſſi-bien que les Machlyens. On appella cette tonſure *Theſcide* en l'honneur de Theſée, qui fit couper ainſi les ſiens, lorſqu'il en conſacra les premices à l'Oracle de Delphes: on la nomma auſſi *Hectoride* en memoire d'Hector.

Plutarch. in Theſe.

Herodot. lib 4. n. 180.

Herodot. lib. 4. n. 175. Les Maces razoient les deux côtés de la tête, & ne laiſſoient qu'une hure ſur le ſommet, laquelle prenoit depuis le front juſqu'à la naiſſance du col.

Herodot. lib. 4. n. 191. Les Maxiens qui ſe glorifioient d'être deſcendus des Troyens, & qui ſe peignoient tout le corps avec du vermillon, faiſoient couper tout le côté gauche juſqu'à la peau, & ne touchoient point au côté droit. J'ay lû quelque part, mais je ne ſçais plus où c'eſt, que d'autres au contraire laiſſoient croître leurs cheveux à gauche, & razoient tout le côté droit pour en avoir plus de facilité à tirer de l'arc. Les Arabes ſe faiſoient tondre en rond, ne portant de cheveux que depuis le ſommet de la tête juſques aux oreilles. Ils prétendoient imiter en cela le Dieu Bacchus; & c'eſt la tonſure qu'on appelloit Bacchique.

Herodot. lib. 3. n. 8.

L'Amerique renferme encore dans ſon ſein une multitude de Nations, en qui l'on voit la bizare-

rie de preſque toutes ces chevelures differentes. Les Breſiliens portent tous uniformément la tonſure Theſeide ou des Corybantes de Chalcide ; & Hierôme Staad, qui ne ſçavoit pas ce point d'hiſtoire, & qui ne faiſoit attention qu'à la tonſure Monachale, en a tiré une mauvaiſe concluſion, en croïant qu'ils l'avoient reçûë de S. Thomas ou des Apôtres, qui anciennement leur avoient annoncé l'Evangile. Les Iroquois laiſſoient croître la leur abſolument, ſans la couper comme les Lyciens ; ils la graiſſoient ſimplement, ſans y mettre de couleurs ; ils n'en mettoient pas même ſur leur corps ou ſur leur viſage, ſi ce n'eſt en temps de guerre ; enſorte que c'étoit là une eſpece de déclaration qu'ils alloient chercher l'ennemi : mais le mêlange des Nations aïant corrompu leurs mœurs, ainſi que je l'ai déja dit, les a auſſi changées ſur ce point, comme ſur beaucoup d'autres ; de maniere que leurs Anciens ſe plaignent aujourd'huy, comme Juvenal faiſoit de ſon temps, en voïant la Ville de Rome infectée de tous les déſordres de la Grece. Juvenal. Sat. 3.

Leurs jeunes gens tous occupés de la vanité & du deſir de plaire, ont recours à l'Art pour s'embellir, & empruntent des ornemens étrangers, un agrément qu'ils ne croyent pas pouvoir trouver en eux-mêmes. Nôtre maniere de s'ajuſter, laquelle paroit ridicule aux Chinois, ne leur déplait pas : mais ils ont une complaiſance infinie, quand ils ſont accommodés à leur mode. Leur

toilette n'eſt pas des mieux fournies, mais ils y mettent un temps infini, & elle les occupe autant que les Dames d'Europe, & beaucoup plus que les leurs, qui paroiſſent perſuadées que la bienſéance, la pudeur, & leurs travaux domeſtiques, demandent plus de modeſtie & de ſimplicité.

Un jeune Iroquois donc, pour embellir ſa tête, coupe ſes cheveux d'un côté à deux travers de doigt de la peau, & il les laiſſe croître de l'autre dans toute leur longueur. Pour les ajuſter enſuite après les avoir graiſſez & bien peignez, il pratique ſur le haut de ſa tête un ou trois petits toupets en forme d'aigrette, qu'il y attache, avec un peu de cuir façonné, un petit morceau de porcelaine blanche; & il paſſe dans la baſe de l'aigrette du milieu un tuyau de plume orné de diverſes couleurs. Il fait relever à contre-poil avec du ſuif les cheveux du côté qui eſt tondu; il treſſe ceux du côté oppoſé & les ramaſſe ſous l'oreille en nœud de Ruban; il fait une autre petite treſſe au milieu du front, qu'il laiſſe pendre ſur l'une des paupieres, & qu'il r'attache ſur le côté.

Ses oreilles ſont percées d'ordinaire en trois endroits. Les trous en ſont fort grands & garnis de noyaux de porcelaine de la groſſeur d'un poulce, enfilez dans des rubans qui pendent ſur la poitrine; ou bien il y inſere un fil de cuivre en ligne ſpirale de la longueur du doigt, & d'un poulce de Diametre. Il y ajoûte outre cela un duvet très-fin de peau de Cigne: ce duvet fait ſur chaque oreille

un volume de la groſſeur du poing. Dans les jours de montre & de fête ſolemnelle, il répand encore ce duvet ſur toute ſa tête ; & pour couronner l'ouvrage, il fait ſortir au-deſſus d'une oreille une aigrette, une aîle, ou la dépoüille entiere de quelque oyſeau rare. Quelques-uns ſe font une eſpece de Diadême d'un petit collier de porcelaine ou de peau de Marte, qui après leur avoir ceint la tête, flotte agréablement par derriere ſur leurs épaules.

Le vermillon & d'autres couleurs détrempées dans l'huile, ou mêlées avec le ſuif & la graiſſe, fort bizarrement répanduës non ſeulement ſur le viſage, mais encore ſur les cheveux, & ſur le duvet des oreilles & de la tête, avec quelque difference neanmoins de ce qu'ils ont coûtume de faire, quand ils doivent aller en guerre ; car alors leur viſage eſt entierement peint, aulieu qu'ils ſe contentent communément de quelques embelliſſemens.

Pour ce qui eſt des Sauvages qui ſont toûjours nuds, tous les matins ils ſe donnent un habit de couleur : le fond en eſt d'écarlate qu'ils ont ſoin de damaſquiner, en y ajoutant pluſieurs autres figures de differentes couleurs, pour relever celle du fond de l'habit. Dès qu'ils ſont ſortis du bain, & qu'ils ſe ſont un peu ſéchez, leurs femmes viennent dans le Carbet avec des Calebaſſes pleines de Rocou, & d'autres couleurs détrempées dans l'huile de Palmiſte ou de Jenipat.

Elles peignent d'abord tout le corps avec le Rocou, & ajoûtent enſuite pluſieurs autres ornemens. Les jours de fête & de ſolemnité ils ſe font outre cela frotter tout le corps dans une eau gluante, ſur laquelle ils répandent une poudre cendrée faite de coques d'œuf, ou bien une eſpece de duvet qui s'y attache, & les fait paroître enplumés comme des Oyſeaux, d'autres uſent d'une pâte gommée & odoriferante, ſur laquelle ils appliquent les plus belles fleurs qui croiſſent dans leur Païs.

Pluſieurs Nations ſe percent le cartilage du nez entre les narines, & y attachent une pierre verte tranſparente & taillée en fer de fléche, ou bien ils y inſerent une plume, qui s'étendant des deux côtés, leur fait une eſpece de mouſtache. Les Breſiliens & les Caraïbes ſe font outre cela de grandes ouvertures dans la levre inferieure & dans les joües : ils font paſſer dans ces ouvertures, de gros boutons de porcelaine arrondis, ou taillez en pointe de Diamant. Ces ornemens leur ſont aſſés incommodes lorſqu'ils mangent : mais le ſexe ſe perſuadera aiſément qu'ils ſouffrent volontiers cette incommodité, s'ils ont dans l'idée, qu'ils en ont plus d'agrément. La beauté coûte encore davantage à une certaine Nation de Sauvages, ſi toutefois c'eſt par ce principe qu'ils font ce que Lopes de Gomara en a rapporté. Cet Auteur dit que les Hommes s'y percent une mammelle, & quelques-uns toutes les deux, & inſerent

Lopes de Gomara. Hiſt. Gen. de Indias, lib. 2. c. 2.

ſerent dans les trous certaines petites cannes de la longueur d'une Palme & demie. Ils ſe percent auſſi le gras des cuiſſes, & y font entrer des cannes comme dans leurs mammelles ; ces Sauvages ſont placés dans le fonds du Golphe du Mexique, & habitent une Iſle qui n'eſt pas fort éloignée de Panuco.

Les femmes des Sauvages entretiennent leurs cheveux, & en ſont jalouſes au de-là de ce qu'on peut imaginer. L'affront le plus ſanglant qu'on put leur faire, ce ſeroit de les leur couper, elles n'oſeroient alors ſe montrer ; & ſi dans le deüil elles en coupent quelque choſe, ce n'eſt que pour ſe condamner à la retraite. Leurs cheveux & generalement ceux de tous les Sauvages, ſont très-beaux & du noir le plus foncé qu'il y ait ; elles les graiſſent d'huile, & ont très-grand ſoin de les peigner. Quant à la maniere de les porter, elles ſe diſtinguent par tout de celle dont les hommes portent les leurs, excepté chez les Caraïbes des Antilles, & chez les Galibis, où les femmes les accommodent preſque de la même maniere que leurs maris : mais elles ont auſſi quelque choſe de particulier qui les diſtingue, & que les femmes n'ont point ailleurs : ce ſont les Brodequins qui ſont la marque infaillible de leur liberté, & qu'il n'eſt point permis aux eſclaves de porter. C'eſt une eſpece de chauſſure qui conſiſte en deux pieces, couſuës de jonc & de coton fort proprement travaillées, & qui ſerrant la jambe

par ſes deux extremités, font enfler le gras de la jambe, & le font paroître plus plein & plus rebondi.

La plûpart des femmes chez les Nations Sauvages, treſſent leurs cheveux, & les laiſſent pendre. Les femmes Iroquoiſes & Huronnes, les partagent des deux côtés de la tête, les faiſant tous revenir par derriere, ou elles les lient le plus près de la tête qu'elles peuvent; elles reprennent enſuite ces cheveux pendans, y mêlent de l'écorce concaſſée de Peruche, qui ſert à les conſerver, & après les avoir repliés, de maniere qu'ils ne deſcendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille préparée, & enduite de vermillon bien éclatant. C'eſt en cela qu'elles font principalement conſiſter leur beauté. Les femmes des Sauvages de l'Amerique Meridionale ſe peignent le corps comme les hommes, mais d'une maniere differente & diſtinctive. Dans la Septentrionale elles ſe contentent de ſe donner au viſage quelques agrémens de cette peinture; on doit cependant en excepter les Iroquoiſes, qui ne font tout au plus que tracer une ligne de vermillon, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la naiſſance du front dans la ſéparation des cheveux. Leurs nez ne ſont point percés, leurs oreilles le ſont, comme celles des Hommes, en trois endroits, mais les ouvertures en ſont plus petites; elles y paſſent quelques pendans de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de fléche, ou

bien des canons de porcelaine, qui ſont faits comme des tuyaux de pipe de Hollande.

Les huiles dont les Sauvages ſe graiſſent, les rendent extrêmement puants & craſſeux ; ce ſont des huiles ſimples d'animaux, de poiſſons, ou de quelques plantes, qui ont preſque toutes des odeurs fortes, & qui ranciſſent aiſément : mais ces huiles leur ſont abſolument néceſſaires, & ils ſont mangés de vermine quand elles leur manquent. Comme ils n'ont raffiné ſur rien, ils n'ont pû corriger cette puanteur par les eſſences & par les parfums que les Nations policées ont ſubſtitué depuis long-temps à la ſimplicité des huiles & des graiſſes dont les Sauvages ſe ſervent encore.

Tous les autres ornemens des Sauvages conſiſtent en des couronnes, des colliers qu'ils mettent autour de leur col, d'autres colliers ou bandes de porcelaine taillée en rond, en noyaux, en canons, en fer de fléche, ou bien en cylindres: en des bracelets de la même matiere, en divers ouvrages de plumaſſerie, ou travaillés en poil d'Elan, de Bœuf ſauvage, & de Porc-épy, dont chacun ſçait ſe faire une parure ſelon ſon goût, tandis qu'il eſt dans un âge propre à ces amuſemens : mais dès que cet âge eſt paſſé, il ſe fait une gloire de vivre dans une négligence toute oppoſée, & de ne porter plus rien de ſuperflu, ou qui ne ſoit uſé, afin de faire comprendre qu'il penſe à des choſes plus ſerieuſes.

La Couronne n'étoit pas dans les premiers temps

une marque diſtinctive de la Royauté, elle en étoit une cependant de conſideration & de diſtinction. On la donnoit pour recompenſe à ceux qui remportoient le prix dans les Jeux inſtitués à l'honneur des Dieux. Les Romains ennemis des Rois, en avoient de pluſieurs ſortes pour reconnoître differentes eſpeces de ſervices rendus à la Republique. On voit des Couronnes chez preſque toutes les Nations Sauvages, dont les rayons ſont faits de plumes de differentes couleurs, & dans le cercle deſquelles ſont enchâſſés des becs d'oiſeaux en guiſe de diamants, des ongles d'animaux extraordinaires, & quelquefois des petites cornes de chevreüil. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que jamais les femmes ne ſe donnent cet ornement; les hommes même ne le prennent que dans leurs plus grandes ſolemnités, mais ſur tout lorſqu'ils chantent la guerre, & qu'ils y vont; ils en parent auſſi la tête de leurs eſclaves le jour de leur entrée publique. Le Légiſlateur de Sparte avoit fait une loy à tout Lacedemonien d'aller au combat, vêtu de pourpre chantant & danſant, & ayant la couronne ſur la tête. Comme les habits n'étoient pas bien communs au temps de Lycurgue, & que dans les combats & dans tous les autres exercices de leurs Gymnaſes, les filles même étoient toutes nuës, je me perſuade que l'habit de pourpre ordonné par ce Légiſlateur, étoit une couche de vermillon, & je me repreſente un Lacedemonien allant au combat, tel

abſolument qu'eſt un Guerrier Caraïbe.

Les colliers que les Sauvages mettent quelquefois autour de leur cou, ont près d'un pied de diamétre, & ne different point de ceux qu'on voit encore ſur quelques Antiques au col des Statuës des Barbares. Les Sauvages Septentrionaux portent auſſi ſur leur poitrine une plaque de porcelaine creuſe de la longueur de la main, qui fait le même effet, que ce qu'on appelloit *Bulla* chez les Romains. Les Meridionaux portent des Plaques d'un métail mitoyen entre l'or & le cuivre, qu'on nomme des *Caracolis*; ces Plaques ſont ordinairement de la forme d'un Croiſſant, comme ce qu'on appelloit dans l'Antiquité *Lunulæ*, qui étoit un ornement des femmes.

Troiſiéme Lettre du P. de la Neuville, Memoires de Trevoux. Mars 1723.

On peut ajoûter aux ornemens des Sauvages, la gomme dont parle le Pere de la Neuville & qui a quelque choſe de ſi ſingulier, que ſes paroles meritent bien d'être rapportées.

« J'oubliois, dit-il, à vous parler d'un des plus « curieux Ouvrages de nos Indiens: c'eſt une eſ- « pece de poire creuſe & fort maniable, qui leur « ſert de ſeringue: elle eſt faite d'une gomme la- « quelle a une vertu de reſſort ſi ſurprenante, « qu'elle fait autant de bonds qu'une bale de « Paume. Elle ne fond point, quelque chaude « que ſoit l'eau dont on remplit la poire, qui a « aſſés l'air & la couleur d'une Eolipile de Cuivre « bien paſſé: Elle dure très-long-temps: on l'é- « tend ſans la gâter juſqu'à lui donner la lon- «

» gueur d'une demie aulne, quoique dans ſon vo-
» lume ordinaire elle ne ſoit ni plus longue, ni
» plus groſſe qu'une poire de bon chrétien : nos
» Indiens ont des anneaux de la même gomme,
» leſquels ſe metamorphoſent en braſſelets, en
» jarretieres, en colliers, en ceintures, & re-
» deviennent anneaux : ils ſerrent exacte-
» ment le doigt ſans égard à la petiteſſe & à la
» groſſeur : tirez l'anneau du doigt, il ſe prêtera,
» ſi vous le voulez, à tous les doigts réünis, &
» paſſera au bras comme un bracelet ; tirez-le de-
» rechef pour le porter à la tête, il s'augmentera
» ſans effort pour la couronner, & ſe retrecira
» lorſque vous l'aurez fait deſcendre ſur le col en
» guiſe de colier : il s'allongera encore pour em-
» braſſer tout le corps, & pour paſſer du col & des
» épaules à la ceinture ; enfin deſcendu juſques
» en bas, il reprendra ſa forme naturelle pour
» ſervir d'anneau comme auparavant, ſans avoir
» rien perdu de ſa molleſſe & de ſon reſſort ; car
» outre que rien ne peut le caſſer, il ne ſerre ni
» moins ni plus le bras, la tête, le cou & les reins,
» que le doigt. J'ai vû un Indien qui donnoit à
» cet anneau un uſage encore plus extraordinaire,
» & qui montre bien le reſſort infini de cette
» gomme. Il s'en ſervoit comme de corde à ſon
» Arc.

De tout ce que je viens de dire de la maniere de s'orner, on conclura aiſément, que les Sauvages, au lieu d'ajoûter à leur beauté naturelle, (car

ils ſont preſque tous bien faits,) travaillent à ſe rendre laids & à ſe défigurer. Cela eſt vrai auſſi; cependant quand ils ſont bien parés à leur mode, l'aſſemblage bizarre de tous leurs ornemens, non ſeulement n'a rien qui choque, mais il a un je ne ſçai quoi qui plaît, & leur donne de la bonne grace.

OCCUPPATIONS DES FEMMES.

LEs Femmes des Sauvages, ainſi que les Amazones, les Femmes des Peuples de Thrace, de Scythie, d'Eſpagne & des autres Peuples Barbares de l'Antiquité, travaillent les Champs, comme font aujourd'huy les Femmes de Gaſcogne, de Bearn, & de Breſſe, qu'on voit ſouvent mener la Charrue, tandis, que leurs maris filent la quenoüille. Le grain qu'elles ſement, c'eſt le Maïs, connu autrement ſous les Noms de Bled d'Inde, Bled d'Eſpagne, & Bled de Turquie, lequel eſt le fondement de la nourriture de preſque toutes les Nations ſedentaires d'un bout de l'Amerique à l'autre. Strabo. lib. 3. p. 114.

De la Nourriture.

Jules Scaliger a prétendu que cette ſorte de Bled avoit été abſolument inconnuë aux Anciens;

Jul. Scaliger. Exerc. 292. p. 869.

mais je ne ſuis point du ſentiment de cet Auteur. Peut-on en effet imaginer, que cette multitude de Peuples differens, qui ont paſſé en Amerique, & qui s'y ſont tranſportés, non ſeulement des extremités de l'Aſie, mais encore de l'Afrique, & de l'Europe, ſe trouvent aujourd'hui n'avoir de toutes les Plantes frumentacées que cette eſpece ſeule, ſans penſer en même temps que c'étoit celle qui étoit en uſage parmi les mêmes Peuples au temps de leur tranſmigration ? Nous les trouvons encore fidelles à garder les pratiques de leurs Ancêtres, après une longue ſuite de ſiécles, & nous voïons de nos yeux chez eux les mêmes coûtumes, dont nous découvrons tous les veſtiges à travers les tenebres des temps, que leur éloignement rend les plus obſcurs ; ſera-t'il croïable qu'ils auront été plus fidelles à perpetuer des uſages arbitraires, qu'ils l'auront été dans ce qui importe le plus à la vie, qui en eſt le fondement & le ſoûtien.

Du Maïs ou Bled d'Inde.

Le Maïs ainſi que je viens de le dire, eſt la nourriture commune de tous les Sauvages ſedentaires, depuis le fonds du Breſil juſques aux extremitez du Canada, même de la plûpart de ceux qui ont l'uſage de la racine du Manioc : Ne ſeroit-il pas plus naturel de penſer qu'il auroit été la premiere nourriture des Hommes aprés les glands des Chênes, ou des Hêtres de Dodone ? Qu'il l'a été pendant pluſieurs ſiecles, après leſquels

quels on a ſubſtitué d'autres eſpeces de grains qu'on aura trouvé d'un meilleur uſage, & qui auront fait abbandonner les premieres ?

Tout cecy n'eſt point ſans fondement, & peut ſe juſtifier par les Auteurs. Car en premier lieu, les Auteurs ſont embarraſſez, & ne conviennent point des termes pour nous expliquer les diverſes eſpeces de Plantes frumentacées ; de ſorte qu'il faut aujourd'huy deviner pour les entendre, & avoüer qu'ils ont emploïé les mêmes termes pour nous faire connoître des Plantes differentes ; ou differens termes, pour ſignifier la même Plante. Pline luy même nous le declare nettement, en diſant que les eſpeces de froment ne ſont pas les mêmes par tout, & que dans les divers endroits où l'on ſe ſert des mêmes eſpeces, elles n'ont pas le même nom. *Frumenti genera non eadem ubique, nec ubi eadem ſunt, iiſdem nominibus.* Plin. Hiſt. Nat. Lib. 18. cap. 8.

En ſecond lieu il eſt facile de faire voir des ſubſtitutions d'une eſpece à une autre, en differens temps, & en divers lieux, de maniere que celle qui étoit une nourriture commune & ordinaire dans un païs en certain temps, y devenoit enſuite ſi rare, qu'après un certain nombre d'années, elle y étoit tout-à-fait hors d'uſage, & quelquefois inconnuë. En troiſiéme lieu on peut par des conjectures preſque évidentes, comme démontrer par les Auteurs, que le Bled d'Inde a été non ſeulement connu, mais encore en uſage chez pluſieurs Peuples. Enfin on peut tirer un

très-fort préjugé de cela même, de ce que les Ameriquains préparent aujourd'huy leur Bled d'Inde abſolument de la même maniere, que les Anciens préparoient eux-mêmes leurs grains, avant d'avoir inventé l'uſage des Moulins, des Fours, & pluſieurs autres choſes que la ſuite des temps à miſes au jour, & perfectionnées ſelon la neceſſité, ou même ſelon la qualité des eſpeces de grains qui ont été mis ſucceſſivement en vogue.

La plûpart des termes dont on s'eſt ſervi pour nommer les Plantes frumentacées, ſont des termes generiques, qui par la force de leur ſignification ne deſignent pas une eſpece plûtôt qu'une autre, quoique dans la ſuite on en ait fait l'application à des eſpeces particulieres. Tels ſont les termes *Far*, *Ador*, *Alica*, *Hordeum*, *Triticum*, *Frumentum*. Calepin (*a*) dans ſon Dictionnaire au mot *Far*, dit que c'étoit un nom generique pour ſignifier toutes les eſpeces de Plantes frumentacées. Il étoit ainſi nommé parce qu'il étoit porté & produit par la terre, ou bien du verbe *Frangere*, parce qu'on le briſoit dans des Mortiers ou dans des Moulins. Le *Far* determiné à une eſpece particuliere, ſe nommoit *Ador*. (*b*) Feſtus tire l'étimologie de ce mot du verbe *Edere* manger, & dit qu'anciennement il étoit appellé *Edor*: il ajoûte qu'il pou-

Calepin. Far.

Feſtus. Ador.

(*a*) *Calepin. Far.* Olim nomen generale fuit ad omnia genera frumentorum, ita dictum à ferendo, vel à faciendo.

(*b*) *Feſtus. Ador.* Farris genus. Edor quondam appellatum ab edendò: vel quod aduratur ut fiat toſtum, unde in ſacrificiis mola ſalſa efficitur.

voit auſſi venir du verbe *Aduror*, parce qu'on le torrefioit avant que de le piler ou de le moudre. L'*Alica* étoit auſſi un nom generique. Feſtus fait venir ce mot du verbe *Alere* nourrir. * L'*Alica* déterminé à une eſpece particuliere, ſe nommoit *Alicaſtrum*, qui étoit une ſorte de froment plus nourriſſant que les autres. Le Far & l'Alica étoient outre cela des compoſitions de diverſes ſortes de plantes frumentacées, de là vient qu'on trouve ſouvent dans les Auteurs, ces termes *Far Triticeum*, *Far Adoreum*, *Far Hordeaceum*, *Alica ex Zeâ*, *Alica Adulterina*, *&c.* L'Orge ou *Hordeum* étoit ainſi appellé à cauſe de ſa promptitude à venir à maturité. Le mot *Triticum* porte avec ſoy ſon étymologie à *Triturâ* du verbe *Tero*, piler, broyer, *& frumentum* eſt tiré du mot *Frumen*, lequel dans le vieux langage Latin ſignifie le palais de la bouche, par ou il faut que toute nourriture paſſe. Feſtus. Alica. Iſidor. Orig. lib. 17. cap 3.

Je n'entre point dans une plus longue explication des autres termes, qui par leur ſignification propre ne nous donneroient pas une connoiſſance plus diſtincte de l'eſpece particuliere à laquelle ils étoient appliquez. Il me ſuffit d'en conclure que les termes étant generiques, ont pû être ſucceſſivement attribués à des eſpeces differentes à meſure qu'on en changeoit, & qu'on en ſubſtituoit une autre pour ſervir de nourriture commune & ordinaire, laquelle pourra être nommée *Alicâ*, parce qu'elle nourrit. *Far* parce que la

* *Feſtus. Alica.* Alica dicitur quod alit Corpus.

terre la produit, *Triticum* parce qu'on eſt obligé de la broyer & de la moudre, ainſi du reſte, dont on peut voir les étymologies plus au long dans S. Iſidore de Seville. *

Iſid. Hiſpal. Orig. lib. 17. cap 3.

L'univerſalité de ces termes a embarraſſé les Auteurs tant Anciens que Modernes, & a cauſé entre'eux des diſputes & des contradictions de ſentimens, qu'il n'eſt pas facile d'accorder. Pline aſſure que ceux qui ſe ſervent de cette eſpece qu'on appelle *Zea* n'ont point l'uſage du *Far*; cependant Denys d'Halycarnaſſe appelle *Zea* auſſi-bien que Strabon ce que Pline appelle *Far*. Gallien rapporte les differens ſentimens des Anciens, pour expliquer quelles étoient les eſpeces diſtinguées par ces Noms *Olyra*, *Typhe*, *Zea*. Après les avoir expoſés, il conclut en diſant que c'étoit la-même choſe ſous divers Noms. Anguillara les diſtingue; & ſous ces trois Noms comprend trois eſpeces connuës en Italie ſous ceux de *Spelta*, *Scandella*, & *Farro*. Jules Scaliger croit que *Typhe* eſt le ſegle; *Zea*, le Bled blanc, ou l'Epeautre : il croit auſſi que l'*Olyra* & l'*Oriza*, ſont deux Noms communs au Ris. En voilà aſſez pour faire comprendre que ſi les Auteurs, que nous pouvons regarder comme Modernes, n'ont pû s'accorder ſur ce que penſoient Denys d'Halycarnaſſe, Pline, Strabon, & leurs autres contem-

Plin. lib. 18. cap. 8.

Dion. Halyc. Lib. 2. Ant. Rom. p. 95.

Strabo lib. 5. p. 242.

Galen. Lib. 1. de Alim. Facul. cap. 3.

Anguillara. part. 6. p. 98.

Jul. Scaliger. Exerc. 192. p. 868.

* *Iſidor. Hiſpal. Orig. Lib. 17. Cap. 3.* Frumenta ſunt propriè quæ Ariſtas habent. Fruges autem, reliqua. Frumenta autem vel fruges à *frumendo*, hoc eſt à veſcendo dictæ, nam frumen dicitur ſumma pars gulæ.

porains, ceux-cy pourroient avoir de plus grandes difficultez encore, pour ſçavoir au juſte ce qui en étoit de l'uſage dans des temps fort éloignés de celui auquel ils écrivoient, & plus obſcurs encore que les ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis eux juſques à nous, à cauſe que ces premiers temps, qui étoient ceux de la Barbarie & de l'Origine des Nations, ont toûjours été enveloppés des tenebres de l'ignorance.

Je ne prétens pas dire que le Far, dont le peuple Romain s'eſt ſervi uniquement pendant les trois cens premieres années depuis la fondation de Rome, ſoit une même choſe avec le Maïs; on pourroit me faire ſur cela une forte objection, qui eſt que cette eſpece de Bled ne s'étoit point perduë, puiſqu'on s'en ſervoit encore à Rome du temps de Pline dans les Sacrifices, dans les Mariages, & dans les autres choſes qui appartenoient à la Religion par reſpect pour l'Antiquité; & quoique nous ne ſçachions pas préciſement qu'elle eſpece de Bled c'étoit que le Far, & ſi c'étoit le même que le *Farro* dont les Italiens ſe ſervent aujourd'huy, Pline nous en dit aſſez pour nous faire croire que ce n'étoit point le Maïs; à moins qu'on ne voulut dire, que cette inſtitution reſpectueuſe pour les pratiques de leurs Ancetres, quoique beaucoup plus ancienne que Pline, étoit cependant poſterieures aux ſubſtitutions qu'on auroit fait de pluſieurs eſpeces de Plantes frumentacées, qui auroient eu ſucceſſivement le nom de *Far*.

Les Auteurs eux-mêmes nous donnent des exemples de ces ſubſtitutions. Et ſans entrer dans un long détail, il nous doit ſuffire de ce qu'ils ont dit par rapport à l'Orge, lequel étoit chez les Grecs dans le même degré de veneration que le Far chez les Romains; parce qu'il avoit été leur premiere nourriture, comme l'Avoine l'étoit des Peuples de Germanie, l'Orge & le Lotos de ceux d'Egypte & de Lybie, le Panis des Peuples d'Aquitaine, le Millet des Meotes & des Sarmates, & ainſi de pluſieurs autres, qui certainement ont changé de nourriture, & même pluſieurs fois.

Le froment que les François ont porté en Amerique y eſt certainement bien plus recent que le Maïs. Les Sauvages donnent cependant dans leur Langue le même nom à l'un & à l'autre. Je ſuppoſe que dans la ſuite des temps, préferant au Bled d'Inde le froment ou Bled François, qui vaut incomparablement mieux ſans contredit, ils ne faſſent plus d'uſage que de ce dernier, qu'elle marque auront les ſiécles à venir de cette ſubſtitution, le nom étant abſolument le même? Il faut donc que l'Hiſtoire de nos jours le leur apprenne d'une maniere claire, & qui ne faſſe point de confuſion dans la Poſterité. Or les Sauvages, qui n'ont point d'écriture ni d'Annales, ne peuvent tranſmettre cette connoiſſance à l'avenir par eux-mêmes. Les premiers temps aïant été auſſi plongez pendant pluſieurs ſiécles dans cette ignorance profonde où ſont aujourd'huy les Ameriquains, ont

été dans la même ſituation & au même niveau que les Barbares, & n'ont point laiſſé de faſtes des évenemens arrivés pendant leur barbarie ou n'en ont laiſſé que de fabuleux.

De ces differentes eſpeces de Grains dont les divers Peuples ſe nourriſſoient, quelques-unes ne ſervent que pour les animaux ; d'autres ſont inconnuës, & ne ſe voient plus dans les païs ou elles étoient cultivées ; ou bien elles s'y ſont éclypſées pour un temps, comme il eſt facile de le prouver par rapport au Bled d'Inde même. Car ſuppoſé que cette Plante eut toûjours été étrangere à Rome, comme elle l'étoit du temps de Pline, on ne peut preſque nier qu'elle n'y parut au moins de ſon temps. Quoiqu'en puiſſe dire Scaliger on doit expliquer du Bled d'Inde ces paroles de Pline. *Milium intra hos decem annos ex India in Italiam invectum eſt nigrum colore, Amplum Grano, Arundineum culmo, adoleſcit ad pedes altitudine ſeptem, Lobas vocant, omnium frugum fertiliſſimum, ex uno grano terni ſextarii gignuntur.* Dans le cours de ces dix années on a apporté de l'Inde en Italie une eſpece de Millet noir en couleur, dont le grain eſt fort gros, & le chaume ſemblable aux cannes & aux roſeaux, il croit à la hauteur de ſept pieds. Ses tiges qu'on nomme Lobas, ou Phobas, ſelon la remarque du Pere Hardoüin, ſont très-grandes. C'eſt de toutes les Plantes frumentacées la plus fertile ; un ſeul grain produit trois ſeptiers. Plin. Lib. 18. c. 8.

On met avec raiſon le Maïs au rang des Plan-

tes miliacées & arundinacées, à cauſe des reſſemblances qu'il a avec ces ſortes de Plantes, reſſemblances qu'on peut confronter dans Theophraſte & dans les autres Botaniſtes. Au reſte Pline a fort bien caracteriſé le Maïs par ſa fecondité, ſa qualité, la hauteur de ſa tige, & la groſſeur de ſon grain. Pour ce qui eſt de la couleur il y en a de pluſieurs ſortes, l'un tire ſur le noir, l'autre ſur le bleu & ſur le pourpre; le plus commun eſt d'un jaune de paille plus ou moins foncé, ſelon le terrain ou le degré de maturité. Ces differences ſont purement accidentelles, ou ſuivent les differentes eſpeces de Maïs. La plûpart des Relations anciennes & modernes appellent le Maïs ou ſimplement du Mil, ou du gros Mil pour le diſtinguer du Mil ordinaire & de la petite eſpece. Et parlant de ſes tiges elles les nomment les cannes de Bled d'Inde.

Cela doit ſervir à nous faire entendre les Auteurs, quand ils nous racontent de certains Peuples, qu'ils font leur nourriture ordinaire du fruit des Roſeaux, comme Elien, Strabon, Diodore de Sicile, l'aſſurent des Indiens en général, des habitans de la Tapobrane, des Æthiopiens, &c. C'eſt auſſi du Maïs qu'ont voulu probablement parler les Auteurs, qui ont écrit que les Indiens, les Peuples des environs des Palus Meotides, & les Sarmates vivoient de Millet. Philoſtrate caracteriſe le Millet preſque auſſi-bien que Pline dans la vie d'Apollonius de Thyane. Car parlant

Ælian Lib. 3. c. 39.
Strabo Lib. 15.
Diodor. Sic. Lib. 3 p. 99.
Philoſtrat. Lib. 3. in vita Apollon.

lant de l'Inde, il dit. « Que la terre y eſt noire, « fertile en toutes ſortes de fruits ; que les pailles « & les tiges des Plantes frumentacées y ſont de « la groſſeur des cannes & des roſeaux ; mais ſur- « tout qu'elle porte du Millet & du Seſame d'u- « ne prodigieuſe groſſeur. » On ne peut pareillement le méconnoître dans ce que dit Herodote en faiſant la deſcription des Mœurs des Indiens. « Ils vivent, dit-il, d'herbages, & ils ont une eſpe- « ce de ſemence, laquelle ſe rapporte au Millet, « que la terre produit d'elle-même, enveloppée « dans ſon calice ; après l'avoir cueilli ils la font cui- « re dans ſon propre calice & s'en nourriſſent. » Le même Auteur, parlant du Froment & de l'Orge des Babyloniens, dit que les feüilles de leur tige ſont larges, au moins de quatre doigts. Or il ſemble que cela ne peut convenir qu'au Maïs. Theophraſte aura peut-être voulu parler de la même Plante, quand il a écrit ſur le rapport qu'on luy en avoit fait, qu'au de la de la Bactriane, le Froment y vient ſi prodigieux, que chaque grain peut-être comparé pour ſa groſſeur au noyau des Olives. A preſent que ces païs nous ſont plus connus qu'ils n'étoient aux Anciens, je ne ſçache pas qu'il y ait d'autres eſpeces de grains à qui cela puiſſe convenir qu'au bled d'Inde.

Herodot. Lib. 3. n. 100.

Herodot. Lib. 1. n. 193.

Theophraſt. Lib. 8. c. 4.

Le Millet dont vivoient les Sarmates & les Meotiens étoit le même que cultivoient les Amazones leurs épouſes. Apollonius de Rhodes parlant des Chalybes qui étoient au voiſina-

Apollo. Rhodius. Lib. 2. v. 1005.

ge des Amazones, dit qu'ils n'avoient point l'uſage du Labour, ni aucune maniere de ſemer & de faire croître la Plante, laquelle a *le goût du Miel.* Qu'ils n'avoient pas non plus de Troupeaux, mais qu'ils achetoient de leurs voiſins ce qui leur étoit neceſſaire, & qu'ils le commerçoient avec du fer, lequel ils ſçavoient fort bien mettre en œuvre. Or cette Plante qui a le goût du Miel, à moins que ce ne ſoit le Gom* dont uſent aujourd'huy les Mingreliens, ne peut être autre choſe que le bled d'Inde. Dans la Langue des Anciens Celtes, le mot *Mel* ſignifie également du *Miel* & du *Mil.* Il ſeroit d'autant moins ſurprenant que ces deux derniers termes vinſſent de la même racine, que ce qu'ils ſignifient, ſe trouve en même-temps dans une même Plante, qui eſt le Maïs, ainſi que je l'expliquerai tout à l'heure. De tout cela on peut conclure, qu'au-moins dans les premiers temps, le Bled d'Inde étoit la nourriture commune de preſque tous les Peuples Barbares de la grande Aſie.

Chardin voïage en Perſe par la Mer Noire & par la Colchide p. 74.

Pezron. Antiquité de la Nation & de la Langue des Celtes. p. 399.

J'ai eu auſſi quelque ſoupçon que le Maïs pouvoit bien être le même que le Bled des anciens

* Le Gom eſt une ſorte de grain, qui ſe cüeille dans la Mingrelie, menu comme la Coriandre, & qui reſſemble aſſez au Millet, il produit un Tuyau de la groſſeur du poulce, de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épy, qui a plus de 300. grains, & ne reſſemble pas mal aux Cannes du bled d'Inde. Par cette deſcription tirée de Chardin, il paroît que le Gom eſt une eſpece de bled d'Inde, non pas de l'eſpece ordinaire, dont le grain eſt attaché à un gros gland, ou bouton, mais de celle dont le grain vient au bout d'un épy aſſés long.

Egyptiens. Ce qui me paroît fonder quelque conjecture, c'eſt le ſonge de Pharaon où il eſt parlé d'une Tige à ſept épis. Mais comme il y a une eſpece de Bled à pluſieurs épis ſur la même tige, cela ſuffit pour infirmer ma conjecture ; quoique ce Bled ne ſoit pas commun, & que cela ne convienne pas même à l'Orge dont les anciens Egyptiens ſe nourriſſoient. Genef. ch. 41. v. 22.

Si le Maïs, qu'on apporta à Rome du temps de Pline, y fut ſemé, il eſt évident qu'on en fit, peu de cas dans la ſuite, parcequ'il y a diſparu auſſi-bien que dans le reſte de l'Europe, ou on ne la revû que lorſqu'il y a été apporté de rechef de l'Inde Occidentale, après la découverte du Nouveau Monde, ou bien de l'Aſie & de la Tartarie, ce qui lui a fait donner le nom de Bled Turc. On n'en a gueres fait plus d'eſtime dans les Indes Orientales, dont ont parlé les Auteurs que j'ai citez. Car aujourd'huy, quoiqu'ils ayent encore le Maïs & d'autres eſpeces de grains qui ſont en uſage parmi nous, on ne s'y ſert preſque par tout que du Ris, auſſi-bien qu'en Egypte & en Turquie. Il y a fort peu de Provinces en Europe qui ſe ſoient ſouciées de cultiver cette Plante, & celles qui la cultivent, ne le font que pour nourrir les Païſans ou la volaille.

Culture des Champs.

En Canada dès que les neiges ſont fonduës, les Sauvageſſes commencent leur travail. Elles ne ſement point l'Automne, parce que le Maïs

eſt du nombre des ſemences qu'on appelle d'Eſté, *Æſtiva*; telles que ſont le Seſame, le Millet, le Panis, & les autres legumes; ou bien parce qu'il en eſt de cette eſpece de grain comme du Bled appellé *Trimeſtre* par Theophraſte & par Pline, parce qu'il ne lui falloit que trois mois entre la ſemence & la recolte; ſi toutefois on doit attribuer cela à une eſpece particuliere; car l'uſage de la Nouvelle France nous fait voir tout le contraire, dans toutes les eſpeces de Froment ou de Bled François, qu'on ne ſeme qu'au mois d'Avril ou de May, & qu'on recueille au mois de Juillet ou d'Août. A la Floride & dans les Païs plus Meridionnaux, on ſeme le Maïs & on le recueille deux fois l'année.

Theoph. Lib. 8. Plinius. Lib. 18. ch. 7.

La premiere façon qu'on donne aux Champs, c'eſt de ramaſſer le Chaume & de le bruler. On remuë enſuite la terre pour la diſpoſer à recevoir le grain qu'on doit y jetter. On ne ſe ſert point pour cela de la Charruë, non-plus que de quantité d'autres inſtrumens du Labourage, dont l'uſage ne leur eſt pas connu, & ne leur eſt pas neceſſaire. Il leur ſuffit d'un morceau de bois recourbé, de trois doigts de largeur, attaché à un long manche qui leur ſert à ſarcler la terre & à la remuer legerement.

Les Champs qu'on doit enſemencer ne ſe rangent point par guerets, & par ſillons ſelon la methode d'Europe; mais par petites mottes, rondes, de trois pieds de diametre. On fait neuf

trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de Bled d'Inde qu'on a ſoin de couvrir.

Toutes les femmes du village s'uniſſent enſemble pour le gros travail. Elles ſont diverſes bandes nombreuſes, ſelon les differens quartiers où elles ont leurs Champs, & elles paſſent d'un Champ à l'autre, s'aidant ainſi toutes mutuellement. Cela ſe fait avec d'autant moins de peine, & avec d'autant plus de promptitude, que les Champs ne ſont point ſeparez par des Hayes ou des Foſſez, & ne paroiſſent faire tous enſemble qu'une ſeule piece; ſans que pour cela elles aïent des diſputes pour leurs bornes, que chacune ſçait fort bien reconnoître.

La Maitreſſe du Champ, dans lequel on travaille, diſtribuë à chacune des travaillantes le grain de ſemence qu'elles reçoivent dans de petites *Mannes* ou Corbeilles, de quatre ou cinq doigts de hauteur, & d'autant de largeur, de maniere qu'elles peuvent ſupputer juſques au nombre des grains qu'elles donnent.

Outre le Maïs, elles ſement des feveroles ou de petites féves, des citroüilles d'une eſpece differente de celle de France; des Melons d'eau & de grands Tourneſols. Elles ſement les féves à côté des grains de leur Bled d'Inde, dont la canne ou la tige leur ſert d'appuy, comme l'Orme à la vigne. Elles font des Champs particuliers pour leurs Citroüilles & leurs Melons; mais avant

que de les ſemer dans leurs Champs, elles préparent une terre noire & legere, dans laquelle elles les font germer entre deux écorces dans leurs Cabanes, au-deſſus de leurs foyers.

Elles tiennent leurs Champs fort propres, elles ont grand ſoin d'en arracher les herbes juſques au temps de la recolte. Il y a encore un temps marqué pour cela, où elles travaillent toutes en commun; & alors chacune porte avec ſoy un faiſceau de petites baguettes de la longueur d'un pied, ou d'un pied & demi, qui ont leur marque particuliere, & qui ſont enjolivées de vermillon. Elles leur ſervent à marquer leur tâche, & à faire connoître leur travail.

Le temps de la moiſſon étant venu on cüeille le bled d'Inde, qu'on arrache avec les feüilles qui environnent l'épy, & qui en forment le calice. Ces feüilles, y étant fortement attachées, leur ſervent de lien pour le mettre en treſſes, ou en cordes, comme on en uſe pour les oignons.

C'eſt ſans doute une fête de celles que les Anciens nommoient *Cereales*, & qu'ils celebroient à l'honneur de Cerés, que celle de treſſer le Bled. Elle ſe fait pendant la nuit dans les champs, & c'eſt la ſeule occaſion où les hommes, qui ne ſe meſlent ni de champs, ni de la recolte, ſont appellés par les femmes, pour les aider. Je ne ſçais s'il n'y a point en ceci quelque reſte d'un culte Religieux. Je n'en ai point demandé les particularités; il y a cependant apparence que

c'eſt à la Religion qu'on en doit l'Inſtitution. Je ne parle icy que de l'uſage de l'Amerique ſeptentrionale ; je ne ſuis pas aſſez inſtruit de ce qui ſe fait ailleurs ; & les Auteurs, qui nous ont parlé des Ameriquains Meridionaux, ſe contentent de dire en general que les hommes ſe rendroient infames s'ils avoient ſeulement touché au métier, ou bien à ce qui eſt affecté aux travaux du ſexe.

Diodore de Sicile dit des premiers Peuples de la grande Bretagne, qu'ayant ſéparé les épys de leur tige, ils les mettoient dans des greniers ſouterrains, d'où ils retiroient chaque jour la proviſion qui leur étoit neceſſaire en commençant par les plus vieux, & qu'ils faiſoient leur nourriture de ces grains pilés & broyés. Diod. Sic. lib. 5. p. 209.

Les Sauvageſſes font dans leurs champs de ces ſortes de greniers ſouterrains, pour y mettre leurs Citroüilles, & leurs autres fruits, qu'elles ne ſçauroient autrement garantir de la rigueur de l'hyver. Ce ſont de grands trous en terre, de quatre ou cinq pieds de profondeur, nattés en dedans avec des écorces, & couverts de terre par-deſſus. Leurs fruits s'y conſervent parfaitement bien, ſans recevoir aucune atteinte de la gelée, dont les neiges, qui les couvrent, les garantiſſent.

Pour ce qui eſt du bled, bien loin de l'enſevelir, à moins d'un cas de neceſſité, on le fait eſſorer ſur de grandes Perches, & ſur l'Auvent,

ou veſtibule exterieur de leurs Cabanes. A Tſonnontouann, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, ſur des lieux élevés, & on perce les écorces de tous cotés, afin que l'air puiſſe y joüer & que le grain ne moiſiſſe point ; à la Floride on le tranſporte dans des greniers publics où on le laiſſe juſques à ce qu'on le diſtribuë d'une maniere proportionnée au beſoin de chaque famille, & au nombre des perſonnes qui les compoſent. Après un certain temps, on fait ſecher le bled dans les cabanes ſur les perches de traverſe, qui environnent les feux, & qui portent ſur les poteaux de ſoûtien ; la fumée qui s'exhale jour & nuit de leurs foyers, noircit un peu le grain à la longue ; mais elle lui ôte toute l'humidité qui pourroit le gâter. En hyver, quand il eſt bien ſec, on l'égraine, & on le met dans les grandes Caiſſes d'écorce, dont j'ai parlé, & on l'y prend à meſure qu'on veut s'en ſervir. On laiſſe uniquement à la fumée, celui qu'on reſerve pour ſemence, qu'on n'égraine que lorſqu'il faut le ſemer.

Maniere de preparer l a Nourriture.

J'ay apporté ci-deſſus une quatriéme raiſon, pour ſoûtenir la conjecture que le Maïs avoit été connu des Anciens, & avoit été le fondement de la nourriture, tout au moins des Peuples qui ont fait tranſmigration en Amerique. C'eſt la maniere dont les Anciens preparoient leurs Bleds pour les mettre en uſage, à laquelle celle de nos

Sauvages

Sauvages ſe trouve parfaitement conforme ; & c'eſt ce qu'il faut que j'explique icy.

Rien n'eſt plus connu que la pratique que les Anciens avoient de torrefier leurs grains avant que de les mettre en farine. Entre une infinité de témoignages des Anciens, je me contente de citer le vers de Virgile.

Et torrere parant Flammis & frangere ſaxo. Virgil. Lib. 1. Æneid. v. 183.

Il n'y a auſſi qu'à rappeller ce que j'ai dit de l'étymologie du nom *Ador*, qu'on donnoit au Far, du verbe *aduror*, parcequ'on le torrefioit avant que de le moudre. Apollonius de Rhodes nous donne à entendre combien cet uſage étoit ancien, par ce qu'il nous raconte de la douleur des Argonautes, & des Dolioniens, aprés la mort de Cyzique leur Roy ; Car elle fut ſi vive, qu'ils furent pluſieurs jours, ſans avoir ſeulement le courage de faire moudre leurs Bleds, mais qu'ils ſoutinrent leur vie dans la triſteſſe, en mangeant par cy par là, quelques grains, tels qu'ils étoient, tous crus, & ſans même les avoir fait torrefier. Apoll. Rhod. Lib. 1. v. 1072.

La farine qu'on tiroit de ces grains ainſi grillés dans les cendres, en étoit beaucoup plus ſavoureuſe, les grains eux-mêmes étoient plus faciles à moudre, & ils ſe dépoüilloient par-là plus aiſément de leur ſon, ou de leur premiere pellicule.

Avant d'avoir l'uſage des Moulins, ils briſoient leurs grains dans des piles, ou des mortiers de bois, avec des pilons de même matiere.

Heſiod. Operat. Dies. v. 421. Heſiode nous donne la meſure de la pile, & du pilon des Anciens, & de nos Sauvages, dans ces paroles. » Coupez-moi une pile de trois pieds de » haut, & un pilon de la longueur de trois coudées. * Pilumne en fut l'inventeur; c'eſt pour cela qu'il étoit honoré des Bergers & des gens de la campagne, leſquels ſe ſervirent encore long-temps de cette maniere de préparer leurs grains, après qu'on eut trouvé l'uſage des Moulins, n'étant pas en état de faire la dépenſe pour les faire moudre aux Moulins bannaux. Caton met auſſi la pile & le pilon, au nombre des meubles ruſtiques de ſon temps.

Servius in Lib. 9. Virg. Æneid.

Cato de Ré Ruſt.

Les Piſons prirent leur nom de cette maniere de piler le bled, ainſi que pluſieurs autres familles Romaines tirerent le leur de differentes eſpeces de Plantes frumentacées, ou de legumes, qui étoient chez eux en uſage. Tels étoient les Fabiens, les Lentules, & les Cicerons, qui avoient pris leurs noms, des feves, des lentilles & des pois chiches.

Plin. Lib. 18. cap. 3.

On appelloit auſſi les Boulangers du nom de Piſtores, à *Pilo*, ou *Piſtillo*. Pendant les cinq cens premieres années après la fondation de Rome, il n'y eut point de Boulangers publics; & lorſqu'ils commencerent à s'introduire, ils étoient en même temps, Meûniers, Boulangers & Cuiſiniers.

Plin Lib. 18. cap. 11.

* *Servius in Lib. IX. Æneid. Init.* Pilumnus pinſendi frumenti uſum invenit: Inde à Paſtoribus colitur: ab ipſo etiam pilum dicitur.

On ne faiſoit du pain que par delicateſſe, comme on fait aujourd'huy des pieces de four. Les particuliers le faiſoient chez eux ; & c'étoit là l'employ des femmes, comme ce l'eſt aujourd'huy chez la plûpart des Nations parmi le petit peuple. Le vivre commun & ordinaire, étoit une eſpece de bouillie faite avec de la farine dilayée dans de l'eau, ou du boüillon, comme le Farro des Italiens. Pline & Valere Maxime nous en rendent deux fort beaux témoignages. « Il eſt évident, dit Pline, que les Romains ont vêcu « long-temps de boüillie, & non pas de pain. « Nos ancêtres, dit Valere-Maxime, étoient ſi « attentifs à la frugalité, qu'ils faiſoient un plus « grand uſage de boüillie que de pain. « C'eſt-ce que Juvenal exprime vivement, à ſa maniere, dans la comparaiſon qu'il fait des Mœurs des Romains de ſon temps avec celles de leurs Ancêtres.

Plin. Lib. 18. cap. 8.

Valer. Maxime. Lib. 2. cap. 6.

Quin & magnis fratribus horum,
A ſcrobe & ſulco redeuntibus, altera cœna,
Amplior, & grandes fumabant pultibus ollæ.

Juvenal. Satyr. 14. v. 169.

Cette farine dilayée dans l'eau pure, étoit le fondement de la vie des hommes ; & ils ſe paſſoient de cela, quand ils n'avoient rien de mieux ; mais quand ils avoient des viandes, de quelque eſpece qu'elles fuſſent, ils les faiſoient cuire avec cette boüillie. C'étoit ce qu'on appelloit *Pulmentum*, ou *Pulmentarium*. Car le *Pulmentum* n'étoit

pas un mets, qu'on fit cuire ſeparément, & qu'on mangeât enſuite avec cette boüillie, laquelle tint lieu de pain; mais, ou cette boüillie pure, & ſimple; ou bien, un compoſé de viandes cuites & préparées dans cette boüillie même, à laquelle on a fait ſucceder le potage, lorſque le pain à été plus commun.

On donna aux Romains le ſobriquet de Pultophages, ou de mangeurs de boüillie, à cauſe qu'ils retinrent apparamment plus long-temps cet uſage que beaucoup d'autres Nations; car il ne leur étoit pas particulier. Les Romains donnoient eux-mêmes, le même ſobriquet aux Carthaginois. Fortunatus-Licetus, dans une de ſes reponſes, aſſure, que cet uſage étoit chez les Perſes, chez les Carthaginois, chez les Romains, & même chez les Grecs. Car, quoique Pline ſemble dire le contraire, parlant des Grecs, dans ces paroles. *Videturque tam puls ignota Greciæ, quam Italiæ polenta*, Fortunatus-Licetus l'explique, & dit, que c'étoit la même choſe ſous differens noms; Mais que ce terme *Puls*, étoit auſſi peu uſité en Grece, que celui de *Polenta* en Italie. On pourroit, je crois, l'expliquer mieux, en diſant, que la préparation étoit effectivement la même; mais que la matiere étoit differente. Car ce qu'on appelloit *Polenta* étoit fait de farine d'orge mondé, & ce qu'on appelloit *Puls*, étoit de far ou de froment. Or Pline, ſelon cette explication, a eu raiſon de dire, que l'un étoit auſſi inconnu à l'Italie, que l'autre l'étoit à la Grece; ſelon ce que j'ai déja dit.

Fortunat Licetus. Reſponſ. ad quæſita. p. 57. & ſeq.

Plin. Lib. 18. cap. 8.

moi-même, de la nourriture commune des uns des autres, les Romains n'uſant que du far, & les Grecs de farine d'orge.

Cette frugalité des Romains, & des autres Peuples dans les premiers temps, leur étoit d'un grand ſecours pour l'entretien de leurs armées. Un ſoldat portoit ſes vivres avec ſon petit bagage. Un petit ſac de farine lui ſuffiſoit pour long-temps. Il lui coûtoit peu de préparer ſon repas, & ce repas étoit de bien peu de depenſe: les Officiers, & les Généraux même, ſe diſtinguoient peu du ſimple fantaſſin, pour les aprêts de leur table. De cette maniere, les troupes étoient toûjours ſur pied, toûjours prêtes à ſe tranſporter d'un lieu à un autre où on vouloit les conduire: & le luxe, & la delicateſſe, qui ſe ſont introduites de nos jours parmi les Militaires, ne ruinoient point les Etats, par les frais exceſſifs qu'on eſt obligé de faire en proviſions de bouche, plus qu'en toute autre ſorte de munitions de guerre, & ne faiſoient point manquer les meilleures entrepriſes, leſquelles demandent une diligence & une promptitude incompatible, ce ſemble, avec de grands préparatifs. Enfin cette frugalité fourniſſoit à la Republique des hommes forts, robuſtes, courageux, capables de ſupporter la faim & la ſoif, qui penſoient plus à aller chercher l'ennemi, qu'à ſauver leurs équipages; & qui, n'étant pas énervés par la bonne chere, ne faiſoient pas conſiſter les avantages d'une campagne, à avoir bien

fait les honneurs de leur Table, y faiſant ſervir ce que l'abondance peut fournir de plus exquis, & de plus recherché.

Quoique le pain ne fut pas de l'uſage ordinaire, ſon origine eſt cependant très-ancienne. La premiere eſpece étoit de ceux qu'on faiſoit cuire ſous la cendre, & dont l'Ecriture-Sainte fait ſi ſouvent mention. L'autre étoit de ceux qu'on faiſoit cuire dans une tartiere de terre, ou de fer, car c'eſt ce que les Auteurs entendent par les mots *Furnus* & *Clibanus*. Ces ſortes de pains avoient differens noms qu'on peut voir dans Athenée, & dans Caton. Ces differens noms pouvoient venir des divers lieux ou on les faiſoit, ou de differentes compoſitions qui y entroient. Car, outre les diverſes eſpeces de farines, qui en étoient comme la matiere principale, on y mettoit de l'huile, & de la graiſſe, du miel, des fruits, de la ſemence de Naſturce, & d'anis, du cardame, du pavot, &c.

Vid. Harduinum in not. ad Plin. Lib. 18.

Athen. Lib. 3.

La ſagamité des Sauvages n'eſt autre choſe, que cette ſorte de boüillie faite de leur bled d'Inde, torrefié dans les cendres, broyé dans des Piles de bois à force de bras, paſſé dans des ſas groſſierement faits, avec de petites branches liées enſemble, & vanné dans des écorces, ou dans des paniers pliants faits de jonc. Je ne ſçais d'ou vient le mot de ſagamité, dont les François Canadiens ſe ſervent pour ſignifier cette boüillie, que les Iroquois nomment *Onnontara* dans leur langue.

C'eſt peut-être un mot tiré de quelque dialecte de la langue Algonquine. Quoiqu'il en ſoit, il eſt reçu en Canada dans le langage corrompu entre les François & les Sauvages. Les Iroquois, & les Hurons prononcent *Sagaouité*.

Tous les matins les femmes preparent cette ſagamité, & la font boüillir pour l'entretien de la famille. Avant que les Europeans leur euſſent apporté des Chaudieres de deçà la Mer, elles ſe ſervoient de vaiſſeaux de terre à potier, qu'elles travailloient aſſez proprement, leur donnant une forme ſpherique par en bas, & fort évaſée par le haut; & après les avoir fait ſecher au ſoleil, elles les faiſoient cuire, à un feu lent avec des écorces. Les Nations errantes n'avoient que des Chaudieres de bois, moins fragiles, & dont le tranſport étoit plus aiſé. Elles y faiſoient cuire les viandes, en jettant dans l'eau, ſucceſſivement, pluſieurs cailloux ardants, qui échauffoient cette eau peu à peu, & la faiſoient boüillir ſuffiſamment pour des gens qui s'accommodent aſſez de viandes à demy cruës.

La ſagamité étant faite, on la diſtribue en autant de petites Chaudieres, ou de petits plats, faits d'écorce, ou de racine d'arbre, qu'il y a de perſonnes, dans la cabane, leſquelles y touchent à toutes les heures marquées par leur appetit, ſoit le jour, ſoit la nuit. L'appetit eſt chez eux l'unique horloge ſur laquelle ſont montées toutes les heures du repas. On remplit outre cela

un grand plat, qu'on peut appeller le plat des hôtes, & qu'on ſert à toutes les perſonnes qui viennent rendre viſite dans la Cabane, ſoit qu'elles ſoient étrangeres, ſoit qu'elles ſoient du village même.

Commentaire Lit. ſur la Geneſe. chap. 24. v. 33.

Le R. Pere Don Auguſtin Calmet, dans ſes notes ſur la Geneſe, à fort bien obſervé, que dans les temps heroïques, les hôtes ne diſoient ordinairement, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, qu'après le repas; ſouvent même on attendoit trois, quatre, ou même dix jours, ſans s'en informer. C'eſt auſſi le premier compliment que font tous les Ameriquains, chez qui l'hoſpitalité n'eſt pas moins ſacrée que dans l'antiquité: & ce compliment, quoique muet, eſt très-éloquent; & beaucoup plus ſenſé que nos réverences, & des queſtions, qui doivent paroître hors de propos, par rapport à des gens, qu'on doit ſuppoſer las, & fatiguez du voyage. Quiconque entre chez eux eſt bien reçû. A peine celui qui arrive, ou qui rend viſite eſt-il entré, qu'on met à manger devant luy, ſans rien dire: & lui-même mange ſans façon, avant d'ouvrir la bouche pour déclarer le ſujet qui l'amene. Les Breſiliens, les Sioux, & quelques autres Peuples, uſent après cela envers les étrangers de beaucoup de ceremonies que j'expliquerai dans la ſuite. Il s'en trouve encore, qui ont la coûtume de leur laver les pieds, laquelle étoit ſi religieuſement obſervée par les Hebreux.

La

La ſagamité pure eſt une viande bien creuſe, & les Sauvages avoüent eux-mêmes, qu'elle ne ſçauroit les ſoûtenir long-temps, s'ils n'avoient pas dequoi l'aſſaiſonner avec de la chair, ou du poiſſon, qui ſervent à la lier, & à lui donner du corps, & du goût.

Ils ne manqueroient point d'aſſaiſonnement, auſſi ſouvent qu'il leur arrive d'en manquer, s'ils ſçavoient un peu mieux le menager. Mais il leur eſt preſque impoſſible dans leurs principes d'avoir cet eſprit de menagement, & de reſerve: la coûtume receuë, eſt de manger tout, tant qu'ils ont dequoi, duſſent-ils crever, comme s'ils ne devoient jamais manquer, & de tolerer la faim avec patience, & ſans ſe plaindre, quand ils n'ont plus rien.

J'avois crû d'abord que c'étoit brutalité, & faute de prévoïance; mais, après avoir examiné les choſes avec maturité, j'ai compris qu'ils ne peuvent abſolument en uſer d'une autre ſorte, ſans violer toutes leurs loix de civilité, & de bienſeance. Un particulier, pour peu qu'il ſoit conſiderable, s'il a fait une bonne chaſſe, ou une bonne pêche, doit, ſelon les occaſions, faire des diſtributions aux anciens, aux parens, & aux amis; & ces ſortes de largeſſes épuiſent tout, mais ils n'oſeroient y manquer, & ne pourroient le faire ſans ſe rendre infâmes. Il eſt des temps, où ils ſont obligez de fournir leur contingent, & de contribuer aux dépenſes publiques du vil-

lage pour les feſtins, qui ſont toûjours de grandes conſommations, parce que la plus grande partie du village y eſt invitée. Un homme, au nom de qui on a fait feſtin, eſt obligé de faire paroli, & de répondre à une civilité par une autre civilité ſemblable. J'ai déja parlé des feſtins à tout manger, où l'on ne doit rien laiſſer, & où l'on eſt ſouvent contraint de mener des Ombres, & des Paraſites, qui trouvent leur bien être à ſuivre par tout les anciens, & les conſiderables pour attrapper quelques bons repas, & pour leur ſervir de ſeconds à manger tout ce qu'on leur ſert.

Ces ſortes de feſtins, qui ſont très-frequens, & dans leſquels on ſe fait un point d'honneur de l'abondance & de la profuſion, ne permettent certainement pas de penſer à accumuler des proviſions pour long-temps.

Au reſte, c'eſt véritablement l'honneur qui les fait agir. Je n'en veux point d'autre preuve que ce que ce même honneur leur fait faire dans l'extrême neceſſité. C'eſt dans les temps de chaſſe, où ils ſont ſi ſouvent expoſés à la faim, qu'il n'eſt preſque point d'année qu'elle n'en faſſe mourir quelqu'un. Alors, ſi une Cabane de gens affamés en rencontre une autre, dont les Proviſions ne ſont pas encore entierement épuiſées, ceux-ci partagent avec les nouveaux venus le peu qui leur reſte, ſans attendre qu'on le leur demande, quoiqu'ils demeurent expoſez par-là au même danger de périr, où ſe trouvoient ceux qu'ils ai-

dent à leurs dépens, avec tant d'humanité, & de grandeur d'ame. En Europe, nous trouverions peu de diſpoſition, dans des cas pareils, à une liberalité ſi noble, & ſi magnifique.

La neceſſité, où ils ſe trouvent bien-tôt reduits par ces ſortes de profuſions, les oblige à manger de tout, ſans diſcernement, & à trouver tout bon. Comme, dans leur abondance, ils ne donnent pas le temps à la viande de ſe mortifier, qu'ils la mettent dans leur chaudiere encore toute vivante, ou qu'ils la font rôtir dans de petites broches de bois, qu'ils enfoncent dans la terre par un bout, & qu'ils ont ſoin de tourner quand elle eſt cuite d'un côté, pour la faire cuire de l'autre; ils ne ſe font point auſſi un ſcrupule de la manger puante, & preſque pourrie, quand ils n'en ont point d'autre. Ils n'écument jamais leur chaudiere, de peur de rien perdre. Ils y mettent cuire les grenoüilles entieres, & les avalent ſans horreur. Ils font ſecher les inteſtins des Chevreüils ſans les vuider, & y trouvent en les mangeant le même goût que nous trouvons à ceux des Becaſſes. Ils boivent l'huile d'Ours, de Loup-marin, d'Anguille, &c, ſans s'embaraſſer ſi ces huiles ſont rances & infectes. Le ſuif des Chandelles eſt pour eux un vray ragoût. Ils n'ont point encore abandonné les glands, qui ont rendu les forêts de Dodonne ſi celebres, ils les font ſeulement boüillir dans pluſieurs eaux, pour ôter leur amertume. Ils amaſſent

avec ſoin le fruit des hêtres & les font riſſoler. Ils mangent avec plaiſir des pommes de terre, diverſes racines inſipides, & toutes ſortes de fruits ſauvages, & amers ; ils ne leur donnent point le temps de meurir, & de croître, de peur que d'autres ne les préviennent, & ne les enlevent. Pour mieux dépoüiller un arbre, ils le coupent par le pied, ſans ſe mettre en peine des avantages qu'ils pourroient en retirer les années ſuivantes. Les Algonquins, & ceux qui ne ſement point, étant encore plus miſerables, ſont forcez de manger quelquefois une eſpece de mouſſe, qu'on appelle tripe-de-roche, la tunique interieure, ou ſeconde écorce, & les bourgeons des arbres. C'eſt pour cela que les Iroquois ne donnent point d'autre nom aux Algonquins, que celui de *Rontaks*, c'eſt-à-dire, *les mangeurs d'arbre*.

Du Tertre. Hiſt. Nat. des Antilles. Traité. 7. chap. 1.

Le Pere du Tertre dit des Caraïbes, qu'ils mangent ſouvent de la terre toute pure, ce qu'il attribuë à leur humeur ſombre & melancolique, laquelle produit dans les levains de l'eſtomach une affection déreglée, ſemblable à celle des perſonnes du ſexe, qu'on voit dans certaines maladies, manger avec plaiſir de la craye, & du charbon.

Les Sauvages, qui ont du bled, le menagent un peu mieux que les viandes, & ce qu'ils regardent comme tenant lieu d'aſſaiſonnement ; ils font en ſorte d'en avoir leur proviſion annuelle, & même au delà, s'il peuvent. Quand le reſte leur manque, ils mettent ce bled à toutes les ſau-

ces, afin de varier, & de corriger par differentes préparations ce que cette nourriture legere pourroit avoir de fade & de dégoutant.

Lorſque le bled d'Inde eſt encore tendre, & preſque en laict, on le fait un peu riſſoler ſans le ſeparer de ſon épy; il eſt alors très-agreable au goût. On fait auſſi une proviſion de ce bled tendre en cette maniere. Après l'avoir fait boüillir dans ſon calice, on ôte les feüilles, qui l'enveloppent, & on le fait un peu torrefier; alors on l'égraine; on le fait ſecher au ſoleil ſur des écorces, & on le garde pour les meilleures occaſions. Car de cette ſorte il eſt plus délicat, & fait la plus excellente ſagamité. Il y en a une eſpece qu'ils font pourrir dans les marais, pour le rendre puant. Ils aiment celui-là avec paſſion, & lorſqu'il le retirent de l'eau, ou plutôt de la boüe, on leur voit lécher & ſavourer avec plaiſir cette eau, qui en découle, & dont l'odeur eſt inſupportable. Les Sauvageſſes ont une maniere de le leſſiver, c'eſt-à-dire, de le faire cuire avec des cendres, qui en relevent le goût. Elles ne broïent point celui-cy dans les piles; mais après l'avoir bien lavé, & l'avoir amolli dans l'eau boüillante, elles briſent chaque grain entre deux pierres, ou les mettent cuire tous entiers dans la chaudiere. Je n'ai point aſſez étudié les régles de leur cuiſine pour donner un détail exact de toutes leurs ſauces, auſquelles je ne touchois pas volontiers. La maniere dont leur bled me paroiſ-

ſoit plus ſupportable, c'étoit de le manger auſſitôt après que les grains rôtis ont été retirez des cendres ; il prend un petit goût de brûlé, qui me paroît aſſez bon. Ils en ont ſur-tout une eſpece particuliere, qu'ils nomment *Ogarita*, & que nous appellons, *Blé-Fleuri*, parce que des qu'il a ſenti la chaleur, il éclate, & s'épanoüit comme une fleur. Celui-là paſſe tous les autres en ſaveur. Les François l'aiment beaucoup, & les Sauvageſſes ne manquent pas d'en faire un regal aux perſonnes qui les viſitent, & qu'elles veulent diſtinguer.

Elles font quelquefois du pain de leur bled d'Inde. Je dis quelquefois, & par delicateſſe ; car elles ne ſçauroient en faire un uſage ordinaire, leurs champs ne leur fourniſſant pas aſſez, à proportion de leur travail, pour fournir à la dépenſe & à la conſommation que le pain emporte. Rien n'eſt plus peſant, & plus inſipide : c'eſt une maſſe de leurs farine, peſtrie mal proprement, ſans levain, & ſans ſel. Elles l'enveloppent de feüilles de bled d'Inde, & le font cuire ſous la cendre, ou le font boüillir dans la chaudiere. Elles y mettent ſouvent de l'huile, de la graiſſe, des feves, & des fruits. Il eſt encore plus déſagreable de cette maniere ; mais pour la bouche d'un Sauvage, c'eſt un regal, & un mets delicat. Ce pain n'eſt point de conſerve, & n'eſt gueres bon qu'à être mangé chaud en ſortant du four. J'ai vû en Italie une eſpece de pain preſque entiere-

ment ſemblable, qu'on vend au petit peuple. C'eſt une maſſe de farine fort preſſée, détrempée dans le ſafran, qui la rend fort jaunâtre, & cuite avec des amandes, ou des pralines. Je ne l'ai pas regardée d'aſſez près pour en ſçavoir la compoſition au juſte ; mais je croirois qu'il faut avoir l'eſtomach bon pour la digerer, auſſi-bien qu'un autre eſpece de pain peu different qu'on fait en Gaſcogne & en Bearn, lequel eſt compoſé de cette farine de bled d'Inde, ou de petit mil, bien bluttée, & qu'en langage du païs on nomme *Cruchade*.

Seſame.

L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire de Virginie dit, que les Indiens de ce païs-là, font du pain de la ſemence des Tourneſols, qu'ils font venir dans leurs champs. Je n'ai point vû que les nôtres en fiſſent cet uſage. Les Sauvageſſes n'en ſement que très-peu, & elles en font de l'huile pour ſe graiſſer, auſſi-bien que de certaines petites noix ameres, & de quelques autres fruits ou plantes. Je crois neanmoins ce qu'il en rapporte ; car il y à toute apparence que le grand Tourneſol, connû des Botaniſtes ſous le nom de *Heliotropium magnum*, eſt le Seſame, dont les Anciens Egyptiens, & les premiers Peuples faiſoient du pain, & de l'huile.

Hiſt. de la Virginie. Liv. 3. ch. 4.

Auctuarii Auctor apud Joan. Stobæum. in Notis ad cap. 3. Lib. 8. Theophr.

Quelques Nations dans l'Amerique Septentrionale tirent leur ſubſiſtance d'une ſorte de

Folle-Avoine.

grain, que la nature produit d'elle-même ; on le nomme la *Folle-Avoine*, dont les François ont tranſporté le nom à quelques-unes de ces Nations. C'eſt une plante marêcageuſe, qui approche aſſez de l'Avoine, mais qui eſt mieux nourrie. Les Sauvages vont la chercher dans leurs canots, au temps de ſa maturité. Ils ne font que ſecoüer les épys, leſquels s'égrainent facilement, de ſorte que leurs Canots ſont bien-tôt remplis, & leurs proviſions bien-tôt faites, ſans qu'ils ſoient obligez de labourer ni de ſemer.

Racines.

Ce n'eſt pas ſeulement des Plantes frumentacées que les hommes ont eû l'induſtrie de tirer des farines, & de faire du pain pour leur nourriture. L'antiquité nous fournit pluſieurs exemples de diverſes racines qui ſervoient à cet uſage. Telle étoit la racine bulbeuſe de l'Aſphodele, la racine nommée *Chara*, dont il eſt parlé dans Ceſar, & dont ce grand homme, peu de temps avant la celebre journée de Pharſale, ſe ſervit pour nourrir ſon armée, à qui l'Epire ne fourniſſoit pas d'aſſez grands ſecours de vivres. Telle étoit la plante du papier, ſi celebre chez les Egyptiens, & dont nous aurons occaſion de parler plus en détail dans la ſuite. Telle étoit encore dans ces derniers temps celle, que le petit peuple de quelqu'une de nos Provinces, ſçut emploïer utilement après l'hyver de 1709, pour ſe garantir des dernieres extremitez, où l'auroient jetté la famine, & la diſette.

Ceſar de Bello Civili. Lib. 3.

Il y a dans les Indes Occidentales diverſes racines dont on ſe ſert, non ſeulement pour les cas de neceſſité, mais encore dans l'uſage commun & ordinaire. La plus celebre eſt celle du *Manioc*, ou *Mandioc*, laquelle eſt la même que celle qui eſt appellée *Yuca* dans les premieres Relations, & dans celles des Auteurs Eſpagnols. Cette plante eſt une eſpece d'arbuſte, dont le bois eſt fort tortu, & fort tendre ; ſes feüilles ſont étroites, ſerrées, un peu longuettes comme celles du chanvre, elles ne viennent pas toutes en même-temps ; mais à meſure que la plante croit, celles d'en-bas tombent, & celles d'en haut pouſſent ; de ſorte que l'arbuſte eſt toûjours verd. A la chute de chaque feüille, il ſe forme un nœud de la groſſeur d'une feve. Ses racines ſont ſemblables à celles des carottes, leſquelles deviennent plus ou moins groſſes, ſelon la qualité du terroir, & les ſoins qu'on leur donne. Il leur faut près d'un an pour venir à une parfaite maturité. Ce n'eſt pas qu'elles ne puiſſent ſe conſerver plus long-temps dans la terre ; mais elles ſe rempliſſent d'une trop grande abondance de ſuc, qui perdant de ſa conſiſtance, les rend trop aqueuſes. Il y en a de ſix ou de ſept ſortes, qu'on diſtingue par les differentes couleurs des feüilles, & des écorces.

Comme c'eſt de la racine ſeulement que les habitans du païs tirent leur ſubſiſtance, il faut connoître ces differentes eſpeces, dont les unes étant meilleures que les autres, donnent auſſi de

meilleure farine, & de meilleur pain. Le Manioc violet a une écorce aſſez épaiſſe d'un violet fort obſcur ; mais le deſſus en eſt blanc comme neige. Celui-ci ſe conſerve plus long-temps en terre, & fait le pain de meilleur goût. Le Manioc gris a l'écorce du bois & de la racine griſe ; mais il eſt fort inégal ; quelquefois il rapporte beaucoup, & quelquefois très-peu, le pain en eſt paſſable. Le Manioc verd, ainſi nommé à cauſe de la verdeur de ſes feüilles, n'eſt pas plus de dix mois à venir à maturité ; mais il ſe conſerve peu en terre : le pain en eſt fort bon. Le blanc a l'écorce du bois blanchâtre, il eſt plutôt meur que toutes les autres eſpeces ; mais ſes racines ſe reſolvent toutes en eau, de ſorte que quoique la farine ſoit d'une belle couleur d'or, & d'un fort bon goût, étant de peu de profit, il eſt auſſi de peu d'uſage ; & il n'y a gueres que ceux dont les proviſions ſont courtes, qui aïent ſoin d'en planter pour en avoir bien-tôt. Il y en a une autre eſpece, qui ne differe gueres du blanc pour ſa forme ; elle eſt rare dans les Iſles, & commune dans la grande terre : elle ſe mange cruë, rôtie, boüillie, ou de quelque autre façon que l'on veut, ſans en exprimer le ſuc, ce qu'on n'oſeroit faire des autres eſpeces de Manioc ; leur ſuc étant un venin des plus preſens, & des plus mortels.

Il eſt bien ſingulier qu'une racine auſſi excellente, ſoit pourtant ſi dangereuſe, & ait des effets auſſi funeſtes. Car il eſt certain, que le quart

d'un verre de ce ſuc feroit mourir un homme dans un quart-d'heure, ſi on n'y apportoit un prompt remede. Les Indiens l'éprouvent ſouvent, ſe faiſant mourir volontairement avec cette liqueur, comme les Sauvages Septentrionaux en prenant de la Cigüe. Au commencement de la conquête des Eſpagnols, ces pauvres malheureux ne pouvant ſouffrir le joug de cette ſervitude, s'invitoient les uns les autres à ſe faire mourir par compagnie, & on en voyoit des troupes de cinquante, qui s'empoiſonnoient avec le ſuc d'*Yuca*. Le Pere du Tertre croit « que tout ce qu'il y a de « malin dans ce ſuc, & même dans toute la raci- « ne, ne vient que d'une abondance de nourritu- « re dont l'eſtomach n'eſt pas capable ; car quoi- « qu'il ſoit mortel en effet, il opere neanmoins « d'une maniere toute differente des autres poi- « ſons, qui cauſent des ardeurs étranges, s'ils « ſont chauds, ou des aſſoupiſſemens s'ils ſont « froids ; ce qu'on ne remarque point du tout en « ceux qui ont pris de ce ſuc, ou mangé de cette « racine ; mais ſeulement une replexion d'eſto « mac, qui les ſuffoque, & qui les fait mourir. « De plus, on ne trouve aucune des parties no- « bles des animaux qui en ſont morts, endomma- « gée ; mais ſeulement leur eſtomach enflé ; » de ſorte que ce Pere prétend, qu'il arrive pour lors la même choſe qu'on a vû arriver, après une famine, à ceux qui crevent pour avoir trop mangé de bled nouveau ; ou bien aux cheveaux, qui

Gonzales d'Oviedo. Hiſtor. Gen. Lib. 7. cap. 2.

Du Tertre. Hiſt. Naturelle des Antilles. Traité. 7. ch. 1. §. 14.

boivent après s'être trop remplis de froment, qu'on ne ſoupçonnera point d'être venimeux.

Il y a apparence que ce qu'il y a de nuiſible dans cette racine, c'eſt ſon phlegme. En effet ce même ſuc, ſi dangereux, & ſi mortel, après qu'on la bien fait boüillir, devient une liqueur douce, miellée, & fort bonne à boire; le feu en aïant corrigé la crudité, ou aïant fait évaporer ce qu'il y avoit de trop aqueux. Les Indiens font de ce ſuc tout pur, des biſcuits d'un goût très-fin & très-relevé, en le faiſant épaiſſir au ſoleil, ou bien au feu, qui en conſume toute la ſeroſité. Ils font auſſi de la racine de Manioc ſéchée, des boiſſons fort bonnes, & qui ſont d'excellens reſtaurans pour les malades. Oviedo dit, qu'ils en font de bons boüillons; mais que lorſque la liqueur commence à ſe refroidir, ils ceſſent d'en boire. La raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que, quoiqu'elle ne ſoit pas mortelle, à cauſe de la premiere cuiſſon, elle eſt neanmoins indigeſte lorſqu'elle eſt froide, & ne ſe cuit pas aiſément dans l'eſtomach. Les Sauvages Tapüias, & quelques autres du Continent, auſſi-bien que les animaux, mangent le Manioc de l'eſpece la plus dangereuſe tout cru, & ſans aucune preparation. Il faut neanmoins qu'ils s'y faſſent peu à peu, & qu'ils y ſoient accoutumés de bonne heure, ſans quoi il leur nuiroit comme aux autres

Mais quelle que ſoit la nature de ce ſuc, comme il a en effet toute la force du poiſon le plus

Thevet Coſm. Univ. Liv. 22. ch. 12. p 980.

De Laet Ind. Occid. Lib. 15. cap. 10.

Oviedo, loc. cit.

De Laet, loc. cit.

Du Tertre, loc. cit.

violent, le Pere du Tertre ſuggere trois remedes pour lui ſervir d'antidotes. Ces remedes ſont, de boire de l'huile d'olive avec de l'eau tiede : ou bien quantité de ſuc d'Ananas, avec quelques gouttes de jus de citron : ou enfin de prendre le ſuc de l'herbe aux couleuvres, dont tous les arbres de ces païs-là ſont revêtus, & qui eſt un ſouverain contre-poiſon, dont on peut uſer contre toutes ſortes de venins.

Pour ſeparer de la racine ce ſuc vitieux & nüiſible, les Sauvageſſes, ſelon l'ancien uſage, la ratiſſent d'abord & la dépoüillent de ſon écorce ; elles l'*égrâgent* enſuite à force de bras, ſur une rape faite de pluſieurs petites pierres pointuës & raboteuſes, qui ſe trouvent ſur leurs rivages, & qui ſont enchâſſées dans une planche d'un pied & demi de long, ſur ſept ou huit poulces de large. Une extremité de la rape appuïe contre leur eſtomach, & l'autre ſe termine dans un vaiſſeau propre à recevoir la rapure de ces racines, qu'elles ramaſſent après cela dans des couloirs tiſſus de jonc & de latanier leſquels étant mis ſous une preſſe, ou ſuſpendus à une branche d'arbre par un bout, avec une groſſe pierre qui y ſert de poids, & qui eſt attachée à l'autre bout, tout le ſuc s'en exprime ſi bien, qu'il ne reſte plus qu'une farine ſeche, raſſemblée en grumeaux, & blanche comme la neige.

Cette farine ayant été bien bluttée, & paſſée par Caſſavē.

une eſpece de tamis, qu'on appelle *Hibichet* en leur Langue, elles en font leur pain de caſſave en cette maniere. Elles ont un vaiſſeau de terre comme une platine, qu'elles mettent ſur le feu, en ſorte néanmoins que la flâme n'y touche pas; lorſqu'il eſt bien échauffé, elles le couvrent de l'épaiſſeur de deux doigts, ou environ, de cette farine bien ſéche & qui n'eſt détrempée d'aucune liqueur; la chaleur la pénetre bien-tôt, & la lie, & quand elle eſt cuite d'un côté, elles la tournent de l'autre avec de petites planches qui ſervent à cet effet; & la caſſave ſe trouve faite preſque en auſſi peu de temps, qu'il en faut pour cuire une aumelette.

Le Pain de Caſſave eſt un bon aliment, & d'un goût très-ſavoureux; quelques-uns le préferent au pain de froment; mais pour le manger bon, il faut le manger frais d'un jour ou deux; il ſe conſerve néanmoins très-long-temps, ſur tout quand on l'a fait ſecher pendant quelques jours au Soleil. On lui donne auſſi une telle préparation qu'il devient comme une eſpece de biſcuit, dont les Européens, qui trafiquent dans ces quartiers, font leurs proviſions pour leurs voyages de long cours. Le pain commun eſt de l'épaiſſeur d'un demi doigt, on en fait de plus mince, qui a encore plus de délicateſſe.

Les Sauvageſſes font auſſi de cette farine de Manioc, de même que de celle du Bled d'Inde, une ſorte de boüillie dans laquelle elles font cuire

leurs viandes. On la nomme *Mingant* au Breſil, & c'eſt la même choſe que la Sagamité des Ameriquains Septentrionaux. L'une & l'autre farine eſt d'un goût ſavoureux, & n'a rien de fade, comme l'eſt la nôtre en ſortant des moulins. Les Indiens les mangent ſouvent toutes ſéches, ſans mélange, & ſans autre préparation.

Outre la racine de Manioc, & le bled d'Inde, l'Amerique Méridionale fournit encore un nouveau ſecours à ſes Habitans dans les Patates, leſquelles peuvent tenir lieu de pain, & ſont une ſi excellente nourriture, qu'on a obſervé, que ceux qui en uſent, ſont ordinairement gras, & d'une ſanté vermeille ; Avantage qui devroit leur faire donner la préference ſur la farine de Manioc, laquelle étant trop deſſicative, ne donne jamais ni embonpoint, ni coloris.

Patates, ou Batates.

La Patate eſt une racine bulbeuſe, qui pouſſe des tiges rampantes, chargées de feüilles molaſſes, d'un verd fort obſcur, & peu differentes de celles des épinars. Il y en a de differentes eſpeces, qu'on diſtingue par les couleurs des racines : car il y en a de vertes, de blanches, de rouges, d'orangées, de marbrées, &c. Elles ſont toutes bonnes. On les fait cuire ſous la cendre, ou bien dans un pot, au fonds duquel on met tant ſoit peu d'eau pour les empêcher de brûler, & qu'on a ſoin de bien couvrir. En cuiſant elles deviennent molles comme les chatai-

gnes, & ont preſque le même goût ; mais elles ſont beaucoup meilleures, ne chargent point l'eſtomach, & ne ſont point venteuſes, comme la plûpart des autres Racines, & en particulier les groſſes Raves du Limoſin, auſquelles on pourroit les comparer. Pour leur relever le goût, les Européans leur font une ſauce compoſée de jus de citron, d'huile d'olive, & de piment, ou de poivre long.

Les autres vivres dont uſent les Peuples de l'Amerique Méridionale, ne ſont point ſi nourriſſans, ni ſi ſubſtantiels que ceux des Ameriquains Septentrionaux, leſquels ont de toutes ſortes d'animaux que le Païs & la chaſſe leur fourniſſent. Ceux-là vivent plus de poiſſon que de chair ; ils n'oſent pas même en manger de toute eſpece : la Tortuë en particulier, leur eſt auſſi défenduë qu'elle l'étoit anciennement aux Troglodytes. Ils ne mangent pas non plus de chair de Pourceau, ni de celle de Lamentin. Ce qu'ils trouvent plus facilement, & dont ils ſe contentent auſſi plus aiſément, ce ſont des Crabes & diverſes ſortes de coquillages qu'ils mangent *à la Pimentade*, c'eſt-à-dire, dans une ſauce de jus de citron, & de piment, laquelle ils font ordinairement ſi forte & ſi piquante, que les Européans, qui n'aiment pas les ragoûts ſi épicés, ne ſçauroient abſolument s'accommoder de la maniere dont ils la préparent. Mais ſi les Ameriquains Septentrionaux ont ſur eux l'avantage des viandes

des, ceux-ci l'emportent par la qualité, & la quantité des légumes, & des fruits, que la terre leur produit en abondance, ou d'elle-même ou avec très-peu de ſoin & de culture, de ſorte qu'ils trouvent par tout de quoi vivre, & ne ſont pas ſi ſouvent expoſés à mourir de faim que les autres.

Le Manioc vient mieux de bouture que de graine. Les graines ne produiſent que des racines ſéches & maigres. La coutume eſt donc de prendre du bois de ſa tige, qu'on coupe de la longueur d'un pied ou environ, & qu'on plante de deux manieres. La premiere demande plus de façon, & produit auſſi de plus belles racines. Après avoir brûlé les herbes du champ & avoir diſpoſé la terre par mottes, on met dans ces terres relevées, trois de ces bâtons couchés en triangles, qu'on a ſoin de couvrir. Cela s'appelle *planter à la foſſe*. La ſeconde méthode eſt plus facile, mais d'un moindre profit. Il ſuffit d'enfoncer en terre, de diſtance en diſtance, ces bâtons de bois de Manioc, obſervant de mettre les nœuds en haut, ce qui s'appelle planter en piquet. On a ſoin de ſarcler la terre, & d'entretenir les champs propres, juſques à ce que le Manioc ſoit aſſez fort pour prendre le deſſus, & n'être pas ſuffoqué par les mauvaiſes herbes. Cette Plante ainſi cultivée a une ſi grande fécondité, qu'un arpent de terre qui en eſt ſemé, nourrit plus de perſonnes que ſix autres arpens enſemencés du meilleur froment.

La Patate veut être dans une terre légere, modérément humide, & un peu remuée. On y fait des trous de demi pied de profondeur, le plus près qu'il ſe peut ; & on y met deux ou trois brins de ſon bois, ou de ſes tiges rampantes, qu'on couvre de terre. Ces tiges ayant repris, en jettent de nouvelles en ſi grande quantité, qu'elles couvrent tout le champ où on les a plantées. Il s'y forme au pied, ou dans chaque trou, cinq ou ſix racines de figure differente, dont quelques-unes ſont groſſes comme la tête.

Pluſieurs Nations Sauvages font du pain de purs fruits ſéchés & réduits en farine. Ce pain eſt fort dur, mais aſſez ſavoureux. Celles du Nord qui vivent la plus grande partie du temps de leur pêche, & qui ne ſement point, font auſſi du pain de poiſſon ſéché & boucanné au ſoleil. Elles le briſent dans des piles & le réduiſent en farine comme on fait le bled.

Soins des champs.

Les Sauvageſſes ont grand ſoin de leurs champs, & y ſément outre cela diverſes ſortes de légumes, & de fruits. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Caraïbes obſervent les temps de la Lune pour faire leurs ſemences, preuve encore ſenſible de l'Antiquité de l'erreur ou de l'opinion que la Lune y fait quelque choſe. Le ſoin des champs eſt pour elles un travail fort rude, ſi l'on conſidere le peu de ſecours qu'elles ont, n'ayant que de méchantes houës de bois pour remuer la terre.

Tout ce qu'elles ſement ou plantent, demande de a culture. Le bled d'Inde en demande encore plus que le reſte; de maniere qu'il diſparoîtroit entierement d'une Terre, ſi on n'en prenoit le même ſoin que du froment. Ainſi quand Herodote dit de cette eſpece de millet, qui vient aux Indes, & que je crois être le Maïs, que la terre le produit d'elle-même, il y a apparence que cet Auteur a été trompé en ce point; car je ſuis perſuadé qu'il ne pourroit croître ainſi ſans dégenerer, comme il arrive d'ordinaire à ces ſortes de Plantes, qui demandant de la culture déperiſſent lorſqu'on n'en prend plus de ſoin. En effet je ne crois pas qu'on voye nulle part en Amerique du Maïs qui y croiſſe de lui-même. Il ne reparoît pas même dans les endroits où il a été autrefois cultivé.

Herod. lib. 3. n. 100.

Tranſport des Villages.

Comme les Sauvages ne fument point leurs terres, & ne les laiſſent pas même repoſer, elles s'épuiſent bientôt & s'énervent; ce qui les met dans la néceſſité de tranſporter ailleurs leurs Villages, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. Ils ſont encore réduits à cette néceſſité, au moins dans l'Amerique Septentrionale, & dans les Païs froids, par une autre raiſon plus preſſante; car comme il faut que tous les jours les femmes portent à leurs cabanes le bois de chauffage, plus leur Village reſte dans un même endroit, plus le bois s'éloigne; de ſorte

qu'après un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de ſi loin le bois ſur leurs épaules.

Ceux qui ſont au voiſinage des Villes Françoiſes dans la Nouvelle France, ont voulu parer à cet inconvenient, & ſe ſont mis depuis quelque temps en poſſeſſion d'avoir des chevaux pour conduire à la cabane leur bois en traineau pendant l'hyver, & ſur le dos des mêmes chevaux pendant l'Eté. Les jeunes gens, ravis d'avoir des chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les femmes déchargées par ce moyen d'un fardeau très-onéreux n'en ont pas moins de plaiſir qu'eux; mais ils ſont tombés dans un autre inconvenient; car ces chevaux, qui ſont en grand nombre, ſe répandant par troupes dans leurs champs de bled d'Inde, où il n'y a point de hayes & de clôture pour les arrêter, les déſolent entierement, ſans qu'on puiſſe y porter remede. Car n'étant pas en état de les nourrir dans des écuries, tout ce qu'on peut faire c'eſt de les enfermer dans de mauvais parcs, que ces chevaux franchiſſent aiſément; ſoit que ne trouvant pas aſſez de nourriture dans ces enclos, ils ſoient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Indes, qui les affriandent plus que l'avoine; ſoit que les enfans, qui ſont ſans ceſſe occupés à les animer pour les faire battre, les preſſent, & les forcent de ſauter par-deſſus leurs barrieres.

Ils prennent leurs meſures de bonne heure pour ces ſortes de tranſports ; & font en ſorte que leurs vieux champs puiſſent leur ſervir juſques à ce que les nouveaux ſoient en état de pourvoir à leur ſubſiſtance ; de maniere qu'ils puiſſent les abandonner ſans en ſouffrir. Quelques années donc avant de quitter leur Village, ils vont marquer la place des nouveaux champs dans les bois; ils s'y tranſportent pour cet effet durant l'hyver, & y dreſſent de petites cabanes pour leur hyvernement. Ils trouvent à cela un double avantage; car ils défrichent leurs champs en coupant les mêmes arbres dont ils ont beſoin pour ſe chauffer, & qui étant aux portes de leur cabanage, leur épargnent la peine d'un long tranſport. Ce ſont les hommes par toute l'Amerique qui ſont chargés de marquer les champs, & d'en abattre les gros arbres. Ce ſont eux auſſi, qui en tout temps ſont obligés de couper le gros bois, dont les femmes ne ſçauroient venir à bout, en ſorte qu'elles n'ont jamais que la peine de le débiter par éclats & de le voiturer.

Ils n'avoient anciennement que des haches de pierre, leſquelles n'étoient pas ſuffiſantes pour couper les arbres d'une certaine groſſeur ; ou qui ne l'euſſent fait qu'en leur donnant beaucoup de peine. Les Européans leur en ont apporté de fer bien aceré, & leur ont donné l'exemple d'abbattre le bois, de le fendre, & de le ſcier. Ils n'en ont pas beaucoup profité néanmoins, & ils ſe ſont

arrêtés à leur ancienne méthode, qui eſt de cerner les arbres, de les dépoüiller de leur écorce pour les faire mourir, & de les laiſſer ſécher ſur pied. Quand ils ſont ſecs, ils les abbattent en appliquant le feu au bas du tronc, & les minant peu à peu avec de petits tiſons, qu'ils ont ſoin d'entretenir, & de rapprocher. Ils les coupent par billes de la même maniere, lorſqu'ils ſont renverſés, en plaçant de ſemblables tiſons de diſtance en diſtance ſur le corps de l'arbre. Pour ce qui eſt des ſouches, qui reſtent en terre, ils les laiſſent pourrir à la longue, & les arrachent enſuite facilement.

Ces haches de pierre dont je viens de parler, ſont d'uſage dans toute l'Amerique de temps immémorial; elles ſont faites d'une eſpece de caillou fort dur & peu caſſant, elles demandent beaucoup de préparation pour les mettre en état de ſervice: La maniere de les préparer eſt de les aiguiſer en les frottant ſur un grez, & de leur donner à force de temps & de travail, la figure à peu près de nos haches, ou d'un coin à fendre le bois. Souvent la vie d'un Sauvage n'y ſuffit pas; d'où vient qu'un pareil meuble, fût-il encore brute & imparfait, eſt un prétieux héritage pour les enfans. La pierre perfectionnée, c'eſt un autre embarras pour l'emmancher: Il faut choiſir un jeune arbre, & en faire un manche ſans le couper; on le fend par un bout, on

y inſere la pierre, l'arbre croît, la ſerre, & l'incorpore tellement dans ſon tronc, qu'il eſt difficile & rare de l'arracher. Il ſe trouve encore en France dans les cabinets des Curieux des pierres ſemblables qu'on nomme *Ceraunia ſou*, Pierres de foudre, qui ont été trouvées dans le Royaume, en des endroits dont les pierres ordinaires ſont d'une nature toute differente. Ces pierres ſont encore une preuve que les premiers habitans des Gaules en faiſoient un uſage ſemblable à celui qu'en font aujourd'hui les Ameriquains, qui n'ayant point ou preſque point de commerce avec les Européans, ſont obligés de s'en tenir à leurs anciennes pratiques. Les Sauvages ont auſſi des eſpeces de coûteaux de même matiere que leurs haches, qui ne doivent pas être differens de ceux dont ſe ſervoient les Juifs pour leur Circonciſion, & de ceux qui étoient en uſage chez les Gentils pour les Prêtres de Cybéle.

On doit remarquer par rapport à ces tranſports de Villages des Sauvages, & à la néceſſité où ils ſe trouvoient de changer ſouvent de terrain, que cette néceſſité ayant été égale dans les premiers temps, & peut-être encore plus grande, eu égard à la diſette, & au peu d'induſtrie de la plûpart des Nations, on en doit conclure, que les Villes des premiers Peuples étoient auſſi ambulantes que ces Peuples mêmes. Et que celles qui dans la ſuite ont été fixes quand on a bâti d'une maniere plus ſolide; & que l'art a ſuppléé au beſoin des hommes,

n'ont pas toutes été les premieres du même nom, ni des mêmes Peuples qui les ont fondées. Ce principe peut ſervir à éclaircir les doutes qui peuvent naitre dans la comparaiſon de la Géographie nouvelle avec l'ancienne.

De la vigne & du vin.

La vigne vient par tout en Amerique ; mais les Sauvages ne la cultivent nulle part, & ignorent le ſecret d'en faire du vin. Ils ſont tous naturellement de ſi grands yvrognes, qu'on peut bien juger ſans leur faire tort, que ce n'eſt pas leur faute. Il faut donc que ce ſoit celle du terroir, ou de cette vigne même, qui ne produit preſque par tout que des lambrûches. En Canada le grain en eſt fort petit, & fort acide dans ſa plus grande maturité. Dans les Païs un peu plus chauds, il eſt un peu plus gros, & a plus de douceur. Les Europeans ont tenté en divers endroits d'affranchir cette vigne ſauvage, mais je ne ſache pas qu'ils y ayent réuſſi juſqu'à preſent. Le plan apporté d'Europe a dégeneré au Breſil, dans la Nouvelle France, & dans la Nouvelle Eſpagne, excepté au Perou, & au Chili, où il a parfaitement bien fait. Il n'eſt pas croyable que dans un Païs auſſi vaſte que l'eſt l'Amerique, il ne ſe trouvât pas ailleurs quelque terrroir qui fût propre à la culture de la vigne, ſur tout dans les Climats qui répondent à ceux de l'Europe, où ſe cuëillent de ſi excellens vins de toutes ſortes. Il faut donc qu'il y ait quelque raiſon, autre

tre que celle du terroir, laquelle ait empêché qu'on n'y ait eu le ſuccès qu'on s'en étoit pû promettre. On m'a aſſuré que nos Miſſionnaires vers les Ilinois, avoient tenté de faire du vin des raiſins du païs ; qu'ils s'en étoient même ſervis pour dire la Meſſe ; je croirois en effet que ces païs-là y ſeroient des plus propres ; mais l'épreuve qu'on en a faite, ne me paroît pas ſuffiſante, pour porter ſur cela un jugement aſſuré.

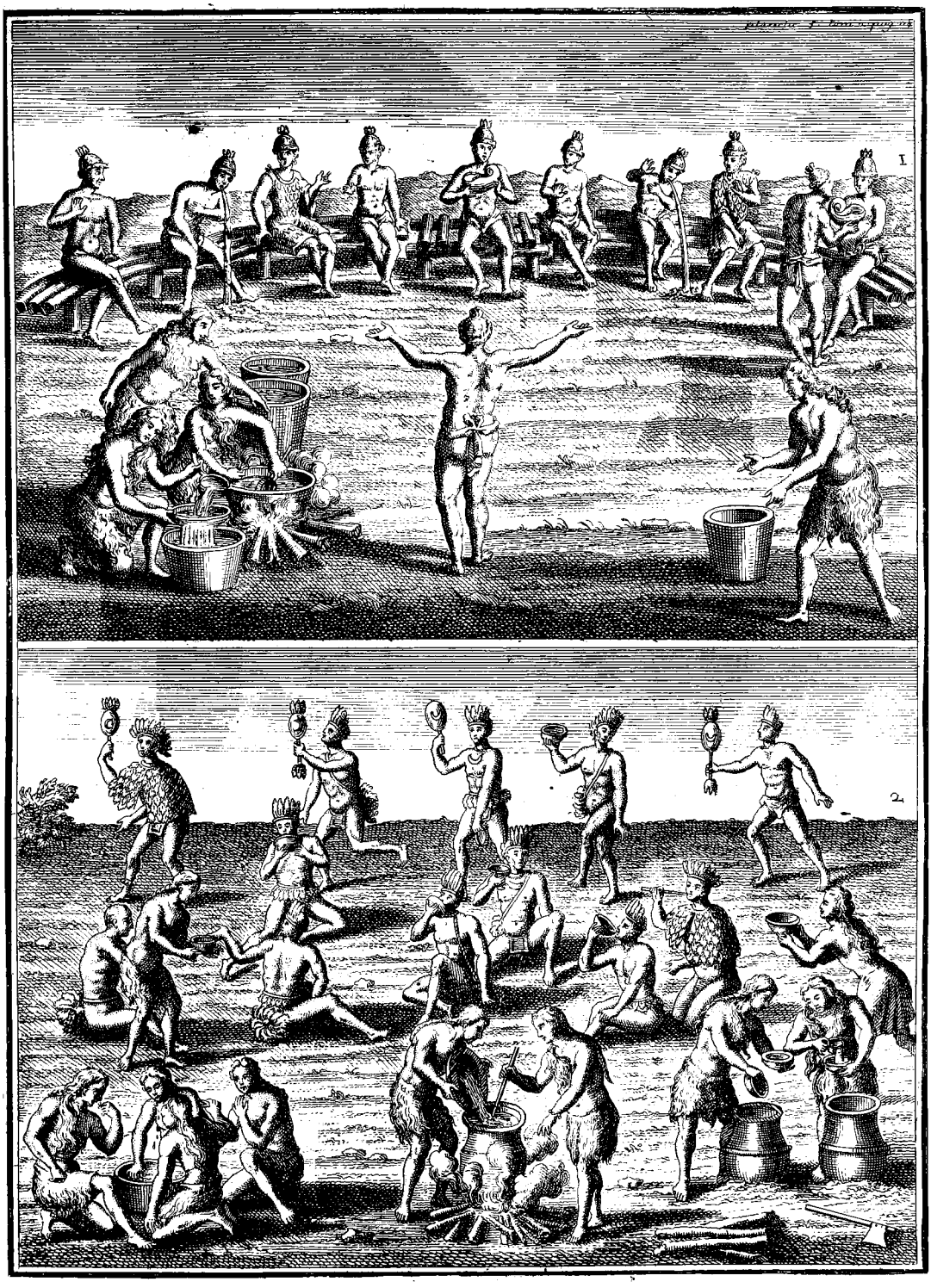
L'antiquité du vin & ſon origine ſont aſſés connuës par la ſainte Ecriture ; mais, comme je l'ai déja dit, le plus grand nombre des Nations n'en avoit pas l'uſage. La plûpart des peuples ſe contentoient de l'eau pure. D'autres ſuppleoient au défaut du vin, & faiſoient des boiſſons enyvrantes, avec diverſes ſortes de grains & de fruits, auſquelles on donnoit auſſi le nom de vin, comme à celle qui étoit faite du fruit de la vigne. C'eſt ainſi qu'ils faiſoient, & qu'on fait encore du vin de Palmiſte. Les Egyptiens en faiſoient avec le Lotos, c'eſt auſſi à eux qu'on doit l'invention de la Biere.

Boiſſons enyvrantes.

Les peuples de l'Amerique Meridionale & les Mexiquains ont auſſi le ſecret, & un uſage de temps immemorial de faire des boiſſons fortes & enyvrantes, avec les mêmes racines, les mêmes grains, & les mêmes fruits, qui ſervent à leur nourriture commune. Il y en a de pluſieurs eſpeces, qui ont auſſi des noms differens ; noms qu'el-

les ont tiré des diverſes matieres, qui en font le fonds, & de la maniere differente dont on les compoſe.

La Chica. La plus commune de ces boiſſons, eſt celle qu'on nomme *Caouin* au Breſil; *Chica* chez les Indiens de la domination d'Eſpagne; & *Ouicou* aux Iſles Antilles, & dans pluſieurs endroits de la grande terre. La matiere de celle-cy eſt la racine de Manioc, ou le Maïs. On coupe la racine de Manioc, bien ratiſſée, par quartiers, comme on uſe en Europe pour les navets, qu'on met au pot: on fait boüillir toutes ces racines ainſi taillées par rouelles dans de grands vaiſſeaux de terre, juſqu'à ce qu'elles ſoient molles & tendres; alors les femmes, que cette fonction concerne uniquement, s'accroupiſſant en rond autour de ces grands vaiſſeaux, prennent de ces racines ainſi amollies, les mâchent, & les tordent dans la bouche ſans rien avaler, & rejettent enſuite ces morceaux mâchés dans d'autres vaiſſeaux de terre, ou elles font boüillir derechef toutes ces racines enſemble, remuant continuellement avec de grandes ſpatules toute cette matiere, juſqu'à ce que le tout ſoit cuit. Après quoi, ſans la couler, & ſans la paſſer, elles l'ôtent pour la ſeconde fois de deſſus le feu, & la verſent dans d'autres grands vaiſſeaux de terre, ſemblables à ceux dont on ſe ſert en pluſieurs de nos Provinces pour faire la leſſive, excepté qu'ils ſont un peu


1
2

plus allongés & plus étroits par le goulet. On appelle ces vaiſſeaux en langage du païs du nom de *Canari*; nom generique pour ſignifier toutes ſortes de vaſes de terre, de quelque grandeur qu'ils ſoient. Ceux-cy contiennent juſques à ſoixante & quatre-vingts pots. Toute la liqueur y ayant été vuidée, on la laiſſe fermenter à découvert, pendant quelque temps, après quoy on la couvre juſqu'à ce qu'on veüille la boire, & alors on la coule par un *Hibichet*, ou crible du païs.

Les femmes mâchent le Maïs boüilli pour en faire de la boiſſon, de la même maniere qu'elles en uſent à l'égard de l'*Ouicou*, fait des racines de Manioc. Thevet a obſervé, que pour faire ces liqueurs il y avoit une ſuperſtition parmi ces peuples, laquelle ne permettoit qu'à celles qui étoient vierges de s'en mêler; & que ſi par hazard les femmes mariées y étoient appellées, elles devoient s'y être preparées en vivant pendant quelque temps dans la continence, & ſeparées de leurs maris. Le ſieur de Leri ſe mocque de cette obſervation & la contredit; mais, comme il avoüe que les hommes n'oſeroient abſolument y toucher, & qu'ils diſent que la liqueur ne vaudroit rien s'ils la faiſoient eux-mêmes; & que d'autre part cette boiſſon eſt le plus ſouvent deſtinée pour ce qu'on appelle *faire un vin*; c'eſt-à-dire, pour ces aſſemblées generales, que j'ay dit être marquées par un motif de Religion ancienne, on pourroit dire que Thevet a eu raiſon en

Thevet Coſmog. Univ. Liv. 21. ch. 16. F. 196.

Jean de Lery, hiſt. de l'Amerique. c. 9.

parlant pour ces occaſions où la Religion a quelque part, & que communément, on n'y regarde pas de ſi près, quand il ne s'agit pas de ces ſortes d'aſſemblées; mais ſeulement d'avoir dequoy boire pour l'uſage ordinaire, auquel cas le ſieur de Leri n'auroit auſſi point de tort.

La ſalive de ces femmes eſt un ferment qui donne à ces liqueurs une grande force. Il ne faut pas les voir faire, non-plus que nos cuiſiniers lors qu'ils preparent leurs ſauces & leurs ragouts; mais le feu corrige tout : & après la fermentation, ces ſortes de boiſſons ſont aſſés agreables. Elles ſont d'ordinaire aſſés épaiſſes, & c'eſt ſans doute pour cela qu'ils ne mangent point dans leurs feſtins à boire, y ayant en même-temps dequoy boire & dequoy manger. Elles cauſent auſſi une yvreſſe très-incommode, comme nos meilleurs vins. Je croirois neanmoins par rapport à ceux qui ſeroient accoutumés également au vin & à ces boiſſons, qu'on ſeroit yvre d'une moindre quantité de vin, que de ces autres liqueurs; ce qui montreroit qu'en effet, elles n'ont pas en ſoy une ſi grande force.

Le Maby. Le Maby eſt une autre ſorte de boiſſon ordinaire; mais moins commune, elle eſt compoſée de patates pures, qu'on fait cuire dans une chaudiere. Les Sauvageſſes mâchent auſſi les patates cuites, & les recrachent dans un *Coüi*, c'eſt-à-dire la moitié d'une calebaſſe, ou cela s'étant aigri

il ſe fait une ſorte de levain dont elles prennent gros comme un œuf, qu'elles font diſſoudre dans une bonne chopine d'eau, & cela fait ſur le champ une boiſſon violente, qu'on peut faire paſſer pour d'exellent vin blanc, rouge, ou clairet, ſelon la couleur de la patate. Elles ne font neanmoins cette ſorte de levain que pour les cas de neceſſité, ou il faut une boiſſon qui ſoit prête ſur le champ, car la maniere ordinaire de faire le Maby, c'eſt de verſer de l'eau ſur les patates, & de les laiſſer boüillir comme le vin nouveau. Les Europeans qui n'aiment point la malpropreté de ces racines mâchées, ſe contentent d'égruger deux ou trois patates cuites, qui cauſent une fermentation preſque ſubite, après que la liqueur a été quelque temps dans les vaiſſeaux.

Le Palinot.

Le Palinot eſt une boiſſon compoſée de patate & de caſſave brûlée. Les Sauvageſſes rompent la caſſave & la mettent dans les vaiſſeaux, tandis qu'elle eſt encore toute chaude, & y ajoutent des racines de patates cruës, & coupées par morceaux. Elles font auſſi des liqueurs avec des Bananes, des Ananas, & d'autres ſortes de fruits. Mais ces boiſſons n'étant pas ſi ſaines que les premieres, ne ſont pas d'un auſſi grand uſage. Les Negres en Amerique font du vin de Palmiſte, & les blancs du vin de cannes qu'on dit être fort delicieux.

La commodité de toutes ces liqueurs, c'eſt

qu'elles ſe font en peu de temps : que la fermentation en eſt bien-tôt faite : & la boiſſon bien-tôt dans ſa boite ; mais auſſi il faut bien-tôt les boire ; car en peu de temps elles s'aigriſſent. Un ſujet de conſolation, & le remede à cet inconvénient, c'eſt qu'on ne manque gueres de matiere pour en faire de nouvelles.

Hornius de Orig. Gen. Americ. Lib. 3. cap. 18.

Hornius parlant de cette boiſſon appellée *Chica*, dit qu'elle eſt commune aux Ameriquains, aux Tartares, & aux Scythes : trompé enſuite par la reſſemblance des termes, il confond la *Chica* avec le *Cia* des Chinois, des Japonois, des Perſans, & des Turcs. Le *Cia* ou *Chia* des Chinois, des Japonois, & des Tartares, c'eſt le Thé. La boiſſon des Turcs & des Perſans, c'eſt le caffé, or ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec les boiſſons enyvrantes faites avec le Maïs.

Outre ces liqueurs, il y en a encore de trois ſortes, de qualités, & d'eſpeces toutes differentes des premieres, & entre-elles. Ces liqueurs ſont le Chocolat, l'herbe du Paraguay, & la Caſſine.

Le Chocolat.

Le Chocolat eſt un préſent que le Mexique a fait à l'Europe, où il eſt aujourd'huy ſi commun, ſur-tout en Eſpagne, & en Italie ; qu'il ſemble que ceux qui y ſont accoutumez, particulierement les vieillards, ne ſçauroient vivre ſans cette prétieuſe liqueur. Il n'étoit pas moins commun ni moins neceſſaire chez les Mexiquains, ainſi qu'on peut le conjecturer de ce que le Cacao, qui

en fait le fonds, y tenoit lieu de monnoye, & ſervoit dans le commerce à avoir toutes les choſes neceſſaires à l'uſage de la vie, ainſi que les metaux parmy nous. Les Mexiquains varioient extremement cette boiſſon, par le mêlange de pluſieurs autres ingrediens, dont ils faiſoient differentes compoſitions, qui en changoient la qualité & le goût, ſelon la varieté des divers mêlanges & des differentes preparations. Les Eſpagnols en ont fait une liqueur fort agreable, en ajoutant au cacao, la vanille, la canelle, & le ſucre, de la maniere dont on le prepare aujourd'huy communément en Europe. Le cacao qui, comme j'ay dit, en fait le fonds, & en eſt comme la baze, eſt un fruit de la figure d'un melon ou d'un concombre, rayé, cannelé & roux, plein de pluſieurs noix plus petites qu'une amande. Ce ſont ces noix qu'on met en uſage, elles ſont d'un temperament froid & humide, & d'une ſaveur moyenne entre le doux & l'amer. L'arbre qui les porte, eſt ſemblable à l'oranger; il a les feüilles de même, mais un peu plus grandes : au ſommet il a une eſpece de couronne. Cet arbre eſt fort foible, & fort tendre, de ſorte qu'il a beſoin d'un autre arbre, que les Eſpagnols nomment, *La Madre del Cacao*, & qui ſemble n'être fait que pour luy ſervir d'ombre. On diſtingue des Cacaoyers de quatre ou cinq eſpeces.

L'herbe du Paraguay.

Comme je n'ai vû l'herbe du Paraguay que ſeche, hachée comme de la paille, & preſque ré-

duite en pouſſiere, je ne ſçaurois dire auſſi quelle plante c'eſt. Il y en a deux eſpeces, on nomme l'une *Hierva de Palos* & l'autre *Hierva de Camini*, laquelle eſt beaucoup meilleure, & plus rare que la premiere : on leur donne auſſi le nom d'herbe de S. Thomas ou de S. Barthelemy, en conſequence de l'idée que ſe ſont formée les Eſpagnols, que l'un de ces Apôtres avoit paſſé dans ces quartiers de l'Amerique, où il avoit rendu cette herbe ſalutaire, de venimeuſe qu'elle étoit, ainſi que porte leur tradition. Il y a apparence que c'eſt des naturels du païs que les Eſpagnols ont appris a en faire uſage. Ils en font une ſi grande conſommation à la riviere d'Argent, au Chili, & au Perou, que ſi l'on en croit M. Frezier, il en ſort tous les ans du Paraguay pour le ſeul Perou, 50000. arobes, c'eſt-à-dire, 1250000. peſant de l'une & de l'autre herbe, dont il n'y a cependant que le tiers de celle qu'on appelle de *Camini*, & 25000. arobes pour le Chili, qui font la moitié de ce qui en eſt porté dans le Perou.

Frezier, Voïage de la Mer du Sud. p. 229.

La maniere d'en uſer, eſt de la faire infuſer à peu près comme le Thé. On met l'herbe dans une coupe faite d'une nacre, d'un coco, ou d'une calebaſſe armée d'argent, & on y ajoute du ſucre. On verſe enſuite l'eau chaude ſur l'un & ſur l'autre, & ſans leur donner le temps de prendre une teinture trop forte, on attire l'eau avec un chalumeau d'argent, au bout duquel eſt une petite ampoulle percée en pluſieurs endroits, laquelle

quelle ſert à ſéparer l'herbe d'avec l'eau où elle ſurnage ; de ſorte qu'on ne ſucce que l'eau toute ſeule. Quelques-uns au lieu de chalumeau pratiquent au fond de la taſſe une ſéparation d'argent percée de pluſieurs petits trous, qui fait le même effet.

La Caſſine eſt une boiſſon particuliere aux Peuples de la Floride, les Auteurs anciens & modernes en ont parlé ; mais je n'en ſçache aucun qui nous ait fait connoître ſa compoſition au juſte ; & il ſe trouve entr'eux une eſpece d'embarras, ou même de contradiction, qu'il n'eſt pas facile d'éclaircir. Thevet nous la repreſente comme une liqueur faite de l'infuſion d'une herbe qui a la figure d'une laituë. Le ſieur le Moyne de Mourgues en parle comme d'une boiſſon de pluſieurs herbes. Le Proteſtant qui a imprimé ſous le nom Eſpagnol de François Correal, ne nous en donne aucune notion. De Laet nous laiſſe croire que c'eſt la décoction des feüilles d'un arbre ; & ſi j'en crois ce que m'en a dit un Auteur grave, qui a fait le voyage du Miſſiſſipi ces dernieres années, la Caſſine n'eſt autre choſe que la teinture des feüilles de l'Apalachine, laquelle eſt un petit arbuſte aſſez ſemblable au Myrte, & qu'on connoît aujourd'hui en France, où on l'a apportée de la Louiſiane depuis les derniers établiſſemens qu'on a fait en ces Païs-là.

La Caſſine.

Thevet, Coſtu. univ. liv. 23. ch. 1. F. 1004.

Fr. Correal, voyage aux Indes Occid. ch. 2. 1. Part.

De Laet, & le ſieur de Mourgues, parlent de la

Caſſine plus au long que les autres qui en ont traité. Mais ils en parlent d'une maniere fort differente. Ce qu'ils en diſent mérite d'être raporté ici : on pourroit peut-être accorder ces Auteurs en diſant, que l'un ne s'eſt attaché qu'à une cérémonie de Religion, où la Caſſine leur ſert à tirer leurs augures, & à choiſir leurs Guerriers, pour les expeditions qu'ils veulent entreprendre, & que l'autre ne s'eſt propoſé que l'uſage ordinaire que ces Peuples en font. On en jugera par leur Relation.

Joan. de Laet, Indiæ Occid. lib. 4. cap. 15.

» La Caſſine, dit de Laet, eſt un arbre qui ne » porte point de fruit, & des feüilles duquel les » Sauvages font un breuvage, qui a une vertu ſin- » guliere pour provoquer les urines. Il eſt en telle » eſtime parmi les Eſpagnols, & parmi les Sau- » vages, qu'à peine y en a-t-il aucun qui n'en » boive matin & ſoir, & même avec plus d'ex- » cès qu'on ne fait le Chocolat dans la Nouvelle » Eſpagne. Pour le faire, ils prennent une cer- » taine quantité de feüilles, qu'ils mettent à ſec » dans un pot de terre, où ils les font riſſoler avec » un tiſon préparé pour cet effet, & qu'ils re- » muent de l'autre main ſi long temps que leur » couleur verte ſoit changée en rouge. Ils y ver- » ſent enſuite de l'eau peu à peu juſqu'à ce que » le vaiſſeau ſoit preſque plein : alors ils vuident » la ſeule liqueur, qui reſſemble pour la couleur » au vin clairet, & rend une écume ſemblable » à celle du Chocolat, quand on y mêle *l'Atho-*

le. * Les Eſpagnols, & les Sauvages boivent cette « liqueur dans de grands coquillages de mer; ils la « prennent auſſi chaude qu'ils la peuvent ſouffrir, « & en ſi grande quantité qu'ils en peuvent porter; « ils croiroient même mourir s'ils avoient paſſé « un ſeul jour ſans en boire. Une heure & demie « après en avoir bû, ils lâchent une quantité in- « croyable d'urine preſque continuellement pen- « dant l'eſpace d'une heure; auſſi s'en trouve-t-il « peu qui ſoient ſujets aux affections des reins & « de la veſſie. Les Sauvages ſe ſubſtantent auſſi « de cette potion, & quand ils veulent ſe purger, « ils y mêlent de l'eau de mer, & par ce moyen « ils purgent violemment les mauvaiſes humeurs « par haut & par bas. Il arrive même que s'ils en « mêlent avec excès, quelques-uns en meurent. « «

A certain temps marqué de l'année, dit le « Le Moyne de Mourgues. loc. cit. ſieur de Mourgues, les Peuples de la Floride « tiennent un Conſeil général, où ils s'aſſemblent « tous les matins. Ce Conſeil ſe forme dans la « Place publique où ſont préparés des bancs ran- « gés en demi cercle, ſur leſquels tout le monde « s'aſſeoit autour du Chef, qui eſt ſeul aſſis au « milieu ſur une eſpece de trône fait de neuf pie- « ces de bois arrondies, plus élevé & plus avancé « que celui de ſes Senateurs. Le Chef ſe place le « premier; tous les autres, par ordre, à commen- «

* L'Athole eſt une boiſſon faite de grains de Maïs, dont les Mexiquains faiſoient un grand uſage, & ſe ſervoient au lieu de ptiſane; ils la mêloient avec leur Chocolat.

» cer par le plus ancien des vieillards, viennent
» le ſaluer, élevant leurs mains ſur leurs têtes, &
» chantant une chanſon à laquelle tout le chœur
» répond par des hé, hé. Chacun ayant rendu le
» ſalut en cette maniere, & s'étant aſſis, le Chef
» expoſe à ſon Conſeil le ſujet qui les aſſemble,
» & conſulte tour à tour les *Jaouas*, qui ſont les
» Prêtres ou Devins, & les Anciens, & il leur de-
» mande à chacun leur avis; car ils ne prennent
» aucune réſolution qu'ils n'en ayent auparavant
» déliberé long-temps enſemble. Cependant les
» femmes par ordre du Chef préparent la Caſſine;
» c'eſt ainſi qu'ils nomment une boiſſon compo-
» ſée de certaines herbes dont ces femmes ont ſoin
» d'exprimer le jus après qu'elles les ont fait in-
» fuſer & boüillir. Avant que de la boire, un
» homme choiſi pour cet emploi ſe léve de ſa place,
» & ſe tenant au milieu de l'Aſſemblée en pre-
» ſence du Chef, fait un diſcours pour ſouhaiter
» que cette boiſſon ſoit utile à ceux qui en
» doivent goûter, & qu'elle leur inſpire un eſ-
» prit de force: Prenant enſuite de la main des
» femmes une grande coupe pleine de cette boiſ-
» ſon toute chaude, il la preſente au Chef, avec
» beaucoup de cérémonie. Le Chef l'ayant bûë,
» il en offre à chaque particulier une pareille doſe,
» dans la même coupe. Ces Peuples font une ſi
» grande eſtime de cette liqueur, qu'il n'y a que
» les Guerriers, & ceux qui ſe ſont déja ſignalés
» par quelques exploits qui ſoient jugés dignes

d'en boire. Elle a cette proprieté, qu'auſſi-tôt « après qu'on en a bû, elle excite une abondante « ſueur. S'il s'en trouve quelqu'un dans l'Aſſem- « blée dont l'eſtomac ne puiſſe la ſoûtenir, & qui « ſoit obligé de la rejetter, on le regarde comme « inutile, & comme incapable de faire la Cam- « pagne, où il leur faut ſouvent jeûner des trois « & quatre jours de ſuite. Après l'avoir bûë, ils « peuvent être vingt-quatre heures entieres ſans « reſſentir la moindre atteinte de la faim ou de « la ſoif. C'eſt pour cela que dans leurs expedi- « tions, les Hermaphrodites; (c'eſt-à-dire, ces hommes habillés en femmes dont nous avons déja parlé) ne portent preſque point d'autres « proviſions que des calebaſſes pleines de cette « décoction ou de cette herbe, qui a la vertu de « les nourrir & de les fortifier; mais qui n'enyvre « point & ne porte pas à la tête, ainſi que nous « l'avons connu par experience lorſque nous leur « avons vû faire de ces ſortes de fêtes. «

Les Floridiens faiſoient des boiſſons enyvrantes avec le fruit des Palmes; mais le plus grand nombre des Peuples de l'Amerique Septentrionale, ſur tout ceux de la Nouvelle France, & du Nord, n'avoient point d'autre boiſſon que de l'eau pure; auſſi ne beuvoient-ils que par pure néceſſité, & très-rarement, d'autant mieux qu'ils ont à boire & à manger dans leur Sagamité, laquelle eſt toûjours fort claire & fort liquide. Et plût à Dieu, que les Europeans ne leur euſſent jamais

fait connoître ces malheureuſes boiſſons, qui ne ſervent qu'à les détruire, & qui ſont auſſi funeſtes à leurs avantages temporels & au bien des Colonies, qu'à l'établiſſement de la Religion, & au ſalut des uns & des autres.

De quelques autres Plantes de l'Amerique.

Les autres Plantes le plus univerſellement cultivées dans les Indes Occidentales après le Maïs, le Manioc, les Patates, & celles qui ſervent à la nourriture, ſont la célébre Plante du Tabac, & les Cannes de ſucre qui ſont aujourd'hui une partie des grandes richeſſes des Colonies Européanes établies en ces quartiers du nouveau Monde. Mais comme ces Plantes ſont très-connuës depuis aſſez long-temps, & que je n'examine ici proprement que les mœurs des Sauvages, & les choſes qui y ont rapport, en les comparant avec celles des premiers Peuples de l'Antiquité; je n'examinerai auſſi ces deux Plantes que pour voir les connoiſſances que les Anciens nous en ont laiſſé.

Le Tabac.

Quoique le Tabac fût en uſage dans une grande partie de la grande Aſie, dans les Indes Orientales, & dans l'Amerique preſque toute entiere, d'où il ſemble qu'on devroit pouvoir tirer aſſez de lumiere pour remonter à ſon origine, néanmoins il nous faut deviner pour en trouver des traces chez les Anciens; & bien loin que les témoignages des Auteurs que nous pouvons citer, ſoient aſſez clairs pour former une évidence, ils

peuvent fournir des difficultés à ceux qui aiment à diſputer.

Il eſt certain en premier lieu, que quand bien même les Anciens auroient connu cette Plante, nous ne la connoiſſons aujourd'hui ſous aucun des noms qui ſe trouvent dans les anciens Botaniſtes, & quand il s'en trouveroit quelqu'un dans Theophraſte, & dans les autres, dont la deſcription lui conviendroit, nous ne pouvons en faire l'application que par des conjectures, qui ſeroient toûjours aſſez incertaines & hazardées. En ſecond lieu, il paroît auſſi aſſez ſûr que ſuppoſé que les Barbares, qui ont occupé les premiers la Gréce, en ayent fait uſage, ceux qui leur ont ſuccedé n'en ont pas herité, ou l'ont laiſſé perdre, auſſi-bien que les Latins, & les autres Peuples de l'Europe.

Pline à la verité nous en dit aſſez pour ne pas nous laiſſer ignorer que la Pipe & l'art de fumer n'étoient pas inconnus de ſon temps, & qu'on en uſoit dans la Médecine en certaines occaſions. Il nous indique lui-même dans un remede contre la mélancholie par ces paroles, leſquelles ſont déciſives : « *Fimi quoque aridi, ſed pabulo viridi paſto bove, fumum arundine hauſtum prodeſſe tradunt.* » On dit que la fumée de la « fiante ſéche d'un bœuf qui a été mis au verd, « attirée par la bouche avec un tuyau de roſeau, « fait grand bien. « Mais dans ce paſſage il n'eſt pas queſtion de la plante du Tabac, ni des au-

Plin. lib. 28. cap. 17.

tres herbes, que les Ameriquains fument en guiſe de Tabac, ou qu'ils mêlent avec le Tabac. Il n'eſt pas queſtion non plus d'un uſage auſſi general que l'eſt celui du Tabac, lequel quoique regardé comme un remede, peut-être conſideré auſſi comme un amuſement & une fantaiſie.

Les Auteurs donc, ſur le témoignage de qui nous pouvons nous fonder, ne peuvent en avoir parlé que comme d'un uſage des Peuples éloignés d'eux, pour le temps ou pour les lieux, & dont ils ne connoiſſoient les mœurs qu'imparfaitement, comme faiſoient ceux qui donnoient des Relations de l'Amerique, où ils n'avoient jamais été, ſur le récit des premiers venus de ces Païs nouvellement découverts. Tels ſont les paſſages que je vais citer. Ils ne laiſſent pas néanmoins d'être aſſez forts, & d'établir une preuve, laquelle paroîtra ſuffiſante à quiconque voudra les approfondir.

Maxim. Tyrius, Serm. 11.

Le premier eſt de Maxime de Tyr. » Il y a un » Peuple de Scythes, dit-il, & je crois qu'il n'y » en a qu'un, qui, quoiqu'ils ne boivent que de » l'eau, cependant lorſqu'ils veulent ſe donner » le plaiſir de l'yvreſſe, ils allument un petit » bucher, dans lequel ayant jetté des herbes odo- » riferantes, ils font un cercle tout autour, & » chacun attirant à ſoi la fumée, comme s'ils la » buvoient dans des coupes, ils s'enyvrent auſſi- » bien que s'ils avoient bû du vin. C'eſt pourquoi » ils danſent, ils chantent & ſautent comme des gens yvres.

Cette

Cette façon de s'exprimer, *comme s'ils la buvoient dans des coupes*, ſemble ſignifier un équivalent, & repreſente aſſez bien une Pipe, d'où on attire à ſoi la fumée & le ſuc du Tabac, comme on tire la liqueur d'une taſſe en buvant. Il n'eſt perſonne qui ne ſçache la maniere dont les Orientaux fument encore aujourd'hui, mettant ſur une table une eſpece de réchaud, ou de caſſolette, laquelle ſert comme de Pipe commune, où tous ceux qui ſont aſſis autour, fument enſemble par le moyen de pluſieurs tuyaux qui y aboutiſſent, & dont chacun prend le ſien.

Herodote rend à peu près le même témoignage des Maſſagetes qui habitoient au-delà de l'Araxe. Ils ont trouvé des arbres, dit-il, qui portent un « fruit de telle nature, qu'en le jettant dans un feu « qu'ils allument, & qu'ils environnent par trou- « pes, ils s'enyvrent par ſon odeur, comme les « Grecs par le vin ; & qu'à meſure qu'ils y en jet- « tent, ils s'enyvrent de plus en plus, juſqu'à ce « qu'enfin ils ſe lévent pour chanter & danſer « enſemble. « Herodot. lib. 1. n. 211.

Ce qu'Herodote & Maxime de Tyr diſent des Peuples de Scythie, Pomponius Mela, & Solin, le diſent auſſi des Peuples de la Thrace.

Quelques Peuples de Thrace, dit Pomponius « Mela, ne connoiſſent point l'uſage du vin. Néan- « moins quand ils font feſtin, dès qu'ils ont jetté « quelques ſemences dans les feux, autour deſ- « quels ils ſont aſſis, cette odeur leur cauſe une « Pomp. Mela, lib. 2. cap. 2. de Thracia.

» joye qui approche de celle de l'yvreſſe.

Solin, cap. 15. de Thracum moribus.

» Dans leurs feſtins, dit Solin, ils s'aſſeoient » autour des feux, hommes & femmes, & y ayant » jetté les ſemences de certaines herbes, dès qu'ils » les ont ſenties, ils ſe font un plaiſir d'imiter les » yvrognes ; leurs ſens en étant effectivement » bleſſés, comme il arrive à ceux qui ont pris » trop de vin.

Strabo. lib. 15. p. 494.

Strabon, dans la deſcription qu'il fait des mœurs des Indiens, a voulu peut-être nous indiquer le Tabac, en diſant, que chacun porte toûjours avec ſoi une poche pleine d'herbes médicinales. Chaque Sauvage a toûjours avec ſoi ſon *ſac à Petun*, dans lequel il porte ſon Calumet ou Pipe, du Tabac, & dequoi allumer du feu. Il m'eſt auſſi venu en penſée, que l'uſage de fumer continuellement pourroit avoir donné lieu à la Fable, qui ſe débitoit parmi les Anciens, qu'il y avoit un Peuple de l'Inde lequel n'avoit point de bouche, mais ſeulement deux ſoupiraux par où il ſe nourriſſoit de l'odeur, ou de la fumée des fruits, & des fleurs.

Strab lib. 15. p. 489.

On ne doit pas être ſurpris que les Anciens, dans les notices qu'ils nous donnent des choſes qu'ils ne ſçavoient que ſur le rapport d'autrui, & qui étoient fort éloignées d'eux, ayent toûjours mêlé dans les deſcriptions des choſes les plus ſimples, des circonſtances capables de les déguiſer ; puiſque de nos jours, s'il faut ainſi parler, ceux qui ont écrit au ſujet de cette même

plante dont il eſt ici queſtion, & qui en parlent comme témoins oculaires, n'ont pourtant pas laiſſé de nous dépaïſer, & de nous en faire des narrations ſelon leurs idées particulieres, dont nous voyons manifeſtement la fauſſeté.

Le Pere de Brebeuf, qui a vêcu long-temps parmi les Sauvages, & qui a enfin conſommé ſon ſacrifice dans les feux des Iroquois, dit qu'ils paſſent quelquefois les trente jours à jeûner, *ne mangeant autre choſe que du Petun.* Le Pere Biard ne nous aſſure-t-il pas auſſi, *qu'ils uſent de Petun, & qu'ils en boivent la fumée, de la façon commune en France.* Ne jugeroit-on pas ſur ces expreſſions, qu'ils avallent en effet cette fumée, & qu'ils mangent le Tabac comme les autres choſes comeſtibles ? Et eſt-il perſonne qui voulût manger du Tabac ? Eſt-il aucun fumeur qui ne s'expoſât à vomir s'il en avalloit ſeulement quelques gorgées de fumée ?

Relation de Canada de l'an 1636. 2. Partie. ch. 5.

Relat. de la Nouv. France, par le P. Biard. ch. 7.

Le Pere du Creux dans ſon hiſtoire du Canada, eſt tombé dans la même penſée que les Anciens, & s'eſt perſuadé que les Sauvages ne fumoient que pour avoir le plaiſir de s'enyvrer. « Ils ne marchent jamais, dit-il, ſans porter avec eux « un tuyau aſſez long, par lequel ils attirent cette « ſorte de fumée preſque juſques à l'yvreſſe ; car « avec cela ils ébranlent tous les fibres de leur « cerveau, & s'enyvrent enfin comme s'ils avoient « bû du vin avec excès. «

Creuxius, hiſt. Canad. lib. 1. p. 76.

Benze, & pluſieurs autres Auteurs après lui, ont donné dans la même idée. Tous déclament

Benz lib. 1. cap. 26.

contre le Tabac avec force, & le regardent comme *une peſte & un poiſon ſorti de l'enfer.* Ces Auteurs ont été trompés ſans doute, auſſi bien que les Anciens par l'effet que produit le Tabac ſur les perſonnes, qui ne ſçavent pas fumer, & qui ne ſont pas accoutumées à ſon odeur ; car elle étourdit effectivement, elle fait mal au cœur juſqu'à s'en trouver mal & à vomir ; mais le Tabac ne cauſe pas les mêmes ſymptomes à ceux qui en ont un grand uſage, ainſi que les Ameriquains, leſquels en fumant n'ont certainement pas l'intention de s'enyvrer. Ils peuvent encore avoir été ſéduits les uns & les autres, en ce que n'ayant pas pénétré l'eſprit de Religion renfermé dans cet uſage du Tabac, ils ont pris pour une yvreſſe réelle & veritable, une yvreſſe affectée, ou bien un air & des convulſions extatiques, leſquelles ſuivent l'enthouſiaſme, & ſont de l'apanage de ceux que l'eſprit de Python ſaiſit, ou qui font ſemſemblant d'en être ſaiſis. Oviedo eſt encore plus blâmable que les autres Auteurs ; car après avoir décrit un vrai enthouſiaſte dans l'uſage que les Sauvages font du Tabac, après avoir dit qu'ils ont ſoin de cultiver cette Plante & de la faire venir dans leurs Jardins, non ſeulement parce qu'ils la regardent comme utile à la ſanté, mais encore parce qu'elle a quelque choſe de ſacré chez eux, oubliant dans le moment ce qu'il en a dit, & ce que les Sauvages en diſoient eux-mêmes, il retombe dans la penſée des Anciens.

Oviedo, hiſt. de las Indias, lib. 5. cap. 2.

Il ne peut s'imaginer, dit-il, quel plaiſir on peut trouver à cet uſage du Tabac en fumée, ſi ce n'eſt le plaiſir brutal qu'ont ceux qui aiment à boire pour boire juſques à ce qu'ils tombent yvres morts. Il fait enſuite un parallele entier de cet uſage avec celui des Peuples de Thrace dont je viens de parler, & cite, non pas les Auteurs anciens dont j'ai apporté les témoignages, mais le ſçavant Toſtat qui en a fait mention ſur celui d'Euſebe de Ceſarée.

Il eſt certain que le Tabac eſt en Amerique une herbe conſacrée à pluſieurs exercices, & à pluſieurs uſages de Religion. Outre ce que j'ai déja dit de la vertu qu'ils lui attribuent pour amortir le feu de la concupiſcence & les revoltes de la chair; pour éclairer l'ame, la purifier, & la rendre propre aux ſonges & aux viſions extatiques; pour évoquer les eſprits, & les forcer de communiquer avec les hommes; pour rendre ces eſprits favorables aux beſoins des Nations qui les ſervent, & pour guérir toutes les infirmités de l'ame & du corps; je crois qu'il eſt bon de confirmer de nouveau tout ce que j'en ai avancé par les témoignages d'Auteurs irréprochables, qu'on puiſſe oppoſer à ceux qui n'ont rien approfondi, & n'ont rien vû au-delà de ce que leurs ſens leur ont preſenté.

Thomas Hariot, dans ſa Relation des avantages de la Virginie, parle ſçavamment du Tabac. Il en donne une deſcription exacte, & il expoſe Th. Hariot, de commodis incol. Virginiæ p. 16.

fort bien la maniere dont les Sauvages en uſent, & les biens qu'ils en retirent. Il ajoûte enſuite: » Que cette herbe eſt ſi eſtimée des Indiens, » qu'ils croyent même que leurs Dieux en re- » çoivent du plaiſir quand on la leur offre. C'eſt » pour cela, dit-il, qu'ils font de temps en temps » des feux ſacrés, où ils jettent cette herbe ha- » chée, ou reduite en poudre en guiſe de Victi- » me : que quand ils ſont ſurpris de la tempête, » ils en répandent dans l'eau, & en jettent en l'air. » Ils en mettent auſſi dans leurs Naſſes neuves » pour être heureux à la pêche; ils obſervent la » même pratique lorſqu'ils ont été délivrés de » quelque danger; il en jettent en l'air à poignées, » faiſant divers geſtes, chantant, danſant, ſau- » tant, & diſant toutes ſortes de choſes ſans or- » dre & ſans ſuite. Voilà ce que les Anciens nous ont dit, & en même temps divers ſacrifices bien marqués qu'ils n'avoient pas apperçûs.

Dans le Chapitre 5. de la Relation de ce qui s'eſt paſſé les années 1666. & 67. dans la Nouvelle France, il y a un extrait d'une Lettre du Pere Allouex Jeſuite Miſſionnaire chez les Outaouacs, qui fait voir que le Tabac eſt auſſi employé dans leurs Sacrifices. Voici ſes paroles. » Un Vieillard des plus conſiderables de la Bour- » gade fait fonction de Prêtre; il commence par » une Harangue étudiée qu'il adreſſe au Soleil, » ſi c'eſt en ſon honneur qu'on fait le feſtin à » manger tout, qui eſt comme un holocauſte; il

déclare tout haut qu'il fait ſes remerciemens « à cet Aſtre, de ce qu'il l'a éclairé pour tuer heu- « reuſement quelque bête : il le prie & l'exhorte « par ce feſtin à lui continuer les ſoins charita- « bles qu'il a de ſa famille. Pendant cette invo- « cation, tous les conviés mangent juſqu'au der- « nier morceau : après quoi un homme deſtiné à « cela prend un pain de Petun, le rompt en deux, « & le jette dans le feu. Tout le monde crie pen- « dant que le Petun ſe conſume, & que la fumée « monte en haut ; & avec ces clameurs ſe termine « tout le ſacrifice. « Ce Pere pouvoit ajoûter au ſacrifice le chant & les danſes, qui ſuivent toûjours ces feſtins, & qui en font partie.

Le ſieur de Leri, dans le détail qu'il donne d'une danſe de Religion, dont j'ai déja parlé, & dont il fut lui-même le témoin, rapporte une ſingularité concernant le Tabac digne d'être remarquée. Je ne changerai rien à ſes paroles.

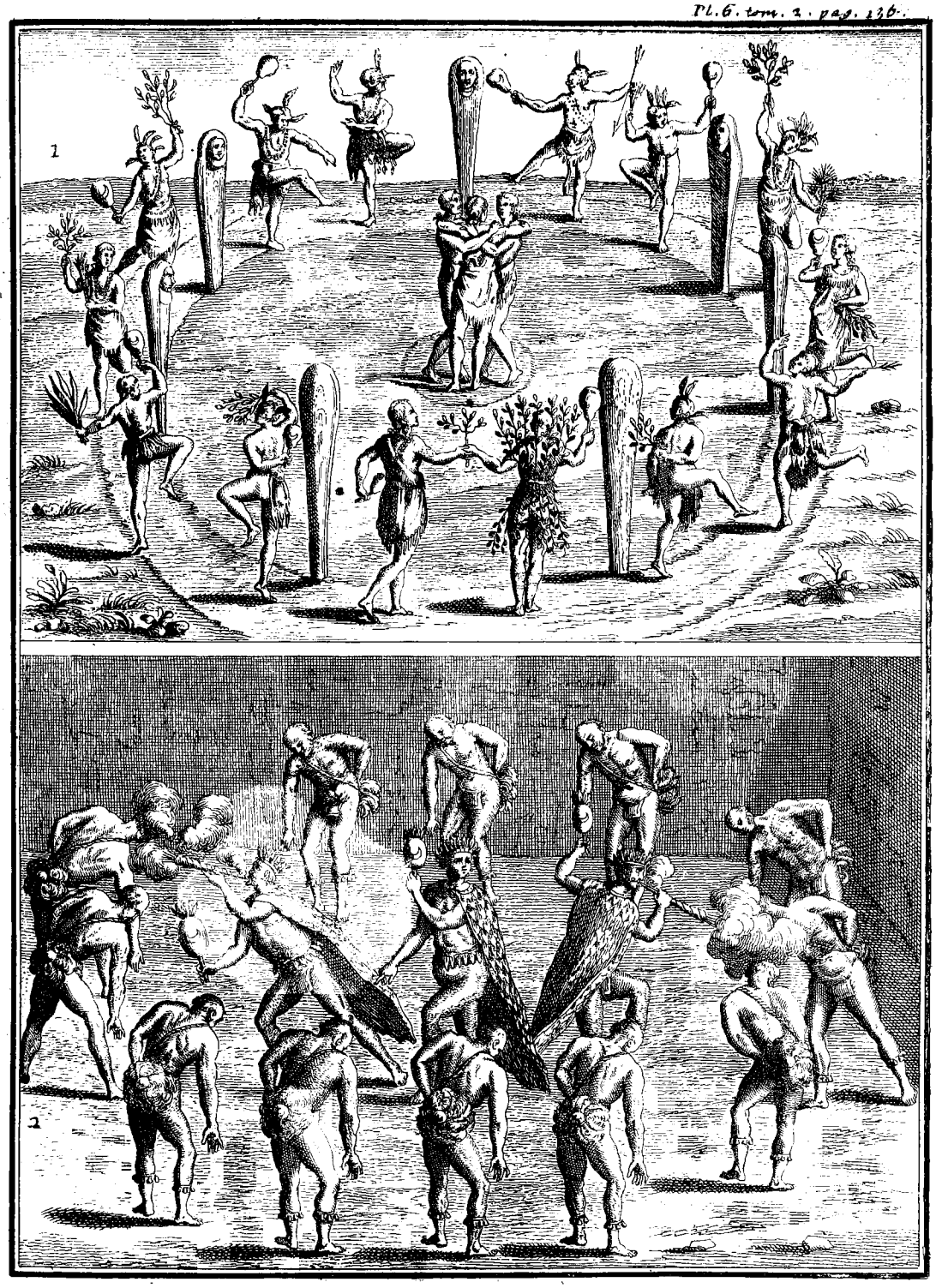
Mais ſuivant ce que j'ai promis ci-deſſus, « quand j'ai parlé de leur danſes en leurs Beuve- « ries & *Caouinages*, que je dirois auſſi l'autre façon « qu'ils ont de danſer, afin de les mieux repre- « ſenter ; voici les morgues, geſtes, & contenan- « ces qu'ils tenoient. Tous près à près l'un de « l'autre, ſans ſe tenir par la main, ni ſans ſe bou- « ger d'une place ; puis étant arrangés en rond, « courbés ſur le devant, guindant un peu le corps « remuans ſeulement la jambe & le pied droit, « chacun ayant auſſi la main dextre ſur ſes feſſes « Lery hiſt. de l'Amerique, ch. 16.

» & le bras & la main gauche pendant, chan-
» toient & danſoient de cette façon. Et au ſur-
» plus parce qu'à cauſe de la multitude il y avoit
» trois rondeaux, y ayant au milieu d'un chacun
» trois ou quatre de ces Caraïbes, richement pa-
» rés de robbes, bonnets & bracelets, faits de
» belles plumes naturelles, naifves, & de diver-
» ſes couleurs : tenant au reſte en chacune de leurs
» mains un *Maraca*, c'eſt-à-dire, Sonnettes, faites
» d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Autruche, dont
» j'ai parlé ailleurs ; afin, diſoient-ils, que l'eſprit
» parlât puis après dans icelles pour les dédier à
» cet uſage, ils les faiſoient ſonner à toute reſte...
» Outre plus ces Caraïbes (ce ſont les Devins dont
» il veut parler) en s'avançans & ſautans en devant,
» puis reculans en arriere, ne ſe tenoient pas toû-
» jours en une place comme faiſoient les autres :
» même j'obſervai qu'eux prenans ſouvent une
» canne de bois, longue de quatre à cinq pieds,
» au bout de laquelle il y avoit de l'herbe de *Petun*,
» dont j'ait fait mention autre part, ſeche & al-
» lumée ; en ſe tournans & ſoufflans de toutes
» parts la fumée d'icelle ſur les autres Sauvages,
» ils leur diſoient : *Afin que vous ſurmontiez vos enne-*
» *mis, recevez tous l'eſprit de force.* Et ainſi firent par
» pluſieurs fois ces maîtres Caraïbes.

» C'eſt ſur tout pour les operations magiques que le Tabac eſt mis en œuvre par les Devins. Quand ils veulent deviner, dit Lopes de Gomara, (je cite les propres paroles du Traducteur) quand ils veu-

Lopes de Gomara, hiſt. univ. des Indes, l. 1. c. 27.

lent


1
2

lent deviner & répondre à quelqu'un touchant ce qu'il demande ; ils mangent une herbe nommée *Cohoba* (c'eſt le Tabac) ou la pilent , ou « bien ils en prennent la fumée par le nez , & puis « ils ſont troublés du cerveau , & ſe repreſentent « à eux mille viſions : cette furie paſſée , & la « vertu de l'herbe appaiſée , ils recitent ce qu'ils « ont vû & entendu au conſeil des Dieux , & di- « ſent que ce ſera ce qu'il plaira à Dieu , ſans ja- « mais répondre à propos de ce , dequoy on les a « requis , ou bien ils repondront en tels termes « qu'on ne les pourra entendre par leurs paroles , « qui eſt le ſtile du pere de toutes tromperies. «

Pierre Martyr dit, qu'ils font une liqueur de cette herbe *Cohoba*, que le Cacique (qui eſt en même temps un devin) prend par le nez ; qu'auſſitôt après il entre en fureur , de maniere qu'il lui ſemble que tout eſt renverſé dans la petite Caſe qu'on luy a dreſſée pour cet effet , & que la force de cette herbe eſt telle qu'il en perd toute connoiſſance. Après l'avoir un peu digerée , il s'aſſeoit par terre la tête baiſſée , & embraſſant ſes genoux ; ayant reſté quelque temps en cette poſture , comme s'il ſe reveilloit tout à coup d'un profond ſommeil ; il leve les yeux & regarde le Ciel , marmottant entre ſes dents quelques paroles , qui ne ſont point entenduës. Ceux qui l'environnent le voyant un peu revenu à luy , rendent graces à l'eſprit , & interrogent le devin ſur ce qu'il a vû. Celuy-ci comme un inſenſé

Petr. Martyr. Nov. orb. dec. 1. Lib. 9.

qu'il eſt, répond qu'il eſt vray qu'il a parlé à l'eſprit, lequel lui a promis la victoire ſur ſes ennemis, ou bien qu'il en ſera vaincu & défait, pour n'avoir pas fait quelque choſe qu'il lui avoit commandé. Il répond ainſi ſur toutes choſes, ſur l'abondance & ſur la diſette, ſur la vie & ſur la mort, ſelon que cela ſe preſente à ſon imagination échaufée..

Gonz. Oviedo Hiſt de las Indias. Lib. 5. c. 2.

C'eſt ſans doute un pareil enthouſiaſme qu'Oviedo a voulu décrire, lorſqu'il dit des Caciques de l'Iſle Eſpagnole, qu'ils recevoient la fumée du Tabac par le moïen de certains tuyaux faits comme un Y qu'ils appliquoient à leurs narines, attirant cette fumée à eux juſqu'à ce qu'ils tombaſſent par terre privés de tout ſentiment; après quoy ils étoient portés dans leur hamac par leurs femmes, à moins qu'ils n'euſſent ordonné auparavant qu'on les laiſſât en cet état juſqu'à ce que les vapeurs dont leur cerveau étoit offuſqué fuſſent entierement diſſipées.

Les mêmes Auteurs diſent, qu'ils ſe ſervoient de cette même herbe pour la gueriſon des maladies, & racontent dans le détail ce que les devins font en ces occaſions; nous aurons lieu d'en parler dans la ſuite. Nous parlerons encore du Tabac & de ſon rapport à la Religion, en parlant du calumet de paix.

Comme les Sauvages fument auſſi par plaiſir, & par habitude, quelques-uns ſe ſont perſuadés qu'ils ne faiſoient un ſi grand uſage du Tabac

qu'à cauſe de la vertu, qu'il a de les nourrir, & de les ſoûtenir pendant pluſieurs jours, ſans le ſecours d'aucune autre nourriture. Le ſieur de Lery eſt dans cette opinion, & il cite dans ſa relation des exemples ſemblables. « Car Benze aſ-« ſure, dit-il, des habitans du Perou, que quand « ils ſont en voyage, ils portent en la bouche « quelques feüilles d'une herbe appellée *Coca*, qui « leur ſert de pain de breuvage & de pitance. « Semblablement Matthiole en ſes Commentaires « ſur Dioſcorides, alleguant Theophraſte, rap-« porte que les Scythes ſe contentoient de la ſeu-« le regliſſe, dix ou douze jours ſans manger au-« tre viande ; ce qui répond au petun de nos Sau-« vages. «

Il eſt vray que le Tabac émouſſe les acides, & qu'il ôte ainſi la pointe de l'appetit ; mais je ne crois pas qu'il ait d'ailleurs une ſi grande vertu nutritive, comme eſt celle qu'on luy attribue, & qu'il fut capable de ſoûtenir les Sauvages auſſi long-temps qu'on le prétend, s'ils ne s'accoutumoient de bonne heure par de longs jeunes à ſupporter la faim.

Pluſieurs perſonnes ſages, regardent tous les effets attribués à la *Coca* dont parle le ſieur de Lery ſur le témoignage de Benze, comme une pure imagination, ou comme une pure ſuperſtition, ainſi qu'Acoſta l'avoüe lui-même. Cependant les Indiens du Perou croyent tous ces effets réels, & cet Auteur ſemble donner dans leur ſentiment.

Acoſta. Hiſt. nat de Indias. Lib. 4. cap. 22.

puiſque dans la verité, dit-il, on leur voit faire pluſieurs journées de ſuite ſans aucune nourriture, & ne ſe ſoûtenant qu'avec une petite poignée de cette herbe. Elle étoit dans une ſi grande eſtime ſous les Regnes des Roys Incas, qu'il n'étoit pas permis aux gens du peuple d'en uſer ſans l'agrément du Souverain, ou des Gouverneurs revêtus de ſon autorité. Le Souverain lui-même n'avoit rien à offrir aux Dieux en ſacrifice de plus prétieux que la *Coca*, qu'il faiſoit brûler devant les Idoles, comme on a brûlé l'encens de tout temps dans les Temples du vray Dieu, & des fauſſes Divinités de toutes les Religions de l'ancien monde.

La Coca. La *Coca* eſt la feüille d'un Arbre de la hauteur de quatre à cinq pieds, fort tendre & fort délicat, & qui pour cette raiſon veut être cultivé avec beaucoup de ſoin. Il n'en faut pas moins pour conſerver les feüilles après qu'on les a cueilliës. On les range à cauſe de cela même fort proprement, & avec une grande attention dans des corbeilles longues & étroites où elles ſont aſſujetties. Ces feüilles ſont un peu plus unies & moins nerveuſes que celles du poirier, d'autres les comparent à celle de l'Arboiſier ; mais elles ſont beaucoup plus minces. La maniere dont les Peruviens s'en ſervent, eſt de les mâcher mêlées avec de la cendre d'oſſemens calcinés, ou bien avec un peu de chaux, à peu près comme on en uſe dans les gran-

des Indes, pour les feüilles de Betel & les noix d'Arêke, qu'on mêle auſſi avec de la chaux. Ce mêlange joint à l'apreté de la feüille de la *Coca*, fait peler la langue à ceux qui ny ſont pas accoutumés : elle fait jetter une écume dégoutante, & rend ceux qui la mâchent d'une puanteur inſupportable. Elle ſert de monnoye dans le pays, & il s'en faiſoit autrefois un ſi grand débit, que ce que nous avons dit du Cacao & de l'herbe du Paragay, eſt beaucoup au deſſous de ce qu'on en raconte. Du ſeul Potoſi on en tiroit toutes les années plus de cent mille corbeilles. Elle n'eſt plus d'un ſi grand uſage parmi les Indiens ſujets des Eſpagnols, parce que l'Inquiſition ayant découvert qu'ils s'en ſervoient pour toutes ſortes de ſuperſtitions l'a défendüe ſous de très-rigoureuſes peines dans tout le Nord du Perou, & ne l'a permiſe que dans le Sud, en faveur de ceux qui travaillent aux mines, leſquels ne peuvent s'en paſſer. M. Frezier ſemble croire, que cette herbe n'eſt point nutritive, qu'elle ne fait qu'ôter l'appetit, & qu'elle ne ſert proprement aux Indiens, que comme le Tabac à ceux qui ſont accoutumés à le mâcher ſans l'avaller.

Frezier voïage de la Mer du Sud. p. 246.

Il n'en eſt pas de même du Gin-ſeng, dont il eſt probable que Theophraſte a voulu parler, & dont les Tartares, qui ſont de veritables Scythes, font un ſi grand uſage. Il a veritablement la vertu de ſoûtenir, de fortifier, & de rappeller les forces épuiſées. Il a auſſi un petit goût de regliſſe,

Theophraſt Plant. Lib. 9. cap. 13.

ainſi que je l'ai dit dans l'écrit que j'ay compoſé au ſujet de celui que j'ay découvert en Canada, & qu'il eſt facile de s'en aſſurer par l'eſſay de la Plante même. Theophraſte ne donne point d'autre nom à la Plante, dont il parle, & à laquelle il attribue une ſi grande vertu, que celuy de *Scythica.*

Les Ameriquains ne prennent point le Tabac en poudre, ni en machicatoire, au moins ceux que j'ay vûs. Ils n'en uſent qu'en fumée, encore tous n'ont-ils point de Calumet ou de pipe. Les Breſiliens, les Caraïbes, & la plûpart des Sauvages Meridionaux, font une eſpece de pipe d'une grande feüille d'arbre pliée en cornet d'épice, ils la rempliſſent de Tabac, mettent le feu par un bout, & attirent la fumée par l'autre. Il eſt auſſi à remarquer que le plus grand nombre des femmes ne ſçait ce que c'eſt que de fumer.

Du Sucre.

Plinius, Lib. 12. cap. 8.

La connoiſſance du ſucre eſt mieux marquée dans les Auteurs anciens que celle du Tabac. Pline eſt le premier neanmoins qui s'eſt ſervi du terme de *Saccharum*, qu'on trouve enſuite dans Gallien, dans Dioſcoride, & dans d'autres Auteurs qui ſont tous plus recens que lui. Il en parle auſſi comme d'une choſe étrangere à l'Europe, * & qu'on n'avoit que par le commerce, qui ſe fai-

* *Plinius Lib 12. cap. 8.* Saccharon & Arabia fert, ſed laudatius India : eſt autem mel in arundinibus collectum, gummium modo candidum, dentibus fragile, ampliſſimum nucis avellanæ magnitudine, ad medicinæ tantûm uſum.

ſoit en Arabie & aux Indes, d'où on l'apportoit. C'eſt ce que le paſſage de Pline explique, & déclare fort preciſément. « L'Arabie porte du ſucre auſſi-bien que l'Inde; mais celui de l'Inde eſt beaucoup meilleur. «

Outre le nom de *Saccharum*, que les Auteurs de la baſſe Latinité ont enſuite déguiſé en ceux de *Zacharum*, *Zuccarum*, *Zachara*, *Zuccara*, *Zuera*, on lui en donnoit encore d'autres; car, premierement on lui donnoit le nom de Sel, & on l'appelloit le Sel d'Inde, pour le diſtinguer du Sel ordinaire. Le Sel d'Inde, dit Archigene cité par Paul Eginete Livre ſecond, pour ſa couleur & ſa condenſité, eſt ſemblable au Sel vulgaire, mais au goût il a toute la ſaveur du Miel. C'eſt pour cela qu'on lui donnoit auſſi le nom de Miel, & on l'appelloit Miel ſauvage, *Mel ſilveſtre*, ou Miel des Roſeaux μέλι καλάμινον, comme on le voit dans Arrien, ou *Canamella*, *Cannamella*, *Calamellus*, à *Canna*, & *Melle*. Arrian. in Periplo maris Eryth.

Quoique les Anciens ne nous laiſſent aucun doute ſur les Cannes & ſur les Roſeaux, qui ſont la matiere dont on fait le ſucre; ils ne conviennent pas ſur l'eſpece de ces Roſeaux. Solin * a cru que c'étoit du Bambou, ou de ces Cannes des Indes qui ſont d'une ſi prodigieuſe grandeur, qu'entre chaque nœud on peut faire un canot, Solin, cap. 65.

* *Solinus*, *cap. 65.* Quæ Paluſtria ſunt, (Indiæ loca) Arundinem creant, ita craſſam ut fiſſis internodiis, lembi vice vectitet navigantes. E radicibus ejus exprimitur humor dulcis ad Mellis jeam ſuavitatem.

Varro apud Iſid. Lib. 17. cap. 7.

ou un petit bateau fort raiſonnable. Varron au contraire a mieux rencontré dans la deſcription qu'il fait de ces Roſeaux, qu'il dit être un arbre, ou une plante mediocre pour ſa grandeur.

Indica, non magna nimis arbore, creſcit arundo.
Illius è lentis premitur radicibus humor,
Dulcia cui nequeunt ſucco contendere Mella.

Il paroît d'ailleurs que le Sucre, dont les Anciens ont voulu parler, étoit fort different de celui dont on uſe aujourd'hui; car en premier lieu, il ſemble qu'ils ont donné pour du ſucre une eſpece de manne, qui ſe forme d'elle-même ſur les feüilles des Roſeaux. On en voit encore de cette eſpece dans les grandes Indes, & en Amerique dans la Californie. Le Pere François Marie Picolo en parle ainſi. » Au mois d'Avril, de May » & de Juin, il tombe avec la roſée une eſpece » de manne, qui ſe congele, & s'endurcit ſur les » feüilles des Roſeaux, ſur leſquelles on la ra» maſſe. J'en ai goûté, dit-il, elle eſt un peu » moins blanche que le ſucre; mais elle en a toute » la douceur. A cela ſe rapporte parfaitement ce que Pline, Dioſcoride & Seneque diſent du Sucre. » C'eſt un Miel, dit Pline, ramaſſé ſur les » Roſeaux, blanc comme une eſpece de gomme, » il ſe briſe ſous la dent, & n'excede pas la » groſſeur d'une noiſette; on n'en fait uſage que

Memoire de la Californie. Lettres édifiantes, 5. Recuëil.

dans

dans la Medecine. « Il y a, dit Dioſcoride, une « eſpece de miel qu'on appelle ſucre, lequel ſe « trouve dans les roſeaux de l'Inde, & de l'Ara- « bie heureuſe, il a la conſiſtence du ſel, & il ſe « briſe entre les dents de la même maniere que « le ſel commun. » Seneque fait plus; Il explique de quelle maniere ce ſucre ſe forme, & de ſon ſentiment, on conclud que les Anciens penſoient, que ce miel étoit formé par la roſée du Ciel, laquelle s'arrêtant ſur les feüilles des roſeaux s'y congeloit; ou que ſortant du ſuc de la tige à la naiſſance des feüilles, & tranſpirant par les pores de la Plante en forme de gomme, il ſe durciſſoit au ſoleil, comme le ſel dans les marais ſalans. C'eſt, dis-je, ce qu'on voit exprimé dans ces paroles de Seneque. *Aiunt inveniri apud Indos mel in arundineis foliis quod, aut ros illius Cœli, aut ipſius arundinis humor dulcis & propinquior gignit.*

Dioſcorid. Lib. 2. cap. 104.

Seneca, Epiſt. 84.

Les Anciens ont auſſi connu un ſucre d'une autre eſpece tiré de ces mêmes roſeaux; mais ce n'étoit qu'un ſuc, une liqueur, & tout au plus un ſirop. Lucain déſigne cette eſpece par ce vers.

Lucanus. Lib. 3. v. 237.

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine ſuccos.

C'eſt auſſi de celui-là que parlent Solin, & Varron, dans les paſſages que j'en ay cités; mais ils ſont l'un & l'autre dans l'erreur, quand ils diſent qu'on l'exprime de la racine des roſeaux, au lieu que c'eſt de la moëlle de leur tige.

Or le ſucre dont on uſe aujourd'huy, eſt un ſucre factice. La canne dont on le tire, eſt une tige noüeuſe, ſpongieuſe, d'une écorce fort mince, & pleine d'une matiere miellée d'une très-grande douceur. On briſe les cannes dans des Moulins; on en exprime tout le ſuc dans des preſſoirs; on purifie enſuite toute la liqueur ſur le feu, & on la verſe dans des vaiſſeaux, où on la laiſſe ſe refroidir, & ſe congeler, de la maniere que l'on peut voir exactement détaillée dans le Pere Labat, & dans ceux qui en ont traité avant lui.

C'eſt cette maniere de faire le ſucre & de le raffiner que les Anciens n'ont pas connuë; ou du moins qu'il ne nous ont pas fait connoître. Elle eſt neanmoins ancienne & beaucoup anterieure à la découverte de l'Amerique. La connoiſſance en eſt venuë en Europe du temps des Guerres des Croiſades, par les voyages que les Chrétiens firent alors vers l'Orient, ainſi qu'il paroît par les témoignages des Auteurs de ces temps-là, Albert ou Alberic Chanoine d'Aix la Chapelle, Guillaume Archevêque de Tyr, Jacques de Vitré Evêque & Cardinal, Sanutus, &c.

Albertus Aquenſis. Lib. 5. cap. 37. Hiſt. Hiero.

* Albert rapporte que l'Armée des Croiſés reduite à une extrême diſette de vivres, fut fort ſou-

* *Albertus Aquenſis Hiſt. Hieros. Lib. 5. Cap. 37.* Calamellos ibidem mellitos per camporum planiciem abundanter repertos, quos vocant *Zucra*, ſuxit populus, illorum ſalubri ſucco lætatus; & vix ad ſatietatem præ dulcedine expleri hoc guſtato valebant. Hoc enim genus herbæ ſummo labore agricolarum per ſingulos excolitur annos deinde tempore meſſis maturum mortariolis indi-

lagée aux ſieges d'Albarie, de Marra, d'Archas, & aux environs de Tripoli, par les cannes de ſucre qu'on trouvoit dans la campagne, & dont la douceur faiſoit tant de plaiſir aux ſoldats qu'ils ne pouvoient s'en raſſaſier. « On cultive dans ces païs là, dit-il, cette Plante qu'on « ſeme toutes les années, & qui donne beaucoup « de peine aux païſans. Au temps de la moiſſon, « & lorſqu'elle eſt bien meure, les naturels du « païs briſent les cannes dans des piles, & après « en avoir exprimé le ſuc, & l'avoir bien purifié « ils le verſent dans des vaſes, où il ſe fige & blanchit comme la neige, ou le ſel le plus blanc. Ils « le rapent, & le mêlent avec leur pain; où ils le « font diſſoudre dans l'eau, & en aſſaiſonnent leurs « ragouts. Ceux qui en uſent le trouvent plus « agreable & plus ſain que le rayon de Miel. « C'eſt de cette eſpece de Miel, dit-on, ajoute-t-il « enſuite, que gouta Jonathas fils de Saül, lorſque tranſgreſſant les ordres de ſon pere, il penſa « luy en couter la vie pour cette deſobéiſſance. «

* Marin Sanut, dit Torxel, voulant exciter les

Marin. Sanutus. Lib. 1. part. 1. cap. 2. ſecret fidel. crucis.

genæ contundunt, ſuccum colatum in vaſis ſuis reponentes, quouſque coagulatus indureſcat ſub ſpecie nivis, vel ſalis albi. Quem raſum cum pane miſcentes, aut cum aquâ terentes, pro pulmento ſumunt, & ſupra favum mellis guſtantibus dulce ac ſalubre videtur. Aïunt quidam genus mellis eſſe quod reperiens *Jonathan* filius Saül Regis ſuper faciem terræ, inobediens guſtare præſumpſit. His ergo calamellis melliti ſaporis populus in obſidione Albariæ, Marræ, & Archas multum horrendâ fame vexatus, eſt refocillatus.

* *Sanutus Torſellus ſecretor. Fidel. crucis. Lib. 1. part 1. Cap. 2.* Et cum in terris ſoldano ſubjectis

Princes Chrétiens à ſe liguer contre les Turcs, ou les Sarazins maîtres de la Terre Sainte, commence ſon Ouvrage par mettre au jour les grands avantages que le Souldan, ou Sultan, retiroit du commerce des Indes, & en particulier des épiceries qu'il avoit ſeul de la premiere main, ce qui faiſoit ſa grande puiſſance & ſa grande richeſſe. Il vient enſuite aux moïens de l'affoiblir, en empêchant ce commerce dont les Chrétiens pouvoient profiter. Après un long détail, il dit: » Que » la ſoye & le ſucre viennent dans les terres du » Souldan, & que ce Prince & les Sarazins en re» tiroient de grands droits; Que ſi les Chrétiens » vouloient ſe liguer pour le voïage d'Oultremer, » le commerce de ces ennemis de la foy recevroit » un grand échec; puiſque dans la ſeule Iſle de » Chypre, le ſucre naît en ſi grande quantité, que » toute la Chrétienté pourroit s'en fournir; que » les cannes venoient auſſi fort bien dans l'Iſle de » Rhodes, dans la Morée, dans l'Iſle de Malte, » & qu'elles croîtroient de la même maniere dans » la Sicile, & dans les autres terres des Princes » Chrétiens, s'ils ſçavoient connoître leurs inte» rêts, & s'armer contre l'ennemi commun.

bombix & Zucharum creſcant in non modica quantitate, de quibus Soldanus & ſaraceni percipiunt magna pedagia & tributa, ſi Chriſtiani aſtricti fuerint, ſoldano & ſaracenis damnum non modicum eveniet, cum in Cypro tanta quantitas Zuchari naſcatur, quod Chriſtiani poterunt competenter furniri. Sed de Zucharo, naſcitur in Rhodo, Amorea, Marta & in Sicilia, & in aliis locis Chriſtianorum Zucharum naſceretur, ſi hoc procuraretur.

Il paroît que les Princes Chrétiens profiterent de ces avis : qu'on tranſporta les cannes de ſucre dans la Sicile, qu'on les y cultiva, & quelles y firent fort bien. * Falcandus dit, au ſujet des cannes de ſucre, qu'on cultivoit auprès de Palerme. « Vous verrez des campagnes remplies d'une moiſſon de Roſeaux dignes de l'admiration ; « les habitans les nomment *Cannes de Miel*, à cauſe « de la douceur du ſuc dont elles ſont remplies. « Ce ſuc, ſi l'on lui donne certains degrez d'une « cuiſſon moderée devient un ſyrop, une eſpece « de Miel ; ſi on le fait cuire encore davantage, il « ſe condenſe, & ſe convertit en ſucre. »

Falcandus in præfat. ad Hiſt. de Calamit. Sicil.

Il y avoit dès ces temps-là pour briſer les cannes des Moulins qu'on nommoit *Maſara* dans la langue des Sarazins, ce qu'on voit par le * Diplome, ou l'Acte de donation faite par Guillaume ſecond Roy de Sicile, à un Monaſtere de Religieux de l'Ordre de S. Benoiſt, ſitué dans l'Archevêché de Montreal. Nous lui accordons, dit ce Prince, dans le territoire de Palerme & dans ſa Banlieüe, de nôtre propre mouvement & en

Diplom. Guglielmi. 2. Regis Siciliæ apud Rocchum Pirrhum notit. 3. Eccleſ. Monteregalenſis.

* *Falcandus in Præfat. ad Hiſt. de Calamit. Sicil.* Occuret tibi mirandarum ſeges arundinum (in agro Panormitano) quæ cannæ mellis ab incolis nuncupantur, nomen hoc ab interiori ſucci dulcedine ſortientes. Harum ſuccus moderatè & diligenter decoctus, in ſpeciem mellis traducitur ; ſi verò perfectius excoctus fuerit, in ſaccari ſubſtantiam condenſatur.

* *Ex Diplomate Guglielmi 2. Regis Siciliæ apud Rocchum Pirrhum notitiâ 3. Eccleſiæ. Monteregalenſis.* In Panormo etiam & pertinentiis ejus..... Concedimus ei. (Monaſterio ſupradicto.) Liberè & abſque datione aliqua, molendinum unum ad molendas cannas mellis, quod ſaracenice dicitur *Maſara*, cum omnibus juſtitiis & pertinentiis ſuis, &c.

pur don, « un Moulin pour moudre les cannes « de ſucre, qu'en langue Sarazine on appelle *Ma-* « *ſara*, avec ſes droits de juſtice & toutes ſes au- « tres dependances. » Je ne crois pas qu'on ait continué à cultiver les cannes de ſucre en Europe, apparemment qu'elles ne continuerent pas auſſi à bien faire, ou bien que le commerce étant plus facile dans le Levant, on trouva plus de profit d'en acheter des commerçans, que de faire les frais d'une culture ingrate & ſujette à trop de dépenſe.

Les cannes de ſucre viennent naturellement en Amerique, & ſont une richeſſe qu'elle ne doit qu'aux faveurs du Ciel, & à la bonté de ſon terroir, ainſi que le Pere Labat l'a fort bien prouvé contre les pretentions de quelques Auteurs, qui ont écrit, que les Eſpagnols les avoient portées des Indes Orientales dans les Iſles Canaries, ou Fortunées, & de là en Amerique. Elles ne viennent pourtant bien que dans l'Amerique Meridionale, dans les Iſles du Golphe du Mexique, & peut-être aux extremités de la Septentrionale qui tirent vers le Sud. Les Ameriquains ne prenoient pas même la peine de les cultiver, & n'en tiroient pas un grand avantage. Les Eſpagnols furent auſſi aſſés long-temps ſans s'en aviſer, & ceux d'entre-eux qui furent les premiers à en prendre ſoin, n'eurent point d'abord la penſée d'en faire du ſucre, ou ne l'executerent point. Ce fut, ſelon Gonzales Oviedo, le Bachelier Gonzales de Veloſa, qui fit des depenſes extraordinaires pour faire une

Labat, Nouveaux voïages aux Iſles de l'Amerique. tom. 3. ch. 5.

Gonzales d'Oviedo. Hiſt. de las Indias. Lib. 4. cap. 8.

ſucrerie dans l'Iſle Eſpagnole, ou il fit venir des Canaries des Maîtres entendus pour faire le ſucre, & pour le raffiner; quelques-uns prétendent neanmoins, que ce fut le Caſtellan de la Vega Michel Valeſtrier de Catalogne. L'exemple de l'un & de l'autre aïant bien réuſſi, fut ſuivi de pluſieurs perſonnes, qui en aïant établi en pluſieurs endroits de ce Nouveau Monde, y firent fleurir le commerce d'une marchandiſe, qui vaut en quelque ſorte les richeſſes du Perou.

Voſſius croit que l'étimologie de *Saccharum* vient du mot Arabe סכר Sacar, ou de l'Hébreu שכר Schakar, qui veut dire s'enyvrer, à cauſe qu'on tiroit des Roſeaux, qui font le ſucre, des boiſſons enyvrantes : ce que Strabon ſemble favoriſer au Livre 15. Car il nous aſſure, ſur le témoignage de Nearque, « que dans l'Inde les Ro- « ſeaux produiſent du Miel ſans le ſecours des « Abeilles, & quoique ce ne ſoit point, dit-il, un « arbre ou une plante qui porte du fruit, celle-ci « neanmoins en porte un, lequel a la proprieté « d'enyvrer. «

Voſſius de Phyſiol. chr. & Theol. Gentil. Lib. 5. cap. 14.

Strabo. Lib. 15. p. 477.

Cette fin du paſſage de Strabon eſt aſſés obſcure, & ſemble même renfermer une contradiction. Car quel eſt ce fruit d'un arbre, ou plutôt d'une plante, qui ne porte point de fruit ? Cela peut s'expliquer neanmoins parce que je vas dire. Entre les eſpeces de Cannes & de Roſeaux il n'y en a point qui porte proprement du fruit ; mais le Maïs, le Gom qui eſt auſſi un eſpece de Maïs

d'un grain plus petit, & quelques autres Plantes miliacées étant auſſi en même-temps arundinacées, (quoiqu'on ne leur donne pas communément le nom de Roſeaux,) ce que dit Strabon peut fort bien leur convenir; & c'eſt ainſi qu'on doit expliquer ces Auteurs; car dans celles-là on peut trouver trois choſes. La premiere c'eſt le grain dont les Sauvages font leur nourriture commune, & dont ils tirent des farines; en ſecond lieu, les boiſſons propres à enyvrer; car ſoit du grain, ſoit de la tige, on tire de l'eau de vie un vin aſſés agreable, & de fort bon vinaigre; en troiſiéme lieu, de la canne du Maïs, lorſqu'elle eſt dans ſa ſéve, on exprime un ſucre très-fin & très-delicat, ainſi qu'il eſt marqué dans le Dictionnaire Univerſel imprimé à Trevoux. Je n'en ai point vû de cette eſpece, & nos Sauvages ne le travaillent point; je n'ai cependant point de peine à le croire; car la tige du Maïs lorſqu'elle eſt pleine de ſon ſuc, eſt remplie d'une eau miellée, laquelle eſt très-ſaine & très-rafraichiſſante. Les Iroquois nomment ces tiges *Ohere*, & les François les appellent *Sucets*. On arrache pour l'ordinaire dans les Champs de bled d'Inde les tiges qui ont manqué, & qui n'ont point d'épy; & après les avoir dépoüillées de leurs feüilles, & de leur écorce, laquelle eſt fort mince, on en ſuce la moëlle, qui eſt fort charnuë, & qui a un goût auſſi agreable que l'hydromel. Les autres Cannes de ſucre ne portent point d'autre fruit que

le

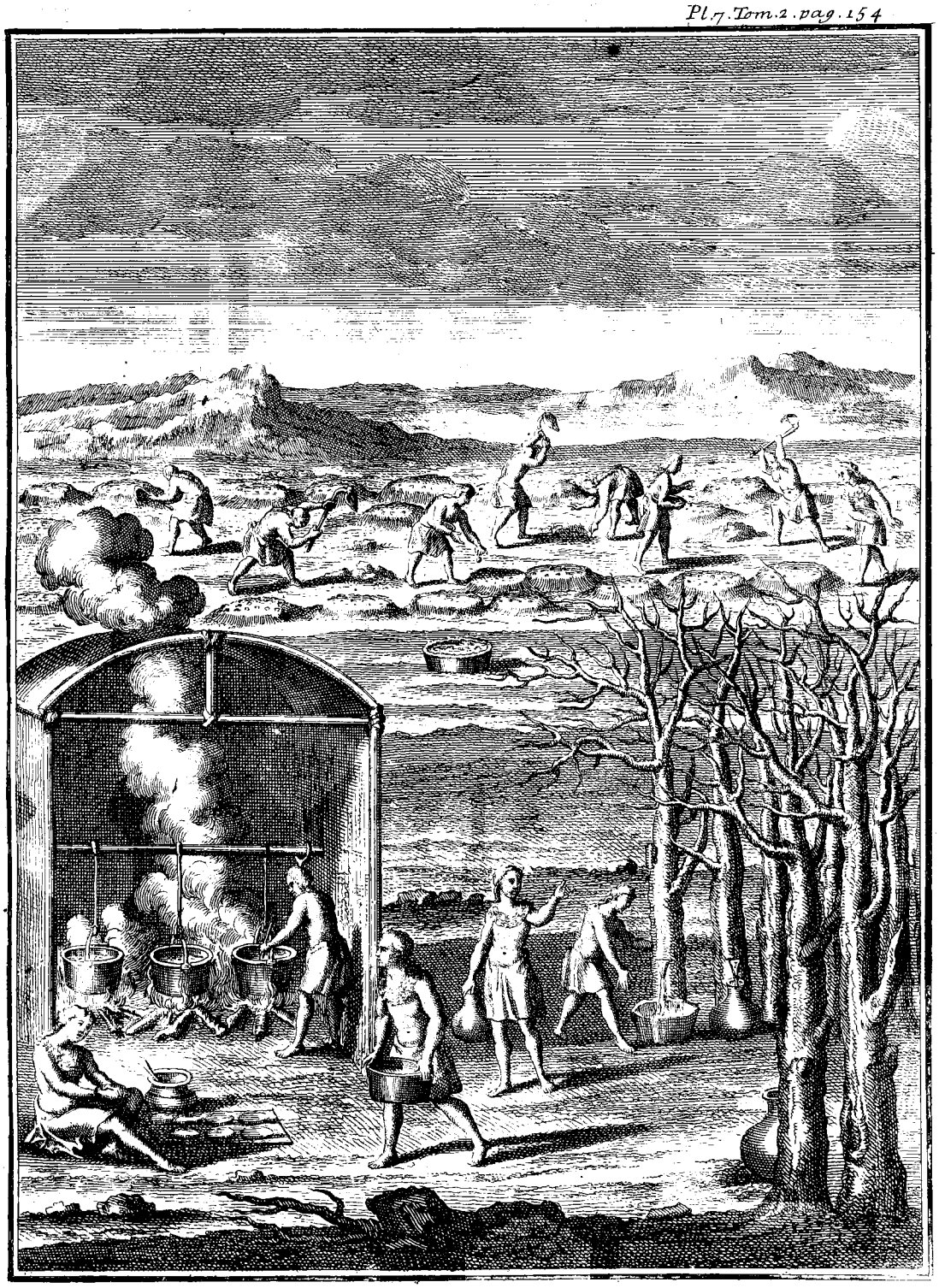
le ſucre même. On fait auſſi de celles-là de l'eau de vie, un vin très-delicat & très-gratieux, & de fort bon vinaigre. Ainſi de quelque maniere qu'on explique le paſſage de Strabon, il eſt toûjours vrai de dire, que les Roſeaux produiſent un Miel, qui n'eſt pas l'ouvrage des Abeilles, & que de leur fruit, ou de leur ſuc, il ſe fait des liqueurs capables d'enyvrer.

Le même Strabon nous apprend, que les vaſtes regions de la Scythie produiſoient auſſi leur miel, où les Abeilles n'avoient point de part. Mais il étoit different de celui des Indes, & de l'Arabie heureuſe, en ce que ce dernier étoit produit dans les Roſeaux. Au lieu qu'il dit ſimplement que dans l'Hircanie & dans quelques autres païs voyſins, c'étoient des arbres, qui étoient comme autant de ruches, & dont le miel découloit par toutes les feüilles. Strabon parle encore ici dans les principes de l'ignorance commune aux Auteurs de l'Antiquité, touchant la maniere dont ſe faiſoit le ſucre, de ſorte qu'il paroît être dans la même erreur où étoient ceux, qui croyoient que le ſucre fut une gomme, une liqueur, ou un ſel, qui tranſpiroit par les pores des feüilles; ou bien une roſée celeſte laquelle ſe chriſtalliſoit, & ſe condenſoit, comme la Manne. Il eſt cependant naturel de penſer, que Strabon ne fait que nous indiquer icy la maniere dont nos Sauvageſſes font le ſucre, qu'elles expriment du ſuc des arbres, & en particulier des Erables : ce que je

vas maintenant expliquer.

Au mois de Mars, lorſque le Soleil a pris un peu de force, & que les Arbres commencent à entrer en ſéve, elles font des inciſions tranſverſales avec la hache ſur le tronc de ces arbres, d'où il coule en abondance une eau, qu'elles reçoivent dans de grands vaiſſeaux d'écorce; elles font enſuite boüillir cette eau ſur le feu, qui en conſume tout le phlegme, & qui épaiſſit le reſte en conſiſtence de ſyrop, ou même de pain de ſucre, ſelon le degré & la quantité de châleur qu'ils veulent lui donner. Il n'y a point à cela d'autre myſtere. Ce ſucre eſt très-pectoral, admirable pour les médicamens; mais quoiqu'il ſoit plus ſain que celui des Cannes, il n'en a point l'agrément, ni la délicateſſe, & a preſque toûjours un petit goût de brûlé. Les François le travaillent mieux que les Sauvageſſes de qui ils ont appris à le faire; mais ils n'ont pû encore venir à bout de le blanchir, & de le raffiner.

Pour que les Arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il y ait au pied une certaine quantité de neige, laquelle entretienne leur fraîcheur; qu'il géle bien pendant la nuit, & que le jour ſoit pur, ſerain, ſans vent & ſans nuages; car le Soleil ayant alors plus de force, dilate les pores des arbres que le vent au contraire reſſerre, de ſorte qu'il les empêche de couler. Les Arbres ceſſent de donner, lorſque la ſéve commence à prendre plus de conſiſtence, & à s'épaiſſir. On



s'en apperçoit bien-tôt ; car, outre que les Arbres donnent moins, l'eau qui en ſort, eſt plus glaireuſe ; & quoiqu'elle ait plus de corps que la premiere, elle ne peut plus ſe chriſtalliſer, ni être miſe en pain de ſucre, & ne fait plus qu'un ſyrop gluant & imparfait.

Les Poëtes, dans les deſcriptions qu'ils font de l'Age d'or, ou des Siecles qui peuvent lui être comparés, nous diſent entr'autres merveilles, que les chênes les plus durs diſtilloient du miel, ou qu'ils en diſtilleront. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs Hyberboles, ou d'autres Phénomenes purement ſymboliques & metaphoriques, comme quand ils diſent que le miel coulera des rochers ; que les buiſſons produiront des grappes de raiſin ; qu'on verra ſortir des fontaines de lait & de vin ; nos Sauvages font voir qu'ils en ſçavent plus qu'eux, ayant ſçû tirer des érables, qui ſont une eſpece de chêne très-dur, un ſuc naturel, lequel a autant, ou plus d'agrément, que le miel que font les Abeilles.

Il ſe trouve beaucoup d'arbres & de plantes, dont on peut faire du ſucre & diverſes liqueurs, ſans parler des eſpeces de palmiſte. Les Noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le ſucre en eſt fort bon. Celui d'eau de frêne eſt très-délicat ; mais il faut une quantité conſiderable de cette eau, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un ſucre encore plus fin des fleurs du cotonnier,

connu des Botaniſtes ſous le nom d'*Apocynum Canadenſe*; mais je ne ſçache pas que les Sauvages tirent aucun ſucre, ou aucun miel du ſuc des fleurs, comme faiſoient autrefois les Zigantes, Peuple d'Afrique, leſquels égaloient en ce point le travail des Abeilles.

Apollon. Alexand. Hiſt. Comment. cap. 38.

Hiſt. de Virginie, Liv. 2. chap. 4. A. 6.

L'Auteur de la nouvelle Hiſtoire de la Virginie, parle d'un arbre qui y porte le miel, « lequel eſt contenu dans une gouſſe épaiſſe, & enflée, qui paroît de loin comme la coſſe des pois ou des féves. » Strabon dit que dans les Indes, il ſe trouve un arbre d'une médiocre grandeur, qui porte des écoſſes de la longueur de dix doigts, pareilles à celles des féves, & qui ſont pleines de miel; mais d'un miel ſi dangereux, que ceux qui en goûtent, ont bien de la peine à en réchapper. Le même Auteur fait mention de certains arbres, qui portoient une eſpece de miel aux extrémités de leurs branches, ou dans les boutons de leurs feüilles; ce miel rendoit fols ceux qui en prenoient; & il raconte que les Moſynœciens, dans le païs déſquels ces arbres ſe trouvent, ſe ſervirent avec adreſſe de la douceur de ce miel, pour faire une trahiſon aux Troupes du grand Pompée. Ils vinrent au-devant d'elles ſous le ſemblant d'une feinte amitié, ils les régalerent leur firent boire de cette liqueur en quantité, & taillerent en pieces trois Cohortes entieres lorſque cette boiſſon les eut mis hors de ſens & hors d'état de ſe défendre. Il y a apparence que les

Strabo, Lib. 15. p. 477.

Strabo, Lib. 11. p. 378.

Moſynœciens faiſoient de ce miel des liqueurs agreables ; mais qui enyvroient comme le vin, ceux qui en buvoient avec excès, & que les Troupes Romaines, qui n'y étoient pas accoutumées, furent plutôt yvres que ceux qui les invitoient, & leur tenoient compagnie à en boire. Il eſt auſſi très-probable qu'Herodote parle d'une boiſſon enyvrante, ſous le nom de miel, lorſqu'il dit des Ouvriers de Callatebe en Lydie, qu'ils faiſoient un miel artificiel avec du froment & des bruyeres. Herodot. lib. 7. n. 31.

L'eau d'Erable eſt très-gracieuſe à boire ſans être cuite. Elle aigrit d'elle-même, & fait un vinaigre paſſable, ſi on la conſerve quelque tems. On en peut faire un très-bon hydromel avec ſon ſyrop ; mais on ne pourroit pas en tirer de l'eau de vie, comme on le fait des cannes de ſucre.

Les Auteurs modernes croyent que les Anciens ne ſe ſervoient du ſucre que dans la Médecine. Pline le dit & les authoriſe, ainſi que je l'ai déja remarqué, & cela peut être. Mais le ſucre ayant le même nom que le miel, & ayant dans ſon uſage quelque choſe encore de plus agréable, qui les empêchoit de s'en ſervir au lieu de miel, qu'ils mettoient à toutes ſauces, juſques dans leur pain & dans leur vin ?

Les Sauvageſſes font cuire leur bled d'Inde en guiſe de Pralines dans leur ſyrop d'Erable, & elles mêlent leur ſucre broyé avec les farines groulées, dont elles font les proviſions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conſerve mieux, &

eſt beaucoup plus agréable.

Arbres portant la cire.

J'ajoûterai ici par occaſion, que comme il y a des arbres, & des plantes, qui produiſent un miel, lequel n'eſt point l'ouvrage des Abeilles, il y a auſſi des plantes, qui produiſent de la cire où les Abeilles n'ont point de part. C'eſt un petit arbuſte, qui vient ſur le bord des lacs, des rivieres, & des marécages. Il a aſſez l'air d'un Myrte, ſa feüille ne differe preſque point de l'Apalachine, qu'on a découverte à la Loüiſiane. Il porte des bayes de la groſſeur d'un grain de poivre. On fait boüillir ces bayes dans l'eau, ſur la ſurface de laquelle il s'éleve une graiſſe ou une matiere onctueuſe, qu'on recuëille, & qui eſt la ſubſtance de ces bayes mêmes, laquelle en boüillant ſe détache de ſon noyau. On fond enſuite toute cette matiere enſemble, laquelle en ſe refroidiſſant ſe met en conſiſtance d'une cire verte, tranſparente, dure, & d'une odeur très-agréable. J'en ai vû des bougies, qui ne couloient point en brûlant, & qui répandoient une odeur auſſi balſamique que celle des plus doux parfums, ſans porter à la tête & faire mal au cœur, comme la plûpart des caſſolettes.

Ce n'eſt point aux Sauvages qu'on en doit l'invention. Ils ne ſe ſervent encore que des chandelles de Cerés; c'eſt-à-dire, de torches d'un bois fort combuſtible, ou d'écorce roulée de Bouleau, ou de quelqu'autre arbre gommeux. Ce

fut, dit-on, un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui s'aviſa le premier de fondre ces bayes, & qui de cette même cire, dont on a fait enſuite des bougies, fit encore pluſieurs belles opérations dans la Chirurgie, en la faiſant entrer dans ſes Médicamens.

Des Plantes dont on tire le fil.

Les Sauvageſſes ne ſement point dans leurs champs le chanvre, ni le lin. L'une & l'autre Amerique produiſent d'elles-mêmes pluſieurs plantes filacées, dont elles ſçavent faire uſage, & qu'elles mettent en œuvre ſans beaucoup de peine, & ſans ſe ſervir de fuſeau & de quenoüille. Telles ſont une ſorte de chanvre ſauvage, diverſes eſpeces de Pites dont on tire un fil très-délié : deux ou trois ſortes de Cotonniers, dont les femmes des Caraïbes font les beaux lits de coton, qu'on nomme Hamacs, & dont nous avons déja ſouvent parlé. Tels ſont encore le Mahot, le Bouleau, &c.

Les Iroquoiſes & les Sauvageſſes de la Nouvelle France, font une ſorte de fil de l'écorce du bois blanc, dont elles font les ſacs à mettre les proviſions de leurs maris, quand *ils* vont en voyage ; les colliers ou les longes dont elles ſe ſervent pour tranſporter les fardeaux, & divers autres petits ouvrages ſelon leurs petits beſoins. Elles enlevent de cette écorce celle qui eſt la plus délicate & la plus voiſine du corps ligneux ; elles la coupent avec l'ongle en rubans, qu'elles

ſont roüir & macerer dans l'eau, comme on en uſe pour le chanvre, & pour le lin ; & après quelques préparations, que je n'ai pas aſſez ſuivies, elles la réduiſent en de ſi petits filamens, qu'elles peuvent aiſément la tordre ſur leurs genoux & la mettre en peloton.

Dans les petits ouvrages qu'elles font avec ces differentes ſortes de fils, elles entremêlent fort proprement le poil d'Elan, de Bœuf ſauvage, & de Porc-épy, teints en diverſes couleurs. Pour faire ces diverſes teintures elles ſe ſervent de differens ſucs qu'elles expriment de certaines plantes, ou bien elles les font boüillir avec des racines & des herbes, qui leurs ſont connuës, avec des écorces & des copeaux de quelques arbres, dont le ſuc s'imbibe facilement dans les choſes qu'elles veulent teindre, après quelques boüillons & ſans autre préparation.

Elles ſuppléent auſſi au défaut du fil en differentes manieres. Pour coudre les robbes de fourrures, elles employent les boyaux des animaux deſſechés ; ou des filamens tirés de leurs nerfs, ou bien des longes faites de peaux paſſées & coupées bien-menu. Pour coudre les canots, on ſe ſert d'écorces ou de racines. Les petites racines qu'on met en œuvre pour les canots d'écorce de Bouleau, ſont d'un fort bon uſage & d'une grande propreté.

DE LA GUERRE.

LEs Hommes, qui ſont ſi deſœuvrés dans leurs Villages, ne ſe font une gloire de leur indolence que pour donner à entendre qu'ils ne ſont proprement nez que pour les grandes choſes, & ſur-tout pour la Guerre, laquelle expoſant leur courage aux plus rudes épreuves, leur fournit de frequentes occaſions de mettre dans ſon plus beau jour toute la nobleſſe de leurs ſentimens, & l'inébranlable fermeté d'une grandeur d'ame vraïement heroïque. La chaſſe & la pêche, qui après la guerre emportent toute leur attention, ne leur ſont agreables, que parce qu'elles en ſont l'image, & peut-être en laiſſeroient-ils le ſoin aux femmes, ainſi que de la nourriture & de tout le reſte, ſi elles n'étoient en même-temps un exercice qui les forme à ſe rendre terribles à des ennemis encore plus redoutables, que ne le ſont les bêtes feroces.

Il falloit que les Peuples de Thrace fuſſent bien belliqueux, puiſque pour donner l'idée de leur valeur, toute la Fable a concerté de faire naître chez eux le Dieu Mars, & que les Grecs jaloux de toutes les Nations, & qui ont pris des Barbares tout ce qu'ils ont pû, n'ont pourtant pas oſé leur ravir ſa naiſſance pour s'en faire honneur. Si mes conjectures, ſur l'origine des

Ameriquains, ſont bien fondées, on peut dire que leur bravoure ne ſert qu'à fortifier celle-ci davantage. Ils ont tous le cœur haut, l'air fier & noble ; ils font tous conſiſter leur gloire dans leur courage, & leur réputation ne s'établit que par les preuves fréquentes qu'ils ont données d'une intrépide fermeté.

Mais ſi l'Areskoui des Hurons & des Iroquois eſt l'Arés des Grecs, ou le vrai Mars de la Thrace, il faut avoüer auſſi que les Iroquois & les Hurons ſont encore plus dignes d'appartenir de plus près au Dieu de la Guerre, que les autres Nations Barbares de l'Amerique, par la ſuperiorité qu'ils ont ſur elles du côté de la valeur. Ils peuvent céder à quelques-unes quelques avantages de l'eſprit & du corps : la vivacité dans la converſation, la douceur dans la phyſionomie, l'adreſſe en differens exercices, la legereté à la courſe, ainſi du reſte ; mais ils ne cédent à qui que ce ſoit pour la bravoure, ils paſſent inconteſtablement pour être les meilleurs ſoldats, & on ne peut au moins leur diſputer la qualité de braves.

La Guerre eſt pour les Iroquois & pour les Hurons un exercice néceſſaire, & peut-être eſt-ce la même choſe pour tous les autres Sauvages de l'Amerique. Car outre les motifs ordinaires qu'on a de la déclarer à des voiſins incommodes, qui leur donnent ombrage, ou qui leur en fourniſſent des cauſes légitimes, en leur donnant de juſtes ſujets de plainte, elle leur eſt encore comme in-

diſpenſable par une de leurs loix fondamentales.

Les familles, ainſi que je l'ai déja obſervé, ne ſe ſoutiennent que par le nombre de ceux qui les compoſent, ſoit hommes, ſoit femmes; c'eſt dans ce nombre que conſiſtent leurs forces & leurs principales richeſſes. La perte d'une ſeule perſonne eſt une grande perte, mais une perte qu'il faut néceſſairement réparer, en remplaçant cette perſonne qui manque, par une ou par pluſieurs autres, ſelon que la perſonne qu'on doit remplacer, étoit plus ou moins conſiderable.

Ce n'eſt point à ceux de la Cabane à réparer cette perte, mais à tous ceux qui y ont des alliances, ou leur *Athonni*, comme ils parlent; & voilà en quoi conſiſte l'avantage d'une Cabane d'avoir pluſieurs hommes, qui y ayent pris naiſſance. Car ces hommes quoique iſolés chez eux & bornés à eux-mêmes, ſe mariant dans des Cabanes differentes, les enfans qui naiſſent de ces divers Mariages, deviennent redevables à la Cabane de leurs Peres, à laquelle ils ſont étrangers, & contractent l'obligation de les remplacer; de ſorte que la Matrone qui a la principale autorité dans cette Cabane, peut obliger ces enfans d'aller en guerre comme bon luy ſemble, ou les retenir s'ils vouloient entreprendre une guerre, qui ne luy plut pas.

Quand donc cette Matrone juge qu'il eſt temps de relever l'arbre, ou de remettre ſur la natte, quelqu'un de ceux de ſa famille que la mort lui

a enlevé, elle s'adreſſe à l'un de ceux, qui ont leur *Athonni* chez elle, & qu'elle croit le plus capable d'executer ſa commiſſion. Elle luy parle par un collier de porcelaine, & luy explique ſes intentions pour l'engager à former un parti; ce qui eſt bien-tôt fait.

Il faut qu'il y ait quelque choſe de ſemblable établi parmy les autres Nations: mais qui peut varier neanmoins ſelon les regles dont la Ginécocratie eſt établie parmi elles. En certain temps les femmes de la Floride viennent toutes enſemble devant le Chef, & ſe mettant en ſa preſence en poſture de ſuppliantes, elles pleurent les morts de leur Nation, chacune luy repreſentant les pertes qu'elle a ſouffert dans ſa famille, & elles lui demandent toutes de donner quelques ſoulagement à leur douleur, en tirant vengeance des ennemis qui l'ont cauſée. Parmy les Caraïbes & les Breſiliens, ce ſont auſſi les femmes, qui ſont chargées du ſoin de ſolliciter les guerriers de vanger les injures faites à leur Nation par leurs ennemis communs. C'eſt pendant leurs feſtins que les femmes pleurent parmi eux, exagerant ce qu'elles ont ſouffert, s'efforçant par leurs plaintes & par leurs paroles d'échauffer le courage de leur jeuneſſe, afin de l'animer à marcher hardiment au combat, & à y donner des preuves de leur valeur & de leur amour pour ceux de leur Nation dont ils vangent la mort.

Il faut outre cela qu'il y ait quelque obligation

particuliere dans les familles, de prendre en main la querelle les unes des autres, avec des Loix neanmoins un peu differentes de celles des Iroquois. C'eſt ce que j'infere de ce qu'en a dit Thevet dont je rapporteray ici les propres paroles. « Quant aux dites « femmes veuves, elles ne ſe remarient point, ſi ce « n'eſt aux freres & plus proches parens de leur dé- « funt mary, leſquels auparavant faut qu'ils van- « gent la mort dudit défunt, s'il a été pris & man- « gé de l'ennemi. S'il eſt mort de vieilleſſe ou ma- « ladie, il faut que celui qui doit prendre la veu- « ve pour femme, amene un priſonnier qui né- « toïe ſur la foſſe du trépaſſé, ſoit qu'on ait chan- « gé de Village ou autrement: auſſi que toutes les « pennaſſeries, colliers, arcs & fléches d'iceluy « ſoient lavées par ledit priſonnier, même ſon « grand lict où il couchoit de ſon vivant. Encore « ne ſe remarient jamais leſdites veuves, à un « moins fort & vaillant qu'étoit leur mary; car « autrement on les dépoſeroit, & leurs enfans & « alliez mêmes en feroient fâchez & mal contens, « de façon que s'il n'y a rencontre pareille, elles « aiment mieux demeurer ainſi veuves tout le reſ- « te de leur vie, & finir leurs jours avec leurs en- « fans: & encore qu'elles ſe remarient, ſi eſt-ce tou- « tefois plus d'un an après le trépas de leur mary, « & autres choſes cy-deſſus accomplies. A ce pro- « pos je vous raconteray ici d'une femme, laquel- « le après la mort de ſon mary, qui avoit été pris « & mangé de ſes ennemis, ne ſe voulant jamais «

Thevet Coſmog. univ. liv. 21. ch. 8. p. 927.

» remarier, parce que nul des parens dudit défunt
» ne s'étoit efforcé de vanger ſa mort, & pour cet-
» te cauſe prenant l'arc & flêches s'en alla elle-
» même en la guerre avec les hommes, & fit tant
» qu'elle amena des priſonniers, qu'elle bailla à
» tuer à ſes enfans, leur diſant : tués, mes chers
» enfans, vangez la mort de votre pere défunt,
» puiſque nul de ſes parens n'en fait autre ven-
» geance: c'eſt poſſible, parce que je ne ſuis pas aſ-
» ſez jeune & aſſez belle, mais une choſe eſt en
» moi, c'eſt que je ſuis forte & vaillante, pour
» vanger la mort de votredit pere mon mary; &
» de fait cette femme fit tant, qu'elle print plu-
» ſieurs de ſes ennemis priſonniers, qu'elle faiſoit
» tuer, mêmes aux jeunes freres & neveux dudit
» défunt : de ſorte que remettant tous actes femi-
» nins & prenant les maſculins & virils, ne por-
» toit plus les cheveux longs comme les autres
» femmes ou comme elle avoit accoutumé, ains
» s'accouſtroit avec des pennaſſeries & autres
» choſes convenantes aux hommes. Revenons
» à notre propos : après avoir donc bien banqueté,
» faiſant des fluttes des os de bras & jambes de
» leurs ennemis, & autres inſtrumens, comme ta-
» bourins faits à leur mode, & s'en vont ſautans,
» & danſans joyeuſement tout au tour de leurs
» loges là où cependant les plus anciens ne ceſſent
» tout le long du jour de boire ſans manger, ſe-
» lon la coutume, & ſont ſervis par les veuves du
» défunt & parentes d'iceluy, & m'étant informé

d'eux de ces façons de faire, me répondirent, « que c'étoit pour hauſſer le cœur à la jeuneſſe, & « afin de l'animer à marcher hardiment en guerre « contre leurs ennemis, avec l'eſpoir d'un tel hon- « neur, après qu'ils ſeront decedez. «

Les guerriers n'attendent pas toûjours qu'on les ſollicite, leur devoir les avertit ſuffiſament, & le deſir d'acquerir de la gloire, les preſſe encore plus vivement que le devoir & l'uſage. Celui qui a envie de lever un parti, ou qui eſt ainſi engagé à le faire, fournit un collier, ou bien s'il la reçû, il le montre à ceux qu'il veut enroller dans ſon expedition, comme le ſignal de ſon engagement, & du leur, ſans leur dire neamoins ni qui l'a ſollicité d'aller en guerre, ni qui eſt la perſonne qu'il veut remplacer; que s'il fait tant que de s'en expliquer à eux, c'eſt un ſecret entre les quartiers dont le Village n'a point de connoiſſance.

La guerre peut-être regardée ou comme particuliere quand elle ſe fait par de petits partis, dont il y en a preſque toûjours quelqu'un en campagne: ou comme générale quand ils marchent en Corps d'armée, & qu'elle ſe fait au nom de la Nation.

Les Anciens ne ſont pas toûjours conſultés par les Chefs de ces petits partis; mais ils ne s'y oppoſent pas, quand l'interêt de la Nation n'y eſt pas lui-même oppoſé. Ils ſont au contraire bien aiſes de voir que leur jeuneſſe s'exerce, & s'entretienne dans cet eſprit guerrier, qui fait leur ſûreté en

les rendant formidables. Mais s'ils craignoient que le nombre de ces partis n'affoiblit trop leur village ; qu'ils allaſſent inſulter quelque nation qu'ils veulent encore ménager ; ou bien qu'ils euſſent beſoin de leurs Guerriers pour quelque deſſein ſecret, alors ils font agir ſous main pour arrêter les Chefs. Si leurs négotiations ne ſont pas aſſés heureuſes, ou qu'ils voyent quelque difficulté à y réüſſir, ils les laiſſent partir & les font revenir par de faux avis qu'ils leur font donner adroitement en chemin ; mais le plus ſûr moyen qu'ils ayent en main pour rompre leurs entrepriſes, c'eſt de gagner les Matrones des Cabanes, où ceux qui ſe ſont engagés avec le Chef ont leur *Athonni* ; car celles-ci n'ont qu'à interpoſer leur autorité pour faire avorter tous les projets les mieux concertés ; ce qui montre qu'elles ont un crédit en quelque ſorte plus réel que le conſeil même des anciens. Mais on employe rarement ce moyen, parce que les Sauvages ſe ménagent extrêmement les uns les autres, & ne veulent que difficilement mettre en œuvre ces voyes de crédit & d'autorité, qui peuvent faire violence à l'inclination.

Ces petits partis ne ſont compoſés d'ordinaire que de ſept ou huit perſonnes d'un Village ; mais ce nombre groſſit aſſez ſouvent par ceux des autres Villages, ou des nations alliées qui s'y joignent ; & ils peuvent être comparés aux Argonautes, qui pour leur célébre entrepriſe, compoſoient

† Vid. Apoll. Rhod. lib. 1, Argonaut.

une

une armée, laquelle n'étoit pas plus nombreuſe que la moindre Compagnie d'Infanterie.

Les partis détachés, qui ſe forment ainſi en pleine paix, pour ne pas intereſſer la Nation par des hoſtilités, leſquelles pourroient avoir des ſuites facheuſes, vont porter la Guerre chez les peuples les plus reculés. Ils ſeront deux ou trois ans en chemin, & feront deux ou trois mille lieües, à aller & venir pour caſſer une tête, & enlever une chevelure. Cette petite Guerre eſt un veritable aſſaſſinat, & un brigandage, qui n'a nulle apparence de juſtice, ni dans le motif qui l'a fait entreprendre, ni par rapport aux peuples à qui elle eſt faite: ils ne ſont ſeulement pas connus de ces Nations éloignées, ou ne le ſont que par les dommages qu'ils leur cauſent, lorſqu'ils vont les aſſommer, ou les faire eſclaves preſque juſques aux portes de leurs Paliſſades. Les Sauvages regardent cela neanmoins comme une belle action.

La Guerre, qu'ils ſe font entre voiſins, eſt ordinairement plus motivée. La jalouſie, qui regne entre tous ces peuples, fait que ſe procurant mutuellement divers dégoûts, ils ne tardent pas long-temps à avoir des cauſes legitimes d'une rupture. Pour peu qu'ils ſoient aigris, ou qu'ils croyent avoir raiſon d'être mécontens les uns des autres, ils ne laiſſent point paſſer les occaſions qui ſe preſentent de prendre à leur avantage, ceux dont ils peuvent aiſément ſe défaire,

lorſqu'ils les rencontrent dans leurs Païs de chaſſe, ou qu'ils paſſent à l'écart ſur leurs Terres, en revenant de faire la Guerre dans les Païs éloignés. L'eſperance de l'impunité, & de pouvoir dérober à la connoiſſance des intereſſés ces ſortes d'aſſaſſinats, enhardit beaucoup à les commettre ; mais ils ne peuvent être ſi ſecrets que le myſtere ne s'en découvre tôt ou tard, par l'imprudence des coupables, ou qu'ils ne laiſſent de violents ſoupçons, qui font des playes auſſi profondes que les preuves les plus complettes, & les mieux developpées. La Nation, qui eſt en faute, tâche alors de ſe juſtifier le mieux qu'elle peut. Elle fait préceder les excuſes les mieux colorées, elle va enſuite couvrir les morts, & faire des préſens pour reſſerrer les nœuds d'une intelligence prête à ſe rompre ; mais bien que ces préſens ſoient acceptés, ſi la conjoncture des temps n'eſt pas propre au deſſein qu'on auroit d'en prendre une vengeance entiere, on ne doit pas ſe flater que l'injure ſoit entierement oubliée. L'appareil qu'on a mis ſur cette playe ne fait que la couvrir ſans la fermer, elle ſaigne interieurement, tandis que l'ennemy n'en a point reçû tout le châtiment que le reſſentiment inſpire : le Conſeil tient un Regiſtre exact de ceux, qui ont été tués dans ces ſortes d'occaſions, & on en rafraichît la memoire juſqu'à ce qu'on ſoit en état d'en prendre la ſatisfaction la plus éclatante.

Le Conſeil ne ſe détermine point à la Guerre,

ſans en avoir couvé long-temps le deſſein, & ſans avoir peſé toutes les raiſons du pour & du contre, avec beaucoup de maturité. Toutes les Aſſemblées roulent ſur cette matiere. On y examine avec ſoin toutes les ſuites d'une entrepriſe de cette conſequence: on y met en déliberation les moyens & les meſures qu'on peut prendre, & on ne neglige aucune des moindres précautions. Ils n'obmetent rien en particulier pour s'aſſurer de leurs alliez, & de leurs voiſins; ils envoyent chez tous des ambaſſades ſecretes, & des colliers ſous terre, pour les engager à embraſſer la même cauſe, ou pour les obliger à ſe tenir neutres, par les motifs de défiance qu'ils ont ſoin de ſemer, afin de les tenir en reſpect les uns par les autres.

La paix dans le Conſeil a ſes partiſans zelez auſſi-bien que la Guerre. Ceux qui ne ſont animés à la vengeance que par la perte de leurs concitoyens, quoi qu'ils ne voyent pas ces ſortes de pertes avec indifference, les ſentent cependant bien moins que ceux, qui pleurent leurs freres, ou leurs proches; ils ſont auſſi plus en état de juger s'il convient mieux d'éclater ou de diſſimuler: mais ils ne ſont pas toûjours les maîtres de faire goûter la ſolidité de leurs raiſons. Dans les cas de partage, ceux qui ſont le plus irrités font quelquefois engager la partie ſous-main, & commencer les hoſtilités par des avanturiers détachés, qui font pancher la balance, & hâtent la concluſion d'une Guerre que les circonſtances rendent alors neceſſaire.

La paix étant ainſi rompuë, ou toutes les meſures étant bien concertées pour la rompre, on leve publiquement la Hache, on l'envoye porter ſolemnellement ſelon la coutume, aux Nations alliées, & on chante la Guerre dans tous les villages. La terreur du nom Iroquois eſt tellement répanduë, que dans ce moment tous leurs voiſins tremblent chacun pour ſoy, & ne ſortent d'inquietude que lorſqu'ils ont vû ou le coup doit aller frapper. C'eſt une politique dans ceux là, lors même qu'ils chantent la Guerre, de ne point ſe hâter de partir, & de balancer long-temps le coup pour les tenir tous en haleine; de differer ſouvent d'une année à l'autre, pour endormir & pour engager dans une fauſſe ſecurité, ceux qu'ils veulent ſurprendre: mais c'eſt auſſi une politique ordinaire dans les autres de donner cours à tous les bruits de Guerre, quelques faux qu'ils puiſſent être, de les fomenter, de les reveiller, ou de les répandre eux-mêmes, afin de tenir leur jeuneſſe ſur le qui vive, & de n'être point pris au dépourvû.

La Guerre aïant été établie par la neceſſité de ſe mettre à l'abry de l'injuſtice, de repouſſer la force par la force, & de ſe faire raiſon des injures que les Peuples pouvoient recevoir les uns des autres, fut auſſi ſanctifiée par la Religion, ainſi que je l'ay dit, & avoit ſes Loix univerſellement receües, qu'on obſervoit ſcrupuleuſement même entre ennemis, afin qu'elle ne ſortit pas elle-même hors des bornes de la juſtice, & qu'el-

le ne violât pas le droit des Gens qu'elle devoit plûtôt maintenir. Sur ce principe, nous voyons que dans l'Antiquité, * on ne commençoit point une Guerre ſans avoir de juſtes raiſons de la déclarer, & ſans l'avoir déclarée dans les formes. Les Romains en particulier avoient cette exactitude. Ils avoient des perſonnes établies pour juger de la juſtice de leur cauſe, & quand ils prétendoient avoir été lezés par les peuples voiſins, ils envoyoient quatre Herauts demander la ſatisfaction, qui leur étoit duë. Ces Herauts ayant pris des Verveines au Capitole, & d'autres Herbes appellées *Sagmina*, qui étoient la marque de leur Legation, & ayant la tête couronnée de bandelettes de laine, alloient expoſer les prétentions du peuple Romain; & ſi après un certain temps marqué on ne faiſoit pas droit à leur demande, ils retournoient juſques ſur les limites des Terres de leurs ennemis; là le Chef d'entr'eux, qu'on nommoit *Pater Patratus*, qui ſeul avoit droit de déclarer la Guerre, ayant prononcé en preſence de trois témoins, certaine formule de paroles ſolemnelles, uſitées en ces occaſions, d'une voix claire & diſtincte, qui fit donner à cette cere-

Vide Alexandrum ab Alex. Genial. dier. lib. 5. cap. 3. & Servium in lib. 9. Æneid.

* *Alex ab Alexandro Genialium dierum. lib. 5. cap. 3.* Ibat Pater Patratus ad hoſtium fines & verba ſolemnia præfatus, bellum à populo Romano contra præſcriptos hoſtes, ob legitimas quas cenſuerat cauſas, clarâ voce indicebat, poſtquam Clarigationem mos erat, ut de ſenatus conſilio & populi juſſu, fecialis haſtam ferratam, aut ſanguineam præuſtam, ad fines illorum jaceret: & non minus tribus puberibus præſentibus bellum indiceret, & ita denunciari & indici juſtum piumque bellum putavere, &c.

monie le nom de *Clarigation*, jettoit ſur la Terre ennemie une lance armée de fer, ou ſeulement un bois de lance * teint de couleur de ſang, & brûlé par le bout ; après quoi il étoit permis de commencer les hoſtilités.

Il y a encore en quelques endroits de l'Amerique un reſte de cet ancien uſage. A la Floride la maniere de déclarer la Guerre étoit d'aller planter ſur les terres des ennemis, dans les paſſages les plus expoſés, des fléches au ſommet deſquelles on attachoit un floccon de coton ou de laine. Pluſieurs autres Peuples de l'Amerique Septentrionale, au lieu de fléches mettent un caſſetête peint de noir & de rouge ; mais cette maniere de déclarer la Guerre dans les formes eſt rare. Peu ſcrupuleux ſur la juſtice de leur cauſe, ils le ſont aujourd'hui encore moins à obſerver les formalités anciennes ; ne penſant qu'à accabler leurs ennemis, ils ne viſent auſſi qu'à les ſurprendre, & à tomber ſur eux lorſqu'ils y penſeront le moins.

L'animoſité de deux Nations ennemies n'eſt pas toûjours ſi vive que l'une & l'autre s'arment pour

* Servius in hæc verba, Lib. 9. Æneidos. *Ea, ait.* (Turnus) *& jaculum intorquens emittit in auras, principium pugnæ*, ſic habet. Hoc de Romanâ ſolemnitate tractum eſt. Cum enim volebant bellum indicere, Pater Patratus, hoc eſt princeps fecialium proficiſcebatur ad hoſtium fines : & præfatus quædam ſolemnia, clara voce dicebat ſe bellum indicere propter certas cauſas, aut quia ſocios læſerant, aut quia nec abrepta animalia, nec obnoxios redderent. Et hæc *Clarigatio* dicebatur à claritate vocis. Poſt quam Clarigationem haſtâ in eorum fines miſsâ, indicabatur jam pugnæ principium. Poſt tertium autem & triceſimum diem quam res repetiſſent ab hoſtibus, feciales haſtam mittebant.

s'entre-détruire, & cherchent leur ruine totale. On en a vû de rivales, comme Rome & Carthage, ſe moderer dans leur victoire ; ceſſer de regarder leurs ennemis comme tels, dès-lors que leur défaite avoit ôté cette égalité qui cauſoit l'émulation ; les épargner, afin de leur donner le temps de reſpirer & de ſe relever, pour diſputer de nouveau l'avantage & la primauté. Il s'eſt trouvé auſſi des occaſions où la guerre étoit un concert de politique entre les chefs des partis oppoſés pour tenir leur jeuneſſe alerte, & qui n'avoit d'autre but que de ſe harceler pour mettre leur valeur à l'épreuve.

Le Pere Garnier m'a raconté un fait que je raporte ici volontiers, à cauſe de ſa ſingularité, & ſur-tout à cauſe d'une expreſſion remarquable qui ſe trouve dans la ſainte Ecriture avec la même ſignification, & pour une occaſion pareille. *Shonnonkeritaoui*, Chef des Tſonnontouans, ou bien *Sagoſendagete*, Chef des Onnontagués (je ne me ſouviens pas aſſez diſtinctement lequel des deux) fit ſolliciter le Chef de la Nation Neutre, de permettre que leurs jeunes gens allaſſent en guerre les uns contre les autres, & ſe harcelaſſent par de petits partis : Celui-ci intimidé par ce qui venoit d'arriver aux Hurons ſes voiſins, dont le ſang fumoit encore, & dont la défaite entiere étoit toute récente ; lui fit répondre qu'il n'y pouvoit conſentir, & qu'il appréhendoit trop les ſuites funeſtes, qui pourroient naître de la fa-

cilité qu'il auroit euë à donner les mains à cette propoſition. L'Iroquois, qui ne pouvoit trouver à redire à cette raiſon, mais qui pourtant vouloit toûjours en venir à ſon but, lui fit demander avec qui donc il vouloit *que ſes enfans joüaſſent.*

Reg. lib. 2. cap. 2. v. 14. Abner ſe ſervit autrefois de la même façon de parler, lorſque ſon armée, & celle de David ſe trouvant en preſence, il fit propoſer à Joab un duel entre des gens choiſis de part & d'autre, qui leur en donnaſſent le divertiſſement à la tête des deux camps. *Dixitque Abner ad Joab : ſurgant pueri & ludant coram nobis. Et reſpondit Joab, ſurgant.* Le duel fut accepté? Il ſortit alors des deux armées douze braves contre douze, qui s'étant ſaiſis les uns les autres par la tête, ſe percerent mutuellement, & finirent ce jeu en expirant des coups qu'ils ſe porterent ; action mémorable, qui conſacra le lieu où elle s'étoit paſſée, par le

Ibid. v. 16. nom qui lui en reſta, de Champ des Forts. *Ager Robuſtorum.*

Soit que le Chef de la Nation Neutre ſe rendit enfin à la propoſition qui lui avoit été faite, ſoit qu'il y fut forcé par quelques eſcarmouches faites contre ſes gens, la petite guerre commença. Mais malheureuſement, dès les premieres rencontres, le propre neveu du Chef Iroquois fut fait priſonnier, & donné dans une Cabane, où on le condamna au feu. Le malheureux oncle, qui s'étoit perſuadé qu'on devoit avoir des égards pour une perſonne qui lui touchoit de ſi près,

fut

fut extraordinairement irrité contre le Chef ennemi, & diſoit ſouvent dans les accès de ſa douleur. « Mon frere, pourquoi n'as-tu pas ſauvé ton « neveu & le mien ? « Les eſprits s'étant ainſi extrêmement aigris, la Guerre s'envenima tout de bon, & ne finit que par la deſtruction totale de la Nation neutre, dont le Chef ſembloit avoir prevû la ruine.

Dans le temps que deux Nations puiſſantes ſont ainſi fortement animées, de maniere qu'il ſemble que la Guerre ne puiſſe finir que par la perte de l'une ou de l'autre, le ſeul éclat de leur rupture eſt capable de ſoulever preſque toute l'Amerique Septentrionale, & de la mettre en armes d'un bout à l'autre. Que l'Iroquois, par exemple, déclare la Guerre à l'Outaouach, ou à l'Ilinois, il n'en faut pas davantage pour cauſer un embraſement, auſſi général que le fut celui que cauſa la fameuſe Guerre de Troye, où la Gréce entiere ſe trouva armée contre l'Aſie. La comparaiſon eſt juſte. Le Royame de Priam, ſi vanté par les Poëtes, étoit borné à la Troade, & à la Phrygie, qui étoit un aſſés petit païs de l'Aſie Mineure. La Guerre, que les Grecs lui firent, reünit dans un Corps d'armée tous les Peuples differens de la Mer Egée, & du Peloponeſe, ſous divers Capitaines, qu'on honore du nom de Roys, & dont les Etats conſiſtoient dans quelques Villages. Le plaiſant Roy, par exemple, que le Roy d'Ithaque, lequel étoit un de ceux qui figuroient davantage

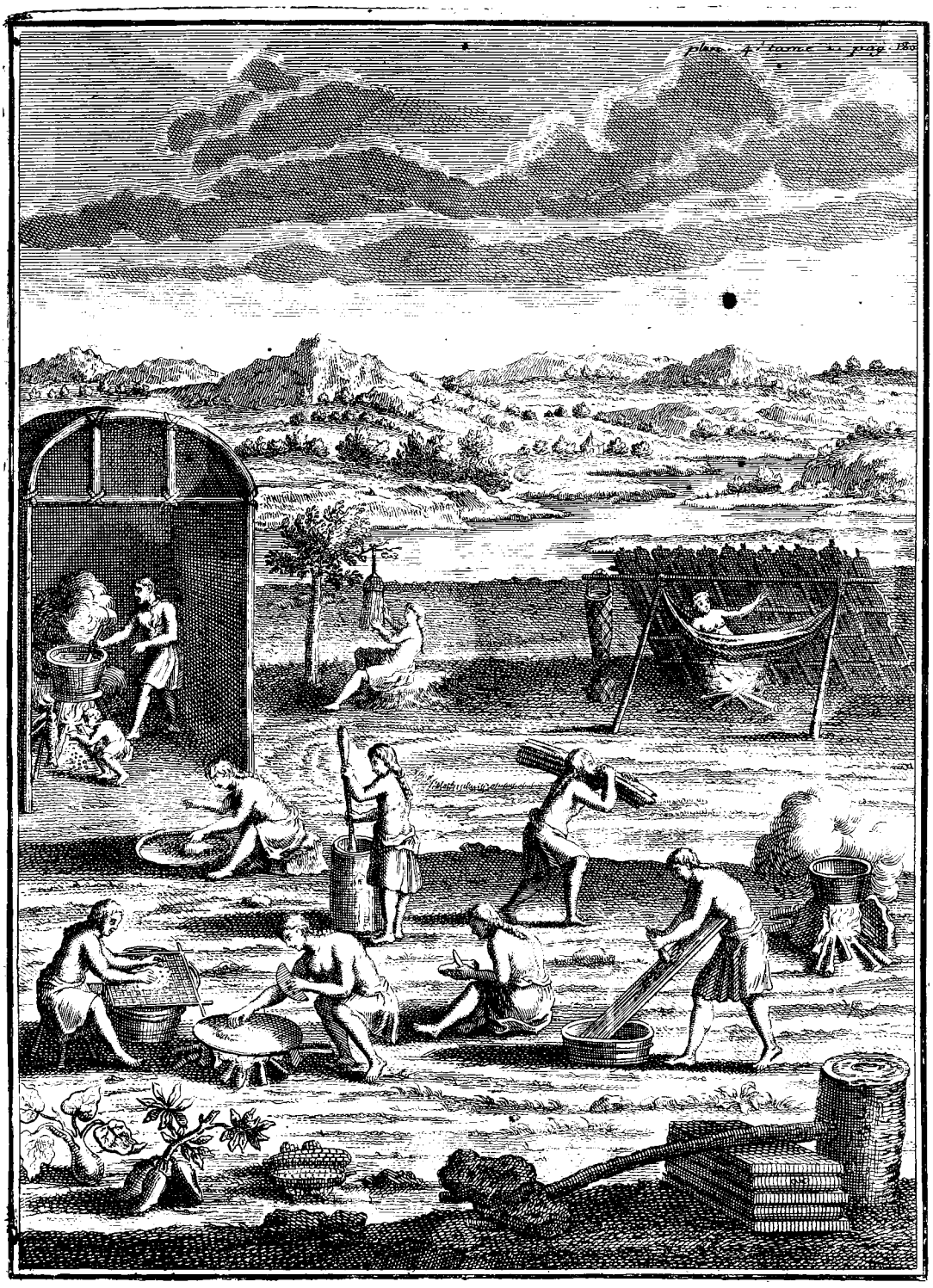
dans cette célébre Ligue. Priam vit auſſi courir à ſa défenſe ſous divers Chefs, non ſeulement tous ces petits Peuples de l'Aſie Mineure, qui étoient ſes alliez, & ſes voiſins, tels qu'étoient les Lyciens, &c, mais encore les Nations les plus reculées de la grande Aſie. Pentheſilée Reine des Amazones y vint des bords du Tanaïs, Rheſus s'y tranſporta du fonds de la Thrace, & Memnon qu'on dit être un Général des Egyptiens, des Aſſyriens, ou des Ethiopiens, y conduiſit les troupes de l'Aurore. Cette quantité de Nations ne faiſoit pas de nombreuſes Armées. Quel ſecours de troupes Auxiliaires amena Rheſus, que Diomede & Ulyſſe ſeuls défirent, pendant le ſommeil, la premiere nuit de leur arrivée, avant que leurs Chevaux euſſent pû boire les eaux du fleuve Xante? Et ſans parler de l'exageration des Poëtes, ſi l'on veut conſiderer quelle pouvoit être alors, & la ſtructure, & la capacité des Vaiſſeaux, le nombre de mille, qui compoſoient la Flotte des Grecs, n'étoit peut-être pas capable de compoſer une Armée de vingt mille hommes.

La Cabane Iroquoiſe reünie, n'eſt pas en état, à ce que je crois, de compter beaucoup au de-là de trois mille combattans. Cependant l'Iroquois ſeul cauſe de la jalouſie aux Nations les plus reculées, depuis l'embouchure du fleuve S. Laurent & les côtes de la Mer Oceane, juſques au bords du Miſſiſippi. Cela ne doit point paroître ſurprenant à ceux, qui ont quelque connoiſſance de l'Ameri-

que, & des Barbares qui l'habitent. Quoi qu'il y ait un aſſés grande multitude de Nations differentes, chacune de ces Nations en particulier eſt reduite à un petit nombre de Villages, & pluſieurs même à un ſeul ; de ſorte que quelques-unes ne ſçauroient fournir juſques à trente guerriers. En ſecond lieu, elles occupent des païs immenſes de ſombres forêts, ou de prairies incultes, & elles ſont dans un ſi grand éloignement les unes des autres, qu'il faut quelquefois faire deux & trois cent lieües avant que de rencontrer une ame vivante. Cela fait que le chemin eſt compté pour rien dans ces vaſtes ſolitudes, ou une très-petite troupe peut marcher long-temps ſans crainte, & qu'un voyage de ſept ou huit cens lieües y eſt regardé, comme on regarderoit en France une promenade de Paris à Orleans. D'ailleurs les petites Nations, qui étant au voiſinage les unes des autres, devroient ſe défendre mutuellement, ne s'entendent pas aſſez entre-elles à cauſe de leurs differens ſujets de jalouſie ; ou ne ſont pas aſſés à portée, quoique voiſines, de ſe prêter la main en cas de ſurpriſe, contre un ennemy plus redoutable, qui eſt à leurs portes lorſqu'il eſt le moins attendu ; de ſorte que pour réſiſter à cet ennemy commun, elles ſont obligées de faire alliance avec les Nations, qui ſont à l'autre extremité de l'Amerique Septentrionale, afin de faire une diverſion, & de l'afoiblir en l'obligeant à diviſer ſes forces.

C'eſt ſur ce double fondement du petit nombre de perſonnes dont étoit compoſée chaque Nation dans les premiers temps, & de la vaſte étenduë des Païs inhabités, que nous devons raiſonner, pour expliquer les longues courſes, les tranſmigrations, & les alliances de certaines Nations très-éloignées, leſquelles ſans cela ſeroient très-inintelligibles. Diodore de Sicile nous fait une peinture de la Gaule Meridionale, entierement ſemblable à celle qu'on pourroit faire aujourd'huy du Canada. En effet les Gaules, les Eſpagnes, la Germanie, l'Italie même & les autres parties de l'Europe étoient des Régions hériſſées de forêts que la nature y avoient miſes, & de Montagnes couvertes de neiges, où l'art n'avoit point encore travaillé pour y pratiquer des routes & des ſentiers. Il étoit facile dans ces affreuſes ſolitudes aux Galates, & aux Iberiens de ſe tranſporter d'Aſie, dans les Gaules, & dans les Eſpagnes, il ne l'étoit pas moins pour retourner de-là en Aſie.

Les Nations éparſes çà & là étoient très-peu nombreuſes ; ſans cela comment ſeroit-il poſſible de comprendre qu'une Armée, auſſi petite que celle des Argonautes, eut pû traverſer une auſſi grande étenduë de païs que les Poëtes leur font courir, & défaire autant de Nations, qu'il y en avoit qui s'oppoſoient à leur paſſage, & à leur entrepriſe : c'eſt un recit fabuleux, me dira-t-on, je le veux croire, quoique, ſelon les regles du Poëme, il ne doive pas l'être quant au fonds & à


plan. 4. tome 2. page 180

la ſubſtance de l'objet principal ; mais dans le fabuleux même, les Poëtes ont ſoin de conſerver la vraï-ſemblance dans les choſes, qui ſont naturelles, & qui ne demandent pas des prodiges, ou des denoüemens, leſquels ne peuvent ſe faire que par l'entremiſe des Dieux.

Ce que je viens de dire peut ſervir à éclaircir un endroit de l'Ecriture Sainte, qui a embarraſſé les Interpretes, & que je rapporterai ici, parce qu'il eſt de mon ſujet, à cauſe des conjectures que j'ai ſur l'origine des Iroquois & des Hurons. Il s'agit des quatre Rois alliez pour faire la Guerre aux cinq autres Rois de ces Villes criminelles, que Dieu conſuma par le feu du Ciel. Ces quatre Rois étoient, Chodorlahomor Roy des Elamites, ou des Perſes, Amraphel Roy de Sennaar, ou de Babylone, Arioch Roy de Pont, & Thadal Roy des Nations. Les verſions varient davantage au ſujet de ces deux derniers. L'Hebraique, qu'Onkelos & les Septante ont ſuivi, appelle *Arioch Roy d'Hellaſar*; la verſion Arabique *Roy de Sarian*; celle de Symmaque *Roy des Scythes*; mais S. Jerôme, ſuivant la traduction d'Aquila, le nomme *Roy de Pont*. On eſt encore plus incertain au ſujet de ce Thadal, à cauſe de l'univerſalité du terme *Roy des Nations*. L'Hebreu porte *Roy de Goim*, & le Syriaque traduit *Roy des Gelites*. Mais ces païs d'Hellaſar, de Sarian, & de Goim, ſont entierement inconnus dans la Geographie ancienne & moderne. Quelques-uns, après Symmaque, en-

Gen. cap. 14.

Vide Polyglotta & Biblia Mexima in cap. 14. Geneſ.

tendent par le mot *Gentium*, la Pamphilie, ou pour mieux dire, cette partie de l'Aſie Mineure qui comprenoit pluſieurs petits peuples ſeparés, dont chacun étoit maître chez ſoy, & que l'Ecriture Sainte appelle *Populus Gentium*, comme elle nomme les Iſles de la Mer Egée, *Inſulæ Gentium*, les Iſles des Nations.

Le ſujet de l'embarras des interprêtes, c'eſt le grand éloignement qu'il y a d'un païs à un autre, & l'eſpece d'impoſſibilité, qui ſemble reſulter de ce grand éloignement, que ces Roys puſſent être alliez enſemble pour faire la Guerre à cinq Roys, leſquels étoient aſſés voiſins. Pour éviter donc cet embarras, ils tachent de r'approcher le plus qu'ils peuvent les Etats de ces Princes, & diſent qu'Arioch étoit Roy d'une Ville de la Cœleſyrie qu'Etienne nomme *Ellas*, & ils placent le Royaume des Nations dans cette partie de la Galilée, qu'on nommoit Galilée des Nations, *Galilæa Gentium*; mais à qui on a donné ce nom par une anticipation, dont on trouve ailleurs des exemples dans les Livres ſaints; car cette dénomination eſt moins ancienne que Moyſe, & ne ſe trouve point dans Joſué, quoiqu'ils faſſent mention l'un & l'autre de la Galilée. La baſſe Galilée ne fut en effet nommée Galilée des Gentils que long-temps après, à cauſe des Phéniciens & autres petits Peuples Idolâtres de la race de Chanaan, qui l'habitoient.

Maſius Joſue, cap. 12. v. 9.

Mais le fondement de ces difficultez eſt nul, ſi l'on fait attention qu'il n'étoit pas plus difficile à ces Roys de s'allier enſemble, qu'il le fut à Priam

d'être allié à des Peuples très-reculez dans l'Aſie & dans l'Afrique ; & qu'il l'a été aux François dans la derniere Guerre, qu'ils ont faite en Amerique, eu 1716, quand pour aller ſecourir les Tionnontatés, il leur fallut faire ſix ou ſept cens lieües pour aller juſques chez les Outagamis les forcer dans leur fort, ou ils étoient un très-petit nombre de Guerriers. Or ſuppoſé que les Etats d'Arioch & de Thadal euſſent été dans l'Aſie Mineure, ils n'étoient pas éloignés de plus d'environ quatre à cinq cens lieües des Etats de Chodorlahomor & d'Amraphel, & ceux à qui ils faiſoient la Guerre euſſent été dans cette hypotheſe, au centre par rapport aux uns & aux autres.

Je crois cependant qu'on peut r'approcher davantage les Etats de ces Princes, en ſe tenant à la Vulgate, & aux autres verſions, qui placent Thadal, & Arioch dans le Pont, & vers les Portes Caſpiennes, dans la Scythie Aſiatique. Le nom d'Arioch, qu'Euſebe nomme *Areïos*, convient à *l'Ares* des Barbares, & à cette Province nommée *Areïane*, laquelle étoit voiſine de la Perſe, & s'étendoit juſques aux Portes Caſpiennes. Le nom même d'Areiane, ou d'Ariane, ſe raporte fort au Roïaume de Sarian de la verſion Arabique. Thadal Roy des Gelites, ſelon la verſion Syriaque, étoit fort voiſin d'Arioch ; car il y a apparence que les Gelites étoient les mêmes que ceux, qui ſont appellés *Gelæ*, ou *Geli* dans la Geo-

graphie ancienne, leſquels étoient auſſi vers la Mer Caſpienne. Pline les confond avec les Caduſiens, Strabon les diſtingue, & dit que les Caduſiens avoient preſque autant de gens de pied que les Peuples de l'Ariane. Il n'y avoit pas au reſte un ſi grand éloignement des Etats de ces deux Princes, en les plaçant dans le Pont en tirant vers l'Aſie Mineure, de ceux de leurs deux autres Confederez; car il eſt rapporté dans Arrien, que pendant qu'Alexandre traverſoit la Perſe, il lui vint des Ambaſſadeurs des Nations, qui habitoient vers le Pont-Euxin, par un chemin très-court, de ſorte que ce Prince en fut très-ſurpris. On peut ajouter que les Villes & les Nations étant ambulantes dans ces premiers temps, on pourroit r'approcher encore plus facilement les Etats des deux autres Roys, ſur-tout de celuy des Elamites, dont le païs n'étoit pas ſi éloigné, ni ſi étendu qu'il le fut depuis. On ne peut nier que les Elamites, ou les Perſes, juſques au temps de Cyrus, n'aïent vécu à la façon des Sauvages, ainſi que je l'ay prouvé par Herodote.

Plin. Lib 6. cap. 16.

Strabo, Lib. 11. p. 350. & 360.

Arrian Lib. Inſt. Indic.

Cette Guerre dont parle l'Ecriture, n'étoit pas dans un ſens ſi petite qu'on veut la faire; car quoique les Rois de la Pentapole fuſſent voiſins, la Guerre ne laiſſoit pas d'embraſſer une grande étenduë de païs; ce qui paroît manifeſtement par la ſainte Ecriture même; puiſque ces quatre Rois alliez, avant de vaincre les cinq autres détruiſirent pluſieurs Nations, leſquelles étoient appa-

Gen cap. 14. v. 5. 6 7.

remmen

remment dans l'alliance de leurs ennemis. C'étoit les Raphaims, les Emims de la race des Geants, les Zuzims, les Chorræens, les Amalécites, & les Amorrhéens. Elle étoit petite cependant d'une autre côté ; car toutes ces Nations, qui occupoient une étenduë de païs ſi conſiderable, étoient très-peu nombreuſes. Rien ne le montre mieux que ce qui arriva à ces quatre Rois vainqueurs de tant de Peuples, & qui venoient encore de triompher de ceux de la Pentapole : car ces ſuperbes Conquerans furent vaincus dans leur victoire par Abraham à la tête de trois cent dix-huit hommes de ſes gens, & peut-être, quelque peu des troupes Auxiliaires des deux freres Eſcol & Aner, qui étoient ſes alliez. Ibid. v. 15.

Je ſçais qu'on peut faire des difficultés ſur ce que je dis du petit nombre de chaque Nation, & qu'on peut m'objecter que ces païs ont été extremement peuplés ; ce qu'on peut prouver par l'exemple même des Iſraëlites, leſquels multiplierent ſi fort dans le deſert, mais il n'y a qu'à diſtinguer les temps. Les peuples ont eu leurs viciſſitudes ; dans un temps ils ont été en très-petit nombre, & dans d'autres ils ſe ſont ſi fort accrus, qu'ils ont inondé tous les Etats de leurs voiſins, comme des torrens.

La Hache n'eſt pas plutôt levée, que les Chefs de Guerre ſe diſpoſent à aſſembler leur monde, & que ceux, qui ont envie de les ſuivre, levent La Buchette ou le ſigne de l'Enrollement.

la Buchette. C'eſt un morceau de bois façonné, orné de vermillon, que chacun des Guerriers marque de quelque note, ou figure diſtinctive, & qu'il donne au Chef, comme un ſymbole qui le repréſente en perſonne, & qui peut être regardé comme le lien de ſon engagement, tandis qu'il ſubſiſte.

J'avois cru que, quelque engagement que priſſent les Sauvages en ces ſortes d'occaſions, ils pouvoient le rompre ſans façon, & retirer leur parole, comme il leur plaiſoit, en conſequence de cette liberté, qui paroît ſi naturelle en eux, qu'ils ſemblent tous independans les uns des autres, & que l'on croiroit que leurs Chefs n'ont qu'une autorité ſans coaction, & qui releve en quelque ſorte de la volonté actuelle de chaque particulier. Mais j'ai été détrompé dans la ſuite, ſur ce point, par ce qui arriva dans la Miſſion des Hurons de Lorette; car étant ſurvenu quelque difficulté à l'occaſion d'un Sauvage qu'il s'agiſſoit de chaſſer, parce qu'il avoit contrevenu à quelque choſe à quoi le Village s'étoit engagé ſolemnellement, & dont l'engagement ſubſiſtoit, par des Buchettes ſemblables à celles qu'on leve pour aller en Guerre: un ancien exhorta le Miſſionnaire à tenir ferme, en lui diſant qu'on uſoit encore d'indulgence envers le coupable, & que c'étoit une Loy de temps immemorial dans leur païs, que le Village étoit en droit de faire mourir celui qui après avoir levé la Buchette ne rem-

pliſſoit pas les obligations de ſon engagement. Quoique cette Loy ne s'obſerve pas aujourd'huy à la rigueur, il y a cependant pluſieurs exemples de ſeverité encore aſſés recens, & l'on a vû aſſés ſouvent des Chefs caſſer la tête de ſang froid, & par voïe de fait à des particuliers, qui étoient allez en Guerre contre leur volonté, ou qui avoient deſerté en chemin, abandonnant le parti dans leſquel ils s'étoient enrollez.

Cette maniere de contracter des engagements, en ſe donnant mutuellement quelque ſymbole, & quelque gage ſignificatif de la foy donnée, n'étoit pas particuliere aux Barbares ; mais elle avoit paſſé d'eux aux Grecs & aux Romains, & elle s'étoit conſervée encore aſſés long-temps, après les ſiécles floriſſants de la Republique juſques au bas Empire. On appelloit ces ſymboles *Teſſeræ*, & c'étoient de petits morceaux de bois, unis des deux côtés, ſur leſquels on traçoit des chiffres, ou des figures ſelon ce que l'on vouloit repréſenter & ſignifier. Les plus reſpectables, & qui étoient de l'Antiquité la plus venerable, étoient ceux qu'on nommoit *Hoſpitales*, parce qu'ils étoient donnés en ſigne d'hoſpitalité, dont les droits étoient ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus ſacré, & paſſoient juſqu'aux deſcendants. Les Hôtes, en ſe ſeparant, partagoient le ſymbole, & en gardoient très-précieuſement les pieces, afin de pouvoir les confronter au cas qu'ils vinſſent à ſe revoir. Ceux qui negligeoient, ou bri-

ſoient ces ſymboles, étoient cenſés renoncer à la foy jurée ; ils paſſoient pour infames, & dignes de toute la colere des Dieux. Des particuliers, ces ſymboles paſſerent aux Communautés ; & les Villes les envoyoient aux autres Villes alliées, pour être un ſur garand de leur alliance.

Dans l'art Militaire, il y en avoit de pluſieurs ſortes, car outre l'Etendart qu'on nommoit auſſi *Teſſera*, on appelloit du même nom le ſignal de l'enrollement, l'ordre ou le mot du Guet que les Tribuns alloient chercher chez le Général, & qui ſe donnoit ſur de ſemblables morceaux de bois ; on appelloit ainſi les obligations pour le prêt des Troupes, ſoit qu'on dût les païer en argent, ou en vivres ; car alors en repréſentant ces Buchettes au temps marqué, les Tréſoriers d'Armée, & les Commiſſaires des vivres, étoient obligés de fournir la quantité & la qualité des choſes qu'elles ſignifioient. On pratiquoit la même choſe dans les diſtributions que les Empereurs faiſoient au Peuple ; & c'eſt de là que viennent les diſtinctions qu'on trouve dans les Auteurs, ou les Epithetes jointes au mot *Teſſera*, comme ſont celles de *Nummaria*, *Frumentaria*, & les autres qui ſignifioient leur uſage & l'application qu'on en faiſoit, laquelle eſt déterminée par l'Epithete même. On voit encore la forme de ces ſortes de ſymboles dans les Medailles des Empereurs, & ſur quelques Antiques.

La Guerre ſe chante dans une Cabane de Conſeil, où tout le monde s'aſſemble, comme je l'ai expliqué ailleurs, & c'eſt le Chef de Guerre qui fait le feſtin. Ce qu'il y a de particulier dans cette ſorte de feſtin, c'eſt que les chiens, qu'on met dans la Chaudiere, y ſont la matiere principale du ſacrifice; Sacrifice marqué par les Harangues qu'ils font à *Atreskoui* le Dieu de la Guerre, au grand eſprit & au Ciel, ou au Soleil qu'ils prient d'éclairer leurs pas, de leur donner la victoire ſur leurs ennemis, & de les r'amener ſains & ſaufs dans leur patrie. C'eſt ſans doute un de ces ſacrifices que les Lacedemoniens, les Cariens, & les Peuples de Thrace offroient au Dieu Mars, à qui ils immoloient des Chiens pour victimes. Mais bien loin que ce ſoit un eſprit de pieté, qui ſoit l'ame de ces ſacrifices, c'eſt plutôt un eſprit de rage & de fureur. Car leur imagination s'échauffant à la veüe de ces mets, ils ſe perſuadent devorer les chairs de leurs ennemis, comme ils le diſent enſuite, dans leurs chanſons, & ils n'ont point de plaiſir plus ſenſible que de témoigner le mépris qu'ils en font, par la comparaiſon qu'ils mettent entre eux & leurs chiens, en effet ils ne donnent point d'autre nom à leurs Eſclaves.

Maniere de chanter la Guerre.

Pauſanias in Laconic. Plutar. pr. 3. Arnob. Contra Gentes. Lib. 4. Clemens Alex. in Protr.

Les Guerriers viennent à cette aſſemblée peints d'une maniere affreuſe, & bizarre, propre à inſpirer la terreur, & parés de leurs armes. Le Chef, qui leve la Hache, a le viſage, les épaules, & la poitrine noircies de charbon. Il eſt armé auſſi bien

qu'un ou deux aſſeſſeurs qu'il a à ſes côtés, avec ſa femme & ſes enfans qui ſont ornés de leurs plus beaux bijoux. Le Chef aïant chanté pendant quelque temps, éleve enſuite ſa voix, & dit à tous les aſſiſtans qu'il offre le feſtin au Dieu de la Guerre, & s'adreſſant enſuite à luy. « Je t'in-» voque, dit-il, afin que tu me ſois favorable dans » mon entrepriſe, que tu aïes pitié de moi & de » toute ma famille; j'invoque auſſi tous les eſ-« prits bons & mauvais; tous ceux qui ſont dans » les airs, ſur la terre, & dans la terre, afin qu'ils » me conſervent, & ceux de mon parti, & que » nous puiſſions, après un heureux voyage, re-» tourner dans notre païs. Tous les aſſiſtans ré-pondent *ho* ! *ho* ! & accompagnent de ces acclamations reïterées tous les vœux qu'il forme, & toutes les prieres qu'il fait.

Le Chef *leve enſuite le chant*, & commence la Danſe de l'*Athonront* en frappant à l'un des poteaux de la Cabane avec ſon caſſe-tête, & tous lui répondent par leurs *hé hé* tandis qu'il danſe. Chacun de ceux qui levent la Buchette, frappe au poteau, à ſon tour, & danſe de la même maniere. C'eſt là une déclaration publique de l'engagement qu'ils ont pris auparavant en ſecret. C'eſt alors qu'on préſente publiquement les têtes des chiens, qu'on a mis dans la Chaudiere, aux Guerriers les plus conſiderables pour exciter leur courage par cette marque de diſtinction. C'eſt auſſi alors qu'ils danſent leur danſe ſatyrique, & qu'ils jettent des cendres ſur la tête de ceux qu'ils

veulent animer ; ou bien à qui ils veulent faire quelque reproche de ne s'être pas tout-à-fait bien comportés dans des occaſions, où ils avoient fait paroître moins de valeur qu'on n'auroit eu lieu de ſe le promettre. Quelques-uns s'éſcrimant de leurs armes, font mine auſſi de vouloir frapper quelqu'un des aſſiſtans, comme s'ils vouloient dire par cette action, que c'eſt ainſi qu'il ont tué & aſſommé pluſieurs de leurs ennemis. Mais il n'eſt permis qu'à ceux, qui ſe ſont déja ſignalez par quelque belle action, & qui ont par devers eux des preuves de bravoure, d'en uſer ainſi ; encore faut-il qu'ils faſſent ſur le champ un préſent à celui à qui ils ont fait cette eſpece d'inſulte, en prenant cette liberté, faute dequoi, celui-là auroit droit de leur donner un démenti en public, en leur diſant qu'il ne ſont que des lâches, & qu'ils n'ont jamais eu aſſés de courage pour faire de mal à perſonne ; ce qui les couvriroit de confuſion. Il eſt auſſi à remarquer que chacun a ſa chanſon particuliere, que qui que ce ſoit n'oſeroit chanter en ſa préſence, non ſeulement dans ces ſortes de ſolemnités, mais même dans le particulier, ſans s'expoſer à lui faire un affront, & à en recevoir un de ſa part.

La Guerre s'échauffe à meſure qu'on approche du terme fixé pour le départ ; elle ſe chante preſque toutes les nuits. On s'anime tout de bon quand on commence à faire les proviſions de bouche, ce qu'ils nomment *Jagotonkariagon*, c'eſt-à-dire *la fa-*

mine, ſoit parce qu'ils font ces proviſions contre la faim à laquelle ils ſont expoſés dans leurs longs voyages, ſoit parce que les Guerriers s'y diſpoſent par un long jeune, afin, diſent-ils, d'être mieux en état de ſoûtenir par cette préparation, la faim, qui leur paroit inevitable, & pour eſſayer combien ils ſont capables de la ſupporter. Il eſt bien vray qu'ils n'ont peut-être pas aujourd'huy d'autre motif de ce jeûne rigoureux ; mais il paroit évident que c'étoit chez-eux anciennement un acte de Religion, inſtitué dans le même eſprit que les ſacrifices.

Enfin, quand on touche au terme, ceux, qui reſtent au Village; prennent congé de ceux de leurs amis, qui doivent partir. Chacun veut avoir un gage de leur amitié mutuelle. Ils changent enſemble de robe, de couverture, ou de quelque autre meuble que ce puiſſe être. Tel Guerrier, avant que de ſortir du Village, eſt dépoüillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du degré d'eſtime où il eſt parmi les ſiens, ou du nombre d'amis qu'il a, n'y aïant perſonne, qui ne s'empreſſe à lui donner des marques de conſideration, & qui ne veüille ſe faire honneur de poſſeder quelque choſe qui lui ait appartenu.

P. le Comte N. M. de la Chine, tom. 2. p. 53. 54.

L'Auteur des nouveaux Memoires de la Chine, qui ſont écrits avec tant d'élegance & de politeſſe, nous donne un bel exemple d'une civilité ſemblable dans les Chinois envers les Magiſtrats, qui aïant contenté dans une Ville, ou dans une

une Province, ſont obligés de paſſer dans une autre. Car, « des que le Mandarin eſt ſur le « point de partir, tous les habitans vont ſur les « grands chemins ; ils ſe rangent d'eſpace en eſpa- « ce, depuis la porte de la Ville par où il doit « paſſer juſqu'à deux & trois lieües loin : on voit « par-tout des Tables d'un beau vernis, entourées « de ſatin, & couvertes de confitures, de liqueurs, « & de Thé. Chacun l'arrête malgré lui au paſ- « ſage, on l'oblige de s'aſſeoir de manger & de « boire..... Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt « que tout le monde veut avoir quelque choſe qui « lui appartienne. Les uns lui prennent ſes bottes, « les autres ſon bonnet, quelques-uns ſon ſur- « tout, mais on lui en donne en même-temps un « autre, & avant qu'il ſoit hors de cette foule, il « arrive qu'il chauſſe quelquefois trente paires de « bottes differentes. »

Ces exemples de civilité réciproque n'étoient pas ſeulement entre concitoyens dans l'Antiquité, mais même entre ennemis. Glaucus & Diomede, ſur le point de combattre l'un contre l'autre, aïant reconnu les liaiſons que leurs Peres avoient contractées par les droits de l'hoſpitalité, renouvellent leur ancienne alliance, & voulant ſe donner des marques de leur eſtime, ils changent d'armes mutuellement ſur le champ de Bataille, avant que d'aller ailleurs ſignaler leur courage ſur des ennemis, qui ne leur touchaſſent pas de ſi près. Homer. Iliad. 6. v. 236.

Depart des Guerriers.

Le jour du depart, tous les Guerriers dans leurs plus beaux atours, & armés de toutes pieces, s'aſſemblent dans la Cabane du Chef du parti, lequel eſt toûjours noirci & armé à ſon ordinaire. Pendant ce temps-là les femmes chargées de leurs proviſions prennent les devants, & vont les attendre à une certaine diſtance hors du Village. Lors qu'ils ſont aſſemblés, le Chef les harangue courtement, & ſort le premier chantant ſeul ſa chanſon de mort au nom de tous les autres qui le ſuivent à la file un à un ſans dire mot. Hors de la paliſſade, ils font une décharge de leurs fuſils, s'ils en ont, ou décochent une fleche, en l'air, & le Chef continuë à chanter en marchant juſqu'à ce qu'il ſoit hors de la veüe du Village. Il fait tous les jours la même choſe, & ne manque jamais en décampant tous les matins à chanter ſa chanſon de mort, juſqu'à ce qu'il ſoit entierement hors de danger, & même de retour dans ſon Village, où il eſt obligé de faire un nouveau feſtin, pour remercier l'eſprit qui l'a favoriſé dans ſon entrepriſe, & l'a ramené en le délivrant de tous les périls.

Les Guerriers étant arrivés où les femmes les attendent, ſe dépoüillent de toutes leurs parures, & s'équipent en voïageurs, remettant à leurs épouſes, ou à leurs parentes, tout ce qui ne leur eſt pas abſolument neceſſaire, & ne ſe chargeant que le moins qu'ils peuvent.

Les Iroquois & les Hurons, nomment la


1
VIVAS
INDEO
2
SP·K·FEB
FRVCTVS
2
3
4
5
6
7
8

Guerre *n'Ondoutagette* & *Gaskenrhagette*. Le verbe final *Gagetton*, qui ſe trouve dans la compoſition de ces deux mots, & qui ſignifie *Porter*, marque bien qu'on y portoit quelque choſe autrefois, qui en étoit tellement le ſymbole, qu'elle en avoit pris ſa denomination. Le terme *Ondouta*, ſignifie, le duvet qu'on tire de l'épy des Roſeaux de Marais, & ſignifie auſſi la plante toute entiere, dont ils ſe ſervent pour faire les nattes ſur quoi ils couchent, de ſorte qu'il y a apparence qu'ils avoient affecté ce terme pour la Guerre, parce que chaque Guerrier portoit avec ſoy ſa natte dans ces ſortes d'expeditions. En effet la natte eſt encore aujourd'huy le ſymbole qu'ils repreſentent dans leurs peintures Hieroglyphiques pour déſigner le nombre de leurs campagnes. Pour ce qui eſt du terme *Gaskenrha*, il eſt ſi ancien que les Sauvages eux-mêmes n'en ſçavent plus la ſignification. Mais comme il ſeroit inutile de courir après des étymologies, ſur leſquelles les naturels du païs ſont embarraſſés eux-mêmes, il me ſuffit de dire, que tout ce que les Sauvages portent dans leurs courſes militaires, ſe reduit à leurs armes, à quelques uſtenciles neceſſaires dans les campemens, & à quelques proviſions de farine preparées de la maniere, dont je l'ai expliqué.

Armes des Sauvages.

Leurs armes offenſives, & défenſives, étoient, & ſont encore en partie les mêmes, dont on s'eſt ſervi preſque par-tout depuis les premiers tems,

juſqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu, qu'on leur a communiquées par une mauvaiſe politique; ſçavoir l'arc & la fléche, dont on attribuë la premiere invention aux Cretois; le javelot, le caſſe-tête ou la maſſe d'armes, le bouclier, la cuiraſſe, & le caſque.

Leurs arcs ſont faits de bois de Cedre rouge, ou d'un autre ſorte de bois fort dur, & durci au feu. Ils ſont droits, & à peu près de leur hauteur. leurs fléches ſont faites de roſeau, & ſont empennées de plumes de quelque gros oyſeau, & au lieu de fer, ils y appliquent avec une colle de poiſſon très-forte, des os, ou des pierres tranchantes, & taillées à pluſieurs crans pour rendre la playe plus dangereuſe. La plûpart des Nations Caraïbes les empoiſonnent, de ſorte que la moindre bleſſure en eſt mortelle. Je n'ai pas oüi dire qu'aucune Nation de l'Amerique Septentrionale ait l'uſage, ou le ſecret de les empoiſonner. Ils rempliſſent de ces fléches leur carquois, qui eſt fait d'écorce, & couvert d'une peau paſſée, & ornée. Quelques Peuples au lieu de carquois paſſent leurs fléches dans leurs cheveux, de la même maniere dont en uſoient autrefois les Ethiopiens.

Le caſſe-tête, ou maſſe d'armes, tient lieu d'épée, & de maſſuë, il eſt de racine d'arbre, ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri ſur les côtés, & élargi ou arrondi à ſon extremité de la

groſſeur du poing. On en voit de differentes ſortes dans les figures que j'ai fait graver.

Leurs boucliers étoient d'ozier ou d'écorce, couverts d'une ou de pluſieurs peaux paſſées, il y en a qui ne ſont que d'une peau fort épaiſſe. Ils en avoient de toutes grandeurs & de toutes ſortes de figures.

Leurs cuiraſſes étoient auſſi un tiſſu de bois, ou de petites baguettes de jong, coupées par longueurs proportionnées, ſerrées fortement l'une contre l'autre, tiſſues & enlacées fort proprement avec de petites cordes faites de peau de Biche ou de Chevreüil. Ils avoient des cuiſſards & des braſſards de la même matiere. Ces cuiraſſes étoient à l'épreuve, des fléches armées d'os ou de pierre; mais elles ne l'euſſent pas été de celles qui ſont garnies de fer. Je ne ſçache pas qu'elles fuſſent en uſage en Amerique ailleurs que dans la Septentrionale.

Depuis que les Europeans ont commercé avec les Sauvages, des fuſils, de la poudre, & des balles, ceux qui ſont à portée d'en avoir, ont preſque abbandonné leurs autres armes, ſur-tout les défenſives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mouſquet, ne ſont plus propres qu'à les embarraſſer au lieu de les ſervir. Les Peuples les plus réculés, & qui ſont aſſés heureux pour ne pas nous connoître, en uſent peut-être encore.

Ils ne ſe ſervent pas volontiers de nos épées de

la maniere dont nous nous en ſervons; mais ils les emmanchent au bout des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des Javelots, ou qu'ils manient en guiſe de pique ou d'eſponton.

Frezier. Relation du Voyage à la Mer du Sud. p. 58.

Les Peuples du Chili ont des frondes, & ſont fort adroits à la Chaſſe à lancer des cordes dont ils embarraſſent les animaux, je ne ſçais s'ils s'en ſervoient dans les batailles, comme autrefois les Gladiateurs, qu'on appelloit *Reſtiaires*, s'en ſervoient dans les combats du Cirque.

Thevet Coſmog. Uni. Liv. 21. ch. 1. F. 905. c. 2.

Thevet parle auſſi d'un autre ſorte d'arme, dont uſent les Patagons, ou les Geans voiſins des Terres Auſtrales, & ſituez dans une Iſle à l'extremité de l'Amerique. Ce ſont dit-il, « de » certains boulets gros & peſans, qui ſont pris » d'une mine fort claire : & ſont ces boulets tous » ronds, leſquels ils accoûtrent tout ainſi qu'on » fait par deçà des plombées, avec une corde faite de nerfs de bête. Cette ſorte d'armes eſt celle » qu'ils ne laiſſent jamais, ſoit qu'ils aillent à la » Chaſſe ou à la Guerre, d'autant qu'ils en ſont » ſi bons maîtres, que de la longueur de leur corde, ils ne faudroient atteindre ce à quoi ils viſent. Encore les jettent-ils ſans qu'ils ſoient attachés, & lors à trente cinq ou quarante pas, » ils ne ſe ſoucient gueres de frapper là où ils auront pris leur viſée, & la bête ſera bien de grande vie, & aura les os bien durs, ſi cette groſſe » boule ne les lui amollit & caſſe tout à net : & » l'aïant tuée la portent ſur leurs épaules en leurs

Cabanes. Il vaudroit autant être atteint d'une « balle de plomb d'harquebeuze. »

On doit mettre au nombre des armes l'étendart que les Guerriers portent pour ſe reconnoître. C'eſt une écorce en rond, où ſont peintes les armoiries de la Nation, ou quelque autre ſigne diſtinctif, attaché au bout d'une longue perche, comme les autres étendarts, dont on uſe dans nos armées.

Leurs Voyages.

J'ai eu un plaiſir ſingulier à lire le Poëme d'Apollonius de Rhodes ſur l'expedition des Argonautes, à cauſe de la reſſemblance parfaite que je trouve dans toute la ſuite de l'ouvrage, entre ces Heros fameux de l'antiquité, & les Barbares du temps preſent, dans leurs voyages, & dans leurs entrepriſes militaires. Hercule & Jaſon, Caſtor & Pollux, Zethés & Calaïs, Orphée & Mopſus, & tous ces autres demi-Dieux, qui ſe ſont rendus immortels, & à qui on a donné de l'encens avec trop de facilité, ſont ſi bien repreſentés par une troupe de gueux & de miſerables Sauvages, qu'il me ſemble voir de mes yeux ces célébres Conquerans de la Toiſon d'Or, mais cette reſſemblance me fait bien rabattre de l'idée que j'avois conçuë de leur gloire, & j'ai honte pour les plus grands Rois, & les plus grands Princes du monde, qu'ils ſe ſoient crus honorés de leur avoir été comparés.

La fameuſe Navire Argo, qui a pour ancre une

Apoll. Rh. Lib. 1. v. 955. & 2. v. 166. Idem. Lib. 1. v. 533. Id. Lib. 4. v. 1385.

pierre attachée à une corde faite de racine de laurier ; à qui le poids d'Hercule ſeul ſert de leſt : que les Argonautes portent ſur leurs épaules, dans les ſables de Lybie, pendant douze jours & douze nuits, n'a rien qui la diſtingue d'une pyrogue, ou tout au plus d'une Chaloupe. Cet Hercule lui-même, qui choiſit avec les autres ſa place dans les bancs, & prend une Rame à la main, qui s'enfonce dans les bois pour faire un aviron d'un petit ſapin après avoir rompu le ſien ; qui toutes les fois qu'on prend terre pour cabaner, couche ſur le rivage à la belle étoile, ſur un lict de feüille, ou de branches, eſt un Sauvage dans toutes les formes, & n'a rien au-deſſus. Je pourrois pouſſer la comparaiſon plus loin ; mais elle ſera aſſez ſenſible par l'application du détail que je vas faire, à quiconque voudra le confronter avec le Poëme.

La plûpart des voyages des Sauvages ſe font par eau, à cauſe de la commodité des Lacs & des Rivieres, qui coupent tellement l'une & l'autre Amerique, qu'il n'eſt preſque point d'endroit, ou les eaux ne ſe diſtribuent. Les fleuves de l'Europe ſont des ruiſſeaux en comparaiſon de ceux de ce Nouveau Monde. Dans l'Amerique Meridionale, le fleuve des Amazones, l'Orenoque, la Riviere de la Plata, ſont de veritables Mers par leur prodigieuſe largeur & l'étenduë de leur cours. Dans la Septentrionale, il y a des Lacs d'eau douce, qui ont flux & reflux, & dont quelques-uns ont plus de cinq cent lieües de tour. Preſque tous

ces

ces Lacs communiquent enſemble, & quand on eſt arrivé à la hauteur des terres, en remontant le grand fleuve S. Laurent, on trouve de belles Rivieres, qui coulent dans le Miſſiſſippy, lequel courant preſque toûjours Nord & Sud, ſemble partager l'Amerique Septentrionale en deux parties égales, pour recevoir dans ſon ſein quantité de belles Rivieres, qui s'y rendent de ſes deux bords, & dont il va porter le tribut à la Mer, en ſe dégorgeant dans le Golphe du Mexique.

La ſituation des Iroquois eſt encore plus avantageuſe que celle des autres Peuples de la partie Orientale; car aïant d'un côté le fleuve S. Laurent dans leur voiſinage au fameux ſault de Niagara, & de l'autre l'Ohïo, ou la belle Riviere, qui tombe dans le Miſſiſſippy, ils ſont à portée d'aller par-tout au Levant, & au couchant, en ſuivant le cours de ces deux Rivieres.

La maniere dont la Terre eſt coupée pour la diſtribution des eaux, qui doivent la fertiliſer, a rendu la Navigation neceſſaire preſque auſſi-tôt qu'il y a eu des hommes. Mais cet art, qui a été porté dans les derniers temps à une ſi haute perfection, a été borné pendant pluſieurs ſiecles, à de bien petits commencemens; & quoique l'Arche dont Dieu même avoit donné les proportions, & qui devoit avoir une capacité bien ample, eu égard à ce qu'elle devoit contenir, eut pû dès les temps du Deluge donner des idées pour la conſtruction des Vaiſſeaux, d'une figure diffe-

rente à la verité, mais d'un très-grand port ; il faut avoüer néanmoins, que long-temps même après le Deluge, non ſeulement rien n'approchoit de l'Arche, mais qu'il ſembloit même qu'on en eût perdu toute connoiſſance. Il eſt vrai que le monde n'étant plus menacé d'un malheur auſſi grand que celui qui le fit perir preſque entierement, & que l'ambition n'excitant pas la cupidité, comme elle l'a fait dans la ſuite, les hommes furent rebutés d'entreprendre des Ouvrages ſemblables à celui qui avoit été le fruit d'un travail de pluſieurs années ; ſoit qu'ils ne les jugeaſſent pas d'ailleurs neceſſaires à leur beſoin preſent, ſoit qu'ils n'euſſent pas encore une connoiſſance diſtincte de la vaſte étenduë des Mers, & l'envie de s'y commetre, ou bien qu'ils aimaſſent mieux s'y expoſer avec temerité, que de prendre trop de peine & de fatigue, pour pourvoir à leur plus grande ſureté.

Quoique l'on faſſe l'honneur aux Phœniciens, ou aux Egyptiens, d'avoir été les premiers auteurs de la Navigation, je crois, que l'on peut dire, que les commencemens ont été à peu près les mêmes par-tout où il y a eu des hommes, & que ces commencemens n'étoient pas bien conſiderables. Il eſt même très-vrayſemblable, qu'avant que les Phœniciens euſſent encheri ſur les autres en cette matiere, les habitans des Iſles de la Mer Egée, & des côtes Maritimes du Peloponneſe, avoient commencé à y perfectionner pluſieurs

choſes. L'Iſle de Crete étoit célébre avant le grand commerce de Tyr & de Sydon. Jupiter avoit enlevé Europe fille d'Agenor, & ſes enfans avoient eu long-temps l'Empire de la Mediterranée. * Minos avoit même fait des Conquêtes & des établiſſemens dans la Phœnicie. Dédale & Icare du tems de Minos avoient inventé les Voiles & les Mats. Jaſon ſelon quelques-uns, fut le premier qui trouva la fabrique des Bâtimens longs, au lieu qu'ils étoient auparavant d'une figure ronde, comme certains petits batteaux, dont on ſe ſert encore ſur l'Euphrate & ſur le Tigre. Herodote décrit ces batteaux ronds, dont il parle, avec leſquels on deſcendoit l'Euphrate.

Vid. Lil. Greg. Gyrald. de Navigiis, &c.

Herodot. Lib. 1. n. 194.

Mais ſans remonter à des temps ſi obſcurs, il eſt certain que pendant long-temps on ne s'eſt ſervi dans les trois parties du Monde connu, que de ceux dont on ſe ſert encore aujourd'huy en Amerique; c'eſt-à-dire de Pyrogues & de Canots.

Les Pyrogues étoient, & ſont encore aujourd'huy des arbres creuſés par leſquels Virgile a cru que la Navigation avoit commencé, ainſi qu'il l'exprime par ce vers.

Les Pyrogues.

Virgil. Georg. 1. v. 136.

Tunc Alnos primùm fluvii ſenſere cavatas.

* Selon Thucydide *Liv. 1. p 4.* Minos eſt le plus ancien que l'on connoiſſe qui ait mis une Flotte en Mer. Euſebe dans ſa Chronique ſur l'authorité de Caſtor de Rhodes, nomme les Peuples qui ont eu ſucceſſivement l'Empire de la Mer. Les Lydiens, les Pelaſgiens, les Thraciens, les Rhodiens, les Cypriots, les Phœniciens, les Egyptiens les Mileſiens, les Cariens, les Leſbiens & les Phocéens. Il pouvoit commencer par les Crétois.

Diodor. Sic. Lib 2 p. 74. Solinus. cap. 65. Plin. Lib. 7. cap. 2.

On y employoit toutes ſortes de bois legers. Les Egyptiens, les Arabes & les Indiens en faiſoient de jonc; c'eſt-à-dire de ces Roſeaux, dont parlent Diodore de Sicile, Solin & Pline, & qui deviennent d'une hauteur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe.

Canots.

Les Canots étoient de deux ſortes, les uns faits de branchages d'oſier & couverts de peaux. Tels étoient ceux des Luſitaniens, & des Peuples de la Grande-Bretagne ſur l'Ocean; des Henetes ou Venitiens dans le Golphe Adriatique; des Aſſyriens ſur le Tigre & ſur l'Euphrate; des Ethiopiens ſur le Nil, &c. Les autres étoient faits de papier ou d'écorce, comme ceux des Egyptiens, & de pluſieurs Peuples de leur voiſinage. Lucain a décrit magnifiquement ces ſortes de petits batteaux dans les vers ſuivans.

Strabo. Lib. 3. p. 107. Lucan. Lib. 4.

Primum cana ſalix, madefacto vimine, parvam
Texitur in pupim, cæſoque induta juvenco,
Vectoris patiens tumidum ſuperenatat amnem.
Sic venetus ſtagnante pado, fuſoque Britannus
Navigat Oceano. Sic cum tenet omnia Nilus
Conſeritur Bibulâ Memphitis Cymba Papyro.

Lucan. Lib. 4.

Les Auteurs donnent à ces Batteaux les épithetes de *Sutiles* & de *Plicatiles*, parce qu'il falloit les coudre à cauſe de la matiere dont ils étoient, & qu'il y en avoit qui ſe plioient facilement, de

maniere qu'on pouvoit aiſément les porter. Les Ethiopiens, ſelon le témoignage de Pline, * en avoient de cette eſpece qu'ils plioient comme le reſte de leur bagage, & qu'ils portoient lorſqu'ils étoient arrivés aux cataractes du Nil. Plin. Lib. 24. cap. 9.

Les Eſkimaux & quelques autres Peuples du Nord, nous ont conſervé le modele & la forme de ces Canots de peaux dans ceux dont ils font uſage, leſquels ſont auſſi de deux eſpeces. Les premiers ne ſont que pour une perſonne ſeule. Ils ſont de la longueur depuis douze juſqu'à quinze & ſeize pieds, tout plats & de la forme d'une navette de Tiſſerand. Le deſſus eſt tout couvert de peaux comme le deſſous, & n'a qu'une ouverture au milieu, dans laquelle l'homme paſſe à my-corps pour ſe mettre ſur ſon ſéant. Il ferme cette ouverture comme une bourſe, & la ſerre contre ſon corps comme une ceinture, & quand il a ajuſté tout autour, les bords d'une Caſaque, qui ne luy laiſſe que le viſage à découvert, le Canot & le Canoteur ne paroiſſent faire qu'une ſeule piece, & pas une goute d'eau n'y ſçauroit entrer. Ils gouvernent avec un aviron double, qui eſt terminé en forme de palette par les deux bouts. Ils nagent des deux côtés avec tant de dexterité Canots de Peaux.

* *Plinius. Lib. 5. Cap. 9.* Navis Plicatilis quæ facta ex corio complicata circumfertur ad Trajiciendos amnes.

' *Idem. Lib. 10. Cap. 29.* Ibi Æthiopicæ conveniunt naves : namque eas plicatiles humeris transferunt quoties ad cataractas ventum eſt.

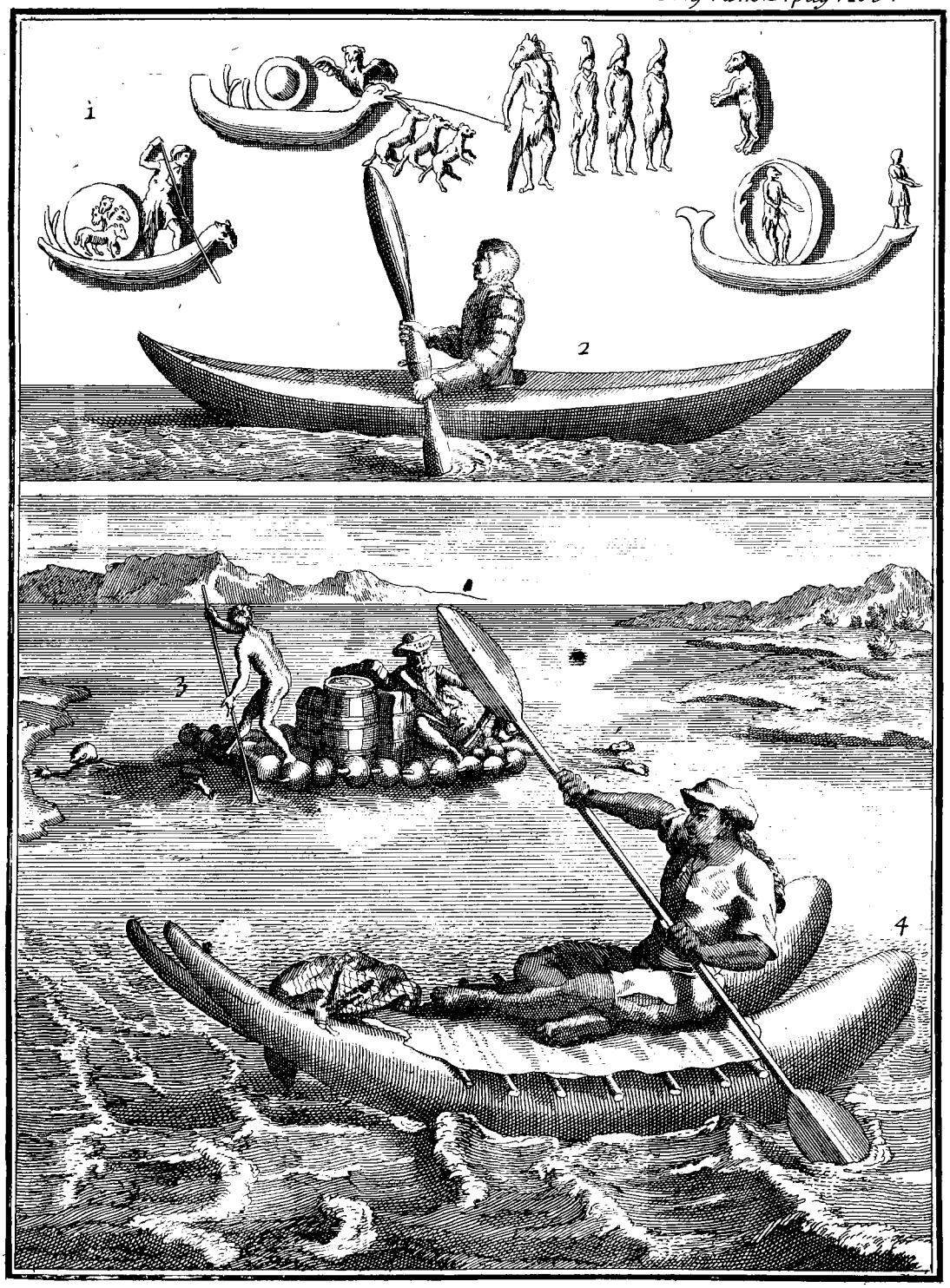
& de promptitude, que le Canot ſemble gliſſer ſur l'eau, & diſputer avec le vent pour la legereté. Un javelot attaché aux côtés du Canot par une longue corde leur ſert à darder le poiſſon qu'ils mangent cru, & comme ils n'apprehendent point que l'onde les domine; qu'ils ſe font même un plaiſir de faire tourner leur Canot, & de faire le moulinet deux ou trois fois de ſuite, il ſemble qu'ils peuvent entreprendre de longs voyages ſans crainte, pourvû qu'ils puiſſent ſe flatter que le poiſſon ne leur manquera pas.

Leurs autres Canots ſont de la forme ordinaire, le Gabarit en eſt de bois, & de pieces bien emmortoiſées & liées enſemble, qu'on couvre enſuite d'un bout à l'autre de peaux de Chien de Mer, bien couſuës comme les premieres. Ils ſont de la longueur des grandes Pyrogues, & peuvent porter cinquante & ſoixante perſonnes. Dans le tems calme on les conduit à la rame : mais lorſque le vent peut ſervir, ils attachent au Mât des voiles de cuir.

Balzes.

Frezier, Voyage de la Mer du Sud. p. 109. Feuillée, Journal des Obſervations, &c. tom. 2. p. 590.

Les Indiens du Perou ont une autre ſorte de Batteau de cuir fort ſingulier appellé *Balze*, dont le Pere Feüillée & M. Frezier nous ont donné la figure dans leurs Voyages de la Mer du Sud. Il conſiſte en deux eſpeces de Vaiſſeaux taillés de la forme d'un Canot, & faits de peaux de Loup Marin bien couſuës & bien fermées en tout ſens, à l'épreuve de l'eau. On remplit de vent ces


1
2
3
4

Vaiſſeaux par le moïen d'un tuyau à chacun dont on bouche ſoigneuſement l'orifice après les avoir enflés comme un ballon. On les aſſujetit enſuite, & on les attache l'un à l'autre, de maniere cependant que le devant ſoit plus approché que le derriere, par le moïen d'un chaſſis de bois compoſé de barres de la largeur de deux pouces, auquel ils ſont fortement amarrés avec des cordes de boyau. Les barres du chaſſis ſont tellement diſpoſées que la plus longue va de poupe à proüe & ſert de quille; les autres s'écartent de bas-bord à ſtri-bord, c'eſt-à-dire d'un flanc à l'autre. On étend ſur ce chaſſis une grande peau compoſée de pluſieurs autres couſuës enſemble dont on attache les extremités aux quatre coins du chaſſis. Ceux qui doivent naviguer ſur ces ſortes de bâtimens s'aſſeoient ſur cette peau, & nagent avec une pagaye ou aviron à double palette, comme celui des petits Canots Eſkimaux, dont nous venons de parler. Si le vent peut ſervir, ils mettent une petite voile, & pour remplacer l'air qui pourroit ſe diſſiper, il y a toûjours ſur le devant deux boyaux attachés à l'orifice des ballons par leſquels on peut les ſoufler, quand il eſt beſoin. La maniere de coudre les ballons eſt particuliere, on perce les deux peaux avec une alêne ou une arête, & dans les trous on paſſe ou des arêtes, ou des morceaux de bois ſur leſquels, de l'un à l'autre, on fait croiſer par-deſſus & par-deſſous des boyaux mouillés, pour fermer exactement les paſſages de

l'air. Il ſe fait des Balzes d'un grand port, & M. Frezier aſſure qu'il y en a ſur leſquelles on peut charger juſqu'à douze quintaux & demi. Thomas Candiskh à voulu parler des Balzes, quand il dit d'une Nation ſituée dans la Mer du Sud vers le 23. dégré de Latitude Meridionale, qu'ils ont une eſpece de Canot de peau, lequel ſe ſoûtient ſur l'eau par le moïen de deux veſſies enflées. Mais la figure qu'on en a donné dans le Recüeil des Voyages aux Indes Occidentales de Theodore de Bry & de ſes heritiers, eſt fort differente de celle qu'en ont donné les autres qui en ont parlé, & de ce qu'elle doit être, il n'y a qu'à la voir pour juger qu'elle eſt entierement imaginaire.

Indiæ Occid. part. 8.

Les Celtiberiens Eſpagnols uſoient de ſemblables Batteaux au temps de Jules Ceſar, ainſi qu'il le rapporte lui-même dans ſes Commentaires. La néceſſité de ſes affaires l'aïant obligé de paſſer d'Italie en Eſpagne, où tout ſe déclaroit en faveur de Pompée, ſon Armée penſa entierement périr entre la Segre & la Cinca, qui s'étant débordées par la fonte des Neiges, emporterent les Ponts qu'il avoit jettés ſur ces Rivieres, & luy ôterent par là tous les moïens de la faire ſubſiſter. L'Infanterie legere des Luſitaniens, & celle de la Celtiberie qui connoiſſoit parfaitement le païs, & étoit accoutumée de traverſer les Fleuves ſur *des Peaux de Bouc enflées* qu'ils portoient toûjours à la Guerre; harcelloient continuellement ſes Troupes,

Ceſar de Bello. Civ. Lib. 1.

pes, & ne laiſſoient écarter impunément aucun de ſes ſoldats. Dans cette extrémité, il s'aviſa d'un ſtratagême, par lequel il trompa l'attente de ſes ennemis, qui s'en promettoient déja une défaite bien entiere. Il fit conſtruire par ſes ſoldats des Canots, dont il avoit appris & la forme & l'uſage dans ſon expedition des Iſles Britanniques. La quille, & le fonds de ces petits batteaux, étoient d'un bois fort léger, & le reſte d'oſier couvert de cuir. Son projet réüſſit, ainſi qu'il l'avoit imaginé, & il ſe tira par-là d'un des plus grands dangers, où il ſe ſoit peut-être jamais trouvé.

On traverſe encore aujourd'hui le Tigre & l'Euphrate, ſelon le témoignage du P. Avril, ſur une machine compoſée de pluſieurs peaux de Bouc enflées, qu'on joint des quatre côtés par autant de perches qu'on lie étroitement enſemble, & qu'on couvre enſuite de pluſieurs branches d'arbre qu'on a ſoin de mettre en travers. Le Pere Acoſta dit, qu'en Amerique on fait de ſemblables radeaux pour la traverſée des Fleuves & des Rivieres; mais au lieu de peaux de Bouc, on ſe ſert de courges ſéches, vuidées, & bien bouchées, afin que l'eau n'y puiſſe pas entrer.

P. Avril, Voyage d'Orient, Liv. 1. p. 36.

Acoſta, Hiſt. Nat. de Ind. Lib. 3. c. 18.

Les Canots d'Ecorce que font les Sauvages moins Septentrionaux, répondent à ceux que les Egyptiens faiſoient de Papier. Le Papier eſt une plante qui croît ſur les bords du Nil, & qui pouſſe

Canots d'Ecorce.

quantité de tiges triangulaires, hautes de ſix ou ſept coudées tout au plus, quoique Theophraſte & Pline (*a*) lui en donnent dix, & même au-deſſus de dix : elle étoit preſque univerſelle pour l'uſage qu'on en faiſoit anciennement ; on s'en nourriſſoit ; elle entroit dans la Medecine ; on en tiroit des feüilles pour écrire ; elle fourniſſoit du bois pour ſe chauffer ; des chandelles pour éclairer ; des toiles pour s'habiller ; on en faiſoit des batteaux, des mâts, des cordes, des voiles, des uſtenciles de ménagée, des nattes, des couronnes pour les Dieux, (*b*) & des ſouliers pour les Prêtres. Elle n'étoit pas particuliere à l'Egypte. Elle croiſſoit auſſi en Syrie, ſur les bords de l'Euphrate, dans l'Iſle de Créte, & même en Italie. Il y a cependant apparence que cette derniere étoit d'une eſpece differente.

Theoph. Hiſt Plant. Lib. 4. c. 9

Plinius, Lib. 13. cap. 21.

De Italicâ Papyro Strabo, Lib. 5. & Martialis, Lib. 8.

(*a*) *Plinius, Lib. 13. cap. 21.* Papyrum ergo naſcitur in Paluſtribus Ægypti, aut quieſcentibus Nili aquis, ubi evagatæ ſtagnant, duo cubita non excedente altitudine gurgitum, brachiali radicis obliquæ craſſitudine, triangulis lateribus, decem non ampliùs cubitorum longitudine in gracilitatem faſtigatum, Thyrſi modo cacumen includens ſemine nullo aut uſu ejus alio, quam floris ad Deos coronandos. Radicibus incolæ pro ligno uruntur : nec ignis tantum gratiâ, ſed ad alia quoque utenſilia vaſorum. Ex ipſo quidam Papyro navigia texunt ; & è libro vela, tegeteſque nec non & veſtem, etiam ſtragulam ac funes. Mandunt quoque crudum, decoctumque, ſuccum tantum devorantes. Naſcitur & in Syriâ circa quem odoratus ille calamus lacum. Neque aliis uſus eſt, quam inde, funibus Rex Antigonus in navalibus rebus, nundùm Sparto communicato. Nuper & in Euphrate naſcens circa Babylonem Papyrum intellectum eſt eundem uſum habere Chartæ. Similia his Theophraſtes loco cit.

(*b*) Athenée au Liv. 15. ſe moque de ces Couronnes de Papier, que Pline dit qu'on faiſoit pour les Dieux.

J'ai bien de la peine à comprendre, comment une Plante qui ne porte point de fruit, qui n'a qu'une tige aſſez mince, point de feüilles, ſi ce n'eſt un bouquet qui vient à la cime de la tige, pouvoit ſervir à tant d'uſages ſi differens. Je ne puis ſur-tout concevoir, comment on en pouvoit faire des batteaux & des voiles. Herodote ſemble dire, qu'on n'employoit à cet uſage que le ſommet de la tige, & Theophraſte aſſure qu'on les faiſoit de la tige même. On ne pouvoit tirer de la tige des écorces aſſez épaiſſes pour faire le corps du bâtiment; encore moins, ce ſemble, du ſommet, qui ſe ſépare en feüilles, ou en lames fines, comme le papier de la Chine, & qui par conſequent n'ont point aſſez de corps pour faire des voiles, ou l'enveloppe d'un bâtiment, lequel devoit être aſſez ſolide pour porter des hommes & des charges aſſez peſantes. Il falloit donc, à ce que j'imagine, qu'on en fit un tiſſu natté de bien près, comme ſont encore certains petits bâtimens, dont les Abyſſins ſe ſervent de nos jours pour naviguer ſur le Nil.

Herod. Lib. 2. n. 98.

Theoph. loc. cit.

Je crois auſſi que les termes *Papyros*, *Biblos*, *Charta*, *Liber*, leſquels ſont ſynonimes, étoient des noms generiques, qui s'appliquoient univerſellement à tous les arbres, de l'écorce deſquels on ſe ſervoit pour écrire. Pline nous apprend qu'on écrivit d'abord ſur les feüilles de Palme, & c'eſt peut-être à quoy Virgile fait alluſion en parlant de la Sibylle, laquelle écrivoit ſes Ora-

Plinius, Lib. 13. cap. 11.

Virg. Æneid. 3. & 6.

cles ſur des feüilles. Pline ajoûte qu'on ſe ſervit enſuite de l'écorce de certains arbres. Saint Iſidore de Seville, ſuivant l'opinion des Critiques les plus exacts, donne cette définition du Papier, ou du Livre, (car c'eſt la même choſe.) « Le « Livre eſt la Tunique interieure de l'écorce, qui « eſt la plus voiſine du corps ligneux, ſur laquelle « les Anciens écrivoient. *Liber eſt interior Tunica corticis, quæ ligno cohæret, in quâ Antiqui ſcribebant.*

Iſidor. Lib. 6. cap. 12.

Ces noms generiques dont je viens de parler, peuvent parfaitement bien convenir au Bouleau. De ſon écorce la plus mince on peut faire des feüilles à écrire, & je m'en ſuis ſervi moi-même quelquefois. On ſe ſert de la plus épaiſſe pour faire des canots, des voiles, & des tentes ; & comme elle eſt aſſez gommeuſe, on en fait auſſi des Torches pour pêcher au flambleau, ou pour ſe conduire chez ſoi dans des nuits fort obſcures. Si l'étymologie du mot *Papyros* vient du mot grec πῦρ, le feu, ce nom lui conviendroit encore plus parfaitement.

Pyrogues des Caraïbes.

Les Caraïbes & les autres Sauvages Meridionaux, qui habitent ſur les bords de la Mer, ſe ſervent de longues Pyrogues, qui peuvent porter juſqu'à ſoixante perſonnes, & ils les rehauſſent par des planches qu'ils attachent ſur les bords au corps de l'arbre, qui fait le fonds de la Pyrogue. Elles ſont aſſez bonnes pour ranger les Côtes de l'Ocean, & réſiſtent plus facilement à la

vague que de ſimples écorces ; mais dans les Rivieres de Canada, ou de l'Amerique Meridionale, elles ne vallent rien pour les voyages de long cours, à cauſe de la multitude des ſaults & des cataractes, où leur peſanteur, & la difficulté de les manier, les rendroient abſolument inutiles. On en a cependant toûjours quantité aux environs des Villages, où elles ſont d'un grand ſervice pour faire les traverſées d'un bord de Riviere à l'autre, ou pour y charroyer le bois de chauffage, & les autres proviſions des champs, lorſqu'on peut les y conduire par eau.

Les Canots d'Ecorce au contraire ſont très-commodes pour les grands voyages, & les ſeuls dont on puiſſe ſe ſervir, parce que leur légereté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il eſt plus aiſé de les voiturer dans les lieux de portage.

Canots d'Ecorce de Bouleau.

Les Canots d'Ecorce de Bouleau ſont le Chef-d'œuvre de l'art des Sauvages. Rien n'eſt plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenſes, & l'on va par-tout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de differentes grandeurs, de deux, de quatre, juſqu'à dix places diſtinguées par des barres de traverſe. Chaque place doit contenir aiſément deux nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot eſt d'une ou de deux piéces d'écorce, auſquelles

on en coût d'autres avec de la racine, qu'on gomme en dedans & en dehors, de maniere qu'ils paroiſſent être d'une ſeule piece. Comme l'écorce, qui en fait le fonds, n'a gueres au-delà de l'épaiſſeur d'un ou de deux écus, on la fortifie en dedans par des cliſſes de bois de Cédre extrêmement minces, qui ſont poſées de long, & par des varangues ou des courbes du même bois, mais beaucoup plus épaiſſes, rangées près à près dans le ſens de la courbure du Canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords, regnent deux Précintes ou Maîtres, dans leſquels ſont enchâſſées les pointes des varangues qu'ils arrêtent, & où ſont liées les barres de traverſe, leſquelles ſervent à affermir tout le corps de l'Ouvrage. On n'y diſtingue ni pouppe, ni proüe. Les deux extrémités, ou pinces, ſont entierement ſemblables, parce qu'on n'y attache point de gouvernail, & que celui qui eſt à l'un des bouts, gouverne avec l'aviron, ou avec la perche quand il faut refouler l'eau en piquant de fonds. Les avirons ſont fort légers, quoique faits d'un bois d'Erable qui eſt aſſez dur. Ils n'ont gueres que cinq pieds de long, dont la pele en emporte un & demi ſur cinq ou ſix pouces de largeur.

Si ces petits bâtimens ſont commodes, ils ont auſſi leur incommodité; car il faut uſer d'une grande précaution en y entrant, & s'y tenir aſſez contraint pour ne pas tourner, & pour ſoûtenir l'erre du Canot, lorſqu'il eſt en train d'al-

ſer. Ils ſont d'ailleurs très-fragiles. Pour peu qu'ils touchent ſur le ſable ou ſur les pierres, il s'y fait des crevaſſes par où l'eau entre, & gâte les marchandiſes, ou les proviſions qu'on porte; de ſorte qu'il ne ſe paſſe gueres de jour, où il ne ſe trouve quelque endroit qu'il faille gommer. On y peut nager aſſis ou debout dans les eaux douces & tranquilles; mais il eſt mieux de nager à genoux dans les rapides. C'eſt encore une autre incommodité de n'y pouvoir porter beaucoup de voile, & de ne pouvoir ſe ſervir de la voile que dans les vents moderés, ſans s'expoſer aux riſques de périr. La traverſée des lacs eſt pour cette raiſon très-difficile; les plus ſages ne l'entreprennent gueres ſans avoir bien conſulté le temps; ils rangent avec cela les terres autant qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap, & tâchent de gagner d'Iſle en Iſle. Toutes les fois qu'on entre, ou qu'on ſort du Canot, il faut être pieds-nuds; & lorſqu'on met pied à terre, il faut décharger le Canot, le tirer hors de l'eau, & le mettre à l'abry ſur le ſable, ou ſur la vaſe, de peur que le vent ne le briſe. Quand il s'y fait des crevaſſes, il faut les gommer, ainſi que je l'ai déja dit, & il faut avoir ſoin pour cela de les viſiter preſque à chaque fois. On gomme les Canots d'écorce de Bouleau avec de la gomme d'épinette, ou de quelqu'autre arbre reſineux, dont l'Amerique ne manque point dans ſa vaſte étenduë. Mais pour ce qui eſt des Canots d'écorce, on les étoupe

avec de l'écorce de Peruche briſée, & concaſſée en filamens, qui en bouchent parfaitement bien les ouvertures.

Les Nations de la Langue Algonquine ne ſe ſervent que de Canots d'ecorce de Bouleau, & les travaillent. Mais il y a quelque difference des uns aux autres. Ceux des Abenaquis, par exemple, ſont moins relevés de bord, moins grands, & plus plats par les deux bouts, de ſorte qu'ils ſont preſque de niveau dans toute leur étenduë; parce que ceux-ci voyageant dans de petites Rivieres, pourroient être incommodés & briſés par les branches qui débordent, & s'étendent ſur l'eau des deux côtés du rivage; au lieu que les Outaouacs, & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le fleuve Saint-Laurent, où il y a beaucoup de caſcades & de chûtes, ou bien dans les Lacs, où la lame eſt toûjours fort groſſe, doivent avoir des Canots, dont les pinces ſoient hautes & élevées, afin de briſer la vague, & d'être moins expoſés à emplir. Il y a dans l'Amerique Meridionale du côté de la Mer du Sud, des Sauvages qui s'expoſent ſur l'Ocean avec des Canots d'écorce. Ceux-là ont les pinces encore beaucoup plus relevées pour la même raiſon.

Canots d'Ecorce d'Orme.

Les Iroquois ne travaillent point les Canots d'Ecorce de Bouleau, mais ils en achetent des autres Nations, ou en font à leur place d'Ecorce d'Orme.

d'Orme. Ceux-ci ne ſervent gueres qu'une campagne, & parce qu'ils ſont moins ſolides que les autres, & parce qu'il eſt plus facile d'en réparer la perte. Ils ſont d'une ſeule piéce, & travaillés avec toute la mal-propreté, & toute la groſſiereté poſſible. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il eſt néceſſaire de la replier pour faire les pinces, & après l'avoir couſuë dans ces coins, & aux deux bouts qu'ils affermiſſent avec des bâtons fendus, pour la gêner, & l'empêcher de s'ouvrir, ils font les varangues, les barres & les précintes, de ſimples branches d'arbre. Ces branches ne ſont qu'écôtées, & ſi mal rangées, que la vûë ſeule en fait mal au cœur, & doit naturellement inſpirer de la défiance à ceux, qui ont à expoſer leur vie dans ces machines ſur des Rivieres auſſi dangereuſes que le ſont celles de Cañada. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuſe à la rapidité des eaux, dans les ſaults & dans les caſcades, lorſqu'ils deſcendent les Rivieres, ou qu'ils les refoulent avec des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

Des Saults & Caſcades.

Ces Saults & ces Caſcades ſont formés par la hauteur des terres, qui à proportion qu'on remonte vers la ſource des Fleuves & des Rivieres, vont toûjours en s'élevant. En certains endroits elles s'élevent d'une maniere ſurprenante, comme aux Cataractes du Nil, ou bien à la fameuſe chûte

de Niagara, qui eſt d'une prodigieuſe hauteur, & où le fleuve Saint-Laurent, lequel a une demi-lieuë de large en ce lieu-là, tombe à pic comme dans un goulphre avec un bruit effroyable; en d'autres elles s'élevent d'une maniere moins ſenſible comme par degrez, de cinq à ſix pieds ſeulement, de diſtance en diſtance. Le même fleuve Saint-Laurent peut auſſi en être un exemple. Car il court ainſi pendant plus de 40. lieuës de faults en faults peu éloignés les uns des autres, & dont quelques-uns ont près d'une lieuë de long, où il roule par differentes chûtes avec tant de précipitation, qu'une fléche décochée d'une main roide & habile ne part pas avec plus de vîteſſe, qu'en a l'eau dans l'impétuoſité de ces torrens: & comme dans ces endroits il a peu de profondeur, ſes vagues ſe briſant contre les Rochers répandus dans ſon lict, cauſent un mugiſſement perpetuel, & paroiſſent toutes changées en écume.

Portages. On fait portage à ces Cataractes que leur extrême hauteur rend impratiquables. Il faut même s'y prendre de loin, & ſortir du Canal de la Riviere beaucoup au-deſſus de la chûte, pour ne pas courir à une perte inevitable. Mais on s'abandonne au fil de l'eau dans les faults qui ont moins d'élevation; toute l'adreſſe conſiſte à ſçavoir le prendre, à bien choiſir certains paſſages étroits entre les chaînes de Rochers, & à éviter les pier-

res détachées dont le fleuve eſt ſemé, & dont il ſuffit d'en heurter une, pour que le Canot porté avec une extrême roideur, ſoit briſé en piéces, & faſſe un naufrage auquel il n'y a plus de remede.

Ceux qui ne ſont pas accoûtumés à ces ſortes de navigations, fremiſſent à l'idée ſeule qu'on puiſſe ſe commettre dans des paſſages ſi dangereux à la merci d'une ſimple écorce. Cependant les Sauvages & les François Canadiens, ſont ſi habiles à parer les Roches, que j'ai vû beaucoup de perſonnes, qui aimoient mieux ſaulter le Sault-Saint-Loüis, lequel eſt au-deſſous de nôtre Miſſion, que de faire le voyage de Montreal à pied. Ce ſault néanmoins, quoiqu'il n'ait que demi-lieuë de long, eſt un des plus périlleux : & il eſt aſſez ſouvent arrivé à d'excellens Canoteurs d'y venir faire naufrage, après avoir ſaulté tous les autres.

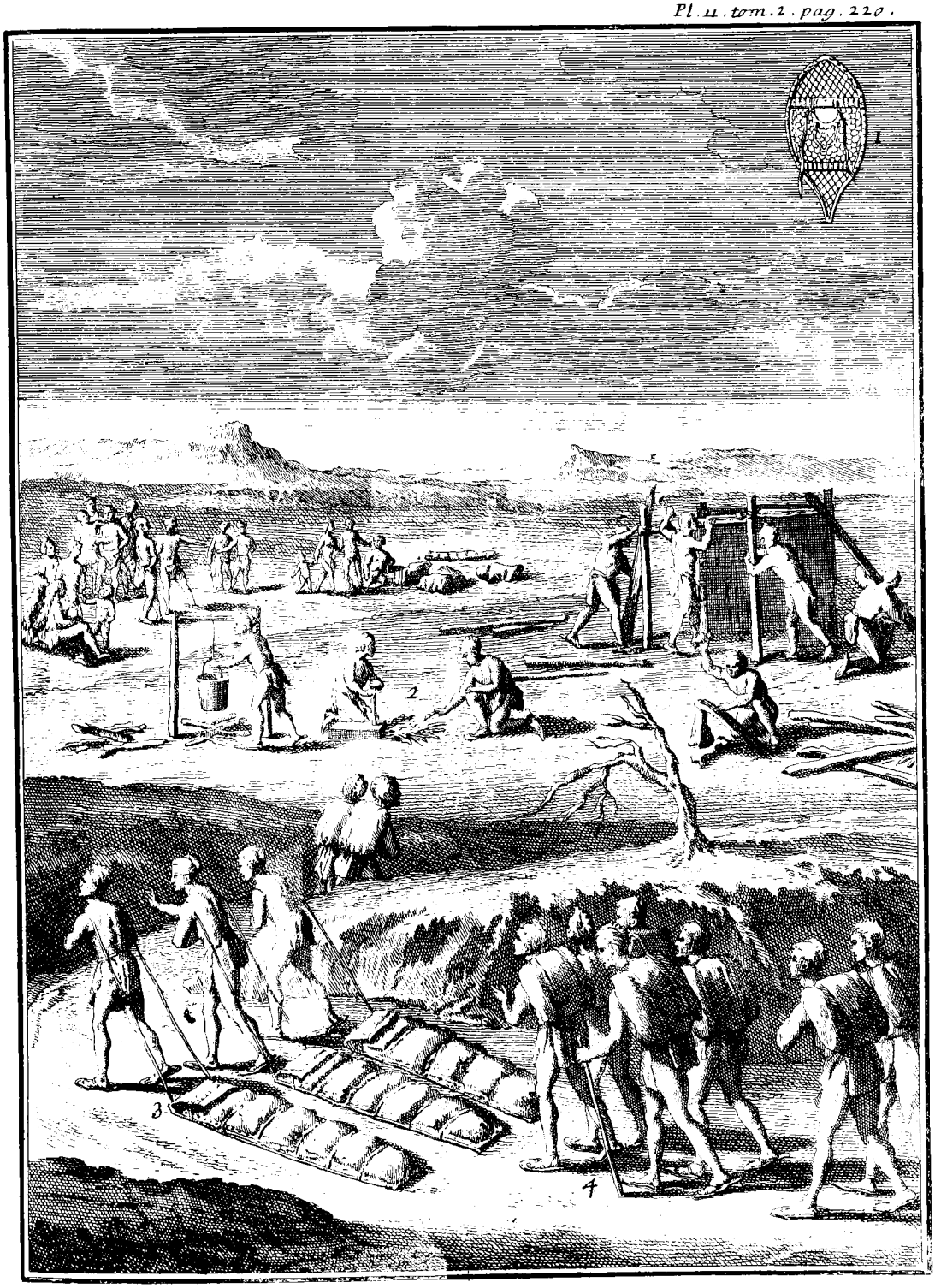
Deux hommes portent ſur leurs épaules les Canots dans les lieux de portage avec beaucoup de facilité juſqu'au-deſſus ou au-deſſous des Cataractes. Le reſte de l'équipage, ſoit dans les portages, ſoit dans les autres voyages de Terre, ſe range ſur des Bretelles, qui ſont une maniere de chaſſis de bois fort commode pour enlever une groſſe charge, & pour la porter aiſément : ou bien on fait des pacquets qu'on laiſſe pendre ſur les épaules, attachés à des colliers, ou longes faites de leur fil de bois blanc, treſſé en bande, Bretelles.

que les femmes appliquent ſur leur front, & que les hommes font paſſer ſur la poitrine & à la naiſſance des épaules, tout au contraire de ce que rapporte Herodote de l'uſage des anciens Egyptiens.

Herodot. Lib. 2. n. 64.

Traînes. Pendant l'Hyver, & ſur les neiges, ils ſe ſervent de petites traînes, qui ſont faites d'une ou de deux petites planches extrêmement minces, qui toutes deux enſemble n'excedent pas de beaucoup la largeur d'un pied, & la longueur de ſix ou ſept. Ces planches ſont recourbées en dedans, & repliées ſur le devant de la hauteur d'un demi pied, pour briſer & pour écarter les neiges, qui les empêcheroient, en refoulant, de couler avec facilité. Deux bâtons un peu élevés regnent ſur les deux côtés de la traîne dans toute ſa longueur, & y ſont attachés de diſtance en diſtance. Ils ſervent à paſſer, & à repaſſer les courroyes, qui aſſujettiſſent leur équipage ſur la traîne. Un Sauvage avec ſon collier paſſé ſur la poitrine, & enveloppé dans ſa couverture, tire après ſoi ſa traîne bien chargée ſans beaucoup de difficulté.

Raquettes. Dans les neiges où il n'y a point de chemin frayé, ils ſont obligés de ſe ſervir de Raquettes, ſans quoi toutes ſortes de voyages, ou pour guerre ou pour chaſſe, &c. leur ſeroient abſolument impoſſibles. La forme de ces Raquettes approche de l'Ellyptique, c'eſt-à-dire,


1
2
3
4

que l'Ellypſe n'eſt point parfaite, étant plus arrondies ſur le devant que par l'autre extrémité, laquelle ſe termine un peu en pointe. Les plus grandes ſont de deux pieds & demi de long, ſur un pied & demi de large. Le tour qui eſt d'un bois durci au feu, eſt percé dans ſa circonference comme les Raquettes de nos jeux de paulme, à qui elles reſſemblent, avec cette difference, que les mailles en ſont beaucoup plus ſerrées, & que les cordes n'en ſont point de boyaux, mais de peaux de Cerf cruës, & coupées fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus ſtable, on y met deux barres de traverſe, qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu eſt le plus large & le plus long. Dans celui-ci vers le côté, dont l'extrémité eſt arrondie, on pratique un vuide fait en arc, dont la barre de traverſe fait comme la corde. C'eſt-là que doit porter la pointe du pied ſans toucher à la barre de traverſe, qui le bleſſeroit. Aux deux bouts de l'arc ſont deux petits trous pour paſſer les courroyes, qui doivent attacher le pied ſur la Raquette. On paſſe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud ſur l'orteil, & après les avoir croiſées, on les repaſſe dans la Raquette à la circonference de l'arc; on les conduit enſuite par derriere au-deſſus du talon, d'où on les ramene ſur le coup du pied, où on les noüe en faiſant une roſe de ruban. Cela ſe fait de telle maniere, que quoique le pied ſoit

bien aſſujetti, il n'eſt pourtant gêné que ſur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette ſans y porter la main.

C'eſt encore-là un uſage ſingulier des premiers temps, lequel a paſſé de l'Aſie dans l'Amerique avec les Nations qui s'y ſont tranſplantées. Strabon parlant des Peuples qui habitent cette longue chaîne de montagnes, laquelle s'étend depuis le pied du Mont-Taurus juſqu'à l'extrémité des Monts Riphées, & dont le Caucaſe eſt une des plus célébres chez les Auteurs anciens, en raconte ceci de particulier. » On ne peut, dit-il, » monter ſur la croupe de ces montagnes pendant » l'Hyver; mais les habitans y vont pendant » l'Eſté, & attachent à leurs pieds des ſouliers » pointus faits de peaux de bœuf cruës, & larges » comme des Tambours, à cauſe des neiges & des » glaces. Ils ſe laiſſent couler enſuite du haut de » ces montagnes avec tout leur bagage, aſſis ſur » une peau. La même choſe ſe pratique dans » l'Atropatie, dans la Médie, & ſur le Mont » Maſius qui eſt en Armenie. Là ils attachent » auſſi à leurs pieds des rotules de bois, termi- » nées en pointe, ou garnies de pointes.

Strabo, Lib. II. p. 348.

Suidas, ſur le rapport d'Arrien, dit pareillement que les ſoldats d'Alexandre le Grand, par le moyen de certains cercles garnis de jonc, paſſoient ſans incommodité ſur des neiges, qui en quelques endroits, avoient juſqu'à ſeize pieds de profondeur.

Suidas, Αυγος.

Comme on ſe ſert encore de Raquettes dans la Colchide ou Mingrelie, & dans ces païs dont parle Strabon, il eſt évident que dans ſa deſcription, il n'a voulu exprimer autre choſe que des Raquettes par ces ſouliers de peaux de bœuf, larges comme des Tambours.

Les pointes qu'on met ſous les talons & les rotules de bois, qui ſont des patins, ou un équivalent que Strabon a voulu décrire, ſont néceſſaires dans les païs de glaces & de neiges, où l'on eſt obligé de mettre des pointes juſqu'aux fers des chevaux pour les ferrer à glace.

Quant à la maniere de ſe laiſſer couler du haut des montagnes, Strabon nous dépeint un uſage, qui s'obſerve encore au Mont Cenis, & dans les Alpes. C'eſt ce qu'on appelle *la Ramaſſe*, qui eſt une maniere de traîneau, avec un petit ſiege ſur le fonds, où l'on fait aſſeoir le Voyageur. Les habitans du païs ſtylés à conduire ces ſortes de voitures, aſſis tout bas ſur le devant, les dirigent avec les mains par le moyen des bras du traîneau même; & avec les pointes dont leurs talons ſont armés, ils arrêtent leur courſe comme ils veulent, lorſqu'elle eſt trop impétueuſe. Rien n'eſt plus rapide & plus agréable que cette maniere de deſcendre. Les Sauvages au lieu d'une peau, ſe ſervent d'une écorce dans le beſoin. C'eſt un divertiſſement que les enfans ne manquent pas de ſe donner dans le temps des neiges, lorſqu'ils ont autour de leurs Villages

quelque éminence dont ils puiſſent profiter.

Les Guerriers dans leur route marchent à petites journées. Rien ne preſſe ordinairement les Sauvages, comme auſſi aucun accident ne les déconcerte, à moins que leur ſuperſtition ne leur faſſe tirer quelque mauvais augure du ſuccès de leur entrepriſe. Ils ont comme les Argonautes leur Orphée & leur Mopſe; c'eſt-à-dire, leurs Jongleurs, qui raiſonnent ſur-tout, tirent, ſelon leurs principes des conſequences bonnes ou mauvaiſes de tout, & les font avancer ou reculer, comme il leur plaît. Il ne leur faut pour cela qu'une bagatelle, & ils ſe perſuaderoient avoir entendu parler le mât de leur Canot, ainſi que les célébres Conquerans de la Toiſon d'Or, ſi le Jongleur diſoit qu'il a parlé.

Idée de direction dans leur route.

Ils marchent avec peu de précaution ſur leurs Terres, ou en païs non ſuſpect. Tandis que quelques-uns conduiſent les Canots, ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chaſſer chemin faiſant. Ces Chaſſeurs prennent diverſes routes, & s'écartent les uns des autres en ſuivant divers rumbs de vent, pour ne pas ſe rencontrer ſur la même proye. Le ſoir ils ſe rendent au lieu deſtiné pour la couchée, & pas un ne s'égare.

Rien n'eſt plus admirable que l'idée de ces Barbares. C'eſt une qualité qui ſemble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on pourroit

pourroit le faire avec une Bouſſole par rapport aux endroits où il a été, ou dont il a entendu parler. Dans les forêts les plus épaiſſes, & dans les temps les plus ſombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur Etoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoique dans des païs impratiqués, & où il n'y a point de route marquée. A leur retour ils ont tout obſervé, & ils tracent groſſierement ſur des écorces, ou ſur le ſable, des Cartes exactes, & auſquelles il ne manque que la diſtinction des degrés. Ils conſervent même de ces ſortes de Cartes Geographiques dans leur Tréſor public, pour les conſulter dans le beſoin.

Connoiſſance de l'Aſtronomie.

Ils ont quelque connoiſſance de l'Aſtronomie, qui ſert à regler leur temps, & à diriger leurs courſes; & il leur reſte encore quelque teinture de cette ſcience, dont on rapporte les commencemens à Promethée, à Atlas, & à Lycaon, qui s'appliquerent les premiers à contempler le cours des Aſtres, l'un ſur le Mont Caucaſe, le ſecond dans la Mauritanie, & le troiſiéme dans l'Arcadie, ou ſur les montagnes de Thrace.

Ils comptent ordinairement par les nuits à la façon des Numides, & de pluſieurs autres Peuples de l'Antiquité, plûtôt que par les jours : par les mois lunaires, plûtôt que par ceux du Soleil, ainſi que le pratiquoient preſque toutes les Nations dans les premiers temps, & particuliérement les Juifs. Cependant cette maniere de com-

pter eſt ſubordonnée au cours du Soleil, qui ſert à regler leurs années, leſquelles ſont partagées en quatre ſaiſons comme les nôtres, & ſous-diviſées en douze mois. La maniere de compter par les Lunes, n'eſt pas même ſi univerſelle, qu'ils ne comptent auſſi par les années ſolaires. Je crois avoir remarqué que l'une & l'autre maniere de compter eſt affectée à certaines choſes, & qu'en d'autres occaſions elles s'employent indifferemment.

Les années heliaques ou ſolaires, ſont deſtinées à marquer l'âge des hommes. Pour ſçavoir, par exemple, combien il y a de temps qu'un homme eſt né, la phraſe Huronne porte, combien de fois a-t'il r'attrappé le jour de ſa naiſſance? Et c'eſt la même dont ils ſe ſervent par rapport au Soleil, de qui ils diſent qu'il a r'atrappé tant de fois le point où il recommence ſon cours. Ils expriment auſſi les années heliaques par le nom d'une des ſaiſons, & ſur-tout de l'Hyver; le nom d'une des ſaiſons ſuppoſant dans cette occaſion pour toutes les quatre enſemble & pour l'année ſolaire entiere. Ils diront, par exemple, il y a tant d'Hyvers que je ſuis au monde, pour dire il y a tant d'années; cette maniere de parler eſt encore uſitée dans la poëſie ancienne & moderne. Ils comptent de la même façon pour toutes les choſes éloignées, qui renferment une période de temps aſſez longue, où le nombre & la ſupputation des mois lunaires les embarraſſeroient. Ils comptent au

contraire par les Lunes, & par les nuits, quand il s'agit d'un terme aſſez court, de prendre leurs meſures pour leurs voyages de guerre, de chaſſe, ou de pêche, pour leur rendez-vous, & pour le temps de leur retour, &c. Dans ces occaſions-là même ils diſent fort bien, *Skarakouat*, qui ſignifie un mois heliaque, comme *s'Ouennitat*, qui ſignifie un mois lunaire ; mais le premier eſt moins ordinaire que le ſecond.

Il eſt très-vraiſemblable que tous les Peuples de l'Antiquité avoient ainſi ſubordonné les années lunaires au cours du Soleil. Cela paroît certain par l'Ecriture Sainte des Egyptiens & des Hébreux. Joſeph parlant à Pharaon des ſept années d'abondance, & des ſept autres de ſtérilité, parle manifeſtement des années qui dépendent abſolument du cours du Soleil, lequel ſert à regler le temps des ſemences & des récoltes, en reglant celui des ſaiſons. Les années Jubilaires des Juifs étoient auſſi manifeſtement des années heliaques. Herodote raconte des Egyptiens, que les Prêtres de cette Nation ſe vantoient d'avoir été les premiers qui avoient diviſé l'année en douze mois ſolaires de trente jours chacun, ajoûtant cinq jours à la fin de chaque année. Les Egyptiens ſe donnoient, peut-être par vanité, une gloire qui ne leur convenoit pas. Il eſt probable que cette diviſion eſt auſſi ancienne que la diviſion des Etoiles en Conſtellations, dont il y en a douze dans l'éclyptique, qu'on appelle les

Gen. cap. 41. v. 29. 30.

Herodot. Lib. 2. n. 4.

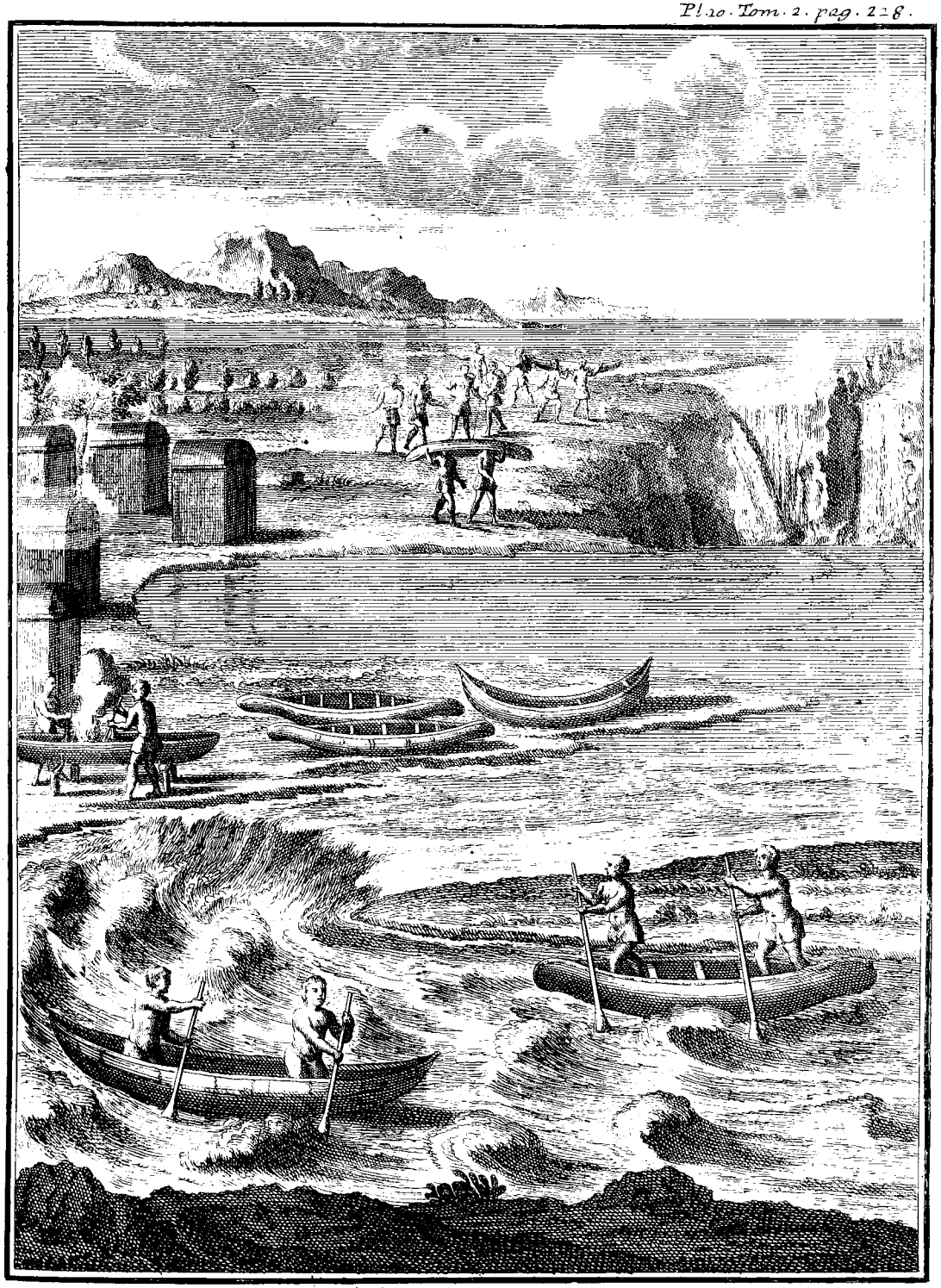
douze Maiſons du Soleil, parce qu'il ſéjourne un mois dans chacune ; or, l'honneur d'avoir donné des noms aux Etoiles, appartient, je crois, aux autres Barbares, comme on pourra l'inferer de ce que je vais dire tout à l'heure.

Acoſta, Hiſt. Moral. de las Indias, Lib. 6. cap. 2. 3.

Ce qui peut juſtifier ce que je viens de dire des années heliaques, c'eſt qu'outre les Barbares, les Peuples policés de l'Amerique regloient auſſi leurs années par le cours du Soleil. Les habitans du Pérou comptoient autant de jours dans l'année que nous, & les partageoient en douze mois lunaires, qui avoient chacun leur nom, & ſur leſquels ils repartiſſoient les onze jours ſolaires qui reſtent. L'année ſolaire des Mexiquains étoit de 360. jours diſtribués en dix-huit mois de vingt-jours chacun. Néanmoins comme le cours du Soleil emporte cinq jours davantage, ils en tenoient compte de la même maniere que les Egyptiens ; mais ils les regardoient comme des jours ſuperflus, des jours vuides, auſquels leurs Prêtres ne faiſoient point de ſacrifices. Ces jours ſe paſſoient uniquement à ſe viſiter, & à ſe divertir. Après cette intercalation ils commençoient leur nouvelle année avec le Printemps, & la naiſſance des feüilles ; au lieu que les Peruviens la commençoient d'abord en Janvier, & enſuite au mois de Decembre, après que leur Calendrier eut été réformé par un de leurs Incas.

Les Mexiquains partageoient, outre cela, leur année, ſelon les ſaiſons, en quatre parties éga-

Pl. 10. Tom. 2. pag. 218.



les, qui avoient chacune differens noms, & differens ſymboles pour les déſigner. Leurs mois n'étant pas reglés comme les nôtres, leurs ſemaines ne l'étoient pas non plus; elles étoient de treize jours. Ils avoient auſſi des ſemaines d'années, dont quatre qui faiſoient le nombre de 52. ans, compoſoient leur ſiecle. La forme de ce Calendrier ſeculaire, étoit repréſentée par une roüe, ou par une croix à quatre branches égales. Le Soleil étoit peint au centre. Chaque branche avoit ſa couleur particuliere, & étoit diſtinguée en treize parties pour marquer le nombre des années. Sur les bords ils marquoient les principaux évenemens par des Hieroglyphes.

Je n'oublierai point de dire ici en paſſant, que comme ils avoient une tradition que le Monde devoit périr à la fin des ſiecles, ſemblable à celle qu'avoient les Peuples du Pérou, ainſi que nous l'avons déja remarqué; lorſque leur année ſeculaire finiſſoit, ils éteignoient les feux ſacrés de leurs Temples, celui de leurs maiſons particulieres, & briſoient tous les vaſes qui ſervoient pour leur nourriture, comme s'ils n'en euſſent plus eu beſoin, & que le Monde eut dû réellement tomber cette nuit-là même dans le chaos, ou rentrer dans le néant. Dans cette perſuaſion ils paſſoient toute cette nuit dans les ténébres entre la crainte & l'eſperance. Mais dès qu'ils voyoient l'Aurore revenir leur annoncer le retour du Soleil, on entendoit alors de toutes parts

retentir mille acclamations de joye, ſoutenuës du bruit de divers inſtrumens de leur muſique; on allumoit de tous côtés des feux nouveaux dans les Temples & dans les maiſons, & on célébroit une Fête, ou par des ſacrifices & des proceſſions ſolemnelles, ils rendoient graces à leur Dieu, de ce que ſa bonté leur avoit rendu ſa lumiere, & leur accordoit encore un nouveau ſiecle.

Les noms des quatre ſaiſons ſont fixés chez les Barbares. Les mois prennent les noms des Lunes, ou des differens effets qui y répondent. Chez les Nations ſedentaires de la Nouvelle France, ils les déſignent par les ſemences, par les differens degrés de la hauteur des bleds, les récoltes, &c. Les Nations errantes ont d'autres circonſtances particulieres à chaque Lune, qui déterminent le nom qu'elles lui donnent. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que la diſtinction des ſemaines, ni des jours, en heures reglées; ils n'ont gueres que quatre points fixes, le lever du Soleil, le Midi, le Coucher, & la Minuit; mais ils ſuppléent au défaut des horloges par une attention, pratique ſi exacte, qu'à quelque heure que ce ſoit du jour, ils marquent à peu près du doigt le point où le Soleil doit être.

Les Iroquois & les Hurons ont une maniere de compter, laquelle eſt du ſtyle de Conſeil, où les nuits ſuppoſent pour des années, ainſi que je l'ai dit du Tréſor public. Il pourroit y avoir eu parmi les Egyptiens, les Chinois, & d'autres Peuples

anciens, des manieres de compter à peu près ſemblables, qui auront donné lieu à cette ſupputation d'un grand nombre de ſiecles qui ſe trouvent dans leur Chronologie, & qui n'ont d'exiſtence que dans leur ignorance, ou dans leur vanité. C'eſt ainſi qu'il y a eu chez les Juifs des ſemaines d'années, énoncées comme ſi c'étoit des ſemaines de jours.

Le Baron de la Hontan dit, que l'année des Outaouacs, des Outagamis, des Hurons, des Saulteurs, des Ilinois, des Oumamis, & de quelques autres Sauvages, eſt compoſée de douze mois lunaires ſynodiques, avec cette difference, qu'au bout de trente Lunes, ils en laiſſent toûjours paſſer une ſurnumeraire qu'ils appellent la Lune perduë; enſuite ils continuënt leur compte à l'ordinaire. « Par exemple, dit cet Auteur, « nous ſommes à préſent dans la Lune de Mars « que je ſuppoſe être le trentiéme mois lunaire, « & par conſequent le dernier de cette Epoque, « ſur ce pied-là celle d'Avril devroit la ſuivre im- « médiatement; cependant ce ſera la Lune per- « duë qui paſſera la premiere, parce qu'elle eſt la « trente-uniéme. Enſuite celle d'Avril entrera, « & on commencera en même temps la période « de ces trente mois lunaires ſynodiques, qui font « environ deux ans & demi. « Tout cela me paroît être de la pure invention de cet Auteur, ainſi que ſes Dialogues, & beaucoup d'autres choſes dont ſes Memoires ſont farcis, & qui ſont tou-

La Hontan's Memoires de l'Amerique, tom 2. pag. 109. 110.

tes fauſſes de notorieté publique.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils n'ont point une exactitude mathematique pour les intercalations, & pour accorder les années heliaques avec les années lunaires. Les Peuples policés de l'Amerique ne l'avoient pas eux-mêmes, à combien plus forte raiſon les Barbares. Acoſta & l'Inca Garcilaſſo ſont obligés d'avoüer, que la ſcience des Mexiquains & des Peruviens étoit très-bornée ſur ce point. L'un & l'autre rapportent, quoique d'une maniere un peu differente, comment les habitans du Pérou regloient les erreurs, qui pouvoient naître de la difference qui ſe trouve entre les années lunaires & les années heliaques, en ſe reglant eux-mêmes, non pas ſur le cours de la Lune, mais ſur le point fixe des Solſtices & des Equinoxes. Ils avoient des Tours pour obſerver les uns, & des Colonnes pour les autres. Les Auteurs que je viens de citer, varient ſur le nombre & la poſition de ces Tours; mais ils conviennent dans l'eſſentiel, qui eſt qu'elles étoient tellement diſpoſées, qu'on pouvoit y faire des obſervations mathematiques, leſquelles n'étoient pas ſans doute de la juſteſſe qu'on exigeroit aujourd'hui, mais qui étoient ſuffiſantes pour le beſoin qu'ils en avoient. C'étoit un Prince de la race des Incas, qui étoit obligé de veiller à ces ennuyeuſes obſervations.

Acoſta, loc. cit.

Garcilaſſo, Comment. Real. Lib. 2. cap. 22.

Les Annales des Sauvages, n'étant pas beaucoup chargées par le défaut des lettres alphabetiques

tiques, leur Chronologie ne ſe ſent pas des erreurs qui pourroient ſe trouver dans leurs ſupputations, & ſuivre de la révolution de pluſieurs ſiecles. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées, & une maniere de conſerver la memoire des évenemens hiſtoriques, & des choſes qui méritent le plus d'être remarquées. Car, outre ce que j'ai dit des Iroquois, des Hurons, & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, outre l'Ecriture Hieroglyphique des Mexiquains, & les peintures dont nous avons parlé, tous les Sauvages ont encore une ſorte d'Annales marquées par certains nœuds; mais ces Chroniques ſont bien bornées, & bien imparfaites chez tous les Barbares. Les Peruviens les avoient un peu plus perfectionnées; car ſi nous nous en rapportons au Pere d'Acoſta, ils ſuppléoient au défaut de l'Alphabet par leurs *Quipos*, c'eſt ainſi qu'ils appelloient certains memoires ou Regiſtres faits de cordelettes, compoſées de divers nœuds & de differentes couleurs. C'eſt une choſe incroyable, dit-il, combien de choſes ils exprimoient de cette maniere; car avec cela, tout ce qu'on peut expliquer par l'Ecriture & par les Livres, d'Hiſtoire, de Loix, de Cérémonies, de comptes de marchandiſe, ils l'exprimoient par differens cordeaux, où les nœuds & les couleurs étoient ſi variées, qu'on pouvoit connoître juſqu'aux moindres circonſtances des choſes qui y étoient ſignifiées. Il y avoit des perſon-

Acoſta, Hiſt. Moral. Lib. 6. cap. 8.

nes publiques, comme parmi nous les Notaires Royaux, qui en tenoient Regiſtre, & des Maîtres prépoſés pour en enſeigner la méthode à la jeuneſſe. Les Mexiquains avoient encore plus perfectionné leurs Hieroglyphes Chronologiques. Ils en avoient des Hiſtoires écrites ſur des écorces reliées en Livres à peu près ſemblables à ceux qui nous viennent de la Chine; & nous aurions ſans doute une plus grande connoiſſance de leur Monarchie, ſi le peu de goût qu'on avoit pour la connoiſſance de l'Antiquité au temps de la conquête des Eſpagnols; & ſi le zele indiſcret joint au peu de Litterature de leurs premiers Miſſionnaires, n'eut porté ces zelés ignorans à faire brûler tous ces Recuëils hiſtoriques, comme s'ils euſſent été remplis de caracteres magiques, & n'euſſent eu d'autre but, que d'apprendre la maniere de faire des ſortileges.

Idem, cap. 7. Lib. 6.

J'ajoûterai ici au ſujet de leurs époques, & de leur maniere de compter, qu'on doit regarder auſſi comme une choſe digne d'admiration, que les Sauvages ayent la même maniere de compter, qui nous eſt venuë de l'Antiquité, & qui étant purement arbitraire, doit être dérivée de la même ſource. Car le nombre de dix eſt chez eux le nombre de perfection, comme il l'étoit chez les Egyptiens, comme il l'eſt aujourd'hui chez les Chinois, & comme on peut dire auſſi qu'il eſt chez toutes les Nations de l'Europe. Ils comptent d'abord les unités juſqu'au nombre de dix : les

dixaines par dix juſqu'à cent : les centaines par dix juſqu'à mille, ainſi du reſte.

Maintenant, pour ce qui eſt des Etoiles & des Planetes, ils ont encore parmi eux les mêmes idées qu'on a euës dans les premiers temps. Les Iroquois appellent les Etoiles *Otſiſtok*, un feu dans l'eau, d'*Otſiſta* feu, & d'*O*, qui, dans la compoſition, ſignifie une choſe dans l'eau ; ce qui ſemble faire alluſion aux Eaux que l'Ecriture Sainte dit être au-deſſus du Firmament. Ils diſent *Otſiſtokouannion*, ajoûtant la finale multiplicative pour repréſenter le nombre des Etoiles. Quelquefois auſſi ils les appellent *Otſiſtokouannentagon*, des feux attachés, pour marquer que, quoiqu'elles ſoient dans des Cieux fluides, elles y ſont fixes néanmoins, & ont toûjours un même rapport entre elles. Ils les ont diviſées en Conſtellations ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que quelques unes de ces Conſtellations, & quelques-unes des Planetes, ont les mêmes noms que nous avons reçûs de l'Antiquité. Ils nomment Venus, ou l'Etoile du matin, *Te Ouentenhaouitha*, elle porte le jour ; ce qui a la même ſignification que le nom de *Lucifer*, que les Anciens nous ont tranſmis. Ils appellent les Pleïades * *Te Iennonniakoua*, les

Etoiles & Conſtellations.

* Varron attribuë à toutes les Etoiles, ce qu'Hygin ne dit que des Pleïades.

Quum Pictus aer fervidis latè ignibus
Cœli choreas aſtricas oſtenderet.
Manilius, Lib. 2.
Signorumque choros ac mundi flammea tecta.

Danſeurs & les Danſeuſes. Ce qui paroît avoir quelque fondement dans l'Antiquité, ſelon ce que rapporte Hygin, qui dit qu'elles ſont ainſi nommées, parce qu'elles ſemblent mener une danſe ronde par la diſpoſition de leurs Etoiles. J'ai déja remarqué qu'ils appelloient la Galaxie, ou la voye Lactée, le chemin des Ames; & j'ai fait voir le rapport que ce nom a avec la doctrine des Anciens ſur l'état des Ames, ſur leur origine céleſte, & leur retour dans le Ciel. Mais la plus caracteriſtique, & à laquelle je m'arrête, c'eſt la grande Ourſe que les Sauvages nomment auſſi l'Ours ou l'Ourſe. Le nom Iroquois c'eſt *Okouari*. Je m'arrête, dis-je, à celle-la, parce que cette Conſtellation eſt la plus conſiderable de toutes, & la plus digne d'attention par rapport aux premiers Navigateurs, qu'on prétend s'être reglez ſur elle dans leurs navigations, & qui par une ſuite naturelle doit avoir été plus univerſellement connuë que les autres, dont on n'avoit pas un beſoin ſi marqué.

Hygin. Lib. 2. art. Taurus.

Je n'examine point ici les fables des Poëtes * ſur les noms de la grande & de la petite Ourſe, & je laiſſe rechercher à d'autres, ſi ces noms ont été

* Aratus au commencement de ſon Poëme, parle des Ourſes, qui nourrirent Jupiter dans l'Iſle de Créte, d'où elles furent tranſportées dans le Ciel, & placées au nombre des Conſtellations, en reconnoiſſance de ce ſervice. Cette fable, auſſi-bien que celle d'Arcas & de Calliſto, ſemblent prouver que ce ſont les Crétois & les Barbares qui occupoient la Gréce, leſquels ont donné le nom aux Etoiles, & diſtingué le Ciel en Conſtellations.

donnés en conſideration des Ourſes qui nourrirent Jupiter en Créte, ou bien à cauſe de la Metamorphoſe d'Arcas & de Calliſto. Je crois, pour ce qui concerne l'Hiſtoire, que ces deux noms peuvent avoir été donnés à ces Conſtellations, qui ſont très-ſemblables, ſucceſſivement, en des temps differens, & peut-être aſſez éloignés l'un de l'autre; du moins il paroît que l'opinion des Auteurs anciens étoit, qu'on s'étoit reglé long-temps ſur la grande Ourſe avant que de ſe regler ſur la petite.

Hygin dit que Thalés, qui s'étoit fort appliqué à l'Aſtronomie, fut celui qui donna le nom d'*Arctos* à la petite Ourſe, & qu'on l'appella *Minor* pour la diſtinguer de la grande: que Thalés étant Phénicien, en donna auſſi à cette Conſtellation le nom de *Phénice*. Les Phéniciens profiterent de la découverte de leur Compatriote; & reglant leur courſe ſur la petite Ourſe, ils en naviguoient avec beaucoup plus de ſureté. Tous les Peuples du Peloponneſe, & de la Mer Egée, continuerent à obſerver la grande Ourſe. Peut-être fut-ce un motif de jalouſie, qui les obligea à s'en tenir à l'ancien uſage; quoiqu'il en ſoit, les Phéniciens furent long-temps les ſeuls qui ſe gouvernerent ſur la petite Ourſe, ſelon le témoignage d'Ovide.

Hygin. Lib. 2. Art. Arctos Minor.

Ovidius Fast. 3.

Quis tunc aut Hyadas, aut Pleïadas Atlanteas
Senſerat, aut geminos eſſe ſub axe polos?
Eſſe duas Arctos; quarum Cynoſura petatur
Sidoniis; Helicen graja carina notet?

Ce Thalés dont parle Hygin, étoit Mileſien, & ne peut être appellé Phénicien, qu'à cauſe du ſéjour qu'il fit en Phénicie. Il eſt different de cet autre Thalés, qui travailla ſur les Loix des Crétois, & qu'on peut mettre au nombre des Légiſlateurs.

Ce qui eſt très-ſûr, c'eſt que les Iroquois & la plûpart des Sauvages connoiſſent la grande Ourſe ſous le même nom que nous; & comme les noms des Conſtellations ſont purement arbitraires, & donnés par le caprice, ils ne peuvent s'être rencontrés avec nous à impoſer les mêmes noms ſans une communication d'idées, laquelle ſuppoſe celle des perſonnes par qui ces connoiſſances ſont dérivées des uns aux autres. Il ne faut pas croire au reſte qu'ils lui ayent donné ce nom, depuis que les Européans ont abordé ſur leurs Terres. C'eſt certainement un nom très-ancien parmi eux. Ils nous raillent même de ce que nous donnons une grande queuë à la figure d'un animal qui n'en a preſque point; & ils diſent que les trois Etoiles qui compoſent la queuë de la grande Ourſe, ſont trois Chaſſeurs qui la pourſuivent. La ſeconde de ces Etoiles en a une fort petite, laquelle eſt fort près d'elle. Celle-la, diſent-ils, eſt la chaudiere du ſecond de ces Chaſſeurs, qui porte le bagage, & la proviſion des autres.

Relat. de la Gaſpeſie, ch. 7. p. 152.

Le Pere le Clerc, dans ſa Relation de la Gaſpeſie, aſſure que les Sauvages Gaſpeſiens ont la

[illegible] de la grande & de la petite Ourſe : * qu'ils appellent la premiere *Mouhinne*, & la ſeconde *Mouhinchiche*, ce qui revient aux noms d'*Arctos Major* & *Minor*. Il ajoûte, qu'ils diſent que les trois Gardes de l'Etoile du Nord ſont un canot, où trois Sauvages ſont embarqués pour pourſuivre l'Ourſe ; mais que par malheur ils n'ont pû encore la joindre. Il n'eſt gueres ordinaire de chaſſer aux Ours en canot, à moins qu'il ne fût queſtion des Ours blancs, leſquels allant pêcher ſur les glaces, en ſont quelquefois abandonnés dans les Mers du Nord ; mais cette chaſſe n'étant ni ſûre, ni pratiquée, ce canot me paroît être de la pure invention du Pere le Clerc.

Les Iroquois que j'ai conſultés, ne m'ont point paru connoître la petite Ourſe ſous ce nom-là. Ils appellent l'Etoile polaire, *ia'te ouattenties*, celle qui ne marche point, parce qu'elle a un mouvement inſenſible à l'œil, & qu'elle paroît toûjours fixe dans le même point. Cependant, quoiqu'ils ne connoiſſent des deux Ourſes que la grande, c'eſt l'Etoile polaire qui les dirige dans leurs voya-

* De tous les differens noms qu'on a donnés aux deux Conſtellations des Ourſes, celui d'Arctos ou d'Ourſe, paroît être le plus ancien, & le mieux fondé dans la fable & la Mythologie ; mais il n'eſt pas certain que les trois Etoiles qu'on appelle les queuës de l'Ourſe, ayent toûjours été conſiderées ſur ce pied dans l'Antiquité, ou du moins cela n'a pas été univerſel. Encore aujourd'hui ces trois Etoiles ſont nommées en Italie, *i tri Cavalli*, les trois Cavaliers, comme on le voit ſur le Globe Celeſte du Pere Caronelli. En France on les nomme auſſi les Gardes de l'Ourſe, ainſi que l'a fait le Pere le Clerc dans ſa Relation de la Gaſpeſie, en l'endroit que j'ai cité.

ges, & qui leur ſert à diſtinguer les differens Rhumbs de vent qu'ils ont à ſuivre. Les Sauvages Abenaquis ne connoiſſent pas non plus la petite Ourſe; & je crois, quoiqu'en diſe le Pere le Clerc, qu'il en eſt de même des Micmacs qui ſont leurs voiſins.

Les Sauvages ont plus beſoin de leur Bouſſole dans les bois & dans les vaſtes prairies du Continent de l'Amerique, que ſur les Rivieres dont le cours leur eſt connu & facile à tenir; mais quand la vûë du Soleil, ou la clarté des Etoiles leur manque, ils ont une Bouſſole toute naturelle dans les arbres des forêts, qui leur font connoître le Nord par des ſignes preſque infaillibles. Le premier eſt celui de leur cime, laquelle panche toûjours davantage vers le Midy, où le Soleil l'attire. Le ſecond eſt celui de leur écorce, qui eſt plus terne & plus obſcure du côté du Nord. S'ils veulent s'aſſurer davantage, ils n'ont qu'à lever quelques éclats avec leur hache; les couches diverſes, qui forment le corps de l'arbre, ſont toûjours plus épaiſſes du côté qui regarde le Septentrion, & plus minces vers le Midy. Quelques ſûrs cependant que ſoient ces ſignes, ils rompent de petites branches de diſtance en diſtance ſur leur route, lorſqu'ils doivent revenir ſur leurs pas, ou qu'il vient quelqu'un après eux, qui pourroit s'égarer, ſi le vent ou les neiges venoient à couvrir leurs piſtes.

C'étoit autrefois une ſuperſtition des Lacedemoniens,

moniens, & peut-être de quelques autres Peuples de l'Antiquité, de ne point livrer bataille que dans le déclin de la Lune. Je n'aſſurerai point que les Sauvages ayent la même ſuperſtition. Mais il eſt certain que lorſque diverſes Nations doivent ſe réünir en Corps d'armée pour quelque entrepriſe, le ſignal de leur rendez-vous, c'eſt le plein d'une Lune marquée depuis long-temps entr'eux pour ce rendez-vous, auquel ils ne manquent point de ſe trouver à point nommé; de ſorte que c'eſt encore ici une obſervation, où les Aſtres ſervent à diriger leur route, & la conduite de leurs entrepriſes.

Campement

Le Campement des Sauvages, quand ils ſont arrivés au lieu de la couchée, eſt bien-tôt fait. Ils renverſent leurs canots ſur le côté pour ſe garantir du vent, ou bien ils plantent quelques branches de feüillages ſur la grêve, & en étendent d'autres ſous leurs nattes. Quelques-uns portent avec eux des écorces de bouleau roulées comme nos Cartes Geographiques, avec quoi ils ont bien-tôt fait & dreſſé une eſpece de Tente & de Cabanage. Les plus jeunes de la troupe, lorſqu'il n'y a point de femmes, allument le feu, & ſont chargés du ſoin de faire boüillir la chaudiere, & de faire tout le reſte du ménage. Les Guerriers ont toûjours coûtume de conduire avec eux quelques jeunes gens, dont l'occupation dans leurs premieres Campagnes, eſt de ſervir les

autres, comme Hylas ſervoit Hercule.

Maniere de faire du feu.

Ils ont dans ces ſortes d'occaſions une façon particuliere d'allumer du feu. Les Sauvages Montagnais & Algonquins battent deux pierres de Mine enſemble ſur une cuiſſe d'Aigle, ſéchée avec ſon Duvet, lequel prend feu aiſément, & tient lieu de mêche. En guiſe d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri & bien ſec, qui brûle inceſſamment juſqu'à ce qu'il ſoit conſumé. Dès qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de Cedre pulveriſée, & ſoufflent doucement juſqu'à ce qu'elle ſoit enflâmée.

Les Hurons, les Iroquois, & les autres Peuples de l'Amerique Meridionale, ne tirent point le feu des veines des cailloux; mais en frottant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux de bois de Cédre, ſecs & légers, ils arrêtent l'un fortement avec le genou, & dans une cavité qu'ils ont faite avec une dent de Caſtor, ou avec la pointe d'un coûteau, ſur le bord de l'un de ces deux bois, qui eſt plat, & un peu large, ils inſerent l'autre morceau qui eſt rond & pointu, & le tournent en preſſant avec tant de promptitude & de roideur, que la matiere de ce bois agitée avec véhémence, coule en pluye de feu par le moyen d'un cran ou d'un petit canal, qui ſort de cette cavité ſur une mêche, telle que je viens de la décrire, ou à peu près ſemblable. Cette mêche reçoit les étincelles qui tombent, &.

les conſerve aſſez long-temps pour leur donner le loiſir de faire un grand feu, en approchant d'autres matieres ſéches, & propres à s'enflammer.

Cet uſage de faire du feu par la terebration, eſt d'autant plus ſingulier & plus remarquable, que c'eſt le même abſolument qu'avoient les Veſtales à Rome de faire leur feu nouveau, ou de rallumer celui qu'elles avoient laiſſé éteindre par leur négligence. Car n'étant pas permis d'y appliquer aucun feu prophane, c'étoit la coûtume, dit Feſtus, de percer une planche d'un bois fort combuſtible, juſqu'à ce qu'on en eut tiré du feu, qu'une Veſtale recevoit ſur un treillis d'airain qu'elle portoit enſuite dans le Temple. *Mos erat Tabulam felicis materiæ tamdiu terebrare quòuſque exceptum ignem cribro æneo Virgo in ædem ferret.* Chez les Grecs, ſelon le témoignage de Plutarque, on rallumoit le feu ſacré par le moyen d'un miroir ardent, qui réüniſſant les rayons du Soleil, enflammoit des matieres combuſtibles, préparées dans un vaiſſeau deſtiné pour cet uſage.

Feſtus: Ignis Veſtæ.

Plutarch. in Numâ.

La maniere dont les Sauvages font la guerre, eſt redoutable à tous leurs Ennemis, parce que tout leur art ſe réduit à les ſurprendre, comme le chat fait la ſouris. Un petit parti viſe à tomber ſur quelques Cabanes de Chaſſeurs qu'ils enlevent pendant leur ſommeil. Lors même qu'ils marchent en Corps d'armée, ils tâchent de pren-

Précautions en Païs Ennemi.

dre ſi bien leurs meſures, qu'ils arrivent au moment où on les attend le moins; pendant que les hommes ſont à la chaſſe, que les femmes ſont occupées à travailler aux champs, & qu'on eſt hors d'état de leur faire tête.

Le ſuccès de ces entrepriſes dépendant du ſecret, & du ſoin qu'ils prennent de couvrir leur marche, il n'eſt point de meſures qu'ils ne mettent en œuvre pour découvrir les divers partis qui ſont en campagne, & pour n'être pas découverts eux-mêmes.

A chaque Campement qu'ils font, ils envoyent leurs Découvreurs pour battre l'Eſtrade, & connoître le terrain. Ceux-ci ont des ſignaux auſquels ils ne ſe trompent gueres.

Le premier, c'eſt l'odeur de la fumée. S'il y a quelques Sauvages cabanés dans le bois, & qui y vivent en ſecurité, ceux qui les cherchent, s'en apperçoivent auſſi-tôt, & de très-loin, à l'odeur de leur feu. On peut être aſſuré qu'ils ont le ſentiment auſſi fin, que l'eſt celui d'un chien de chaſſe, accoûtumé à ſe mettre ſur les piſtes de ſa proye.

Le ſecond ſignal eſt celui des veſtiges des perſonnes, qui ont paſſé dans un endroit. Il eſt certain qu'ils apperçoivent ces veſtiges, là, où nous n'en ſçaurions voir la moindre trace. Du premier coup d'œil, ils diront ſans ſe tromper, de quelle nation, de quel ſexe, de quelle taille ſont les perſonnes dont ils voyent les piſtes, & combien à

peu près il y a de temps que ces piſtes ſont imprimées. Suppoſé que ces perſonnes ſoient de leur connoiſſance, ils ne tarderont pas à dire, ce ſont les veſtiges d'un tel, ou d'une telle. Ils ont même cette malice, que lorſqu'ils ont découvert par-là le lieu d'un rendez-vous ſuſpect, ils enlevent toute l'herbe qui répond à l'un de ces veſtiges : langage muet, mais expreſſif, de ce que la bouche ne peut dire avec bienſéance, & il eſt rare qu'ils s'y trompent.

Bien qu'il y ait en cela quelque choſe d'extraordinaire, ce n'eſt pas à dire qu'ils ayent la vûë meilleure, & plus perçante que nous ; mais je crois que c'eſt l'effet d'une attention particuliere, & d'un long uſage à faire ces ſortes de remarques. J'en ai moi-même fait l'expérience, non pas à la verité par rapport aux veſtiges, à la conſideration deſquels je ne me ſuis point appliqué, mais par rapport à deux autres choſes qui ſe préſentent aſſez ſouvent.

Dans les commencemens que j'étois à ma Miſſion, j'étois tout ſurpris de voir les Sauvages découvrir de très-loin les Canots qui montoient, ou qui deſcendoient la Riviere, dès le moment qu'ils ſe montroient. Je n'étois pas moins étonné de voir, qu'étant en Canot avec eux, ils faiſoient ſouvent un mouvement, comme s'ils euſſent voulu harponner un poiſſon qu'ils voyoient au fonds de l'eau. J'ouvrois les yeux auſſi grands que je pouvois, & je ne voyois rien. Mais peu à

peu, à force d'attention ſur l'endroit qui m'étoit marqué, je parvins à découvrir quelque choſe. Enfin je m'y accoûtumai ſi bien, que j'étois ſouvent le premier à les faire appercevoir aux Sauvages; mais malgré mon expérience, je ne laiſſois pas d'être ſurpris, qu'on pût voir un poiſſon ſous l'eau à pluſieurs pieds de profondeur, & un canot à plus d'une lieuë loin, quoique les terres le mangent, & qu'il ne paroiſſe que comme une ligne ſur la ſurface de l'eau.

Les Anciens avoient cette ſcience des veſtiges, & s'en ſervoient avec avantage de la même maniere que nos Sauvages. Apollonius de Rhodes nous en donne l'exemple dans les Argonautes. Ceux-ci avoient abandonné Hercule, lorſqu'il s'étoit égaré pour courir après Hylas, que les Nymphes lui avoient ravi. Ayant appris enſuite qu'il avoit paru dans la Lybie depuis peu de jours, & qu'il ne devoit pas être éloigné, ils envoyerent pluſieurs de leur troupe en differens endroits pour demander de ſes nouvelles, parce que, ajoûte-t'il, ils n'étoient plus à temps de le ſuivre en courant ſur ſes piſtes, les vents qui avoient ſoufflé pendant quelques nuits, ayant troublé tous les veſtiges, & tranſporté les ſables de côté & d'autre, comme il arrive encore aujourd'hui dans ces païs-là, où les Caravanes entieres ſont quelquefois enſevelies ſous des montagnes de ces ſables mouvans des déſerts de l'Afrique.

Apol. Rhod. Lib. 4. v. 1419.

Ils n'ignorent pas que leurs ennemis ont les mêmes qualités qu'eux; & pour n'en être pas découverts, ils s'obſervent avec très-grand ſoin, & marchent avec une très-grande circonſpection. Ils ne ſe ſervent plus de fuſils pour chaſſer, & ils commencent à vivre des proviſions de farine qu'ils ont apportées. Ils la détrempent avec un peu d'eau froide, ou la mangent toute ſéche, & boivent un grand coup par-deſſus. Ils n'oſent pas même allumer du feu. Dans leur route, ils marchent à la file les uns des autres, & les derniers couvrent les piſtes avec des feüilles ; s'ils trouvent quelque ruiſſeau, ils marchent quelque temps dans l'eau pour dépaïſer ceux qui pourroient les ſuivre. Enfin en approchant du terme, ils ne marchent plus que la nuit, & repoſent une grande partie du jour. Malgré toutes ces précautions néanmoins, ils ſont fort ſouvent ſurpris, parce qu'ils manquent à la plus eſſentielle, qui eſt de faire une ſentinelle exacte ; car au lieu de ſe relever les uns les autres dans cette fonction, ils ſe repoſent ſur l'aſſurance que leur ont donnée les Découvreurs qu'ils ont envoyés, avant que de camper ; ils dorment tous enſemble comme en païs de ſureté, & c'eſt lorſqu'ils ſont profondément endormis, qu'on leur donne l'aſſaut, qu'on les aſſomme, ou qu'on les fait eſclaves.

Cette Guerre de ſurpriſe que ſe font les Sauvages les uns aux autres, à la façon des Parthes, qui fatiguerent ſi long-temps les Romains,

ne vient point d'un principe de lâcheté, mais plûtôt de l'envie qu'ils ont de rendre leur victoire plus complette, & de leur attention à conſerver leur monde. La perte d'une ſeule perſonne leur eſt extrêmement ſenſible, eu égard à leur petit nombre ; & cette perte a de ſi grandes conſequences pour le Chef d'un Parti, que de-là dépend ſa réputation ; les Sauvages voulant qu'un Chef non ſeulement ſoit habile, mais encore qu'il ſoit heureux. Leur bizarerie eſt telle ſur ce point, que s'il ne ramene tout ſon monde, & que s'il en meurt quelqu'un même de mort naturelle, il eſt preſque entierement décredité. Cela peut être néanmoins l'effet d'une bonne politique, pour tenir par-là ces Chefs en bride, & les engager à ne pas expoſer leur monde avec témerité. Du reſte ils font bien voir dans l'occaſion, qu'ils ne manquent pas de cœur lorſqu'ils ſont découverts, & qu'il faut payer de leur perſonne ; ſoit que deux Partis Ennemis ſe rencontrent en campagne, ſoit qu'ils ſoient obligés d'attaquer une Place en état de faire réſiſtance.

Combat de rencontre.

Le Sieur de Champlain, ſuivi de quelques autres François, ayant accompagné les Sauvages Algonquins & Montagnais, qui alloient en guerre contre les Iroquois, nous a laiſſé la deſcription d'une de ces rencontres, laquelle peut faire ſentir qu'ils ont de la valeur, & même une certaine nobleſſe de courage, dont on ſe feroit honneur

neur en Europe. Voici ce que j'ai recuëilli de ſa narration que j'ai un peu abregée.

Champlain & ſa Troupe s'étant embarqués ſur le Lac, qu'on a depuis appellé de ſon nom le Lac de Champlain, & continuant leur route en ſilence, & ſans faire de bruit, ils virent ſur les dix heures du ſoir, à la pointe d'un Cap, déborder les Iroquois, qui venoient auſſi en guerre de leur côté. Dès que les deux Partis ſe furent apperçûs, on jetta de part & d'autre de grands cris, & chacun ſe prépara au combat. Les Iroquois mirent pied à terre, rangerent tous leurs canots ſur le rivage, pour être en état de ſe rembarquer en cas de beſoin; & ayant abbatu du bois avec leurs haches, ils ſe barricaderent fort bien. Les autres de leur côté ſe mirent à la portée d'un trait de flêche de la barricade de leurs Ennemis, ſerrerent leurs canots au large les uns contre les autres, les attacherent avec des piquets, & ſe mirent en état de ſe battre. Voyages de Champlain, Liv. 3. ch. 9.

Dès que ceux-ci furent en ordre, ils détacherent deux canots avec des Hérault pour aller offrir le combat aux Iroquois, qui l'accepterent avec joye; mais pour le lendemain ſeulement, diſant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils puſſent le commencer dans l'obſcurité de la nuit, laquelle enſeveliroit leurs belles actions; qu'il falloit attendre le jour pour ſe reconnoître, & qu'au moment que le Soleil ſe montreroit ſur l'horiſon, ils iroient leur livrer la bataille. Après

cette réponſe qui fut agréée, les deux canots rejoignirent le gros de leur petite armée, & de part & d'autre, la nuit ſe paſſa à chanter des chanſons de mort : à vanter ſes hauts-faits, & ceux de ſa Nation, & à dire, ſelon la coûtume, bien des choſes mépriſantes pour ſes Ennemis, dont chaque parti ſe promettoit une victoire aiſée.

Le jour étant venu, les Iroquois ſortirent de leur Fort au nombre de près de deux cens hommes, marchant au petit pas en ordre de bataille, avec une gravité & une contenance Lacedemonienne, dont le Sieur de Champlain fut fort content. Ils avoient trois Chefs à leur tête, qui avoient trois grands pennaches pour ſe diſtinguer dans l'action. Ceux du parti contraire qui avoient débarqué, ſe rangerent dans le même ordre. Champlain s'étant alors avancé, les Iroquois firent alte pour ſe remettre de leur ſurpriſe, & après l'avoir contemplé un moment, ils s'ébranlerent pour décocher leurs fléches, & l'action commença de bonne grace. Elle auroit continué de la même maniere; mais Champlain ayant tué deux des Chefs Iroquois, & bleſſé à mort un troiſiéme de leur troupe du premier coup d'arquebûſe qu'il tira; un autre François ayant auſſi tiré en même temps de dedans le bois, l'effet inopiné de ces armes à feu, qui étoient nouvelles pour ces Barbares, les déconcerta; ils ne diſputerent pas la victoire, que ſans cela ils auroient peut-être remportée. Ils abandonnerent le champ de ba-

taille, & leurs retranchemens ; ils ſe ſauverent dans les bois, où leurs ennemis les pourſuivirent, en tuerent pluſieurs, firent quelques priſonniers, & le reſte ſe ſauva comme il pût.

Dans ces ſortes d'occaſions, leur petit nombre leur permet aſſez de s'attacher, pour ainſi parler, corps à corps, & de ſe battre comme en duel, ainſi que faiſoient les Héros de l'Iliade & de l'Eneïde. Ils ſe connoiſſent aſſez ſouvent, & ſe parlent. Ils ſe demandent des nouvelles, ſe haranguent, & ne s'aſſomment point ſans s'être fait auparavant quelque compliment, pareil à ceux que Virgile fait faire à ſon Enée.

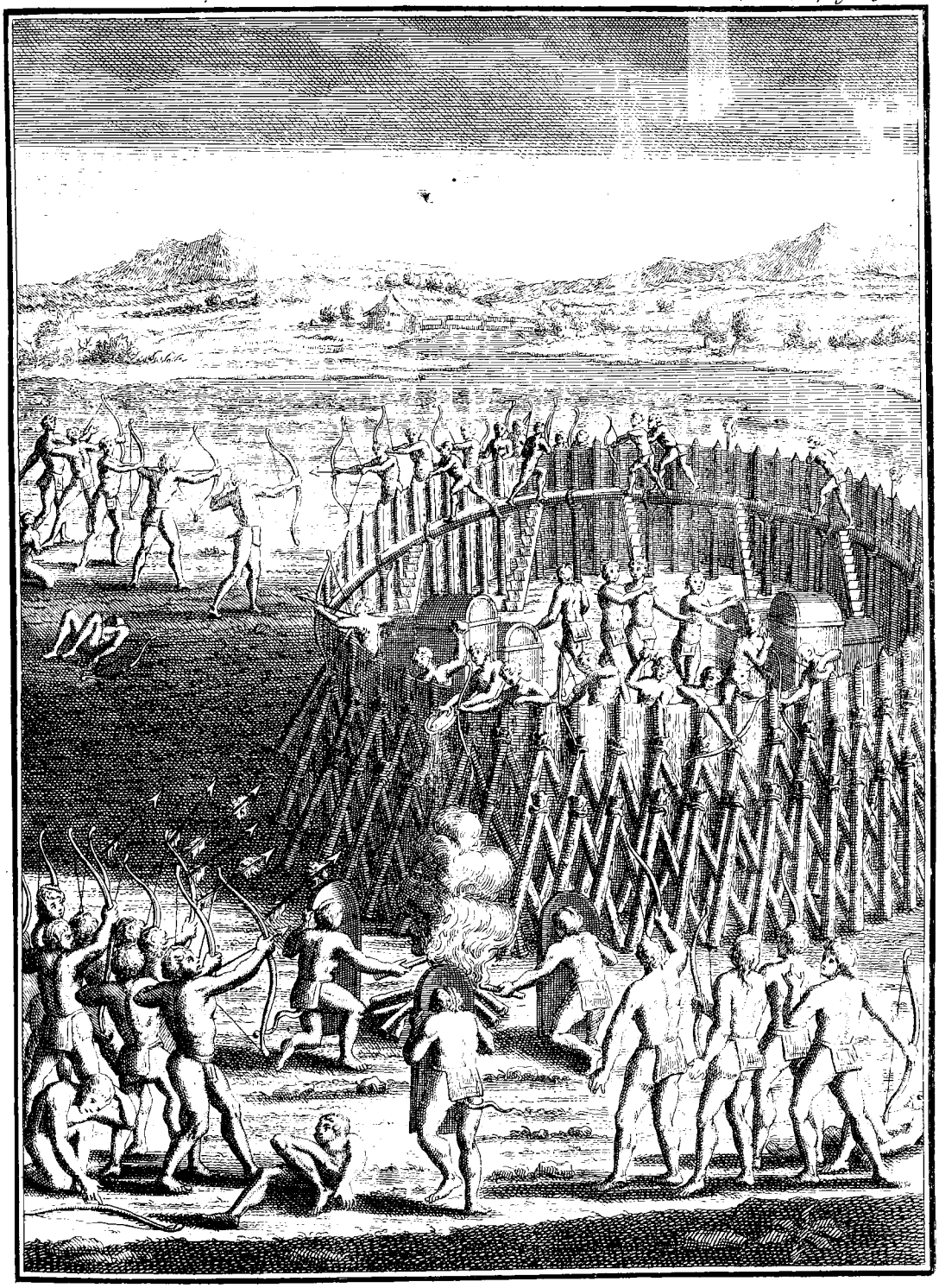
Quoique les Sauvages ſoient faits à ſe battre dans les bois, & courant d'arbre en arbre, ils ne laiſſent pas de ſe comporter fort bien en plaine & à découvert. Ils ont même entr'eux une maniere d'exercice pour faire leurs évolutions militaires, qui fait voir qu'ils ne combattent point à la débandade, & qu'ils ſçavent garder leurs rangs. Champlain nous en donne auſſi cette deſcription.

« Les Chefs, dit-il, prennent des bâtons de « la longueur d'un pied, autant en nombre qu'ils « ſont, & ſignalent par d'autres un peu plus « grands leurs Chefs, puis vont dans les bois, & « eſplanadent un eſpace de cinq ou ſix pieds en « quarré, où le Chef comme Sergent-Major, met « par ordre tous ces bâtons, comme bon lui ſem- « ble, puis appelle tous ſes compagnons qui vien- «

» nent tous armés, & leur montre le rang & or-
» dre qu'ils devront tenir lorſqu'ils ſe battront
» avec leurs Ennemis, ce que tous ces Sauvages
» regardent attentivement, remarquant la figure
» que leur Chef a faite avec ces bâtons, & après
» ſe retirent de-là, & commencent à ſe mettre
» en ordre, ainſi qu'ils ont vû leſdits bâtons;
» puis ſe mêlent les uns parmi les autres, & re-
» tournent derechef en leur ordre, continuant
» deux ou trois fois; & font ainſi à tous leurs
» logemens, ſans qu'il ſoit beſoin de Sergent-Ma-
» jor pour leur faire tenir leurs rangs, qu'ils ſça-
» vent fort bien garder ſans ſe mettre en con-
» fuſion. Voilà la regle qu'ils tiennent en leur
» guerre.

Siege des Places.

Le Siege des Places, où ils trouvent de la réſiſtance, eſt encore une preuve qu'ils ont des regles d'un art militaire, où la ruſe & l'induſtrie vont de pair avec la force & la valeur la plus intrépide. Si les Aſſiégeans font des efforts incroyables pour ſurprendre la vigilance des Aſſiégés, & pour vaincre tous les obſtacles qu'on leur oppoſe, ceux-ci n'omettent rien de ce qui peut ſervir à une belle défenſe. Les feintes, les fauſſes attaques, les ſorties vigoureuſes & imprévûës, les embûches, les ſurpriſes, tout eſt mis en uſage de part & d'autre tour à tour: mais il n'eſt gueres de ſiege qui dure. Les paliſſades n'étant que de bois, & les Cabanes n'étant que d'écorce, les



Aſſiégés ont beau garnir leurs remparts des pierres, de poutres, & d'eau ; ils ont beau être attentifs à repouſſer les Aſſaillans par une grêle de traits ; ceux-ci portent chez eux la déſolation par des fléches enflammées, dont un petit nombre ſuffit, ſi le vent les favoriſe, pour réduire tout le Village en cendres. Ils font leurs approches ſans crainte avec des mantelets faits de planches qu'ils portent devant eux, & à la faveur deſquelles ils vont juſqu'au pied de la paliſſade, qu'ils ſapent avec la hache, ou avec le feu : ou bien ils font une contre-paliſſade, laquelle leur ſervant de bouclier & d'échelles, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis, & de s'en rendre les maîtres. C'eſt ainſi que j'ai vû dans une de nos Relations, que ſept cens Iroquois avoient forcé un Village de la Nation appellée *du Chat*, où il y avoit près de deux mille hommes pour la défendre, nonobſtant une grêle continuelle de coups de fuſil, qui pleuvoient ſur eux de tous les côtés.

Sac & priſe d'une Place.

Il eſt impoſſible de bien dépeindre la triſte ſcéne qui ſe paſſe dans un Village ſurpris ou forcé. Le Vainqueur barboüillé de noir & de rouge d'une maniere propre à inſpirer la terreur, & inſolent de ſa victoire, court par-tout enforcené, chantant ſon triomphe, & inſultant aux vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe ſous ſa main, eſt immolé à ſa cruauté barbare. Il met

Aſſiégés ont beau garnir leurs remparts des pierres, de poutres, & d'eau ; ils ont beau être attentifs à repouſſer les Aſſaillans par une grêle de traits ; ceux-ci portent chez eux la déſolation par des fléches enflammées, dont un petit nombre ſuffit, ſi le vent les favoriſe, pour réduire tout le Village en cendres. Ils font leurs approches ſans crainte avec des mantelets faits de planches qu'ils portent devant eux, & à la faveur deſquelles ils vont juſqu'au pied de la paliſſade, qu'ils ſapent avec la hache, ou avec le feu : ou bien ils font une contre-paliſſade, laquelle leur ſervant de bouclier & d'échelles, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis, & de s'en rendre les maîtres. C'eſt ainſi que j'ai vû dans une de nos Relations, que ſept cens Iroquois avoient forcé un Village de la Nation appellée *du Chat*, où il y avoit près de deux mille hommes pour la défendre, nonobſtant une grêle continuelle de coups de fuſil, qui pleuvoient ſur eux de tous les côtés.

Sac & priſe d'une Place.

Il eſt impoſſible de bien dépeindre la triſte ſcéne qui ſe paſſe dans un Village ſurpris ou forcé. Le Vainqueur barboüillé de noir & de rouge d'une maniere propre à inſpirer la terreur, & inſolent de ſa victoire, court par-tout enforcené, chantant ſon [illegible] vaincus par d'hor[illegible] ſous ſa main ; [illegible] met



tout à feu & à ſang dans la premiere chaleur du carnage. Sa fureur ne s'arrête que par la laſſitude, & alors elle devient induſtrieuſe pour être plus cruelle à l'égard des malheureux, qui ayant échappé aux premiers coups, ont le triſte ſort de tomber vifs entre leurs mains. Les Vaincus de leur côté n'ignorant pas ce qu'ils ont à attendre de la cruelle ferocité des victorieux, aimant mieux périr, & s'enſevelir dans les cendres de leur patrie, que de ſurvivre quelques momens à ſa ruine, pour être expoſés enſuite aux tourmens de la cruauté la plus rafinée, font des prodiges de valeur; & animés également par l'eſprit de vengeance, & par le déſeſpoir, ſe font des armes de tout ce qui leur vient à la main, cherchent la mort dans leur courage, & dans celui de leurs Ennemis, & ne cedent enfin, que lorſqu'accablés par le nombre, ou par l'excès de la fatigue, ils ſe trouvent dans l'impoſſibilité de continuer à faire réſiſtance.

Comme les Vainqueurs ne ſçauroient conſerver le grand nombre de priſonniers qu'ils font dans un Village dont ils ſe ſont rendus les maîtres, leur politique, qui viſe à empêcher les Vaincus de pouvoir ſe relever, & ſe remettre en état de défenſe, leur fait diſcerner ceux qu'ils veulent ſacrifier à la fureur militaire, & ceux qu'ils veulent réſerver pour les incorporer parmi eux. Ainſi les Viellards qui auroient de la peine à apprendre leur Langue, ou que leur âge rendroit

inutiles : les Chefs & les Conſiderables parmi les Guerriers, dont ils pourroient avoir quelque choſe à craindre s'ils leur échappoient : les enfans d'un âge trop tendre, & les infirmes qui ſeroient trop à charge dans leur route, ſont les victimes infortunées qu'ils immolent à leur rage & à leur fauſſe prudence. Ils en brûlent pluſieurs avant que de ſortir du Village qu'ils ont pris, & comme ſur le champ de bataille. Ils en brûlent enſuite tous les ſoirs quelque autre les premiers jours de leur marche, lorſqu'ils peuvent ſe retirer ſans crainte d'être pourſuivis.

Les petits Partis n'étant pas en état de faire des coups d'éclat, n'oſent preſque pas s'avancer juſqu'aux portes des Villages. Il y en a cependant qui le font ; mais ce ſont des coups rares, & pleins de témerité, tel que fut celui d'un Iroquois, qui approchant ſecrettement de la paliſſade d'un Village où l'on chantoit actuellement la Guerre ; & ayant apperçû deux Sauvages ſur une guerite, y monta adroitement, déchargea un coup de maſſuë ſur la tête de l'un ; & ayant jetté l'autre par terre, ſe donna le temps de l'égorger, & d'enlever la chevelure à tous les deux, après quoi il ſe ſauva. Ils font leurs coups d'ordinaire dans les lieux de chaſſe & de pêche, & quelquefois à l'entrée des champs & des bois, où après s'être tenus tapis dans les broſſailles pendant quelques jours, le malheur de quelques paſſans, qui ne penſent à rien moins, leur donne

l'avantage de la ſurpriſe & de la victoire. Harcelés enſuite par la crainte d'être pourſuivis, ils fuyent plûtôt, qu'ils ne battent en retraite; caſſent la tête aux bleſſés, & à ceux qui ne peuvent les ſuivre, & ne menent de priſonniers avec eux qu'à proportion de leur petit nombre; s'ils ont envie d'en brûler quelqu'un, qui leur paroiſſe ſurnumeraire, & qu'ils ne croyent pas avoir le temps de le faire à leur aiſe, ils l'attachent à un arbre, & mettent le feu à un autre arbre voiſin, qui ſoit dans un juſte éloignement, pour le faire ſouffrir long-temps, & ne le brûler qu'à la longue. Ces miſerables ainſi abandonnés, meurent comme des forcenés, ou du feu lent qui les conſume, ou d'une faim cruelle, ſi le feu n'a pû s'allumer aſſez bien pour leur faire ſentir ſon activité.

Des Chevelures enlevées.

Tous les Guerriers, lorſqu'ils ſont aſſemblés en Corps d'armée, avant de donner un combat, ou d'attaquer une Place, coupent la tête de ceux qu'ils ont tués, & ſurpris à l'écart, & la portent dans leur camp, où ils l'expoſent au bout d'une eſpece de pique ou d'un long bâton, à la vûë des Ennemis ſur qui ils ont fait cette conquête. Mais en ſe retirant, ou dans les autres occaſions, ils ne font qu'enlever la chevelure de tous ceux qui ſont morts dans l'action, ou qu'ils ont laiſſé pour morts. Ils cernent pour cet effet, la peau qui couvre le crâne, coupant au-deſſus du front & des oreilles juſqu'au derriere de la tête.

tête. Après l'avoir arrachée, ils la préparent, & la ramolliſſent, comme ils ont coûtume de faire à celles des bêtes qu'ils ont priſes à la chaſſe. Ils étendent enſuite cette peau ſur un cercle où ils l'attachent; ils la peignent des deux côtés de diverſes couleurs, quelquefois ils tracent du côté oppoſé aux cheveux, le portrait, ou la peinture hieroglyphique de celui à qui ils l'ont enlevée, & la ſuſpendent au bout d'une perche, & la portent ainſi en triomphe. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que tous ceux à qui l'on fait cette cruelle operation de leur enlever la chevelure, n'en meurent point, non plus que du coup de caſſe-tête, dont on a crû les avoir aſſommés à n'en plus revenir. Pluſieurs en ſont réchappés, & j'ai vû une femme dans nôtre Miſſion, à qui après un ſemblable accident, les François avoient donné le nom de *la Tête pelée*, & qui ſe portoit fort bien. Elle étoit mariée à un François iroquiſé, dont elle avoit des enfans.

Les Scythes & d'autres peuples Barbares de l'Aſie & de l'Europe, s'étoient rendus autrefois célebres par ces terribles marques de leur ferocité, que les Auteurs anciens n'ont point ignorées. Voici comme Herodote s'explique au ſujet des Scythes. « Un Scythe boit du ſang du premier « priſonnier qu'il fait, & il préſente au Roy les « têtes de tous ceux qu'il a tués dans le combat; « car en portant une tête, il a part au butin, au- « quel il n'a nul droit ſans cette condition. Il « Herodo. Lib. 4. n. 64.

» coupe cette tête de cette maniere. Il la cerne au-
» tour des oreilles, & ayant ſeparé le teſt d'avec
» le reſte, il en arrache la peau, qu'il a ſoin de
» ramollir avec ſes mains, & d'apprêter comme
» on apprête une peau de bœuf. Il en fait enſuite
» un ornement, & l'attache au harnois de ſon
» cheval en guiſe de trophée. Plus un particu-
» lier a de ces ſortes de dépoüilles, plus il eſt
» conſideré & eſtimé. Il s'en trouve qui couſent
» pluſieurs de ces peaux enſemble, comme ſi
» c'étoient des peaux de bêtes, & s'en font des
» vêtemens. Pluſieurs écorchent les mains droi-
» tes de leurs ennemis; ils enlevent habilement
» cette peau avec les ongles qui y reſtent atta-
» chés, & ils s'en ſervent pour orner leur Car-
» quois, parce que la peau de l'homme eſt épaiſſe,
» & plus éclatante par ſa blancheur, que celle de
» tous les autres animaux. Il y en a encore un
» grand nombre qui écorchent les hommes entiers;
» ils en font ſécher la peau ſur des chevalets, &
» s'en ſervent enſuite de houſſe qu'ils mettent ſur
» leurs chevaux.

Ce ſont-là, dit cet Auteur, des coûtumes reçûës chez ces Peuples. Il explique enſuite de quelle maniere ils font des taſſes du crane de leurs ennemis les plus conſiderables, & de leurs amis même les plus familiers qu'ils ont vaincus en combat ſingulier en préſence du Prince, quand les differends ſurvenus entr'eux, les ont contraints de les appeller en duel.

Les Gaulois n'étoient pas moins barbares que les Scythes, & Diodore de Sicile en écrit à peu près dans les mêmes termes. « Si quelqu'un, dit-il, s'avance pour les combattre, ils chantent les belles actions de leurs Ancêtres, & les leurs propres. Ils affectent au contraire de témoigner un ſouverain mépris pour leurs ennemis, n'oubliant rien de ce qui peut ſervir à leur faire perdre courage, & les intimider. Ils pendent au cou de leurs chevaux les têtes qu'ils ont coupées. Ils font porter par leurs eſclaves les dépoüilles enſanglantées de ceux qu'ils ont vaincus, pendant que par leurs chants ils célebrent eux-mêmes leur victoire. Ils attachent ces trophées aux veſtibules de leurs maiſons. Pour ce qui eſt des têtes de leurs ennemis les plus conſiderables, ils les conſervent dans des caiſſes embaumées avec de la gomme de cédre, & en les montrant aux Etrangers qui paſſent chez eux; ils ſe font un mérite de ce que leurs Ancêtres, ou bien eux-mêmes, ils ont refuſé de recevoir de groſſes ſommes d'argent pour ces têtes, dont ils n'ont pas voulu ſe défaire. «

Diodor. Sicil. Lib. 5. p. 212. & 213.

Les anciens Germains, qui étoient deſcendus des mêmes Scythes dont parle Herodote, ainſi que le prétend Elie Skeed dans ſon Livre de la Religion ancienne des Germains, des Gaulois, des Peuples de la Grande-Bretagne & des Vandales, en uſoient de la même maniere à l'égard des têtes de leurs ennemis; ce qui eſt confirmé

Elias Skeed, p. 381.

Strab. Lib. 4. par Strabon, lequel aſſure que la plûpart des Peuples du Nord n'étoient point differens en cela des Gaulois.

Elie Skeed prétend auſſi que cet uſage barbare étoit pratiqué de preſque tous les Orientaux ; & c'eſt peut-être à cet uſage que Dieu fait alluſion dans ce paſſage du Deuteronome : » J'enyvrerai « mes fléches de leur ſang, & mon épée ſe ſou- » lera de leur chair. » Quel eſt ce ſang dont il veut enyvrer ſes fléches ? » Le ſang des morts qui » ſeront tués ſur le champ de bataille, & le ſang » des captifs dont on dépoüille la tête. *Inebriabo ſagittas meas ſanguine, & gladius meus devorabit carnes, de cruore occiſorum, & de captivitate nudati inimicorum capitis.* Le ſens du paſſage eſt bien plus complet en interpretant ce dépoüillement de cette operation ſanglante, qui enleve la peau des captifs juſqu'au crane, qu'en l'expliquant avec les Interpretes de la coûtume d'ôter le caſque aux priſonniers de guerre, & de les faire marcher tête nuë.

Deuter. cap. 32. v. 42. 43.

Les Iroquois ſe contentent d'enlever ces chevelures de la maniere dont je l'ai décrit. Il y a quelques Nations de l'Amerique qui écorchent leurs ennemis morts, qui font parade de ces dépoüilles, & qui ſe ſervent ſur-tout des mains pour en faire des poches à mettre leur Tabac, & qu'on appelle en Canada *ſacs à petun.*

Retour des Les Priſonniers qui ont été enlevés par de pe-

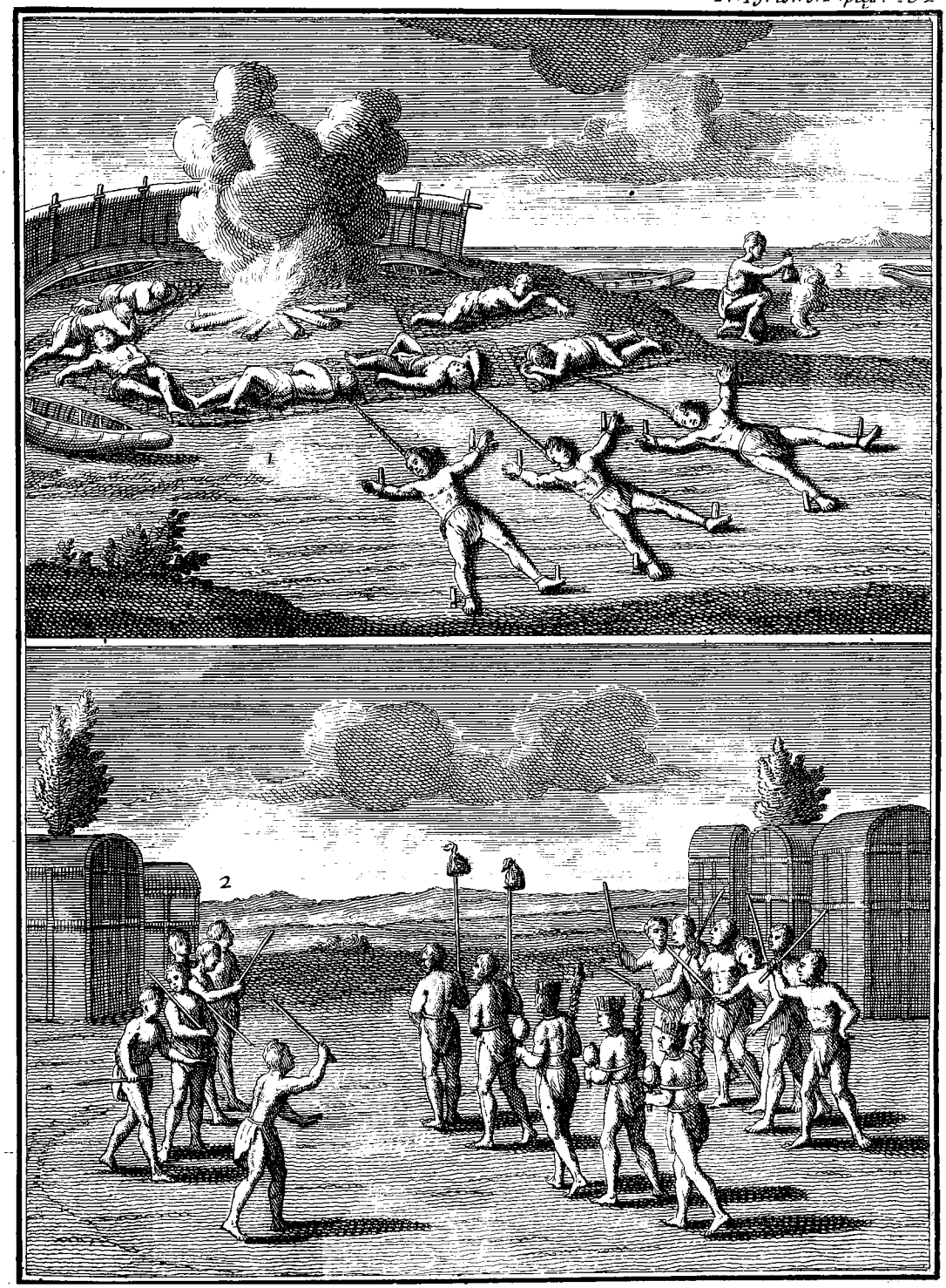
tits partis, ſont bien moins malheureux dans leur marche, que ceux qui ont été pris par un Corps d'armée, parce que les Vainqueurs n'étant point animés par le nombre de leurs gens, ou de leurs eſclaves, ne penſent qu'à ſe ſauver, & à mener ſûrement leur conquête à leur Village. Pour cet effet ils leur lient ſeulement les bras au-deſſus des coudes, aſſujettiſſant leurs liens derriere le dos, de maniere qu'ils ont les mains libres, ſans que néanmoins ils puiſſent ſe détacher, & qu'ils ayent même aſſez de liberté pour courir & ſe ſauver, laquelle dépend d'un certain balancement du corps que cette façon de les lier leur ôte abſolument, à moins qu'ils ne ſoient exercés à courir ainſi de jeuneſſe. Un Miſſionnaire m'a aſſuré qu'il avoit vû un Sauvage qui s'y étoit tellement fait, qu'il ne pouvoit pas courir autrement, & devançoit cependant tous les autres à la courſe. Guerriers & des Priſonniers.

Le temps le plus fâcheux pour eux, eſt celui de la nuit; car tous les ſoirs on les étend ſur le dos preſque tout-nuds, ſans autre lit que la terre, dans laquelle on plante quatre piquets pour chaque priſonnier, afin d'y lier leurs bras, & leurs pieds ouverts & étendus en forme de Croix de ſaint André. On enfonce de plus un cinquiéme piquet auquel on attache un collier, qui prend le priſonnier par le col, & le ſerre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du Maniere de garder les Priſonniers.

corps avec un autre collier ou ſangle, dont celui qui a ſoin du captif, prend les deux bouts qu'il met ſous ſa tête pendant qu'il dort, afin d'être éveillé, ſi ſon priſonnier faiſoit quelque mouvement pour ſe ſauver.

Cette poſture ſi contrainte durant une nuit entiere, eſt ſans doute un ſupplice. Mais c'eſt un martyre des plus rigoureux dans la ſaiſon des Mouſquites; & des Maringoins ou Couſins; car il n'eſt pas poſſible d'exprimer juſqu'où va l'importunité de ces animaux, qui volant par millions, & ne faiſant que bourdonner, ne ceſſent d'enfoncer leurs aiguillons juſqu'au vif, & de ſuccer le ſang, laiſſant un venin dans chaque piqueure, qui cauſe en même temps, & une inflammation, & une forte demangeaiſon.

Du reſte ils font toûjours eſperer à ces pauvres malheureux, qu'à leur arrivée on leur donnera la vie. Lors même qu'ils ſont éloignés des lieux où ils les ont pris, on ne garde plus tant de meſures pour les veiller, & on leur donne une liberté ſi grande, qu'elle devient quelquefois funeſte à leurs Vainqueurs. Car il eſt ſouvent arrivé que les eſclaves mal gardés ſe ſont détachés, ont aſſommé une partie de leurs ennemis enſevelis dans le ſommeil, & ſe ſont rendus maîtres des autres, les ont fait priſonniers à leur tour, leur laiſſant tout lieu de ſe plaindre de leur trop grande confiance, & d'une ſecurité imprudente, qui devenoit la cauſe de leur perte.


1
2
3

Les Guerriers approchant de leur Village, ou d'un Village de leurs Alliés, détachent quelqu'un de leur troupe pour aller porter la nouvelle de leur retour, & cependant ils font alte en attendant qu'on vienne au-devant d'eux. Celui qui a cette commiſſion, d'auſſi loin qu'il apperçoit le Village, où dès qu'il peut préſumer qu'il ſera entendu, commence à faire le *cri de mort*, en criant *kôhe*; parole qu'il traîne autant qu'il peut, & qu'il répete un nombre de fois, égal à celui des perſonnes de leur troupe, qui ſont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri eſt fort perçant, & fort lugubre. Il s'entend de fort loin, ſur-tout ſur la Riviere, & pendant la nuit. Auſſi-tôt on ſort de toutes les Cabanes du Village, & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continuë ſa route, redoublant de temps en temps ſon cri de mort. Il ne s'arrête qu'au milieu du Village, où il ſe forme un cercle autour de lui. Alors ayant repris un peu ſes eſprits, il dit à voix baſſe à l'un des anciens, commis pour l'écouter, le précis de leur voyage, le nom de ceux qu'ils ont perdu, & le genre de leur mort ſans omettre aucune circonſtance de ce qui les concerne. Cet ancien ayant oüi ſon rapport, répéte à haute voix, en ſtyle de Conſeil, tout ce que celui-ci a raconté. Après ce récit, chacun ſe retire chez ſoi. Les intereſſés dont les parens ſont morts, vont les pleurer dans leurs Cabanes, où ils reçoivent les complimens ordinaires de condoléance. Cri de mort.

L'Envoyé de ſon côté ſe retire dans la ſienne, ou bien s'il eſt étranger, il entre dans quelque autre, où il ait quelque alliance de parenté ou d'hoſpitalité. On lui donne là à manger, après quoi il raconte en détail tout ce qui s'eſt paſſé dans leur expédition, & reçoit les complimens de félicitation ſur ſon heureux retour.

Ils ont ce reſpect les uns pour les autres, que quelque complette que ſoit leur victoire, & quelque avantage qu'ils ayent remporté, le premier ſentiment qu'ils font paroître, c'eſt celui de la douleur pour ceux qu'ils ont perdu parmi les leurs. Tout le Village doit y participer; la bonne nouvelle du ſuccès ne ſe dit qu'après qu'on a donné aux morts les premiers regrets qui leur ſont dûs. Cela étant fait, on avertit de nouveau tout le monde par un ſecond cri, on lui donne part de l'avantage qu'on a remporté, & on ſe livre à la joye qu'a merité la victoire.

Les femmes font la même choſe à l'égard des hommes qui ſont allés à la chaſſe ou à la guerre. Car au moment de leur retour, elles vont les attendre ſur le rivage; & au lieu de leur témoigner d'abord la joye qu'elles doivent ſentir de les voir arriver en bonne ſanté, elles commencent par pleurer ceux de leur parenté, qui ſont morts dans le Village pendant leur abſence, & leur annoncent la perte qu'ils ont faite par leurs nénies, & leurs chanſons threniques dont nous parlerons dans la ſuite.

S'il

S'il n'y avoit eu perſonne de tué ou de mort du côté des Vainqueurs, comme il arrive ſouvent dans les petits partis, qui vont plûtôt à la picorée qu'à la guerre, alors l'Envoyé, au lieu d'un cri de mort, fait un cri de triomphe en criant *kôhe*; mais prononçant ce mot d'une maniere plus briéve & plus coupée. Il la réïtere autant de fois qu'il a de priſonniers ou de chevelures, & tout le Village s'abandonnant au plaiſir que cauſe un tel cri, court avec avidité pour apprendre la bonne nouvelle. Cri de victoire.

Il eſt ſurprenant qu'une coûtume auſſi ſinguliere ne nous ait point été détaillée par les Auteurs anciens. Elle eſt cependant paſſée d'Aſie en Amerique, & ſe pratique encore aujourd'hui dans la Colchide. L'*ohi* qui eſt le cri de mort des Mingreliens, eſt auſſi celui des Hurons. Lamberti, Relat. de la Colchide, cap. xi. p. 67.

Les Anciens & les parens des Guerriers ſçachant leur arrivée, députent au-devant d'eux pour les féliciter ſur leur heureux retour, pour leur porter des rafraîchiſſemens, & pour ſe charger de conduire les eſclaves.

Le jour deſtiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs priſonniers comme s'ils n'y prenoient plus aucun interêt; ils ſe rendent au Village ſeuls, marchant à la file les uns des autres à peu près comme quand ils ſont partis, mais ſans chanter, ſans être peints, & même en habits déchirés, comme gens qui viennent de loin. Entrée des Priſonniers.

Cependant ceux qui ſont chargés des Priſonniers, les préparent pour cette cérémonie, laquelle eſt une eſpece de triomphe, qui a pour eux quelque choſe d'honorable & de triſte en même temps. Car ſoit qu'on veuille leur faire honneur, ou qu'on ne leur en faſſe que pour relever la gloire des Vainqueurs, on peint leur viſage de noir & de rouge comme dans un jour de ſolemnité. On orne leur tête d'une couronne rehauſſée de plumes; on met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, qui eſt une eſpece de bâton de commandement, ou de ſceptre, comme s'ils repréſentoient le Chef de la Nation, ou la Nation elle-même qui a été vaincuë. Dans leur main droite on leur met la Tortuë, & on attache au col du plus apparent des eſclaves, le collier de porcelaine que le Chef de Guerre a reçû ou donné, lorſqu'il a levé le Parti, & ſur lequel les autres Guerriers ont pris leur engagement. Mais ſi d'un côté on leur fait honneur, de l'autre, pour leur faire ſentir leur miſere, on les dépoüille de tout le reſte; de ſorte qu'ils ſont preſque entierement nuds, & on les fait marcher les bras liés derriere le dos au-deſſus du coude, ainſi que je l'ai déja dit.

Je me ſuis informé des Canadiens les plus habiles, & qui ont eu plus de communication avec les Sauvages, pour ſçavoir quelle pouvoit être la ſignification de ce bâton blanc revêtu de plumes de cigne. Quelques-uns m'ont dit que c'étoit

un ſymbole, qui repréſentoit à ces pauvres eſclaves le triſte ſort de leur condition, & qu'ils avoient abſolument perdu tout droit ſur eux-mêmes, & ſur leur propre vie. Cependant un Officier m'a raconté un fait dont il avoit été témoin, & d'où l'on pourroit inferer que ce bâton eſt une marque d'honneur; car un petit Parti de Guerriers ayant fait deux priſonniers dans une rencontre où il ſe trouva, l'un des deux ſupportant avec peine ſa nouvelle deſtinée, & ne prenant ce bâton qu'avec une nonchalance, qui témoignoit l'excès de ſa douleur; l'autre compagnon de ſon malheur le lui arracha de force, lui diſant avec indignation, que la lâcheté qu'il faiſoit paroître, marquoit bien qu'il n'étoit pas digne de le porter. Il ſe mit enſuite à marcher fierement portant les deux bâtons, celui qu'on lui avoit mis en main, & celui qu'il avoit arraché.

La marche des Priſonniers commence par ceux du Village, qui portent les chevelures des morts attachées au bout de longues baguettes comme des demi piques. Ils ſe ſuivent tous à la file de diſtance en diſtance; enſuite viennent les eſclaves, qui chantent tout le long du chemin, faiſant accorder le ſon de la Tortuë avec leur chanſon de mort. Ceux du Village étant avertis à peu près du temps de l'arrivée des Priſonniers, leur vont à la rencontre à un quart de lieuë, ou à une demi-lieuë loin, & preſque tous ſe prépatent à ſe donner un cruel divertiſſement à leurs

dépens. Dès qu'on les a joints, on les arrête; & tandis qu'ils chantent leur chanſon de mort, tout le reſte du Village danſe autour d'eux, en ſuivant la cadence de leur chanſon par leurs *hé, hé* redoublés qu'ils tirent du fonds de leurs poitrines. Après les avoir ainſi arrêtés, on les fait courir; & c'eſt alors que chacun s'efforce à leur faire le plus de mal qu'il peut. Les coups de pierre, les coups de poing & de bâton leur pleuvent ſur le corps comme la grêle. On ne trouve pas mauvais qu'ils ſe défendent, & on en rit. Mais liés comme ils ſont, & accablés par le nombre, leur défenſe leur devient fort inutile. Chacun a droit de les arrêter, & juſqu'au Village on leur fait faire diverſes pauſes ou ſtations. Avant qu'ils y entrent, quelque ancien les arrête auſſi pour leur faire arracher quelques ongles à belles dents, ou pour leur faire couper quelque doigt, ainſi qu'il aura été auparavant reglé dans le Conſeil, ou que quelque particulier l'aura demandé.

Il y a cependant ſur cela quelques loix établies entr'eux, mais qu'ils obſervoient autrefois plus ſcrupuleuſement qu'aujourd'hui. Les Guerriers ont droit ſur leurs priſonniers juſqu'à ce qu'ils les ayent donnés; ils ſe dépoüillent en quelque ſorte de ce droit à l'entrée des Villages, pour laiſſer à leurs compatriotes ou à leurs alliés la ſatisfaction de s'en divertir; ce que chacun fait avec plus ou moins de fureur, ſelon qu'il eſt plus ou moins animé par les pertes que la guerre lui cauſe.

C'eſt-là une eſpece de triomphe dont les Guerriers ont tout l'honneur, quoiqu'ils n'y paroiſſent pas, & dont le peuple a tout le plaiſir. Néanmoins, comme les Guerriers ne ſe dépoüillent pas tellement de ce droit ſur leurs priſonniers, qu'ils ne doivent leur revenir; il eſt de leur interêt qu'ils leur reviennent le plus ſains, & le moins diſgraciés qu'il ſe peut, afin que le préſent qu'ils en doivent faire dans la Cabane de leurs peres, où ils doivent remplacer les morts, ſoit reçû plus agréablement. C'eſt pour cela qu'il a été établi, que ceux qui veulent les mutiler, ſoient obligés de donner un préſent proportionné à la mutilation, afin de dédommager celui à qui il appartient.

La paſſion ſe mêle ſouvent dans ces rencontres, & il n'eſt pas toûjours aiſé de ſauver ceux à qui l'on voudroit faire donner la vie, à cauſe de ces mutilations, qui les rendant inutiles, les font jetter au feu. Pour cette raiſon on cache avec ſoin la deſtination qu'on en veut faire; mais ſi le ſecret en eſt éventé, & que les perſonnes à qui ils ſont deſtinés, ſoient de quelque conſideration, elles vont au-devant de ceux qu'elles ont envie de ſauver, & les conduiſent elles-mêmes par la main. Le reſpect qu'on a pour elles, ſauve à ces pauvres malheureux le mal qu'on leur feroit ſans cette précaution. Autrement ils ſont ſi maltraités, qu'en entrant au Village, le ſang leur coule de toutes parts; & ils ſont quelquefois dans un

état ſi pitoyable, que c'eſt une merveille qu'ils n'ayent pas ſuccombé ſous les coups.

Ce droit d'entrée eſt dû dans tous les Villages de la Nation ou de leurs alliés, qui ſe trouvent ſur leur route, juſqu'à celui où ils doivent être définitivement jugés; par-tout c'eſt la même aubeine, & la même cérémonie. On a cependant plus d'égard & de moderation dans les Villages qui ne ſont que de paſſage.

La grêle des coups ceſſe au moment qu'ils entrent dans le Village. On les introduit dans une Cabane de Conſeil, où ſe retrouvent avec les Anciens & toute la jeuneſſe, les Guerriers qui les ont amenés, leſquels reprennent alors le premier droit qu'ils avoient ſur eux. On donne à manger à ces pauvres malheureux; après quoi le Chef des Guerriers leur ordonne de chanter leur chanſon de mort, & de divertir la compagnie à leurs dépens. On ne leur fait pas néanmoins d'autre mal, que celui de joüir de l'état miſerable où ils ſont. Tout le plaiſir conſiſte à les voir danſer, & à les entendre chanter des chanſons de leur païs, ou bien celles que leurs Vainqueurs leur ont appriſes chemin faiſant. D'une Cabane on les conduit dans une autre, & on les promene ainſi pendant quelques jours dans les Cabanes, juſqu'à ce que les Guerriers ſe remettent en route; ou ſi c'eſt le Village de leur ſéjour, juſqu'à ce qu'on ait déterminé & déclaré à qui on doit les donner.

La deſtination s'en fait dans un Conſeil, après lequel on fait le cri dans le Village, où tout le monde s'aſſemble dans la place publique pour y apprendre le ſort des eſclaves. Un ancien déclare le partage qu'on en a fait, les Nations alliées, ou les perſonnes à qui ils ſont donnés, & le nom de ceux ou de celles qu'ils doivent remplacer. On diſtribuë auſſi en même temps les chevelures, leſquelles tiennent lieu d'un eſclave, & remplacent auſſi une perſonne. Ceux qui reçoivent ces chevelures, les conſervent avec ſoin, les ſuſpendent pendant quelque temps aux portes de leurs Cabanes; elles s'en font un ornement dans les ſolemnités publiques, ſur-tout lorſqu'on chante la Guerre; & enfin elles les ſuſpendent de nouveau aux portes de leurs Cabanes, où le temps acheve de les conſumer. Deſtination des Eſclaves.

Après cette diſtribution on conduit les eſclaves dans les Cabanes où ils ſont donnés, & on les y introduit; ou bien on les laiſſe à la porte dans le veſtibule; ce qui ſe pratique ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas déterminé à leur donner la vie. Là on leur fait donner ſur le champ à manger. Cependant ceux de cette Cabane, leurs parens & leurs amis pleurent les morts que ces eſclaves remplacent, comme ſi on ne faiſoit que de les perdre; & on verſe dans cette cérémonie des larmes véritables pour honorer la memoire des perſonnes, dont la vûë de ces eſclaves rappelle un ſouvenir amer, & renouvelle la douleur qu'on a euë de les avoir perdus.

Les Guerriers qui donnent un eſclave, le donnent avec le collier qui a ſervi d'engagement à leur entrepriſe, ou qui leur ſert de parole, pour dire qu'ils ont rempli leur obligation. Ils dépoüillent l'eſclave de tout le reſte, excepté de la ſeule piéce qu'ils ne peuvent lui ôter avec bienſéance. La Cabane à qui l'eſclave eſt donné, doit répondre à ce préſent par un autre ſi elle lui donne la vie; mais ſi elle le jette au feu, le préſent ſe prend ſur le Village, étant juſte qu'il paye le plaiſir barbare qu'il a de le faire mourir.

On brûle toûjours deux ou trois eſclaves, lorſqu'ils ſont donnés pour remplacer des perſonnes de grande conſideration, quand bien même ceux qu'on remplace, ſeroient morts ſur leur natte, & de leur mort naturelle. On n'eſt point ſurpris, que ceux à qui on les donne, les jettent au feu, ſelon leur expreſſion; mais après cela il faut que les perſonnes intereſſées ſe contentent; car l'obligation de remplacer les morts, ſubſiſtant toûjours dans les enfans par rapport à la Cabane de leurs peres & de leurs tantes, juſqu'à ce qu'on ait donné la vie à une perſonne, qui repréſente celle qu'on veut reſſuſciter; ceux qui ont cette obligation, auroient droit de ſe plaindre qu'on les ménage peu; puiſque pour faire un eſclave, ils ſont obligés de courir les riſques d'être faits eſclaves eux-mêmes, d'être tués ou brûlés, de la même maniere dont ils les brûlent chez eux.

Souvent les Anciens appliquent quelques priſonniers

ſonniers au fisk, comme un bien qui appartient au public, & qui peut ſervir dans la ſuite pour quelque affaire d'Etat. On ne laiſſe pas alors de les déterminer à quelque Cabane, & de leur faire relever quelque nom, pour mieux déguiſer les intentions ſecretes que le Conſeil peut avoir priſes, ou prendre dans la ſuite à leur ſujet. D'autrefois les Anciens & les Guerriers eux-mêmes, en les donnant dans une Cabane, font preſſentir l'inclination qu'ils ont ſur la déciſion de leur vie ou de leur mort; & cette inclination eſt communément ſuivie par la déference qu'on a pour eux; mais elle ne fait pas loy. Celles à qui on les donne, en ſont tellement maîtreſſes, que l'inclination de tout le Village ne ſçauroit les ſauver, ſi elles ont envie de les jetter au feu, ni les faire mourir, ſi elles ont la volonté de leur donner la vie.

Les circonſtances critiques où ſe trouvent ces malheureux, décident aſſez ſouvent de leur deſtinée. Leur perte eſt comme aſſurée, s'ils tombent dans une Cabane où l'on ait perdu beaucoup de Guerriers, ou quelque autre perſonne que ce puiſſe être, ne fut-ce qu'un enfant à la mammelle, dont le deüil eſt encore récent. Ils ne courent pas un moindre riſque, ſi leur âge, leur air, leur phyſionomie & leur caractere, ne plaiſent pas, & font craindre qu'on n'en retirera pas de grands ſervices: ſi on les donne à certaines Mégeres, leſquelles ſe font un plaiſir de leur

inhumanité : ou bien ſi on les applique à des Cabanes pauvres, qui ne ſoient pas en état de reconnoître le préſent, de nourrir & d'habiller l'eſclave. Les Jeſuites ont ſauvé pluſieurs de ces malheureuſes victimes qu'ils ont retiré des feux de ces Barbares, en fourniſſant les préſens néceſſaires pour leur conſervation.

Leur ſort eſt bien-tôt décidé, ſi les perſonnes à qui ils ſont donnés, ſe trouvent dans le Village. Mais ſi elles ſont abſentes, ces infortunés vivent juſqu'à leur retour dans une cruelle incertitude entre la vie & la mort. On leur donne néanmoins une liberté raiſonnable; ils ne ſont ni liés, ni enchaînés, on les entretient dans l'eſperance de la vie, & on ſe contente de veiller à ce qu'ils ne puiſſent pas s'enfüir. Souvent pour les tranquilliſer, & pour les tromper mieux, on leur laiſſe ignorer dans ces occaſions à qui ils ont été donnés.

Supplice des Eſclaves dans l'Amerique Septentrionale.

Le ſupplice des Eſclaves chez les Nations de l'Amerique Septentrionale, que nous connoiſſons, eſt de les brûler à petit feu. Mais cette ſcéne ſe paſſe avec tant de circonſtances d'une barbarie énorme, que la ſeule idée en fait frémir. Il eſt auſſi deſagréable que difficile, d'en donner une deſcription exacte; cependant, comme il faut en parler, voici à peu près ce qu'on en peut dire, & cela ſuffira pour en avoir quelque connoiſſance.

Le temps de l'exécution étant arrivé, on peint d'abord l'Eſclave de diverſes couleurs ; ce qui doit produire ſur lui la même impreſſion que fait à un criminel la lecture de ſa ſentence. C'eſt néanmoins un honneur qu'on leur fait, & une déference qu'on a pour eux. Cependant on fait le cri dans le Village pour inviter le monde à aſſiſter à ce ſpectacle, dont la ſcéne doit ſe paſſer dans une Cabane de Conſeil, ou dans une place publique. Là on attache un poteau, ou bien on dreſſe un cadre de bois en quarré, élevé ſur un petit échafaut, & on allume des braſiers, dans leſquels on fait rougir des barres de fer, des poinçons, de méchantes haches, & des bouts de canon de fuſil, qui ſont bien-tôt pénétrés de feu.

A voir tout le monde aſſemblé au-tour d'un miſerable, qui va finir ſes jours dans les tourmens les plus horribles, on diroit qu'il ne s'agit de rien moins que de la ſanglante tragédie qui va ſe paſſer ſous leurs yeux. Tous ſont-là du plus grand ſang froid du monde. On eſt aſſis ou couché ſur les nattes comme dans les Conſeils, chacun s'entretient froidement avec ſon voiſin, allume ſa pipe, & fume avec une tranquillité merveilleuſe. Ceux même qui plaignent le ſort de cet infortuné, ſont obligés d'étouffer par reſpect humain les ſentimens de compaſſion qui pourroient naître dans leurs cœurs, de peur qu'on ne leur fit un crime d'être touchés de quelque pitié pour un homme ennemi de leur Nation.

Les perſonnes de la Cabane où il a été donné, ne le touchent point ; il ne ſeroit pas de la bienſéance qu'ils devinſſent les bourreaux de celui qui a été offert pour repréſenter quelqu'un de leur famille. Mais chaque Cabane en a une autre, qui eſt obligée de lui rendre ces ſortes d'offices, & de fournir des executeurs de ceux qu'elle a rejettés. Ce ſont ceux-là d'ordinaire qui commencent: d'autres viennent enſuite ſur les rangs avec des préſens, pour avoir le plaiſir de brûler quelque partie du corps à diſcrétion. Sur la fin tout le monde s'en mêle indifferemment. La jeuneſſe ſurtout s'y diſtingue, & paroît ingenieuſe à le faire ſouffrir.

Les Anciens offroient des ſacrifices d'hommes pris en guerre à leur Dieu Mars, ils en immoloient ſouvent ſur les tombeaux de leurs parens & de leurs amis tués dans les combats, & ils croyoient appaiſer leurs Manes par ces ſortes de ſacrifices. C'eſt ainſi qu'Achille fit égorger douze Troyens au bucher de Patrocle ; & que Polixene fut ſacrifiée ſur le tombeau d'Achille. Il eſt d'autant plus vraiſemblable que c'eſt ici un reſte de cette pratique barbare, que la matiere la plus ordinaire des ſacrifices d'hommes qu'offroient les Mexiquains, étoit les priſonniers qu'ils avoient faits dans les batailles. Et bien qu'aujourd'hui il ne paroiſſe rien chez ces Barbares, qui ſente le ſacrifice dans ces occaſions, je croirois pourtant que c'en étoit un originairement ; & je me ſou-

Iliad. 23. v. 175. Euripides in Hecubâ.

viens d'avoir lû dans une ancienne Relation, qu'un jour que l'on brûloit ainſi un Eſclave, quelque François qui y étoit préſent, fit attention qu'il y avoit un Ancien, qui offroit à *Areskoui* tous les morceaux qu'il coupoit du corps de ce malheureux.

Si l'Eſclave ſe promene dans la Cabane, ou dans la Place, on l'arrête, ou l'on va à lui pour le tourmenter s'il eſt déja attaché au poteau. Mais afin que ce plaiſir cruel dure plus long-temps, on ne le touche que de loin à loin, ſans émotion, ni précipitation. On commence par les extrémités des pieds & des mains, en montant peu à peu vers le tronc : l'un lui arrache un ongle, l'autre décharne un doigt avec les dents, ou avec un méchant couteau ; un troiſiéme prend ce doigt décharné, le met dans le foyer de ſa pipe bien allumée, le fume en guiſe de tabac, ou le fait fumer à l'Eſclave lui-même. Ainſi ſucceſſivement on ne lui laiſſe plus aucun ongle ; on briſe les os de ſes doigts entre deux pierres : on les lui coupe à toutes les jointures ; on lui paſſe & repaſſe pluſieurs fois ſur un même endroit des fers embrazés, ou des tiſons ardens, juſqu'à ce qu'ils ſoient amortis dans le ſang, ou dans la graiſſe, qui coulent de ſes playes : on coupe morceau par morceau les chairs rôties ; quelques-uns de ces furieux les dévorent, tandis que d'autres ſe peignent le viſage de ſon ſang. Lorſque les nerfs ſont découverts, on y inſere des fers pour les tordre &

les rompre ; ou bien on lui ſcie les bras & les jambes avec des cordes, qu'on tire par les deux bouts avec une extrême violence.

Ce n'eſt-là cependant que comme un prélude ; & quelquefois après avoir paſſé des cinq & ſix heures de temps à ce cruel exercice, on délie l'Eſclave pour le laiſſer en repos ; & on differe le reſte de l'execution à une autre ſéance. Mais ce qui paroîtra étonnant, c'eſt que la plûpart de ces malheureux, fatigués & épuiſés, dorment ſi profondément, pendant cet intervalle, qu'il faut enſuite leur appliquer le feu pour les réveiller. Il eſt néanmoins plus ordinaire de ne point donner un ſi grand relâche à leurs douleurs, & de ne les point abandonner qu'on ne les ait achevés.

Lorſqu'on commence à brûler au-deſſus des cuiſſes, les douleurs ſe font ſentir bien plus vivement, & la cruauté de ces Barbares prend de nouvelles forces, quand l'état pitoyable où eſt réduit le patient, devroit davantage la rallentir. Souvent ils lui font une eſpece de chemiſe avec de l'écorce de bouleau à laquelle ils mettent le feu, qui s'y conſerve long-temps, & fait une flamme qui a peu d'activité. Souvent ils ſe contentent de faire des torches de cette écorce, dont ils lui brûlent les flancs & la poitrine : d'autrefois ils paſſent dans un cercle pluſieurs haches qu'ils font rougir dans leurs braſiers, & leur attachent ce cercle au-tour du col en forme de collier. Ces haches & ces torches font élever des

puſtules d'où il découle une graiſſe, où ces bourreaux trempent leur pain, qu'ils dévorent enſuite avec fureur.

Enfin après avoir brûlé lentement toutes les parties du corps, en ſorte qu'il n'y a pas un eſpace qui ne ſoit une playe : après avoir mutilé le viſage de maniere à le rendre méconnoiſſable : après avoir cerné la peau de la tête, arraché cette peau de deſſus le crâne, verſé ſur ce crane découvert une pluye de feu, de cendres rouges, ou d'eau boüillante; ils délient ce malheureux; ils le font encore courir s'il en a la force, & l'aſſomment à coups de bâton & à coups de pierre; ou bien ils le roulent dans les braſiers juſqu'à ce qu'il ait rendu le dernier ſouffle de vie, qui lui reſte, à moins que quelqu'un par pitié ne lui ait arraché le cœur, ou ne l'ait percé à coups de poignard, tandis qu'il étoit attaché au poteau.

La cruauté de ces inhumains s'acharne ſur ces malheureux encore après leur mort; & tandis que quelques-uns frappent ſur les écorces des Cabanes, pour obliger l'ame du défunt à abandonner le Village, afin que ſes manes errans ne les épouvantent point, en ſe montrant à eux ſous la forme des furies; Anthropophages, comme les anciens Scythes, & la plûpart des autres Nations barbares des premiers temps, il s'en trouve qui depécent le cadavre, le mettent dans la chaudiere, & ne lui donnent point d'autre ſepulture que leur ventre.

Ainſi finit cette ſanglante tragédie, pendant laquelle je ne ſçais ce qu'on doit admirer davantage, où l'excès de la brutale ferocité de ces inhumains, qui traitent avec tant de cruauté de pauvres Eſclaves amenés quelquefois de ſi loin, qu'ils ne ſçauroient être coupables en rien envers leurs meurtriers ; ou bien la conſtance de ces mêmes Eſclaves, leſquels, au milieu des tourmens les plus affreux, conſervent une grandeur d'ame & un Heroïſme, qui a quelque choſe d'inimaginable.

Ce Heroïſme eſt réel, & il eſt l'effet d'un courage grand & noble. Ce que nous avons admiré dans les Martyrs de la primitive Egliſe, & qui étoit en eux l'effet de la grace & d'un miracle, eſt nature en ceux-ci, & l'effet de la force de leur eſprit. Les Sauvages, ainſi que je l'ai déja fait voir, ſemblent ſe préparer à cet évenement dès l'âge le plus tendre. On a vû des enfans accoller leurs bras nuds l'un contre l'autre, mettre entre deux des charbons ardents, ſe défiant à qui ſoûtiendroit la gageure avec plus de fermeté, & la ſoûtenir avec conſtance. J'ai vû moi-même un enfant de 5. à 6. ans, dont le corps avoit été brûlé par un accident funeſte d'eau boüillante répanduë ſur lui, qui toutes les fois qu'on le panſoit, chantoit ſa chanſon de mort avec un courage incroyable, quoiqu'il ſouffrit alors de très-cuiſantes douleurs. Scivola mettant ſa main dans un brazier ardent pour la punir d'avoir manqué

ſon

ſon coup, n'eſt pas plus digne d'admiration que ces peuples, qui s'éprouvent ainſi à mépriſer la vie, à l'expoſer ſans crainte, & à la perdre dans les tourmens les plus affreux, ſans donner le moindre ſigne de foibleſſe.

Je ne ſçais ſi l'on doit appeller Barbares des courages auſſi mâles ; mais je ſçais qu'on trouvera plus d'exemples de ces courages intrépides chez ceux qu'on traite de Barbares, que chez les Nations policées, à qui les arts, & tout ce qui ſert à les polir & à les humaniſer, procure une abondance, & une douceur de la vie, laquelle ne ſert qu'à les amollir, & à les rendre lâches.

Parmi les anciens Peuples de l'Inde, à un certain âge ou l'on croyoit avoir aſſez vêcu, il étoit ordinaire de ſe faire brûler vif ſoi-même de ſang froid, & de mourir comme Hercule, qui dreſſa lui-même ſon bucher ſur le Mont Oeta. Alexandre le Grand en vit quelques exemples durant le ſéjour qu'il fit dans ces païs-là ; & quelques-uns de ceux qui voulurent ſuivre la fortune des Macedoniens, en donnerent le ſpectacle à la Gréce. Zenon inſtruit de leurs maximes, & qui avoit peut-être été le témoin d'une pareille ſcéne, les admiroit, & diſoit qu'il aimoit mieux voir un Indien lorſqu'il ſe brûle lui-même, que d'entendre toutes les leçons que fait la Philoſophie ſur la conſtance.

Strabo, Lib. 15. p. 493.

Zeno apud Clem. Alex. Strom. Lib. 2.

Encore aujourd'hui chez quelques Peuples des Indes, où une déteſtable politique a introduit

Strabo, loco cit. Pomponius Mela, Lib. 2. cap. 2.

l'uſage qu'avoient auſſi autrefois les femmes de certains Peuples de Thrace, leſquelles ſe brûloient ſur le corps de leurs maris morts, on voit dans ces femmes les maximes d'un Heroïſme que les Dames d'Europe ne leur diſputeroient certainement pas. Car, comme entre ces Epouſes, dont la multitude eſt autoriſée par la coûtume, il n'y a que la plus chérie à qui l'honneur appartienne d'accompagner le défunt dans l'autre monde, en ſe conſumant avec lui ſur ſon bucher; on les voit ſe diſputer entre elles l'avantage de la préference, triompher d'avoir été choiſies, ſe préparer pour aller au bucher comme pour aller au bal, gémir au contraire, & quelques-unes même ne pouvoir pas ſurvivre à l'affront d'avoir été rebutées. On voyoit la même émulation en Amérique chez les Peuples, où des perſonnes dévoüées aux Chefs, étoient obligées de ſe faire mourir avec eux, pour aller les ſervir dans le païs des Ames, comme je le dirai dans la ſuite.

Quint-Curc. Lib. 7. Quint-Curce rapporte qu'entre les priſonniers Sogdiens, on amena à Alexandre trente jeunes hommes des plus grands Seigneurs du païs, tous bien-faits, & de bonne mine, leſquels ayant ſçû qu'on les conduiſoit au ſupplice par le commandement de ce Prince, ſe mirent à chanter des chants d'allégreſſe, à ſaulter & à danſer, en témoignant une grande joye. Le Roy, ſurpris de les voir aller à la mort ſi gayement, les fit ramener, & leur demanda d'où leur venoit un tranſ-

port de joye ſi peu ordinaire à des gens qui voyent la mort devant leurs yeux ; ils répondirent, que ſi tout autre que lui les faiſoit mourir, ils s'affligeroient ; mais qu'étant rendus à leurs Ancêtres par l'ordre d'un ſi grand Roy Vainqueur de toutes les Nations, ils beniſſoient une mort ſi glorieuſe, & dont les plus grands hommes ſe feroient honneur. Alexandre charmé de ce courage, leur fit grace, & en admit quatre au nombre de ſes Gardes, leſquels lui furent toûjours fideles.

Les Cantabres & les premiers peuples d'Eſpagne, chantoient lorſqu'on les faiſoit mourir, & pendant qu'ils étoient attachés en croix. Je ne ſçais ſi Strabon, qui rapporte d'eux cette coûtume, a eu raiſon de la traiter de folie, & de la donner comme une marque de leur ferocité & de leur bêtiſe. Je croirois au contraire qu'on devroit l'admirer, autant que nous admirons les plus beaux exemples que l'Hiſtoire nous fournit de la vertu Romaine. Strabo, Lib. 3. p. 114.

Mais qu'étoit-ce que ces Hymnes & ces Chanſons, ſi ce n'eſt les Chanſons de mort de nos Sauvages, les chants de leurs feſtins, de leurs danſes guerrieres, lorſqu'ils levent la hache, & qu'ils ſont prêts de donner ſur l'Ennemi ? Ils reprennent ces mêmes chants lorſqu'ils ſont faits eſclaves ; ils les continuënt durant le temps de leur captivité, & ils les chantent encore avec plus de Chanſon de mort.

force dans les tourmens, comme s'ils n'avoient jamais eu que ce terme en vûë.

Ces chanſons n'étant gênées que par la cadence, & les eſclaves ayant la liberté de dire tout ce qu'ils veulent, ils chantent leurs hauts-faits d'armes, & ceux de leur Nation ; ils vomiſſent mille imprécations contre leurs tyrans ; ils tâchent de les intimider par leurs menaces ; ils appellent leurs amis à leur ſecours pour les venger ; ils inſultent à ceux qui les tourmentent, comme s'ils ne ſçavoient pas leur métier ; ils leur apprennent comment il faut brûler pour rendre la douleur plus ſenſible ; ils racontent ce qu'ils ont fait eux-mêmes à l'égard des priſonniers, qui ont paſſé par leurs mains ; & ſi par hazard il s'eſt trouvé entre ces priſonniers quelqu'un de ceux de la Nation qui les fait mourir, ils entrent dans le détail le plus exact de tout ce qu'ils leur ont fait ſouffrir, ſans craindre les ſuites d'un diſcours, lequel ne peut qu'aigrir extrêmement ceux qui l'écoutent.

Oſerois-je dire que le Pſeaume 186. qui commence par ces paroles, *ſuper flumina Babylonis*, eſt une maniere de chanſon de mort, laquelle nous repréſente la coûtume qu'avoient autrefois les Orientaux, & qui porte avec ſoi la même idée, & le même caractere des chanſons des eſclaves Ameriquains ? Ce ſont des Hébreux captifs qui parlent, & qui gémiſſent ſur leur captivité. Leurs Vainqueurs les exhortoient à leur chanter des

Cantiques de Sion, c'eſt-à-dire, les chanſons qui étoient en uſage dans leur païs; il ſemble que les Hebreux ſe refuſent à cette demande, néanmoins tout le Pſeaume eſt un Cantique, & un Cantique dans le goût des Sauvages; car ils commencent par témoigner un mépris ſouverain pour le païs, & pour les Peuples chez qui ils ont été tranſplantés: ils ne ſont touchés que de Jeruſalem, laquelle ſeule a tous leurs vœux, & tous leurs ſoûpirs; & pour faire ſentir davantage le contraſte de leur amour & de leur averſion, ils prient le Seigneur de ne point oublier les maux que les enfans d'Edom, c'eſt-à-dire, les Aſſyriens au pouvoir de qui ils étoient, ont fait aux Juifs au jour de la ruine de Jeruſalem; & ils finiſſent par les plus terribles imprécations. « Malheur à toi, *diſent-ils*, Fille de Babylone; heureux celui qui te rendra tous les maux que tu « nous a faits! Heureux celui qui prendra tes petits enfans, & les écraſera contre la pierre! »

Pour revenir à nos Eſclaves: dans les intervalles où on les laiſſe en repos, ils s'entretiennent, ou ſans Interpréte s'ils ſçavent la Langue, ou par le ſecours d'un Interpréte, s'il s'en trouve quelqu'un qui entende la leur; ils parlent froidement de choſes indifferentes, de nouvelles, & de ce qui ſe paſſe dans leur païs, où ils s'informent tranquillement des coûtumes de ceux qui ſont occupés à les brûler.

Dans le fort des tourmens, lors même que

l'excès de la douleur les fait écumer, & paroître comme des forcenés, il ne leur échappe pas une parole de lâcheté. Les femmes ont ce Héroïſme auſſi-bien que les hommes. J'en ai vû une à qui on arracha deux ongles en ma préſence, mais ſi promptement, que je ne m'en apperçûs pas aſſez tôt pour l'empêcher, (c'étoit à une entrée de priſonniers) elle ne jetta pas un cri, ni un ſoûpir, & je ne remarquai ſur ſon viſage qu'une légere marque d'ennui. Il s'en trouve qui ne font que rire pendant leur ſupplice; qui s'y prêtent agréablement, & qui remercient de bonne grace ceux qui leur ont fait le plus de mal.

Tous à la verité n'ont pas cette conſtance dans le même degré : l'impatience & les cris échappent à quelques-uns malgré eux. Il s'eſt trouvé auſſi des François & des Françoiſes, qui dans les tourmens ont fait paroître autant de force d'eſprit que les Sauvages, juſqu'à faire dire à ceux-ci, qu'ils croyoient qu'ils n'avoient point de ſentiment. Mais ces exemples de fermeté héroïque ſont rares parmi les Européans, & ils ſont communs parmi les Ameriquains. Sans doute qu'étant élevés moins délicatement, ils ſont auſſi moins ſenſibles : & peut-être que ne craignant point un Enfer dont leurs feux ne ſont que l'ombre, ils ſont auſſi moins attachés à la vie, & moins effraïés à l'approche d'un avenir, lequel fait toûjours plus d'impreſſion ſur un eſprit éclairé des lumieres de la Foy, que tous les tourmens de la vie préſente.

J'avouë que ſur la deſcription que je viens de faire du ſupplice des Eſclaves, on ne peut regarder ces Peuples qu'avec horreur, & qu'on en doit concevoir d'abord l'idée qu'ils ſont ſi barbares, qu'ils n'ont pas plus d'humanité que les bêtes les plus feroces. Les Iroquois ſi redoutables aux François par le grand nombre de ceux qu'ils ont fait périr dans ces tourmens affreux, ſe ſont faits une réputation parmi nous encore plus mauvaiſe que toutes les autres Nations. Ils ont auſſi cette réputation parmi les autres Sauvages, & les Abenaquis ne leur donnent point d'autre nom que celui de *Magoüe*, qui veut dire *les Cruels*. Mais pour leur rendre bien la juſtice qu'ils méritent préſque tous, ils n'ont rien à ſe reprocher ſur cet article. Cependant à entendre les Iroquois, ils prétendent être moins cruels que les autres, & ils n'en uſent ainſi que par repréſailles.

Après cela que font-ils de plus que ce que faiſoient autrefois les Grecs & les Romains? Quoi de plus inhumain que les Héros de l'Iliade? Quoi de plus barbare que les combats de Gladiateurs, & des Eſclaves entr'eux: ou de ces mêmes Eſclaves contre les bêtes feroces, qui ont fait couler tant de ſang dans les Arénes de Rome? Ce Peuple néanmoins, lequel avoit porté la perfection de tous les arts, & de toutes les ſciences capables d'adoucir, & de cultiver les mœurs auſſi loin que les bornes de ſon Empire, faiſoit ſes plus cheres délices de l'inhumanité de ces ſortes

de combats : il faiſoit conſiſter l'agrément des grands repas dans la vûë de ces ſpectacles ſanglans, & il prenoit un plaiſir ſingulier dans le Cirque, à donner le ſignal déciſif de la vie ou de la mort du malheureux, qui avoit du déſavantage, quoiqu'il demandât grace.

J'ai déja touché quelque choſe de la cruauté des Juifs ; mais je n'ai pas tout dit. Comment traitoient-ils leurs Ennemis ? Du temps de Trajan, ces Juifs anéantis, pour ainſi parler, par la ruine de Jeruſalem, & la déſolation de leur païs encore toute récente, ſe révolterent en pluſieurs Provinces contre les Romains, & ſe porterent à de ſi grands excès en Egypte & en Chypre, qu'ils firent périr plus de quarante mille ames, prenant plaiſir à ſe nourrir de la chair de leurs Ennemis, à ſe frotter le viſage de leur ſang, & à les écorcher tous vivans, allant enſuite vêtus de leur peau pour en faire un trophée à leur rage. Leur Hiſtoire peut fournir pluſieurs exemples ſemblables. On leur rendoit bien la revanche. Il ſemble que ces paroles du Pſeaume 77. *Juvenes eorum comedit ignis, & Virgines eorum non ſunt lamentatæ.* Le feu dévora leurs jeunes gens, & on ne fit point de lamentations ſur leurs jeunes filles, pourroient s'expliquer auſſi naturellement du ſupplice du feu qu'on faiſoit ſouffrir aux Juifs eſclaves, que du glaive & de la guerre, ainſi que le diſent les Interprétes. Les ſupplices qu'Antiochus fait ſouffrir aux Macchabées & à leur mere, ne

Pſalm. 77. v. 69.

ſont

ſont point l'effet d'une cruauté particuliere à ce Barbare, quand il les fait couper en piéces, qu'il leur fait arracher la peau de deſſus le crane, & qu'il ordonne qu'on les rôtiſſe dans des poëlles à frire; il en uſe probablement ſelon la maniere uſitée parmi les Orientaux.

Le feu eſt le ſupplice ordinaire dans preſque toute l'Amerique Septentrionale depuis un temps immemorial. Par-là ils ſe rendent redoutables les uns aux autres, & croyent ſe tenir en reſpect. S'ils ne rendoient la pareille à ceux qui les traitent avec inhumanité, ils en ſeroient les dupes, & leur modération ne ſerviroit qu'à enhardir leurs Ennemis. Les Peuples les plus doux ſont forcés de ſortir eux-mêmes hors des bornes de leur douceur naturelle, quand ils voyent qu'elle ſert de prétexte à des Voiſins barbares d'en devenir plus fiers & plus intraitables. Les François en ſont un exemple. Lorſque pour ſe venger des Iroquois, on leur a permis de traiter leurs priſonniers, comme ils traitoient les nôtres; ils l'ont fait avec tant de fureur & d'acharnement, qu'ils n'ont cédé en rien à ces Barbares, ſi même ils ne les ont ſurpaſſés. La vérité eſt, qu'il falloit en uſer ainſi; car cette rigueur qu'on jugeoit néceſſaire, les rendit moins entreprenans, & fut un motif pour eux d'en conclure plûtôt la paix avec nous. J'ajoûterai, que lorſque les François & les Anglois ſont naturaliſés parmi les Sauvages, ils prennent ſi bien tout ce qu'il y a de mauvais dans leurs

mœurs & dans leurs coûtumes, ſans en prendre le bon, qu'ils ſont encore plus méchans qu'eux. Les Sauvages ſçavent fort bien nous le reprocher, & la choſe eſt ſi averée, que nous ne ſçavons que leur répondre.

Lorſqu'on brûle un Eſclave parmi les Iroquois, il y en a peu qui ne le plaignent, & qui ne diſent qu'il eſt digne de compaſſion. Pluſieurs, ſur-tout les femmes, ſi on en excepte quelques furies, comme il s'en trouve par-tout de plus outrées que les hommes, n'ont pas le courage d'aſſiſter à ſon execution : parmi ceux & celles qui y aſſiſtent, pluſieurs ne lui font rien : ceux qui le tourmentent, le font ſouvent par reſpect humain, & parce qu'ils y ſont obligés : quelques-uns paſſant pardeſſus ce reſpect humain, le ſoulagent lorſqu'il demande quelque choſe. Le Conſeil a ſouvent permis aux Miſſionnaires de leur conſacrer ces derniers momens pour les faire entrer dans le chemin du Ciel ; & il s'eſt trouvé des Iroquois, qui entendant la Langue de ces Eſclaves, leur ſervoient d'Interpretes pour leur faire goûter les verités éternelles avec une bonté, dont les Miſſionnaires eux-mêmes étoient étonnés ; & que Dieu par ſa grace a voulu rendre fructueuſe pour le ſalut dans les uns & dans les autres. Enfin après un certain temps, quelqu'un de ceux, que l'âge & le crédit autoriſent, lui fait donner le coup de grace, & le dérobe aux ſupplices qu'il auroit encore à ſouffrir.

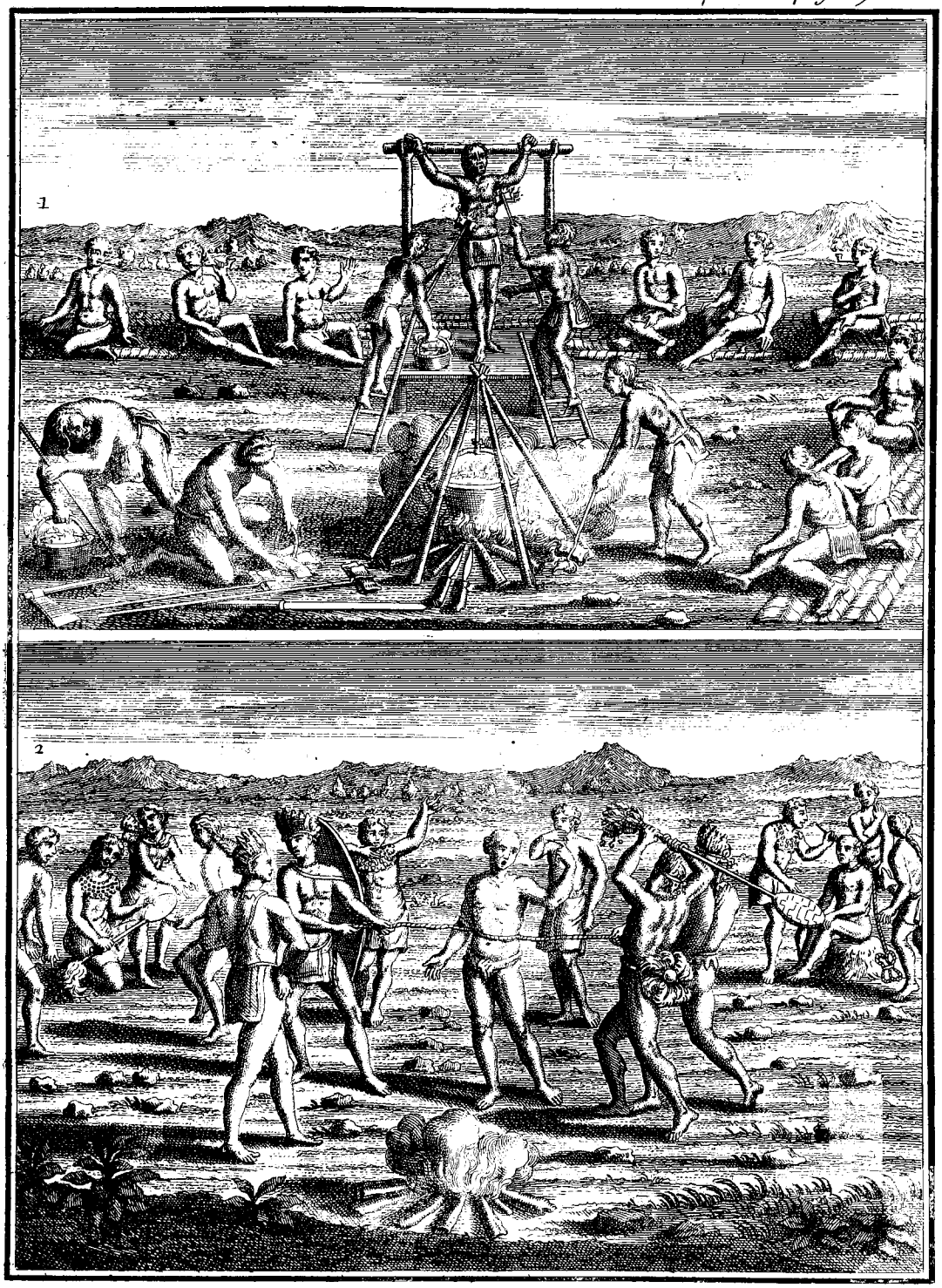
Mais quelque barbarie qu'il y ait à reprocher aux Sauvages, par rapport aux Ennemis qui tombent entre leurs mains, on doit d'un autre côté leur rendre cette juſtice, qu'entr'eux ils ſe ménagent davantage que ne ſont les Européans. Ils regardent avec raiſon, comme quelque choſe de plus barbare & de plus féroce, la brutalité des Duels, & la facilité de s'entre-détruire qu'a introduit un point d'honneur mal entendu, lequel expoſe tous les jours pour un rien, pour une parole mal digerée, ou mal expliquée, la vie des parens, & des amis les plus étroitement unis. Ils ne ſont pas moins étonnés de cette indifference que les Européans ont pour ceux de leur Nation, du peu de cas qu'ils font de la mort de leurs Compatriotes tués par leurs Ennemis. Chez eux un homme ſeul tué par un autre d'une Nation differente de la leur, commet les deux Nations, & cauſe une guerre. Parmi les Européans, la mort de pluſieurs des leurs ne paroît intereſſer perſonne. Ils ont vû ſur cela des exemples d'une inſenſibilité qui les a ſurpris, & qui leur a inſpiré pour nous de l'indignation & du mépris. Ils ſe ſont offerts eux-mêmes à venger les François, qui ne paroiſſoient pas touchés du maſſacre de leurs freres & de leurs Concitoyens aſſaſſinés par d'autres Nations Sauvages. On n'a eu rien à répondre à leurs propoſitions, & ils en ont été ſcandaliſés.

La Guerre que ſe font les Ameriquains Meridionaux, à quelques circonſtances près, eſt aſ-

ſez ſemblable à celle que je viens de décrire : je dis, à quelques circonſtances près ; car c'eſt par-tout la même choſe quant à l'eſſentiel. Ce ſont par-tout les mêmes motifs pour la faire ; la même maniere de la chanter ; les mêmes meſures pour s'y préparer ; les mêmes obſervations pour leurs voyages, & pour le temps de leur rendés-vous ; le même uſage d'attaquer & de ſe défendre ; les mêmes armes pour combattre, ſi l'on en excepte la cuiraſſe : en un mot, c'eſt par-tout le même caractere de bravoure ou de férocité : le même eſprit de haine, de rage & de fureur contre leurs Ennemis.

Supplice des Eſclaves dans l'Amerique Meridionale.

Le ſupplice de leurs Eſclaves a quelque choſe de ſingulier, qui mérite d'être remarqué. Il n'eſt pas, à la verité, accompagné de tant de circonſtances d'une cruauté ſi raffinée, & d'une inhumanité ſi marquée, que l'eſt celui des Ameriquains Septentrionaux, dont je viens de donner le détail. Mais il a dans un ſens quelque choſe de plus affreux encore, en ce que, dès que ces malheureux ſont faits priſonniers, ils doivent ſe regarder comme des victimes ſûrement deſtinées à la mort, & qui ont ſouvent à vivre long-temps dans l'attente incertaine de ce moment fatal, lequel dépend du caprice de ceux qui en ſont les maîtres : car, comme entre Ennemis, ils ne ſçavent ce que c'eſt que de faire Paix ou Tréve, & que par cette raiſon leurs haines ſont immor-


1
2

telles ; ils ne ſçavent auſſi ce que c'eſt que faire grace, & leur vengeance ne s'aſſouvit que dans le ſang des miſerables, que le ſort des armes a fait tomber dans leurs fers.

Quelques Relations diſent, que l'Eſclave a d'abord un droit d'Entrée à payer en arrivant dans le Village de ſes Vainqueurs, comme ceux de la Nouvelle France. Les Guerriers l'abandonnent à la diſcrétion des femmes & des enfans, qui danſant au-tour de lui, & l'obligeant à danſer lui-même, ſe font un plaiſir barbare d'inſulter à ſa miſere, & paſſent ſur lui leur premiere rage, & leur haine inveterée contre ceux de ſa Nation, en lui faiſant eſſuyer divers mauvais traitemens.

Hieron. Staad. Hiſt. Breſil. Lib. 2. cap. 29.

Jean de Leri, Hiſt. du Breſil, ch. 15.

Thevet dit au contraire qu'ils font toutes ſortes de careſſes aux priſonniers, & qu'ils les parent ſi bien de divers ornemens faits de plumes, qu'on diroit à les voir qu'ils ſont les Chefs de ceux-là même dont ils ne ſont que les Eſclaves. La premiere choſe qu'on fait à leur égard, c'eſt de les conduire au Tombeau de ceux pour qui ils ſont donnés ; de le leur faire renouveller ; pour prendre acte qu'ils doivent ſe regarder comme des victimes deſtinées à être immolées pour appaiſer leurs Manes. On les conduit enſuite dans le Village ; où loin de les maltraiter ; & de les mettre en priſon, on les établit comme les maîtres dans les Cabanes de ceux dont ils ont orné les ſepulchres. On leur apporte tout ce qui a ſervi

Thevet, Coſmog. Univ. Liv. 21. ch. 15. F. 944.

aux défunts, leur Hamac, leur Arc, leurs fléches, & leurs ornemens de plume qu'ils ſont obligés de laver, & de nétoyer avant que de s'en ſervir. Si les défunts ont laiſſé des Veuves, on les leur donne pour Epouſes, autrement on leur donne les ſœurs de ceux qui les ont fait priſonniers, ou de ceux à qui ils doivent être ſacrifiés, ou bien même de celui qui doit les immoler. Ils ont ſur cela des regles établies que les Auteurs ne laiſſent qu'entrevoir; mais perſonne de ceux qui ont cette obligation, ne ſe fait une difficulté de donner ſa ſœur pour Epouſe à ces malheureux, on ſe fait même honneur de cette alliance.

Celui qui eſt le maître de l'Eſclave, choiſit en même temps une perſonne à qui il deſtine l'honneur de lui porter le coup mortel: & celui-ci que cette action doit rendre conſiderable, invite la Nation & ſes Alliés pour déterminer le jour de l'execution. Il fait pour cela un grand feſtin, où tous les Invités ſe rendent, & où l'Eſclave qui y fait un principal perſonnage, voit de ſang froid & ſans s'émouvoir, le choix que chacun fait de quelqu'un de ſes membres, & les préſens qu'on lui apporte pour payer celui qu'il a retenu. On lui met cependant au col un collier, où ſont enfilés dans un fil de coton, certains noyaux, ou bien des oſſemens de poiſſon, dont le nombre marque celui des Lunes ou des Mois qu'on lui laiſſe encore pour vivre. A chaque Lune on ôte un de ces

noyaux, ou de ces oſſements ; & quand il n'en reſte plus qu'un, il peut être aſſuré qu'à la fin de cette Lune il ſera offert en ſacrifice.

Je dis qu'il ſera offert en ſacrifice ; car cette terrible fête ſe célebre avec tant d'appareil & de cérémonie, qu'elle a tout l'air d'un acte de Religion. On s'y prépare de longue main, en diſpoſant toutes choſes pour cette action, laquelle ne ſe fait jamais ſans un *grand vin*, c'eſt-à-dire, ſans un feſtin ſolemnel, où l'on invite tous les amis, tous les voiſins, & les alliés de la Nation, qui fait les frais de la ſolemnité.

Les femmes chargées du ſoin des préparatifs, font long-temps occupées à faire avec de la terre graſſe de grands vaiſſeaux propres à contenir, & à faire fermenter leurs boiſſons enyvrantes, connuës ſous les noms de *Caouin*, d'*Ouicou*, & de *Chica*, dont nous avons déja parlé. Elles en font auſſi d'autres plus petits, qui doivent ſervir pour mettre les couleurs avec leſquelles on doit peindre l'Eſclave, & l'inſtrument de ſon ſupplice. Elles font cuire tous ces vaiſſeaux à un feu lent, de la maniere dont je l'ai déja expliqué. Après cela elles filent une longue corde de coton, ou d'écorce d'arbre, dont on doit lier l'Eſclave, & elles travaillent avec beaucoup de propreté, pluſieurs nœuds pendans avec des plumes de diverſes couleurs, dont elles ornent le *Boutou*, ou la maſſue avec laquelle il doit être aſſommé. L'Eſclave, à qui on ne laiſſe point ignorer que tous

ces préparatifs le regardent, voit tout cela d'un œil tranquille, & n'en eſt pas plus ému, que s'il s'agiſſoit d'une choſe indifferente, & qui intereſsât tout autre que lui.

Cependant, pour l'accoûtumer à une ſolemnité, dont réellement il doit être le principal Acteur, on le produit pendant quelques jours dans la place publique où il doit être ſacrifié, & là on ſe divertit à ſes dépens en l'obligeant de chanter & de danſer, & en chantant & danſant autour de lui, ſuivant la cadence de ſa chanſon, après quoi on le ramene tranquillement chez lui.

Ceux qu'on a invités à la Fête, ſe rendent de toutes parts au temps marqué, & le Chef du Carbet ou du Village, leur faiſant compliment ſur leur arrivée, les exhorte à prendre part à leur joye, & les felicite par avance du plaiſir qu'ils auront à ſe nourrir de la chair d'un de leurs ennemis.

Tous les apprêts du feſtin étant faits, on en détermine le jour au temps précis, où le *Caouin* doit être dans ſa boite. La veille de ce grand jour les femmes vont prendre l'Eſclave chez lui; elles lui attachent au col cette corde, nommée en leur Langue *Muſſurana*, qu'elles ont tiſſuë pour cet effet. Après quoi l'une d'entr'elles, lui peint tout le corps de diverſes couleurs, ſur leſquelles elle répand une poudre de couleur cendrée faite de coques concaſſées de certains œufs d'oiſeau.

Elle

Elle ajoûte à cet ornement divers tours de plumaſſerie, de ſorte qu'il eſt paré comme pour un jour de triomphe. Pendant qu'on orne ainſi l'Eſclave, toutes les autres femmes l'environnent, & font retentir l'air du bruit de leurs chanſons, & trembler la terre du trépignement de leurs pieds. On peint de la même maniere, & au ſon de la même harmonie, le *Boutou* ou la maſſuë fatale dont il doit être frappé. On porte enſuite avec pompe cette maſſuë dans une Cabane vuide, que Hierôme Staad nous repréſente preſque comme un Temple, où ils conſervent avec reſpect leurs *Maracas*, qu'il croit être leur Divinité. On la ſuſpend au milieu de cette Cabane, & les femmes y paſſent la nuit en chantant, & en danſant de toutes leurs forces.

Le lendemain, à peine le Soleil a-t'il paru ſur l'horiſon, que les Sauvages s'étant purifiés, ſelon la coûtume qu'ils ont de ſe baigner tous les matins, & s'étant faits peindre & orner de leurs plus beaux atours, s'aſſemblent dans le lieu où doit ſe faire le feſtin, & y conduiſent l'Eſclave qu'ils placent au milieu d'eux. Les femmes, d'un autre côté, allument des petits feux autour des vaiſſeaux, qui renferment leurs boiſſons, & les échauffent juſqu'à ce qu'elles ſoient tiédes. Ce n'eſt ici qu'un feſtin à boire, & non point à manger. Mais les Sauvages Meridionaux boivent ſi bien, à la façon des anciens Scythes, & ſont d'une yvrognerie ſi demeſurée, qu'il n'y a pas

actuellement de Nation au monde qui puiſſe leur être comparée en ce point. C'eſt ce que le Miniſtre de Lery nous exprime bien par cette exclamation magnifique. » Arriere Allemans, Fla-
» mans, Lanſquenets, Suiſſes, & tous qui faites
» carhous, & profeſſion de boire par-deçà ! Car
» tout ainſi que vous même après avoir entendu
» comme nos Ameriquains s'en acquitent, con-
» feſſerez que vous n'y entendez rien au prix d'eux,
» auſſi faut-il que vous leur cédiez en cet en-
» droit !

Lery, loc. cit.

Les femmes donc ayant ouvert les vaiſſeaux, en rempliſſent de grandes coupes faites de calebaſſes coupées par la moitié, dont quelques-unes tiennent plus de trois chopines de Paris, & les portent au milieu du Carbet, où les hommes danſant autour d'elles, les reçoivent de leurs mains, & les avallent d'un ſeul trait. Ce ne ſont qu'allées & venuës de ces femmes, qui vont chercher de la boiſſon, & qui ne s'oublient pas elles-mêmes, bûvant autant dans leur particulier, que leurs maris le font en public. » Mais ſçavez-vous com-
» bien de fois ? (continuë l'Auteur que j'ai cité)
» juſqu'à tant que les vaiſſeaux, y en eut-il une
» centaine, ſeront tous vuides, & qu'il n'y reſ-
» tera pas une ſeule goute de caouin dedans. Et
» de fait je les ai vûs, dit-il, non ſeulement trois
» jours & trois nuits ſans ceſſer de boire ; mais
» auſſi après qu'ils étoient ſi ſaouls & ſi yvres,
» qu'ils n'en pouvoient plus, (d'autant que quit-

ter le jeu eut été pour être réputé effeminé, & « plus que Schelm entre les Allemans) quand ils « avoient rendu leur gorge, c'étoit à recommen- « cer plus belle que devant. «

« Tant que ce caouinage dure, ajoûte-t'il « plus bas, nos friponniers & gallebontemps de « Bréſiliens, pour s'échauffer tant plus la cervelle, « chantans, ſifflans, s'encourageans, & exhortans « l'un l'autre de ſe porter vaillamment, & de « prendre force priſonniers quand ils iront en « guerre, étant arrangés comme gruës, ne ceſſent « en cette ſorte de danſer, & aller & venir par la « maiſon, où ils ſont aſſemblés juſqu'à ce que « cela ſoit fait: c'eſt-à-dire, ainſi que j'ai ja tou- « ché, qu'ils ne ſortiront jamais delà, tant qu'ils « ſentiront qu'il y aura quelque choſe és vaiſſeaux. « Et certainement pour mieux vérifier ce que j'ai « dit, qu'ils ſont les premiers, & ſuperlatifs en « matiere d'yvrognerie; je crois qu'il y en a tel, « qui, à ſa part en une ſeule aſſemblée, ava!e « plus de vingt pots de caouin; mais ſur-tout, « quant à la maniere que je les ai dépeints au « Chapitre precédent, ils ſont emplumaſſés, & « qu'en cet équipage ils tuënt & mangent un pri- « ſonnier de guerre, faiſant ainſi les Bacchanales « à la façon des anciens payens, &c. «

L'Eſclave à qui l'on ſert à boire comme aux autres, ne laiſſe paſſer aucun des coups qu'on lui porte ſans l'avaler de grand cœur; il s'efforce de paroître gay, & plus content qu'aucun de ceux

qui compoſent l'aſſemblée : il chante, il danſe de ſon mieux ; & tandis que chacun de ceux qui l'entourent, vante ſes exploits ou ceux de ſes Ancêtres, & qu'il ſe fait une gloire d'avilir ceux des Nations ennemies de la leur, l'Eſclave fait auſſi trophée de ſes belles actions, & n'épargne point à ceux qui le tiennent priſonnier, & qui ſe réjoüiſſent de ſon malheur, les injures les plus outrageantes, & les imprécations les plus terribles.

On prend un jour de repos après le feſtin ſolemnel, & pendant ce temps-là l'Eſclave, privé alors de ſa liberté, eſt mis en priſon dans une petite Caſe qu'on lui dreſſe exprès au milieu de la place publique, dans l'endroit même où il doit être immolé, & on l'y garde très-étroitement la nuit qui précede l'execution, les femmes vont encore danſer dans la Cabane où le Boutou eſt ſuſpendu, & continuënt leurs chants juſqu'au lever de l'aurore.

Enfin on commence le dernier acte de cette Tragédie par retirer l'Eſclave de ſa priſon, qu'on démolit, & l'on prépare la place pour la cérémonie. Cela étant fait, les Guerriers bien empannachés, & couverts de leurs Rondaches faites d'un cuir fort & épais, viennent prendre l'Eſclave. Ils lui délient la corde qu'il a autour du col, ils la lui paſſent par le milieu du corps, & le font courir en cet état, pluſieurs Guerriers tenant les deux bouts de cette longue corde des deux côtés, de ſorte qu'ils peuvent l'arrêter tout court

quand ils le jugent à propos. On le conduit en cet équipage au milieu de la place, où tout le peuple le ſuit en foule, hommes, femmes & enfans, chacun lui faiſant une fête du plaiſir qu'ils auront de le faire boucanner, & de le manger. On l'exhorte cependant à venger ſa mort prochaine, & on lui laiſſe la liberté de ramaſſer des pierres, & des têts de pots caſſés, dont la place eſt toute parſemée à ce deſſein. Il les lance en effet avec roideur ſur tout le monde indifféremment; les Guerriers ſe couvrent de leurs rondaches; mais malheur aux femmes, qui n'ayant pas de quoi ſe garantir, tombent ſous ſes coups; car à ce jeu, il y en a toûjours pluſieurs de bleſſées.

Cet exercice d'une récréation aſſez mal plaiſante étant fini, on arrête l'Eſclave immobile au milieu de la place : on allume un feu devant lui à deux pas de diſtance, qui me paroît être comme la Divinité à laquelle il doit être ſacrifié. En même temps une femme, à qui on a donné la commiſſion d'aller chercher la maſſuë, la porte triomphemment, pouſſant de grands cris de joye, & la dépoſe entre les mains d'un Guerrier, lequel ſe plaçant immédiatement devant l'Eſclave, la tient élevée ſous ſes yeux, & lui préſente continuellement le fatal inſtrument, qui doit mettre fin à ſa vie.

Celui à qui l'honneur eſt deſtiné de porter le coup mortel, & qui s'eſt tenu caché juſqu'à ce

moment pour ſe diſpoſer par le jeûne & par la retraite à cette grande action, ſe préſente alors dans la place accompagné de quinze ou vingt Guerriers, qui lui ſervent comme de parrains, ornés comme lui, & peints de diverſes couleurs, ſur leſquelles eſt répanduë, depuis les pieds juſqu'à la tête, cette poudre cendrée, dont on a déja peint l'Eſclave & la maſſuë. Le Chef du Carbet ou du Village prenant la Maſſuë entre les mains de celui qui la tenoit, va au-devant de lui, la lui préſente, & la paſſe enſuite entre ſes jambes comme par reſpect. Celui-ci ſaiſiſſant la Maſſuë des deux mains, & ſe mettant en poſture de frapper, adreſſe ces paroles à l'Eſclave : » N'és-tu » pas de telle Nation ennemie de la nôtre, qui a » tué pluſieurs de nos peres, de nos freres, de » nos femmes, de nos enfans, & de nos alliés? » Oüi vrayement, dit l'Eſclave, j'en ſuis, & j'en » fais gloire; je ne me ſuis pas épargné moi-même » à vous faire du mal : j'ai tué tant & tant de per- » ſonnes; je me ſuis nourri de leur chair. Puis entrant dans le dernier détail de tout ce qu'il a fait, exaggerant ſes proüeſſes, il n'oublie rien de ce qu'il croit plus propre à aigrir ceux qui l'écoutent. » Oh bien, reprend le Guerrier, c'eſt pour » ce ſujet-là même, que, puiſque nous ſommes au- » jourd'hui maîtres de ta perſonne, & que nous te » tenons entre nos mains, tu nous ne nous échap- » peras pas, que je vais te donner le coup de la mort, » que nous ferons rôtir tous tes membres piéce à

piéce, & que nous les mangerons juſqu'aux os. « A la bonne heure, reprend l'Eſclave, j'y con- « ſens, & vous faites bien ; mais ſoyez aſſurés que « ceux de ma Nation me vengeront, & que ma « mort vous coûtera cher. « A peine a-t'il prononcé ces dernieres paroles, que l'Executeur ou le Sacrificateur, lui décharge ſur la tête à côté de l'oreille, un coup de maſſuë d'une telle roideur, que d'ordinaire il le renverſe mort à ſes pieds, où il donne à peine après ce coup quelques ſignes d'un foible reſte de vie.

L'Epouſe de ce malheureux s'approchant alors du cadavre, on lui laiſſe quelques momens de temps pour répandre ſur lui quelques larmes, & pour honorer ſon trépas de quelques lamentations. Mais ce deüil eſt bien court, & bien peu ſincere ſans doute, puiſqu'elle ne renonce pas au droit qu'elle a d'en manger comme les autres, & qu'elle eſt ſouvent des plus ardentes à marquer le déſir qu'elle a de s'en nourrir.

Après ces pleurs de pure cérémonie, les femmes prennent le cadavre, le font griller ſur un petit feu pour le nétoyer, & le lavent bien avec de l'eau boüillante juſqu'à ce que la peau ſoit extrêmement blanche. Celui à qui l'Eſclave appartenoit, vient enſuite avec quelques aides pour dépeçer le corps. Il en coupe d'abord les bras à la jointure des épaules, & les cuiſſes au-deſſous du genou, que quatre femmes portent avec de grands cris de joye par tout le Village comme

en triomphe. Il diviſe enſuite le tronc; & après en avoir retiré les viſceres, il en fait pluſieurs autres partages, comme de la chair qu'on étale à la boucherie. Les peres & les meres, qui aſſiſtent à ce ſpectacle, ramaſſent avec ſoin le ſang qui découle de ce corps, & en frottent le viſage, les bras, les cuiſſes & les jambes de leurs enfans, pour les animer & pour exciter dans leurs jeunes cœurs cette haine immortelle qu'ils couvent contre les Ennemis de leur Nation.

Le corps étant ainſi dépeçé, les hommes retiennent pour eux les chairs ſolides, ſelon la diſtribution qui en avoit anciennement été faite, & ils les font cuire, ſelon l'uſage qu'ils ont de faire boucanner les viandes. La tête & les viſceres ſont le partage des femmes & des enfans, de maniere cependant qu'il n'y a que ces derniers qui mangent la cervelle & la langue; ce qui ſans doute ſe fait par un eſprit de quelque ſuperſtition. Les femmes font boüillir cette tête & ces viſceres dans la chaudiere, & y mêlent de leur farine, dont elles font une eſpece de ſagamité.

Soit appétit pour la chair humaine, ſoit rage & fureur contre leurs Ennemis, il n'eſt perſonne qui n'en mange, & qui ne témoigne qu'il y trouve un goût très-fin & très-délicat. Lorſque tout eſt dévoré, on choiſit parmi les os ceux qui ſont propres à faire des flûtes, dans leſquelles ils bravent encore la memoire de ceux qui ont eu le malheur de périr par leurs mains. Le crane & le reſte

reſte des oſſements eſt porté dans une eſpece de charnier qu'on conſerve dans le Village, qui leur ſert comme de trophée & de monument de leur victoire, qu'ils montrent par curioſité aux Etrangers, dont ils ſont viſités comme des témoignages authentiques de leur bravoure.

Le Sacrificateur qui a immolé cette victime infortunée, acquiert par cette belle action une gloire, laquelle doit l'immortaliſer parmi les ſiens; & il doit porter dans la ſuite des marques d'honneur qui dureront autant que ſa vie. On lui impoſe d'abord avec ſolemnité un nouveau nom, qui eſt pour lui comme un nouveau titre de nobleſſe, & qui ſert beaucoup à l'accrediter. Le Chef du Carbet le lui donne lui-même, & prenant une dent d'Acouti, ou de quelque autre animal, bien tranchante, il lui fait de longues inciſions ſur les épaules, ſur la poitrine, ſur les bras, ſur les cuiſſes, & ſur les jambes, d'où il découle beaucoup de ſang, qu'on a ſoin d'arrêter avec du charbon pilé. Ces inciſions lui laiſſent ſur le corps des veſtiges inéfaçables, ſemblables à ceux dont j'ai déja parlé, en traitant de leurs peintures cauſtiques; ils ſont autant de preuves éternelles de ſa valeur, & ils ſont en même temps comme une eſpece de conſecration, dont le Poëte Prudence nous donne la preuve dans ce qu'il fait dire à ſaint Romain au ſujet des Prêtres de Cybéle.

Prudent. in Roman. Martyr.

Quid cum Sacerdos accipit ſphragitidas,

Acus minutas ingerunt fornacibus :
His membra pergunt urere, utque igniverint,
Quamcumque corporis partem fervens nota
Stigmarit, hâc ſic conſecratum prædicant.

Il ſemble auſſi que ce ſoit une expiation funeraire, & un reſte de ce qui étoit en uſage autrefois en Orient parmi les Gentils, & même parmi les Hébreux, leſquels adoptoient toutes les ſuperſtitions qu'ils voyoient faire à leurs Voiſins. C'eſt ce que nous devons inferer de la défenſe que Dieu fait à ſon Peuple, quand il lui dit : » Vous ne fe-» rez point d'inciſions ſur vôtre chair à l'occaſion » des morts, & vous n'y tracerez point de figures » ou de caracteres inéfaçables. C'eſt moi qui ſuis » le Seigneur. *Et ſuper mortuo non incidetis carnem veſtram, neque figuras aliquas, aut ſtigmata facietis vobis. Ego Dominus.*

Levit. cap. 19. v. 28.

Il doit après cette operation ſe retirer, & paſſer pluſieurs jours dans la retraite & dans le jeûne, aſſis ou couché dans ſon Hamac ; mais, afin que ſes bras ne s'engourdiſſent pas, & que l'horreur du meurtre qu'il vient de commettre, ne les lui rende pas tremblans & inhabiles à tirer de l'arc, il s'exerce pendant ce temps-là à décocher des fléches contre un but préparé pour cet effet.

Ce qu'il y a de plus barbare & de plus horrible dans la haine qu'ils conſervent contre leurs Ennemis, c'eſt que ſi l'Eſclave a eu quelque enfant de l'Epouſe qu'on lui avoit donnée, quoique

ſouvent elle ſoit des plus conſiderables du Village, on ne regarde en lui que le ſang de ſon malheureux pere, & qu'il eſt infaillible que tôt ou tard il ſera immolé comme lui, & mangé de la même maniere ; barbarie que j'avouë être ſans égale, au-deſſus de laquelle rien ne peut aller, & qui met le comble à la brutalité de ces Anthropophages.

On pratique toutes les mêmes cérémonies pour faire mourir les femmes que le ſort de la guerre a fait tomber entre leurs mains. Les Bréſiliens néanmoins ne leur donnent point de Maris, comme ils donnent des Epouſes aux hommes. Les Caraïbes en uſent un peu differemment ; car quelquefois ils donnent la vie à ces femmes, & les prennent pour Epouſes, mais elles ne portent point de brodequins ; elles ont les cheveux courts comme une marque de leur eſclavage, & ſont ſouvent les victimes de leur caprice, comme je l'ai déja dit. *

Preſque toutes les Nations Barbares de l'Amerique ſont Anthropophages; mais les Ameriquains Meridionaux ſont plus tachés de cette inhumanité que les autres. Je ne ſçache gueres que les Abenaquis qui en ayent horreur, & à qui on ne puiſſe pas reprocher la cruauté des autres Nations.

* Ariſtote au Liv. 1. de ſa Rhetorique, & Lucien dans ſes Dialogues, diſent que les cheveux portés dans leur longueur, ſont des ſignes certains de liberté & d'ingenuité.

adoption. La condition d'un Eſclave à qui l'on donne la vie, eſt toûjours aſſez dure chez les Nations Algonquines ; mais parmi les Iroquois & les Hurons, elle eſt auſſi douce, à proportion que celle de ceux qu'on jette au feu, eſt cruelle. Dès qu'il eſt entré dans la Cabane où il eſt donné, & où l'on a réſolu de le conſerver, on détache ſes liens ; on lui ôte cet appareil lugubre, qui le faiſoit paroître comme une victime deſtinée au ſacrifice ; on le lave avec de l'eau tiéde pour effacer les couleurs dont ſon viſage étoit peint, & on l'habille proprement. Il reçoit enſuite les viſites des parens & des amis de la famille où il entre. Peu de temps après on fait feſtin à tout le Village pour lui donner le nom de la perſonne qu'il releve : les amis & les alliés du défunt font auſſi feſtin en ſon nom pour lui faire honneur : & dès ce moment il entre dans tous ſes droits. Si l'Eſclave eſt une fille donnée dans une Cabane, où il n'y ait point de perſonne du ſexe en état de la ſoûtenir, c'eſt une fortune pour cette Cabane-là, & pour elle. Toute l'eſperance de la famille eſt fondée ſur cette Eſclave, qui devient la maîtreſſe de cette famille, & des branches qui en dépendent. Si c'eſt un homme qui reſſuſcite un Ancien, un Conſiderable ; il devient conſiderable lui-même, & il a de l'autorité dans le Village, s'il ſçait ſoûtenir par ſon merite perſonnel le nom qu'il prend.

A la verité les Eſclaves, s'ils ſont ſages, doi-

vent ſe ſouvenir de l'état où ils ont été, & de la grace qu'on leur a faite. Ils doivent ſe rendre agréables par leur complaiſance, autrement leur fortune pourroit changer, même après pluſieurs années d'adoption, ſur-tout ſi les familles où ils ſont entés, ſont nombreuſes, & peuvent aiſément ſe paſſer d'eux. Mais leurs maîtres, quoiqu'ils ſentent bien leur ſuperiorité, ne la leur font point ſentir, ils s'appliquent au contraire à leur perſuader qu'étant incorporés dans leurs familles, ils ſont les maîtres comme s'ils étoient dans la leur propre, & qu'ils ſont entierement ſemblables à eux. Quelquefois même ils leur diſent, qu'il leur eſt libre de reſter, ou de retourner dans leur païs: ce parti ſeroit néanmoins dangereux à prendre ſi on pouvoit le preſſentir, & leur coûteroit infailliblement la vie, s'ils avoient le malheur d'être pris une ſeconde fois.

Une conduite ſi douce des Iroquois envers leurs Eſclaves, eſt l'effet d'une excellente politique; car ces Eſclaves ne voyant preſque point de difference entre les Iroquois naturels & eux-mêmes, ne s'apperçoivent auſſi preſque point de leur ſervitude, & ne ſont point tentés de s'enfuir. Les Nations elles-mêmes à qui l'Iroquois fait la guerre, ou qui ſont preſſées d'ailleurs par des Voiſins inquiets, ne ſe ſentant pas en état de réſiſter aux uns & aux autres, écoutent plus volontiers les propoſitions que les Iroquois leur font faire de ſe donner à eux pour ne faire enſemble qu'un

même Peuple; & c'eſt ainſi que ceux-ci obtiennent plus facilement les deux points qui leur ſont les plus eſſentiels, qui ſont, de ſoûtenir leurs familles chancellantes, & de groſſir leur nombre; ce qui leur donne la ſuperiorité qu'ils ont depuis ſi long-temps ſur les autres Nations.

DES AMBASSADES, ET DU COMMERCE.

PENDANT le temps de la Guerre, celui des deux Partis à qui elle devient funeſte, n'omet rien pour conjurer la tempête, & pour ramener le calme. Il profite de toutes les ouvertures qui ſe préſentent pour lier une négociation; & quand il croit que tout eſt diſpoſé à la faire réüſſir, il envoye ſes Ambaſſadeurs faire des propoſitions de Paix. Le Vainqueur de ſon côté reçoit preſque toûjours ces propoſitions avec avidité, pour peu que la Guerre, toûjours onereuſe à ceux qui la font, lui péſe, & qu'il puiſſe ſe flatter de retirer de la Paix des avantages conſiderables : dans ce cas-là même, il eſt aſſez ſouvent le premier à la ſolliciter ſous main.

Néanmoins comme les eſprits ſont aigris de part & d'autre, & qu'il ſeroit dangereux de ſe mettre à la diſcrétion de gens irrités, pour éviter tout inconvénient, on prend, avant d'envoyer des Ambaſſadeurs, les plus ſages précautions qu'il ſe peut : on ſe ſert des Nations Neutres pour faire ſonder le Gué : ſi l'on a des priſonniers de la Nation qu'on veut fléchir, on en renvoye honorablement & avec des préſens, quelques-uns de ceux qui ſont appliqués au Fisk. Il y a auſſi preſque toûjours des particuliers qui ſe riſquent, & qui vont avec des branches de porcelaine, frayer le chemin, en ôter les ronces & les épines, comme ils parlent, & l'applanir aux Ambaſſadeurs, leſquels ſe mettent en devoir de partir, lorſqu'ils ſe croyent aſſurés qu'on eſt dans de favorables diſpoſitions de les bien recevoir.

Le Conſeil choiſit toûjours pour remplir ce caractere quelques Anciens, dont on connoiſſe les talens & la capacité ; & après avoir long-temps déliberé ſur les propoſitions publiques & ſecretes qu'ils doivent faire, on a ſoin de les bien recorder ſur ce qu'ils ont à dire : on leur fait la leçon comme par écrit ſur leurs colliers, ou bien avec de petites buchettes de differente figure, & qui ont divers ſens, afin que d'une part, ils n'oublient rien, & que de l'autre ils ne paſſent pas leurs ordres.

Les Ambaſſadeurs ayant reçû leurs inſtructions, ſe mettent en marche avec les préſens qu'ils

doivent faire, leſquels ſont toûjours pris ſur le Tréſor public; & ils ſe font accompagner d'un certain nombre de jeuneſſe pour faire honneur au caractere dont ils ſont revêtus. Cela ſeul leur tient lieu de la dépenſe que font ailleurs les Miniſtres des Princes, qui ſont envoyés dans les Cours Etrangeres.

Avant que d'arriver, le Chef de l'Ambaſſade fait préceder de quelques journées quelqu'un de ſa troupe pour donner avis de ſa marche, afin qu'on ſe diſpoſe à le recevoir. A une demie lieuë du Village il fait alte, & envoye derechef avertir de ſon arrivée. Alors le Conſeil du lieu où il va, députe quelques Anciens vers les Ambaſſadeurs pour leur faire compliment, & quelques jeunes gens pour ſe charger de leurs pacquets. Celui des Anciens qui porte la parole, s'étant aſſis un moment auprès d'eux, ayant allumé ſa pipe, touſſé & craché, leur dit fort éloquemment, qu'ils ſont les très-bien venus : qu'on leur eſt bien obligé d'avoir entrepris un voyage ſi pénible : qu'ils doivent avoir ſans doute bien ſouffert de la longueur du chemin par le chaud ou par le froid, &c. Enfin il les avertit qu'on leur a préparé une Cabane pour y loger avec tout leur monde. Après cette courte harangue, les Anciens ſe retirent, & les Ambaſſadeurs font leur entrée dans le Village ſans magnificence.

En arrivant ils trouvent leur Cabane préparée, & la chaudiere haute. Ce ſont les jeunes gens du Village,

Village, leſquels ſont toûjours à la main des Chefs de famille, qui dreſſent le feſtin, & non pas les femmes. La dépenſe en eſt priſe ſur le Fisk, & perſonne n'y touche que les nouveaux venus, qui, pendant leur ſéjour, ſont défraïés par le Public, ſelon la coûtume qu'ils ont parmi eux, que celui qui fait le feſtin, le conſacre tout entier à ceux qui ſont invités, ſans qu'il y ait, ou qu'il s'en réſerve la moindre partie.

Après un ou deux jours de repos, les Ambaſſadeurs font leurs propoſitions, & préſentent leurs colliers dans un Conſeil public, qui n'eſt que pour chanter, danſer, & écouter ce qu'ils ont à dire. Ils ne s'endorment pas cependant ſur leurs interêts, & profitent bien du temps qu'ils ont en particulier pour leurs négociations ſecretes, d'où dépend tout le ſuccès de leur habileté. Les Anciens de leur côté déliberent ſur les propoſitions, & ſuppoſé qu'ils ſe déterminent à faire la Paix, après quelques jours de déliberations ſecretes, & de feſtins publics, ils renvoyent les Ambaſſadeurs avec la réponſe à leurs paroles, ou bien ils les font ſuivre quelquefois, peu de temps après, par d'autres Ambaſſadeurs de leur part, qui vont répondre ſur leur natte par un nombre de colliers, à peu près égal à toutes les propoſitions qu'ils ont faites.

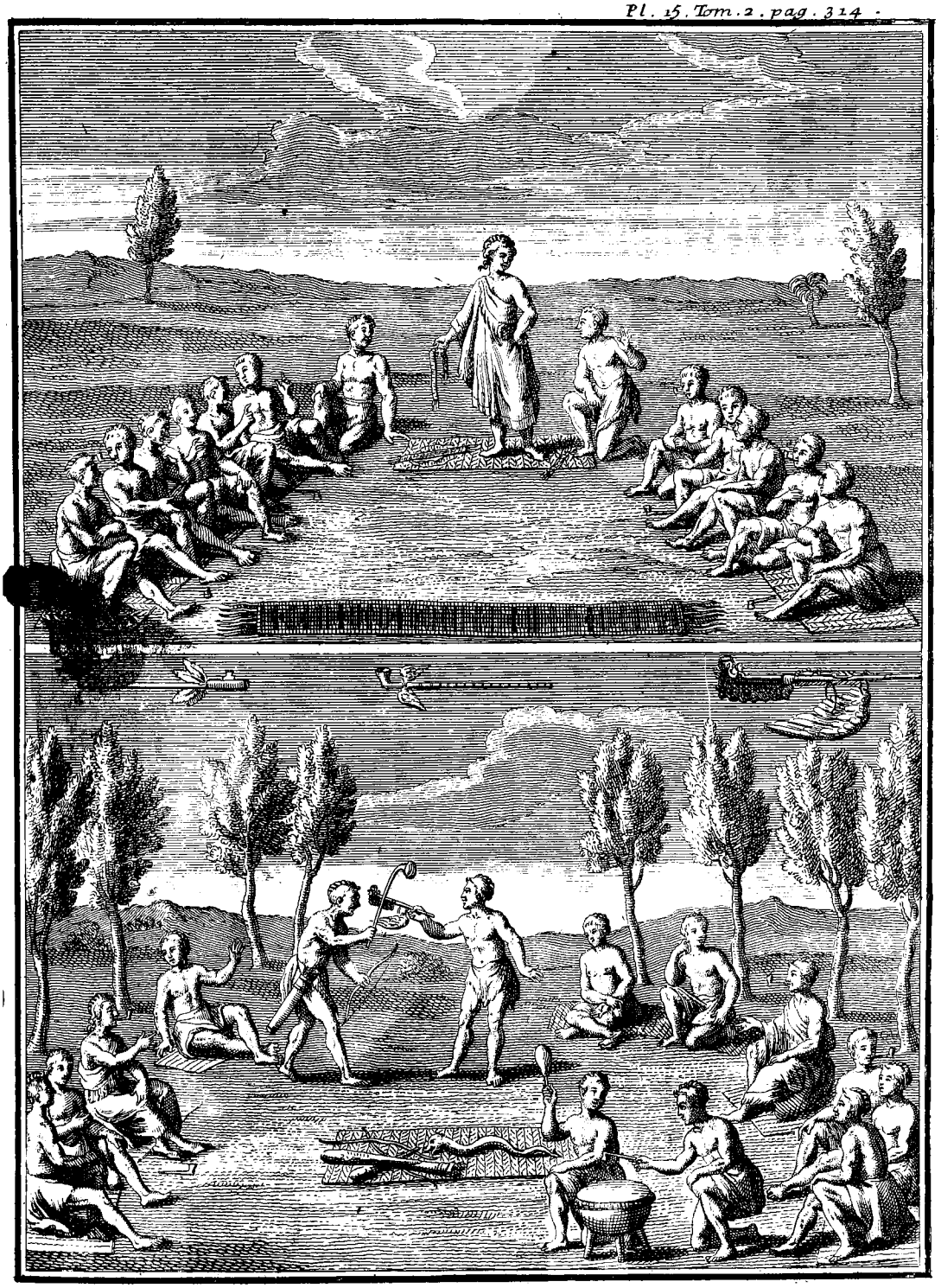
Si le ſentiment de continuer la Guerre prévaut dans le Conſeil, alors malheur aux Ambaſſadeurs; le droit des Gens ne les garantit point:

on n'a de reſpect pour leur caractere, que tandis que la choſe eſt indéciſe : mais, dès qu'on a pris les dernieres réſolutions, on leur caſſe la tête, & cela ſouvent ſur la natte même, quoique cependant il eſt plus ordinaire, pour éviter ce qu'il y a d'odieux dans une action qui viole les droits de l'hoſpitalité & de la confiance, de les congédier honorablement, & de les envoyer aſſaſſiner ſur le chemin à quelques journées du Village. Ce n'eſt point la coûtume de faire brûler les Ambaſſadeurs, & de les traiter en Eſclaves. Cependant les Iroquois brûlerent quelques-uns de ceux qui avoient accompagné M. le Chevalier d'O, que M. le Comte de Frontenac avoit envoyé chez eux en Ambaſſade, & ils l'auroient peut-être brûlé lui-même s'il ne s'étoit ſauvé chez les Anglois, mais les Iroquois prétendirent que c'étoit une repréſaille.

Le Droit des Gens eſt beaucoup plus reſpecté parmi les Nations d'enhaut, qui habitent vers la Louiſiane le long des bords du Miſſiſippi, leſquelles ont l'uſage du Calumet de Paix que n'ont pas les Iroquois, non plus que les autres Sauvages des environs de Quebec, & du bas du fleuve Saint-Laurent.

Calumet de paix.

Le Pere Marquette Jeſuite Miſſionnaire du Canada, s'étant embarqué avec le Sieur Joliet François Canadien, dans le deſſein d'aller à la découverte de la Mer de l'Oueſt, & de tenter une



route par le Canada juſqu'à la Chine, fut le premier des François, qui pénétra juſqu'au grand fleuve Miſſiſippi, & qui eut connoiſſance des Nations de la Louiſiane, qui ſont répanduës dans les terres que ce grand Fleuve arroſe. Ce fut le 17. Juin de l'an 1673. (c'eſt-à-dire, ſept ou huit ans avant que le Sieur Cavelier de la Salle allât ſur ſes traces prendre poſſeſſion de ce païs-là au nom du Roy) qu'après avoir remonté le fleuve Saint-Laurent, fait quarante lieuës dans le fleuve *Ouiſconſin*, ou *Miſconſin*, comme il l'appelle, ils tomberent dans une autre beaucoup plus conſiderable vers le quarante-deuxiéme degré & demi de latitude Nord. La beauté de ce grand Fleuve leur ayant perſuadé, qu'il avoit quelque part ſon debouquement dans la Mer, ils ſe laiſſerent aller à ſon courant, & le parcoururent en effet juſqu'au trente-quatriéme degré, à deux ou trois journées du golphe du Mexique, ſelon leur eſtime. Mais ayant remarqué que ſon cours les éloignoit de leur premiere route, & la crainte des Eſpagnols les ayant empêchés d'aller juſqu'à ſon embouchure, ils prirent le parti de le remonter, & retournerent par les Ilinois à Miſſilimakinak, & delà à Quebec, où ils firent le rapport des particularités de leur découverte.

C'eſt dans la Relation de ſon Voyage qu'on fit imprimer alors, que le Pere Marquette nous donne connoiſſance du Calumet de Paix; & comme il eſt le premier qui en ait parlé, qu'il eſt

auſſi celui qui en a parlé le mieux, c'eſt de lui que je prendrai ce que je dois en dire ici.

Le vingt-cinq du mois de Juin de la même année le Sieur Joliet & le Pere Marquette ayant apperçû ſur le bord du fleuve Miſſiſippi quelques veſtiges d'hommes, & un ſentier battu, ils réſolurent de le ſuivre, & de tenter une avanture aſſez hazardeuſe pour deux hommes ſeuls, qui s'expoſoient à la merci d'un Peuple barbare & inconnu. Ils ne furent pas long-temps ſans découvrir trois Villages. Ils ſe recommanderent à Dieu, & continuant à marcher en ſilence, ils arriverent ſi près de l'un de ces Villages ſans être découverts, qu'ils entendoient les Sauvages parler. Jugeant donc qu'il étoit temps de ſe manifeſter, ils pouſſerent un cri de toutes leurs forces, & s'arrêterent pour en attendre l'évenement. A ce cri, les Sauvages ſortent en foule de leurs Cabanes, & les ayant reconnus pour Européans, ils députent vers eux quatre Vieillards pour aller leur parler. D'eux d'entr'eux portoient des pipes à fumer du Tabac, bien ornées & bien empannachées de divers plumages. Ils marchoient à pas graves, & élevant leurs pipes vers le Soleil, ils ſembloient lui préſenter à fumer ſans néanmoins dire aucun mot. Ils furent aſſez long-temps à faire le peu de chemin qu'il y avoit depuis leur Village juſqu'à eux. Enfin les ayant abordés, ils s'arrêterent pour les conſiderer avec attention. Le Pere raſſuré par cette cérémonie, & par leurs couver-

tures d'étoffe, leur parla le premier, leur demanda qui ils étoient ; à quoi ils répondirent qu'ils étoient Ilinois, & pour marque de Paix ils leur préſenterent leurs pipes pour fumer, enſuite ils les inviterent d'entrer dans leur Village, où tout le monde les attendoit avec impatience.

A la porte de la Cabane, où ils devoient être reçûs, ſe trouva un Ancien, qui les attendoit dans une poſture aſſez ſurprenante ; mais qui eſt uſitée chez eux à la réception de tous les Etrangers. Cet homme étoit debout & tout nud, tenant ſes mains étenduës & élevées vers le Soleil, comme s'il eut voulu ſe défendre de ſes rayons, leſquels néanmoins paſſoient ſur ſon viſage entre ſes doigts. Lorſqu'ils furent près de lui, il leur fit ce compliment. « Que le Soleil eſt beau, « François, quand tu viens nous viſiter ! Tout nôtre Village t'attend ; tu entreras en paix dans « toutes nos Cabanes. » Il les introduiſit dans la ſienne, où il y avoit une foule de monde qui les dévoroit des yeux, & qui cependant gardoit un profond ſilence. On entendoit ſeulement ces paroles qu'on leur adreſſoit de temps en temps & à voix baſſe. « Que voilà qui eſt bien, mes freres, que vous nous viſités ! «

Après qu'ils eurent pris place, on leur fit la civilité accoûtumée de leur préſenter des Calumets. On ne doit pas les refuſer ſi on ne veut paſſer pour ennemi ; mais il ſuffit de faire ſemblant de fumer.

Pendant que tous les Anciens fumoient ſucceſſivement après eux pour leur faire honneur, on vint les inviter de la part du Chef General des Ilinois, de ſe tranſporter dans ſa Bourgade, où il vouloit tenir Conſeil avec eux. Ils y allerent en bonne compagnie; car ces Peuples qui n'avoient jamais vû de François chez eux, & qui ne les connoiſſoient que de réputation, & par le commerce qu'ils ont avec les Nations ſituées vers Miſſilimakinak, ne ſe laſſoient point de les regarder : ils ſe couchoient ſur l'herbe le long des chemins, ils les devançoient, puis ils retournoient ſur leurs pas pour les revoir : tout cela ſe faiſoit néanmoins ſans bruit, & avec des marques du reſpect qu'ils avoient pour eux.

Le grand Chef les attendoit à l'entrée de ſa Cabane au milieu de deux Anciens : ils étoient tous trois debout & nuds, tenant le Calumet tourné vers le Soleil. Il les harangua en peu de mots, les félicita de leur arrivée; il leur préſenta ſon Calumet, & les fit fumer en même temps qu'ils entroient dans ſa Cabane, où ils reçûrent toutes les careſſes qu'on a accoûtumé de faire en ces ſortes d'occaſions.

Tout le monde étant aſſemblé, & gardant un profond ſilence, le Pere leur parla par quatre préſens, à quoi le Chef des Ilinois lui répondit par trois autres. Le Conſeil fut ſuivi d'un grand feſtin, qui conſiſtoit en quatre mets qu'il fallut prendre en ſe ſoûmettant à toute l'Etiquette de

leur cérémonial. Le premier fut un grand plat de ſagamité aſſaiſonnée de graiſſe. Le Maître des Cérémonies tenant une cuillere pleine, la préſenta trois fois à la bouche du Pere, & fit la même choſe au Sieur Joliet. Enſuite parut un ſecond plat où il y avoit trois poiſſons; le Maître des Cérémonies en prit quelques morceaux pour en ôter les arêtes; & ayant ſoufflé deſſus pour les rafraîchir, il les leur mit à la bouche, comme qui donne la bechée aux oiſeaux. On apporta pour troiſiéme ſervice un grand chien qu'on venoit de tuer; mais ayant appris qu'ils n'en mangeoient point, on le retira de devant eux. Enfin le quatriéme fut une piéce de *Piſikiou* ou de Bœuf ſauvage, dont on leur mit dans la bouche les morceaux les plus gras.

Après le feſtin il leur fallut aller viſiter les Cabanes du Village. Pendant qu'ils marchoient dans les ruës, un Orateur haranguoit continuellement pour exhorter le monde à les voir ſans leur être importuns, on leur préſentoit par-tout des ceintures, des jarretieres, & d'autres ouvrages faits de poils d'Ours & de Bœuf ſauvage, qui ſont les ſeules raretés qu'ils ont. Ils coucherent dans la Cabane du grand Chef, & le lendemain ils prirent congé de lui. Il les accompagna avec plus de ſix cens perſonnes, qui s'efforçoient de leur témoigner par toutes ſortes de démonſtrations d'amitié, la joye qu'ils avoient de leur viſite.

Le Pere Marquette, après avoir donné en abbregé une idée des Ilinois & de leurs mœurs, parle enſuite du Calumet en cette maniere.

» Il n'eſt rien parmi eux de plus myſterieux, » ni de plus recommandable. On ne rend pas tant » d'honneur au ſceptre des Rois qu'ils lui en ren- » dent. Il ſemble être le Dieu de la Paix & de la » Guerre, l'arbitre de la vie & de la mort. C'eſt » aſſez de le porter ſur ſoi, & de le faire voir, » pour marcher en aſſurance au milieu des Enne- » mis, qui dans le fort du combat mettent bas les » armes quand ils le montrent. C'eſt pour cela que » les Ilinois m'en donnerent un pour me ſervir de » ſauve-garde auprès des Nations, par leſquelles » je devois paſſer dans mon voyage. Il y a un Ca- » lumet pour la Paix, & un pour la Guerre. Ils » s'en ſervent encore pour terminer leurs diffe- » rends, & pour affermir leurs alliances, ou pour » parler aux Etrangers.

» Il eſt compoſé d'une pierre rouge polie com- » me du marbre, & percée d'une telle façon, » qu'un bout ſert à recevoir le Tabac, & l'autre » s'enclave dans le manche, qui eſt un bâton de » deux pieds de long, gros comme une canne or- » dinaire, & percé par le milieu. Il eſt embelli » de la tête & du col de divers oiſeaux dont le » plumage eſt très-beau; ils y ajoûtent auſſi de » grandes plumes rouges, vertes, & d'autres cou- » leurs, dont il eſt tout empannaché. Ils en font » état, particulierement parce qu'ils le regardent comme

« comme le Calumet du Soleil ; & de fait ils le lui « présentent pour fumer, quand ils veulent obte- « nir du calme, ou de la pluye, ou du beau temps : « ils font ſcrupule de ſe baigner au commence- « ment de l'Eté, ou de manger des fruits nou- « veaux qu'après l'avoir danſé. En voici la façon. «

La danſe du Calumet, qui eſt fort célebre « parmi ces Peuples, ne ſe fait que pour des ſu- « jets conſiderables ; c'eſt quelquefois pour affer- « mir la Paix, ou ſe réünir pour quelque grande « Guerre ; c'eſt d'autrefois pour une réjoüiſſance « publique : tantôt on en fait honneur à une Na- « tion qu'on invite d'y aſſiſter : tantôt ils s'en ſer- « vent à la réception de quelque perſonne conſi- « derable, comme s'ils vouloient lui donner le di- « vertiſſement du Bal ou de la Comédie. L'Hy- « ver, la Cérémonie ſe fait dans une Cabane. « L'Eſté, c'eſt en raſe campagne. La Place étant « choiſie, on l'environne d'arbres pour mettre tout « le monde à l'ombre de leurs feüillages, pour « ſe défendre des chaleurs du Soleil. On étend « une grande natte de jonc, peinte de diverſes « couleurs, au milieu de la place, elle ſert com- « me de tapis pour mettre deſſus avec honneur le « Dieu de celui qui fait la danſe. Car chacun a « le ſien qu'ils appellent leur *Manitou*. C'eſt un « ſerpent ou un oiſeau, ou une pierre, ou choſe « ſemblable qu'ils ont rêvé en dormant, & en « qui ils mettent toute leur confiance pour le ſuc- « cès de leur Guerre, de leur Chaſſe, & de leur «

» Pêche. Près de ce *Manitou*, & à ſa droite; on
» met le Calumet en l'honneur de qui ſe fait la
» fête. On fait comme un trophée, & on étend
» les armes dont ſe ſervent les Guerriers de ces
» Nations, ſçavoir la maſſuë, la hache d'armes,
» l'arc, le carquois, & les flêches.

» Les choſes étant ainſi diſpoſées, & l'heure
» de la danſe approchant, ceux qui ſont nommés
» pour chanter, prennent la place la plus hono-
» rable ſous les feüillages. Ce ſont les hommes &
» les femmes qui ont les plus belles voix, & qui
» s'accordent parfaitement bien enſemble. Tout le
» monde vient enſuite ſe placer en rond ſous les
» branches; mais chacun en arrivant, doit ſalüer
» le *Manitou*, ce qu'il fait en petunant, & jettant
» de ſa bouche la fumée ſur lui, comme s'il lui
» préſentoit de l'encens. Après cela, celui qui
» doit commencer la danſe, paroît au milieu de
» l'Aſſemblée, & va d'abord avec reſpect prendre
» le Calumet, & le ſoûtenant des deux mains, il
» le fait danſer en cadence, s'accordant bien avec
» l'air des chanſons: Il lui fait faire des figures
» bien differentes; tantôt il le fait voir à l'aſſem-
» blée, le tournant de côté & d'autre; & tantôt
» il le préſente au Soleil, comme s'il le vouloit
» faire fumer; tantôt il l'incline vers la terre, &
» tantôt il lui étend les aîles comme pour voler;
» d'autrefois il l'approche de la bouche des Aſ-
» ſiſtans afin qu'ils fument; le tout en cadence,
» & c'eſt comme la premiere ſcéne du Ballet.

La ſeconde conſiſte en un combat, qui ſe fait « au ſon d'une eſpece de Tambour, qui ſuccede « aux chanſons, ou même qui s'y joignant, s'ac- « cordent fort bien enſemble. Le Danſeur fait ſi- « gne à quelque Guerrier de venir prendre les ar- « mes, qui ſont ſur la natte, & l'invite à ſe bat- « tre au ſon des Tambours; celui-ci s'approche, « prend l'arc & la flêche avec la hache d'armes, « & commence le Duel contre l'autre, qui n'a « point d'autre défenſe que le Calumet: ce ſpec- « tacle eſt fort agréable, ſur-tout ſe faiſant toû- « jours en cadence; car l'un attaque, l'autre ſe « défend; l'un porte des coups, l'autre les pare; « l'un fuit; l'autre le pourſuit; & puis celui qui « fuyoit, tourne viſage, & fait fuir ſon ennemi: « ce qui ſe fait ſi bien par meſure & à pas com- « ptés, & au ſon reglé des voix & des Tambours, « que cela pourroit paſſer pour une aſſez belle en- « trée de Ballet en France. «

La troiſiéme ſcéne conſiſte en un grand diſ- « cours que fait celui qui tient le Calumet. Car « le combat étant fini ſans qu'il y ait de ſang ré- « pandu, il raconte les Batailles où il s'eſt trouvé, « les victoires qu'il a remportées; il nomme les « Nations, les lieux, & les captifs qu'il a faits; « & pour récompenſer celui qui préſide à la danſe, « il lui fait préſent d'une belle robbe de caſtor, ou « de quelqu'autre choſe: & l'ayant reçû, il va « préſenter le Calumet à un autre; celui-ci a un « troiſiéme, & ainſi de tous les autres, juſqu'à ce «

» que tous ayant fait leur devoir ; le Préſident de
» l'aſſemblée fait préſent du même Calumet à la
» Nation qui a été invitée à cette cérémonie,
» pour marque de la Paix éternelle qui ſera entre
» les deux Peuples.

Le Pere Marquette rapporte enſuite une des chanſons qu'on chante ſur le Calumet, auſquelles, dit-il, ils donnent un certain ton qu'on ne peut aſſez exprimer par la note, qui néanmoins en fait toute la grace. J'ai remarqué en effet que les chants des Nations d'enhaut ſont plus harmonieux que ceux des Iroquois & des autres Sauvages, qui ſont au voiſinage de Quebec.

Après la Guerre qu'on fit ces dernieres années aux Outagamis, nommés autrement les Renards ; on fit préſent d'un Eſclave de cette Nation aux Sauvages de la Miſſion où j'étois, qui lui donnerent la vie ſelon la coûtume des Sauvages Chrétiens. Cet Eſclave leur inſpira du goût pour la danſe du Calumet, & nos gens mouroient d'envie de l'apprendre. Ils s'aſſembloient ſouvent pour ce ſujet dans la Cabane où il avoit été adopté, afin de le voir danſer, & de l'entendre chanter. Je m'y ſuis arrêté quelquefois moi-même, ne voyant encore rien de mauvais dans cette cérémonie du Calumet que je ne connoiſſois pas, & j'y prenois aſſez de plaiſir. Mais ce qui me ſurprenoit davantage, c'eſt qu'en chantant, il ne diſoit autre choſe que cette ſeule parole *Alleluia*, prononçant l'*u* comme les Italiens, & ſéparant

le mot en deux parties égales en cette maniere *Alle-luia.* Il répétoit ſouvent la premiere, & puis la ſeconde, revenant tantôt ſur l'une, tantôt ſur l'autre, & les roulant ſucceſſivement ſur differens tons d'une muſique qui étoit aſſez agréable. Leſcarbot écrit, qu'il avoit entendu ce même mot dans les chanſons des Souriquois. Je ne ſçais quelle ſignification ce terme peut avoir dans leur Langue.

Leſcarbot, Hiſt. de la Nouvelle France, Liv. 3. ch. 6.

Rien ne repréſente mieux le Caducée de Mercure que le Calumet de Paix. Mercure étoit une Divinité étrangere par rapport aux Grecs, qui l'avoient priſe des Egyptiens & des autres Peuples barbares. C'eſt pour cela qu'il n'eſt pas étonnant que les Grecs ayent traveſti par des fables, & qu'ils ayent même ignoré pluſieurs choſes, leſquelles pouvoient concerner ce Dieu. Dans la Religion Hieroglyphique des Anciens, le rapport de Jupiter & de Mercure aux hommes, n'étoit dans ſon origine, ſelon toutes les apparences, qu'un myſtere qui leur repréſentoit l'Eſtre ſuprême, lequel leur impoſoit l'obligation de ſe reſpecter les uns les autres, quoique Etrangers, dans les devoirs de la ſocieté civile; de regarder le droit des Gens comme ſacré; de l'honorer dans les perſonnes, qui, dans un eſprit de paix, venoient ſe mettre à leur diſcrétion; de ne point leur faire de tort, & ſur-tout de leur garder la foy jurée. C'étoit dans cet eſprit, que ceux qui

Comparaiſon du Calumet de Paix avec le Caducée.

paſſoient d'une Nation à l'autre, étoient regardés, dans un ſens, comme les Ambaſſadeurs de Jupiter même, c'eſt-à-dire, comme des perſonnes envoyées immédiatement de la part du Seigneur. Le Caducée qu'on leur mettoit en main, étoit leur ſauve-garde, & la marque de leur Miſſion, comme l'eſt encore de nos jours le Bâton des Heraults. Sa figure étoit ſymbolique; les aîles & les ſerpens ſont des marques de Religion. Peut-être vouloient-ils ſignifier par les aîles, la diligence qu'ils devoient faire, & que les ſerpens dont il étoit entortillé, déſignoient la prudence avec laquelle ils devoient traiter dans leurs négociations. Les Argonautes dans leur voyage avoient leur Herault & leur Ambaſſadeur qu'ils députoient à toutes les Nations qui étoient ſur leur route. » C'étoit Ethalides Ambaſſadeur » prompt & diligent, à qui ils avoient confié le » ſoin des négociations, & à qui ils mettoient » en main le Bâton de Mercure.

Apoll. Rhod. Lib. I. v. 640.

Le Calumet reſſemble en quelque choſe au Caducée pour ſa figure : c'eſt un Bâton à peu près de la même longueur ; il eſt toûjours orné de grandes plumes, ou quelquefois d'aîles entieres comme le Caducée, ainſi qu'il eſt repréſenté dans une des planches de la nouvelle Hiſtoire de la Virginie. Il ne manque, ce ſemble, au Calumet pour la reſſemblance parfaite du Hieroglyphe, que les ſerpens entortillés, qui ont toûjours été conſervés au Caducée, par les Grecs & par les

N. Hiſt. de la Virginie Planche 6.

Romains, dans les ſtatuës & dans les emblêmes de Mercure. Mais ſi les Sauvages n'ont pas ce point de reſſemblance, qui peut paroître indifferent, n'étant peut-être qu'un de ces ornemens ſur leſquels on a pû varier, ſelon le goût & l'humeur bizarre de chaque Nation, les Grecs & les Romains n'ont point conſervé de leur côté au Caducée ce qui eſt le plus eſſentiel au Calumet de Paix. C'eſt cette pipe, laquelle, ſelon l'opinion que j'en ai, eſt un véritable Autel, où les Sauvages offrent au Soleil un ſacrifice dans toutes les formes : Sacrifice qui concilie au Calumet ce reſpect, auquel ſont attachés par un eſprit de Religion ancienne la ſainteté des ſermens, & le droit inviolable des Nations, de la même maniere que ces choſes étoient annexées autrefois au Caducée.

Quand je dis que les Grecs & les Romains n'ont point conſervé au Caducée cette pipe du Calumet, qui eſt un véritable Autel, où les Sauvages offrent encore aujourd'hui un ſacrifice au Soleil, je ne parle ainſi que ſur l'idée que j'ai, que le Caducée & le Calumet n'étoient qu'une même choſe dans la premiere origine. Mon idée paroîtra bien fondée à ceux qui voudront approfondir le nom de πυρφόρος, ou de *Porte-feux*, qu'on donnoit aux Caduceateurs, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme, pour ſignifier ceux qui étoient revêtus du caractere d'Ambaſſadeurs, dans le temps que le Caducée étoit le ſymbole

ſacré de leur Miſſion. On trouve le terme πυρ-φόρος dans Herodote, dans Xenophon, dans Philon Juif, dans Pollux, & dans Suidas. On peut recuëillir de ce qu'on dit ces Auteurs anciens, & après eux Alexander ab Alexandro, & Cœlius Rhodiginus : 1°. Que c'étoient des Prêtres & des Devins, qui faiſoient en même temps l'Office d'Ambaſſadeurs & de Heraults, dont la perſonne étoit ſi ſacrée, qu'on regardoit comme un des plus grands crimes d'uſer du droit de la Guerre contre eux, & de leur faire la moindre inſulte. 2°. Qu'ils portoient entre leurs mains un Autel nommé *Pyranon* & un feu ſacré, qui leur fit donner le nom de *Pyrophores*, & que c'étoit ce feu qui leur concilioit ce reſpect de la part même de leurs Ennemis. 3°. Que c'étoit par eux qu'on décidoit en dernier lieu de la Paix ou de la Guerre. 4°. Qu'avant le combat ils s'avançoient au-devant des premiers Etendards pour faire des propoſitions, en conſequence deſquelles, ou l'on mettoit bas les armes, ou l'on commençoit la bataille. 5°. Que le reſpect qu'on avoit pour eux, obligeoit le Vainqueur à faire ceſſer toute hoſtilité, dès qu'ils ſe préſentoient pour faire de nouvelles propoſitions, ou pour témoigner qu'on ſe ſoûmettoit; de ſorte que pour marquer une victoire complette, & une défaite bien entiere, il avoit paſſé en proverbe, qu'il n'étoit pas même reſté un Pyrophore pour faire tomber les armes des mains aux Vainqueurs. 6°. Que c'étoit une coûtume generale

Herodot. Lib. 8. n. 6.
Xenoph. de Rep. Laced. p. 400.
Philo, de vitâ Moſis, Lib. 1.
Pollux Onom. Lib. 1. cap. 1. Segm. 14.
Suidas, πυρφόρος.
Alex ab Alex. Lib. 5. cap. 8.
Cœl. Rhodig. Lib. 8. cap. 2.

generale chez les Grecs, en particulier chez les Lacédemoniens, de ſe ſervir de Pyrophores, & & de les faire marcher à la tête des armées. Enfin que c'étoit une coûtume ſi ancienne, qu'elle étoit en uſage même avant qu'on eut inventé les Trompettes, dont on s'eſt ſervi depuis pour ſonner la Charge. Les Peuples du Pont & de la Cappadoce avoient quantité de ces Devins qu'on appelloit *Pyrethes*, nom dont la ſignification revient à celle de Pyrophores. Les Auteurs à la verité ne nous inſtruiſent pas aſſez, pour nous faire connoître comment étoit fait cet Autel portatif; mais il nous ſuffit de trouver dans le Calumet un veritable Autel, un feu ſacré, & une victime, qui ſont les herbes, dont nous avons déja dit que les Anciens faiſoient des ſacrifices aux Dieux.

Rhodigin. Lib. 7. cap. 29.

J'ai lû auſſi dans quelque Auteur, qu'on ornoit le Caducée avec des cheveux qu'on nattoit proprement, de la même maniere qu'on en uſe pour le Calumet; mais quelque ſoin que je me ſois donné, je n'ai pû retrouver mon Auteur. On n'aura cependant point de peine à ſe le perſuader, ſi l'on fait réflexion, que les Epithétes, que les Auteurs donnent au Bâton de Mercure, marquent qu'il étoit doré, & fort orné : que dans l'uſage des Anciens on conſacroit les cheveux aux Dieux : & que les Romains, leſquels au lieu de Caducée, ſe ſervoient de branches d'olive, de verveine, & d'autres herbes qu'on nommoit *Sagmina* les ornoient avec de la laine & des bandelettes.

Dans tout le reſte le Caducée & le Calumet ſont abſolument ſemblables ; car les Sauvages ſont perſuadés, comme on l'étoit dans l'Antiquité, que c'eſt un ſymbole de Paix à ceux qui l'offrent, & le reçoivent, & de Guerre à ceux qui le méconnoiſſent & le rejettent : qu'il porte droit de vie & de mort : qu'il retire des Enfers, & qu'il y précipite : qu'ils irriteroient la colere des Dieux, & qu'ils attireroient de grands malheurs ſur eux, s'ils en avoient violé la foy. En effet il n'y a point de plus ſûr garand, que ce Calumet, qui, comme dit le Pere Marquette, fait tomber les armes des mains, quand on le montre au plus fort du combat. Enfin les Sauvages diſent, que c'eſt le Soleil qui leur a donné le Calumet, de la même maniere que les Anciens diſoient, que Mercure avoit reçû le Caducée des mains d'Apollon.

Comme il y a des Calumets de Paix, & des Calumets de Guerre, il faut ſçavoir les diſcerner, ſans quoi on court riſque d'être la dupe de ſon ignorance ou de ſon inadvertance ; car les Sauvages n'oſant pas violer directement la foy du Calumet, tâchent d'uſer de ſurpriſe envers ceux contre qui ils méditent quelque trahiſon pour les en rendre en quelque ſorte reſponſables, & afin qu'ils ne puiſſent imputer leur perte qu'à eux-mêmes. Un Officier François qui connoît parfaitement bien les mœurs des Sauvages, penſa néanmoins donner dans un piége ſemblable. Les Sioux,

chez qui il étoit, avoient envie de ſe défaire de quelques Sauvages, qui étoient venus vers ce Commandant, & ils l'auroient enveloppé avec tous les François qu'il avoit ſous ſes ordres, dans le maſſacre qu'ils en vouloient faire. Ils firent donc ſemblant de venir lui parler d'affaires, & lui préſenterent douze Calumets. L'Officier, à qui ce nombre de Calumets parut ſuſpect, ne ſe hâta point de donner ſa réponſe; & étant de retour dans ſon Fort, il conſulta ſur cette avanture un Sauvage des ſiens qui étoit habile. Celui-ci lui fit remarquer, que parmi ces Calumets, il y en avoit un, qui n'étoit point natté de cheveux comme les autres; & ſur le bâton duquel étoit gravée la figure d'un ſerpent, dont il étoit entortillé; il lui fit enſuite comprendre que c'étoit-là le ſigne d'une trahiſon couverte. L'Officier prit ſur cela ſes meſures, il éluda la demande des Sioux, & ſe tint ſur ſes gardes dans ſon Fort avec tout ſon monde. C'eſt un ſigne de guerre encore plus ordinaire, à ce qu'on m'a dit, quand ils peignent le bâton du Calumet avec du vermillon dans l'entre-deux des cheveux.

Du Commerce.

Le Calumet eſt non ſeulement un ſymbole de Paix ou de Guerre; mais il l'eſt encore du Commerce, ainſi que le Caducée de Mercure, qui pour cette raiſon, devoit procurer la ſureté des chemins, leſquels lui étoient ſpécialement conſacrés; & à qui on met pour la même raiſon une

bource à la main, pour montrer qu'il étoit le Dieu des Marchands, & le garand de leur bonne foy. On a fait injure à Mercure en le faiſant le Dieu des Larrons. Rien n'eſt plus oppoſé à l'obligation qu'il avoit de procurer la ſureté des voyageurs, que d'en faire une Divinité qui favoriſât le larcin. Il y a apparence que cette attribution a été un effet de la malignité des Anciens, leſquels ont voulu taxer la fidelité des Commerçans, en faiſant de leur Dieu un Dieu des Voleurs.

Les Nations Sauvages commercent les unes avec les autres de tout temps. Leur Commerce a cela de commun avec celui des Anciens, qu'il eſt un pur troc de denrées contre denrées. Elles ont toutes quelque choſe de particulier que les autres n'ont pas, & le trafic fait circuler toutes ces choſes des unes aux autres. Ce ſont des grains, de la porcelaine, des fourrures, des robbes, du Tabac, des nattes, des canots, des ouvrages en poil d'Orignal, de porc-épic, de Bœuf ſauvage, des licts de cotton, des uſtanciles de ménage, des Calumets, en un mot tout ce qui eſt là en uſage pour le ſecours de la vie humaine.

Les feſtins & les danſes que font les Sauvages en allant en traitte chez les autres Nations, font de leur Commerce un divertiſſement agréable. Ils paſſent de l'une à l'autre, comme quand ils y vont en Ambaſſade. Tel étoit autrefois le Commerce des Peuples de la Thrace & du Pont, lorſqu'ils alloient en Gréce porter leurs marchandi-

ſes, leſquelles conſiſtoient en des bleds, des pelleteries, du caſtoreum, & des ſaumures de poiſſon, qui étoient très-renommées ; car ils y alloient en danſant, & en faiſant de continuels feſtins, à l'imitation des Peuples qui accompagnoient Bacchus. C'eſt ainſi que Dalechamp explique un mot d'un vers de Nicoſtrate ou de Philétere, rapporté par Athenée.

Dalechamp. in not. apud Athen. Lib. 3. p. 118.

Leur maniere de commercer ſe fait par voye de préſent. Il y en a qui ſe font au Chef, & en gros au Corps de la Nation, avec qui on commerce, & qui répond par un équivalent, lequel s'accepte toûjours ſans y regarder de trop près, parce que cette eſpece de préſent peut être regardé comme une ſorte de Droit levé ſur les marchandiſes. Ils trafiquent enſuite de particulier à particulier, & d'une Cabane à l'autre. On envoye à l'une de ces Cabanes la choſe qui eſt en vente, de-là on renvoye quelque autre choſe qui en eſt le prix; mais ſi l'on n'eſt pas content, on la fait rapporter d'où elle eſt venuë, & on retire ſa marchandiſe, à moins qu'on n'offre quelque choſe de mieux, ou qui agrée davantage. L'eſtimation & l'envie d'avoir quelque choſe, en reglent ſeules le prix. Il faut avoir bon œil avec les Sauvages; ils jouënt d'adreſſe, comme par-tout ailleurs, & ils ſont un peu fripons envers les Etrangers.

M. Frezier rapporte une choſe ſinguliere de la maniere de commercer de quelques Indiens du

Chili, qui habitent ſur les montagnes des Andes, laquelle eſt aſſez dans le goût, & dans le génie des Sauvages. Il dit, que dès que les Commerçans Eſpagnols arrivent dans un endroit, ils vont directement chez le Chef de la Bourgade à qui ils font un préſent, auſſi-bien qu'à chaque perſonne en particulier de celles qui compoſent ſa famille; après quoi le Chef fait avertir à ſon de trompe ſes Sujets diſperſés de l'arrivée des Marchands avec qui ils peuvent traiter. Ceux-ci étant venus, voyent les marchandiſes, qui ſont des miroirs, des coûteaux, des haches, des peignes, des éguilles, &c. Dès qu'ils ont tout vû, & ſont convenus de troc, chacun emporte chez ſoi ce qui lui convient, & ſe retire ſans payer, de ſorte que le Marchand a tout livré ſans ſçavoir à qui, ni voir aucun de ſes débiteurs. Enfin quand le Marchand veut ſe retirer, le Chef par un autre ſon de trompe donne ordre de payer, & chacun revient apporter fidellement ce dont il eſt convenu.

Relation du Voyage de la Mer du Sud, p. 68.

Enfin il y a chez les Sauvages certains Droits à payer dans les lieux de paſſage, quand ils font voyage pour aller en traitte, & qu'ils paſſent ſur les terres d'une Nation chez qui ils ne veulent point s'arrêter, & qu'ils ont intention de paſſer outre; car la moindre perſonne de cette Nation arrêtera vingt & trente canots, en diſant qu'elle *barre la Riviere*, ou parce qu'on n'a pas couvert le corps d'un tel Capitaine, ou pour tel autre pré-

texte qu'il lui plaira d'alléguer. On ne ſçait pas ce que c'eſt que de réſiſter dans ces ſortes de rencontres ; mais avec un préſent on en eſt quitte.

Quelque déſintereſſé que paroiſſe le Sauvage, il ne l'eſt point, & eſt même aſſez entendu dans ſes affaires ; mais comme les Etrangers ne ſont pas toûjours à couvert de ſes mains qui ſont fort légeres, il n'eſt pas auſſi à couvert de ceux qui veulent le tromper, ou qui ſe flattent de l'avoir trompé, quand ils ont uſé à ſon égard d'une violence, à laquelle il voit bien qu'il lui eſt inutile de s'oppoſer.

Je dirai ici en finiſſant cet Article, que juſqu'à préſent les Européans qui ont commercé avec les Illinois, & avec les autres Peuples de la Louiſiane, ſe ſont ſervis du Calumet de Paix à l'imitation de ces Peuples, & qu'ils ont participé à toutes les cérémonies qu'ils ont coûtume de pratiquer, pour recevoir les Etrangers, pour obtenir la liberté du paſſage, pour aſſurer la tranquillité du Commerce, pour pleurer les morts, & pour ſerrer les nœuds des alliances qu'ils contractent. Je ne ſçais pas ce que les Miſſionnaires des differens Ordres penſent ſur ce point, s'ils ont penétré les motifs de Religion renfermés dans cet uſage, & s'ils en font un ſujet de ſcrupule à ceux qui l'obſervent, ou bien s'ils croyent devoir le permettre, en ſuppoſant que les Sauvages n'ont point du tout de Religion, ou que ce qui auroit été anciennement pratique de Religion, ne fait

plus d'impreſſion ſur eux, & ne doit plus être regardé que ſur le pied d'une coûtume purement civile. Pour moi qui ſçais que les Sauvages ſont très-ſuperſtitieux, qui crois appercevoir chez eux de grands reſtes du Paganiſme, & qui vois dans celui-ci une Idolatrie très-marquée, je crois auſſi devoir faire connoître l'obligation où l'on eſt d'abolir entierement cet uſage, de l'interdire abſolument aux Européans, & de le faire quitter aux Nations, qui ont embraſſé, ou qu'on diſpoſe à embraſſer nôtre ſainte Foy.

DE LA CHASSE
ET DE
LA PESCHE.

SI la Guerre eſt de tous les exercices le plus noble, & celui dont le Sauvage ſe fait le plus d'honneur, ſuivant en cela l'idée commune de toutes les Nations qui en font dépendre leur gloire; ceux de la Chaſſe & de la Pêche ſont pour lui les plus ordinaires, parce qu'ils lui ſont les plus néceſſaires à la vie, & qu'il en retire la plus grande partie des choſes qu'il lui faut pour ſon entretien: les viandes dont il ſe nourrit, les habits

bits dont il ſe couvre, les huiles dont il ſe graiſſe, & les pelleteries dont il fait commerce. Les Peuples errans ne vivent preſque que de chair & de poiſſon ; une partie de l'année ils ſont Ichtyophages, rodant ſans ceſſe ſur les bords de la Mer, des Lacs & des Rivieres, & ils paſſent l'autre dans les bois à courir après les bêtes fauves.

Je n'entrerai point ici dans le détail de leurs differentes Chaſſes, & de leurs differentes Pêches : de leur maniere de boucanner les viandes, de les faire ſécher au feu ou au Soleil, & de les réduire en farine, ce ſont des choſes trop connuës & trop uſées pour en groſſir cet Ouvrage. Il ſuffira, ſelon mon deſſein, de dire que la Chaſſe & la Pêche ayant été, pour ainſi parler, les premieres occupations des premiers hommes, que la néceſſité obligeoit de vivre dans les forêts dont la Terre étoit alors hériſſée, ou ſur le bord des Rivieres & de la Mer, c'eſt ce qui a donné lieu aux Generations poſterieures de les conſacrer ſous les noms de Faunes de Tityres, de Sylvains, de Dryades & de Monticoles ; perſuadées enſuite de cette extravagante imagination, elles allerent ſe faire un point de Religion de croire que chaque arbre avoit ſon génie qui y faiſoit ſon ſéjour : & que de la même maniere chaque Lac, chaque Riviere, chaque Fontaine, avoit ſes Dieux, ſes Déeſſes, ſes Napées, ſes Nayades, comme la Mer avoit entre ſes grands Dieux ſes Nereïdes & ſes Tritons. La ſuperſtition croiſſant enſuite avec le temps, on

introduiſit une multiplicité prodigieuſe de petites Divinités d'un ordre inferieur, leſquelles ne devoient, comme nous l'avons dit dans l'Article de la Religion, leur exiſtence qu'à l'ignorance des temps, à l'imagination égayée des Poëtes, à qui il ne coûtoit rien de faire des Apothéoſes, & de metamorphoſer après leur mort, les hommes en quelque choſe de different de ce qu'ils étoient de leur vivant.

DES JEUX.

OUTRE les occupations néceſſaires, les Sauvages en ont encore d'autres, qui ſont ou de pur divertiſſement, tels que les jeux de hazard, ou de divertiſſement mêlé d'un exercice, qui eſt du reſſort de la Gymnaſtique, lequel ſert à dénoüer le corps, & à le former. Ces Jeux ſont auſſi de la premiere inſtitution des hommes, & les premiers dont les anciens Auteurs nous ayent donné connoiſſance. Ils ſont anterieurs à ceux que Palamede inventa durant le ſiége de Troye, & peut-être le ſont-ils à ceux qu'inventerent les Lydiens, qu'on fait les premiers Auteurs de toutes ſortes de jeux, ſur une hiſtoire qu'en rapporte Herodote, ou bien ſur la reſſemblance des termes *Lydi* & *Ludi* : ce qui paroît une conjecture aſſez foible.

Herodot. Lib. 1. n. 94.

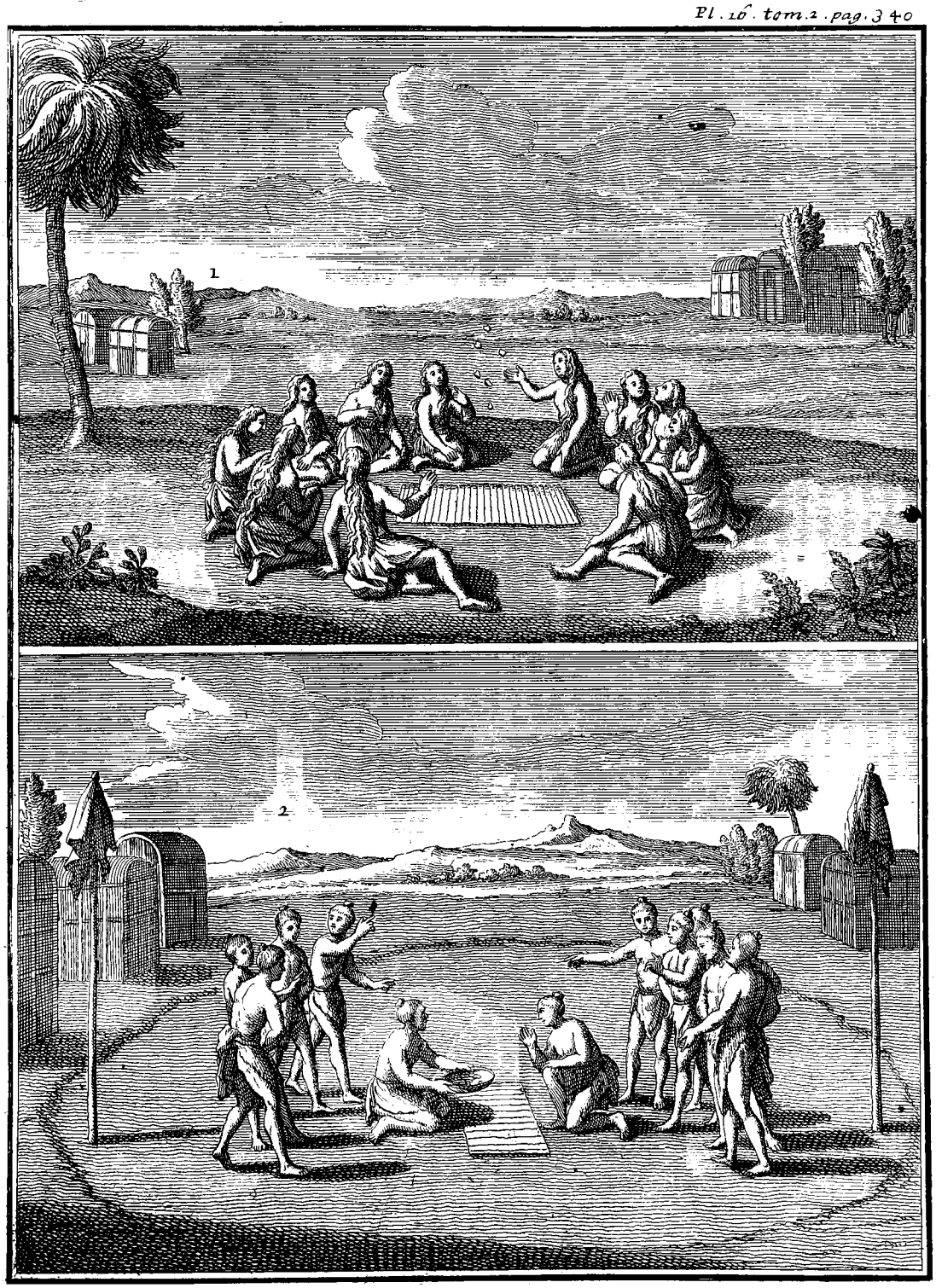
Le Jeu de hazard le plus célebre des Sauvages, eſt un jeu de noyaux ou d'oſſelets faits de la rotule des jambes de derriere de l'élan, & des autres os arrondis de quelque animal que ce ſoit. Ils ſont à peu près gros deux fois comme des noyaux de ceriſe, & faits preſque de même en forme ovale ou elliptyque. Quoiqu'on puiſſe y diſtinguer ſix faces, ils n'en ont proprement que deux plus larges que les autres, qui s'applatiſſent inſenſiblement, perdant un peu de leur rondeur, & ſur leſquelles le noyau ſe repoſe plus facilement. L'une de ces faces eſt peinte de noir, & l'autre d'un blanc jaunâtre. Le nombre n'en eſt point déterminé; on en peut mettre plus ou moins, au gré des Joüeurs. Cependant il ne paſſe pas le nombre de huit, & eſt plus communément de ſix. Ils jettent ces noyaux dans un plat de bois fort uni, évaſé par ſes bords, & fort arrondi ſur ſes deux faces concave & convexe. Ce plat a preſque la figure d'une gamelle dont on ſe ſert dans les vaiſſeaux. Ils agitent long-temps ces noyaux dans ce plat; & après les avoir ainſi agités, ils poſent le plat ſur le tapis, en frappant contre terre avec le plat même pour faire ſauter les noyaux. Ils lui donnent auſſi en même temps une impulſion, qui le fait tourner long-temps ſur lui-même, & ils aident encore le mouvement que les noyaux reçoivent dans le plat ainſi agité, par un petit vent qu'ils font de la main, pour les faire tourner ou aſſeoir de la façon qu'ils ſouhaitent.

Jeu des Oſſelets.

Quelquefois, ſans ſe ſervir de plat, ils ne font que jetter les noyaux en l'air, & les laiſſent retomber ſur une peau bien étenduë à terre, ou bien ſur une natte fine. Il n'y a gueres néanmoins que les femmes qui joüent ainſi, & les noyaux dont elles ſe ſervent, ſont un peu plus gros que les autres. Ce jeu n'eſt gueres different d'un autre qui eſt en uſage chez les Négres d'Afrique, & dont le P. Labat parle ainſi. » Le jeu qu'ils » joüent (les Négres) & qu'ils ont auſſi apporté » aux Iſles, eſt une eſpece de Jeu de dez. Il eſt » compoſé de quatre bouges ou coquilles qui leur » ſervent de monnoye. Elles ont un trou fait ex- » près dans la partie convexe, aſſez grand pour » qu'elles puiſſent tenir ſur ce côté-là auſſi aiſé- » ment que ſur l'autre. Ils les remuënt dans la » main, comme on remuë les dez, & les jettent » ſur une table. Si tous les côtés troüés ſe trou- » vent deſſus, où les côtés oppoſés, ou deux d'une » façon & deux d'une autre, le Joüeur gagne ; » mais ſi le nombre des trous ou des deſſous, eſt » impair, il a perdu.

Nouveaux Voyages aux Iſles de l'Amerique, tom. 4. p. 153.

Quoique ſur les noyaux, il n'y ait que deux côtés marqués, l'un de blanc & l'autre de noir, il peut cependant y avoir une multitude de combinaiſons, qui peuvent rendre la partie longue & agréable. Les Sauvages ont la même fureur pour ce jeu, que les Joüeurs les plus acharnés peuvent avoir. On les voit joüer une moitié de Village contre l'autre, & quelquefois les Villa-


1
2

ges voiſins ſe raſſemblent pour faire une partie. On étale auparavant les pelleteries, la porcelaine, & tout ce qui doit être le prix du Vainqueur. Il n'eſt pas rare d'en voir dans ces occaſions pour la valeur de plus de deux mille écus. J'ai lû quelque part, qu'il y a des particuliers qui y perdent non ſeulement tout ce qu'ils ont vaillant, & qui ſe retirent nuds dans les plus grandes rigueurs de l'hyver; mais qui engagent encore leur liberté pour quelque temps: auſſi ne négligent-ils rien pour avoir des ſorts qui les rendent heureux, & quelques-uns ſe préparent au jeu par des jeûnes auſteres de pluſieurs jours.

C'eſt un des plus grands plaiſirs du monde de les voir joüer, tant ils paroiſſent ardents & animés: Bien qu'il n'y en ait que deux qui tiennent le plat pour les deux partis oppoſés, on peut dire néanmoins que tous joüent enſemble; ceux-là ne font que donner le branſle, & tous les autres ſuivent les mouvemens qu'ils déterminent comme s'ils avoient tous la main à l'œuvre. Tandis que l'un des Joüeurs agite le plat, ceux qui parient avec lui, crient tous d'une voix, en répétant ſans ceſſe le ſouhait qu'il fait pour la couleur & pour l'aſſiette des noyaux; tous les autres de la partie adverſe crient auſſi de leur côté en demandant tout le contraire. Ils prononcent leurs mots avec une vivacité & une volubilité ſurprenante, & ſouvent ils ne font que les tronquer; cependant les uns & les autres frappent ſur eux-mêmes, ſe

donnent des coups terribles, & entrent dans une action ſi vehemente, que quoiqu'ils ſoient à demi-nuds, ils ſont d'abord tous en ſueur, comme s'ils avoient joüé une forte partie de paulme, ou fait quelqu'autre exercice plus violent.

Les Diſſertations qu'ont fait les Sçavans ſur ces termes, *Tali*, *Teſſeræ*, *Calculi*, qu'on a pris quelquefois indifferemment les uns pour les autres, nous ont fait connoître & diſcerner trois jeux diſtingués; de ſorte que nous croyons ſçavoir aujourd'hui, que le jeu appellé *Talorum*, étoit un jeu d'oſſelets ou de noyaux, lequel ne paroît plus être en uſage dans l'Europe depuis long-temps. Que celui qu'on nommoit *Teſſerarum*, eſt le jeu des dez: & les Sçavans paroiſſent perſuadés qu'on doit entendre le trictrac par celui qu'on appelloit *Calculorum*.

Le jeu des Sauvages que je viens de décrire, eſt manifeſtement ce jeu d'oſſelets des Anciens, appellé *Talorum*, ce que je crois pouvoir prouver ſuffiſamment par les remarques qu'ont fait ſur cette matiere les Sçavans qui en ont écrit, & en particulier Cœlio Calcagnini, Jules-Ceſar Boulanger, & Adrien Junius, qui en ont le mieux traité. Ce qu'ils en ont dit, ſervira à fonder mes conjectures, & la deſcription que j'en ai faite, contribuëra peut-être à éclaircir les leurs.

Ce jeu avoit pris ſon nom d'un petit os*, qui

* *Calcagnini de Talorum ludo, p. 288.* Eſt autem Talus propriè biſulcorum in ſuffragine pedum poſteriorum officulum non rotun-

ſe trouve dans la courbure des pieds de derriere de preſque tous les animaux qui ont le pied fourchu, & qui eſt nommé *Talus* par les Latins, & ἀστράγαλος par les Grecs. Cet os fut apparemment la premiere matiere dont on ſe ſervit pour faire ces oſſelets dont on joüoit, & le nom leur en reſta, quoiqu'on y employât depuis non ſeulement toutes ſortes d'os arrondis; mais encore d'autres matieres differentes (*a*), comme les métaux, l'yvoire, & même les noyaux des fruits, tels que les Dactyles des Palmes, &c.

Le *Talus* ou l'*Aſtragale* étoit fort differend du dé ou du cube; car celui-ci a ſix côtés quarrés parfaitement égaux; de ſorte qu'il peut être aſſis également ſur chacune de ſes faces. L'Aſtragale (*b*) au contraire étant ovale, avoit à la verité ſix côtés diſtingués, mais inégaux, & plus ou moins arrondis, ſelon le ſens des faces qui ſe répondent.

dum planè, ſed rotunditatis tamen parte magnâ particeps, &c.

Talum eum eſſe apud Latinos quem Græci vocant Aſtragalum, ita certum eſt ut vix probatione indigeat . . . . . Plinius Lib. 34. Ubi de Polycleto verba facit. Fecit, inquit, & diſtringentem ſe & nudum telo inceſſentem duoſque pueros item nudos talis ludentes, qui vocantur Aſtragalizontes.

(*a*) Tali aurei apud Apoll. Rhodium, Lib. 3. ex cornu, vel oſſe, vel talo Hinnuli apud Callimachum. Ex dactylo Palmæ, Athen. Lib. 5. Eburnei Propert. Lib. 2.

(*b*) Sex verò ſunt tali latera, etſi quatuor in uſu ludentium ſint. Nam duo ſunt ita incurva, ut illis Talus vix poſſit conſiſtere: has κορώνας, id eſt, *Antennas*, videtur Ariſtoteles appellaſſe.

Gellius Lib. 1. Talus quatuor tantum partes habet quibus inſiſtat cum ab utroque longitudinis extremo rotundetur.

Les deux extrémités de l'Ellipſe, qu'on appelloit les *Antennes*, & qui ſont les deux faces extrêmes les plus éloignées & les plus arrondies, étoient ſi courbes, que l'Aſtragale ne pouvoit pas plus s'y tenir qu'un œuf ſur ſa pointe. Ainſi il étoit très-rare qu'on vit les oſſelets dans cette aſſiette, à moins qu'il ne s'en trouvât quelqu'un gêné dans cette ſituation, qui n'eſt pas naturelle, par les autres oſſelets voiſins.

Gellius & Calcagnini diſent que les autres quatre faces ſervoient aux Joüeurs, & que l'Aſtragale pouvoit être aſſis ſur ſes deux faces laterales, qui étoient les plus étroites. Boulanger dit auſſi qu'il pouvoit s'y arrêter; mais qu'il y étoit beaucoup moins ſtable, que ſur ſes deux autres faces plus larges; cependant il ajoûte enſuite, que l'Aſtragale ne pouvoit gueres tomber, & prendre une aſſiette fixe, que ſur l'une de ces deux dernieres.

Cet Auteur croit que de ces deux faces plus larges, l'une étoit cave, & l'autre convexe, ce qui faiſoit la difference du *Suppus* & du *Planus* *, qui ſont deux termes, leſquels ſemblent dénoter l'aſſiette du noyau; mais peut-être Boulanger ſe

* *Bullingerus de ludis veterum.* In latera minus lata ſi cadat, ſtat; ſed minus ſtabilis eſt quam ſi in latiores duas ſuperficies caderet, ſuppuſque aut planus fieret . . . . Talus igitur non ferè cadit niſi duobus modis, vel in eam faciem è duabus quas habet latiores, quæ cava eſt, vel in oppoſitam quæ eminet & protuberat.

Calcagnini, *p.* 293. Aſtragalos planè rotundos negavimus, perfectâ ſcilicet, & abſolutâ rotunditate, ſed parte ſui leviter preſsâ.

Bullinger loco citato. Ei (Talo) nulla faries plana perfectè.

trompe

trompe-t'il en ce point. Car les faces des noyaux ſe répondoient parfaitement, & étoient toutes convexes, avec quelque difference néanmoins les unes des autres, les deux plus larges étant beaucoup plus applaties que les autres quatre, & ſurtout que les deux extrêmes, qui étoient beaucoup plus éminentes. Calcagnini l'a fort bien remarqué, quand il dit, qu'il a déja fait voir que l'Aſtragale n'étoit pas rond d'une rondeur parfaite & abſoluë ; mais qu'il s'applatiſſoit inſenſiblement perdant un peu de ſa rotondité. Boulanger devroit l'avoir compris lui-même de ce qu'il dit ailleurs, qu'il n'y avoit aucun côté qui fut abſolument plané & uni, d'où il lui eut été facile de conjecturer, que chaque côté ſe rapportoit à celui qui lui étoit oppoſé, s'arrondiſſant en dehors ; d'autant mieux que cette cavité paroît abſolument inutile, les couleurs dont ils ſont peints, ſuffiſant à les differencier. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que dans l'Architecture l'Aſtragale eſt une piéce arrondie : & que les Latins nommoient *Talus*, * la partie convexe de leurs Temples faits en rotonde.

Voilà, ce me ſemble, les noyaux de nos Sauvages, bien conformes aux Aſtragales des Anciens, quant à leur configuration.

Les Auteurs ont un peu plus de peine à dé-

* Cornel. *in Perſii Satyram 5.* Talum, eminentem rotunditatem eſſe dicit eamque ob cauſam faſtigium Templi rotundi talum quoque dici affirmat.

mêler ce qui étoit marqué ſur les faces de ces oſſelets, qu'ils n'en ont eu à attrapper leur forme. Ils conviennent néanmoins de deux choſes. La premiere, c'eſt que l'Aſtragale n'avoit pas de points marqués : * La ſeconde, c'eſt que l'aſſiete ſeule, ou la poſition de l'Aſtragale, tenoit lieu de points, & avoit le même effet.

Mais ils ſuppoſent qu'avec cela ils avoient des figures differentes, & ils ſe tourmentent beaucoup pour ſçavoir ce que c'étoit que l'*Unio* & le *Senio*, le *Chius* & *Coüs*, *Canis* & *Venus*, & autres termes ſemblables. Cependant, à bien examiner ces prétenduës figures, cela devoit ſe réduire à deux couleurs, ou à deux côtés marqués ; car, ſelon eux-mêmes, rien ne répondoit aux points, qui dans les dez, marquent le double deux, le ternes, le carnes, & le quines. Il n'y avoit que l'équivalent de l'as & du ſix. Je crois qu'il faut en effet conclure, qu'il n'y avoit que deux couleurs comme ſur les noyaux de nos Sauvages, ſçavoir le blanc & le noir, ou bien deux autres couleurs differentes qui revinſſent au même, & qui étoient abſolument néceſſaires, pour qu'on y connut quelque varieté.

Euſtathius, ſur le ſixiéme Livre de l'Iliade, fait mention d'une eſpece de Jeu, dans lequel on joüoit avec ſoixante calculs blancs & noirs. Ce

* *Bullinger. loc. cit.* Talis, ipſe caſus fuit pro punctis numerorum, quia ipſe ſua figura fuit.
Adrian. Junius Anim. Lib. 2.
In Talis, poſitus ipſe, ſive ratio ipſius, vicem obtinebat numeri teſtante Pollace.

jeu ne pouvoit être ni le trictrac, ni les dames, ni les échets. Ne ſeroit-ce point celui dont nous parlons, où le nombre des noyaux eſt plus arbitraire ? Quoiqu'on puiſſe auſſi s'être fort bien trompé, en mettant dans le rang des nombres un dixain de plus, & comptant ſoixante calculs au lieu de dix.

Boulanger ſuppoſe encore, que l'un des deux côtés marqués étoit l'heureux, & l'autre le malheureux. Cela peut être, & cela devoit être, quand on ne joüoit qu'à un ſeul dé ; & dans ce cas, c'étoit l'*unio* qui perdoit, & le *ſenio* qui gagnoit. Le même Auteur dit auſſi, après Ciceron, * que le coup de Venus étoit celui, où les noyaux ſe trouvoient tous ſous differentes faces, & celui de *canis*, quands ils ſe préſentoient tous ſous la même. La chance la meilleure étoit le coup Royal *Baſiliſcus* ou de Venus. La plus mauvaiſe au contraire portoit le nom de *Damnoſi Canes*. Le coup de Venus chez les Sauvages, c'eſt tout blanc ou tout noir, ſelon la couleur dont on eſt convenu.

Ces diverſes combinaiſons étoient au nombre de trente-cinq chez les Anciens, diſent les Auteurs ; cela eſt cependant difficile à concevoir, s'ils

* *Bullinger. ibid.* In Talis, Binio, Ternio ſeu trio, quaternio non fuere, ſoli ſenio, id eſt Venus, & unio, id eſt canis, fuere. Venus ſi diverſo omnes vultu, canis ſi uno omnes tali vultu caderent. Si unico Talo luderent, ſenio felix fuit, unio damnoſus.

Ciceron dit bien, que le coup de Venus conſiſtoit en ce que les Aſtragales ſe préſentoient chacun ſous differentes faces ; mais il ne dit pas que chacune de ces faces eut ſa figure, & il faut l'accorder avec ce que dit Pollux.

ne joüoient communément qu'à quatre noyaux. Les noms qui les ſignifioient, étoient pris de ceux de leurs Dieux, de leurs Heros, ou bien des évenemens ou des monumens les plus célebres ; tel étoit le coup, appellé *Teſtichorius*, du Tombeau de cet homme, qui étoit un Tombeau de figure Octogone. L'*Euripidius* pris du nom de l'un des quarante Préfets, qui furent établis à Athenes après qu'on en eut chaſſé les trente Tyrans. Mais toutes les differentes combinaiſons étant arbitraires, & ayant pû varier ſelon les temps, & ſelon les lieux ; il faut préciſément s'en tenir à ce que dit Pollux de la differente poſition des noyaux, dont la combinaiſon diverſe, priſe de leur ſituation & de leur couleur, aura fondé en differens endroits, differens noms, & des coups diverſement heureux ou malheureux.

Calcagnini de ludo Talor. p. 290.

Apollonius de Rhodes faiſant joüer Cupidon avec Ganymede, leur fait mettre ſur le jeu, pour prix de leur victoire, les Aſtragales même avec quoi ils joüoient. Il repréſente Ganymede triſte, n'en ayant plus que deux de reſte, tandis que Cupidon vainqueur en avoit plein ſes mains & les replis de ſa robbe. Les enfans parient encore ainſi tous les jours pour les dez même avec quoi ils joüent.

Apoll. Rhod. Lib. 3. v. 117.

Pauſanias, dans ſes Achaïques, dit, que ceux qui venoient conſulter les Dieux à un Temple d'Hercule, qui étoit dans le territoire des Buriens, tiroient leurs augures, en guiſe de réponſe,

Pauſanias in Achai. p. 233.

du ſort des Aſtragales. Ils en jettoient quatre ſur une table, & l'explication de ce qu'ils cherchoient, ſe trouvoit écrite ſur la table même ſous les Aſtragales. C'étoit apparemment une rouë de fortune. Les ſorts de Lycie ſi célebres dans l'Antiquité, * ſe tiroient peut-être avec un jeu d'oſſelets tout ſemblables ; ce qui ſe trouve encore fondé ſur l'uſage des Sauvages, qui conjecturent ſur leurs maladies, & ſur-tout le reſte, par un jeu de plat que leurs Jongleurs ordonnent très-frequemment.

Le plat dans lequel on jette les noyaux, avoit été inventé par les Anciens pour empêcher les tromperies des Pipeurs, auſſi-bien que le cornet dont on ſe ſert pour les dez. Les noms d'*Orca*, dont le Goulet étoit fort étroit, & de *Pyrgus* ou *Turricula*, dont la figure parle d'elle-même, ne pouvoient convenir qu'au cornet. Celui d'*Alveolus* repréſente aſſez-bien le plat de l'Aſtragale. Le mot *Abacus* pourroit peut-être ſignifier la même choſe, quoiqu'il ſignifie mieux le Damier où l'on joüe aux Echets, au Trictrac & aux Dames. Le terme *Fritillus* peut avoir été commun au plat & au cornet, à cauſe qu'on agitoit les noyaux ou les dez dans l'un & dans l'autre avec grand bruit.

Enfin pour finir cet Article, les Anciens en joüant leurs jeux de hazard, ſe donnoient autant

* Stace Liv. 3. de la Thebaïde. Virgile au Liv. 4. de l'Eneide, parlent des ſorts de Lycie, mais ils ne diſent point en quoi conſiſtoient ces ſorts.

de mouvement, que les Sauvages s'en donnent aujourd'hui, & faiſoient paroître la même vivacité. A chaque coup qu'ils jettoient, ils invoquoient les noms de leurs Dieux, les Cliens, ceux de leurs Patrons, & les Amans, ceux de leurs maîtreſſes. Ils demandoient à haute voix le ſort qu'ils ſouhaitoient ; ils crioient, & s'agitoient avec tant d'action, qu'ils en ſuoient à groſſes goutes ; ce qui fit dire à Auguſte, écrivant à Tibere, ainſi qu'il eſt rapporté dans Suétone, *forum Aleatorium calefecimus.* C'eſt auſſi ce qui a fondé la conjecture, que le mot latin *Alea*, vient du Grec Ἀλέα, qui ſignifie une châleur moite, parce que le déſir de gagner, animoit ſi fort les Joüeurs, qu'ils en ſuoient, & qu'ils échauffoient par la véhemence de leur action les Académies où l'on donnoit à joüer.

Jeu des Pailles.

Un autre jeu de hazard des Sauvages, & qui eſt en même temps un jeu d'adreſſe, c'eſt le Jeu des Pailles, ou, pour mieux dire, des Joncs. Car ce ſont de petits joncs blancs de la groſſeur des tiges de froment, & de la longueur de dix pouces. Je ne l'ai jamais vû joüer, & je n'en trouve aucun veſtige dans l'Antiquité. M. Boucher, que j'ai vû mourir à l'âge de 95. ans, & qui ayant vêcu comme les Patriarches, a laiſſé une poſterité auſſi nombreuſe, laquelle fait aujourd'hui honneur à la Colonie, pour le ſervice de laquelle il s'eſt conſumé, parle de ce jeu en ces termes,

dans ſon petit Ouvrage, intitulé *Hiſtoire du Canada.*

Ce Jeu de Pailles ſe fait en effet avec de petites pailles qui ſont faites exprès, & qui ſe partagent en trois, comme au hazard fort inégalement. Nos François ne l'ont encore pû apprendre. Il eſt plein d'eſprit, & ces pailles ſont parmi eux, ce que les cartes ſont parmi nous.

Le Baron de la Hontan en fait auſſi un jeu purement d'eſprit & de nombres, ou celui qui ſçait compter, diviſer, ſouſtraire, & multiplier le mieux par ces pailles, eſt aſſuré de gagner. Il faut qu'il y ait à cela de l'uſage & de la pratique; car les Sauvages ne ſont rien moins que bons Computiſtes. On peut du moins aſſurer que leur Arithmetique n'eſt pas fort chargée, & ne s'étend pas loin.

Le Sieur Perrot, qui étoit un Voyageur célebre, & l'un des Européans que les Sauvages de la Nouvelle France ayent le plus honoré, a laiſſé une deſcription de ce jeu dans ſes Memoires manuſcripts. Je l'aurois inſerée ici volontiers; mais elle eſt ſi obſcure, qu'elle eſt preſque inintelligible. Perſonne des autres François Canadiens que j'ai vû, n'a ſçû m'en rendre raiſon; tout ce que j'ai pû en apprendre, c'eſt qu'apres avoir diviſé ces pailles, ils les font paſſer dans leurs mains avec une dexterité inconcevable : que le nombre impair eſt toûjours heureux, & le nombre de neuf ſuperieur à tous les autres : que la

diviſion des pailles fait hauſſer, ou baiſſer le jeu, & redoubler les paris, ſelon les differens nombres, juſqu'au gain de la partie, laquelle eſt quelquefois ſi animée, lorſque les Villages joüent les uns contre les autres, qu'elle dure des deux & trois jours. Quoique tout s'y paſſe tranquillement, & avec une bonne foy apparente, il y a cependant bien de la friponnerie & des tours d'adreſſe. Les Sauvages ont une légereté ſurprenante dans la main; & bien qu'il ſoit très-difficile de tromper dans leur jeu de noyaux, qui n'ont que deux couleurs très-ſenſibles; & qui ſont expoſés à la vûë dans un plat fort évaſé; ils ſçavent y piper à merveille. Au reſte je ne ſçache pas que ces deux jeux dont je viens de parler, ſoient en uſage autre part que dans l'Amerique Septentrionale.

De la Sphériſtique.

Le Jeu de Paulme, qui eſt du reſſort de la Gymnaſtique, n'eſt pas moins ancien que celui de l'Aſtragale. Apollonius de Rhodes, après avoir fait joüer Cupidon avec Ganymede à celui-ci, ainſi que nous venons de le rapporter, le lui fait quitter, bien qu'il eut tout l'avantage, ſur l'eſperance que lui donne Venus ſa mere, de lui faire préſent d'une belle balle; la même que Jupiter avoit reçû de ſa nourrice Adraſtée, & dont ce Dieu avoit fait les plus doux amuſemens de ſon enfance dans l'Iſle de Créte; pourvû que de ſon côté il veüille bien lui accorder la grace qu'elle vient lui demander en faveur de Junon & de Minerve.

Apoll. Rhod. Lib. 3. v. 133.

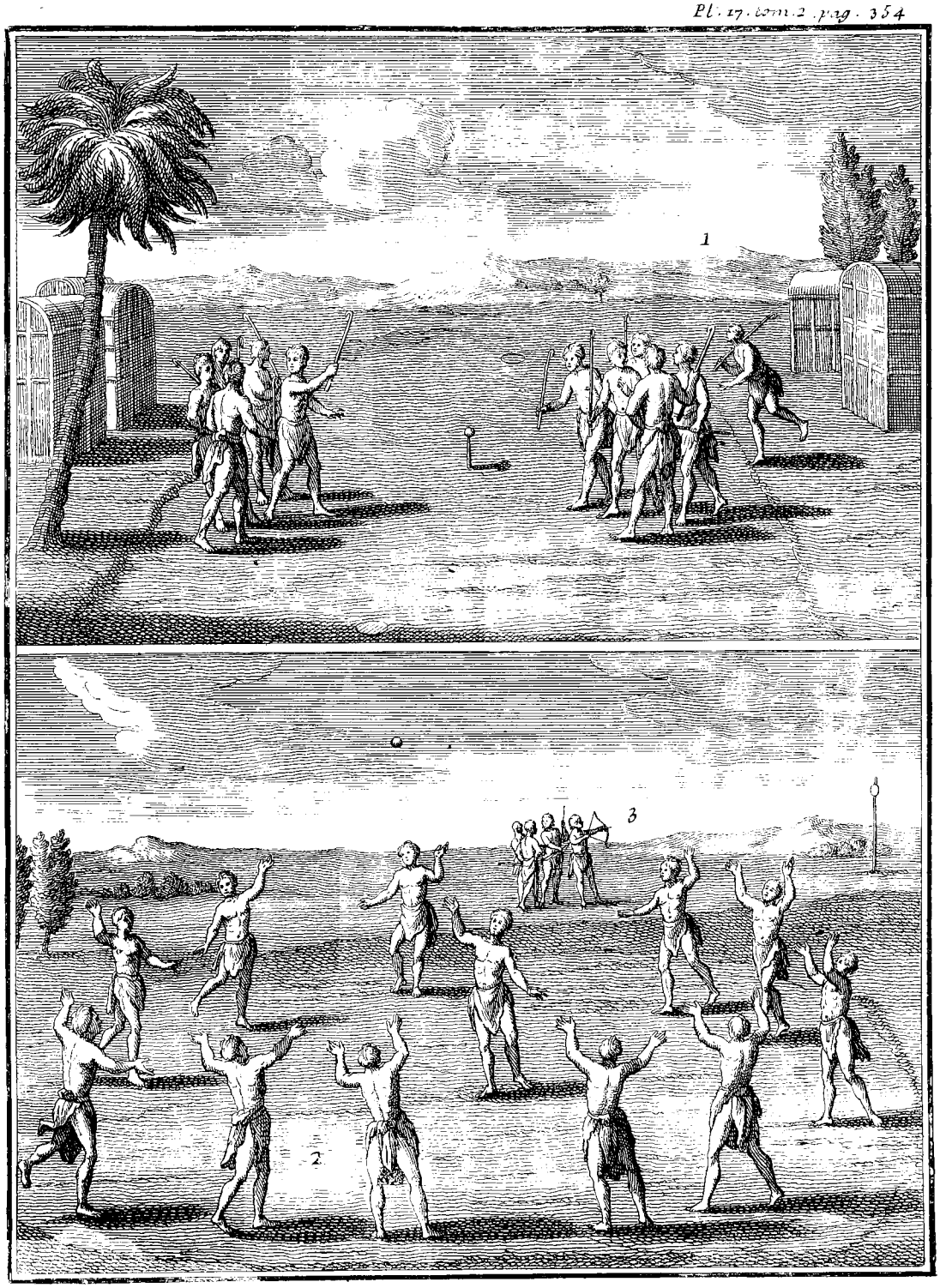
Homere,

Homere, dans le ſixiéme & dans le huitiéme Livre de l'Odyſſée, y fait joüer les Phéaciens. Dans le premier endroit, c'eſt Nauſicaa fille du Roy, qui s'en donne le divertiſſement ſur le bord de la Mer avec ſes ſuivantes. Dans le ſecond, ce ſont deux jeunes hommes, leſquels excelloient dans cet art, & à qui perſonne n'oſoit ſe comparer. Par ordre d'Alcinoüs, ils danſent ſeuls en joüant, & ils le font avec tant de juſteſſe & d'agrément, qu'ils attirent les applaudiſſemens de tous ceux qui aſſiſtent à ce ſpectacle. Les Anciens s'étudioient à donner de la bonne grace à tous leurs mouvemens, ce qui a fait regarder la Sphériſtique comme une partie de l'Orcheſtique, dont on donnoit des leçons dans les Gymnaſes publics. Il eſt pourtant difficile de comprendre qu'on puiſſe joüer à la paulme, & danſer une danſe reglée.

Entre les eſpeces de Sphériſtique, outre le Coryque & le Ballon, les Grecs & les Latins avoient encore differens jeux de Balle qu'on peut démêler dans Boulanger, dans Mercurialis qui en a traité fort au long, & dans le diſcours de M. Burette, inſeré dans les recuëils des Memoires de Litterature de l'Académie Royale des inſcriptions. Je n'en dirai rien ici que ce qui a rapport aux jeux de nos Sauvages, leſquels en ont auſſi de quatre ou cinq eſpeces.

La premiere ſe joüe de cette ſorte. Après avoir marqué deux termes aſſez éloignés, comme ſe-

roit de cinq cens pas, les Joüeurs ſe raſſemblent dans l'eſpace du milieu entre les termes. Celui qui doit commencer le jeu, tient en main une balle plus groſſe, mais moins ſerrée que celles de nos jeux de paulme. Il doit la jetter en l'air le plus perpendiculairement qu'il lui eſt poſſible, afin de la ratrapper lorſquelle retombera; tous les autres forment un cercle autour de lui, tenant leurs mains élevées au-deſſus de leurs têtes pour la recevoir auſſi dans ſa chûte. Celui, qui a pû s'en rendre le maitre, tâche de gagner l'un des buts éloignés; l'attention des autres ſe porte au contraire à lui couper chemin, à le tenir écarté de ces buts en le repouſſant toûjours vers le milieu, enfin à le ſaiſir, & à lui arracher la balle. Mais celui-ci obſervant toutes leurs démarches, eſquive tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, tenant toûjours la balle bien ſaiſie, cherchant toûjours à ſe dépetrer de ceux qui le pourſuivent, pouſſant & culbutant tous ceux qui ſe rencontrent en ſon chemin, juſqu'à ce qu'il ſe voye en danger d'être pris ſans reſſource. Alors il doit la jetter à un des plus leſtes de la troupe, qui ſoit en état de la défendre. Mais pour allonger la partie, ſon adreſſe conſiſte à la rejetter à ceux qui ſont derriere lui les plus éloignés du but vers lequel il couroit, de tromper ceux-là même, en faiſant ſemblant de viſer d'un côté, & la lançant de l'autre; après quoi de pourſuivi, il devient pourſuivant à ſon tour, & ne perd


1
2
3

point l'eſperance de ratrapper ſa balle, laquelle paſſe ainſi de main en main, ce qui fait un divertiſſement fort vif, fort agréable, & qui ne manque point d'art, juſqu'à ce qu'enfin quelqu'un plus heureux puiſſe gagner l'un des buts. C'eſt en cela que conſiſte le gain de la partie, qu'on recommence toûjours de la même maniere.

Le commencement de ce jeu eſt ſemblable à celui que les Anciens nommoient Ὀυρανία, lequel conſiſtoit, ſelon la deſcription qu'en donne Pollux, en ce que l'un des Joüeurs jettoit en l'air la balle, que les autres tâchoient de ratrapper en ſautant avant qu'elle retombât à terre. Mais, ou cette deſcription eſt bien imparfaite, ou ce jeu étoit bien froid s'il n'y avoit que cela. Cet Auteur croit que c'étoit celui auquel Homere fait joüer les Pheaciens; mais celui que je viens de décrire, ne peut être joüé à deux, ainſi que le faiſoient Halius & Laodamas chez Alcinoüs : c'eſt pourquoi je penſe que c'eſt plûtôt le jeu appellé *Phaininda*, *Pheninda*, ou *Phennida*, que Pollux diſtingue de l'Epyſcyre dont je parlerai tout à l'heure. Selon le ſentiment du même Auteur, il fut appellé ainſi, ou de *Phenindus* ſon Inventeur, ou du mot grec φενακίζειν, parce que dans ce jeu on cherchoit à tromper en jettant la balle d'un côté, après avoir fait ſemblant de la jetter de l'autre.

Pollux, Lib. 9, cap. 7. Segm. 105.

Le Poëte Antiphane ſemble auſſi le déſigner dans quelques vers cités par Athenée, & dont voici le ſens. « L'un prenant la balle, la jettoit «

Antiph. apud Athen. Lib. 1. p. 15.

» gayement à un autre, eſquivoit en même temps » le coup de celui-ci, pouſſoit celui-là hors de ſa » place, & crioit à cet autre de toute ſa force de » ſe relever.

On joüe encore aujourd'hui en Baſſe-Bretagne un jeu qui en approche fort, & qui eſt très-connu dans le païs ſous le nom de *la Soule*.

La ſeconde eſpece de Sphériſtique des Sauvages, eſt le jeu de Croſſe. Les regles en ſont abſolument les mêmes que celles de l'Epiſcyre, dont Pollux fait cette deſcription. » Les Joüeurs ſe par- » tagent ſelon leur nombre, & ſe diſtribuënt en » deux bandes autant égales qu'il ſe peut. Ils ti- » rent enſuite au milieu du terrain une ligne qu'on » appelle σκύρος, ſur laquelle on met la balle. Ils » tirent de la même maniere derriere chacune des » deux bandes, deux autres lignes éloignées pour » ſervir de terme. Ceux que le ſort a choiſi, pouſ- » ſent les premiers la balle vers le parti oppoſé, » qui fait de ſon côté tous ſes efforts pour la ren- » voyer d'où elle vient. La partie dure ainſi, juſ- » qu'à ce que les uns ou les autres ayent conduit » leurs adverſaires au terme, ou à la ligne qu'ils » devoient défendre.

Pollux, Lib. XII. cap. 7. Seg. 104.

La ſeule difference qu'il peut y avoir entre le jeu de Croſſe & l'Epiſcyre, ou l'*Harpaſtum*, c'eſt qu'au premier pour pouſſer la balle, on ſe ſert de bâtons recourbés, au bout deſquels pluſieurs Sauvages ont des manieres de raquettes, au lieu qu'il ne paroit pas qu'on ſe ſervit des uns ou des au-

tres dans le ſecond ; car, à l'exception des braſſards dont on uſoit pour joüer au ballon, nous ne trouvons nulle trace d'aucun inſtrument que les Anciens ayent employé dans leur Sphériſtique. Il ſemble néanmoins qu'on peut l'inferer, non ſeulement de l'antiquité du jeu de Croſſe, qu'il n'eſt pas poſſible que les Anciens n'ayent connu, puiſqu'il eſt aujourd'hui auſſi répandu dans l'Europe juſqu'aux extrémités de la Lapponie, qu'il l'eſt dans toute l'Amerique depuis le Nord juſqu'au Chili ; mais on peut encore le conclure de la deſcription qu'en fait Pollux, puiſqu'elle porte qu'on y mettoit la balle à terre ſur le Scyros, ou la ligne du milieu, & de l'épithéte de *Poudreux*, que Martial (*a*) donne à l'*Harpaſtum* toutes les fois qu'il en parle, auſſi-bien que de celle d'*Arenaria*, qui ſe trouve dans S. Iſidore de Seville, (*b*) ce qui nous ſignifie que cette balle rouloit toûjours dans la pouſſiere. Les Mingreliens joüent ce jeu-là à cheval, & la deſcription qu'en fait l'Auteur Italien de la Relation de la Colchide, eſt très-jolie.

Martial, Lib. 4. Epig. 19. Lib. 7. Epig. 31. Lib. 14. Epigr. 48.

Iſidor. Lib. 18. c. 65.

Hiſtoria della Colchide, cap. 18. p. 107.

La troiſiéme eſpece de Sphériſtique des Sauvages, eſt une exercice de petite balle, qui n'eſt

(*a*) Martialis, Lib. 14. Ep. 48.
Hæc rapit Antæi velox in pulvere draucus
Grandia qui vano colla labore facit.
Idem, Lib. 4. Epig. 19.
Sive Harpaſta vagus pulverulenta rapis.

(a) *Iſidor. Lib. 18. cap. 65.* Pila proprie dicitur quod ſit pilis plenâ.
Nec tu parce pilos vivacis condere cervi
Unica donec erit geminam ſuperaddita libram.

guéres joüé que par les filles. Les loix n'en ſont pas differentes, à ce que je crois, de la Trigonale des Romains. On peut la joüer à deux, à trois, ou à quatre. La balle y doit être toûjours en l'air, aller de main en main, & celle qui la laiſſe tomber, perd la partie.

Une quatriéme eſpece ſe trouve chez les Abenaquis. Leur balle n'eſt qu'une veſcie enflée, qu'on doit auſſi toûjours ſoûtenir en l'air, & qui en effet eſt ſoûtenuë long-temps par la multitude des mains, qui la renvoyent ſans ceſſe; ce qui forme un ſpectacle aſſez agréable.

Les Floridiens en ont une cinquiéme eſpece. Ils dreſſent un mât haut de pluſieurs coudées, au-deſſus duquel ils mettent une cage d'oſier, laquelle tourne ſur ſon pivot. L'adreſſe conſiſte à toucher cette cage avec la balle, & à lui faire faire pluſieurs tours.

Leurs balles n'ont point de force Elaſtique, & ne peuvent être priſes au bond. Celle du jeu de Croſſe eſt faite de cuir, pleine de poil de Cerf ou d'Elan, ainſi que celle des Anciens, d'où eſt venu le mot *Pila* à *Pilis*, ſelon la remarque de S. Iſidore; * elle eſt un peu applatie, afin qu'elle roule moins bien. Les autres peuvent être auſſi de même matiere, mais communément ils les font avec la balle, ou les feüilles du bled d'Inde,

* *Iſidor. loco cit.* Arenaria quâ in grege dum ex circulo aſtantium ſpectantiumque emiſſa, ultra juſtum ſpatium pilam excipere, ludumque inire conſueverunt.

Ib. ibid. Trigonaria eſt quâ inter tres luditur.

ſans y employer autre choſe ; de ſorte qu'elles ſont extrêmement légeres, avec cette ſeule difference que la Trigonale eſt beaucoup plus petite.

Des autres exercices de la Gymnaſtique, ils n'ont, outre cela, que celui de l'Arc, de la courſe, & une eſpece de combat de Gladiateurs, dont je parlerai dans la ſuite. Ils ne connoiſſent point, que je ſçache, & ne paroiſſent pas même avoir connu celui du Diſque, ſi ancien & ſi célebre par la mort d'Hyacinthe qu'Apollon tua par mégarde ; ni le Ceſte, ni le Pancrace, & quelques autres, qui ont fait ſi long-temps le divertiſſement des Grecs & des Romains.

MALADIES ET MEDECINE.

LEs exercices violens que font les Sauvages, leurs Voyages, & la ſimplicité des viandes dont ils ſe nourriſſent, les exemptent de beaucoup de maladies, qui ſont les ſuites néceſſaires d'une vie molle, oiſive, & peu agiſſante ; de la délicateſſe des tables ; de l'excès, & de la varieté des vins ; de l'aſſaiſonnement des ſels & des épi-

ces ; des ragoûts, & enfin de tous ces raffinemens de délicateſſe que la gourmandiſe a fait inventer, & qui ſervent plûtôt à contenter le goût, à irriter l'appétit, qu'à entretenir la ſanté, & à former un bon tempéramment.

Mal nourris, & endurcis par les fatigues de leurs voyages, par le peu de précaution qu'ils prennent contre les injures d'un air que l'excès du chaud & du froid rendent très-rigoureux, ils ſont preſque tous d'une conſtitution forte & robuſte, d'une bonne charnure & d'un ſang plus doux, moins ſalin, & plus balſamique que le nôtre. On voit parmi eux peu de gens contrefaits de naiſſance ; ils ne ſont ſujets ni aux goutes, ni aux graveles, ni aux apoplexies, ni aux morts ſubites, & ils ne connoîtroient peut-être pas les petites veroles, le ſcorbut, le pourpre, la rougeole, & la plupart des autres maladies épidemiques, ſans le commerce des Européans.

Maladies. Hommes cependant comme les autres, & par conſequent ſujets aux infirmités, ils en ont quelques unes, qui leur ſont plus particulieres. Telles ſont les maladies ſcrophuleuſes cauſées par la crudité des eaux, par les eaux de neige, qu'ils ſont obligés de faire fondre dans les païs de chaſſe, pour boire, & pour faire cuire leur ſagamité. C'eſt peut-être du même principe, & de ce qu'ils ont toûjours l'eſtomach & la poitrine découverte, qu'ils contractent une eſpece de phtiſie, qui les

les minant peu à peu, en conduit la plus grande partie au Tombeau, & à laquelle ils n'ont pû encore trouver de remede.

S'ils peuvent éviter ces ſortes d'infirmités, qui les prennent d'ordinaire à la fleur de l'âge, & les accidens qu'on ne peut pas toûjours parer, ils parviennent à une vieilleſſe extrême dans laquelle il faut les aſſommer, ou s'attendre à les voir mourir par une pure défaillance de la nature; ſemblables à une lumiere qui s'éteint, faute de matiere propre à l'entretenir. J'ai vû, dans la Miſſion où j'étois, une Sauvageſſe, qui avoit devant ſes yeux les enfans de ſes enfans juſqu'à la cinquiéme génération. Celle-là n'étoit cependant qu'un enfant par comparaiſon à deux ou trois autres; mais ſur-tout à une en particulier, dont l'âge étoit ſi avancé, qu'on n'en avoit point d'Epoque, ſi ce n'eſt que les plus anciens ne ſe ſouvenoient pas de l'avoir vûë autrement que vieille. Elle avoit été d'une taille aſſez raiſonnable; mais quelques mois avant que de mourir, ſon corps ſembla rentrer en lui-même, il ſe rapetiſſa, & ſe recoquilla tellement, que je fus de la derniere ſurpriſe lorſque je fis ſes obſeques, en voyant ſon cercüeil, qui avoit à peine deux pieds & demi de long.

Deux ſortes de Medecine.

La Médecine, dans les premiers temps, étoit ſimple, unie, à la portée de tout le monde, & chacun pouvoit la profeſſer ſans avoir pris le

Bonnet de Docteur, & ſans avoir acheté la réputation d'habile, & le droit d'agir ſur la vie des hommes, comme ſi l'on avoit de la capacité & de la ſcience. Les Rois & les Héros s'en mêloient comme le ſimple peuple. Quelques plantes dont on connoiſſoit la vertu, plûtôt par un long uſage, que par de ſubtils raiſonnemens, étoient des panacées naturelles dont les hommes ſe trouvoient bien. On s'en trouveroit bien encore, ſi on n'en avoit pas perdu le ſecret pour avoir voulu trop raffiner; & ſi on n'avoit pas embarraſſé la Médecine d'une infinité de termes barbares, qui l'obſcurciſſent, & font comme une énigme impénetrable d'une ſcience, laquelle devroit être à la portée de tout le monde, parce que tout le monde y eſt intereſſé; & qu'il importe extrêmement à chacun, que ce qui ſert à entretenir l'harmonie de la vie & de la ſanté, ne fut pas en dépôt entre les mains de peu de perſonnes, que leur profeſſion autoriſe à acquerir de la réputation par de funeſtes expériences, & par l'impunité des homicides. Ceci ſoit dit néanmoins ſans prétendre faire injure aux Médecins de nos jours qui ſont véritablement habiles, qui ont infiniment perfectionné leur art, & beaucoup rencheri ſur leurs prédeceſſeurs.

Outre cette Médecine aiſée & commune, il y en avoit une autre, qui étoit toute du reſſort de la Religion. On en étoit redevable à *Apollon, lequel pour cette raiſon étoit Dieu de la Méde-

cine, comme il l'étoit de la Guerre, de la Danſe & de la Muſique. » C'étoit lui, ſelon le témoignage de Diodore de Sicile, » qui étoit l'Inventeur de cette Science médicale, laquelle s'exerçoit par l'art de la Divination, & en vertu de « laquelle les malades étoient autrefois guéris. « On avoit ſans doute perdu toute confiance dans cette Science fatidique du temps de cet Auteur, ainſi que le marque expreſſément le terme d'*autrefois*, &, où elle n'étoit plus en uſage, où les malades n'en recevoient plus les mêmes ſecours. Elle n'eſt pourtant pas tellement abolie en ce ſens, qu'il ne ſoit encore vrai de dire, que les Médecins connoiſſent moins qu'ils ne devinent dans la plûpart de nos maladies, ſans parler de celles où ils ne connoiſſent, & ne devinent rien ; mais ce n'eſt pas leur faute, & cela ne peut pas être autrement.

Diodi Sicil. Lib. 5. p. 235.

C'eſt par un reſte de connoiſſance confuſe de cette Science fatidique, qu'Hippocrate a cru pouvoir dire de la Médecine en general, » quelle étoit un don des Dieux, & qu'elle approchoit « de la Divination. « Hippocrate ſemble ainſi confondre cette Médecine, où il entroit un peu de diablerie ou de jonglerie, avec celle qui eſt naturelle & aiſée. Il ne faut pourtant pas les confondre, car elles ſont très-diſtinctes ; & nos Sauvages, curieux & fidelles obſervateurs des uſages des premiers temps, ſçavent les diſcerner parfaitement, & les pratiquent encore telles à peu

Hippocrates in Epiſtolis, Epiſt. ad Philopæm, quæ habetur in 4. Claſſe, p. 67. apud Mercurial.

près, qu'ils les ont reçûës de la premiere inſtitution.

Dans toutes les maladies dont ils croyent connoître la cauſe naturelle, & où ils ne ſoupçonnent point de myſtere, ils n'en font pas non plus pour leur guériſon, & à la réſerve de quelques ſuperſtitions vulgaires qu'ils obſervent en cuëillant les plantes, & en les préparant, ils ſe ſervent ſans façon de celles dont ils connoiſſent la vertu, & employent certains remedes naturels qui ſont chez eux en uſage. Ils ne ſortent point de leurs Cabanes pour trouver des Médecins; hommes & femmes tous le ſont, ce qui n'empêche pas qu'on ne s'adreſſe à ceux qui ont le plus de réputation, ſur-tout s'ils ont réüſſi dans la cure d'une maladie ſemblable à celle qu'on veut guérir.

Mais dès qu'il y a quelque ſoupçon que la maladie eſt cauſée par les inquiétudes de l'ame, qui ſoûpire après quelque choſe qu'elle ſouhaite, & qu'elle ne peut obtenir, ſoit qu'elle ſe ſoit manifeſtée par les ſonges ou non : ſi le malade, ou ſes parens ſe ſont mis dans la tête, que la maladie eſt l'effet d'un ſortilege, ou de quelque autre malefice, c'eſt alors qu'ils ont recours à leur médecine ſurnaturelle, & qu'on met en œuvre les Devins, leſquels ne manquent pas à ſe faire valoir dans ces occaſions, & employent toutes les forfanteries de leur art pour découvrir, ou pour lever le charme, qui donne la mort à celui ſur qui il a été jetté.

Ce ſeroit une matiere aſſez curieuſe & aſſez belle à traiter que celle de la Médecine naturelle des Sauvages. L'une & l'autre Amerique dans leur vaſte étenduë, ſont remplies de plantes admirables, dont il y en a pluſieurs de ſpecifiques pour certaines maladies, & avec quoi ils font des cures ſurprenantes. Mais outre qu'un Miſſionnaire n'a guéres le temps de s'appliquer à cette recherche, & qu'il craint même de le faire, de peur de paroître approuver les ſuperſtitions, & les ſottes imaginations des Sauvages ſur leurs remedes les plus ſimples, ils en ſont eux-mêmes aſſez jaloux, & chacun fait myſtere de ceux qu'il a découverts, ou dont la connoiſſance eſt hereditaire dans ſa famille. Cependant ſi j'avois reſté dans ma Miſſion, je n'aurois pas déſeſperé d'y faire quelques découvertes utiles, auſquelles les occupations que j'ai euës pendant le ſéjour que j'y ai fait, ne m'ont pas permis de vacquer. Medecine naturelle.

La guériſon des bleſſures eſt le Chef-d'œuvre de leurs operations, & ils ſont ſur ce point des choſes ſi extraordinaires, qu'elles pourroient paroître preſque incroyables. Je pourrois en citer pluſieurs exemples; mais je me contenterai d'en rapporter deux qui ont eu bien des témoins. Le premier eſt d'un Sauvage Abenaqui, qui ayant été bleſſé dans l'yvrognerie, & ayant eu les boyaux entamés & percés, fut guéri par ceux de ſa Nation, qui le traiterent à Montreal, & le ſauverent contre l'opinion des Médecins & des

Chirurgiens. Le ſecond eſt d'un de nos Guerriers, qui étoit allé en guerre contre la Nation des Outagamis ou Renards. Il fut bleſſé d'un coup de feu à l'attaque d'un Village de Kikapous, & eut l'épaule fracaſſée. Celui qui le panſoit, ayant été tué peu de temps après, pour s'être écarté trop imprudemment en allant chercher des plantes, il fut enſuite mal ſoigné, & eut beaucoup à ſouffrir de la faim & des autres incommodités d'un voyage de plus de ſept cens lieuës, après lequel il ſe rendit avec une playe, qui, depuis plus de ſix mois qu'il l'avoit reçûë, pouvoit paſſer pour invéterée. On l'entreprit néanmoins; & quoiqu'il fût ſi mal, que je fus obligé de lui adminiſtrer les derniers Sacremens, & qu'il n'y eut rien, ce ſemble, à eſperer d'une playe ſi vieille, il ne laiſſa pas de ſe tirer d'affaire, & de recouvrer la ſanté, où un Européan auroit peut-être perdu mille vies.

Ils compoſent une eau theriacale pour les playes, qui produit ces effets merveilleux. Cette compoſition eſt de differentes ſortes. L'une eſt de quelques plantes vulneraires, parmi leſquelles ils établiſſent auſſi differentes claſſes ſelon les divers degrés de leurs vertus. L'autre eſt des arbres vulneraires, du tronc ou de la racine deſquels ils enlevent quelques éclats dont ils compoſent leur remede. La troiſiéme enfin eſt tirée du corps de divers animaux, & ſur-tout du cœur qu'ils font ſécher, & dont ils font une poudre, ou une eſpece de maſtic.

Cette eau theriacale de l'une de ces compoſitions, eſt peu chargée, parce qu'ils y mettent peu de matiere. Elle ne paroît guéres differente de l'eau commune, ſi ce n'eſt qu'elle eſt un peu plus jaunâtre. Son effet eſt de pouſſer au dehors non ſeulement les humeurs vicieuſes qui ont coûtume de ſe former dans la playe, mais encore les eſquilles des os briſés, & les fers des flêches qu'on voit tomber par la vertu de ce dictame.

Le malade commence par boire de cette eau, qui lui tient lieu de toute nourriture pendant qu'il eſt en danger. Le Médecin après avoir viſité la playe, en boit auſſi lui-même, afin que ſa ſalive en ſoit empreignée, avant que de la ſuçer, ou de la ſeringuer avec la bouche.

La playe ayant été bien ſeringuée, le Médecin la couvre de telle maniere, que rien ne touche aux chairs entamées; tout au plûs il met autour un cercle d'herbes médicinales, dont il aura fait une décoction. Ils ſont perſuadés que tout corps étranger qui toucheroit la playe, ne feroit que l'irriter, & changer les humeurs en pus, lequel ſe conſervant autour de l'appareil, corroderoit les chairs, les carieroit, les envenimeroit, & ne pourroit que retarder la guériſon, au lieu de l'avancer.

On leve l'appareil de temps en temps regulierement, & on recommence la même operation, laquelle eſt ſi efficace, qu'on ne voit point à la playe de chairs baveuſes & fongueuſes qu'il

faille conſumer par des cauſtiques ; les lêvres en ſont toûjours vermeilles, les chairs toûjours fraîches; & pourvû que le malade obſerve un bon régime, qu'il ne faſſe pas d'indiſcretion, il eſt bien-tôt guéri.

Quelques-uns ſe perſuadent que les Sauvages n'uſant point de ſel, ont une charnure plus douce & meilleure que la nôtre. Cela peut contribuer à leur guériſon, je l'avouë ; mais je ſuis perſuadé qu'elle vient principalement de l'efficace de leurs vulneraires, & peut-être encore plus de la maniere de les appliquer, & du ſoin qu'ils prennent pour que la playe ne prenne point d'air.

Ils ne réüſſiſſent pas moins bien dans les ruptures & les deſcentes, les diſlocations, luxations & fractures. L'on a vû des os rompus, repris & conſolidés, de maniere qu'en huit jours de temps on en avoit entierement l'uſage.

En general, leurs remedes topiques ſont très-bons. Il n'en eſt pas de même de leurs vomitifs & de leurs purgatifs. Ils ſont obligés de les doſer fortement pour qu'ils puiſſent produire quelque effet. Ce ſont comme des décoctions de lavemens très-dégoûtantes, & qui noyent un eſtomach. D'ailleurs ils ne ſe croyent pas purgés ſuffiſamment, s'ils ne prennent des médecines très-fortes, qui les vuident avec excès, & qui pourroient tuer un cheval.

Ils ont des ſecrets ſans fin pour des maladies, où autrefois nous ne voyions preſque pas de remede.

mede. Un Sauvage à Miſſilimakinak, guérit en huit jours de temps un de nos Miſſionnaires d'une paralyſie univerſelle, qui le rendoit perclus de tous ſes membres, & l'obligeoit de ſe faire porter à Quebec pour s'y faire traiter ; on a ſçû ſon ſecret, mais on l'a perdu. Tout ce que j'ai pû en apprendre, eſt qu'il alloit au fonds des marais chercher une racine qu'il mêloit enſuite avec de la ciguë. J'ai vû une Sauvageſſe dans ma Miſſion, qu'on m'aſſuroit s'être guérie d'une hydropiſie formée ; j'ai négligé d'apprendre d'elle, comment & par quel remede. Ils ſe préſervent, & ſe guériſſent des maladies veneriennes que les Européans ont porté d'Amerique en Europe, par les rapures du bois de gayac & de ſaſſafras. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ont coûtume de faire une Cabane dans les bois à ceux qui ſont attaqués de ce mal infâme, & de les ſéparer du milieu du peuple, comme les Juifs en uſoient à l'égard de ceux qui étoient tachés de la lépre. Dans les pleureſies, & dans toutes les maladies où il y a quelque pointe de douleur, ils tâchent de rompre la pointe par la repercuſſion, & ils médicamentent le côté oppoſé. Dans les fiévres ils temperent l'ardeur, & préviennent les tranſports par des lotions froides d'herbes medicinales, qui font un contraſte avec le chaud.

La Diette eſt chez eux un grand remede comme par-tout ailleurs ; mais elle n'eſt pas toûjours outrée, univerſelle, & ne conſiſte ſouvent que

dans l'abſtinence de certaines viandes, qu'ils croyent contraires à la maladie dont on eſt attaqué.

Ils ne connoiſſoient point la ſaignée avant l'arrivée des Européans, & ils ne ſçavent pas même encore s'en ſervir entr'eux ; mais ils y ſuppléent par des ſcarifications qu'ils font avec des pierres tranchantes, indifferemment dans toutes les parties du corps où ils ont du mal. Ils y appliquent enſuite des courgées vuidées, qu'on peut appeller *Cucurbites*, plus proprement que celles de verre, & ils les rempliſſent de matieres combuſtibles où ils mettent le feu. C'étoit autrefois, & c'eſt encore un remede fort univerſel dans l'Egypte & chez les Orientaux.

Ils employent aſſez volontiers les cauſtiques, les uſtulations & boutons de feu, qui ſont ſi fort en uſage dans toutes les Indes Orientales ; mais au lieu de pierre infernale, ils ſe ſervent de bois pourri, dont l'ardeur eſt beaucoup moins vive que celle du bois verd.

Ils ignorent l'uſage des lavements, & je n'en ſçache qu'un ſeul exemple que le Pere Garnier m'a dit avoir appris d'un Sauvage, des Païs d'enhaut vers les Outaouacs, qui faiſoit de ces ſortes de compoſitions. Il les mettoit dans une veſſie à laquelle il attachoit une canule, & il faiſoit entrer le remede, en comprimant la veſſie fortement avec les mains.

La Süerie eſt leur remede le plus univerſel, & dont ils font un plus grand uſage. Elle eſt également pour les malades & pour les ſains, qui ſe purgent par-là des humeurs abondantes, leſquelles peuvent avoir alteré leur ſanté, ou qui pourroient dans la ſuite leur cauſer des infirmités. La Süerie.

La Süerie eſt une petite Cabane en rotonde de ſix ou ſept pieds de haut, où ils peuvent ranger au nombre de ſept ou huit perſonnes. Cette Cabane eſt couverte de nattes & de fourrures pour la défendre de l'air exterieur. On y met à terre dans le milieu un certain nombre de cailloux, qu'on a laiſſés long-temps dans le feu juſqu'à ce qu'ils en ayent été pénétrés, & on ſuſpend au-deſſus une chaudiere pleine d'eau fraîche. Ceux qui doivent ſe faire ſüer, entrent dans cette Cabane nuds, autant que la bienſéance peut le permettre, & ayant pris leur place, ſuppoſé qu'ils ne doivent pas y traiter d'affaires ſecretes, ſelon l'uſage dont nous parlerons bien-tôt, ils commencent à s'agiter extraordinairement, & à chanter chacun ſa chanſon. Et comme ſouvent elles ſont toutes differentes pour l'air & pour les paroles, cela fait la muſique la plus déſagréable & la plus diſcordante qu'on puiſſe entendre.

De temps en temps, lorſque les cailloux commencent à perdre de leur activité, ils la réveillent en les arroſant avec un peu de cette eau froide, qui eſt dans la chaudiere. Cette eau n'a pas

plûtôt touché à ces pierres, qu'elle s'éleve en une vapeur qui remplit la Cabane, & en augmente beaucoup la chaleur. Ils ſe jettent auſſi mutuellement de cette eau fraîche au viſage les uns des autres, pour s'empêcher de ſe trouver mal. En un inſtant leur corps ruiſſelle de toutes parts ; & quand leurs pores ſont bien ouverts, & que la ſueur eſt la plus abondante, ils ſortent tous en chantant, & courent ſe plonger dans la Riviere, où ils nagent & ſe débattent avec beaucoup de véhemence. Quelques-uns, les malades en particulier, ſe contentent de ſe faire arroſer d'eau fraîche. Il ſemble que le contraſte d'un chaud extrême avec le froid de l'eau, devroit les ſaiſir, & les faire mourir ; peut-être même qu'un honnête homme en mourroit ; mais ils ont pour eux l'expérience que cela leur fait du bien, ce qui vaut mieux que tous les raiſonnemens qu'on pourroit faire.

Herodot. Lib. 4. n. 73. & ſeq.

Il eſt aiſé de conjecturer de ce que Herodote raconte des Purifications des Scythes, qu'ils ſe faiſoient ſuer de la même maniere. Voici ce qu'il en dit. » Quand les Scythes ont enterré les morts, » ils ſe purifient, comme nous dirons. Premiere» ment ils ſe purgent la tête, & enſuite voici ce » qu'ils font au corps. Ils dreſſent trois morceaux » de bois, qui panchent les uns ſur les autres ; ils » arrangent à l'entour des couvertures de feutre, » & jettent des pierres ardentes dans une cuvette, » laquelle eſt au milieu de ces morceaux de bois,

& de ces couvertures de feutre. Or il croît parmi « eux une eſpece de chanvre, lequel eſt fort ſem- « blable au lin ..... Ils prennent la ſemence de « ce chanvre, & la mettent ſous cette machine « & ſous ces couvertures; & en même temps il « en ſort une odeur ſi excellente, qu'il ne ſe trouve « point chez les Grecs de ſi agréables caſſolettes. « Les Scythes ravis de cette odeur, s'écrient auſſi- « tôt comme ſaiſis d'étonnement, & cela leur ſert « de bain; car ils ne ſe lavent jamais le corps; « il n'y a que leurs femmes qui ſe baignent. «

On ne peut méconnoître dans cette deſcription la Cabane préparée pour la Süerie, & la maniere de ſüer avec les cailloux; mais Herodote a décrit cela à ſa façon; & il ne paroît guéres vraiſemblable que chez les Scythes, les hommes ne ſe baignaſſent jamais.

Les Lacédemoniens & les Luſitaniens ſe faiſoient ſüer de la même maniere, ainſi que Strabon nous l'apprend. « Les Peuples de Luſitanie, « dit-il, qui habitent ſur les bords du Duero, ont, « à ce qu'on aſſure, abſolument les mêmes coû- « tumes & les mêmes uſages qu'on obſerve à La- « cedemone. Ils ſe frottent d'huile deux fois le « jour; ils ſe font ſüer avec des pierres ardentes; « ils ſe baignent dans l'eau froide, & n'ont qu'une « ſorte de nourriture, vivant avec beaucoup de « frugalité. « Strabo, Lib. 3. p. 106.

L'uſage des bains chauds étoit très-frequent anciennement; les Grecs & les Romains avoient

beaucoup perfectionné la maniere de ſe faire ſüer, & d'aider la tranſpiration.

La Süerie eſt non ſeulement un remede chez les Sauvages de l'Amerique Septentrionale, mais elle eſt encore un uſage de civilité, & peut-être de Religion pour recevoir les Etrangers. Car, dès que l'Etranger eſt arrivé, & qu'il a un peu mangé de ce qu'on trouve d'abord à la main, tandis qu'on prépare une nouvelle chaudiere pour le régaler, & que d'autre part on dreſſe la Süerie, & qu'on fait rougir les pierres, on le fait aſſeoir ſur une natte propre; on lui deſchauſſe ſes ſouliers & ſes bas, & on graiſſe ſes pieds & ſes jambes; on le fait enſuite entrer dans la Süerie, & le maître de la Cabane qui l'a reçû, y entre avec lui. Là, comme dans un ſanctuaire de verité, ils traitent des affaires les plus ſecretes, il expoſe tous les motifs de ſon voyage, & il répond ordinairement avec aſſez de ſincerité à toutes les queſtions qu'on lui fait. Si l'on s'apperçoit qu'il mente, & qu'il déguiſe ſes ſentimens, ou la verité des faits ſur quoi on l'interroge, on ne fait point ſemblant de s'en appercevoir; la coûtume porte, qu'il n'en ſoit pas moins bien traité, moins careſſé, & cela n'empêche point qu'à ſon départ on ne le charge de préſens & de biens, comme ſi l'on avoit lieu d'être content de lui.

Les Sauvages font auſſi ſüer leurs malades avec le bois d'épinette, & d'autres branches de ſapinage qu'ils font boüillir dans une grande chau-

diere, dont ils reçoivent la vapeur de deſſus une eſtrade, ſur laquelle ils s'étendent.

En Amerique, tout comme ici, on fait plus de cas des remedes venus de loin, que de ceux qu'on a à la main, & qui paroiſſent trop vils, parce qu'ils ſont trop communs. C'eſt la même choſe du Médecin, que du remede; l'Etranger a toûjours la préference; on le croit plus habile ſans ſçavoir pourquoi; la prévention eſt pour lui, & cela ſuffit : c'eſt ſur ce principe que les Sauvages préferent un remede qui ait la grace de la nouveauté, à un remede uſité; & qu'ils employent préferablement les Médecins d'une autre Nation, que ceux de la leur. Ils ſe mettent volontiers entre les mains des Européans : ils ſe font ſaigner même ſans beſoin, & par compagnie : ils prennent par eſtime nos vomitifs & nos purgatifs; mais ils évanoüiſſent preſque, en voyant ce terrible appareil de ferrements dont on ſe ſert en Europe pour nous déchiqueter, & ils ne ſçauroient ſoûtenir l'idée de ces grandes inciſions que fait le biſtouri, dont ils n'aiment du tout point les operations.

Les Jongleurs & les Devins n'étant appellés que pour connoître les déſirs innés de l'Ame, pour juger des ſorts, & pour les ôter, doivent auſſi être regardés comme des Médecins d'un ordre ſuperieur aux Loix communes de la nature; auſſi n'eſt-ce point par elle qu'ils ſe gouvernent

Medecine par la Divination.

dans le genre des remedes qu'ils preſcrivent pour la guériſon de ces maladies extraordinaires. C'eſt l'eſprit avec qui ils prétendent avoir des communications, c'eſt leur caprice, leur imagination échauffée par l'enthouſiaſme qui les ſaiſit, ou qu'ils affectent, qu'ils conſultent plûtôt, que la proportion d'aucun remede convenable à l'état préſent du malade.

J'ai déja parlé fort au long, dans l'Article de la Religion, de ces Devins ou de ces Charlatans, leſquels, héritiers de ces malheureux reſtes d'un art infâme, qui a ſoûtenu long-temps le Paganiſme, & qui a ſéduit pendant tant de ſiecles la multitude des Nations, continuënt encore à tromper les hommes, en abuſant ou de leur confiance impie dans les opérations réelles des eſprits de ténebres, ou de leur ſotte crédulité dans leurs Miniſtres, qui les joüent par des preſtiges, & des tours de paſſe-paſſe. Laiſſant donc à chacun la liberté de porter ſur nos Jongleurs tel jugement qu'il lui plaira, je ne ferai que décrire la maniere dont ils s'y prennent pour guérir les malades, leſquels ſont aſſez malheureux pour paſſer par leurs mains.

Le Jongleur, avant que de commencer ſes operations, ſe prépare une Süerie telle que je l'ai décrite, ou une Cabane ſemblable de ſix ou ſept pieds de haut, laquelle répond à ce qu'on appelloit dans le Paganiſme *Adyta* ou *Penetralia*, qui étoient des lieux obſcurs & ténebreux, où l'on

rendoit

rendoit les Oracles. Il y a cette difference néanmoins entre la Süerie & cette Cabane, que celle-ci reçoit du jour par en haut, comme pour donner lieu à l'eſprit d'y entrer, au lieu que la premiere eſt entierement fermée. Le Jongleur ſe cache dans ce ſanctuaire avec ſon ſac, dans lequel, outre ſon tabac & ſa pipe, il porte toûjours ce que j'ai appellé ſon *Oïaron* & ſon *Manitou*, qu'on peut regarder comme ſes Taliſmans où réſide toute ſa vertu. Avec cela il compoſe ſouvent une eſpece de breuvage préparatoire pour ſe diſpoſer à recevoir l'impreſſion de l'eſprit, de la même maniere que la Pythie mâchoit le laurier avant que de conſulter Apollon, & de monter ſur le Trepied *

* Athenée, Liv. 2. dit, qu'on diſtinguoit deux ſortes de Trepieds; l'un étoit une coupe, & l'autre un chaudron, ou pour mieux dire, une eſpece de marmitte, dont la partie inferieure portoit ſur trois pieds. Ils ſervoient à mettre du vin. Ils étoient le prix des Vainqueurs dans les jeux dédiés à Bacchus, & ils convenoient à Apollon & à Bacchus: à Apollon, à cauſe de la certitude de certains de ſes Oracles: à Bacchus, parce que le vin fait dire la verité, & qu'on dit communément de ceux qui diſent vrai, qu'ils parlent *e Tripode*. Mais ce n'étoit pas-là le trepied Pythique; c'eſt ce que dit expreſſément Semus de Delos qu'Athenée cite en cet endroit.

Le même Auteur, Liv. 14. p. 937. parle d'une autre ſorte de Trepied qui étoit un inſtrument de Muſique, ainſi nommé, parce qu'il étoit fait ſur le modele du Trepied Delphique; il étoit de l'invention de Pythagore de Zacynthe. Mais, outre qu'il cite un Auteur, lequel dit, que cet inſtrument étoit un de ceux qu'on ne ſçavoit s'ils avoient jamais exiſté, ou qu'il avoit été ſi peu en vogue, qu'il étoit preſque entierement inconnu; la deſcription qu'en donne enſuite Athenée, eſt telle, qu'on n'en peut guéres tirer aucune connoiſſance de la forme du Trepied Pythien.

On voit des Trepieds dans les médailles & dans les monumens antiques. Ces Trepieds ſoûtien-

ſacré, ou plûtôt d'y entrer, & de s'y cacher. Car, quoique communément on regarde le Trepied Delphique comme une table ou un ſiége à trois ou même quatre pieds, ainſi que le dit Jamblique, je crois, ſelon les conjectures que j'en puis faire, que le Trepied ſacré étoit un Tabernacle, tel à peu près qu'Herodote a décrit la Süerie des Scythes, compoſé de trois piéces qui ſe réüniſſent d'ordinaire une eſpece de labrum ou de cuvette, deſtinée aux Eaux Luſtrales, ou bien à recevoir les Libations; car on voit ſouvent un Sacrificateur ou un Empereur, tenant la Patere inclinée ſur le Labrum. Ce n'étoit pas non plus le Trepied Pythique; & quoiqu'il pût ſervir à la Divination & aux Augures, il eſt évident que ce n'étoit pas celui qui ſervoit à la Pythie.

Le Trepied de la Pythie étoit un petit ſiége à trois pieds, ou même à quatre, ſelon Jamblique. Quelques-uns croyent que c'étoit une table à trois pieds ſur laquelle elle montoit. Quelques autres diſtinguent deux choſes dans le Trepied. La premiere, c'eſt le Trepied même, c'eſt-à-dire, ce qui ſoûtenoit quelque autre choſe, deſtiné à la couvrir. La ſeconde, c'eſt ce qu'on appelloit *Cortina*. Or ils diſent que *Cortina* étoit une table, ſur laquelle la Pythie montoit ou s'aſſeioit, ce qui ne convient guéres à l'état d'une perſonne qui entroit dans l'enthouſiaſme. Cette Table, ajoûtent-ils, étoit ronde. Pour prouver cette forme circulaire, ils citent Ennius, qui appelle la voûte du Ciel *Cortinam Cœli*, & Severe qui appelle *Cortinam Theatri*, le ſommet du Théatre fait en rotonde, convexe en dehors, & concave en dedans. Or ſi cela eſt, on doit conclure de cela même, que ce qu'on appelloit *Cortina*, n'étoit point une Table ſur laquelle on pût s'aſſeoir; mais un couvercle, & quelque choſe fait en forme de voûte. Or tout cela revient à ce que j'ai dit de la Cabane de nos Jongleurs; ainſi le Trepied ne ſera autre choſe que les bois que l'on dreſſe, qui ſont le corps de l'édifice, & qui ne ſont deſtinés qu'à ſoûtenir les peaux dont on doit les couvrir, *ipſum ſuſtentaculum cui imponebatur Cortina*, comme le dit Fabri: & on expliquera ce terme *Cortina* par le terme *Operculum*, dont Pline s'eſt ſervi pour l'expliquer; & par celui d'*Aulæa*, des Tapiſſeries, mais des Tapiſſeries faites de cuir, ſelon l'explication qu'en donne S. Iſidore. *Cortinæ ſunt Aulæa, id eſt vela de pellibus, dicta à cortis.*

ſoient par le haut, & s'écartoient par en bas, qu'on couvroit enſuite de peaux, de voîles, ou de tapiſſeries, ce qui lui fit donner par les Latins le nom de *Cortyna* une Courtine.

Le Jongleur ainſi préparé, commence à agiter la Tortuë qu'il tient à la main, & à chanter pour invoquer l'eſprit, qui lui fait ſentir ſa préſence, comme il le faiſoit autrefois par un vent impétueux, un mugiſſement de la terre, & une agitation violente du Tabernacle où il eſt enfermé. Le Pere le Jeune ayant ſuivi les Sauvages Micmacs à la chaſſe, fut préſent à une de ces actions. Il dit, qu'il ſe perſuada d'abord que c'étoit le Jongleur qui ébranloit cette Cabane; que néanmoins cela ne laiſſoit pas de lui cauſer une extrême ſurpriſe, ayant vû de jeunes gens ſüer, en la dreſſant, de la fatigue & de la peine qu'ils prenoient pour l'affermir; & que d'ailleurs il ne pouvoit pas comprendre comment un homme ſeul pouvoit l'agiter ſi violemment & ſi longtemps, & qu'il pût avoir aſſez de force pour reſiſter à ce travail. Mais il ajoûte, que des Sauvages lui parlant à cœur ouvert, l'avoient aſſuré que le Jongleur n'y avoit aucune part: que l'édifice étoit quelquefois ſi ſolide, qu'à peine un homme pouvoit-il l'ébranler, & que lorſqu'il paroiſſoit le plus puiſſamment ſecoüé, que le ſommet du Tabernacle plioit juſqu'à terre, on en voyoit ſortir par en bas les bras & les jambes du Jongleur, de ſorte qu'il étoit évident qu'il n'y touchoit pas.

Relation de la Nouvelle France pour l'an 1634.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt alors que le Jongleur entre dans cet enthouſiaſme, & dans ces ſymptomes de fureur divine, que les Payens voyoient dans leurs Pythies, dans leurs Sibylles & dans leurs Devins; c'eſt alors qu'il fait tous les prodiges, ou tous les preſtiges, dont il ébloüit les yeux des Spectateurs, qui les attribuënt à la puiſſance de l'eſprit étranger, lequel anime tous ſes reſſorts, & qui agit par ſon organe. C'eſt auſſi au plus fort de ces agitations qu'il prononce ſur l'état du malade, & ſur les remedes qui lui conviennent.

Ces remedes ſouverains pour rendre la ſanté, ſont des feſtins à chanter & à manger, des danſes de pluſieurs ſortes; une ſur-tout où ils s'entrejettent des ſorts comme pour ſe faire mourir, & où l'on en voit pluſieurs qu'on croiroit verſer quantité de ſang par le nez & par la bouche; ce ſont des jeux de plat, de croſſe & des pailles: la fête de l'Onnonhouarôri ou de la folie, & d'autres choſes ſemblables, qui, tout extravagantes qu'elles ſont, dès que le Jongleur a prononcé, ſont ſur le champ executées avec tant d'exactitude & de ponctualité, que quelque extraordinaire que ſoit la choſe qu'il demande, tout eſt en mouvement pour la trouver, & que la ſeule déciſion du Jongleur fait agir quelquefois pluſieurs Villages enſemble.

Le malade, qui ordinairement a plus beſoin de repos que de tout le reſte, eſt expoſé pendant

cette cruelle cérémonie; quelque longue qu'elle puiſſe être, a tout le bruit de ces Bacchanales, dont le ſeul étourdiſſement qu'elles lui cauſent, ſeroit capable de le faire mourir. C'eſt peu de choſe encore que le bruit, ces pauvres malheureux ſont à la diſcrétion de ces Empyriques, qui les ſoufflent, qui les ſuçent, qui les preſſent avec une violence frenetique dans les parties du corps où ils ſouffrent le plus de mal, de ſorte qu'ils ont plus l'air & l'action de Bourreaux, que de Médecins. Quelquefois ils les font entrer dans la Süerie avec eux : d'autrefois ils les font danſer & joüer : ſouvent ils les promenent à pas lents au milieu des braſiers des Cabanes, ſans que le feu les endommage en aucune maniere : enfin ils les fatiguent de telle ſorte, qu'ils ſont plus malades d'avoir été jonglés, que de leur maladie même.

On attend du Jongleur, qu'il déclare celui qui a donné le maléfice, qu'il découvre en quoi il conſiſte : qu'il pronoſtique ſur l'état de la maladie, & s'il ſe peut qu'il la guériſſe.

Il eſt aſſez facile à ceux de la Nation de prononcer ſur l'Auteur du mal. Ils n'ont qu'à nommer quelque perſonne de celles qui ont mauvaiſe réputation, & qui ſont odieuſes ou ſuſpectes. Qui que ce ſoit qu'ils déſignent, parmi ceux ou celles de ce caractere, ils ſont aſſurés d'être crûs, & de faire plaiſir au public. Un Jongleur étranger devroit être un peu plus embarraſſé ; mais il

a ſoin de s'informer auparavant en ſecret. Sans prendre même tant de précautions, il eſt toûjours bien inſtruit par un aſſez bon nombre de gens, qui lui communiquent leurs ſoupçons, & qui ſont enſuite aſſez ſots pour croire qu'il a deviné, ou aſſez habiles pour en faire ſemblant.

Il eſt encore plus aiſé au Jongleur de découvrir le ſort, & de le montrer. Il n'a qu'à le préparer d'avance lui-même, & à le cacher où bon lui ſemble. Le plus ſouvent néanmoins il le tire du corps du malade. Ce ſeront tels ſignes qu'il lui plaira, de petits oſſemens, des cheveux, des morceaux de fer ou de cuivre qu'il inſere dans ſa bouche, & qu'il en retire habilement, après avoir mordu le malade juſqu'à lui faire perdre connoiſſance; enſuite dequoi il feint de l'avoir fait ſortir de la playe, & eſt aſſez heureux pour perſuader à ce miſerable qu'il lui a fait un grand bien. S'il lui a donné quelque vomitif propre à lui faire rendre juſqu'aux entrailles; qu'il en ſorte quelques grumaux de ſang, quelques matieres noires ou purulantes: c'eſt-là qu'eſt l'Otkon, l'eſprit ou le ſort qui le tuoit. Il le montre avec joye, & s'applaudit d'avoir vaincu un ſi cruel ennemi.

Le Pronoſtic eſt plûtôt heureux que malheureux, & laiſſe toûjours entrevoir de grandes eſperances. Le malade, après cela, n'a qu'à crever, c'eſt pour ſon compte. Le Jongleur à mille raiſons pour ſortir d'intrigue. Il n'en perd point ſon

crédit, & il n'en eſt pas moins bien payé. C'eſt, ou le charme, qui étoit au-deſſus des remedes, ou quelque choſe d'eſſentiel que le Jongleur avoit preſcrit à quoi l'on a manqué. Enfin c'eſt toûjours le mort qui a tort, & la malheureuſe deſtinée de ces pauvres infortunés, qui expirent quelquefois dans le temps même qu'on pronoſtique leur guériſon, ne peut point détromper ces Peuples aveuglés, que le Démon tient dans ſon eſclavage. Ils ont toûjours leur confiance dans leurs faux Prophetes, quoique mille expériences deuſſent leur avoir appris qu'on ne guérit point entre leurs mains; qu'il n'y a rien de moins ſolide pour l'ordinaire que leurs prédictions; & que ſouvent même elles ſe combattent & ſe contrediſent, lorſqu'il y a pluſieurs Jongleurs enſemble, ou du moins qu'elles ſont auſſi enveloppées, que l'étoient les Oracles que les faux Dieux rendoient par la bouche de leurs Devins & de leurs Pythoniſſes.

Lorſque les Caraïbes ont recours à leurs Devins, ils accompagnent toûjours cette cérémonie du ſacrifice fait au Démon, dont j'ai déja parlé dans l'Article de la Religion. » Il faut, avant » toutes choſes, dit le Miniſtre Rochefort, que la » Caſe, en laquelle le Boyé doit entrer, ſoit bien » nettement préparée: que la petite table, qu'ils » nomment *Matoutou*, ſoit chargée de l'*Anakri* » pour *Maboya*, c'eſt-à-dire, d'une offrande de » Caſſave & d'Ouicou pour l'Eſprit malin, & »

Rochefort, Hiſt. Morale des Antilles, Liv. 2. c. 24.

» même des prémices de leurs jardins, ſi c'eſt la
» ſaiſon des fruits. Il faut auſſi qu'il y ait à l'un
» des bouts de la Caſe, autant de petits ſiéges,
» qu'il doit ſe trouver de perſonnes à cette déteſ-
» table action.

» Après ces préparatifs, le Boyé, qui ne fait
» jamais cette œuvre de ténébres que pendant la
» nuit, ayant ſoigneuſement fait éteindre tout le
» feu de la Caſe & des environs, entre dans cette
» obſcurité, & ayant trouvé ſa place à l'aide de
» la foible lueur d'un bout de tabac allumé qu'il
» tient en ſa main, il prononce d'abord quelques
» paroles barbares : il frappe enſuite de ſon pied
» gauche la terre à pluſieurs repriſes, & ayant mis
» en ſa bouche le bout de tabac qu'il porte en ſa
» main, il ſouffle cinq ou ſix fois la fumée qui
» en ſort, puis froiſſant entre ſes mains le bout
» de tabac, il l'éparpille en l'air. Et alors le Dia-
» ble évoqué par ces ſingeries, ébranlant d'une
» furieuſe ſecouſſe le faiſte de la Caſe, où exci-
» tant quelque autre bruit épouventable, compa-
» roît auſſi-tôt, & répond diſtinctement à toutes
» les demandes qui lui ſont faites par le Boyé.

» Si le Diable aſſure, que la maladie de celui
» pour lequel il eſt conſulté, n'eſt pas mortelle,
» pour lors le Boyé, & le fantôme qui l'accom-
» pagne, s'approchent du malade pour l'aſſurer
» qu'il ſera bien-tôt guéri : & pour l'entretenir
» dans cette eſperance, ils touchent doucement les
» parties les plus douloureuſes de ſon corps, & les

ayant.

ayant un peu preſſées, ils feignent d'en faire « ſortir des épines, des os briſés, des éclats de « bois & de pierre, qui étoient, à ce que diſent ces « malheureux Médecins, la cauſe de ſon mal. Ils « humectent auſſi quelquefois de leur haleine la « partie débile, & l'ayant ſuçée à pluſieurs re- « priſes, il perſuadent au patient, qu'ils ont par « ce moyen attiré tout le venin qui étoit en ſon « corps, & qui le tenoit en langueur. Enfin pour « la clôture de tout cet abominable myſtere, ils « frottent tout le corps du malade avec le ſuc du « fruit de *Junipa*, qui le teint d'un brun fort obſ- « cur, & qui eſt comme la marque, & le ſceau de « ſa guériſon. «

Celui qui croit avoir été guéri par un ſi dam- « nable moyen, a coûtume de faire en reconnoiſ- « ſance un grand feſtin, auquel le Boyé tient le « premier rang entre les Conviés. Il ne doit pas « oublier l'*Anakri* pour le Diable, qui ne manque « pas de s'y trouver; mais ſi le Boyé a recuëilli « de la communication qu'il a euë avec ſon Dé- « mon, que la maladie eſt à la mort, il ſe con- « tente de conſoler le malade, en lui diſant, que « ſon Dieu, ou pour mieux dire, ſon Diable fa- « milier, ayant pitié de lui, le veut emmener en « ſa compagnie, pour être délivré de toutes ſes « infirmités «

La maniere de guérir par la Divination, eſt abſolument répanduë chez toutes les Nations de l'Amerique, qui, comme nous l'avons dit, ont

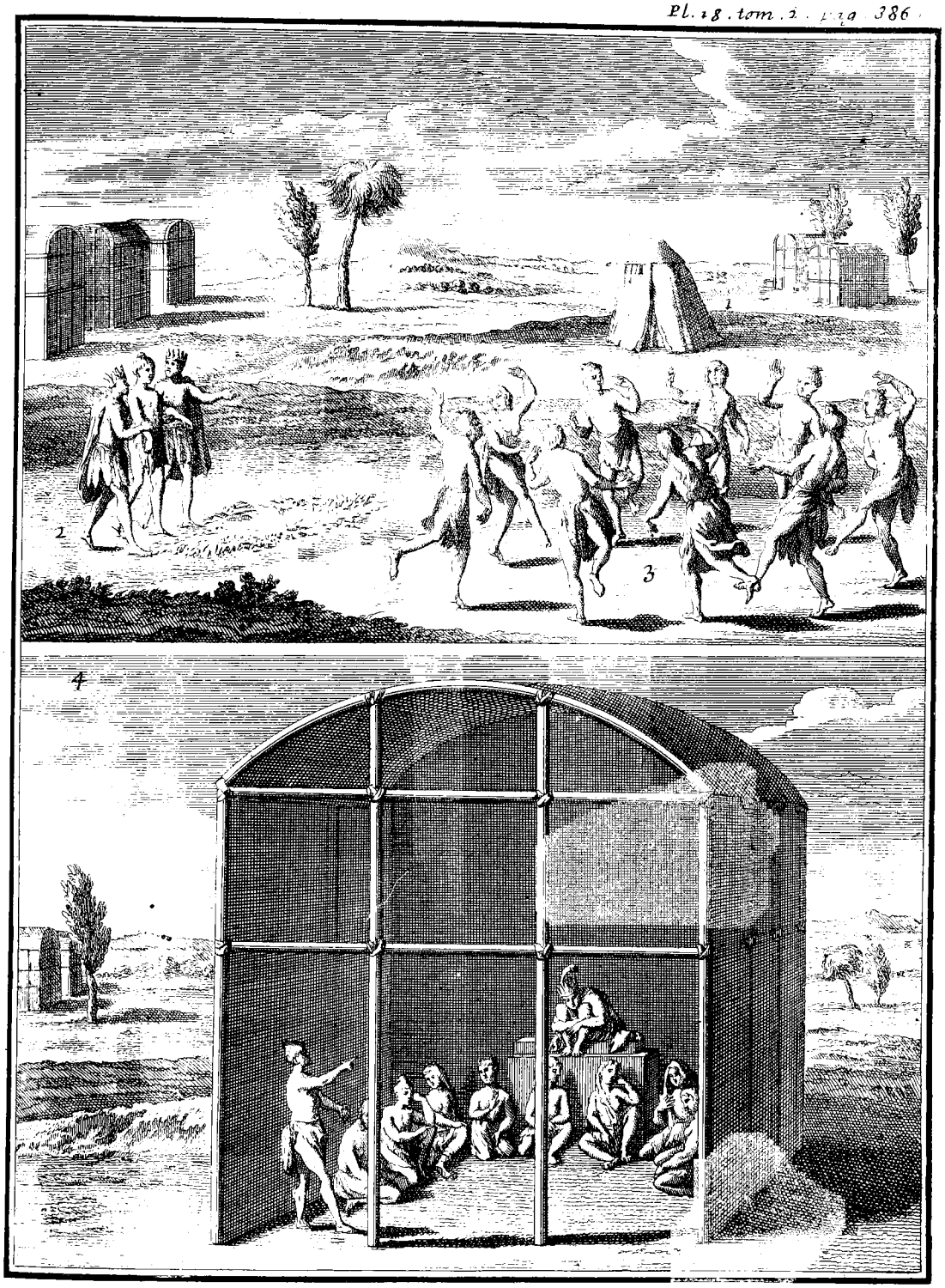
toutes leurs Devins ou leurs Charlatans. La méthode peut être differente chez les divers Peuples quant aux circonſtances ; mais elle eſt la même quant à la ſubſtance, & quant au fonds.

Les malades ſont aſſez ſoignés pendant qu'on eſpere, & qu'on a interêt de les guérir ; mais ils ſont abandonnés avec trop de facilité dès qu'on commence à perdre eſperance. J'en ai ſauvé un deux fois dans le danger où il étoit de mourir, la premiere fois de froid, & la ſeconde de faim, ſi par bonheur pour lui je n'euſſe été appellé, & ſi je n'euſſe pourvû à ces deux beſoins, de la maniere que je jugeai lui être plus convenable.

MORT,

SEPULTURE ET DEÜIL.

A L'approche de ces derniers momens conſacrés par la pieté de tous les ſiecles, & par les vœux que chacun formoit de mourir entre les mains des perſonnes qui leur étoient les plus cheres ; qui recuëilliſſent leurs derniers ſoûpirs, & qui leur fermaſſent les yeux, la pieté des Sauvages ſe ſignale auſſi ; mais la ſotte crainte qu'ils ont de ne pouvoir pas bien fermer les yeux & la


2
3
4

bouche à leurs malades, & qu'ils n'en reſtent défigurés après leur mort, rend leur pieté cruelle pendant qu'ils ſont à l'agonie. L'attention qu'ils ont à leur rendre ces devoirs, hâte la mort à pluſieurs, ſans que leur tendreſſe en ſoit allarmée, parce qu'ils n'en eſperent plus rien, ou même parce qu'ils croyent abreger leurs douleurs. J'ai eu quelquefois de la peine à arrêter des meres, qui ſe rendoient ainſi les homicides de leurs enfans, que je ne pouvois pas croire qu'elles n'aimaſſent extrêmement.

A tout ce que j'ai déja dit du ſentiment des Ameriquains ſur l'immortalité de l'Ame, je crois devoir ajoûter comme une nouvelle preuve tout ce qu'ils ont coûtume de pratiquer envers leurs morts. Le détail que j'en vais faire, ſera une eſpece de démonſtration plus que ſuffiſante d'une opinion, qui ayant été reçûë de tous les Peuples les plus barbares, ne devroit point trouver de contradicteurs. Mais la corruption du cœur eſt venuë à un tel excès, qu'elle fait regarder aux hommes vicieux comme vrai, ce que leur dépravation leur fait ſouhaiter pour joüir plus en paix de leurs vices : rien n'autoriſant plus la licence, que la perſuaſion où ils veulent être que tout périt avec le corps ; car alors ils croyent pouvoir ſatisfaire leurs paſſions ſans remords, & ils ſe flattent qu'ils n'ont point à craindre d'être punis dans l'Eternité, ſelon la juſte meſure de leurs crimes.

Non ſeulement les Ameriquains conviennent avec tous les autres Peuples plus connus dans les honneurs qu'ils rendent aux morts, & dans les motifs qui les leur font rendre; mais ils ſont encore ſi conformes en ce point aux uſages des Anciens, que je me trouve ici très-embarraſſé de l'ordre que je dois donner à ma Relation par la multitude des autorités qui font ſentir cette convenance, & qui doivent naturellement produire de la confuſion.

C'eſt pour tâcher d'éviter cette confuſion, que je vais raconter ſimplement ce qu'ils ont coûtume de pratiquer en ces occaſions, me contentant de m'étendre un peu plus ſur quelques points principaux qui méritent le plus d'attention.

Premiers ſoins rendus au Cadavre.

Après que le malade a rendu le dernier ſoûpir, on donne les premiers ſoins au Cadavre pour le préparer à la ſepulture. Chaque Cabane en a une autre, où ſont ſes Libitinaires & ſes Pollincteurs, * c'eſt-à-dire, ceux qui prennent ſoin de leurs morts; & ce ſont d'ordinaire, à ce que je crois, les Cabanes qui ont des alliances avec celles du défunt. Ceux donc qui doivent être employés à un ſi triſte miniſtere, étant avertis au moment de la mort, ou étant même déja rendus & diſpoſés avant qu'il ait expiré, lavent le corps, le graiſſent de leurs huiles, lui peignent le vi-

* Servius 9. Æneid. Pollinctores dictos ſcribit, quod mortuis os Polline oblinirent, ne livor appareret extincti.

ſage & la tête, ce qui leur fit autrefois donner le nom de Pollincteurs à *Poliendo*, ou bien à *Polline*, d'une ſorte de pâte ou de fard qu'on employoit, pour empêcher qu'on ne vit ſur leur viſage les horreurs de la mort. Ce fard n'étoit autre choſe que les couleurs dont les Sauvages ſe peignent encore, ainſi que je l'ai vû moi-même ſur les Urnes cineraires, que Monſeigneur le Cardinal Gualterio conſerve dans ſon riche Cabinet. Ils habillent enſuite le Cadavre de pied en cap, l'ornent de ſes colliers & de ſes differens atours; & après l'avoir mis dans la ſituation où il doit être dans le Tombeau, & l'avoir enveloppé d'une belle robbe de fourrure toute neuve, on l'éleve ſur une Eſtrade, où il eſt expoſé juſqu'au jour deſtiné à la ſepulture.

Maniere ſinguliere d'embaumer les corps.

Quelques Peuples de l'Amerique Septentrionale ont trouvé le moyen de préſerver de la corruption les corps de leurs Chefs, & des perſonnes les plus conſiderables de leur Nation, ſans y employer les baumes & les aromates qui étoient en uſage chez les Orientaux, & qui ont rendu les Mumies d'Egypte ſi célebres. Ils écorchent habilement le Cadavre, après en avoir fendu la peau tout le long du dos; ils décharnent les os proprement ſans toucher aux jointures qui en ſont les liaiſons, pour laiſſer le ſquelette dans ſon entier. Ces os ayant été ſéchés pendant quelque temps, on les renferme de nouveau dans leur

propre peau qu'on a eu ſoin d'adoucir & de préparer, & on la recout en y inſerant du ſable fin, qui en remplit tous les vuides, de maniere qu'il ne paroît pas qu'on y ait touché. On porte enſuite ces corps ſur une Eſtrade, élevée au fonds de la Cabane, qui leur ſert de Temple. On met aux pieds du corps, dans des corbeilles bien fermées, les chairs qu'on a fait ſécher & boucanner à la fumée ou à l'air : & la Garde qui veille à la conſervation du feu ſacré, veille auſſi à la conſervation de ces corps.

Gomara, Lib. 3. cap. 18.

Pietr. Martyre, Sommario dell India F. 12. Nelle Racolte di Ramuſio, tom. 3.

Dans les Indes Eſpagnoles les Sauvages faiſoient boucanner les corps de leurs Caciques. Ils les étendoient ſur des treillis de bois, & les faiſoient ſécher à un feu lent. Les chairs & les graiſſes s'évaporoient à ce feu par la tranſpiration ; & quand il ne reſtoit plus que la peau ſur les os, ils les portoient dans leurs Temples, où ils les conſervoient avec beaucoup de ſoin & de reſpect. C'eſt ſans doute de cette maniere qu'on conſervoit auſſi les corps des Incas du Pérou, & des perſonnes dévoüées, qui ſe faiſoient mourir avec lui.

Gonzales d'Oviedo, Sommario del Hiſt. del India, cap. x. Nelle Racolte di Ramuſio, tom. 3.

Pluſieurs Peuples de l'Antiquité, outre les Egyptiens & les Ethiopiens, avoient leurs manieres de deſſécher les corps, & de les embaumer, que les Auteurs ne nous détaillent pas aſſez. Celle que je viens de décrire, ſe pratiquoit dans la Virginie, dans la Floride, chez les Natchez, chez les Oumas, chez quelques autres Peu-

ples de la Louiſiane, & des Indes Eſpagnoles, qui ont un Etat Monarchique, & des Chefs abſolus. Pour ce qui eſt des Hurons & des Iroquois, qui ſont plus Républiquains, je n'ai pas lû, ni oüi dire, qu'ils ayent jamais mis cette diſtinction entre leurs Chefs & le commun Peuple.

Le corps étant habillé & placé, les larmes & les plaintes qu'on avoit été obligé de contraindre juſqu'à ce moment, commencent alors avec ordre & en cadence. Une Matrone qui tient lieu en cette occaſion, de ce que les Romains appelloient *Præfica*, ou la Pleureuſe, * entonne la premiere le branſle, que toutes les autres femmes ſuivent, en gardant la même meſure, mais y appliquant differentes paroles qui conviennent à chaque perſonne, ſelon les differens rapports de parenté ou d'affinité qu'elles ont avec le mort. Cette muſique dure ainſi pendant quelque temps; après quoi l'un des anciens impoſe ſilence, & tout ceſſe dans l'inſtant, en ſorte qu'on n'entend plus aucune plainte. Nénies & maniere de pleurer les Morts.

Cette maniere de pleurer avec art & avec méthode, mérite une conſideration particuliere, parce qu'elle peut ſervir à nous faire entendre ce que c'étoit que les Nénies des Anciens, & ce

* *Calepinus. Præfica.* Præfica mulier in funere conducta ad lamentabilem cantum, quæ cæteris modum plangendi oſtendit, & fortia defuncti facta laudat. Ita dicta, quaſi in hoc ipſum præfecta.

que les Auteurs ont voulu nous ſignifier par ces mots, *facere leſſum.*

Gruther, de funerib. Lib. 1. cap. 14.

Gruther dit, que les plus ſçavans hommes de l'Antiquité ayant douté de la ſignification de ces termes, ce ne doit point être un ſujet de honte pour lui de l'ignorer. Il cite en effet un paſſage de Ciceron, lequel à l'occaſion de ces paroles des Loix de Solon, qui avoient été tranſportées dans les douze Tables, *mulieres genas ne radunto, neve leſſum funeris ergo habento*, dit, » que les an-» ciens Interpretes Sextus Ælius & L. Acilius » avoient avoüé qu'ils ne les entendoient pas ; » mais qu'ils imaginoient que ce pouvoit être une » maniere d'habit de deüil. Lélius, continuë ce » grand Orateur, a cru que le Leſſus étoit une » ſorte de lamentation, ainſi que le mot le porte, » ce que je crois, ajoûte-t'il, d'autant plus vrai-» ſemblable, que c'eſt cela même que Solon dé-» fend.

Cicero 2. de Legib.

Gruther, ibid.

Gruther embraſſant enſuite le ſentiment de Ciceron, le confirme par un paſſage de Plaute, où il eſt dit, que Thetis fit le Leſſus à ſon fils Achille par ſes lamentations : *Thetis quoque etiam lamentando Leſſum fecit filio.* Enfin il ajoûte, & finit, en diſant, que de ſon temps, encore en vieux langage Champenois, on appelloit *une Leſſe* du mot *Leſſus*, le triſte ſon des cloches qui annoncent le trépas, & ſemblent pleurer les morts. On appelle auſſi *un Lay* dans nôtre vieux Gaulois, le ton plaintif, & les chants funeraires.

Plautus in Trucul.

L'Eſcarbot

L'Eſcarbot nous fournit des exemples modernes de ces lamentations muſicales uſitées en quelques Provinces de France. Car après avoir rapporté ce que l'Hiſtoire nous apprend de l'uſage des Egyptiens & des Pleureuſes Romaines, il continuë ainſi : » Chacun ſçait que les femmes « de Picardie lamentent leurs morts avec de gran- « des clameurs ..... Les femmes de Bearn ſont « encore plus plaiſantes ; car elles racontent par « un jour tout entier toute la vie de leurs maris. « La mi amou la mi amou, cara rident œil de « ſplendou, cama leugé, bet danſadou, lomé ba- « lem balem, lomé ſourbat, mati de pes fort « tard cougat, & choſes ſemblables : C'eſt-à-dire, « mon amour, mon amour, viſage riant, œil de « ſplendeur, jambe légere & beau danſeur, le « mien vaillant, le mien éveillé, matin debout, « fort tard au lict, &c. « Il cite encore Jean de Lery, qui raconte la même choſe des femmes de Gaſcogne, & qui en rapporte ces paroles. « Yere yere, o le bet Renegadou, o le bet Jou- « gadou quére ! C'eſt-à-dire, helas ! helas ! ô le « beau Renieur, ô le beau Joüeur qu'il étoit. « Les femmes de Bearn & de Gaſcogne doivent avoir retenu cet uſage des anciens Celtes Iberiens, dont il eſt probable que les Peuples de ce païs-là tirent leur origine.

Hiſt. de la Nouv. France, 3. part. ch. 26.

Hiſt. de l'Ameriq. ch. 19.

Ces lamentations cadencées étoient quelquefois appellées ſimplement Chanſons, de l'eſpece de celles qu'on nommoit *Threni*, parce qu'elles

étoient telles que ſont les lamentations de Jerémie. Quelquefois elles étoient nommées Ejulations ou Hurlements, parce que le ton en étoit ſi douloureux, qu'il approchoit fort des hurlemens des Loups. C'eſt ainſi qu'Homere dans ſon Odyſſée, a expliqué les regrets de Penelope ſur l'abſence de ſon fils Telemaque, par le terme Ὠλόλυξε, *ejulavit*. Le Poëte dit, que Penelope ayant fait un ſacrifice, & s'étant retirée dans ſon appartement, ſe prit à hurler en pleurant ſon fils. C'eſt auſſi à quoi les Prophetes font alluſion, quand, prévoyant les malheurs à venir, ils exhortent les Filles de Sion à hurler. Le terme *ululare* vient très-frequemment dans les ſaintes Ecritures. Enfin on les appelloit ſimplement des Pleurs, à cauſe de leur uſage & de leur fin. Ezechiel parlant de ces femmes qu'il avoit vû idolatrer dans le Temple, & chanter des airs lugubres à l'honneur d'Adonis, dit qu'elles pleuroient Adonis, *plangentes Adonidem*. On doit expliquer ainſi les pleurs des femmes Egyptiennes ſur leur Dieu Apis, auſſi-bien que ceux des femmes de Lybie, à qui Herodote dit, qu'on attribuoit l'origine de ces ſortes de Nénies dans les Temples, parcequ'elles s'en acquitoient excellemment bien.

Homer. Odyſſ. Lib. 4. v. 767.

Ezech. cap. 8. v. 14.

Herodot. Lib. 4. n. 189.

Il eſt à remarquer, qu'il n'y a que les femmes à qui ces Nénies ſoient attribuées. Les hommes les regardent comme indignes d'eux, & contraignent leur douleur au-dedans de leur cœur, tenant leur tête baiſſée & enveloppée de leur

robe, ſans dire mot, & ſans faire le moindre éclat. Il ſemble que cela a été ainſi dans tous les temps. La Loy de Solon, qui interdit les Ejulations, ne regarde que les femmes. Jaſon, pour exprimer la douleur qu'on doit avoir de l'abſence des Argonautes dans leurs familles, ne parle que de leurs Meres & de leurs Epouſes. « Nos Meres, dit-il, & nos Epouſes ſont à préſent aſſiſes ſur « le rivage, & font pour nous le Leſſus, comme « ſi nous étions morts. « C'eſt Thetis, c'eſt Penelope, qui pleurent ainſi leurs enfans. On ne lit pas la même choſe des hommes. Apoll. Rhod. Lib. 5. v. 993.

Les hommes pleurent cependant leurs morts, mais d'une maniere noble, & qui n'a rien de foible, comme ils ont coûtume de faire dans leurs feſtins, lorſqu'ils chantent leur chanſon de mort, & qu'ils danſent l'*Athonront*, ce qu'ils appellent auſſi pleurer. Il eſt vrai que, quand ils chantent dans les feſtins pour pleurer leurs morts, leurs chants & leur cadence ont quelque choſe de plus lugubre, que leurs feſtins à chanter ordinaires.

Macrobe * rend raiſon de l'Inſtitution de ces chants funeraires; & il dit, que le motif qu'ont eu les Nations de les mettre en uſage, a été la perſuaſion intime où elles étoient, que les ames Macrob. in ſomnium Scip. Lib. 2. cap. 3.

* *Macrob. in ſomnium Scip. Lib. 2. cap. 3.* Mortuos quoque ad ſepulturam proſequi opportere cum cantu plurimarum gentium vel Religionum inſtituta ſanxerunt, perſuaſione hâc, quia poſt corpus, animæ ad originem dulcedinis muſicæ (id eſt ad Cœlum) redire credantur.

en ſe ſéparant de leurs corps, remontoient au Ciel, où eſt l'origine de la muſique, & de cette harmonie charmante qui fait leur félicité, & dans laquelle conſiſte la beauté de cet Univers, ainſi que nous avons déja remarqué, que c'étoit l'idée commune des Payens.

Comme la danſe fait partie de cette harmonie, & qu'ils ſuppoſoient que les Corps céleſtes, que les eſprits qui les font mouvoir, & que les ames des hommes qui remontent à leurs Spheres, ſont toûjours dans le mouvement d'un bal perpetuel, il ne faut pas être ſurpris que les Anciens, ainſi que les Sauvages de nos jours, ayent eu auſſi des danſes thréniques, & qu'ils ayent honoré leurs morts en danſant, comme ils le faiſoient en chantant. Je me contenterai de citer, pour prouver cet uſage des Anciens, & ſur-tout des Orientaux, ce qu'Ammian Marcellin * rapporte des devoirs funebres qu'on rendit à Grumbates Roy des Chioniens, & Prince Royal de Perſe, fils de Sapores. » Pendant l'eſpace de ſept jours, dit-il, tous les » hommes ſans exception, diſtribués par diverſes » troupes, paſſerent le temps à des feſtins funeraires, faiſant des lamentations ſur ce jeune

n. Lib.

* *Ammianus Marcellin. Lib. xix. cap. 1.* Per dierum ſpatium ſeptem, viri quidem omnes per contubernia & manipulos Epulis indulgebant ſaltando, & cantando triſtia quædam genera Næniarum, regium juvenem lamentantes. Feminæ verò miſerabili planctû, in primævo flore ſucciſam ſpem gentis ſolitis fletibus conclamabant; ut lachrymare cultrices Veneris ſæpè ſpectantur in ſolemnibus Adonidis ſacris, quod ſimulachrum aliquod eſſe frugum adultarum Religiones myſticæ docent.

Prince, en danſant & en chantant une ſorte de « Nénies, dont le ton étoit fort lugubre. Les fem- « mes de leur côté, pénetrées de douleur de voir « leur eſperance tomber comme une fleur coupée, « lorſqu'elle commence à s'épanoüir, faiſoient « retentir l'air de pitoyables cris, ſemblables à ces « femmes dédiées aux myſteres de Venus, lorſ- « qu'elles pleurent la mort d'Adonis, &c. «

Les premieres lamentations n'ont pas plûtôt ceſſé, qu'un de ceux de la Cabane ſe détache pour donner avis au Chef de la Tribu, de la perte qu'ils viennent de faire. Celui-ci prend ſoin de faire publier la mort dans tout le Village. Il députe en même temps dans les Villages voiſins où le défunt avoit des alliances; & ſi c'eſt un Chef, on fait, autant qu'on peut, avertir tous ceux de la Nation, afin qu'on vienne de toutes parts lui rendre les derniers devoirs.

Cependant on frappe ſur les écorces, & l'on fait beaucoup de bruit, afin d'obliger l'ame du défunt de s'éloigner de ſon corps, & de ſe rejoindre à ſes Ancêtres. J'ai déja remarqué dans l'Article de la Religion, que c'étoit un uſage de l'Antiquité, en particulier à Lacédemone à la mort des Rois, de faire retentir de toutes parts leurs Cymbales d'airain, auſquelles ils attribuoient la vertu d'éloigner les Spectres, les Manes, & les mauvais génies.

Les parens & les amis du défunt étant avertis de ſon décès, ſe rendent [illegible] Cabane, où cha-

cun ſe place ſans rien dire. L'Aſſemblée étant formée, cette Matrone, que j'ai appellée du nom de *Præfica*, ou la Pleureuſe, entame alors un diſcours pour raconter, dans le dernier détail, tout ce qui s'eſt paſſé à l'égard du mort, depui les premiers ſymptomes de ſa maladie juſqu'au moment de ſon trépas. Ce diſcours fini, les pleurs recommencent, & toutes les femmes, tant celles de la Cabane, que celles qui ſe trouvent préſentes, accompagnent leur muſique de véritables larmes que les femmes ont toûjours de commande. Ces pleurs ſont interrompus par quelqu'un des Chefs, ou des Conſiderables, lequel impoſe ſilence pour faire un autre diſcours, qui ſert d'Oraiſon funebre, & qui roule ſur les fables de leur Religion, ſur les faits héroïques de leurs Ancêtres, ſur les éloges du mort, & ſur les motifs que doivent avoir les parens pour ſe conſoler de ſa perte. Ces diſcours, quoique ſans art, ne manquent point d'une certaine éloquence naturelle & pathétique, qui met dans tout ſon jour les belles qualités du défunt, & où l'on n'omet aucune des conſiderations propres à tempérer la douleur des aſſiſtans, & principalement de ceux qui y prennent le plus grand interêt.

Cette Aſſemblée, laquelle eſt comme generale, étant congédiée, on invite enſuite ſucceſſivement les familles particulieres pour venir pleurer à leur tour, & on aſſigne à chacune ſon jour & ſon temps pour la cérémonie. La Pleureuſe recom-

mence ſon diſcours en faveur des nouveaux venus : le Leſſus ſe fait ſur nouveaux frais, & il ſe trouve toûjours un Panegyriſte ; de ſorte que pendant que le mort eſt expoſé, il eſt toûjours gardé, & preſque continuellement loüé & pleuré.

Les regrets que cauſe la préſence du mort dans ſa Cabane, y font oublier le ſoin d'y préparer à manger. Il n'y a gueres que les enfans qui font rôtir quelques grains de bled d'inde, pour appaiſer la groſſe faim qu'ils ne ſont pas en état de ſoûtenir comme les perſonnes formées, & à qui il coûte peu de paſſer pluſieurs jours de ſuite ſans manger. Mais le jour de l'Enterrement, le Chef fait faire le cri dans le Village dès le matin, afin que dans chaque Cabane on faſſe chaudiere pour le défunt. C'eſt un vrai feſtin funeraire, pratiqué par les Anciens, & connu ſous le nom de *Silicernium*; * parce que ceux qui le préparoient, y gardoient le ſilence, & n'y touchoient pas. Les Sauvages ne prennent, & ne réſervent rien de la chaudiere qu'ils ont dreſſée. Ils la diſtribuënt toute entiere en divers plats qu'ils envoyent dans des Cabanes differentes, d'où on a le ſoin de leur ré- Feſtin pour les Morts.

* Silicernium variè exponi ſolet. Scribit Nonius eſſe funebre convivium quod ſenibus exhibetur. *Varro.* Funus executi, lautè ad ſepulchrum antiquo more Silicernium confecimus. Feſtus docet eſſe farciminis genus quo familia in luctu purgatur, quia cujus nomine inſtituebatur ea res, is jam ſilentium cerneret. Donatus ait eſſe cœnam quæ infertur Diis Manibus, vel quod eam ſilentes cernant umbræ, id eſt umbræ poſſideant, vel quod qui hæc inferunt cernant neque deguſtent.

pondre par le même devoir de civilité. C'eſt ainſi qu'ils ſe conſolent mutuellement dans le deüil commun. On peut appeller cela une Fête; car pour une chaudiere qu'ils ont préparée, il leur vient de divers endroits une abondance de mets dont ils peuvent ſe régaler. Cette mode eſt encore en vigueur en pluſieurs païs, où l'Enterrement eſt ſuivi d'un repas magnifique pour les Conviés, dans lequel on acheve de pleurer les morts, en mangeant bien, & en bûvant de même.

Le premier ou le troiſiéme jour après le trépas, ſont deſtinés pour la ſepulture, à moins que des conſiderations particulieres n'obligent à differer plus long-temps, comme il arrive, quand le mort eſt d'un rang, à exiger que les Chefs des Villages éloignés ſe rendent à ſes obſeques; ce qui ne ſe peut faire dans un eſpace auſſi court que celui de trois jours. Alors on differe la cérémonie au ſeptiéme, ou même au neuviéme jour. Ces jours étoient conſacrés dans le Paganiſme pour ce triſte devoir, & l'Egliſe même a encore retenu quelque choſe de cet uſage.

Tout étant prêt pour les obſeques, on fait le cri dans le Village, & de toutes parts on ſe rend à la Cabane du mort, où les Nénies recommencent encore comme ci-devant; après quoi les Pollincteurs placent le cadavre ſur une eſpece de brancard, ſemblable à nos bieres ouvertes, le portent à quatre ſur leurs épaules juſqu'au lieu de

la

la ſepulture, où tout le monde l'accompagne dans un profond ſilence.

Quelques-uns ſe ſont perſuadés, que les Anciens ne faiſoient point ſortir leurs morts par la porte du logis, parce que la porte avoit quelque choſe de ſacré, & qu'elle eût été prophanée par ſon paſſage, de la même maniere que ceux qui touchoient un cadavre, devenoient immondes, & avoient beſoin d'être purifiés. Cela n'eſt pas cependant exactement vrai dans tous les cas. Les Anciens expoſoient leurs morts à la porte de leurs maiſons, comme on fait encore aujourd'hui à Paris, & en quelques autres endroits. Ils ne les mettoient ainſi à la porte, que parce que, ſelon toutes les apparences, on devoit les faire ſortir par-là. Perſe nous fournit une preuve de ceci dans l'exemple d'un libertin, qui ſe tuë par ſes débauches, & qu'il nous repréſente les pieds étendus dans ſa biere vers la porte de ſa maiſon.

In portam rigidos calces extendit. Perſius, Satyr. 3.

Il y avoit néanmoins des occaſions que la ſuperſtition avoit marquées, où cette coûtume s'obſervoit.

Le Pere le Comte nous rapporte un uſage ſemblable des Chinois; & il dit, que la Reine mere de l'Empereur, à préſent regnant, étant morte, les Bonzes repréſenterent à ce Prince, que ſelon l'ancienne coûtume, il falloit abbattre une partie des murailles de ſon Palais pour y faire paſſer le Nouv. Memoires de la Chine, tom. 2. p. 187.

corps, parce que la famille Royale ſeroit expoſée à beaucoup de malheurs s'il paſſoit par les portes ordinaires. Ce Prince, qui ne donne point dans ces ſortes de ſuperſtitions, s'y oppoſa, & ſe moqua de la folie de leurs vaines obſervations.

Relat. de la Nouv. France pour l'an 1634. ch. 4. p. 35.

Le Pere le Jeune en fait une loy generale pour les Sauvages. Voici comment il parle : » Mon » hôte, & le vieillard dont j'ai ſouvent fait men» tion, m'ont confirmé ce que j'ai déja écrit une » aûtrefois, que le corps mort du défunt ne ſort » point par la porte ordinaire de la Cabane; mais » on leve l'écorce de l'endroit où l'homme eſt » mort, pour faire paſſer ſon cadavre. Le Pere le Jeune doit avoir mal compris, en nous donnant pour une regle generale, ce qui ne peut être entendu que de quelques cas particuliers.

Differens uſages de la dépoſition des Corps.

L'Inhumation par laquelle on rend à la terre un corps formé de terre, a été la maniere de la dépoſition des corps après leur mort, que les Anciens ayent mis la premiere en uſage. C'eſt celle qu'avoient les Patriarches du Vieux Teſtament, les Egyptiens & les Perſes même, ainſi que le témoigne Ciceron en parlant du Tombeau de Cyrus : *Mihi quidem antiquiſſimum ſepulturæ genus fuiſſe videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utitur.*

Cicero, Lib. de Legib.

La ſuperſtition, le caprice, la crainte de la profanation, & d'autres paſſions, introduiſirent enſuite diverſes autres pratiques, ſur leſquelles l'on a vû de la variation, non ſeulement chez

les Nations differentes, mais encore chez les mêmes. Les Grecs, les Indiens & divers autres Peuples, faiſoient conſumer les leurs par le feu, & recuëilloient leurs cendres dans des Urnes. Les Romains adopterent cette maniere après l'exemple que leur en donna Sylla, lequel craignit pour ſon Tombeau les mêmes outrages qu'il avoit fait à celui de Marius. Les Romains l'avoient euë auſſi dès les commencemens, & Numa défendit qu'on fit brûler le ſien. Les Perſes au contraire, regardant le feu comme un ſymbole de la Divinité, auroient cru commettre une impieté, s'ils lui avoient fait conſumer une choſe auſſi impure, que l'étoit un cadavre dans l'idée des Anciens. Cependant quelques Auteurs aſſurent, qu'ils avoient changé ſur cela d'idée, & qu'ils les faiſoient brûler dans les derniers temps Agathias & divers autres, racontent d'eux, qu'il ne leur étoit pas permis d'enſevelir leurs morts avant que de les avoir expoſés aux chiens & aux vautours: & que de la maniere dont ces animaux s'y prenoient pour les dévorer, ils tiroient des conſequences de l'état heureux ou malheureux de leur Eternité. Cela ſe pratique encore par les Gaures, qu'on croit en être deſcendus, auſſi-bien que dans l'Hyrcanie, où l'on nourrit des chiens exprès, que les Anciens nommoient *les Chiens ſepulchraux.*

Valer. Max. Lib. 1. c. 1. Plinius, Lib. 13. cap. 13. Nicol. Damaſc. apud Stobæum, Serm. 120. Strab. Lib. 15. Amm. Marcell. Lib. 18. Procop de Bello Perſico, Lib. 1. Agathias, Lib. 2.

Pour ce qui eſt des autres Nations plus barbares, elles avoient differens uſages de ſepulture encore plus extraordinaires Nous liſons dans les

Herodot. Lib. 1. 3. & 4. Strab. Lib. 14. Diod. Sic. Lib. 4.

Auteurs, que pluſieurs Peuples de Scythie & de l'Inde engraiſſoient leurs parens lorſqu'ils étoient parvenus à un certain âge, après quoi ils les égorgeoient pour en faire un feſtin à leurs amis; d'autres expoſoient leurs malades dans les forêts, les laiſſant à la mercy des bêtes, qui ne manquoient pas de les dévorer, & de prévenir la faim, & les autres diſgraces d'un ſi cruel abandon. Les Troglodytes inſultoient aux cadavres des leurs; ils les expoſoient ſur le haut d'une montagne, ils leur attachoient une pierre aux pieds, & leur mettoient une corne de chévre ſur la tête; en cet état ils déchargeoient ſur eux une grêle de cailloux, juſqu'à ce qu'ils les euſſent fait tomber dans le précipice; après quoi ils ſe retiroient, riant & ſe divertiſſant du plaiſir qu'ils s'étoient donnés à cette cérémonie. Les Ichtyophages jettoient dans la Mer tous leurs corps morts, comme pour payer une eſpece de tribut à la Mer & aux poiſſons qui leur ſervoient de nourriture. Les Peuples de la Colchide enſeveliſſoient les femmes, & ſuſpendoient à des arbres les corps des hommes, enfermés & couſus dans des peaux de bœufs; ceux de Thrace, qui pleuroient à la naiſſance de leurs enfans, leur rendoient les derniers devoirs par toutes ſortes de marques de réjoüiſſance.

Diod. Sic. Lib. 3. Nic. Damaſc. κολχοὶ.

Quoique les Auteurs, qui ont parlé de ces coûtumes, ayent peut-être dit vrai quant au fonds & à la ſubſtance des choſes, je ſuis perſuadé néanmoins que la plûpart ſont fauſſes, eu égard à cer-

taines circonſtances, qui nous repréſentent ces Nations comme beaucoup plus barbares, qu'elles ne l'étoient en effet. En Amerique où nous voyons encore la plûpart de ces uſages, ou bien des uſages preſque ſemblables, nous découvrons des motifs qui adouciſſent en quelque ſorte, & qui corrigent ce que ces uſages, regardés en eux-mêmes, préſentent d'abord de trop barbare. Il eſt vrai qu'il ſe trouve quelques Nations qui font mourir leurs vieillards, ainſi que je l'ai déja dit ; mais elles croyent leur rendre ſervice, & les délivrer des incommodités d'une vieilleſſe que les circonſtances rendent plus deſagréables que la mort : Il eſt vrai qu'il y en a qui font feſtin des cadavres de leurs parens ; mais il eſt faux qu'elles les mettent à mort dans leur vieilleſſe, pour avoir le plaiſir de ſe nourrir de leur chair, & d'en faire un bon repas. Quelques Nations de l'Amerique Meridionale, qui ont encore cette coûtume de manger les corps morts de leurs parens, n'en uſent ainſi que par pieté ; piété mal entenduë à la verité, mais pieté colorée néanmoins par quelque ombre de raiſon ; car ils croyent leur donner une ſepulture bien plus honorable, que s'ils les abandonnoient en proye aux vers & à la pourriture. Il ſe peut faire auſſi que les anciens Auteurs ayent été trompés, en ce qu'ils rapportent des Peuples de Thrace, qu'ils pleuroient à la naiſſance des hommes, & qu'ils ſe réjoüiſſoient à leur mort ; ils auront été trompés,

dis-je, en ce qu'ils n'auront pas compris, que ces pleurs des parens, à la naiſſance des enfans, étoient une pénitence & un exercice de Religion, inſtitué originairement pour le peché, ſemblable à ce que pratiquoient les Tibareniens, & que pratiquent encore aujourd'hui les Ameriquains Meridionaux aux couches de leurs femmes. Ils auront été pareillement induits en erreur par rapport aux devoirs funeraires, voyant les Peuples de Thrace faire feſtin, danſer & chanter; ne ſçachant pas que danſer & chanter, c'eſt & dans leur idée & dans leur langue, la même choſe que pleurer. On peut dire auſſi en general, qu'il eſt faux vraiſemblablement qu'il y ait eu aucune Nation, qui ſe ſoit fait un ſujet de plaiſir de la mort des ſiens; nous n'en connoiſſons aujourd'hui aucune, qui ne ſoit très-ſenſible à la perte de leurs parens, de leurs amis, de leurs Concitoyens, & de toutes les perſonnes qui doivent leur être cheres, ſur-tout lorſqu'elles meurent d'une mort prématurée.

Dans l'Amerique Meridionale quelques Peuples décharnent les corps de leurs Guerriers, & les parens mangent leurs chairs, ainſi que je viens de le dire; & après les avoir conſumées, ils conſervent pendant quelque temps leurs cadavres avec reſpect dans leurs Cabanes, & ils portent ces ſqueletes dans les combats en guiſe d'Etendard, pour ranimer leur courage par cette vûë, & inſpirer de la terreur à leurs ennemis;

d'autres les laiſſent pourrir en terre juſqu'à l'Anniverſaire, auquel ils leur rendent de nouveaux devoirs, comme je le dirai ci-après.

Dans l'Amerique Septentrionale les Ilinois gardent encore l'ancien uſage des Peuples de la Colchide, enſeveliſſant les femmes, & ſuſpendant à des arbres les corps des hommes, couſus dans des peaux cruës de Bœufs ſauvages, ou des autres animaux qu'ils ont pris à la chaſſe. Les Hurons & quelques-autres Peuples de ce voiſinage, élevent leurs corps morts dans des châſſes, qui ſont exhauſſées ſur quatre poteaux de dix ou de quinze pieds d'élevation; de la même maniere que Nicolas de Damas dit, que les Phrygiens en uſoient pour les cadavres de leurs Prêtres ou de leurs Corybantes. Les Iroquois, les Caraïbes, les Bréſiliens, & le plus grand nombre des autres, ſuivent la méthode de mettre les corps dans la terre, & ils la pratiquent, au moins pour les Guerriers, de la même façon que le dit cet Auteur, dont les dernieres paroles du paſſage que j'ai cité, ſont très-remarquables; car non ſeulement ils rendent le corps à la terre la mere commune des hommes; mais ils l'y placent dans la même ſituation, où eſt un embrion dans le ſein maternel : *Redditur enim terræ corpus, & ita locatum ac ſitum quaſi operimento matris obducitur.* Ils obſervent même quelquefois ce qu'Herodote raconte des Naſamons, qui ayant la même coûtume d'enſevelir les corps, les mettoient dans cette poſ-

Nicol. Dam. apud Stobæum, Serm. 120.

Cicer. loco citato.

Herodot. Lib. 4. n. 190.

ture, avant qu'ils euſſent rendu le dernier ſoûpir.

Comme ils enviſagent la mort d'un air plus tranquille que nous, ils n'ont pas auſſi ces ménagemens d'une fauſſe compaſſion, & cette délicateſſe honteuſe à des Chrétiens, qui fait qu'on n'oſe annoncer à un mourant le danger où il eſt, quoiqu'il s'agiſſe de ſon Eternité, qu'on aime mieux riſquer, que de l'effrayer. Il arrive aſſez fréquemment parmi ces Barbares, qu'on diſe à un malade que ç'en eſt fait, qu'il ne peut plus vivre. On croit même le conſoler, en lui montrant, comme un témoignage de l'affection qu'on a pour lui, les robes précieuſes, & les ornemens qu'il doit emporter dans le Tombeau; robes & ornemens préparés ſouvent depuis long-temps avec le même zéle & le même principe de tendreſſe, qui faiſoit travailler Penelope avec tant de ſoin à la robe ſepulchrale de ſon Beau-pere Laërte. Le malade eſt ſouvent auſſi le premier à ſe condamner. Il annonce le premier ſa mort prochaine à ſes parens; il fait aſſembler ſes amis, & leur fait feſtin pour leur dire adieu: il leur fournit lui-même des motifs de conſolation dans la perte qu'ils vont faire, & avec le même ſang froid, qu'auroit un homme qui ſe diſpoſe à un petit voyage, il ſe fait laver, graiſſer, peindre, & empaqueter tout vivant dans la même ſituation qu'il doit avoir dans le ſepulchre. Combien d'Européans à cet inſtant fatal mourroient d'horreur d'un ſemblable appareil?

Un

Un moment avant que de mettre le cadavre dans la foſſe, le Maître des Cérémonies lui coupe au ſommet de la tête un toupet de cheveux qu'il donne à ſon plus proche parent, ainſi que l'écrit le Pere le Jeune. Cette action n'eſt pas ſans myſtere ; elle étoit ſacrée chez les Payens, qui regardoient les cheveux comme dévoüés aux Dieux Infernaux, & qui croyoient que les mourants ou les morts ne pouvoient deſcendre aux Enfers s'ils n'y avoient été initiés par l'offrande de ces prémices. C'eſt ce qui a donné lieu à Euripide d'introduire Orcus ou Charon, qui dit, en parlant d'Alceſte. « Cette femme deſcend dans la mai- « ſon de Pluton. Je vas vers elle pour l'initier avec « ce glaive. Car tout homme, quel qu'il puiſſe « être, dont ce glaive a coupé les cheveux, eſt « une victime deſtinée aux Dieux Infernaux. « Virgile après Euripide, a feint auſſi que Junon envoya Iſis à Didon mourante, pour lui couper le cheveu fatal conſacré à Proſerpine, ſans quoi ſon ame ne pouvoit ſe détacher de ſon corps, & ſe préſenter ſur les bords du Stix. Il n'y avoit pas juſqu'aux animaux deſtinés aux ſacrifices, ſur le front, ou entre les cornes deſquels on n'enlevât quelques poils, qu'on offroit aux Divinités Infernales avant que de les immoler. Il ſemble que l'Egliſe a voulu ſanctifier dans ſes Enfans cet uſage qu'avoient les Payens, ayant établi que ceux qui ſe deſtinent au ſervice des Autels, commencent à s'y faire initier par la Tonſure, la-

Relation de la Nouvelle France pour l'an 1634. ch. 4. p. 86.

Euripid. in Alceſt.

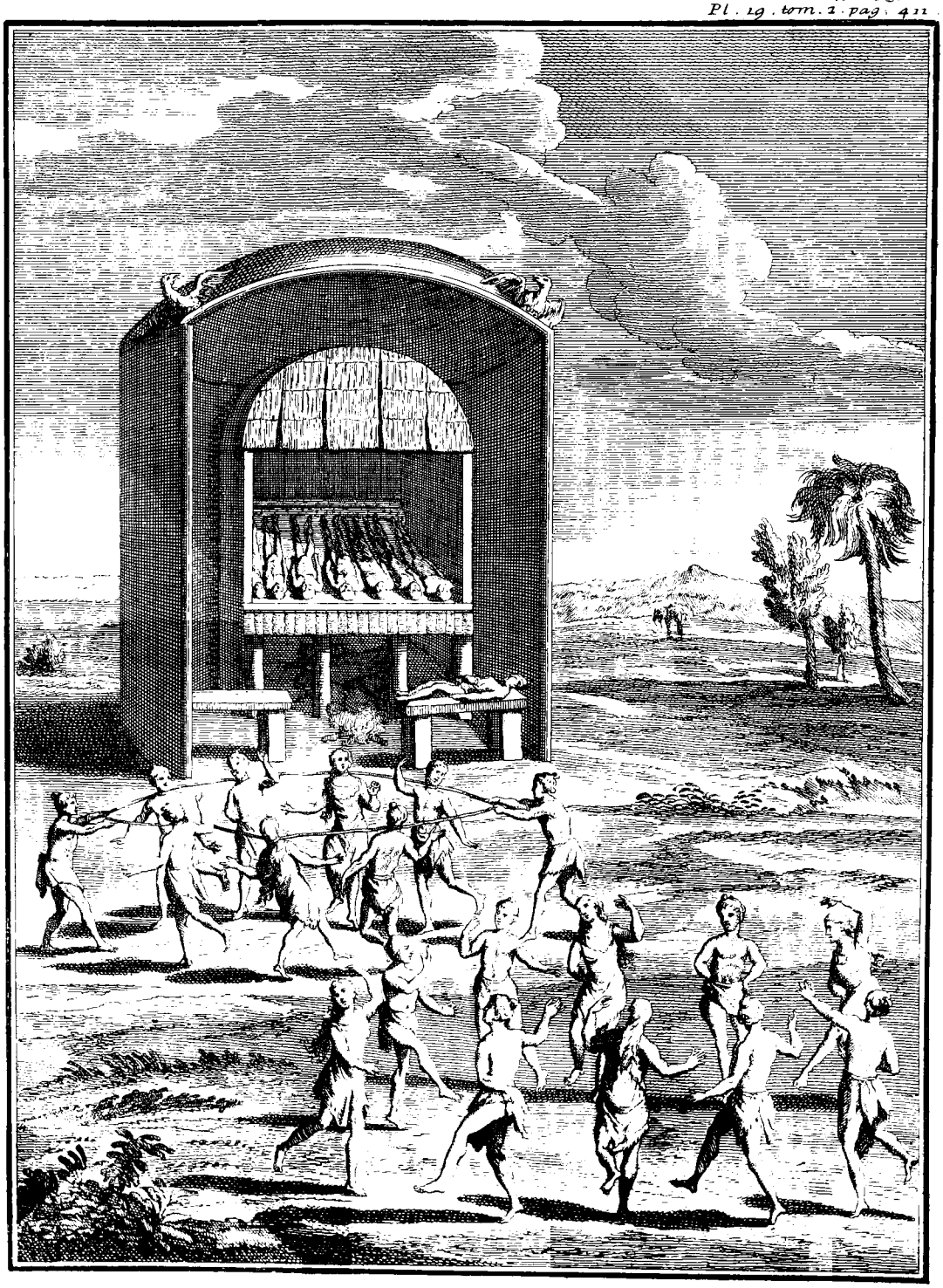
Virgil. Lib. 4. Æneid.

quelle eſt pour eux le ſymbole d'une mort myſtique, & d'un renoncement entier & abſolu au monde prophane, & à toutes les pompes du ſiécle.

Cela a été une folie de preſque toutes les Nations d'enſevelir avec les morts dans leurs tombeaux, ſur-tout ſi c'étoit des Princes ou d'autres perſonnes de marque, ou bien de conſumer avec eux ſur leurs buchers, des meubles précieux, de grandes richeſſes, des offrandes, des mets en abondance, en un mot, ce qu'ils avoient de plus cher juſqu'aux eſclaves, & à leurs épouſes mêmes, ainſi que cela ſe pratique encore dans les grandes Indes; comme ſi toutes ces choſes devoient leur ſervir après leur mort, & accompagner leurs ames juſqu'au lieu de leur repos. Les Juifs, & les Chrétiens eux-mêmes ont rendu des honneurs civils aux leurs, qui, à la barbarie près, approchoient fort de ces coûtumes payennes.

Ceſar, de bello Gallico, Lib. 3.

Ceſar fait mention dans ſes Commentaires, de certains braves Gaulois qui ſe dévoüoient à la perſonne d'un Grand, & couroient avec lui les riſques de ſa bonne ou de ſa mauvaiſe fortune; de ſorte que s'il arrivoit qu'il périt, ils ſe faiſoient tous mourir avec lui, ou ſe tuoient après ſa défaite, ſans que de memoire d'homme il s'en fût trouvé un ſeul qui eut manqué à ce point d'honneur. Chez les Natchez, à la Louiſiane, le Chef, & la femme Chef (c'eſt-à-dire la mere du Chef, ou bien celle de ſes tantes, ou de ſes ſœurs



du côté maternel, laquelle, ſelon les regles de la Ginécocratie, eſt à la tête de la Nation, & à qui on rend les mêmes honneurs qu'au Chef même) ont auſſi l'un & l'autre un certain nombre de perſonnes, qui leur ſont attachées avec un pareil dévouëment, & à qui ils donnent dans leur langue un nom qui répond à celui de *Dévoüez*. Ces perſonnes accompagnent toûjours le Chef, ou la femme Chef, elles ſont entretenuës à leurs frais, veillent ſans ceſſe à leur conſervation, & prennent part à tous leurs avantages & à toutes leurs diſgraces. La plus grande de toutes ces diſgraces, c'eſt la mort de celui ou de celle à qui leur vie eſt entierement engagée. Car, dès que ceux-ci ont payé le tribut à la nature, elles ſont auſſi dans l'obligation de mourir. Le choix de la mort ne leur eſt pas libre; il faut ſuivre l'uſage établi, & mourir en cérémonie. Tandis que le corps du défunt ou de la défunte eſt encore expoſé ſur la pierre qui eſt à l'entrée du Temple, & qu'on eſt ſur le point de mettre fin aux obſeques, on paſſe au col de ces malheureuſes victimes une longue corde qui les tient toutes, & qui eſt fortement arrêtée aux deux extrémités par ceux qui doivent les étrangler. En cet état elles commencent une eſpece de chant & de danſe qui dure quelque temps; après quoi on ſerre par les deux bouts, & l'on voit ces miſerables mourir, en tâchant de garder encore la cadence & la meſure des pas juſqu'au dernier ſoûpir. C'étoit

là, (du moins à ce qu'on m'a aſſuré, car je ne parle ici que ſur la foy d'un Voyageur) la Loy qui étoit établie parmi eux. Depuis que les François ſont établis en ces païs-là, on les empêche d'en venir à l'execution d'un ſacrifice ſi inhumain. On peut bien ſe perſuader que cela ne fait pas de peine à ceux qui ſont engagés à une ſi rude ſolde.

Il y avoit un uſage ſemblable dans l'Iſle Eſpagnole. Oviedo dit, qu'à la mort des Chefs, qu'il nomme *Caciques*, on enterroit avec eux pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, & en particulier pluſieurs de leurs femmes, vivantes leſquelles ſe faiſoient honneur de cette mort, & ſe perſuadoient qu'elles l'accompagnoient dans le Ciel ou dans le Soleil. Lopez de Gomara aſſure la même choſe, qui eſt encore confirmée par Pierre Martyr, lequel dit, que le Cacique Behucio ayant payé le tribut à la nature, ſa ſœur Anacaona voulut faire enterrer avec lui pluſieurs de ſes femmes toutes vives; mais que quelques Religieux de ſaint François s'étant trouvés là, firent tant par leurs prieres, qu'elle ſe contenta d'en faire enſevelir une ſeule, laquelle voulut avoir la préference ſur les autres; celle-là étoit très-belle, elle ſe para de tous ſes ornemens les plus beaux, & ne fit mettre dans le ſepulchre, avant que d'y être enfermée, qu'un vaſe d'eau, un pain de maïs, & un autre de caſſave.

Gonzales Oviedo, Hiſt. de las Indias, Lib. 5. cap. 3.

Gomara, Hiſt. gener. des Indes, Liv. 1. c. 18. Pet. Martyr. decad. 3. Lib. 9.

Pour ce qui eſt des autres Sauvages, quoiqu'ils

ſoient dans les mêmes principes qu'ont eu les anciens Payens ſur ce point, je n'ai point oüi dire qu'ils ayent pouſſé les choſes juſqu'à cet excès de cruauté, que d'immoler des perſonnes, pour qui toute la Nation devroit s'intereſſer, plûtôt que d'augmenter le deüil par la multitude des victimes. Il eſt vrai qu'ils font feſtin des chiens du défunt, & que lorſqu'ils brûlent, ou qu'ils tuënt un Eſclave, qui a été donné pour un de leurs morts, & en ſon nom, ils croyent appaiſer ſes Manes en le faiſant mourir, comme nous avons dit; mais au jour de leur ſépulture on ne voit rien de ſanguinaire & de révoltant; ils mettent même aſſez peu de choſe dans la tombe ou dans la biere. Les habits dont il eſt revêtu, quelques petits pains, un peu de ſagamité, ſa chaudiere, ſon ſac à petun, ſon calumet, une courge pleine d'huile, quelque peu de porcelaine, un peigne, des armes, des couleurs pour ſe peindre, & quelques autres bagatelles ſemblables ſont toutes les proviſions qu'il emporte dans l'autre monde.

Ils croyent peut-être faire quelque choſe de plus agréable pour le mort, en diſtribuant à ſes amis vivans, & à toutes les perſonnes pour qui il a eu quelque conſideration, tout ce qui lui appartenoit, & toutes les choſes dont ils l'euſſent voulu voir joüir lui-même.

On diroit que tous les travaux, toutes les ſüeurs, tout le commerce des Sauvages, ſe rapportent preſque uniquement à faire honneur aux

morts. Ils n'ont rien d'aſſez précieux pour cet effet. Ils proſtituënt alors les robes de caſtor, leur bled, leurs haches, leur porcelaine en telle quantité qu'on croiroit qu'ils n'en font aucun cas, quoique ce ſoit toutes les richeſſes du païs. On les voit ſouvent preſque nuds pendant les rigueurs de l'hyver, tandis qu'ils ont dans leurs caiſſes de bonnes robes de fourrure ou d'étoffe qu'ils deſtinent aux devoirs funeraires, chacun ſe faiſant un point d'honneur ou de religion, de paroître dans ces occaſions libéral juſqu'à la magnificence & à la prodigalité; de maniere qu'on peut dire, que rien n'eſt mieux marqué chez tous les Sauvages en general, eu égard à leurs anciennes coûtumes, que le reſpect pour les morts, & le ſouvenir de leurs Ancêtres.

Pour fournir à cette dépenſe, les parens, & les amis viennent couvrir le mort pendant que ſon cadavre eſt encore expoſé dans la Cabane; c'eſt-à-dire, qu'ils viennent apporter des préſens pour honorer ſes obſeques. Ces préſens ſont comme partie du teſtament du défunt, dont ceux de ſa Cabane fourniſſent le plus gros lot, ne ſe réſervant rien, non ſeulement des choſes qui lui appartenoient, & dont la vûë pourroit aigrir leur affliction : mais y ajoûtant encore du leur avec une profuſion qui les épuiſe preſque entierement.

De ces préſens, les uns ſont étalés ſur des perches, & les autres expoſés à terre ſur des eſtra-

des, premierement dans la Cabane, & enſuite dans le Cimetiere. Tandis qu'on accommode le cadavre dans ſon ſepulchre, un des Conſiderables, élevé de deux ou trois pieds au-deſſus de l'Aſſemblée, fait à haute voix la diſtribution de ces legs pies dont la valeur monte fort haut, ſelon la diſtinction & le rang de conſideration où étoit le défunt.

Ces diſtributions étoient communes chez les Romains, & conſiſtoient en argent, ou en d'autres choſes d'uſage, comme le bled, le vin, l'huile, les viandes, le ſel, ainſi que cela ſe voit encore dans les Médailles, les Inſcriptions, les Epitaphes, & les autres monumens qui nous reſtent des débris de l'Antiquité.

Outre cette profuſion de préſens, qui devient utile à ceux à qui on les donne, il s'en fait encore une autre chez les Iroquois & chez les Hurons, laquelle ne paroît avoir d'autre fin que l'oſtentation. Elle conſiſte dans une grande quantité de bled qu'on jette devant la porte de la Cabane, & qu'on a ſoin de fouler aux pieds, afin qu'il ne prenne envie à perſonne de le ramaſſer. Le moins qu'il y en ait pour un particulier, c'eſt ſa proviſion, & ce qu'il en pourroit conſumer pendant une année. J'ai crû devoir ne pas omettre cette circonſtance, parce qu'elle peut nous donner lieu de conjecturer qu'on a eu autrefois cette même coûtume en quelques-unes de nos Provinces de France, où l'on jette encore devant la

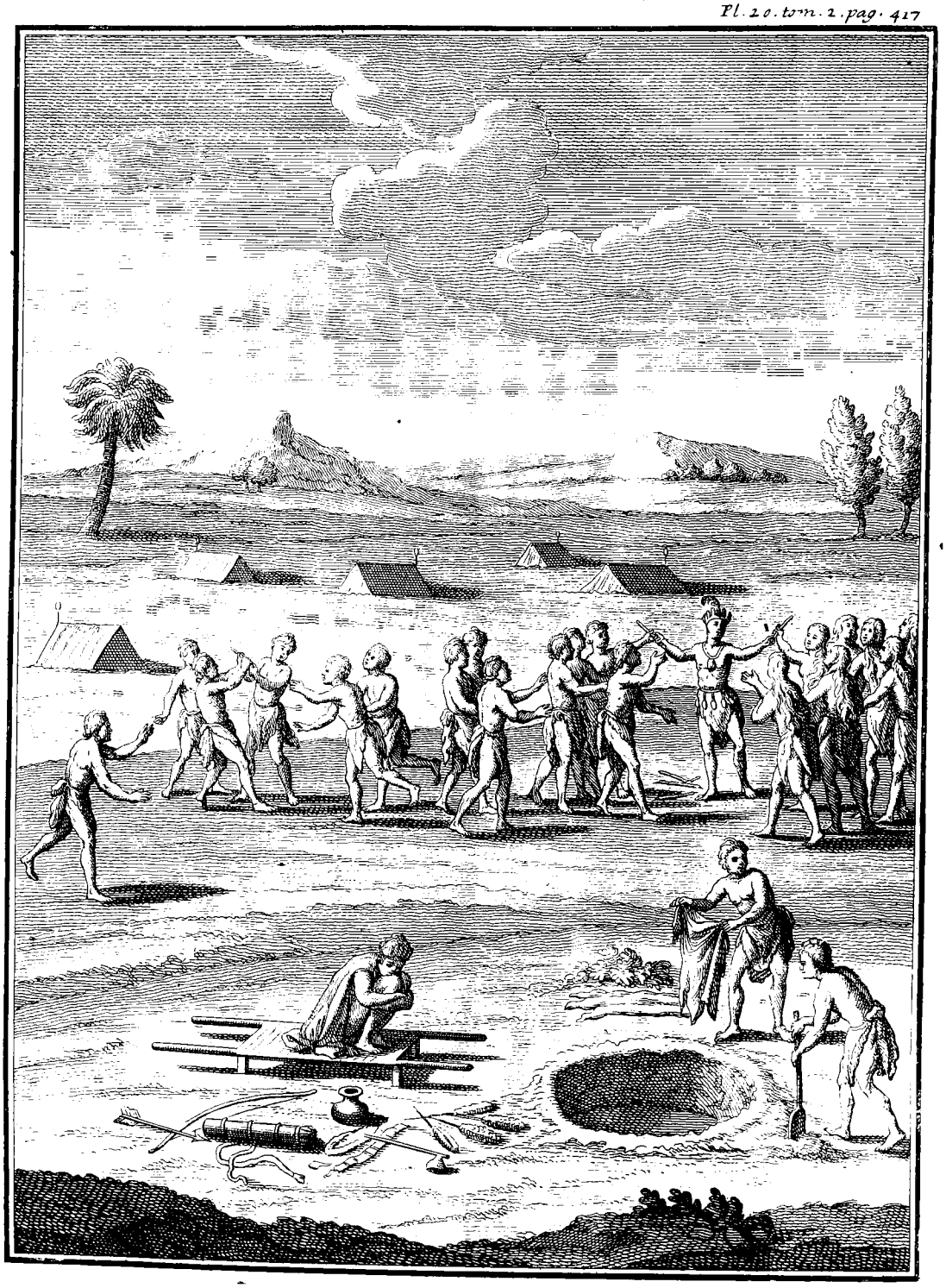
porte des perſonnes qui viennent de mourir, lorſqu'elles ont été mariées & établies en famille, quantité, non pas de bled à la verité, mais de paille & de bâle de bled, comme un ſignal de la mort. Cela peut être en effet un reſte de pratique ancienne, dont la Religion & le temps auront réformé l'abus, en ſubſtituant à une choſe utile qu'on ſacrifioit par ſuperſtition & par vanité, le ſuperflu de cette même choſe; d'autant mieux, qu'on en peut tirer une moralité, toute chair étant comme la paille & le foin, ainſi que parle l'Ecriture : *Omnis caro fœnum.*

Iſaï. cap. 40. v. 5.

Rhodigin. Lib. 10. cap. 17.

Leurs foſſes ſont de petites loges creuſées en rond comme des puits ; ce qui leur fit donner autrefois chez les Anciens le nom de *Puticuli.* On les natte en dedans de tous côtés avec des écorces ; & après y avoir logé le cadavre, on y fait une voûte preſque au niveau du ſol avec des écorces ſemblables, & des pieux qu'on charge de terre, & de pierres à une certaine hauteur, qui fit auſſi donner à ces Tombeaux les noms d'*Agger* & de *Tumulus.* On enferme après cela tout cet eſpace, en bâtiſſant au-deſſus une loge avec des écorces ou des planches, ou bien on l'entoure avec des perches qu'on aſſujettit par le haut, ou elles ſe réüniſſent en forme conique ou pyramidale ; modéle fort ſimple de ce qu'étoient ces monumens dans leur premiere origine ; mais que la vanité des Nations changea depuis en Mauſolées ſuperbes, que le temps qui dévore tout,

con-



conſume auſſi-bien, que les corps qu'ils renferment.

On joint au Tombeau le *Cippus*. C'eſt un poteau comme une eſpece de trophée, auquel, ſi c'eſt un Guerrier, on voit ſon portrait & ſes belles actions peintes, de la maniere dont j'ai expliqué ailleurs que ſe font ces ſortes de monumens; on y ajoûte auſſi quelques-unes de ſes armes ou un aviron : & ſi c'eſt une femme, on y attache des colliers à porter le bagage, ou bien d'autres choſes qui ſoient de leur compétence.

Enfin, pour finir la cérémonie de l'Enterrement par une reſſemblance plus entiere avec les coûtumes des Anciens, de la même maniere qu'on donnoit autrefois auprès du Tombeau le ſpectacle d'un combat de Gladiateurs, leſquels devoient leur Inſtitution à cette cérémonie lugubre, & qu'on nommoit *Buſtuarii*,* du nom du Tombeau même; les Sauvages mettent fin auſſi à cette lugubre fête par un jeu, qui n'a rien de barbare & de ſanguinaire, comme les combats des Gladiateurs Romains. Un des Chefs qui préſide à la cérémonie, jette de deſſus la Tombe au milieu de la troupe des jeunes gens, ou met lui-même entre les mains d'un des plus vigoureux, un bâton de la longueur d'un pied, que tous les autres s'effor-

* *Ca'epin. Buſtarii.* Gladiatores dicti ſunt, qui ante ſepulchra in honorem defuncti digladiabantur. *Cicer. in Piſon.* Si mihi cum illo Buſtuario gladiatore & tecum & cum Collega tuo decertandum fuiſſet.

cent de lui arracher, & que celui, qui en eſt le maître, tâche de défendre le mieux qu'il peut. Il en jette un ſemblable parmi la troupe des jeunes femmes & des jeunes filles, leſquelles ne font pas de moindres efforts pour le ravir, ou pour le conſerver. Après ce combat qui dure aſſez long-temps, & qui fait un ſpectacle agréable, mais ſerieux, on donne le prix qu'on a deſtiné pour ce ſujet à celui & à celle, qui ont remporté la victoire; enſuite de quoi chacun ſe retire chez ſoi. On doit avoir fait attention dans ce que j'ai déja dit, que les jeux entroient dans les exercices de Religion; j'ai remarqué déja, comment les Devins en ordonnent quelques-uns pour la guériſon des malades: en voici de funeraires, & à l'honneur des Morts. C'eſt ainſi que les jeux ſolemnels de la Gréce étoient inſtitués à l'honneur de leurs demi-Dieux, & ſe célébroient au Tombeau de leurs Héros : cela pourroit être une preuve, que c'eſt à la Religion que les jeux doivent leur premiere origine.

Quoique ceux qui ont traité de la Gymnaſtique ancienne, n'ayent point parlé, & n'ayent peut-être pas connu cet exercice du Levier, il étoit pourtant familier aux Romains. Saluſte nous le fait connoître, en diſant du grand Pompée, qu'il ſe forma à devenir un auſſi grand homme qu'il le fut depuis, en s'exerçant à ſauter avec les plus agiles, à courir avec les plus leſtes, & à arracher le Levier avec les plus vigoureux : *Cum alacribus ſaltu, cum velocibus curſu, cum validis vecte certabat.*

Saluſt. apud Vegetium, de re militari, Lib. 1. cap. 9. p. 5.

L'Inhumation eſt commune à preſque tous les Peuples de l'Amerique Meridionale, ainſi que je viens de le dire. Leurs foſſes ſont auſſi creuſées en rond ; & après avoir bien graiſſé le corps du défunt, on le met dans cette foſſe enveloppé de ſon hamach. Il eſt dans la poſture d'un homme aſſis, ayant les jambes pliées contre les cuiſſes, les coudes entre les jambes, & le viſage courbé ſur ſes mains. Avant que de couvrir le corps, les femmes environnent immédiatement la foſſe aſſiſes ſur leurs talons, les hommes ſe placent derriere elles ſitués dans la même poſture. Alors les femmes commencent leurs Nénies, verſent des larmes en abondance, & pouſſent des cris lamentables, capables de toucher les cœurs les plus inſenſibles. Leurs maris fondent en larmes à leur imitation, mais ſans éclat ; ils les embraſſent d'une main, & paſſent l'autre ſouvent ſur leurs bras, comme pour les conſoler, ou les exhorter de continuer à pleurer. Les Nénies ayant ceſſé, un homme met ſur la foſſe une planche, & les femmes la couvrent de terre. Elles brûlent enſuite ſur la Tombe des offrandes, & tous les meubles du défunt. Si c'eſt un pere de famille, la foſſe eſt faite dans ſa propre Cabane ; les autres ſont enſevelis ou à côté de leurs Cabanes, ou bien dans leurs jardins, & ils ont coûtume de dreſſer une petite Caſe ſur le Tombeau.

Rochefort, Hiſt. Morale des Antilles, Liv. 2. c. 24.

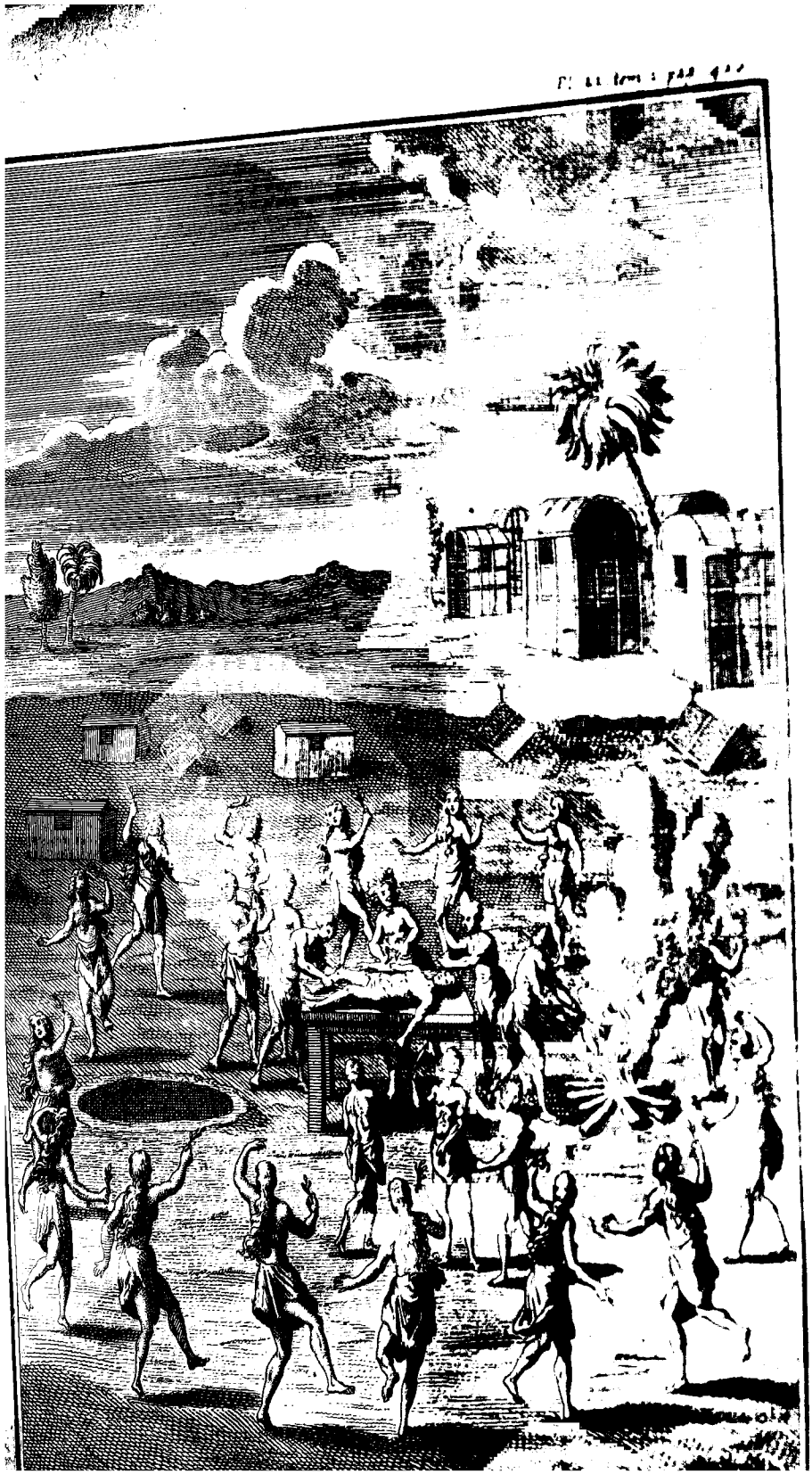
Du Tertre, Hiſt. nat. des Antilles, Traité 7. ch. 1. §. 12.

Chez tous les Peuples, les devoirs funebres n'étoient pas les mêmes pour tout le monde. On

en faiſoit plus ou moins, ſelon le differe
de conſideration des perſonnes. La Religi
Police avoient auſſi leurs Loix affectées.
tice humaine privoit des droits de la ſepu
criminels, & elle étoit obligée de ſévi
eux au-delà du terme de la vie, pour in
l'horreur du crime. Par une Loy de Numa
défendu de rendre les honneurs funébres
qui avoient été frappés du foudre. On
pareillement contre ceux qui s'étoient déf
mêmes. On ſe comportoit auſſi differen
l'égard de ceux qui étoient morts en gue
Mer, & dans des païs éloignés.

La privation de la ſepulture eſt chez l
riquains, & une tache infamante, & un
punition. Il y avoit des Loix, diſent no
tions, pour les enfans décedés peu après le
ſance; & il paroît certain qu'ils en avoi
d'autres pour les cas differens, dont v
exemple, par rapport à ceux qui étoient r
froid dans les neiges, & par rapport à
avoient eu le malheur de ſe noyer.

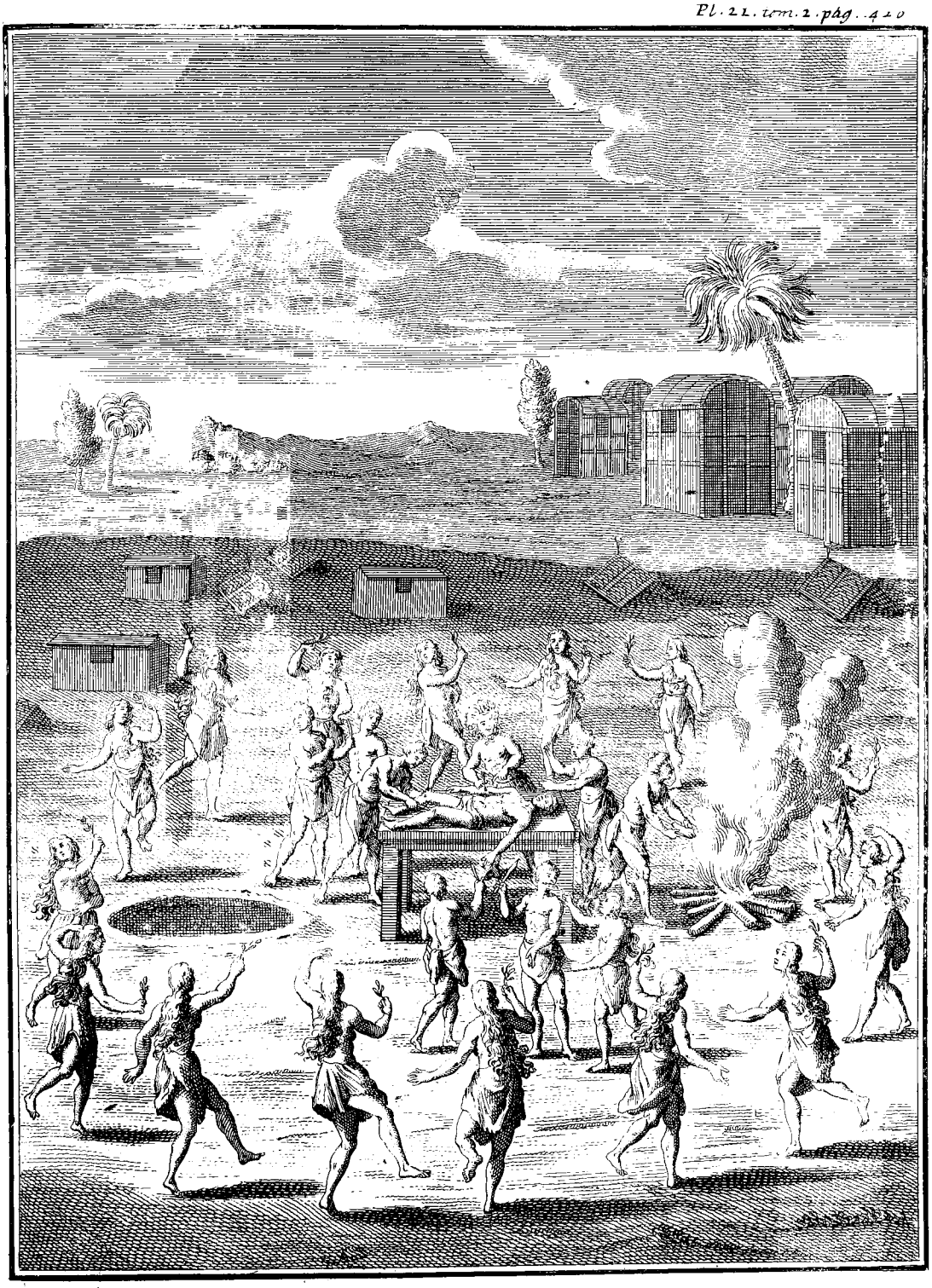
Ils croyoient alors que tout le païs ét
nacé de quelque déſolation, & que le C
en colere. C'eſt pourquoi ils n'oublioie
pour l'appaiſer. Ils cherchoient le co
grand ſoin, & s'ils étoient aſſez heureux
trouver, il ſe faiſoit un concours nomb
de tous les Villages, comme pour un
qui intereſſoit toute la Nation. On aug



en faiſoit plus ou moins, ſelon le different degré de conſideration des perſonnes. La Religion & la Police avoient auſſi leurs Loix affectées. La Juſtice humaine privoit des droits de la ſepulture les criminels, & elle étoit obligée de ſévir contre eux au-delà du terme de la vie, pour inſpirer de l'horreur du crime. Par une Loy de Numa, il étoit défendu de rendre les honneurs funébres à ceux qui avoient été frappés du foudre. On ſéviſſoit pareillement contre ceux qui s'étoient défaits eux-mêmes. On ſe comportoit auſſi differemment à l'égard de ceux qui étoient morts en guerre, ſur Mer, & dans des païs éloignés.

La privation de la ſepulture eſt chez les Ameriquains, & une tache infamante, & une cruelle punition. Il y avoit des Loix, diſent nos Relations, pour les enfans décedés peu après leur naiſſance; & il paroît certain qu'ils en avoient auſſi d'autres pour les cas differens, dont voici un exemple, par rapport à ceux qui étoient morts de froid dans les neiges, & par rapport à ceux qui avoient eu le malheur de ſe noyer.

Ils croyoient alors que tout le païs étoit menacé de quelque déſolation, & que le Ciel étoit en colere. C'eſt pourquoi ils n'oublioient rien pour l'appaiſer. Ils cherchoient le corps avec grand ſoin, & s'ils étoient aſſez heureux pour le trouver, il ſe faiſoit un concours nombreux de de tous les Villages, comme pour une choſe qui intereſſoit toute la Nation. On augmentoit



le nombre des préſens, & on doubloit celui des feſtins. Le corps étoit enſuite porté dans le Cimetiere, & étoit expoſé ſur une natte élevée, à l'un des côtés de laquelle on faiſoit une foſſe, & de l'autre un grand feu, comme pour une ſorte de ſacrifice, dont les chairs du mort devoient être la victime. Cependant les Pollincteurs, ou de jeunes gens deſtinés à cet office, environnoient le cadavre, & avec des coûteaux ils en découpoient toutes les parties les plus charnuës, leſquelles avoient été crayonnées auparavant par un Maître des Cérémonies, ou peut-être par un Devin. On jettoit ces morceaux de chair dans le feu, à meſure qu'on les enlevoit. Ils ouvroient enſuite le cadavre, & en retiroient tous les viſceres, qui étoient auſſi la proye des flâmes, après quoi ils mettoient le cadavre ainſi décharné dans la foſſe, qui lui avoit été préparée.

Pendant ce temps-là les jeunes femmes, parmi leſquelles ſe mêloient les parentes du défunt, faiſoient comme une proceſſion, & tournoient autour de ces jeunes gens, qu'elles exhortoient à bien s'acquiter de ce triſte miniſtere, & elles leur mettoient dans la bouche des grains de porcelaine, comme pour leur ſervir de récompenſe de leur pieuſe cruauté. Si l'on manquoit à cette cérémonie, ils regardoient, comme une punition du Ciel, tous les ſiniſtres accidens qui pouvoient leur arriver dans la ſuite.

Thomas Fuller prétend ainſi accorder deux

Thom. Fuller in Piſgah-Sigt of. Paleſtin. Lib. 1. cap. 2. p. 320. edit. Lond.

paſſages de l'Ecriture Sainte au ſujet des corps de Saül & de ſes enfans. L'un eſt au Chapitre 31. du premier Livre des Rois, auquel il eſt dit, que les braves de Jabés Galaad les enleverent du mur de Bethſan, où ils avoient été ſuſpendus, & les porterent à Jabés où ils les brûlerent, & enſevelirent leurs os dans le bois. L'autre eſt au Chapitre dixiéme du premier des Paralipomenes, qui porte ſeulement qu'ils enſevelirent leurs oſſemens ſous un chêne, qui étoit à Jabés Galaad. » Les » Guerriers de Jabés Galaad, dit cet Auteur, ſor- » tirent la nuit, & paſſerent le Jourdain, enleve- » rent les corps de Saül & de ſes enfans, les em- » porterent chez eux, brûlerent leurs chairs, & » enſevelirent leurs oſſemens au pied d'un chêne, » qui étoit auprès de la Ville. Je ne ſçais ſur quelle autorité il s'appuye pour donner une telle interprétation. Peut-être pourroit-on dire qu'ils avoient l'uſage de deſſécher les corps en les faiſant boucaner, ainſi que nous avons dit, qu'on en uſoit pour les Caciques dans l'Iſle Eſpagnole.

Les Iroquois, les Hurons, & la plûpart des Nations ſedentaires, ont des Cimetieres communs auprès de leurs Villages. Parmi les Nations qui ſont à la hauteur des Terres dans la Nouvelle France, il ſe trouve des perſonnes, qui ayant fait ſécher les corps de leurs parens, & des perſonnes qui leur ſont cheres, les retirent enſuite, & les conſervent précieuſement dans leurs Cabanes, imitant encore ce qui eſt dit des Egy-

Diodor. Sic. Lib. 1. p. 59.

ptiéns, qui les mettoient en dépôt entre les mains de leurs créanciers, leſquels étoient plus aſſurés avec ces gages, qu'ils ne l'euſſent été avec les meilleurs contracts. Les Algonquins & les Nations errantes enſeveliſſent les leurs dans les bois au pied de quelque gros arbre.

Thomas Fuller conjecture que c'étoit un point de la Religion des Hébreux de choiſir leur ſépulture au pied des chênes; parce que ces arbres paroiſſant morts pendant l'hyver, ſemblent reſſuſciter au printemps; ce qu'il prétend être un ſymbole de la Réſurrection future des corps au jour du Jugement. Nous avons aſſez d'exemples que les Payens en faiſoient autant dans les premiers temps. Je me contenterai de citer ici celui que rapporte Virgile du Tombeau de Dercenne Roy des Laurentins.

Thom. Fuller loc. cit.

Virgil. Æneid. Lib. XI, ſub. fin.

Fuit ingens, monte ſub alto,
Regis Dicernni terreno ex aggere buſtum
Antiqui Laurentis, opacâque ilice tectum.

Il eſt peut-être plus probable que c'étoient de ces chênes toûjours verds, qui pouvoient être plus naturellement un ſymbole de l'Immortalité.

Les honneurs funeraires qu'on a rendus aux morts dans tous les temps, & les précautions qu'on prenoit pour ne manquer en rien aux uſages établis, n'ont eu pour fondement que l'opinion commune de toutes les Nations, que les

Ames en ſouffroient, ſi l'on manquoit à la moindre choſe de celles qu'on croyoit être dûes à leurs obſeques.

Sentiment des Payens au ſujet des Manes.

Il eſt aſſez difficile de démêler au juſte ce que les Anciens penſoient au ſujet des Ames, après leur ſéparation d'avec le corps. Ils ſemblent en avoir diſtingué deux dans la même perſonne ; l'une qui erroit ſur les bords du Stix, juſqu'à ce ce que l'on eut rendu les derniers devoirs au cadavre, après quoi elle paſſoit ce fleuve ; elle étoit jugée par les trois Juges redoutables Minos, Eaque, & Rhadamante ; elle ſouffroit le châtiment dû à ſes crimes dans les differens étages du Tartare, ou recevoit la récompenſe proportionnée à ſes mérites dans les champs Elyſiens, ou bien même dans les Cieux, lorſque ſes actions heroïques l'avoient élevée au rang des Héros & des demi-Dieux. L'autre Ame étoit moins réelle ; elle n'étoit que comme l'ombre, l'image, & le ſimulachre de la premiere ; elle reſtoit dans ſon Tombeau, ou rodoit ſouvent autour ; on pouvoit facilement l'évoquer par la voye des enchantemens ; elle ſe montroit d'elle-même à differentes perſonnes, ſur-tout aux parens & aux amis ; elle épouvantoit ſes ennemis en faiſant l'office des furies, & elle s'évanoüiſſoit comme une vapeur, lorſqu'on croyoit la tenir.

D'autres au contraire ne placent dans les Enfers que l'ombre & le ſimulachre. C'eſt ainſi qu'Ho-

qu'Homere fait dire à Ulyſſe, qu'il a vû l'ombre d'Hercule dans les champs Elyſiens; mais que pour lui il étoit dans le Ciel, où il aſſiſtoit au feſtin des Dieux. Lucrece s'explique ſur cela très-clairement, quand il dit, qu'Ennius a imaginé dans les Palus Acheruſiennes des Temples, où nos corps & nos ames ne parviennent jamais, mais ſeulement certains ſimulachres, qui ſont d'une extrême pâleur. Homer Odyſſ. Lib. xi. v. 601. Lucret. Lib. I. p. 4.

Eſſe Acheruſia Templa
Ennius æternis exponit verſibus Edens,
Quò neque perveniunt animæ, neque corpora noſtra
Sed quædam ſimulachra modis pallentia miris.

Ovide, dans quelques vers qu'on lui attribuë, diſtingue quatre choſes dans l'homme, leſquelles, après la mort, ſe ſéparent. Les Manes, la Chair, l'Ombre, & l'Eſprit. La Tombe renferme la chair ou le corps; l'Ombre vole autour du ſepulchre; les Manes deſcendent aux Enfers, & paſſent le Stix; l'Eſprit monte juſqu'aux aſtres.

Bis duo ſunt homini. Manes, caro, ſpiritus, umbra.
Quatuor iſta, loci bis duo ſuſcipiunt.
Terra tegit carnem, Tumulum circumvolat umbra,
Orcus habet Manes, ſpiritus aſtra petit.

Cependant les Poëtes, ſelon leur uſage, employent indifferemment les termes de Manes,

d'Ombres, d'Images, de Simulachres, comme s'ils étoient ſynonimes, & ne ſignifioient qu'une même choſe.

Quoiqu'il en ſoit de leurs opinions, qui n'étoient peut-être pas trop claires, il eſt conſtant qu'ils imaginoient encore quelque choſe dans le Tombeau, même après y avoir enfermé le corps avec toutes les cérémonies uſitées pour mettre l'ame dans ſon repos; ſoit que ce fuſſent les Génies qui avoient préſidé à la vie, & qui ſe tenoient encore auprès du cadavre, tel qu'étoit le ſerpent que Virgile fait ſortir du ſepulchre d'Anchiſe, & qu'il y fait rentrer après avoir goûté à toutes les offrandes qu'y fit Enée au jour de l'Anniverſaire de la mort de ſon pere; ſoit enfin que ce fuſſent des eſpeces de Divinités, connuës ſous le nom de *Dieux Manes*, ainſi qu'on le voit encore par les Inſcriptions, *Dîs Manibus*, qu'on mettoit ſur toutes les Urnes cineraires.

Virg. Æneid. Lib. 5. v. 84.

En conſequence de cette opinion, la pieté induſtrieuſe des hommes leur avoit fait inventer beaucoup de manieres differentes de procurer aux Manes un parfait repos, & de les mettre à couvert de l'inſulte des vivans. Non ſeulement ils n'omettoient rien de ce qui étoit preſcrit pour les funerailles, & pour enfermer les ames dans le Tombeau, comme ils s'expliquoient; mais ils continuoient encore pendant long-temps à y rendre certains honneurs funeraires.

Il y en avoit de deux ſortes. Les uns étoient

rendus par le public, ou par toute la parenté en commun, & on les nommoit *Parentalia.* (*a*) Les autres étoient rendus par les particuliers, & on les appelloit *Inferiæ.* Dans les unes & dans les autres de ces cérémonies, on purgeoit le Tombeau, dont on arrachoit les épines & les ronces, on y mettoit des couronnes de fleurs ; & après avoir invoqué les Manes, on répandoit dans des foſſes faites exprès, des coupes de vin, de laict, & du ſang des victimes ; on y jettoit des féves & des légumes, dont on s'imaginoit que les ames venoient prendre leur part. Il y avoit auſſi des jours deſtinés à ces devoirs de pieté, ſçavoir le trentiéme, & l'Anniverſaire, ſans préjudice de ceux, qui étoient du choix de l'affection, & de la tendreſſe.

Le lieu de la ſepulture étoit pour cette raiſon un lieu ſacré qu'on ne pouvoit violer ſans crime, & que les ennemis même reſpectoient ; (*b*) à moins que ce ne fuſſent des Barbares, tels qu'étoient les Grecs eux-mêmes dans les premiers temps. Homere, Dyctis de Créte, & Darés Phrygien, nous fourniſſent pluſieurs exemples de la brutale ferocité de leurs Héros, qui portant leur haine au-delà des termes de la vie, s'acharnoient ſur les corps de leurs ennemis morts, & leur faiſoient

(a) *Cicero 2. de Legibus.* Inferiæ, privatæ ſunt feriæ : parentalia, publicæ, atque omnis parentatio à civibus aut incolis feſto colebatur.

(b) *Cicero 3. de Legibus.* Pœna fuit Solonis lege conſtituta, ſi quis buſtum aut violaſſet aut dejeciſſet.

toutes ſortes d'inſultes. C'eſt ainſi qu'Achille traine indignement le corps d'Hector autour des murailles de Troye, & qu'il ſe fait un combat des plus furieux entre les Troyens & les Lyciens d'une part, & les Grecs de l'autre, dont les uns vouloient avoir le corps de Sarpedon pour l'outrager, & les autres faiſoient des prodiges de valeur pour le mettre à couvert de ces outrages.

Iliad. 22. v. 390.

Les motifs de la Religion ne ſuffiſant pas toûjours pour arrêter ceux qui n'en ont gueres, ou pour raſſurer ceux qui avoient lieu d'appréhender la prophanation des ſepultures, les Anciens pour y obvier, avoient été obligés de mettre des Gardes qui les défendiſſent, beaucoup moins contre les hoſtilités des ennemis de guerre, que contre les créanciers, les ſorcieres, & les voleurs. Apulée a ſur cela un fort bel endroit au ſecond Livre de ſes Metamorphoſes qu'on peut conſulter.

Apuleï. Metamorph. 2.

Telle eſt encore aujourd'hui l'opinion des Peuples de l'Amerique; ils penſent que les ames des morts ſe hâtent de ſe rendre au païs de leurs Ancêtres, d'où elles ne ſe hazardent point de revenir, parce qu'il y a trop à ſouffrir ſur le chemin qu'il faut tenir pour aller & pour venir. Cependant ils imaginent encore quelque choſe qui les remplace dans leurs Tombeaux, ils croyent les voir dans les feux follets de leurs Cimetieres & des marécages, & ils en racontent autant d'apparitions, que les bonnes vieilles femmes ont coûtume d'en débiter au coin de leur feu.

Dès que l'ame eſt ſéparée du corps, ils ceſſent de lui donner les noms qu'ils lui donnoient pendant le temps de ſon union. Les Hurons & les Iroquois l'appellent *Eskenn* ; nom, qui a toutes les ſignifications de Manes, Ombre, Simulachre, Image, que les Anciens lui avoient affecté.

Le Pere de Brebeuf rapporte, qu'ayant conſulté un ancien Huron, & lui ayant demandé pourquoi ils donnoient à des cadavres ſecs & arides depuis long-temps, les noms d'*Eskenn* ou *Hatiskenn*, qui ne peuvent ſignifier que les Ames, il conclud enſuite de ſa réponſe, qu'ils imaginoient que nous avions deux ames, toutes deux diviſibles & materielles, & cependant toutes deux raiſonnables : que l'une ſe ſépare du corps à la mort, & demeure néanmoins dans le Cimetiere juſqu'à la fête des Morts, après laquelle elle ſe change en Tourterelle, ou, ſelon la plus commune opinion, elle va droit au païs des Ames ; l'autre eſt comme attachée au corps, & informe, pour ainſi parler, le cadavre, demeure dans la foſſe des Morts après la fête, & n'en ſort jamais, ſi ce n'eſt que quelqu'un l'enfante derechef, & que la preuve de cette Metempſycoſe étoit la parfaite reſſemblance qu'ont quelques perſonnes vivantes avec d'autres qui ſont mortes avant elles.

Relat. de la Nouv. France pour l'an 1636. 2. part. chap. 9. p. 146.

Les idées de la Théologie ancienne ſe ſont ſi fort broüillées, avant que d'arriver juſqu'aux Sauvages de nos jours, qu'il eſt preſque impoſſible de rien conclure de certain de ce qu'ils diſent.

Chacun débite ſur cela ſes propres imaginations, & raconte les choſes d'une maniere differente des autres. Dans ce changement de l'Ame en Tourterelle ou Pigeon ramier (car ils ne connoiſſent point d'autres Tourterelles) je découvre encore un reſte de la Théologie hieroglyphique, dans laquelle la Colombe étoit le ſymbole de l'ame ou de l'eſprit chez les Orientaux, & déſignoit tellement l'Ame, qu'ils avoient coûtume d'en mettre une figure au Cippus de tous les Tombeaux; ou bien un papillon, qui étoit auſſi le ſymbole de Pſiché, c'eſt-à-dire, de l'Ame. Quelquefois on mettoit les deux enſemble, tels qu'on les voit encore ſur quelques Urnes cineraires. Pour ce qui eſt de cette eſpece de palingeneſie ou de renaiſſance, dont parle le Pere de Brebeuf, ils ne l'admettent guéres que pour les enfans, à qui la mort n'a preſque laiſſé aucun uſage de la vie. C'eſt pour cette raiſon qu'ils ont coûtume de les enſevelir ſur le bord des chemins, dans la perſuaſion que leur ame errante pourroit rentrer dans le ſein de quelque femme à ſon paſſage.

En conſequence de l'opinion generale qu'il reſte quelque choſe dans les Tombeaux, le corps de la Nation fait ſouvent feſtin pour pleurer les Morts. Ceux d'un Village ſe tranſportent dans un autre pour y rendre ces honneurs funebres. Les Voiſins & les Alliés ne manquent pas auſſi de garder ces devoirs de civilité & de bienſéance. Les particuliers vont pareillement très-ſouvent au Tombeau

pour y renouveller leurs pleurs, que les Romains prenoient ſoin autrefois de faire couler juſques ſur les cendres par des ouvertures pratiquées à leurs Urnes. Ils arrachent les herbes qui y naiſſent. Ils y portent ſouvent du bled & de la ſagamité, qu'ils y jettent par une petite fenêtre qu'on fait exprès à la Cabane de planches ou d'écorces qui y ſert de Mauſolée. Après quelques mois ils ouvrent de nouveau le ſepulchre pour voir ſi le corps eſt en bon état, & pour ſubſtituer de nouvelles robes à celles que la pourriture auroit déja conſumées; enfin, comme l'Ame n'eſt pas tellement attachée à ſon Tombeau, qu'elle n'en ſorte auſſi quelquefois pour errer aux environs, & revenir aux endroits qu'elle a frequentés, ils jettent ſouvent des offrandes dans le feu de leurs foyers. Les meres ſur-tout à qui la mort a enlevé leurs enfans dès l'âge le plus tendre, ne manquent point de temps en temps à tirer du laict de leur ſein, & à le jetter dans le feu, ou ſur la tombe, pour leurs enfans morts à la mammelle. Relat. de la Nouv France pour l'an 1634. ch. 2.

Les Peuples de la Floride faiſoient garder leurs Cimetieres; & lorſque Fernand de Soto y arriva, il trouva un Eſpagnol qui avoit été fait eſclave par les Sauvages, & qui ravi de voir des gens de ſa Nation, leur racontoit parmi ſes avantures, qu'une de ſes plus grandes peines étoit d'avoir été deſtiné à la garde des corps morts dans le Cimetiere contre les bêtes feroces, qui venoient les dé- Garcilaſſo, Hiſt. de la Florid. Lib. 2. cap. 2.

terrer pendant la nuit, & dont il avoit penſé être dévoré lui-même. Cette précaution peut être bonne contre les bêtes, & contre ceux ou celles, qui pourroient y venir, comme Canidie, pour leurs malefices; mais elle n'eſt pas ſuffiſante contre les ennemis de guerre, qui ſéviſſent quelquefois dans ces païs-là contre les cadavres de leurs ennemis, ce qui eſt regardé comme l'hoſtilité la plus brutale, & comme la plus cruelle marque de l'inimitié. Il n'y a que peu d'années, que des Nations ennemies des Tionnontatés, qui ſont les Hurons établis au détroit, prophanerent leurs Cimetieres, en diſperſerent les oſſements, & les pendirent à des arbres.

Je ne ſçache pas que les Iroquois ayent jamais eu le ſoin de commettre la garde de leurs Tombeaux à leurs Eſclaves. Mais ils ont toûjours été fort religieux à l'égard de leurs morts & de leurs ſepultures. Néanmoins depuis l'arrivée des Européans, & le grand commerce qu'ils font par le mêlange des Nations, outre qu'ils ſe ſont beaucoup retranchés ſur la porcelaine qu'ils enfermoient dans les ſepulchres; la diſette qu'ils en ont eu dans la ſuite, a obligé quelques particuliers peu ſcrupuleux à foüiller dans les cendres de leurs Ancêtres, pour en retirer cette porcelaine ternie & à demi-rongée, qu'on reconnoît, & qu'on diſtingue encore; de ſorte que la même avarice, qui a fait prophaner en Europe & en Aſie les Mauſolées des Rois, où l'on eſperoit

trouver

trouver de grands tréſors, a fait violer à ces Peuples miſerables les aſyles de leurs morts pour en retirer ces bagatelles mépriſables à nos yeux, mais qui ne l'étant pas aux leurs, excitent leur cupidité, comme l'or enflâme la nôtre.

L'avidité inſatiable des Conquerans du Pérou & du Mexique, leur fit ainſi prophaner toutes les anciennes ſepultures des Indiens, dans l'eſperance d'y trouver les richeſſes immenſes qu'on avoit coûtume d'y enſevelir avec les corps. Dès qu'ils les avoient ouvertes, ils fouloient aux pieds les cadavres avec ignominie, & ils les jettoient à la voyrie, comme ceux des bêtes. Les Indiens en étoient au déſeſpoir; & malgré la douleur extrême dont ils étoient accablés en voyant ces prophanations, ils ne pouvoient s'empêcher, diſent les Auteurs de ces temps-là, de prier humblement ces impies prophanateurs de diſcerner les richeſſes dont ils étoient ſi avides, d'avec les cendres de leurs Ancêtres, qui ne pouvoient leur être utiles à rien: qu'à la bonne heure ils emportaſſent l'or & les bijoux dont leurs ſepulchres étoient pleins, mais qu'ils laiſſaſſent les corps morts dans le lieu de leur repos, afin de ne pas rendre leur réünion avec leur ame au temps de la Reſurrection future, trop difficile & trop pénible, en diſperſant çà & là leurs oſſements ſans aucun reſpect pour leurs Manes.

Gomara, Hiſt. Gener. de las Indias, Lib. 5. cap. 17.

Soit religion, ſoit reſpect pour les défunts, ſoit conſideration pour leurs parens, il n'eſt plus

permis de nommer une perſonne morte par aucun des noms qu'elle portoit durant ſa vie ; & tous ceux ou celles, qui avoient des noms ſemblables, ſont obligés de les quitter, & d'en prendre d'autres, ce qui ſe fait au premier feſtin. Ces noms reſtent comme enſevelis avec le cadavre, juſqu'à ce que les regrets étant diſſipés & amortis, il plaiſe aux parens de relever l'arbre, & de reſſuſciter le défunt.

A mon arrivée au ſault S. Loüis, les Miſſionnaires jugerent, que pour me donner du crédit, je devois relever le nom ſauvage du feu Pere Brüyas Miſſionnaire célebre, & extrêmement conſideré des Iroquois, parmi leſquels il avoit paſſé un grand nombre d'années. Il n'étoit mort que quatre mois auparavant, & c'étoit relever l'arbre trop tôt ſelon leurs uſages ; auſſi, quand ils n'étoient pas contens, pluſieurs me reprochoient que je leur avois fait injure en prenant le nom de leur Pere ; cependant ils ne laiſſoient pas de me regarder comme un autre lui-même, parce que j'étois entré dans tous ſes droits.

C'eſt un des affronts des plus ſenſibles qu'on puiſſe faire à un Sauvage que de lui parler de ſes parens morts ; on ne leur en rappelle l'idée que dans les cas de néceſſité, & dans ces cas-là même il faut uſer de précaution. Car, outre qu'on n'oſe prononcer le nom du défunt, ainſi que je l'ai déja remarqué ; on n'oſe pas même dire cruëment qu'il eſt mort ; & de la même façon que

chez les Romains, au lieu de dire *mortuus eſt*, il falloit dire, *vixit*, *abiit*, *fuit*, ainſi qu'on l'écrivoit ſur les Urnes ſepulchrales ; il faut pareillement ſe ſervir de circonlocution parmi eux, & dire, par exemple : Le grand Capitaine qui nous a quittés, que nous pleurons, &c. L'idée du mort ne s'évanoüit pourtant pas avec lui ; & comme pendant long-temps on rend certains honneurs à ſon Tombeau, le deüil & les regrets durent auſſi pendant un temps aſſez long.

Du Deüil.

Le Deüil étant une marque de la tendreſſe réciproque, qui ſe trouve entre les perſonnes unies par le ſang, par l'amitié, ou par d'autres liens, doit être regardé comme un devoir fondé ſur la nature. Toutes les Nations l'ont trouvé ſi raiſonnable, qu'elles ont été contraintes de l'établir dans leurs Loix. Mais comme en cela, ainſi que dans tout le reſte, il y avoit ſouvent de l'excès ou de l'oſtentation, il a fallu que les mêmes Loix en marquaſſent les regles, & y preſcriviſſent des bornes.

La Loy la plus eſſentielle, & le témoignage le plus éclatant du Deüil, étoit de faire couper ſes cheveux ; car comme on initioit à la ſepulture les morts, ou les mourans, en leur coupant les cheveux conſacrés aux Divinités Infernales ; c'étoit auſſi une eſpece d'initiation & de mort myſtique pour les perſonnes qui appartenoient de plus près au défunt, & qui ayant de juſtes motifs de le

regretter, témoignoient qu'il ne tenoit pas à elles qu'elles ne le ſuiviſſent, & qu'elles mouroient autant qu'il étoit en leur pouvoir.

Les Juifs n'avoient point quitté cet uſage de la Gentilité, malgré les défenſes de la Loy, expliquées au Chapitre 14. du Deuteronome. C'eſt pourquoi, lorſque Dieu les fait menacer par ſes Prophetes d'une entiere déſolation, la marque la plus effrayante qu'il puiſſe leur donner de leur opprobre, c'eſt de dire qu'il étendra le cilice ſur leur dos, & qu'il répandra la calvitie ſur leur tête : comme auſſi, qu'il les fera périr, & qu'il ménagera tellement ſes coups, qu'ils ne ſeront point enſevelis, qu'on ne les pleurera point, & qu'il n'y aura perſonne qui ſe coupe les cheveux en ſigne du deüil que devroit naturellement cauſer leur perte.

Deut. cap. 14. v. 1.

Ezech. cap. 7. v. 18.

L'Ecriture Sainte marque que les Gentils ſe coupoient les cheveux, en ſigne de deüil pour les morts, entre les yeux, c'eſt-à-dire, au ſommet du front; peut-être y en avoit-il qui ſe raſoient entierement; mais il paroît plus probable qu'on n'en coupoit que peu, & qu'on laiſſoit pendre le reſte négligemment, ſans les treſſer, & ſans les noüer, ainſi que le dit Virgile des femmes Troyennes.

Deut. cap. 14. v. 1.

Virgil. Æneid. 3. v. 65.

Et circum Iliades crinem de more ſolutæ.

Il y en avoit qui dévoüoient leurs chevelures à leurs amis, & qui la leur mettoient entre les mains lorſqu'on les enſeveliſſoit, ou qu'on les élevoit ſur

les buchers où on devoit les conſumer. C'eſt ainſi qu'Achille met entre les mains de Patrocle ſa chevelure, que ſon pere Pelée avoit voüée au fleuve Sperchius, ſuppoſant qu'il retourneroit dans ſa patrie. Homer. Iliad. 23. v. 152.

On couvroit auſſi ſa tête de cendres, & ſa chair du ſac & du cilice : c'eſt-à-dire, d'un vêtement uſé, déchiré, & d'une couleur lugubre, pour exprimer par ce déſordre de toute ſa perſonne, une douleur extrêmement vive, laquelle ne s'entretient que d'elle-même. Dans cet état on ſe tenoit aſſis à terre ſur des peaux de bêtes, on mêloit la cendre avec ce que l'on mangeoit ; & dans les accès de la douleur, on ſe répandoit le viſage contre terre, on ſe faiſoit des inciſions ſur le corps, on ſe meurtriſſoit la poitrine à force de coups. Les femmes ſur-tout ſe diſtinguoient par ces ſortes d'éclats, elles ſe déchiroient le viſage, elles étourdiſſoient tout le monde par leurs hurlements, & faiſoient cent autres extravagances, que l'on fut obligé de moderer pour la conſolation de celles qui ne pleuroient que par grimace & par bienſéance, plûtôt que par un vrai regret pour des perſonnes, qui ne leur étant pas auſſi cheres qu'elles devroient l'être, meurent pour l'ordinaire beaucoup trop long-temps après les premiers ſouhait squ'elles ont formés pour les voir mourir. Toutes ces marques de deüil ſont marquées ſi ſouvent, & dans l'Ecriture Sainte, & dans les Auteurs Prophanes, qu'il n'eſt pas néceſſaire de

s'arrêter ſur chaque choſe en particulier, pour l'appuyer par des autorités.

Le Deüil chez les Sauvages, a auſſi ſes Loix conſacrées par un uſage de temps immemorial, qui porte le caractere de la plus venerable antiquité. Après les premiers jours où le cadavre a été expoſé dans la Cabane, & qui ſont un temps de pleurs continuels, il y a dix jours encore de grand Deüil, & une année enſuite ou deux, où le Deüil eſt plus moderé.

Les Loix du grand Deüil ſont très-auſteres; car pendant ces dix jours, après s'être fait couper les cheveux, s'être barboüillé le viſage de terre ou de charbon, & s'être mis dans le plus affreux négligé, ils ſe tiennent au fonds de leur natte la face contre terre, ou tournée vers le fond de l'eſtrade, ayant la tête enveloppée dans leur couverture, qui eſt le haillon le plus ſale & le plus mal propre qu'ils ayent. Ils ne regardent, ni ne parlent à perſonne, ſi ce n'eſt par néceſſité & à voix baſſe; ils ſe croyent diſpenſés de tout devoir de civilité & de bienſéance à l'égard de ceux qui viennent viſiter chez eux; ils ne mangent rien que de froid; ils n'approchent point du feu, même en hyver, pour ſe chauffer, & ne ſortent que la nuit pour leurs beſoins.

Dans le petit Deüil, ils ſe contentent de ſortir rarement : de ne point aſſiſter aux feſtins & aux aſſemblées publiques : de ſe diſpenſer de quelques devoirs de la civilité ordinaire : de ne

point s'orner, & de ne pas même graiſſer leurs cheveux.

Les devoirs funeraires n'étant pas les mêmes pour toutes ſortes de perſonnes, les Loix du Deüil ne ſont pas égales auſſi pour tout le monde. Ceux qui y ſont plus étroitement obligés, ce ſont l'Epoux & l'Epouſe. Dès que l'un des deux a payé le tribut à la nature, la Cabane du défunt acquiert un droit ſur celui qui reſte, qu'elle n'avoit pas du vivant de tous les deux. Car le Mariage n'obligeant pas les contractans à paſſer dans la Cabane l'un de l'autre, & chacun reſtant chez ſoy, dès que la mort a rompu leurs liens, celui qui ſurvit, ſoit l'Epoux, ſoit l'Epouſe, eſt obligé de quitter ſa Cabane, & de ſe tranſporter pour quelque temps dans la Cabane du défunt pour le repréſenter, & pour le pleurer en compagnie de ſes parens; & ceux-ci ſont tellement les maîtres de ſon Deüil, qu'ils peuvent l'obliger à l'obſerver rigoureuſement ſelon les uſages, ou bien le diſpenſer du tout, ou en diverſes choſes, comme il leur plaît.

Lorſque les Epoux ſe ſont tendrement aimés, & qu'ils ont bien vêcu enſemble, ils cherchent dans leur veuvage à faire leur Deüil dans la rigueur, & les parens, qui ont lieu d'être contens, en ont du plaiſir. Alors le Deüil allant ſon train, ſe modere peu à peu en vertu de certaines diſpenſes que les parens accordent, & qui ſont déclarées en public dans les feſtins par des préſens,

qui témoignent leur volonté juſqu'à ce que le temps du Deüil étant expiré, on les déclare par une derniere parole, c'eſt-à-dire, par un dernier préſent, entierement libres de ſe pourvoir ailleurs. Cela ſe fait en cérémonie en plein Conſeil, où l'on habille la veuve, & l'on treſſe ſes cheveux que le Deüil l'obligeoit de porter épars. Mais ſi les parens ont eu lieu de ſe plaindre du peu de complaiſance d'un Epoux ou d'une Epouſe, dont les mauvaiſes manieres étoient un indice qu'ils eſtimoient peu leur alliance, ils ne leur permettent pas de remplir le temps de leur Deüil, & ils ne tardent pas à leur faire ſignifier par un préſent, qui eſt le ſeul qu'ils doivent attendre; qu'ils les tiennent dégagés de tout ce qu'ils peuvent leur devoir en ce point, & qu'ils les laiſſent dans leur pleine liberté. Avec cela néanmoins il ſeroit honteux à un homme veuf, encore plus à une femme veuve, de ſe remarier avant le temps préſcrit au Deüil ordinaire; & ſi ils le faiſoient l'un ou l'autre avant que les parens du mort leur en euſſent donné la liberté par leur derniere parole, ils s'expoſeroient eux & les Epoux ou Epouſes qu'ils prendroient, à toutes ſortes d'outrages qu'on ſeroit en droit, & qu'on ne manqueroit pas de leur faire.

Les femmes Iroquoiſes qui ſe font couper leurs cheveux, ne ſe font point raſer entierement. Elles ne devroient proprement que retrancher cette treſſe, qui leur pend derriere le dos, en la coupant

pant à la naiſſance des épaules ; mais les parens de l'Epoux conſiderant, que c'eſt leur plus bel ornement, qu'il faudroit trop de temps pour que les cheveux revinſſent à leur premier état, & que ces femmes ne pourroient ſortir de leur Cabane pendant ce temps-là, les font prier de la conſerver. Alors elles croyent faire aſſez d'en faire couper une petite partie, & elles laiſſent pendre le reſte négligemment, ſans en prendre aucun ſoin. Les hommes font auſſi couper quelque peu de leurs cheveux ; & pendant cette operation, laquelle ne doit pas être douloureuſe, le cérémonial veut que les uns & les autres témoignent par leurs paroles, qu'ils en reſſentent une douleur auſſi vive, que ſi on coupoit le fil de leur vie. Les femmes de la Virginie ſement leurs cheveux dans le Cimetiere, ou les jettent ſur la Tombe après les avoir fait couper. Les femmes Breſiliennes & les Caraïbes font couper les leurs près de la tête, & ne finiſſent leur Deüil que quand ils ſont revenus. C'eſt, dit Homere, preſque l'unique préſent que puiſſent faire les amis à leurs amis morts que de couper leurs cheveux, de les ſemer autour de leur ſepulchre, & de leur donner des larmes. Homer. Odyſſ. 4.

Les Auteurs écrivent des Lyciens, que pendant leur Deüil ils s'habilloient en femmes, pour marquer que les pleurs & les larmes n'étant convenables qu'à ce ſexe foible, ils devoient bien-tôt le finir, & prendre les ſentimens d'un courage mâle, tel qu'il convient à des hommes, qui ne Valer. Maxim. Lib. 2. de Inſtit. Antiq. Plutarch. Oratione Conſol. ad Apollon.

ſe laiſſent point abattre à la douleur. Je ne trouve pas que les Iroquois & les autres Sauvages leur reſſemblent en ce point, ſi ce n'eſt peut-être, que comme il n'y a pas une grande difference dans la maniere de s'habiller de l'un & de l'autre ſexe, ils s'enveloppent pendant ce temps-là la tête comme les femmes pour cacher leur affliction; coûtume qui étoit auſſi gardée anciennement chez les Perſes.

Quint-Curt. Lib. 10.

Le Leſſus & les Ejulations muſicales ſe font aſſez régulierement par les femmes pendant tout le temps du Deüil trois fois le jour, au lever du Soleil, à ſon midi, & à ſon coucher. On les continue quelquefois pluſieurs années, mais non pas avec cette regularité. Chez quelqu'une des Nations Iroquoiſes & au Bréſil, c'eſt une occupation ordinaire des femmes toutes les fois qu'elles vont au bois & aux champs, ou qu'elles en reviennent; chemin faiſant chacune fait ſa partie, mais cela ne préjudicie alors en rien à leur bonne humeur; car après avoir fini, elles ſont auſſi prêtes à rire, que ſi elles n'avoient pas penſé à pleurer.

La coûtume de pleurer les Morts, a paſſé chez quelques Nations de l'Amerique en devoir de civilité ou de bienſéance à la reception des Etrangers. On ne croit pas pouvoir les honorer davantage, qu'en entrant dans les ſentimens de Deüil & de triſteſſe qu'ils peuvent avoir de la perte qu'ils ont faite des perſonnes de leur Nation, qui devoient leur être cheres. Ils nomment alors tous

ceux qu'ils ont connu des gens de la Nation qui les viſitent, & font des lamentations d'autant plus vives, qu'ils les regardent comme le lien de leur union, & du droit d'hoſpitalité qu'ils ont les uns chez les autres. Au Bréſil ce ſont les femmes qui viennent pleurer de la ſorte; elles s'acroupiſſent ſur leurs talons, en mettant leurs deux mains ſur leur viſage; elles ſe tiennent pendant quelque temps en cette poſture, pleurant en cadence, & verſant des larmes. Chez les Sioux & chez quelques Peuples de leur voiſinage, ce ſont les hommes qui pleurent ainſi, en mettant la main ſur la tête des Etrangers, qui les viſitent pour honorer les morts de leur Nation.

L'Ecriture Sainte nous marque que c'étoit un ancien uſage chez les Orientaux. Il eſt rapporté dans la Geneſe, que Jacob voyant Rachel pour la premiere fois, & ayant appris qu'elle étoit ſa couſine, & fille de Laban, il lui donna un baiſer, & ſe mit à pleurer en élevant ſa voix. Il lui dit enſuite qu'il étoit le frere de ſon pere, & le fils de Rebecca. On ne voit aucun motif dans Jacob, qui puiſſe l'engager à pleurer. La rencontre de Rachel devoit lui inſpirer plûtôt des ſentimens de joye, que l'envie de faire des lamentations. Il eſt donc à croire que Jacob s'acquite en cette occaſion d'un devoir ordinaire des Orientaux de pleurer ſur les perſonnes avec qui ils avoient quelque alliance, encore plus ſur celles de qui ils tiroient leur origine les uns & les au- Gen. c. 29.

tres. Et cette maniere d'élever ſa voix en verſant des larmes, laquelle eſt ici remarquée par la Sainte Ecriture, ſe rapporte aſſez bien à celle qu'ont les Ameriquains de pleurer en chantant.

Fête generale des Morts.

Parmi la plûpart des Nations Sauvages, les corps morts ne ſont que comme en dépôt dans la ſepulture où on les a mis en premier lieu. Après un certain temps on leur fait de nouvelles obſeques, & on acheve de s'acquiter envers eux de ce qui leur eſt dû par de nouveaux devoirs funeraires. Les Caraïbes & une grande partie des Sauvages Meridionaux, laiſſent couler une année entiere pour donner le temps aux chairs de ſe conſumer; alors ils célebrent l'Anniverſaire, & invitent les Villages de la Nation à cette Fête. On s'aſſemble de tous les Carbets; & après avoir paſſé pluſieurs jours à chanter & à danſer à l'honneur des défunts, on fait calciner leurs os; ils réduiſent ces oſſements calcinés en poudre; ils mêlent cette poudre ou ces cendres dans leur boiſſon, & boivent juſqu'à ce qu'il ne reſte plus rien dans les vaiſſeaux: donnant ainſi un exemple frequent & hereditaire dans toute une Nation d'un amour auſſi ardent pour leurs parens & pour leurs Concitoyens, que l'étoit celui, qui a immortaliſé la célebre Artemiſe Reine de Carie, laquelle ne voulant point donner d'autre ſepulture au corps de Mauſole ſon Epoux, que le ſien propre, conſacra encore mieux ſa memoire à la

1. Lettre du P. de la Neuville dans les Memoires de Trevoux, Mars 1723.

poſterité par cette action éclatante, que par le monument qu'elle lui éleva; quoiqu'il fût ſi ſuperbe, qu'on en a parlé comme d'une des ſept merveilles du monde.

Le Sieur Biet particulariſe davantage cette action des Caraïbes. Il prétend que quelques-uns font brûler les corps immédiatement après leur mort; mais que d'autres les mettent dans la foſſe, ornés de leurs armes & de leurs caracolis. Ils leur apportent enſuite à manger avec grande cérémonie, diſant qu'il faut leur donner à manger juſqu'à ce qu'ils n'ayent plus de chair ſur les os, parce qu'ils ſont perſuadés qu'ils ne vont point au païs des Ames qu'ils ne ſoient ſans chair. Quand donc ils croyent que les chairs ſont entierement conſumées, ils font *un vin* ou une aſſemblée pour les brûler, ce qu'ils pratiquent en cette ſorte : Ils les mettent dans un lict de coton bien blanc; quatre jeunes filles tiennent chacune un coin de ce lict, elles font danſer ces os au ſon de quelque inſtrument, & toute l'aſſemblée danſe auſſi, beuvant toûjours à leur ordinaire. Lorſqu'elles les ont bien fait danſer, on dreſſe un bucher, où on les fait brûler avec tout ce qui leur a ſervi pendant leur vie. Tout étant réduit en cendres, s'il ſe trouve quelques os qui n'ayent pas été conſumés, ils les pulveriſent, les paſſent par une ſorte de tamis, & mettent ces cendres dans de l'eau, dont ils ſe frottent les jambes. Ils continuënt enſuite à boire, après quoi chacun ſe retire. Le Sieur Biet ne dit

Biet, Voyage de la Terre Equinoxiale, Liv. 3. chap. 14. p. 392.

pas qu'ils boivent ces cendres, mais peut-être étoit-il moins bien inſtruit que le Pere de la Neuville, qui a écrit après lui, & qui parle des mêmes Sauvages. Lopés de Gomara dit des habitans du fleuve de Palmas, qu'ils enterrent tous ceux qui meurent, excepté les Devins qu'ils brûlent par honneur, & que pendant que le corps brûle, ils chantent & ils danſent; ils recueillent enſuite les cendres, & les gardent juſqu'au bout de l'an, auquel temps les parens & la femme du défunt les boivent, accompagnant la cérémonie de cet Anniverſaire de pluſieurs inciſions ſanglantes qu'ils font ſur leur corps.

Lopes de Gomara, Hiſt. gener. de las Indias, Lib. 2. cap. 2.

Les Nations de l'Amerique Septentrionale font une Fête generale, à laquelle raſſemblant tous les cadavres de ceux qui ſont morts dans l'intervalle d'une Fete à l'autre, & invitant toutes les Nations voiſines & alliées, où ils les font brûler, comme c'eſt l'uſage des Peuples du Nord, ou bien ils les enſeveliſſent dans une foſſe commune.

Il y a quelque variation entre ces Nations touchant la maniere, & le temps auquel elles ont coûtume de célébrer cette Fête. Quelques-unes la célebrent d'année en année. Les Hurons & les Iroquois ne la célebrent que de dix en dix ans, ou de douze en douze, ou toutes les fois qu'ils changent de Village. Comme je n'ai point aſſiſté à aucune de ces Fêtes, je me reglerai ſur la deſcription qu'en a donné le Pere de Brebeuf, à laquelle j'ajoûterai quelques circonſtances que j'ai

Relat de la Nouv. France pour l'an 1634. 2. part.

trouvées dans les Memoires manuſcrits du Sieur Nicolas Perrot.

La Fête generale des Morts eſt de toutes les actions, qui intereſſent les Sauvages, la plus éclatante & la plus ſolemnelle. Ils lui donnent le nom de *Feſtin des Ames*, & elle leur paroît ſi importante, qu'ils s'y préparent d'une Fête à l'autre, afin de la rendre plus ſuperbe, & de la célébrer avec plus de ſplendeur & de magnificence.

Dès que le terme approche on tient Conſeils ſur Conſeils, ſoit en particulier dans les Villages, ſoit dans l'aſſemblée generale de toute la Nation, pour convenir du lieu où l'on doit faire la foſſe commune : pour déterminer le temps précis de la Fête, & pour prendre les meſures néceſſaires, afin de la rendre magnifique par le concours nombreux des Peuples voiſins & alliés qu'on doit attirer à ce ſpectacle.

Ces ſortes de Conſeils ne laiſſent pas de ſouffrir quelquefois de grandes difficultés par la jalouſie des Chefs, dont quelques-uns voyant avec peine leurs Emules s'accréditer davantage, & avoir la plus grande part aux affaires, font naître divers incidens ſous divers prétextes pour troubler la Fête, & cauſer une eſpece de ſchiſme en faiſant leur feſtin à part, & mettant les morts de leur dépendance dans une foſſe ſeparée, ainſi qu'il arriva à celle, dont le Pere de Brebeuf nous a donné le détail.

Après être convenus du temps & du lieu, on

choiſit parmi les Chefs un Maître de la Fête, qu'on appelle le *Maiſtre du Feſtin.* Celui-ci envoye par-tout ſes ordres, afin que tout ſoit prêt pour la cérémonie, & que rien n'y manque.

Chaque Village eſt alors en mouvement. Au premier beau jour tous ſe tranſportent au Cimetiere, où les Libitinaires & les Pollincteurs de chaque famille, qu'ils nomment *Aiheionné*, tirent, en préſence des parens, les mêmes corps qu'ils avoient eu autrefois le ſoin de mettre dans la ſepulture, tandis que ceux qui ont des morts enſevelis ſeparément au loin, en quelque lieu du païs que ce ſoit, vont les chercher ſans plaindre leur peine.

C'eſt un ſpectacle ſans doute bien frappant à l'ouverture de ces Tombeaux, que la vûë de la miſere humaine dans ces Images de la mort, laquelle prend, ce ſemble, plaiſir à ſe peindre en mille manieres diverſes dans ces cadavres, qui ſont tous differens les uns des autres, ſelon les progrès qu'a fait ſur eux la corruption. Les uns ſont ſecs & arides : les autres ont encore un parchemin ſur les os : les uns ſont recuits & boucanés ſans apparence de pourriture : quelques autres commencent à peine à ſe corrompre : d'autres enfin fourmillent de vers, & nâgent dans le pus. Mais je ne ſçais ce qui doit frapper davantage, ou l'horreur d'un coup d'œuil ſi révoltant, ou la tendre pieté, & l'affection de ces pauvres peuples envers leurs parens décedés ; car rien au monde

monde n'eſt plus digne d'admiration, que le ſoin empreſſé avec lequel ils s'acquitent de ce triſte devoir de leur tendreſſe, ramaſſant juſqu'aux moindres oſſements, maniant ces cadavres tout dégoutans d'ordures, en ſéparant les vers, les portant ſur leurs épaules pendant pluſieurs journées de chemin, ſans être rebutés de leur puanteur inſupportable, & ſans laiſſer paroître d'autre émotion, que celle du regret d'avoir perdu des perſonnes, qui leur étoient, & qui leur ſont encore bien cheres.

L'ouverture des Tombeaux étant faite, on laiſſe quelques heures ces cadavres ainſi découverts en ſpectacle, donnant ainſi le loiſir à chacun de faire réflexion à ce qu'il doit être un jour, pendant qu'on renouvelle le Leſſus & les pleurs comme au jour du trépas. On les couvre enſuite de robes neuves, & peu après on décharne tous ces oſſements, dont on jette dans le feu la peau & les chairs, avec les fourrures & les nattes dans leſquelles ils ont été enſevelis. On ne touche point aux corps entiers, qui ont été inhumés depuis peu, on ſe contente ſimplement de les nétoyer. Ces oſſements étant ainſi purifiés, & mis, partie dans des ſacs, partie dans des robes de caſtor, on enleve les corps entiers ſur des brancards; d'autres chargent les paquets d'oſſements ſur leurs épaules, & tous ſe retirent dans leurs Cabanes, où chacun fait feſtin à ſes morts.

Deux ou trois jours avant le départ, on porte

tous ces cadavres & tous ces oſſements dans une des Cabanes de Conſeil, où une partie ſont ſuſpendus, & les autres étalés de rang tout du long de la Cabane, avec tous les préſens qui ſont deſtinés pour la Fête. Le Chef de la Cabane leur fait un feſtin magnifique, & les traite au nom du Capitaine défunt, dont il a relevé le nom. Il y chante la chanſon de mort de ce Capitaine, ce qui fait voir que les chanſons y ſont hereditaires, auſſi-bien que les noms, afin de montrer une plus grande conformité avec la perſonne qu'on reſſuſcite, dont il ſemble que rien ne périt. Les Conviés y ont la liberté qu'ils n'ont pas en certains autres feſtins, de faire part à leurs amis de ce qu'ils ont de bon, & même d'emporter chez eux ce qui leur plaît ; enfin à l'iſſuë du feſtin, chacun ſort de la Cabane en chantant *haé! haé!* ce qu'ils appellent imiter le cri des Ames.

Tout ſe diſpoſe enſuite pour le voyage, & quand tout eſt prêt, on les voit partir au nombre de deux ou de trois cens perſonnes, chargés de leurs corps morts & de leurs paquets d'oſſements ſur leurs épaules, couverts de belles robes de caſtor. Quelques-uns prennent la peine d'attacher ces oſſemens dans leur place naturelle, & ornent enſuite ces ſquelettes de colliers de porcelaine, & de belles guirlandes de long poil d'orignal, teint en un fort beau rouge. Ils marchent à petites journées, & ſéjournent par-tout. Au ſortir de leurs Villages, ſur leur route, & à l'approche des

Villages par où ils doivent paſſer, ils renouvellent leurs lamentations, & leur cri des Ames. On ſort de tous ces Villages pour venir au-devant d'eux : ils ſe font mille largeſſes en ces ſortes de rencontres, & l'ordre eſt ſi bien établi, que chacun a par-tout ſon gîte pour ſon monde & pour ſes morts, ſans que cela produiſe la moindre confuſion.

Il y a du plaiſir à voir arriver tous ces divers convois au lieu du rendez-vous general, où l'ordre eſt également bien gardé, la réception plus magnifique, & les feſtins plus nombreux & plus abondans.

Les Etrangers qui ont été invités pour aſſiſter à la Fête, font une maſſe commune des préſens qu'ils apportent pour couvrir les morts. On les reçoit dans une Cabane faite exprès, où chaque Nation alliée a ſa place marquée. Dès qu'ils ſont arrivés, ils ſe tiennent debout dans la Cabane où on les a introduits ; ils expoſent le ſujet de leur venuë, & l'invitation qu'on leur a faite ; ils offrent enſuite leurs préſens, ils ſe dépoüillent de tous leurs vêtemens, & ſe mettent à danſer au ſon du tambour & de la tortuë, ſe ſuivans tous file à file autour de trois ſapins dreſſés exprès dans la Cabane. Cependant on ôte les préſens qu'ils ont apporté, & toutes leurs dépoüilles ; & ceux qui les ont invités, en remettent d'autres à la place beaucoup plus conſiderables, & on leur fait feſtin.

Quelques jours ſe paſſent ainſi à aſſembler le monde, tant ceux de la Nation qui apportent leurs morts, que les Etrangers invités à la Fête. Ce ne ſont pendant ce temps-là que largeſſes réciproques à l'honneur des Morts. Les Chefs & les particuliers font divers petits feſtins, où ils appellent juſqu'à vingt & trente perſonnes; mais au lieu de ſervir des vivres & des mets dans ces feſtins, ce ſont des préſens de differente eſpece, des robes, des haches, des chaudieres. Les Chefs & les Conſiderables ſe diſtinguent par ces ſortes de liberalités qui les épuiſent.

On s'occupe auſſi à divers jeux. Les jeunes gens d'un côté, & les jeunes femmes de l'autre, s'exercent du matin juſqu'au ſoir ſéparément, ſoit à tirer de l'arc, ſoit à la courſe, ſoit à l'exercice du Levier. Chaque exercice a un prix deſtiné pour le victorieux, & ces honneurs funébres, où la force & l'adreſſe ont leur récompenſe, rappellent encore aujourd'hui dans le ſein de l'Amerique le ſouvenir de ces jeux de l'Elide, marqués par des Epoques, qui ſervent à regler la Chronologie des premiers temps, & qui exciterent pendant pluſieurs ſiecles l'émulation de toute la Gréce.

On prépare cependant au milieu d'une grande place, dont on eſt convenu dans le Conſeil, une foſſe d'environ dix pieds de profondeur, & de pluſieurs toiſes de diamétre. On environne cette foſſe d'un échafaut ou amphitéâtre de dix toiſes de profondeur, & de dix ou douze pieds de haut:

autour regnent quantité d'échelles pour y monter, & au-deſſus s'élevent grand nombre de perches dreſſées d'eſpace en eſpace, leſquelles ſoûtiennent de longues traverſes, deſtinées à porter tous ces paquets d'oſſements qu'on y doit mettre en étalage à la vûë du public. On étend enſuite quantité de nattes ou d'écorces deſſous le Théatre, & l'on éleve quantité de petits échafaux à hauteur d'homme ſur les bords de la foſſe, pour les corps entiers qu'on a ſoin d'y porter dès la veille de la Fête.

Le jour de la Cérémonie on fait divers cris dans le Village, afin que chacun ſe tienne prêt de partir à l'heure marquée. Chaque famille ſe range à l'ordre, & chacun s'occupe de la tâche qu'on lui a donnée. On délie alors ces paquets, qui ſont ſuſpendus dans les Cabanes; on les développe derechef devant les parens, qui veulent avoir la conſolation de les voir, de les manier, & de les orner encore avant que de leur dire les derniers adieux; la douleur ſe renouvelle à cette triſte vûë, & le Leſſus recommence comme le jour des funerailles, de ſorte qu'on n'entend partout qu'éjulations, & que cris lugubres.

A l'iſſuë de ces lamentations on refait de nouveau les paquets, & chaque Village, chaque Tribu ſous ſes Chefs, ſe met en chemin en ordre de proceſſion, obſervant de faire garder un certain rang de bienſéance aux morts même dans leur marche; de maniere que celui qui porte le

corps d'un Chef, va à la tête, ainſi des autres, ſelon les differentes proportions de conſideration, d'âge & de ſexe.

A meſure que ces proceſſions arrivent dans cette grande place où eſt la foſſe, chacune ſe loge en divers cantons, qui leur ſont aſſignés par le Maître des Cérémonies, ſelon l'ordre des Villages, & le nombre des familles; on met à terre tous ces paquets d'oſſements, comme on fait la poterie de terre dans une Foire; & lorſque tout le monde eſt rendu, on fait la montre des préſens qu'on étale, partie à terre, & partie ſur des perches, où on les laiſſe un temps conſiderable pour donner le loiſir aux Etrangers d'admirer leur richeſſe & leur magnificence. A la Fête des Morts, dont le Pere de Brebeuf nous a donné la Relation, il y en avoit douze cens, qui occupoient cinq ou ſix cens toiſes de terrain, où ils reſterent en parade l'eſpace de deux heures; cependant l'aſſemblée ne paſſoit pas le nombre de deux mille perſonnes.

Chaque Village, rangé ſous ſes Chefs, ſe diſpoſe enſuite à monter ſur le Théatre où chaque famille a ſon département. Au moindre ſignal que doit faire le Maître des Cérémonies, ils y courent comme à l'aſſaut, & dans un moment le Théatre eſt rempli à la faveur des échelles qui l'environnent. Ils accrochent les paquets d'oſſements aux perches préparées pour cet uſage. Tous deſcendent avec la même précipitation, retirent

toutes les échelles, ne laiſſant ſur le Théatre que quelques Chefs, qui y reſtent pour faire la diſtribution des préſens.

Vers la fin de cette diſtribution on pave le fonds de la foſſe, & on la borde de grandes robes de dix caſtors chacune : on met dans le milieu quelque chaudieres & quelques autres meubles à l'uſage des Morts, & on y deſcend les corps entiers, dont chacun emporte avec ſoi une, deux, ou même trois robes de caſtor. C'eſt alors une étrange confuſion, tout le monde ſe jettant à corps perdu dans la foſſe pour en retirer quelques poignées de ſable, qui, dans leur perſuaſion, doit leur être d'une grande utilité pour les rendre heureux au jeu.

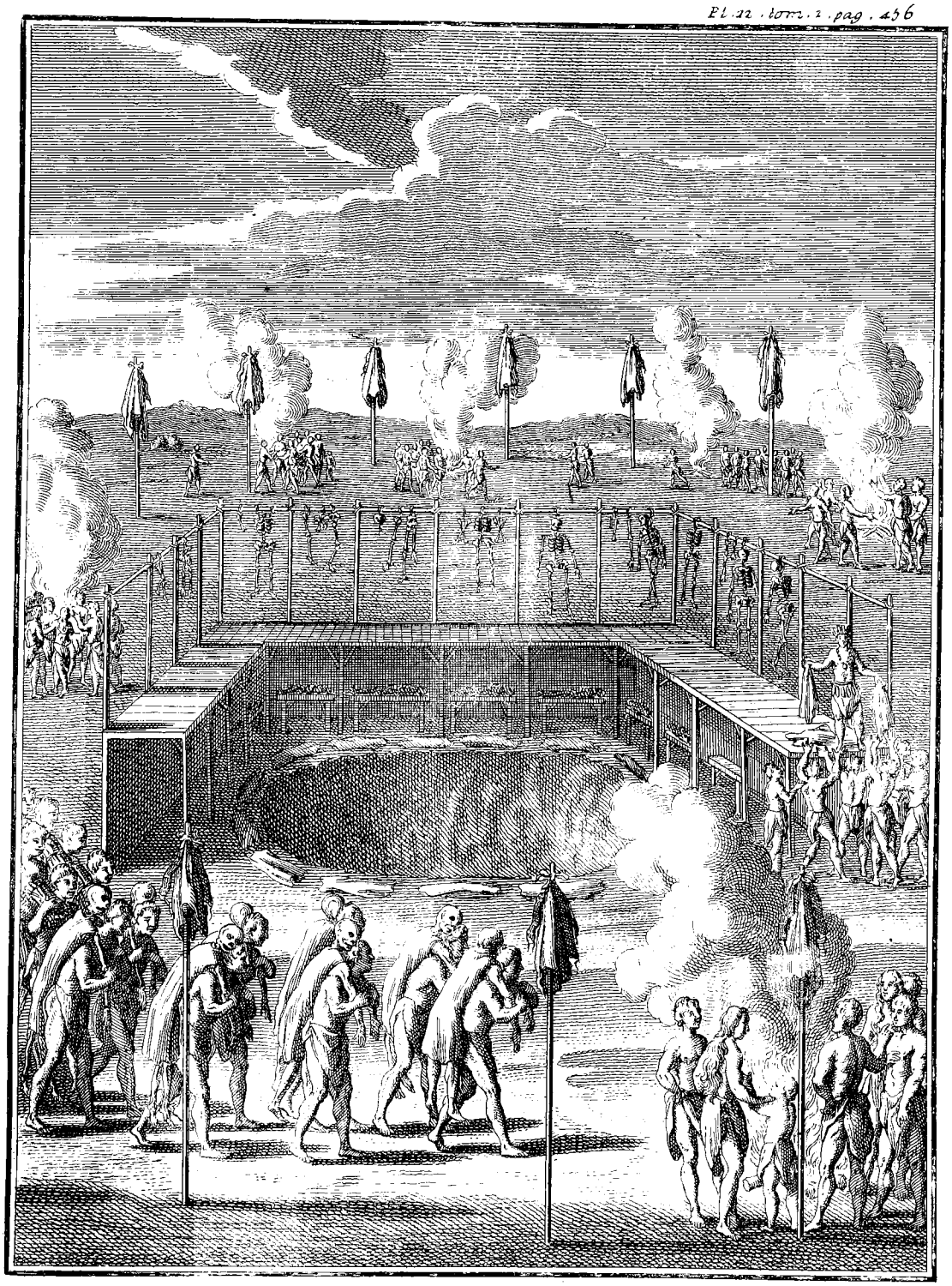
L'année où le Pere de Brebeuf fut témoin de la cérémonie, on s'étoit arrangé pour paſſer la nuit ſur la place où l'on alluma de grands feux, & où l'on fit feſtin. Peut-être eut-on attendu juſqu'au lendemain bien avant dans le jour pour terminer la Fête ; mais un de ces paquets d'oſſemens s'étant détaché de lui-même, & ayant roulé dans la foſſe, ce bruit, qui ſurprit tout le monde, mit pat-tout l'allarme ; on courut de toutes parts avec un tumulte épouventable ſur le Théatre, d'où l'on vuida dans un moment tous ces paquets dans la foſſe, réſervant néanmoins les robes de fourrure dont ils étoient couverts. Ce bruit ayant ceſſé pour quelque temps, ils ſe mirent à chanter ; mais d'un air ſi triſte & ſi la-

mentable ; que le Pere, qui voyoit tout, à la faveur des feux dont la place étoit pleine, ſe repréſenta vivement l'horrible triſteſſe & l'image du déſeſpoir, où les ames de ces infidelles étoient plongées dans les Enfers.

Quelques jeunes gens avec des perches arrangeoient les os dans la foſſe, qui en fut pleine à deux pieds près. Ils renverſerent pardeſſus les robes de caſtor, qui la débordoient, & couvrirent le reſte de nattes & d'écorces, qu'on combla de bois, de pierres, & de terre qu'on y jetta ſans ordre. Quelques femmes y apporterent des plats de ſagamité de leur bled d'inde; & le lendemain & les jours ſuivans, pluſieurs Cabanes du Village en fournirent de grandes corbeilles, qui furent répanduës ſur la foſſe comme une derniere marque de tendreſſe envers les Morts, à qui on en faiſoit le ſacrifice.

De douze cens préſens, dont on avoit fait la montre à cette Fête, ſans parler des largeſſes que ſe firent les particuliers, & des prix qui avoient été propoſés pour les differens exercices, quarante robes furent employées à parer la foſſe, pluſieurs reſterent enſevelies avec les corps entiers ; on en donna vingt au Maître du feſtin pour remercier les Nations étrangeres qui avoient été invitées au ſpectacle : les morts en diſtribuerent quantité par les mains des Chefs & de leurs amis vivans : une partie ne ſervit que de parade, & fut retirée par ceux qui les avoient expoſées; les

Anciens



Anciens qui en avoient l'adminiſtration, en mirent à quartier ſous main un aſſez bon nombre, & le reſte, après que la foſſe eut été comblée, fut coupé en piéces, & jetté en lambeaux pardeſſus le Théatre, au peuple, qui ſe les diſputoit, de maniere qu'il falloit encore les partager entre autant de perſonnes qu'il y en avoit à les prétendre; ce qui eſt ſans doute l'effet de quelque ſuperſtition; car ces lambeaux ne peuvent leur ſervir à aucun uſage.

Ainſi finit cette lugubre Fête, qui ſert à unir davantage ces peuples, à reſſerrer plus étroitement les liens qui les attachent les uns aux autres, & qui dans des Barbares, eſt un exemple bien humiliant, ſi nous comparons leur pieté envers leurs parens & leurs concitoyens défunts, avec l'indifference que nous avons pour les nôtres, leſquels ſont ordinairement auſſi-tôt oubliés qu'inhumés.

Quoiqu'en puiſſent prétendre les impies, qui veulent que tout périſſe avec le corps, ils peuvent s'inſtruire de la verité par la pratique de ces Peuples groſſiers; car, nonobſtant ce qu'ils peuvent dire, cette Inſtitution maintenuë depuis leur origine, eſt manifeſtement un ouvrage de la Religion, & un témoignage de la Foy ancienne. Et bien qu'aujourd'hui les ſentimens de Religion ſoient fort abrutis par le déreglement de leurs mœurs, & peut-être encore plus par l'impieté de ceux des Européans qui les fréquentent; quoique

même ce dernier uſage-ci commence à s'abolir preſque par-tout où les Européans ont été ; parce qu'ils leur ont fait comprendre l'inutilité de ces profuſions d'une part, & le dommage qu'elles leur cauſoit de l'autre : qu'en quelques endroits même il ſoit entierement éteint ; ce qu'ils faiſoient autrefois, eſt une preuve convainquante de l'opinion generale, que les Ames ſurvivoient à la pourriture du Tombeau. Il eſt auſſi très-vraiſemblable qu'ils ne prenoient tant de ſoin de ces cadavres ſecs & pourris, ou nageant dans le pus & dans la corruption, qu'en conſequence de la tradition que leurs Ancêtres avoient reçûë de nos premiers Peres, que ces cadavres devoient reprendre un jour une nouvelle vie, laquelle durera autant que l'Eternité.

DE LA LANGUE.

IL ne me reſte plus qu'à parler de la Langue pour finir cet Ouvrage, le doigt de Dieu ne s'y fait pas moins ſentir que dans les autres merveilles, qui ſont les effets de ſa ſageſſe & de ſa puiſſance ; car le langage étant néceſſaire à l'homme pour former les liens de la ſocieté, il doit paroître admirable que dans cette multitude de Langues répanduës dans le Monde, il regne dans celles même des Peuples les plus groſſiers un or-

dre & une œconomie qu'ils n'ont jamais été en état d'introduire d'eux-mêmes par art & par principes, & qu'ils ont encore aujourd'hui ſans être en état de les bien comprendre ; de maniere qu'ils paroiſſent tout ſurpris lorſque les Miſſionnaires, qui les ont pénétrées par un long uſage, par une étude conſtante, & encore plus par le ſecours d'enhaut, leur font remarquer dans leur Langue propre cette connexion methodique qu'ils n'avoient jamais apperçûë.

Les hommes n'ont eu qu'un même langage juſqu'à cette entrepriſe inſenſée de leur vanité que Dieu ſe plut à confondre, en mettant un tel déſordre dans leurs penſées, qu'ils ne faiſoient que ſe troubler dans leur ouvrage par ce dérangement ſubit & inopiné, qui ayant broüillé toutes les eſpeces, & la ſignification des mots, les mit dans l'impoſſibilité de pouvoir s'entendre. Gen. cap. xi. v. 7, 8.

Rien n'eſt mieux marqué dans la ſainte Ecriture que ce prodigieux évenement. Mais je crois que c'eſt ſe donner une peine inutile que de vouloir deviner en combien de Langues Meres ſe fit cette célebre diviſion. Je ne ſçais ſur quoi fondé on s'étoit perſuadé qu'elle s'étoit faite en 72. Langues originales ; & je crois qu'il eſt très-peu important de ſçavoir s'il y en a eu un nombre plus grand, ou beaucoup moindre.

Je ne vois pas non plus qu'on doive ſe fatiguer beaucoup à ſoûtenir, que la Langue Hébraïque ſoit celle que parloient les hommes juſqu'au temps

de la Tour de Babel, où elle eut le privilege d'être conſervée dans la famille d'Heber ; & qu'elle fut tranſmiſe par Abraham au peuple Juif qui en eſt deſcendu. Ceux, qui dans cette opinion tâchent de rapporter toutes les autres Langues à des racines hébraïques qu'ils croyent appercevoir, ſe donnent des peines inutiles pour des conjectures purement imaginaires.

La Langue Hébraïque eſt reſpectable à la verité pour avoir été la Langue du Peuple de Dieu, & la premiere dans laquelle les Livres ſaints ont été écrits ; quoique ce ne ſoit pas le ſon de la parole, ou la figure des caracteres, mais les verités qu'ils contiennent, qui leur attirent ce reſpect. Mais cette Langue en elle-même n'a pas de plus grandes beautés que les autres, & n'a rien en ſoi, qui puiſſe faire dire qu'elle ait pû mériter un privilege, tel qu'on le ſuppoſe, pour être conſervée au temps de la confuſion. Quand Dieu n'eut pas conſervé cette premiere Langue que parloient Adam & ſa poſterité, le miracle qu'il opera à la Tour de Babel, eut-il été défectueux ? Il me paroît au contraire qu'il eut été plus complet en ne la conſervant pas. Heber étoit-il plus homme de bien que les autres, qui mirent le comble à leur temerité inſenſée dans cette entrepriſe commune des hommes contre Dieu ? D'où lui pouvoit donc venir un privilege auſſi ſpéciàl & auſſi frappant que celui-là ?

Le ſçavant M. Huet a cru après Theodoret,

qu'on pouvoit penſer que cette premiere Langue qu'on avoit parlé juſqu'à la tour de Babel, avoit été entierement éteinte en cette occaſion; & que l'Hébraïque, qu'il croit être la même que la Chananéene, étoit une de celles qui s'y étoient formées : qu'Abraham ſortant de la Chaldée, qui étoit ſon païs, avoit été obligé d'apprendre celle de la Terre de Chanaan que ſa poſterité parla depuis. Huet, de mons. Evan. prop. 4. cap. 13. p. 134.

Il ſeroit en effet difficile de concevoir, comment dans la ſeule famille d'Abraham, laquelle étoit confonduë depuis très-long-temps parmi les Chaldéens, cette Langue eut pû ſe conſerver au milieu d'un peuple nombreux, qui en parloit une autre toute differente; & bien que cela ne ſoit pas impoſſible, rien cependant n'oblige à le croire ſans des preuves bien ſolides & bien fondées.

Je ne crois pas néanmoins que la Langue Hébraïque fût aucune des Langues étrangeres qu'Abraham avoit appriſes. Il eſt bien plus naturel de penſer qu'Abraham, dont la Langue maternelle étoit celle qu'on parloit de ſon temps dans la Chaldée, parla toûjours cette même Langue parmi les ſiens, quoique les divers voyages qu'il fut obligé d'entreprendre, le miſſent dans la néceſſité d'en apprendre aſſez de celles de ſes Voiſins pour ſe faire entendre, & pour les entendre. Cela ne devoit pas lui être difficile, les Langues des Peuples Voiſins étant aſſez ordinairement des dia-

lectes les unes des autres. Il eſt probable que dans tous ſes voyages, ſa Langue maternelle ſouffrit quelque alteration : alteration qui devint bien plus ſenſible dans ſa poſterité, laquelle ayant fait un peuple particulier, qui ſe faiſoit un point de Religion d'avoir peu de rapport avec les Gentils, forma une dialecte particuliere, laquelle s'éloignoit toûjours de ſa ſource par le long ſéjour que ce Peuple fit en Egypte, dans le déſert, & dans la Terre de Chanaan, où elle extermina preſque tous les Naturels du païs ; tandis que cette même Langue d'Abraham s'alteroit d'un autre côté dans ceux qui avoient reſté dans la Chaldée, par la fatalité ordinaire aux Langues vivantes, qui changent toûjours avec quelque proportion comme les modes. Nous en avons un exemple dans la Langue Françoiſe, laquelle eſt bien differente d'elle-même, ſi on compare ce qu'elle eſt aujourd'hui, avec ce qu'elle étoit il y a quatre ou cinq ſiecles.

De cette maniere la Langue Hébraïque ne ſeroit qu'une dialecte de celle qu'on parloit dans la Chaldée, lorſqu'Abraham en ſortit par l'ordre de Dieu pour être le Pere d'un Peuple auſſi nombreux que les étoiles du Ciel, & les ſables de la mer. La Phénicienne ou Chananéenne, & les autres Langues Orientales, qui approchent de l'Hébraïque, ſeront auſſi des dialectes d'une même Langue mere, qu'il eſt difficile de diſcerner dans un auſſi grand éloignement, toutes les

dialectes d'une même Langue mere ayant les mêmes racines du plus grand nombre des mots qui les compoſent.

Quoiqu'il en ſoit de ce ſentiment ſur la Langue Hébraïque, il eſt très-certain que les Langues de l'Amerique n'ont aucune analogie avec elle, ni avec celles qui s'y rapportent, ou qui en ſont dérivées, ainſi que l'aſſurent ceux qui entendent les Langues ſçavantes, & qui ont fait la comparaiſon des unes avec les autres.

Je ſens bien qu'on peut me faire une objection contre l'opinion que j'ai, qu'une grande partie des Peuples de l'Amerique, & peut-être les Iroquois & les Hurons en particulier, ſont deſcendus de ces Peuples barbares, leſquels occuperent les premiers la Gréce. Car ſi cela étoit, il n'eſt pas poſſible qu'il ne ſe trouvât dans leurs Langues quantité de racines Grecques, & par conſequent quantité de racines Hébraïques, Phéniciennes, & de toutes les autres à qui la Grecque a rapport, ſoit qu'elle ſoit dérivée elle-même, ſoit qu'elle ſoit originale, mais mêlangée & enrichie par une grande multitude de mots & de termes pris des Langues Orientales.

Mais il eſt facile de réſoudre cette difficulté. Car, outre que je pourrois dire que la plûpart de ces Peuples dans ce long eſpace de ſiecles, qui ont coulé depuis leur tranſmigration, & le long trajet qu'ils ont fait de Gréce en Amerique, peuvent fort bien avoir perdu leur Langue originaire

& primitiale, ainſi qu'il arrive aux Peuples tranſplantés ; néanmoins, ſans recourir d'abord à cette réponſe, il eſt certain que cette multitude de Barbares, compris ſous les noms generiques de Pelaſgiens & d'Helleniens, avoient non ſeulement des Langues differentes entr'eux ; mais qui l'étoient encore davantage de celle de ces Conquerans, qui ſe fixerent dans la Gréce après les en avoir chaſſés de pluſieurs endroits.

Il eſt vrai que les Grecs poſterieurs donnoient le nom de Barbares non ſeulement aux Peuples, qui parloient des Langues abſolument étrangeres à la leur, mais encore à ceux qui parloient la leur, & qui la parloient mal, ſoit par un mêlange de pluſieurs mots qu'ils avoient pris des Etrangers, & du commerce qu'ils avoient avec ces Peuples compris ſous le nom de Barbares, ſoit par un accent groſſier & corrompu, tel qu'on le trouve encore dans nos Provinces éloignées de la Cour, & des lieux où la Langue ſe parle dans toute ſa pureté.

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans ce dernier ſens qu'on doit l'entendre, quand je parle de ces Barbares, qui occuperent en premier lieu la Gréce. Ils avoient véritablement des Langues d'une œconomie totalement differente de celle des Grecs poſterieurs. Herodote l'aſſure poſitivement des Peuples, qui habiterent les premiers l'Iſle de Créte. Herodote avouë auſſi que la Langue des Pelaſgiens s'étoit abſolument perduë dans la Gréce,

Herodot. Lib. 1. n. 57.

Gréce, & il conjecture que cette Langue devoit être la même que celle de ces Pelaſgiens, qui allerent s'établir à Creſtone au voiſinage des Tyrrhéniens, & qui parloient un langage fort different de ces derniers.

Mais ſi cela eſt vrai des Pelaſgiens, cela doit l'être encore davantage des Eteocrétes & des Cydoniens, qui leur étoient anterieurs, & qui paſſoient pour indigenes. Je puis dire la même choſe de preſque tous les autres Peuples du Peloponeſe, & des Inſulaires de la Mer Egée, qui étoient pour la plûpart des Colonies des premiers Crétois, ou des Aſiatiques. Herodote & Thucydide pour faire honneur aux Atheniens, les exceptent, & aſſurent que leur langage n'avoit jamais changé, parce que ceux-ci cultivant la terre, & étant plus ſedentaires que les autres Peuples, qui étoient errans, leur paroiſſoient avoir été toûjours ſtables dans leur païs. Mais il n'eſt pas vraiſemblable que les Athéniens n'ayent pas été ſujets aux viciſſitudes & aux changemens des premiers temps, & je n'en veux point d'autre preuve, que ce que Thucydide lui-même dit au commencement de ſon Ouvrage, de la maniere de vivre des premiers hommes. D'ailleurs, quand bien même les Atheniens euſſent été toûjours ſtables dans leur païs, combien de Nations avons-nous, qui ſans ſortir de leurs terres, ont pris la Langue de celles qui les ont ſubjuguées?

vid. Strab. Lib. 7. p. 222.

Herodot. Lib. 1. n. 58.

Preſque tous les petits Peuples de l'Aſie-Mi-

neure étoient originaires de la Gréce ; cependant les Grecs poſterieurs les regardoient comme des Barbares, non ſeulement pour leurs mœurs, & pour leur maniere de combattre, mais encore pour leur langage, ainſi que le diſent Homere & Dyctis de Créte. Enfin toutes ces Colonies de Cariens, de Termiles, de Telmiſſiens, de Cauniens, de Lyciens, de Mileſiens, de Troyens même, étoient établies en Aſie environ le temps du Cadmus fils d'Agenor, & de ces Chananéens, qui allerent s'établir dans la Bœotie, où je crois qu'ils apporterent non ſeulement les Lettres, mais encore la Langue que les Grecs ont parlé depuis.

Dyctis Cret. Lib. 2. de bel lo Troj.

Il peut bien ſe faire néanmoins que dans la ſuite des temps ces Peuples de l'Aſie-Mineure, par le voiſinage & par la dépendance qu'ils eurent des Grecs, dont les Républiques furent très-long-temps floriſſantes, prirent auſſi leur langage, & laiſſerent perdre le leur, ainſi qu'il eſt arrivé à pluſieurs autres Peuples à l'égard de la Langue Grecque même, aucune des Colonies Grecques établies dans l'Afrique ou dans la grande Aſie, ne l'ayant conſervée ; & de la Langue Latine, qui s'eſt répanduë par-tout dans l'Europe à la faveur des conquêtes & des alliances du Peuple Romain, & qui s'eſt enſuite alterée & diviſée en pluſieurs dialectes, comme on peut le vérifier dans le François, dans l'Italien, dans l'Eſpagnol, & dans la Langue Franque, laquelle a cours dans la Gréce, dont les étymologies ſont

preſque toutes latines. On appelloit cependant avec juſtice tous ces Peuples, Barbares, ou βαρβαροφώνοι, ainſi qu'Homere s'explique parlant des Cariens, à cauſe de la peſanteur de leur machoire, & du tour groſſier de leur prononciation, & parce qu'ils traveſtiſſoient la Langue Grecque par l'impropreté des termes qu'ils y mêloient, ou de la plûpart des mots qu'ils eſtropioient. Homer. Iliad 2. v. 867.

Herodote & quelques autres Auteurs rapportent pluſieurs termes de diverſes Langues barbares, de la Phrygienne, de l'Egyptienne, de celles des Scythes, des Peuples de Thrace, des Perſes, des Amazones, des Indiens, & de quelques autres Nations de l'Aſie & de l'Afrique. Ceux, qui poſſederoient les diverſes Langues de l'Amerique, pourroient ſans doute trouver de l'Analogie entre ces termes anciens, & ces Langues dont ils auroient connoiſſance.

Il eſt vrai que les Peuples de Thrace, les Scythes, les Perſes, les Amazones même n'étoient pas un ſeul Peuple compris ſous chacun de ces noms, mais une multitude de Nations Barbares, differentes de Langues & de mœurs, comme aujourd'hui même on en comprend une grande quantité ſous les noms generiques d'Indiens & de Tartares, dont pluſieurs ne nous ſont pas connuës.

Il eſt vrai auſſi que les Hiſtoriens, qui ont été ſi peu fidelles dans le récit qu'ils nous ont fait

des mœurs & des coûtumes des Barbares, qu'ils voyoient de trop loin pour les bien connoître, auront encore plus facilement eſtropié les mots de leur Langue, que les figures de leurs perſonnes, dont ils nous ont ſouvent fait des groteſques & des monſtres, par leur trop grande crédulité. Il doit en effet en être de nous par rapport aux Langues Barbares, à peu près comme des Barbares eux-mêmes par rapport aux nôtres; car de la même maniere qu'il ſeroit impoſſible à des Iroquois de prononcer certains mots, qui nous ſont aiſés, & que pour dire, par exemple, *Lucifer*, *Ponce-Pilate*, ils diront *Rouſikouer*, *Konſkouirat*, il doit ſe faire auſſi fort naturellement qu'ils ayent dans leur langage certaines prononciations, que nous ne puiſſions pas nous empêcher de traveſtir.

Nonobſtant cela néanmoins, je ne laiſſe pas de ſentir dans ces termes anciens, ceux qui n'ont point d'Analogie avec les Langues Huronnes & Iroquoiſes, & ceux au contraire qui peuvent s'accommoder aux unes & aux autres.

Parmi ces termes, ceux qui ſont chargés de Lettres Labiales, ne leur appartiennent certainement pas, parce que les Hurons & les Iroquois ne les ont point; ce qui leur donne une grande facilité de parler toûjours la bouche ouverte, & en tenant le Calumet entre les dents. Je parle de ceux qui en ſont chargés; car il en eſt d'autres, où une Lettre Labiale peut avoir été facilement ſub-

ſtituée à une autre, laquelle aura le même effet quant à l'Euphonie.

J'ai déja dit, que les termes qui m'avoient le plus frappé, étoient ceux qui étoient pris de la Langue d'un Peuple de la Thrace, dont l'ancien nom s'étoit conſervé dans une ou deux Provinces de l'Aſie, qui ſont l'Arie & l'Areïane. Car, outre ceux que j'ai déja cités, j'en puis encore citer quelques-uns, où il n'y a aucun changement à faire, qui ſont purement Iroquois & Hurons; & d'autres, qui ayant toute la conſtruction & le goût de ces Langues, peuvent leur être rendus avec un léger changement.

Oritæ, les Orites, étoient un Peuple de l'Areïane. Ce mot eſt purement Iroquois & Huron. Il ſignifie une eſpece de Pigeon fuyard, connu en Canada ſous le nom de *Tourte*, que les François lui ont donné. Ce ſont des oiſeaux de paſſage, qui font preſque toutes les années leurs nids dans le païs des Iroquois. C'eſt une manne ſi abondante, que cela peut être comparé au paſſage des Cailles en Italie. Il y a encore pluſieurs Sauvages qui portent le nom d'*Orité*, & il eſt hereditaire en certaines familles. Il eſt vrai qu'il n'y a point de Nation Iroquoiſe, qui ſoit aujourd'hui déſignée par ce nom; mais les noms des Nations ſont chez eux ſujets au changement, & dépendent de differentes circonſtances, ainſi que je l'ai déja remarqué.

Strabo, Lib. 15. P. 498.

Arrian. Lib. Hiſt. Ind.

Les fleuves de l'Arie & de l'Areïane étoient

Plin. Lib. 6. cap. 23.

nommés, l'un *Areïos*, & l'autre *Tonderon*. (a) Le premier a la même racine que le nom même de la Province, & vient du mot *Ares*, qui étoit auſſi le nom de Mars, ou de la Divinité de ces Peuples. Le ſecond eſt un mot Iroquois bien marqué, & peut convenir à un homme, & à un fleuve ſelon l'uſage des temps anciens. Thonneron ou Thonderon vient du verbe Kanneron, ou peut-être de *Ganneron*. Il y a plus d'apparence qu'il vient du premier à cauſe du T de localité.

Arrian. Lib. 3. de expedit. Alex.

Ptolom. Lib. 8. Aſiæ.

Quint-Curt. Lib. 6. cap. 12.

Strabo, Lib. 11. p. 516.

Plinius, loc. cit.

Les Auteurs eſtropient un peu, ſelon leur coûtume, le nom de la Ville Capitale de l'Arie, qu'Arrien qualifie de Ville Royale. (b) Ptolomée l'appelle *Artagena*; Strabon, *Arctagena*; Quinte-Curce, *Artacacna*; Arrien & Pline, *Artacoana*, ou *Artacoanna*, ſelon quelques verſions. Ce dernier mot a toute la forme Iroquoiſe & Huronne; & pour être bien prononcé, il devroit être écrit *Artakoann-ha*, ſi l'on y fait un petit changement au commencement, & qu'au lieu d'*Artakoann-ha*, on mette *Annatakoann-ha*, cela voudra dire le grand Village, ou la grande Ville, & cela conviendra parfaitement

(a) *Plinius, Lib. 6. cap. 23.* Ariana Regio ambuſta fervoribus, deſertiſque circumdata, multa tamen interfusâ opacitate, cultores congregat circa duos fluvios Tonderon & Aroſapen. Oppidum Artacoana. Arius qui præfluit Alexandriam ab Alexandro conditam.

(b) Les variations qui ſe trouvent dans les Auteurs au ſujet de la Ville Capitale de l'Arie, font voir combien ils étoient ſujets à eſtropier les mots des Langues Etrangeres. Raderus, ſur le ch. 12. du Liv. 6. de Quinte-Curce, dit qu'on lit dans differens Auteurs, ou manuſcrits differens des mêmes Auteurs, *Artacanna*, *Arctacrana*, *Artacoana*, *Chartacrana*, *Arctacana*, *Articaudna*, *Artacoanna*, & *Articanda*.

à la Bourgade Capitale de ces Barbares. Les autres noms des Villes de l'Arie & de l'Areïane, étoient manifeſtement étrangers à la Langue du païs, & avoient été donnés par les Princes, qui s'en étoient rendus les maîtres. Tel eſt le nom d'Alexandrie, qui y fut bâtie par Alexandre le Grand, pour contenir ces Peuples légers & inconſtans. Ils étoient ſous la domination des Perſes, qui y tenoient un Satrape avec des troupes, pour les tenir dans le devoir.

Arioch, appellé Roy de Pont dans la Vulgate, & des Scythes par Symmaque, avoient ſes Etats dans ces quartiers-là, & étoit ſans doute l'un des Chefs des Peuples de l'Areïane. Ce nom peut venir du mot Ἄρης, & Euſebe l'appelle Ἄρειος ; il peut auſſi venir du mot Huron *Ario*, & de l'Iroquois *Gario*, qui veut dire tuer, ou battre. *Hariok*, *Hariosk* ou *Rariosk*, à la troiſiéme perſonne maſculine du prêſent d'habitude, ſignifie le *Tueur*, ou le Vainquèur ; nom qui convient parfaitement à un grand Guerrier, & à un Chef des Peuples.

Il doit paroître ſingulier, que dans le peu de termes qui ſe trouvent dans une ou deux Provinces ſi peu connuës, ceux qu'on a ſauvés des débris de l'Antiquité, & qui ſignifient la Divinité, les Provinces, la Ville Capitale, les Chefs, les Peuples & les fleuves, ayent une ſi grande conformité avec les Langues Huronne & Iroquoiſe.

En voici quelques autres. *Orontes*, qui eſt un nom d'homme, d'une Montagne, * & d'un fleuve de l'Aſie, eſt auſſi un nom Iroquois, qui vient de *Garonta*, avec la finale augmentative *es*, *Garontes* ou *Orontes*, un arbre fort grand, & fort long. *Orontobates* paroît venir de la même racine, & pour être prononcé en Iroquois, c'eſt-à-dire, en changeant la labiale B, qui eſt miſe à cauſe de l'Euphonie, en *ou*, que les Iroquois ſubſtituënt pour la même raiſon aux labiales qu'ils n'ont pas, on dira *Orontoouatet* de *Garonta* arbre, d'*Oronto* un arbre dans l'eau, ou un canot, *Orontoouatet*, un canot entraîné par le fil de l'eau, & par la rapidité du courant.

Tarr'ha étoit une Ville, & une Colonie, qui de l'Iſle de Créte, alla s'établir dans le Pont en Aſie. Ce nom ſignifie en Iroquois une foreſt, de *Garr-ha* forêt, *Tarr-ha*, avec le T de localité, il y a là une forêt. Il y a encore des Nations que nos Iroquois appellent *Garr hagon-ronnon*, c'eſt-à-dire, les habitans des forêts, ou de la profondeur des terres. Ce ſont ceux que les François nomment les Têtes de boule.

Ovid. 6 Metamorph. Ariſtot. Lib. 3. Rhet.

Tharea eſt un nom de Chef de famille, & de Tribu chez les Onneïeouts. Il paroît être le même que celui de Terée Roy de Thrace, ſi célebre

* L'Oronte eſt un fleuve, qui ſepare la Syrie de la Ville d'Antioche. C'eſt auſſi le nom d'une montagne, entre laquelle & ce fleuve, cette Ville eſt ſituée. Virgile donne le nom d'*Orontes* au Chef des Lyciens, qui accompagnoient Enée en Italie.

Unam quæ Lycios fidumque vehebat Orontem.

lébre par la fable de Philomele, & de Progné.

Honnogares, ou *Hannagares*, *Shonnogares*, ſont des noms Iroquois peu differens les uns des autres, & dont la racine eſt *Gannagara* ou *Onnagara*, la corne, *Onnachareſe* la longue corne; s'*Honnagareſe* la très-longue corne. On peut rapporter à ces noms celui du fameux Scythe Anacharſis, qui mérita par ſa ſageſſe l'eſtime de toute la Gréce. Les Grecs ont fait à ce nom des changemens peu conſiderables. Ils en ont ôté l'aſpiration, qui eſt la marque caracteriſtique de la troiſiéme perſonne maſculine, la double *n*, & ils ont interpoſé une *ſ* entre l'*r* & l'*e*, diſant *Anacharſes* pour *Hannachares*. Je pourrois encore rapprocher de la Langue Iroquoiſe les noms Scythes de *Toxaris*, de *Dandamis*, & pluſieurs autres; mais je ne veux pas ennuyer par des étymologies, ſur leſquelles je n'oſerois pas faire grand fonds moi-même: j'ajoûterai ſeulement en finiſſant, qu'il y a encore dans la Moſcovie un Lac, qui ſe nomme le Lac *Onega*, Onnega en Iroquois ſignifie de l'eau, & ce nom par-là convient aſſez bien à un Lac.

Non ſeulement les Langues Ameriquaines n'ont point d'Analogie avec la Langue Hebraïque, avec les Langues Orientales, avec la Grecque & la Latine, & avec toutes celles qui paſſent pour ſçavantes; mais elles n'en ont pas non plus avec les Langues vivantes de l'Europe, & les autres qui nous ſont connuës, ſi l'on en excepte celle des Eskimaux, qui approche fort, dit-on, de

celle des Baſques. Si ce rapport ſe trouve dans l'œconomie des deux Langues, on en pourroit tirer quelque conſequence ſur leur origine, & ſe perſuader que les Eskimaux ſont deſcendus de ces Ibériens, qui étant allés avec les Cantabres peupler l'Eſpagne, en ſortirent enſuite, ſelon le témoignage de Strabon, pour retourner en Aſie, où le nom d'Ibérie ſe conſerve encore, quoique ſes anciens habitans, leſquels n'étoient gueres ſtables, ayent pû paſſer en Amerique; mais s'il ne ſe trouve que certains mots baſques entés ſur le langage naturel des Eskimaux, on doit penſer qu'ils les ont pris du commerce des Biſcayens, qui ont les premiers frequenté ces côtes maritimes, où la pêche de la moruë & de la baleine les avoit attirés, de la même maniere que les Grecs avoient pris quelques mots des Langues des Barbares, avec qui ils avoient été en relation. Il ſe trouve ainſi dans les Langues Huronnes & Iroquoiſes, quelques mots qui ſont dans la Grecque, dans la Latine, & même dans la Françoiſe.

Toute Langue barbare eſt extrêmement difficile à apprendre à un homme, qui en parle une autre, laquelle a une œconomie toute differente. Il ne ſçauroit en venir à bout lui ſeul ſans une extrême application, & un uſage de pluſieurs années. On peut dire même qu'il ne la ſçaura jamais que très-imparfaitement, s'il n'eſt ſecouru, & s'il n'a le talent de ſuppléer au défaut des Livres, en ſe faiſant une méthode, qui lui appla-

niſſe les difficultés, & qui lui abrége le chemin. Quand donc deux Peuples, qui parlent des Langues ſi éloignées, telles que ſont la Langue Iroquoiſe & la Françoiſe, s'approchent pour la néceſſité du commerce, ou pour ſe ſervir mutuellement de défenſe; ils ſont obligés également de part & d'autre de s'approcher dans leur langage pour pouvoir s'entendre; les commencemens en ſont aſſez difficiles : mais à la fin, avec un peu d'uſage, ils parviennent à ſe communiquer leurs penſées, partie par geſtes, & partie par certains mots corrompus, qui ne ſont ni de l'une, ni de l'autre Langue, parce qu'ils ſont eſtropiés, & qui compoſent un diſcours ſans rime ni raiſon; mais qui, par l'uſage, reſtent conſacrés à certaines ſignifications, leſquelles ſervent à les faire parvenir au but qu'ils ſe propoſent.

Il s'eſt formé de cette maniere en Canada, aux Iſles de l'Amerique, & en differens autres païs, où les François commercent, un jargon dont le Dictionnaire eſt fort court, & ne roule que ſur le commerce même; il y entre des mots pris des Langues de toutes les Nations, avec qui les François ont communiqué; on y prend un temps pour un autre, une troiſiéme perſonne pour une premiere, un plurier pour un ſingulier; tout eſt bon, le geſte, la préſence de la choſe, & l'uſage, rendent intelligible un diſcours, par lui-même inintelligible. Le François croit parler la Langue du Sauvage, le Sauvage croit parler celle du

François, & ils s'entendent aſſez bien pour le beſoin qu'ils en ont.

Pendant les premiers mois de mon ſéjour au Sault-Saint-Loüis, les Sauvages me parloient ce jargon, & ils ſuppoſoient, qu'étant François, je devois l'entendre ; mais je l'entendois ſi peu, que dès que je commençai à voir un peu clair dans les principes de leur Langue naturelle, j'étois obligé de leur dire de parler comme ils font entre Sauvages, & je comprenois alors beaucoup mieux leur penſée.

Dans l'Amerique Meridionale il y a une Langue univerſelle, qui a cours par-tout, & qui eſt par-tout entenduë, comme la Langue Malayoiſe dans les grandes Indes. Outre cela, chaque Nation particuliere a la ſienne, differente de celle des autres ; & il y en a un ſi grand nombre, qu'on prétend qu'aux environs ſeulement du fleuve des Amazones, il doit y avoir près de ſoixante-dix Langues diverſes. Outre cela, il faut remarquer que preſque chez toutes ces Nations, il y en a proprement trois ; l'une qui eſt propre du ſtyle de Conſeil, ſi relevée & ſi obſcure, que ſouvent ils n'entendent pas ce qu'ils diſent. La ſeconde eſt particuliere aux hommes, & la troiſiéme aux femmes.

Dans l'Amerique Septentrionale, toutes les Langues des Peuples, qui l'habitent, ſi l'on en excepte les Sioux & quelques autres, qui ne nous ſont pas aſſez connus, & qui ſont au-delà du Miſ-

ſiſippi, ſe rapportent à deux Langues Meres, à ſçavoir l'Algonquine & la Huronne. Celles-cy ſe ſouſdiviſent en autant de dialectes, qu'il y a de Nations particulieres. Quand je dis que la Langue Algonquine & la Langue Huronne ſont les Langues Meres, je parle ſelon l'idée commune; car entre tant de Langues, qui ont un très-grand rapport entre elles, il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible, de diſcerner les Langues originales d'avec les dialectes.

Quoiqu'il n'y ait gueres plus de vrais Algonquins, que les Iroquois, & que les eaux de vie les ayent preſque entierement détruits, la Langue Algonquine eſt cependant la plus répanduë, & ſe parle par le plus grand nombre des Nations depuis le fleuve Saint-Laurent juſqu'au Miſſiſipi.

La Langue Huronne étoit autrefois très-étenduë. Le Pere de Brebeuf comptoit environ trente mille ames de vrais Hurons, diſtribués en vingt Villages de la Nation. Il y avoit, outre cela, douze Nations ſedentaires & nombreuſes, qui parloient leur Langue.

La plûpart de ces Nations ne ſubſiſtent plus, les Iroquois les ont détruites. Les vrais Hurons ſont réduits aujourd'hui à la petite Miſſion de Lorette, qui eſt près de Quebec, où l'on voit le Chriſtianiſme fleurir avec l'édification de tous les François; à la Nation des Tionnontatés, qui ſont établis au Détroit; & à une autre Nation nombreuſe, qui s'eſt refugiée à la Caroline.

Il y a encore dans la Virginie quelques miſerables reſtes d'un Peuple, que les Iroquois nomment, *atati-onoué*, c'eſt-à-dire, qui parlent une Langue commune avec eux. Je crois que c'eſt celle, qui eſt connuë dans les anciennes Relations Françoiſes ſous le nom d'*Almouchiquois*. Il n'y a pas long-temps que les Iroquois ont ceſſé de les harceler, & de les fatiguer par les partis de guerre qu'ils envoyoient chez eux.

Je croirois auſſi qu'il y a encore quelque Peuple de la Langue Huronne dans la nouvelle Zemble. Dans le premier Recuëil des Voyages du Nord, il eſt dit, » que la Chronique Danoiſe » remarque, que trois Sauvages qu'un Pilote An» glois avoit amenés du Détroit de Davis à Cop» penhague, parloient ſi vîte, ou plûtôt bredoüil» loient ſi fort, qu'ils ne prononçoient rien diſ» tinctement que ces deux mots, *oka indecha*, » dont on n'a jamais ſçû la ſignification. Je crois y reconnoître, & le génie de la Langue Huronne, qui articule peu ſes mots par le defaut des lettres labiales, & une terminaiſon qui leur eſt ordinaire. Si même, dans ces deux mots, que je ſuppoſe un peu traveſtis, on fait un léger changement peu ſenſible à l'oreille, & qu'au lieu d'*oka indecha*, on diſe *taotendecha*, cela ſignifiera, *qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?* paroles, qui devoient être ſouvent dans la bouche de ces Sauvages, leſquels ſe trouvoient tranſplantés dans un païs, où ils voyoient bien des choſes capables de piquer

la curioſité, & qu'ils n'avoient pas accoûtumé de voir dans le leur.

Les cinq Nations Iroquoiſes forment autant de dialectes differentes de la Langue Huronne, & qui s'éloignent autant entr'elles à peu près, que le François, l'Eſpagnol & l'Italien, les unes plus, & les autres moins, avec quelque proportion, & à raiſon de leur ſituation.

La Langue Huronne eſt noble, majeſtueuſe, & plus reguliere que les Iroquoiſes. La prononciation en eſt rude, fort gutturale, & l'accent en eſt difficile à prendre. C'eſt cet accent que les Etrangers n'attrappent pas facilement. Nos Miſſionnaires cependant avoient un domeſtique aux Hurons, qui, quoiqu'il n'eut jamais pû apprendre la Langue, pendant pluſieurs années de ſéjour, s'étoit fait néanmoins une eſpece de jargon, pour ſe divertir, & qui ne ſignifioit rien, mais où l'accent étoit ſi bien imité, avec les terminaiſons des mots les plus ordinaires, que les Hurons eux-mêmes y étoient trompés, & diſoient, nous voyons bien qu'il parle nôtre Langue, mais nous ne pouvons comprendre ce qu'il dit.

La Langue des Iroquois Onnontagués approche le plus de la Huronne par ſon accent & par ſes terminaiſons; & par cette raiſon-là même, elle eſt plus eſtimée que les autres. En la prononçant ils ont une eſpece de cadence & de ſubſultation, laquelle n'eſt pas déſagreable.

La Langue des Agniés eſt plus douce & moins

gutturale, elle n'a tout au plus que quelques aſpirations fines, & peu ſenſibles.

L'*Onneïout* paroît s'être formé de l'Agnié. Ils affectent en le prononçant, une ſorte de délicateſſe. Pour l'adoucir davantage, ils changent la lettre *r* en *l*, & tronquent la moitié des mots, dont il faut deviner la derniere ſyllabe. Cette délicateſſe affectée eſt cependant déſagreable, & le ton qu'ils y donnent, a quelque choſe de peu ſpirituel.

Le *Gaïogouen* & le *Tſonnontoüan*, ſont rudes, ſurtout le *Tſonnontouann*, auſſi les autres Iroquois ſe moquent d'eux, & diſent qu'ils parlent mal. Les François eux-mêmes les appellent *les Païſans*, la groſſiereté de leur Langue ſe faiſant ſentir ſur toute leur perſonne. Cependant le Pere de Carheïl ayant appris leur Langue, après avoir beaucoup travaillé ſur la Huronne, & ſur les autres Iroquoiſes, la trouve la plus énergique, & la plus abondante de toutes.

Toutes ces Langues ſont vivantes, & ſujettes au changement. Il s'y fait de nouveaux mots; d'autres y perdent leur grace, & deviennent ſurannés. Chacun ſe pique de bien parler ſa Langue, & ils raillent volontiers de ceux qui parlent mal. Ils reſpectent néanmoins les Etrangers, ſur-tout les Europeans, qu'ils regardent comme incapables de l'apprendre, ſi l'on en excepte les Miſſionnaires, qu'ils croyent devoir la poſſeder comme eux-mêmes, parce qu'ayant le ſecours de l'Ecriture

l'Ecriture, ils ſe perſuadent que tout eſt écrit, & que s'appliquant à la Langue par état, c'eſt leur faute s'ils la parlent mal.

La plûpart de ces Peuples Occidentaux, quoiqu'avec des Langues très-differentes, ont cependant à peu près le même génie, la même façon de penſer, & les mêmes tours pour s'exprimer. Mais comme ces Langues manquent d'une infinité de termes, pour exprimer les connoiſſances que les Arts nous ont données, ils ont encore une plus grande diſette d'expreſſions qui ayent rapport aux idées que nous avons de la Religion; de ſorte que les Miſſionnaires, qui ont eu à défricher ces Langues, ont été obligés de dévorer des difficultés qui paroiſſoient inſurmontables, non ſeulement pour apprendre les choſes d'uſage, & qui viennent ſouvent dans le diſcours; mais il leur fallut encore une étude plus particuliere, & bien plus pénible pour tirer du fonds de ces Langues même, comme un nouveau langage, qui ſervit à leur faire connoître les choſes de Dieu, & les verités abſtraites. Et bien que ce langage nouveau ne conſiſte pas dans des mots forgés, & entés ſur le leur, mais ſeulement dans des periphraſes, & des compoſitions tirées du fonds, & du tour de leur Langue même, qu'ils entendent aiſément, il a été cependant très-difficile d'y parvenir; & ceux des Européans, qui ont vêcu parmi eux pluſieurs années, qui ont appris leur Langue dès l'enfance, avouënt ingenûment, qu'ils ne ſçau-

roient leur parler de Dieu, & les inſtruire, comme font les Miſſionnaires, quoiqu'ils comprennent d'ailleurs tout ce que les Miſſionnaires diſent.

Le Pere Biard s'exprime ſur ce ſujet d'une maniere à faire plaiſir. Et j'ai cru qu'il ne ſeroit pas déſagreable au Lecteur que je rapportaſſe ici ſes propres paroles. » Les Jeſuites, dit-il, voyant » que pour la converſion des Payens, la Langue » leur étoit totalement néceſſaire, ſe réſolurent » d'y vacquer en toute diligence. Mais on ne ſçau- » roit croire les grandes difficultés qu'ils y rencon- » trerent, par ce principalement qu'ils n'avoient » aucuns Interpretes, ni Maîtres. Le Sieur de » Biencourt & quelques autres y ſçavoient bien » quelque peu, & aſſez pour la troque & affaires » communes. Mais quand il étoit queſtion de par- » ler de Dieu & des affaires de Religion, là étoit » le Sault, là le Cap Non. Partant, ils étoient » contraints d'apprendre le langage d'eux, s'en- » quêtant des Sauvages, comment ils appelloient » chaque choſe, & la beſogne n'étoit pas fort pé- » nible, tandis que ce qu'on demandoit, ſe pou- » voit toucher & montrer à l'œil, une pierre, une » riviere, une maiſon, frapper, ſauter, rire, s'aſ- » ſeoir; mais aux actions interieures & ſpirituel- » les, qui ne peuvent ſe démontrer aux ſens, & » aux mots qu'on appelle abſtracts & univerſels, » comme croire, douter, eſperer, diſcourir, ap- » préhender, un animal, un corps, une ſubſtance,

Relat. de la Nouv. France 1616. ch. 16. p. 149.

un eſprit, vertu, vice, péché, raiſon, juſtice, « &c. en cela il falloit ahanner & ſüer, là étoient « les tranchées de l'enfantement. Ils ne ſçavoient « par quel endroit s'y prendre, & ſi en tentoient « plus de cent ; il n'y avoit geſte qui exprimât « ſuffiſamment leur conception, & ſi ils en em- « ployoient plus de mille. Cependant nos Meſ- « ſers de Sauvages, afin de ſe donner du paſſe- « temps, ſe moquoient liberalement d'eux, toû- « jours quelque ſornette, & afin que la moquerie « fut encore plus profitable, ſi vous aviez vôtre « papier & plume pour écrire, il falloit qu'ils euſ- « ſent devant eux le plat rempli, & la ſerviette « deſſous, car à tel trepied ſe rendent les bons « Oracles. Hors de-là ; & Apollon & Mercure « leur défaillent ; encore ſe fâchoient-ils, & s'en « alloient, quand on les vouloit retenir un peu « long-temps. «

J'ai cité au long les paroles de ce Pere, pour rendre plus ſenſible l'aſſurance admirable du Baron de la Hontan, qui nous ayant donné à la fin de ſes Memoires un Dictionnaire Huron, compoſé de cinquante mots, dont la plûpart ſont eſtropiés, ne balance pas un moment à ſuppoſer un grand & long dialogue entre un Huron & lui en matiere de Religion. Je doute qu'après trente ans de ſéjour parmi les Hurons, il eut été capable de répondre à ſon Sauvage, quand bien même il ſeroit vrai que le Sauvage eut été capable des raiſonnemens qu'il lui fait faire, & qui ne ſont

certainement que de lui ſeul. Son eſpece de Dictionnaire Algonquin, quoique plus long, n'eſt pas plus exact; mais à la faveur de ces mots que quelqu'un lui aura ſans doute fait écrire, il a cru, qu'il pouvoit perſuader au Public, qu'il poſſedoit parfaitement les Langues & les Mœurs des Sauvages, tandis que d'autre part, il a aſſez de confiance pour ſe mettre dans l'eſprit que ce même Public le croira, quand il aſſure des Prêtres & des Miſſionnaires, qui ont vieilli parmi les Sauvages, qu'ils n'ont pas ſçû la ſignification d'un mot ſi uſé, ſi trivial, que juſqu'aux enfans des François Canadiens, il n'y en a pas un ſeul, qui ne le ſçache.

La raiſon de cette grande difficulté qu'ont eu les Miſſionnaires dans les commencemens pour pouvoir apprendre les Langues des Sauvages, c'eſt qu'ils étoient ſur ce point dans la même erreur, que celle où ils étoient au ſujet de leurs mœurs. Ils vouloient juger d'eux par nos manieres & par nos uſages; de ſorte que ne voyant rien de cette Police, qui eſt établie parmi nous, pour la Religion & pour le Gouvernement civil, ils les crurent ſans Religion, ſans Loix, & ſans forme de République. Ils voulurent juger de la même maniere de leurs Langues par celles de l'Europe; & comme ils ne les avoient point penétrées, ils allerent s'imaginer, ainſi que le Pere le Jeune l'écrivoit alors, » que tous les mots de pieté, de dé» votion & de vertu; tous les termes dont on ſe

ſert pour expliquer les biens de l'autre vie ; le « langage des Théologiens, des Philoſophes, des « Mathematiciens, des Médecins, en un mot de « tous les hommes doctes ; toutes les paroles qui « concernent la Police & le Gouvernement d'une « Ville, d'une Province, d'un Empire ; tout ce « qui touche la juſtice, la récompenſe, le châti- « ment : les noms d'une infinité d'Arts, qui ſont « en nôtre Europe ; d'une infinité de fleurs, d'ar- « bres, de fruits, d'une infinité d'animaux, de « mille, & mille inventions, de mille beautés, « & de mille richeſſes ; que tout cela, dis-je, ne « ſe trouvoit ni dans la penſée, ni dans la bou- « che des Sauvages, n'ayant ni vraïe Religion, « ni connoiſſance de vertus, ni Police, ni Gou- « vernement, ni Royaume, ni République, ni « ſcience, ni tout ce que je viens de dire : & par « conſequent que toutes les paroles, tous les ter- « mes, tous les mots, & tous les noms, qui tou- « chent ce monde de biens & de grandeur, de- « voient être défalqués de leur Dictionnaire. «

Quoiqu'il y ait en cela quelque choſe de vrai, & que la diſette d'une part, & l'ignorance de beaucoup de choſes de l'autre, doivent rendre leurs Langues plus ſtériles que les nôtres ; cela n'eſt pas néanmoins à beaucoup près auſſi étendu que le dit ce Pere ; mais la ſource de l'erreur, qui lui eſt commune avec ceux qui en ont parlé comme lui, c'eſt le peu de connoiſſance qu'il avoit du tour de ces Langues Sauvages, lequel

eſt fort different de celles de l'Europe.

Saint Iſidore de Seville dit, qu'Ariſtore fut le premier, qui diſtingua dans la Langue deux parties d'oraiſon, ſçavoir, le nom, & le verbe. Qu'enſuite Donat les diſtribua en huit parties; mais que les ſix dernieres ſe rapportent à ces deux principales, c'eſt-à-dire, au nom, & au verbe, qui ſignifient la perſonne & l'acte : que les autres n'en ſont que des appendices, & leur doivent leur origine. Car le pronom vient du nom, & tient ſa place, comme, par exemple, *Orator ille*, cet Orateur. L'adverbe vient auſſi du nom, comme de *Doctus*, *doctè*, de Sçavant, ſçavamment. Le participe eſt formé du nom & du verbe, ainſi que *lego*, *legens*, je lis, liſant. La conjonction, la prépoſition, l'interjection, ne ſervent qu'à aſſembler les autres, & à lier le diſcours. C'eſt pourquoy, ajoûte-t-il, quelques-uns ne comptent que cinq parties de l'oraiſon, comme ſi ces trois dernieres étoient ſuperfluës & inutiles.

Des deux parties d'oraiſon que marque Ariſtote, les Langues Huronnes & Iroquoiſes, dont il eſt ici parlé principalement, car je ne connois pas les autres, n'ont que le verbe, qui domine dans toute la Langue; ainſi point de nom ſubſtantif & adjectif, point de déclinaiſon, de cas, & d'articles. Voilà d'abord un retranchement de plus de moitié ſur nos Langues; après quoi on ne doit pas être ſurpris de l'étonnement où étoient nos Miſſionnaires, qui s'attendoient à trouver

dans ces Langues Ameriquaines, une quantité de noms propres, abſtraits, generaux, particuliers, individuels, dérivés, diminutifs, augmentatifs, en un mot, tout ce qui, dans les Langues d'Europe, ſe trouve être du reſſort du nom, & qui en dépend, n'y trouvoient cependant rien de tout cela.

Le langage en un ſens, eſt une choſe purement arbitraire, & les termes dont il eſt compoſé, n'étant que des ſignes inſtitués pour repréſenter les choſes auſquelles ils ont été attachés, ne ſignifient rien par eux-mêmes : c'eſt-à-dire, qu'ils ſont indifferens, par eux-mêmes, à ſignifier une choſe, ou bien une autre, de la même maniere que les caracteres & les figures, qui ſont les images & les ſignes des termes, n'ont de force & de valeur, qu'autant qu'on eſt convenu qu'ils auroient une telle ſignification. De cette ſorte les Langues peuvent être multipliées, autant qu'il y a de Nations, & elles pourroient être ſi abſolument differentes les unes des autres, qu'il n'y auroit pas une expreſſion, un ſeul mot de l'une dans l'autre, avec la même ſignification, ſans un pur effet du hazard, ou de la communication de ces Nations, qui auroient adopté quelques mots, par le commerce qu'elles auroient eu enſemble.

Mais d'un autre côté, le langage étant inſtitué pour repréſenter nos penſées, & ayant une connexion eſſentielle avec les operations de l'ame, & avec les objets, ſur quoi nos penſées ſe portent, pour affirmer, ou nier, en un mot pour

prononcer, & s'expliquer ſur ce qui leur convient, ou ne leur convient pas ; il faut néceſſairement pour le lien de la ſocieté, pour le commerce, & pour la communication de nos idées, qui ſont par-tout à peu près les mêmes dans tous les hommes, & qui ont par-tout les mêmes objets ; il faut, dis-je, que tout langage ait comme le nôtre des noms de differente eſpece, des adjectifs, des ſubſtantifs, &c. & dans ces noms, des nombres, des genres, & des cas : des verbes actifs, paſſifs, neutres, &c. & dans ces verbes, des temps, & des modes, des premieres, des ſecondes, & des troiſiémes perſonnes ; enfin des adverbes, des conjonctions, des prépoſitions, & d'autres particules, qui ſervent à lier le diſcours, à aſſembler les termes, & à faire un ſens complet ; ou bien il faut qu'il y ait un équivalent, qui puiſſe fournir autant de ſignes qu'il eſt néceſſaire, pour ſuppléer au défaut de ces differentes parties d'oraiſon, leſquelles ſe trouvant dans une Langue, ne ſe trouveroient point dans une autre, qui ſeroit certainement défectueuſe & inutile, ſi elle n'avoit pas dans ſon fonds de quoi remplir la fin, & le but de toute Langue, qui conſiſte dans une telle communication de nos penſées les uns avec les autres, qu'il n'y ait rien, ſur quoi nous ne puiſſions parler & raiſonner.

Les Langues Huronnes & Iroquoiſes n'ont proprement que des verbes, qui en compoſent tout le fonds, de ſorte que tout ſe conjugue, & que

rien

rien ne ſe décline; mais dans ces verbes il ſe trouve un artifice admirable, qui ſupplée à tout le reſte; & c'eſt cet artifice, qui fait toute l'œconomie de ces Langues, leſquelles ont leurs beautés comme les nôtres. Mais comme il n'y a point de Langue parfaite, avec leur régularité elles ont auſſi leurs irregularités, qui les rendent difficiles & épineuſes.

J'aurois donné d'autant plus volontiers une idée de quelqu'une de ces Langues, pour en faire connoître l'œconomie, que juſqu'à préſent perſonne ne l'a encore fait; la plûpart des Voyageurs s'étant contentés de donner quelques vocabulaires imparfaits, conſiſtant dans quelques mots eſtropiés, qui ſont le plus ordinairement en uſage; mais j'ai fait réflexion qu'une idée abregée ſeroit trop imparfaite, & que d'autre part, je ne puis m'étendre ſur ce ſujet, ſans devenir ennuyeux par une multitude de termes barbares, qui ſeroient déſagreables au Public, que ces Langues étrangeres touchent peu, dont les Sçavans même ne peuvent pas tirer de grandes lumieres, & qui ne peuvent tout au plus avoir d'autre effet, que de faire voir que ces Langues ſont fort éloignées de celles que nous connoiſſons : qu'elles ſont riches malgré la diſette qu'on leur attribuë, & que quoiqu'elles aïent une œconomie differente des nôtres, elles ne laiſſent pas d'avoir de grandes beautés.

Voilà en ſubſtance tout ce que j'ai pû recueillir des Mœurs des Sauvages Ameriquains, & ce qui m'a paru plus digne d'être connu & obſervé. Si j'ai omis Concluſion.

quelqu'une des choſes, qui peuvent être venuës à ma connoiſſance, ce ne ſont que quelques circonſtances & quelques particularités, qui m'auront échappé, ou qui ne mériteroient pas la curioſité du Lecteur. Je ne prétens pas néanmoins avoir tout dit ce qu'il peut y avoir d'eſſentiel ; j'avouë même que j'ignore pluſieurs de ces particularités, qui peuvent caracteriſer un uſage, & donner de grandes lumieres pour entrer dans le parallele que j'en ai fait avec les mœurs des Anciens ; mais ce n'eſt pas ma faute ; c'eſt plûtôt la faute de ceux, qui ayant vêcu parmi ces differentes Nations que je n'ai pû connoître par moi-même, ou ne ſe ſont pas embarraſſés de creuſer, & d'approfondir ce qu'ils voyoient, ou ne ſe ſont pas trouvés capables de faire ces ſortes de recherches. Ce que j'ai fait ici, n'eſt qu'une ébauche très-imparfaite de ce qu'on peut faire, mais qui contient néanmoins un plan, ſur lequel on peut travailler d'une maniere utile à la Religion & aux belles Lettres. Les Miſſionnaires, qui ſont répandus chez les differentes Nations des Indes Orientales & Occidentales, qui ſçavent les Langues des Peuples qu'ils cultivent, ſont plus en état que perſonne de perfectionner ce travail. Je ſouhaite avec paſſion qu'ils veüillent s'en donner la peine, & je proteſte que j'aurai une obligation infinie à ceux qui voudront redreſſer mes idées, ſur les points que je pourrois avoir mal pris, & ſur leſquels je me ſerois égaré, ou me fournir de nouvelles preuves pour appuyer mes conjectures, & pour en faire de nouvelles.

Fin du ſecond Tome.

TABLE ALPHABETIQUE DES PRINCIPALES MATIERES contenuës dans les deux Tomes.

A

ABENAQUIS. Leur païs, *pag.* 149. tom. 1. Leur reſpect religieux pour un certain arbre, *ibid.* Pour la virginité, 339. t. 1. Adonnés à la Pyromantie, 387. t. 1. Coûtume ſinguliere touchant leurs mariages, 575. t. 1. Moins cruels que les autres Sauvages, 307. t. 2.

Abner. Expreſſion d'Abner propoſant à Joab un duel entre quelques braves de leurs deux armées, 176. tom. 2.

Abraham conſacre un Bois à Gerare à l'honneur de la Divinité, 138. tom. 1.

Abraham & Loth, comment étoient freres, 550. t. 1. En quel ſens Abraham & Iſaac ont pû donner le nom de ſœurs à leurs épouſes, *ibid.* t. 1.

Abraham. Des Rois qu'Abraham vainquit, & de leurs Etats, 181. t. 2. Comparaiſon de cette guerre avec celle des Sauvages, *ibid.*

Acephales anciens & modernes; ce qu'on en doit penſer, 64. t. 1.

Acephale tué par un Iroquois, 66. t. 1. Diſcours de l'Empereur de la Chine à M. le Légat Mezza-Barba au ſujet des Acephales, 65. t. 1.

Achille fait égorger 12. Troyens au bucher de Patrocle, 276. t. 2. Il traîne le corps d'Hector autour des murailles de Troye, 428. t. 2. Met ſa chevelure entre les mains de Patrocle ſur ſon bucher, 437. t. 2.

Actée premier Roy des Atheniens, le même que Cecrops, 246. t. 1.

Actée & *Actis.* Premiers noms de l'Attique, 246. t. 1.

Acouti. Animal, & ſa deſcription, 257. t. 1.

Adad. Nom du Soleil, & des Rois de Syrie. Signification de ce mot, 132. t. 1.

Adam & *Eve* ſont les premiers objets de la Théologie hiſtorique des Anciens, 226. tom. 1.

Ades ou *Aidoneus*, Roy des Moloſſes. Le même que le Pluton des Anciens. Etymologie de ce nom, 238. t. 1.

Adonis. Le même que le Soleil, 129. t. 1. Myſteres d'Adonis; les mêmes que ceux de Bacchus & de Cerés, 221. t. 1.

Adoption. De l'adoption parmi les Sauvages de l'Amerique Septen-

trionale, 308. t. 2.
Adultere rigoureuſement puni dans l'Amerique Meridionale, & chez quelques Nations de la Septentrionale, 587. t. 1.
Αἶκλον. Feſtin chez les Lacedemoniens, appellé Αἶκλον. 513. t. 1.
Affaires. Maniere de les traiter parmi les Sauvages, 484. t. 1.
Affaires civiles, & Juriſprudence des Sauvages, 485. t. 1.
Affaires criminelles, & comment traitées parmi les Sauvages, 486. tom. 1.
Affaires d'Etat, 501. t. 1.
Affinité, 559. t. 1. Les Sauvages font peu d'attention aux degrez d'Affinité, *ibid.*
Agathyrſes. Leurs peintures cauſtiques & paſſageres, 39. t. 2.
Ἀγελαι, 510. t. 1.
Agoïanders. Corps des Agoïanders, 474. t. 1.
Agoskenr'hagete, Corps des Guerriers, 1476. t. 1.
Agotkon. Nom des Génies & des Devins chez les Iroquois. *Voy.* Devins.
Agotſinnaken. Devins chez les Iroquois, tom. 1. *Voy.* Devins.
Agokstenha. Le Senat des Vieillards, 475. t. 1.
Aigle. Oiſeau conſacré au Soleil parmi les Orientaux, & à Jupiter en Occident. 168. tom. 1.
Aigles repréſentées ſur le ſommet du Temple des Natchez, 168. t. 1.
Algonquins. Nations Algonquines comparées aux Pelaſgiens, 91. t. 1.
Algonquins. Voy. Sauvages.
Alleluia dans les chants des Sauvages, 324. t. 2.
Amazones, 50. t. 1.
Amazones anciennes. Leur origine, leurs progrès, leur décadence, 50. t. 1. Leur Ginécocratie, 77. t. 1. Habitent la Lycie, & y ſont vaincuës par Bellorophon, 466. t. 1. Leurs Tribus, 468. t. 1. Villes qu'elles avoient bâties en Aſie, 468. t. 1. Travaillent les champs, 63. t. 2. Amazones du Tanais, voiſines des Chalybes, 73. t. 2. Retenoient les filles, & renvoyoient les enfans à leurs peres, 500. t. 1.
Amazones dans le Caucaſe, 52. t. 1.
Amazones en Amerique, & leurs mœurs, 52. t. 1. Sentiment ſingulier de Pierre Martyr au ſujet des Amazones Ameriquaines, 171. t. 1. Erreur de M. Huet ſur l'origine des Amazones Ameriquaines, & ſur l'origine des Peuples du Pérou, 52. t. 2.
Ambaſſades. Des Ambaſſades, 310. t. 2.
Ame. Idée qu'en ont eu les Anciens, 358. t. 1. Idée qu'en ont les Sauvages, 359. t. 1. Termes dont ſe ſervent les Iroquois pour l'exprimer, 360. t. 1.
Ame. Idée des Anciens & des Sauvages ſur l'ame des Bêtes, 361. t. 1. Opinion abſurde ſur les excurſions de l'Ame pendant le ſommeil, 362. t. 1. De l'état de l'Ame après la mort, 394. t. 1. L'état de l'Ame aprés la mort, étoit le principal objet des Initiations aux myſteres. *ibid.* t. 1. Comment les Payens ſe ſont expliqués ſur ce point, 395. t. 1. Felicité des Ames ſelon l'opinion des Anciens & des Sauvages, 407. t. 1.
Americ Veſpuce aborde le premier dans le Continent du Nouveau-Monde, & lui donne ſon nom, 28. t. 1.
Amerique diviſée en Septentrionale & Meridionale, 27. t. 1. Découverte de l'Amerique, *ibid.* t. 1. Si l'Amerique a été connuë des

Anciens, 29. t. 1. Comment, & par où l'Amerique a pû être peuplée, 32. t. 1. Des Peuples qui ont paſsé en Amerique, 41. t. 1. Conjectures ſur l'origine des Peuples, qui ont peuplé l'Amerique par les termes des Langues Barbares qu'on trouve dans les Auteurs anciens, 46. tom. 1. Conjectures par les Coûtumes, 48. t. 1. Par quelques traits caractareſtiques, 49. tom. 1. Sentiment de l'Auteur ſur l'origine des Ameriquains, 89. t. 1.

Ameriquains errans & ſedentaires, comparés aux Pelaſgiens & aux Helleniens, 91. t. 1.

Ameriquains. Voy. Sauvages.

Amitiés particulieres des Crétois & des Spartiates, 603. t. 1. Ces Amitiés expliquées & juſtifiées contre la calomnie de quelques Auteurs anciens, 604. t. 1. Elles étoient communes dans la Gréce, 606. t. 1.

Aimés. L'enlevement des Aimés à Sparte avoit probablement été inſtitué par un eſprit de relig. 606. t. 1.

Amans & Aimés dans la Gréce, faiſoient des offrandes au Tombeau d'Iolas ami d'Hercule, 607. t. 1.

Amitiés particulieres des Sauvages, paralleles à celles des Crétois & des Spartiates 603. t. 1. Droits & obligations des Amans & aimés chez les Sauvages, 608. t. 1.

Amraphel, l'un des quatre Rois vaincus par Abraham, 181. t. 2.

Anacharſis. Paroles d'Anacharſis à ſon Roy, 192. t. 1. Conjectures ſur l'étymologie de ce nom, 473. t. 2.

Anakri. Offrande faite au Démon par les Devins Caraïbes, 384. t. 2.

Anaxandride. Singularité d'Anaxandride, qui prit deux Epouſes en titre à Sparte, 544. t. 1.

Aveſpia. Ce que c'étoit, 510. t. 1.

Années Lunaires ſubordonnées aux années heliaques ou ſolaires, 227. tom. 2.

Année des Sauvages divisée en quatre ſaiſons, 230. t. 2. Leur maniere de compter & de ſupputer les années, parallele à celle des Anciens, 225. t. 2.

Antidico Mariantes. 551. t. 1.

Anthropophages. Sauvages Anthropophages, 307. t. 2.

Antres conſacrés à Apollon, à Bacchus, & dans les montagnes & les lieux élevés, 147. t. 1.

Anubis. Siſtre d'Anubis, 213. t. 1.

Apalachine. Voy. Caſſine.

Apalachites. Montagne conſacrée au Soleil chez les Apalachites, 146. t. 1.

Apis. Le même que Bacchus, Apollon-Horus, &c. 240. t. 1. Sa figure ſymbolique, *ibid.* t. 1.

Apollon. Le même que le Soleil, 129. t. 1. Le même que toutes les Divinités rapportées au Soleil, *ibid.* Le même en particulier avec ceux d'entre les Dieux, qui ont le plus de rapport au Liberateur, 234. t. 1. Dieu de la Guerre, 195. t. 1. De la Danſe & de la Muſique, 197. t. 1. Muſagetes, ou Conducteur des Muſes, *ibid.* Dieu & Auteur de la Medecine par la Divination, 362. t. 2.

Apollon Horus Dieu des Egyptiens, allaité par la jeune Iſis, 237. t. 1. Le même que Bacchus, *ibid.* Sa figure ſymbolique, 240. t. 1.

Apollon perçant le ſerpent Python; quel ſymbole, 234. t. 1.

Apôtres. S'ils ont paſsé en Amerique, 451. t. 1.

Arbre du jardin des Heſperides; quel ſymbole, 233. t. 1.

Arbres, ou Bois conſacrez chez les Anciens & chez les Sauvages, 137. t. 1.
Arbres portant le miel & le ſucre, 151. t. 2.
Arbres portant la cire, 158. t. 2.
Arcs des Sauvages, 296. t. 2.
Ares. Nom du Dieu Mars, 127. tom. 1.
Areskoui & *Agriskoue*. Noms du Soleil chez les Iroquois & chez les Hurons, 132. t. 1. Ces noms ſemblent déſigner proprement le ſouverain Eſtre, 126. t. 1. Leur rapport avec le nom *Ares*, 127. t. 1.
Areskoui & *Agriskoue* ſont le Dieu de la Guerre, comme le Mars de la Thrace, 206. t. 1.
Arethuſe. Marc d'Arethuſe, & ſa conſtance dans les tourmens, 277. tom. 1.
Arie & *Areïane*, Provinces de l'Aſie, 207. t. 1.
Areïos & *Thonderon*, fleuves de l'Arie & de l'Areïane. Conjectures ſur l'étymologie de ces noms, 470. tom. 2.
Arendiouann. Voy. Devins.
Argo. Navire des Argonautes, 199. tom. 2.
Argonautes, appellés *Myniens*, & pourquoi, 77. t. 1.
Argonautes. Leurs Sacrifices, 190. t. 1. Parallele des Sauvages avec les Argonautes dans leurs expeditions militaires, 199. t. 2.
Arimaſpes ou *Monocules*, 61. t. 1.
Ariok, l'un des Rois qu'Abraham vainquit, 181. t. 2. Conjecture ſur les Etats de ce Prince, *ibid.* Conjecture ſur l'étymologie de ce nom, 471. t. 2.
Arius. Chef des Solymes, 466. t. 2.
Armes, Symboles de la Divinité, & pourquoi, 195. t. 1.
Armes des Sauvages, 193. t. 2.
Arſalus. Chef des Solymes, 466. t. 2.
Arſinoé, épouſe & ſœur de Ptolomée, 553. t. 1.
Artacoanna, Ville Capitale de l'Arie, 470. t. 2. Conjectures ſur l'étymologie de ce mot, *ibid.* Variations des Auteurs ſur le nom de cette Ville, *ibid.*
Artaxerxes. Son horreur pour la paſſion de ſa mere, 546. t. 1.
Artemiſe, épouſe de Mauſole, conſacre la memoire de ſon mari en buvant ſes cendres, & lui érigeant un Tombeau, 444. t. 2.
Arts cultivés avant le Deluge, 40. tom. 1.
Aſpaſie, concubine de Cyrus le jeune, faite Prêtreſſe de Diane ou du Soleil par Artaxerxes Mnemon, 164. t. 1.
Aſſemblées ſolemnelles des Sauvages, 508. t. 1.
Aſſociations chez les Sauvages, 476. tom. 1.
Aſſociateur. Jupiter Aſſociateur, 512. tom. 1.
Aſtaouen, ou Tortuë, inſtrument de muſique des Sauvages Iroquois & Hurons, 215. t. 1.
Aſtarte, *Aſtur*, &c. noms de la Déeſſe de Syrie, 246. t. 1.
Aſtragale, jeu de l'Aſtragale. *Voy.* jeu des Oſſelets.
Aſtronomie. Premiers Auteurs de cette ſcience, 225. t. 2. Veſtiges qui en reſtent parmi les Sauvages, *ibid.*
Ata, nom d'un Devin célebre, petit-fils d'une Vierge chez les Breſiliens, 246. t. 1.
Atabeira, nom de la Mere des Dieux chez les Peuples de l'Iſle Eſpagnole, 247. t. 1.
Atabirius. Jupiter Atabirius, 247. t. 1.

Atsaensic. Divinité des Iroquois. Etymologie de ce nom, 244. t. 1. Son rapport avec l'une & l'autre Eve, avec l'Atté de l'Evaſme des Bacchantes, *ibid.* t. 1. Préſide au païs des Ames, 401. t. 1.

Atahocan, Dieu Créateur dans l'hiſtoire des Algonquins, 246. t. 1.

Até, fille de Jupiter; fable d'Homere ſur ce ſujet, 96. t. 1. Application de cette fable par S. Juſtin au peché des Anges, 97. t. 1. Application de la même au peché d'Eve, *ibid.* Son rapport avec l'Evaſme des Bacchantes, *ibid.* Avec l'une & l'autre Eve, 245. t. 1.

Até, *Atté*, *Athene*, *Athena*, *Athrena*, *Atheonia*, premiers noms de Minerve; leur rapport avec l'Até d'Homere, 245. t. 1.

Atergatis, *Adargatis*, *Athargatis*, *Atharat*, *Athyr*, *Astur*, *Astarte*, noms de la Déeſſe de Syrie, 246. t. 1. Conjecture ſur l'étymologie de ces noms.

Athamas mene une Colonie en Lycie, 83. t. 1.

Athenroſera, ou amitiés particulieres des Sauvages, paralleles à celles des Spartiates, &c. 368. t. 1.

Atheniens ont changé de langage, 465. t. 2.

Athole. Ce que c'eſt, 123. t. 2.

Athonni. L'Athonni chez les Iroquois, eſt la Cabane du pere, 163. t. 2. Les liaiſons du ſang y ſont moins fortes que dans celle de la mere, 559. t. 1.

Athonront, eſpece de danſe, 521. tom. 1.

Atlantide. Iſle Atlantide de Platon, 29. 39. t. 1.

Atour-Essap, ou le parfait Allié chez les Preſbiens, 607. t. 1.

Atys. Myſteres d'Atys & de Cybéle, 221. t. 1. Les mêmes que ceux de Bacchus & de Cerés, *ibid.*

Augures, tirés du jeu des Aſtragales, 346. t. 2.

Avoine. Folle-Avoine. Plante, 95. t. 2. Nation des folles-Avoines, 96. t. 2.

Autels conſacrés dans les premiers temps, 137. t. 1. N'étoient point différens des foyers ordinaires des maiſons, 167. t. 1.

Autel portatif, appellé *Pyraton*, 328. t. 2. Comparé avec le Calumet de paix, 327. t. 2.

Autel porté devant les Rois des Perſes & les Empereurs Romains, 161. t. 1.

Autel des Caraïbes. 345. t. 1.

Autochthones, moitié hommes, & moitié ſerpens, ſont les ſymboles de nos premiers Peres Adam & Eve, 233. t. 1.

B

BAcchanales des derniers temps de l'Antiquité, 183. t. 1.

Bacchanales des Anciens, & leur eſprit ſelon Strabon, 113. 185. t. 1.

Bacchantes. Ménades, &c. à la ſuite de Bacchus, 113. 219.

Bacchus. Le même que le Soleil, 129. t. 1.

Bacchus Sabazius, 196. t. 1. *Muſagétes*, 197. t. 1.

Bacchus, Indien ou Arabique, 225. t. 1. Nymphes nourricieres de Bacchus, 237. t. 1.

Bacchus né d'une Vierge, 237. t. 1.

Bacchus Taurus, 239. t. 1.

Bacchus. Le même qu'Apollon Horus, Apis, &c. 240. t. 1. Son rapport avec le Liberateur, *ibid.* Thyrſe de Bacchus, formé en Croix, 241. t. 1.

Baigner. L'uſage qu'ont les Sauva-

ges Meridionaux de ſe baigner tous les matins, eſt une pratique de Religion, 265. t. 1.
Balle d. Bled jettée en ſigne de deüil, 415. t. 1.
Balles de Paulme des Anciens, & leur matiere, 358. t. 2.
Balles de Paulme des Sauvages, & leur matiere, 358. t. 2.
Balzes, & leur deſcription. 206. t. 2.
Baptême. Céremonies des Myſteres des Anciens, qui ont rapport au Baptême, 272. 419. t. 1.
Barbares, ont occupé la Gréce avant les Grecs poſterieurs, 90. t. 1.
Batteaux des Celtiberiens, paralleles aux Balzes du Pérou, 208. t. 2.
Bas. Voy. Mitaſſes.
Bendis, nom de Diane chez les Peuples de Thrace. Conjecture ſur l'étymologie de ce mot, 135. t. 1.
Berceau des enfans de l'Amerique Septentrionale, & ſa deſcription, 593. t. 1.
Berceau des enfans chez les Peuples, nommez *Têtes plattes*, 595. t. 1.
Berceau des Caraïbes, 596. t. 1.
Bled d'Inde connu des Anciens, & porté à Rome du temps de Pline. *Voy.* Maïs. 71. t. 2.
Bled d'Inde jetté en ſigne de deüil, 415 t. 2.
Bois de Chandelle. 578. t. 1.
Bois de Mariage. 578. t. 1.
Boiſſons enyvrantes des Ameriquains, 113. t. 2.
Boiſſons tirées des Cannes de Sucre & de Maïs, 151. t. 2.
Boucliers des Sauvages, 197. t. 2.
Bouleau. Ecorce de Bouleau; parallele au papier des Anciens, 212. tom. 2.
Boulets des Patagons, 198. t. 2.
Bournamon. Ce que c'eſt. 264. t. 1.
Bouſſole des Sauvages, ou maniere de s'orienter, 224. t. 2.
Bouton. Voy. Caſſe-tête.
Boyes. Voy. Devins.
Breſiliens. Leurs inſtrumens de muſique, 211. t. 1. Initiations de leurs filles adultes, 290. t. 1. Leurs amitiés particulieres, paralleles à celles des Spartiates, 607, t. 1. Leurs Cabanes, 9. t. 2.
Bretelles. 219. t. 2.
Brodequins des femmes Caraïbes des Antilles, 57. t. 2.
Bulla Ornement des enfans chez les Romains, 61. t. 2.
Buchette, ou ſignal de l'enrollement, 185. t. 2. Miſe en parallele avec ce qu'on appelloit *Teſſera* chez les Anciens, 187. t. 2.

C

CABANES. Cabanes des Sauvages, paralleles aux habitations des hommes de la premiere Antiquité, 5. t. 2. Forme & matiere des Cabanes, 7. t. 2. Cabanes bâties en l'air & ſur les arbres, 6. t. 2. Cabanes des Eskimaux & des Californiens, 5. t. 2. Cabanes Iroquoiſes & Huronnes, & leur deſcription, 10. t. 2.
Cabanes de Conſeil de pluſieurs Nations de l'Amerique, tiennent lieu de Temples, 166. t. 1. Paralleles aux Prytanées des Grecs, & aux Curies Romaines, *ibid.*
Cacao. Sa deſcription & ſon uſage, 118. t. 2.
Cadavre. Premiers ſoins rendus au Cadavre par les Sauvages, 388. tom. 2.
Cadmus. Conjecture ſur l'étymologie de ce mot, 196. t. 1. Metamorphoſé en ſerpent avec Hermione, pour avoir violé le Temple de Minerve. Quel ſymbole, 233. t. 1.

Cadmoniens. Voy. Grecs poſterieurs.
Caduſiens. 184. t. 2.
Calculi. Jeu des Anciens appellé *Calculorum.* 342. t. 2.
Calcul. Maniere de calculer & de ſupputer des Sauvages, 234. t. 2.
Calendrier des Peruviens reformé par un de leurs Incas, 228. t. 2. Calendrier ſeculaire des Mexiquains, tom. 2. *ibid.*
Calumet de Paix. 314. t. 2. Sa deſcription, 320. t. 2. Danſe du Calumet, 321. t. 2. Comparaiſon du Calumet de Paix avec le Caducée de Mercure, 325. t. 2. Calumet eſt un veritable Autel, où les Sauvages offrent un ſacrifice idolatrique au Soleil, 327. t. 2. Calumets pour la Paix & pour la Guerre, 330. t. 2. Son uſage doit être aboli, 335. t. 2.
Cambyſe. Artifice de Cambyſe pour épouſer ſa ſœur, 554. t. 1.
Campement des Sauvages. 241. t. 2.
Camillus ou *Caſmilus* des Payens, 173. t. 1.
Camille reçoit l'honneur du triomphe peint de vermillon, 49. t. 2.
Cannes de Bled d'Inde. Voy. Maïs.
Cannes de Sucre. 143. t. 2. Viennent naturellement en Amerique, 150. t. 2. Autrefois portées d'Aſie, & cultivées en Europe, 149. t. 2.
Canots de peaux & d'écorce autrefois en uſage chez les Anciens, 204. t. 2. Canots des Ameriquains paralleles à ceux des Anciens, 209. t. 2. Petits Canots des Eſkimaux, & leur deſcription, 205. t. 2. Grands Canots ou Pyrogues des Eskimaux, & leur deſcription, 206. t. 2. Canots d'écorce de Bouleau, & leur deſcription, 213. t. 2. Canots d'écorce d'Orme, & leur deſcription, 216. t. 2.
Cantabres. Leur Ginécocratie, 78. t. 1. Leur conſtance dans les tourmens, 283. t. 2.
Caoüin. Boiſſon, & ſa compoſition. *Voy.* Chica.
Caracolis des Sauvages Meridionaux, 61. t. 2.
Caractere des Sauvages. 103. t. 1.
Caraïbes. Signification de ce mot, 47. t. 1. Conjecture ſur l'origine des Caraïbes des Antilles, 54. t. 1. Leurs Sacrifices, 179. t. 1. Se ſervent de Conques marines, 218. t. 1. Leurs ſuperſtitions pendant le temps des Eclypſes, 248. t. 1. Leur pénitence aux couches de leurs femmes, 257. t. 1. Leurs Initiations, 290. t. 1. Leurs Devins, 344. t. 1. *Voy.* Divination. Leur Gouvernement, 531. Leurs Carbets, leurs feſtins, *ibid.* Leurs Danſes, 533. t. 1. Leurs Mariages, 557. t. 1. Puniſſent l'adultere, 588. t. 1. Leur éducation, 600. t. 1. De leurs Villages Carbets & Caſes, 8. t. 2. Leurs peintures cauſtiques, 41. t. 2. Leur nudité & leur peinture paſſagere, 55. t. 2. Leurs ornemens, 56. t. 2. Leur nourriture, 97. t. 2. Leurs boiſſons, 113. t. 2. Leurs Pyrogues, 212. t. 2. Leur guerre, 291. t. 2. Supplice de leurs Eſclaves, 292. t. 2. Leur Medecine par la Divination, 383. Leur ſepulture, 419. t. 2. Caraïbes, couleur naturelle des Caraïbes & des Négres; par quoi causée, 32. t. 1. Caraïbes ne mangent point de Tortuë, ni de Lamentin au moins en certain temps, 104. t. 2.
Carbets & Caſes des Caraïbes, & leur deſcription, 8. t. 2. Comparaiſon des Carbets des Sauvages Meridionaux, avec les Halles des La-

cedemoniens, appellées *Andreia* & *Agelai*, 531. t. 1.
Cariens originaires de l'Iſle de Créte, 69. t. 1. Prenoient leurs noms dans la famille de leurs meres, 77. t. 1. Femmes Cariennes obligées de ſuivre le ſort de leurs Vainqueurs. Leur ſerment, 54. t. 1.
Carthaginois avoient connoiſſance de l'Amerique, & empêchent les Tyrrheniens d'aller s'y établir, 30. tom. 1.
Caſſave. Pain de Caſſave, 101. t. 2.
Caſſe-tête des Sauvages. 196. t. 2.
Caſſine, boiſſon des Floridiens, 121. t. 2. Differens ſentimens des Auteurs ſur la Caſſine, & ſur ſa compoſition, *ibid.* Maniere d'éprouver les Guerriers par la Caſſine chez les Peuples de la Floride, 123. t. 2.
Cecrops, moitié homme & moitié ſerpent; quel ſymbole, 233. t. 1. Cecrops premier Inſtituteur du Mariage, 535. t. 1.
Celtiberiens & Espagnols ſe ſervoient de peaux enflées pour traverſer les rivieres, 208. t. 2.
Centaures. Origine des Centaures, 19. t. 2.
Ceraunia. Pierres de foudre, ſemblables aux pierres dont les Ameriquains faiſoient leurs haches & leurs coûteaux, 111. t. 2.
Cerés. Diſtinction des deux Cerés, & leur rapport avec l'une & l'autre Eve, 236. t. 1. Myſteres de Cerés, les mêmes que ceux de Bacchus, &c. 221. t. 1.
Cham, fils de Noé, Auteur de la Magie ſelon Beroſe, 356. t. 1. de la Polygamie, & du deſordre des Mariages, 542. t. 1.
Champs des Sauvages, & de leur culture, 75. t. 2. Soin des Champs, 106. t. 2.
Champs Elyſiens. *Voy.* Enfer des Poëtes.
Chant. Du Chant & de la Danſe qui accompagnoient les Sacrifices, 194. t. 1. Chants des Anciens, appellés *Paeanes*, 197. t. 1. Les Chants & les Danſes de Religion étoient des chants & des danſes guerrieres & pourquoy, 199. t. 1. Chants Thréniques, ou Ejulations muſicales. *Voy.* Nénies. Origine & motif des Chants Thréniques, 395. t. 2.
Chanſon de Mort. Ce que c'eſt, 283. tom. 2.
Chara. Racine dont Ceſar nourrit ſon armée, 96. t. 2.
De la *Chaſſe* & de la *Pêche*, 336. tom. 2.
Cheïen. Fable Indienne du Dragon Cheïen, 247. t. 1.
Chemin. Nom que les Caraïbes donnent à l'Etre ſuperieur. Rapport de ce nom avec celui que les Chemmites donnoient au Dieu Pan, 127. t. 1.
Chemmis, nom de Pan chez les Chemmites, 127. t. 1.
Chevelus. *Voy.* Acephales.
Chevelures enlevées aux ennemis morts, ou laiſſés pour morts, 256. t. 2. Coûtume que les Ameriquains ont d'enlever la chevelure, parallele à celle de quelques Peuples Barbares de l'Antiquité, 257. t. 2.
Cheveux. Religion dans la maniere de couper ſes cheveux, & de les porter, 50 t. 2. Differentes manieres de couper, ou de porter les cheveux chez les Anciens & chez les Sauvages, 50. t. 2. Cheveux dévoüés aux Divinités Infernales, 409. t. 2. Cheveux cou-

pés en ſigne de deüil, 435. t. 2. *Voy.* Deuil.
Chevaliers du Mexique. Leurs Initiations, 311. t. 1.
Chevalerie ancienne d'Europe. Ses épreuves, 324. t. 1.
Chica. Boiſſon, & ſa compoſition, 114. t. 2. Superſtition des Sauvages dans la maniere de la préparer, 115. t. 2. Erreur d'Hornius ſur la Chica, 118. t. 2.
Chichikoué. 215. t. 1.
Chimére. Fable de la chimére, & ſon explication, 465. t. 1.
Chironomia. Danſe appellée *Chironomie*, 204. t. 1.
Chiven. Fable Indienne du Dieu Chiven, 247. t. 1.
Chocolat. Du Chocolat, & de ſa compoſition, 118. t. 2.
Chodorlahomor, Roy des Elamites, l'un des quatre Rois vaincus par Abraham. De ſes Etats, 181. t. 2.
Chrétiens accusés d'adorer Bacchus & Cerés, à cauſe du myſtere de l'Euchariſtie, 418. t. 1.
Chriſtianiſme. Des ſignes de Chriſtianiſme & de Judaïſme trouvés en Amerique, 412. t. 1.
Ciel. Le nom que les Iroquois donnent au Ciel, ſignifie quelquefois le Maître du Ciel, quelquefois le le Ciel materiel, & d'autrefois l'air, ainſi que les noms de Jupiter & de Junon chez les Anciens, 133. t. 1.
Cippus. 417. t. 2.
Circé, fille du Soleil, 132. t. 1. Expie Médée & Jaſon, 269 t. 1.
Circonciſion. La Circonciſion étoit commune à pluſieurs Peuples differens des Juifs, 414. t. 1. Elle n'étoit point en uſage en Amerique, il y avoit neanmoins quelque choſe qui en approchoit, 414. tom. 1.
Cire. Plantes qui portent la Cire, 158. t. 2.
Civilité des Chinois au départ des Mandarins Gouverneurs des Villes & des Provinces, 192. t. 2. Civilité reciproque de Diomede & de Glaucus, 193. t. 2. Coûtume ſinguliere de civilité à la reception des Etrangers au Breſil, chez les Sioux, & quelques autres de leurs Voiſins, 442. t. 2. Autre coûtume ſinguliere dans l'Amerique Septentrionale, 374. tom. 2.
Clarigation. Ce que c'étoit, 174. tom. 2.
Clatra. Quelle Divinité, 214. t. 1. Rhombe de Clatra parallele au Tamaraca des Breſiliens, & au Chichikoüé des Sauvages Septentrionaux, 212. t. 2.
Cloches. Coûtume de benir les Cloches, & pour quel ſujet, 252. tom. 2.
Coca. Plante; ſa deſcription & ſon uſage, 140. t. 2.
Coemption. Maniere de contracter le Mariage par la Coemption, 567. tom. 1.
Cohoba. Herbe. *Voy.* Tabac.
Cohorte. Sacrée Cohorte des Amans & Aimés dans la Béotie, 607. tom. 1.
Colliers de Porcelaine Voy. Porcelaine. Colliers à porter les proviſions, maniere de s'en ſervir, 219. t. 2.
Colonies. Premieres Plantations, & premieres Colonies par qui faites, 46. t. 1. Colonies, leur origine, 44. t. 1. Differentes Colonies établies en Lycie, 82. t. 1.
Colomb. Chriſtophle Colomb découvre le premier le Nouveau-Monde, 28. t. 1.

Combat de rencontre entre Sauvages, 248. t. 2.
Commerce. Du Commerce des Sauvages, 331. t. 2.
Commode ſouille les myſteres de Mithra par un veritable homicide, 273. t. 1.
Concha Venerea. Voy. Porcelaine.
Confarreation. Maniere de contracter le Mariage par la Confarreation, 567. t. 1.
Confeſſion des péchés dans les myſteres des Anciens, 270. t. 1. Maniere de Confeſſion chez les Gaures. *Item* dans les grandes Indes : au Japon : dans le Royaume de Siam, & dans le Pérou, 420. t. 2.
Conques des Tritons en uſage en Amerique, 218. t. 2.
Conſanguinité. Degrés de conſanguinité obſervés chez les Anciens & chez les Sauvages par rapport au mariage, 544. 556. t. 1.
Conſeils. Des Conſeils des Sauvages, 477. t. 1.
Conſtance des Eſclaves Ameriquains dans les tourmens. *Voy.* ſupplices.
Conſtellations. Noms des Etoiles, Conſtellations & planetes, communs aux Anciens & aux Sauvages, 235. t. 2.
Continence. La continence étoit une des épreuves des Initiations des Anciens, 268. Continence. Opinion & reſpect que les Sauvages ont pour cette vertu, 339. t. 1.
Cora, nom de Proſerpine, 239. t. 1. Cora. Differentes ſignifications de ce nom, 238. t. 1.
Cornes. Quel ſymbole dans l'Antiquité, 21. t. 2.
Corybantes. Etymologie de ce nom, 239. t. 1. Conjectures de Strabon ſur leur origine, 413. t. 1. Leur ſepulture, 407. t. 2.
Cortina. Voy. Trepied delphique.
Couches. Facilité des Sauvageſſes à mettre leurs enfans au monde, 591. t. 1. Senſibilité de quelques femmes Ameriquaines dans leurs couches, funeſte à l'enfant, & quelquefois à la mere, 592. t. 1.
Couronne. Son uſage chez les Anciens & chez les Ameriquains, 59. t. 2.
Couſines. Couſines germaines des Caraïbes naiſſent épouſes de leurs couſins germains ſelon les Auteurs, 557. t. 1.
Créte. Pluſieurs Colonies ſorties de l'Iſle de Créte vont s'établir en Aſie, 12. t. 1. Crétois ſe vantoient d'être les premiers Fondateurs du culte des Dieux, 123. t. 1. Gouvernement des Crétois. *Voy.* Gouvernement. Leurs amitiés particulieres. *Voy.* Amitiés.
Cri de Mort. 263. t. 2.
Cri de Victoire. 265. t. 2.
Croix. Du culte de la Croix trouvé en Amerique au temps de ſa découverte, 426. t. 1. Refutation de ce que les Auteurs ont écrit ou penſé au ſujet de ce culte de la Croix, 435. t. 1. Sentiment de l'Auteur au ſujet de ce prétendu Culte, 441. t. 1. La Croix, quoique ſigne du Chretien, n'eſt pas un ſigne infaillible de Chriſtianiſme. *ibid.* Croix au nombre des lettres hieratiques des Egyptiens, 442. t. 1. Attachée à preſque toutes les Divinités de l'Egypte, *ibid.* Symbole ſacré dans les myſteres d'Iſis, 441. t. 1. Symbole de la vie future chez les Egyptiens, & de la prédeſtination chez les Hebreux, 443. t. 1. Symbole de perfection, & ſignifiant le nombre de dix chez les Egyptiens & chez

les Chinois, 448. t. 1. Croix appellée *Decuſſata*, ſignifie le même nombre dans le chiffre romain, 449. t. 1. Croix des Lamas, 440. t. 1. Croix dans les chiffres & dans le Calendrier ſeculaire des Mexiquains, 449. t. 1. Controverſe entre les Chrétiens & les Payens au ſujet des Croix trouvées dans le Temple de Serapis du temps de Theodoſe le jeune, 445. tom. 1. Croix du Liberateur, annoncée & figurée dès les premiers temps, 444. 450. t. 1. La vertu de la Croix que les Egyptiens attribuoient aux aſtres, doit être rapportée à la Croix de Jeſus-Chriſt, 447. t. 1. Croix ſymbolique d'Horus-Apollon, 241. 442. t. 1. Thyrſe de Bacchus formé en croix, *ibid.* Les Croix trouvées en Amerique, ne prouvent pas que les Apôtres y aïent annoncé l'Evangile, 451. tom. 1.

Croſſe. Jeu de Croſſe, 356. t. 2.

Cruauté des Ameriquains envers leurs priſonniers. *Voy.* Supplices. Juſtifiée en quelque ſorte, 289. t. 2.

Cruciantaux. Ce qu'on en doit penſer, 429. t. 2.

Culte. 151. t. 1. Du Culte des Sauvages pour les lieux hauts, pour les pierres coniques &c, & pour les arbres conſacrés aux Divinités, 146. t. 1.

Cuiraſſes des Sauvages, & leur deſcription. 197. t. 2.

Cupidon joué avec Ganymede au jeu des Aſtragales, 348. t. 2. Le quitte ſur la promeſſe d'une baile de paulme, dont s'étoit ſervi Jupiter en Créte pendant ſon enfance, 352. t. 2.

Curies Romaines, paralleles aux Prytanées des Grecs, & aux Cabanes de Conſeil des Sauvages, 160. 167. t. 1.

Curetes. Voy. Corybantes.

Cuſco, Capitale du Pérou. Son Temple & ſes Veſtales, 169. t. 1.

Cybéle. Deux Cybéles, 236. t. 1.

Cybiſieres ou *Cybiſieteres*, & leur danſe, 208. t. 1.

Cyceo. Boiſſon uſitée & miſe au rang des épreuves des Initiations des Anciens, 332. t. 1. Comparaiſon de cette boiſſon avec les potions de Tabac parmi les Ameriquains, 333. t. 1.

Cymbales d'airain. 250. t. 1. Efficace des Cymbales d'airain pour chaſſer les Demons & les Manes, 250. t. 1. L'efficace des Cymbales d'airain dans l'opinion des Anciens, eſt une ſuite de la Religion des Corybantes, *ibid.*

Cynocephales. Hommes à têtes de chien, 61. t. 1.

Cyrus. Sa ſepulture.

D

DANSE Sa définition, 199. t. 1. N'étoit point diſtinguée de la Muſique, *ibid.* Etoit un exercice de Religion, *ibid.* Subordonnée à la guerre, *ibid.* Regardée comme une perfection dans les Dieux & dans les hommes 200. t. 1. Sanctifiée par l'exemple de David, danſant devant l'Arche, 194. t. 1. Fait partie de l'harmonie céleſte, & eſt le principal objet de la felicité dans l'idée des Payens & des Sauvages, 407. t. 1. Diſtinction de la danſe des pieds & des mains, 202. t. 1. Danſes Crétoiſes, 510. t. 1. Danſe des Pantomimes, 523. t. 1. Danſe ſatyrique, 526. t. 1. Danſe de l'Anthoroux, & ſa deſcription, 521. t. 1.

Danſe appellée *Te tennonniakona*, 528. t. 1. Danſe des Breſiliens, 533. t. 1. 135. t. 2. Funeraires, 396. t. 2.

Danſeur. Epithéte de beau Danſeur donnée à Jupiter, à Mars, &c. 200. t. 1. Danſeurs appellés *Cybiſteres* & *Betarmones*, 202. t. 1.

Dé ou *Cube.* Jeu des dez, appellé *Teſſerarum*, 342. t. 2.

Débauches des myſteres des Payens, opposées à l'eſprit de leur premiere Inſtitution, 265. t. 1.

Deluge. Les Deluges d'Ogyges, de Deucalion, d'Egypte, &c. ſe rapportent au vrai Deluge univerſel, 36. t. 1. On trouve par-tout en Amerique des reſtes de tradition touchant le Deluge, 100. t. 1.

Demon, jaloux de la grandeur de Dieu, & du bonheur des hommes, 355. t. 1. A trompé les hommes par l'attrait de la Divination, 356. t. 1. A eu par-tout ſes Oracles, &c. 357. t. 1. Singe de la Divinité ſelon les Saints Peres, 10. t. 1. Son ſymbole, 230. t. 1. Exerce encore ſon pouvoir ſur les Idolâtres, 376. t. 1. Adoré & craint des Ameriquains, 388. t. 1. Ce qu'on doit penſer de ce pouvoir du Demon ſur eux, *ibid.*

Deſſein & plan de l'Ouvrage, 1. t. 1.

Devins. Voy. Divination.

Deucalion. Le même que Noé, 36. tom. 1.

Deüil. Du Deüil, 435. t. 2. Deüil des Sauvages, parallele à celui des Anciens, 438. t. 2. Grand & petit Deüil, *ibid.* Obligation du Deüil plus étroite entre les Epoux, 439. t. 2. Deüil moderé peu à peu en vertu des diſpenſes accordées par les parens du défunt, *ibid.*

Devoirs & obligations des Epoux envers les Cabanes l'un de l'autre, 577. t. 1. Devoirs funeraires. *Voy.* Sepulture.

Dévoués chez les Gaulois, chez les Natchez & chez quelques autres Peuples de l'Amerique. Leur condition, 410. t. 1.

Diamaſtigoſis, ou flageilation des jeunes gens à Sparte, 274. t. 2.

Diane. La même que le Soleil, 125. 136. t. 1. La même que l'Iſis des Egyptiens, 214. t. 1. Diane Orthie, 274. t. 1. La même que la Diane de Tauride, 600. t. 1. Diane Hymnia, Prêtreſſe de Diane Hymnia violée par Ariſtocrate. Punition de ce ſacrilege, 165. t. 1.

Dictyne. La même que Diane la jeune Veſta, &c. 234. t. 1.

Dieu connu ſuffiſamment chez toutes les Nations, 108. t. 1. Sentiment d'un Dieu, d'une Divinité imprimé dans le cœur des hommes, 110. t. 1. Auteur de la Religion & de la revelation, 116. t. 1. Sentiment de l'unité de Dieu, 189. t. 1. Repréſenté ſous differens noms & ſous differens ſymboles, 121. t. 1. Idée que les Payens même ſe ſont formés de Dieu, 123. t. 1. Idée & noms differens chez toutes les Nations Barbares, qui déſignent manifeſtement un Dieu, un Eſtre ſuperieur, & même un Dieu Créateur, 124. t. 1. Dieu diſtingué chez les Ameriquains des Divinités ſubalternes par des noms particuliers qui ne conviennent qu'à lui ſeul, 126. t. 1. Dieu honoré particulierement dans le Soleil, 128. t. 1. Les noms donnés à Dieu, tantôt maſculins, & tantôt feminins, ont pû occaſionner la difference de ſexe & la mul-

tiplicité des Dieux, 137. t. 1. Idée de Dieu corrompuë par l'ignorance & par le deſordre des paſſions, 142. t. 1. Dieu parle aux Patriarches & aux Prophetes, 116. t. 1. Et par les Patriarches & les Prophetes, 355. t. 1.

Direction. Idée de direction des Sauvages dans leur route, 224. t. 2.

Diſtributions & préſens pour honorer les morts chez les Peuples de l'Antiquité & de l'Amerique, 413. t. 2.

Divination. Diverſes ſortes de Divination, 357. t. 1. Divination parmi les Sauvages, parallele à celle de l'Antiquité, & ce qu'on en doit penſer, 372. t. 1. Incredulité des Athées ſur la Divination, & ſur le pouvoir des Demons, 374. t. 1. Divination par la Medecine. *Voy.* Medecine.

Devins, ce qu'ils étoient dans l'Antiquité, 371. t. 1. Noms des Devins parmi les Sauvages, paralleles à ceux qu'on donnoit aux Devins de l'Antiquité, 371. t. 1. Caractere de ces Devins parmi les Sauvages, 373. t. 1. Epreuves ou Initiations des Devins chez les Caraïbes, 330. t. 1. Chez les Moxes, 334. t. 1. Maniere de leur affecter un Demon ou Génie chez les Caraïbes, 344. t. 1. Ce qu'on peut recueillir du parallele des Devins Ameriquains avec les Devins de l'Antiquité, 393. t. 1.

Divinité. Symboles de la Divinité confondus avec la Divinité même, 193. t. 1. Hommes confondus avec la Divinité, *ibid.* n'étoit point repréſentée dans les premiers temps ſous aucune forme humaine, 137. Pluſieurs Peuples de l'Antiquité avoient pris leurs noms du nom qu'ils donnoient à la Divinité, 127. t. 1.

Du Divorce, & de ſes motifs, 580. t. 1.

Dragon. Fable Chinoiſe du Dragon couvert d'écailles de Tortuë, & né d'une Tortuë, 100. t. 1. Idée des Indiens touchant le Dragon qui veut dévorer la Lune, 248. t. 1.

Duel propoſé par Abner à Joab entre des braves de leurs armées, 176. t. 2.

E

EAux de Lethé & de Mnemoſyne, 342. t. 1.

Eclypſes. Sentiment des Anciens & des Indiens de l'une & de l'autre Inde, ſur le ſerpent qui veut dévorer la Lune & le Soleil pendant les Eclypſes, 246. t. 1. Rapport de l'opinion des Anciens ſur les Eclypſes avec nôtre Religion, 251. t. 1.

Education. De l'Education, 497. t. 1. Education de la jeuneſſe en Créte & à Sparte, *ibid.* en Perſe, 600. t. 1. Education des Sauvages, ſemblable à celle des Crétois, &c. 599. t. 1.

Egées des femmes de Lybie, 23. t. 2.

Egides de Pallas, 24. t. 2.

Egyptiens ont eu une Religion avant Moïſe, 12. t. 1. Anterieurs & poſterieurs au Deluge, 38. t. 1. Leur Ginécocratie, 78. t. 1. Leurs noms & leur Chronologie fabuleuſe, 85. t. 1. Leur Religion ſymbolique, 122. t. 1. Egyptiens poſterieurs au Deluge, ne ſont pas les premiers Auteurs de la Religion, *ibid.* Ont des Temples, & entretenoient le feu ſacré, 154. t. 1. Leur temperance dans leurs feſtins, 191. t. 1. Leur ſentiment ſur le vin, 193. t. 1. Danſoient au-

tour de leurs Idoles, 201. t. 1. Leurs Prêtres diſciples d'Oſiris & d'Iſis, 281. t. 1. Coûtume ſinguliere des Egyptiens à l'égard des morts, 339. t. 1. Etoient circoncis, 414. t. 1. Avoient un culte religieux pour la Croix, 441. t. 1. N'épouſoient point leurs propres ſœurs, 547. t. 1. Leurs maiſons 7. t. 2. Faiſoient du vin de Lotos & d'orge, 113. 123. t. 2. Embaumoient les corps morts ſoit ceux des hommes, 389. t. 2. ſoit ceux des animaux, 361. t. 1. Mettoient les corps de leurs morts en dépôt entre les mains de leurs Creanciers. 421. t. 2.

Eleuſine. Myſteres de Cerés Eleuſine, les mêmes que ceux de Bacchus. *Voy.* Myſteres.

Eloge funebre à l'honneur des Morts, 398. t. 2.

Enfans. Des enfans, 590. t. 1. Leur berceau, 593. Amour des Sauvageſſes pour leurs enfans, 593. tom. 1.

Enfer des Poëtes, ſa conformité avec ce que la foy nous enſeigne ſur nôtre derniere fin, 397. t. 1. Enfer des Poëtes, où avoit pris ſon origine, 399. Où placé. 400. t. 1.

Enotocétes, ou hommes à longues oreilles anciens & modernes, 61. 62. t. 1.

Epoque du temps où l'Amerique a pû être peuplée, 35. t. 1.

Epouſe principale en titre, même où la Polygamie étoit permiſe, 542. tom. 1.

Ephod. Son uſage, 355. t. 1.

Epulum Deorum, ou le feſtin des Dieux, 351. Epulones. Leur employ, *ibid.*

Epiſcyre. 356. t. 2.

Erigoné, ou Vierge du Zodiaque, 241. t. 1.

Erychton dans le panier des filles de Cecrops; quel ſymbole, 233. t. 1.

Eſchyle a fait le premier de Bacchus un Biberon, & conſacré l'yvrognerie par l'exemple de ce Dieu, 194. t. 1.

Eskimaux. Quel peuple, 55. t. 1. Leur païs, *ibid.* Leurs mœurs, leur nourriture, 52. t. 1. Leur origine, 58. t. 1. Leurs cabanes, 5. t. 2. Leurs habillemens, 26. t. 2. Leurs canots, 205. t. 2. Leur langue, 473. t. 2. Fille de la nation des Eſkimaux priſe par les François, 59. t. 1. Récit qu'elle fait de pluſieurs Peuples monſtrueux, 62. t. 1.

Eſclaves. Maniere de les conduire, 261. t. 2. Leur entrée & reception à leur arrivée, 265. t. 2. Leur deſtination, 271. t. 2. Leur ſupplice dans l'Amerique Septentrionale, 274. t. 2. dans la Meridionale, 292. Leur adoption, 308. t. 1.

Ethiopiens, leur Ginécocratie, 80. t. 1. Leur navigation, 205. t. 2.

Evaſme ou acclamations des Bacchantes, paralleles aux acclamations des Sauvages, 218. t. 1.

Euchariſtie, offrande du pain & du vin dans le Paganiſme comparée au myſtere de l'Euchariſtie par les SS. Peres. 242. 416. t. 1. Ceremonies de la Religion des Indiens des Peruviens & des Mexiquains qui ont rapport au Sacrement de l'Euchariſtie, 421. t. 1.

Eve deſignée dans les Orgies de Bacchus, & dans l'Evaſme des Bacchantes, 227. t. 1. Son rapport avec les Orgies des Anciens, *ib.* Avec la mere des Dieux de l'Antiquité, *ib.* La nouvelle Eve deſignée dans les myſteres des Anciens, 240. t. 1.

Exercice militaire des Sauvages, 251. t. 2.

Expiation.

Expiation. Etat d'expiation dans les myſteres des Anciens, 267. t. 1. Exemple d'expiation pour les crimes particuliers dans Medée & dans Jaſon, 268. t. 1.

F

FAR. Eſpece de froment, 66. t. 2. Premiere nourriture des Romains, 570. t. 1. Employé dans les ſacrifices & les autres pratiques de Religion, *ibid.* t. 1. & 69. t. 2.

Faſtes & Annales des Sauvages, 505. t. 1. 43. t. 2. 233. t. 2.

Femmes Cariennes & leur ſerment, 54. t. 1. Femmes Caraïbes ſemblables en ce point aux femmes Cariennes, *ibid.* Femmes maîtreſſes de tout chez pluſieurs Peuples, 77. t. 1. Leurs ſeparations au temps de leurs ordinaires, 262. t. 1. Leurs Initiations à l'âge de puberté, 290. t. 1. Accuſées en Amerique de jetter des ſorts, 373. tom. 1. Aiment beaucoup leurs enfans, 593. tom. 1. Leurs habillemens & ornemens, 17. t. 2. Jalouſes de leurs cheveux, 57. t. 2. Leurs occupations, 63. t. 2. Leurs Nénies, 391. t. 2. Leur deüil, 439. t. 2. Femmes des Peuples de Thrace ont ſoin des champs, & de préparer la nourriture, 63. t. 2. Femmes des Peuples de Thrace & de l'Inde ſe brûlent ſur le corps de leurs maris, 282. t. 2.

Feſtins faiſoient partie du ſacrifice chez les Anciens, 191. t. 1. ſe faiſoient avec beaucoup de temperance chez les Egyptiens, chez preſque tous les Peuples & même chez les Pheaciens, *ibid.* Etoient un temps ſacré pour traiter des affaires de l'Etat, *ibid.* Dans les premiers temps il n'y en avoit point qui ne ſe fit en l'honneur des Dieux, 201. t. 1. Les feſtins ſont toûjours partie des ſolemnités des Ameriquains 209. t. 1. Feſtins des Lacedemoniens & des Crétois, 509. t. 1. Feſtins des Sauvages, paralleles à ceux des Anciens, 514. t. 1. Feſtin des nôces, 573. t. 1. Feſtin funeraire, 399. t. 2. Feſtin des Ames, 447. t. 2. Feſtins à chanter, 517. t. 1. Feſtins à tout manger, 515. t. 1. Feſtins de préſens, 452. tom. 2.

Fetiche. Ce que c'eſt, 264. t. 1.

Feu. Pyrodulie, Pyrolatrie ou culte du feu ſacré, 152. t. 1. Enumeration des Peuples qui entretenoient le feu ſacré, 153. t. 1. Feu ſacré connu ſous le nom de Veſta, 155. t. 1. Perſonnes dévoüées à l'entretien du feu ſacré, 161. t. 1. Diverſes manieres de renouveller le feu ſacré ſans y appliquer aucun feu prophane, 243. t. 2. Feu ſacré en Amerique, 166. t. 1. Diverſes manieres qu'ont les Sauvages pour faire du feu, 242. t. 2.

Fil. Plantes filacées dont on ſe ſert en Amerique, 159. t. 2.

Fin. Fin que doivent ſe propoſer les Auteurs des Relations, 4. t. 1. Ce que la foy nous enſeigne ſur nôtre derniere fin, 396. t. 1. Veſtiges chez les Anciens & chez les Sauvages de la fin du monde, 101. tom. 1.

Fiſk ou Threſor public, 505. t. 1.

Flagellation & eſpece de pénitence dans les Initiations, 273. t. 1. Flagellation, dans les myſteres d'Eleuſine, *ibid.* t. 1. à Alée dans l'Ar-

cadie, 273. t. 1. à Lacedemone, *ibid.* dans les Lupercales, 276. tom. 1.

Fléches des Sauvages, 196. t. 2. Empoiſonnées chez les Caraïbes, *ibid.*

Floridiens, leurs Prêtres, 128. t. 1. Leurs Temples, 168. t. 1. Leurs ſacrifices, 180. t. 1. Initiations de leurs filles adultes, 293. t. 1. Leur Caſſine, 121. t. 2. Faiſoient garder leurs Tombeaux, 431. t. 2.

Flûtes des Sauvages, 218. t. 1.

Formoſe. Mœurs des habitans de l'Iſle Formoſe, ſemblables à celles des Iroquois, 264. t. 1.

Foſſes des Anciens appellées *Puticuli*, 416. t. 2. Foſſes des Ameriquains creuſées en rond, *ibid.*

Frondes des Peuples du Chili, 198. tom. 2.

Frumen, Frumentum. Etymologie de ce mot, 67. t. 2. Noms des Plantes frumentacées ſont tous des noms generiques, 65. t. 2.

G

GAÏHONARIOSK, femme célebre chez les Iroquois, 101. tom. 1.

Galaxie. Séjour des Ames dans la Galaxie, ou voye Lactée, 405. t. 1. Syſtême des Anciens ſur ce ſujet, *ibid.*

Galibis. Voy. Caraïbes.

Garakonthié, Orateur célebre chez les Iroquois, 484. t. 1.

Garamantes. Peuples d'Afrique, entretenoient le feu ſacré, 154. t. 1. Erreur des Auteurs ſur leurs Coûtumes concernant le mariage, 78. t. 1.

Gardes établis pour garder les Tombeaux & les Cimetieres, 428. t. 2.

Gardes établis chez certains Peuples de l'Amerique pour veiller à l'entretien du feu ſacré & des Corps des Chefs, 167. t. 1.

Gaſpeſiens. Du culte de la Croix chez les Gaſpeſiens. Ce qu'on en doit penſer, 429. t. 1.

Gâteaux nuptiaux, 570. t. 1.

Geans. Des Geans en Amerique, 58. tom. 1.

Gelites. Leurs païs, 183. t. 2.

Gelons, leurs peintures cauſtiques, &c. 47. t. 2.

Génies ſubalternes à l'Eſtre ſuprême, reconnus par les Anciens & par les Sauvages, 142. t. 1. 145. t. 1. Caractere de ces Génies, 145. tom. 1.

Ginécocratie ou Empire des femmes, univerſellement répanduë chez les Nations Barbares des premiers temps, 77. t. 1. Ginécocratie en Amerique, 460. t. 1.

Gin-ſeng. Plante, ſa vertu nutritive, 141. t. 2.

Gladiateurs, & leur origine, 417. t. 2. Combat funeraire de Gladiateurs parmi les Sauvages, *ibid.*

Glaucus, Chef des Lyciens. Civilité reciproque de Glaucus & de Diomede, 193. t. 2.

Gom. Eſpece de Maïs, 151. t. 2.

Gomme élaſtique des Sauvages Meridionaux, & ſes uſages, 61. t. 2.

Gorgo, Femme de Leonidas; ſa réponſe au ſujet de la Ginécocratie des Spartiates, 79. t. 1.

Gouvernement. Du Gouvernement politique, 456. t. 1. Diverſes formes de Gouvernement en Amerique, *ibid.* Gouvernement monarchique, *ibid.* Gouvernement Olygarchique & Ariſtocratique, 457. t. 1. Gouvernement des Crétois, des Spartiates, *ibid.* des Lyciens, 461. t. 1. Gouvernement des Iro-

grois & des Hurons, 463. t. 1. des Sauvages Meridionaux, 102. 529. t. 1.

Grains torrefiés, & comment mis en farine chez les Anciens & chez les Sauvages, 80. t. 2.

Grecs poſterieurs. Leur origine, 90. t. 1. Ont tout pris des Barbares, 47. t. 1. Tort qu'ils ont fait à l'Hiſtoire, *ibid.* Diſtinguez en Helleniens & Pelaſgiens, 90. t. 1. Difference de ces deux Peuples, 91. t. 1. Leurs Prytanées, 160. t. 1. Leur nourriture ordinaire, 570. t. 1. Leur Monogamie, 543. t. 1. Leur ſepulture, 403. t. 2.

Greniers ſoûterrains chez les Anciens & chez les Sauvages, 79. t. 2. Greniers publics à la Floride, 80. t. 2.

Grotius (*Hugues*) Son ſentiment ſur l'origine des Ameriquains, 33. t. 1. refuté, *ibid.* Son ſentiment ſur les ſignes de Chriſtianiſme & de Judaïſme trouvés en Amerique, 412. t. 1. refuté, *ibid.*

Guerre. De la Guerre, 161. t. 2. Subordonnée à la Religion, 195. t. 1. Guerre des Sauvages, 161. t. 2. Motifs qu'ils ont de la faire, 162. t. 2. Guerre des Sauvages comparée à la Guerre de Troye, 177. t. 2. à celle que firent les Rois qu'Abraham vainquit, 181. t. 2. Maniere de la déclarer chez les Anciens & chez les Sauvages, 172. t. 2. Maniere de la chanter, 189. t. 2.

Guerriers ſe faiſoient initier chez les Anciens, & pourquoi, 280. t. 1. Initiations des Guerriers chez les Caraïbes, chez les Incas, &c. *Voy.* Initiations. Corps des Guerriers chez les Sauvages, 476. t. 1. Signe de leur enrollement, 185. t. 2. Leurs armes, 195. t. 2. Leur départ, 194. Leurs voyages, 199. t. 2. Parallele des Guerriers Sauvages avec les Argonautes, *ibid.* Leur maniere de camper, 241. t. 2. Leurs précautions en route, 243. t. 2. Leur maniere de combattre, 248. t. 2. Leur retour, 260. t. 2. Leur conduite envers les priſonniers, 264. t. 2. Leur droit ſur ces priſonniers, 268. t. 2.

Guebres ou *Gaures* deſcendans, à ce qu'on croit, des anciens Perſans, 140. t. 1. Erreur de M. Hyde ſur leur Religion, *ibid.* Honorent le feu ſacré & l'entretiennent, 155. t. 1. Separation du ſexe chez les Gaures en certains temps, 263. t. 1. Degrés de conſanguinité prohibés chez eux, 546. t. 1. Leur ſuperſtition touchant la ſepulture, 403. t. 2.

H

HABILLEMENS. Des Habillemens, 17. t. 2. Habillemens des Peuples de la ſuite de Bacchus & des premiers temps, 19. t. 2. Habillemens des Sauvages, parallele à ceux des premiers temps, 26. t. 2. Détail des habillemens des Eskimaux, *ibid.* Des Iroquois, 27. t. 2.

Haches de pierre des Sauvages. Maniere de les polir & de les emmancher, 109. t. 2.

Hamac. Nom des Licts de coton des Sauvages Meridionaux, 13. t. 2.

Harangue du Roy de Teſcuco au Couronnement de Montezuma, 321. t. 1.

Harpaſtum. 356. t. 2.

Hector. Corps d'Hector traîné autour des murailles de Troye, 428. t. 2.

Tonſure Hectoride, 52. t. 2.
Helleniens. Diſtinction des Helleniens & des Pelaſgiens, 91. t. 1.
Héli. Prévarication des enfans d'Heli, 189. t. 2.
Heliodore. Diſtinction qu'il fait de deux ſortes de magie parmi les Payens, dont l'une étoit défenduë, & l'autre en veneration, 380. tom. 1.
Heliotrope eſt le ſeſame des Anciens, 95. tom. 2.
Hercule étouffant deux Dragons dans ſon berceau, & enchaînant le Cerbere, quel ſymbole, 233. t. 1. Hercule le Grec, Vainqueur des Amazones, 51. t. 1. des Pygmées, 59. t. 1. L'un des Argonautes, 199. t. 2. Parallele d'Hercule avec un Sauvage, 200. t. 2. Se brûle ſur le mont Oeta, 281. t. 2.
Hermaphrodites. 53. t. 1.
Hermes. Nom de Mercure & d'Anubis, 217. t. 1. N'étoit autre choſe qu'un Devin, *ibid.* Signifie un Devin en Langue Celtique, *ibid.*
Hermetique. Croix Hermetique ou Iſiaque, 441. t. 1.
Hermotime ou *Hermodore* de Clazomene, & ſon avanture, 362. t. 1.
Heroïſme dans l'amitié des Amans & Aimés parmi les Sauvages, 609. t. 1. Exemple de cet Heroïſme, *ibid.* Heroïſme dans les ſupplices. *Voy.* ſupplices.
Homere. Deſſein qu'il s'eſt proposé en écrivant l'Odyſsée, 4. t. 1.
Hommes confondus avec la Divinité, & avec les choſes dont ils avoient pris les noms, 144. t. 1. Déifiés & mis ſur les Autels, 143. t. 1. Habillés en femmes, & conſacrés à Venus Uranie, à Cybéle, 52. t. 1. Hommes faiſant profeſſion de continence, paralleles à pluſieurs autres de l'Antiquité, 175. t. 1. Hommes monſtrueux chez les Anciens & chez les Sauvages, & ce qu'on en doit penſer, 60. t. 1.
Hornius. Son erreur ſur l'origine des Iroquois, des Hurons & des Souriquois, 69. t. 1. Sur l'origine des Peruviens, 130. t. 1. Sur le culte de la Croix chez les Carthaginois, 443. t. 2. Sur la Chica, 118. t. 2.
Hortenſius. Propoſition d'Hortenſius à Caton d'Utique, 365. t. 1.
Hoſpitalité des Anciens & des Sauvages, 88. t. 2.
Huaca. Appartement ſacré chez les Incas, 428. t. 1.
Huachacuyac, ou le Bienfaiteur des pauvres, nom des Incas du Pérou, 311. t. 1.
Hurons. Plus vitieux que les Iroquois, 581. t. 1. Leur ſepulture, 407. t. 2. Vaincus & preſque entierement détruits par les Iroquois, 477. t. 2. Reſtes des anciens Hurons, 477. t. 2. Leur Langue, 479. t. 2. *Voy.* Iroquois.
Hyporchematique. Danſe Hyporchematique, 204. t. 1. Danſes appellées *Hyporchemes.* *ibid.*
Hypſipile, & femmes de Lemnos coupent la gorge à leurs maris, 51. t. 1.

J I

JALOUSIE. Exemple cruel de jalouſie parmi les Iroquois, 585. tom. 1.
Jao des Anciens, le même que le Jehova des Hebreux, 135. t. 1.
Jaouas, Prêtres des Peuples de la Floride, 128. t. 1.
Jaſon Chef des Argonautes, ſe fait initier aux myſteres des Cabires, 280. t. 1. Se fait expier chez

Circé, 269. t. 1. Invente la fabrique des bâtimens longs, 203. t. 2.
Jehova. Nom de Dieu chez les Hebreux, 135. t. 1.
Jephté, fille de Jephté, & ſon ſacrifice, 164. t. 1.
Jeûne. Le Jeûne étoit une des épreuves des Initiations des Anciens, 267. t. 1. Jeûnes, retraites, continence, & autres épreuves des Sauvages. *Voy.* leurs Initiations.
Jeuneſſe. Education de la jeuneſſe en Créte, à Sparte, 597. t. 1. Chez les Perſes, 600. t. 1. Chez les Sauvages, *ibid.* t. 1.
Jeux. Des Jeux des Sauvages, 338. t. 2. Jeu des Oſſelets, 339. t. 2. Comparaiſon du Jeu des Oſſelets des Sauvages avec le Jeu des Anciens, appellé *Talarum*, 342. t. 2. Jeu des Anciens appellé *Teſſerarum*, 342. Jeu des Anciens appellé *Calculorum*, *ibid.* Jeux de Spheriſtique, 352. t. 2. Jeu des Pailles, 351. t. 2. Jeux ordonnés pour la guériſon des maladies, 380. tom. 2.
Ibériens paſſent d'Aſie en Eſpagne, & d'Eſpagne en Aſie, 50. t. 1.
Ichtyophages. Leur ſepulture, 404. tom. 2.
Idolatrie, & ſon origine, 139. t. 1. Idolatrie de toute la Gentilité ſouvent marquée dans la ſainte Ecriture, 141. t. 1. Idolatrie des Sauvages, parallele à celle des Anciens, 145. t. 1.
Idoles en Amerique: 150. t. 1.
Incas du Perou, ſe diſent fils du Soleil, 130. t. 1. Initiations des jeunes Incas, 305. t. 1. Confeſſion des Incas ou ſouverains du Perou, 421. t. 1. Conſervoient une Croix dans une de leurs maiſons royales, 427. t. 1. Epouſent leurs ſœurs, 556. t. 1. Nouveauté de cet uſage, *ibid.*
Inde. Peuples de l'Inde. Pluſieurs Peuples compris ſous le nom d'Indiens, 42. t. 1. Gymnoſophiſtes des Indes dépoſitaires des Orgies de Bacchus, 281. t. 1. Indiens ſe faiſoient brûler vifs comme Hercule après un certain temps, 281. t. 2. Femmes Indiennes ſe brûlent ſur le corps de leurs maris, *ibid.*
Indiens brûloient les cadavres de leurs morts, 403. t. 2. Indiens Ameriquains. *Voy.* Sauvages.
Initiations. Explication du terme *Initiation*, 222. t. 1. Eſprit des Initiations, 265. t. 1. Parallele des Initiations des Anciens avec celles des Indiens, 281. t. 1. Initiations differentes pour les differens états de la vie, 279. t. 1. Pour les Militaires, 280. t. 1. Initiations des Peuples de Virginie, 282. t. 1. des Caraïbes, 290. t. 1. des filles adultes chez les Caraïbes & à la Floride, 290. t. 1. Initiation d'un Guerrier chez les Caraïbes, 295. t. 1. d'un Capitaine, 297. t. 1. d'un Capitaine General parmi les mêmes, 302. t. 1. des Incas du Perou, 305. t. 1. des Tecuitles ou Chevaliers du Mexique, 311. t. 1. des Rois du Mexique, 316. t. 1. de la Chevalerie ancienne d'Europe, 224. t. 1. d'un Devin ou Piaye chez les Caraïbes, 330. t. 1. d'un Devin chez les Moxes & chez les peuples du Paraguay, 334. t. 1. Initiations des Peuples Barbares de l'Amerique Septentrionale, 336. t. 1. Initiation finale d'un Devin Caraïbe, 344. t. 1. Traits d'Antiquité remarquables dans l'Initiation finale d'un Devin Caraïbe, 349. t. 1.

Intercalation pretendue d'une Lune perdue pour regler les années lunaires des Sauvages, 231. t. 2.

Inſtrumens. Des Inſtrumens de Muſique de la premiere Antiquité, 204. t. 1. Inſtrumens de Muſique en uſage dans les Orgies, 204. t. 1. Les noms des Inſtrumens de Muſique de la premiere Antiquité étoient preſque tous des noms barbares, 198. t. 1. Inſtrumens de Muſique des Sauvages, paralleles à ceux de la premiere Antiquité, 209. t. 1.

Jongleurs. Voy. Devins & Medecins.

Joüer. Expreſſion ſinguliere de l'Ecriture, parallele à celle des Sauvages pour ſignifier ſe battre, 169. tom. 2.

Iphigenie, Prêtreſſe d'Hecata ou de Diane. Son ſacrifice, 164. t. 1.

Iroquois. Conjectures ſur l'origine des Iroquois, 69. t. 1. Parallele de quelques-unes de leurs coûtumes avec celle des Lyciens, *ibid.* Leur Ginécocratie, *ibid.* Leur fable touchant leur origine, 93. t. 1. Leur païs & leur diſtinction en cinq Nations, 101. t. 1. Leur Religion, 108. t. 1. Adorent le Soleil, 130. t. 1. Noms qu'ils donnent au Soleil, 133. t. 1. Explication de ces noms, *ibid.* Reconnoiſſent divers Génies ſubalternes, 145. tom. 1. N'ont point d'autres Temples que leurs Cabanes de Conſeil, 166. t. 1. Ont eu leurs Vierges par état dans les deux ſexes, 173. t. 1. Leurs Solitaires, 175. t. 1. Leurs ſacrifices, 179. 208. t. 1. Idées guerrieres qu'ils conçoivent de la Divinité, 206. t. 1. Leurs Inſtrumens de Muſique, 209. t. 1. Leurs Initiations, 336. t. 1. Leur entêtement pour les ſonges, & la cauſe de cet entêtement, 358. t. 1. Leurs Devins ou Jongleurs, & ce qu'on en doit penſer, 371. t. 1. Leur païs des Ames, 398. t. 1. Leur Gouvernement, 463. t. 1. Leurs Tribus ou familles, 464. t. 1. Leurs Chefs, 469. t. 1. Leurs Agoïanders, 474. t. 1. Leur Senat, 475. t. 1. Leurs Guerriers 476. t. 1. Leurs aſſociations, 476. t. 1. Leurs Conſeils, 477. t. 1. Leurs Orateurs, 481. t. 1. Leurs affaires, & la maniere de les traiter, 484. t. 1. Leur Tréſor public, 505. t. 1. Leurs aſſemblées ſolemnelles; feſtins & danſes 508. t. 1. Leur maniere de parenté, 552. t. 1. Leur Monogamie, 555. t. 1. Leurs degrez de conſanguinité, 558. t. 1. Ceremonies de leurs Mariages, 565. t. 1. Leur éducation, 597. t. 1. Leurs amitiés particulieres, 605. t. 1. Leurs Cabanes, 10. t. 2. Leurs habillemens, 27. t. 2. Leur maniere de porter les cheveux, ancienne & nouvelle, 53. t. 2. Leurs ornemens, 59. t. 2. Leur nourriture, 63. t. 2. Leur Guerre, 161. t. 2. Les motifs qu'ils ont de la faire, 162. t. 2. Leur Symbole d'enrollement, 185. t. 2. Leur maniere de chanter la Guerre, 189. Leurs armes, 193. t. 2. Leurs voyages par eau & par terre, 199. t. 2. Leurs Canots, 216. t. 2. Leur campement, 241. t. 2. Leurs Eſclaves & leurs ſuplices, 265. t. 2. Leur adoption, 308. t. 2. Leurs Ambaſſades, 310. t. 2. Leur Commerce, 331. t. 2. Leurs Jeux, 338. t. 2. Leurs maladies, 359. t. 2. Leur Medecine, 361. t. 2. Leurs foſſes, 416. t. 2. Leur deüil, 438. t. 2. Leur Fête generale de

Morts, 446. t. 2. Leur Langue, & leurs Dialectes, 479. t. 2.
Iſaac & Rebecca, comment frere & ſœur, 551. t. 1.
Iſis. Diſtinction des deux Iſis, 236. t. 1. Symboles d'Iſis, 214. t. 1.
Judaïſme. Des ſignes de Judaïſme & de Chriſtianiſme trouvés en Amerique, 412. Sentiment de Grotius ſur ces ſignes de Judaïſme & de Chriſtianiſme trouvés en Amerique, *ibid.* Refutation de ces prétendus veſtiges de Judaïſme & de Chriſtianiſme, 413. t. 1.
Juifs tranſportés par Nabuchodonoſor & par Salmanaſar, 45. t. 1. Prenoient leurs noms dans la famille de leurs Peres, 75. t. 1. Se tournoient vers le Soleil levant pour prier, 129. tom. 1. Entretenoient le feu ſacré, 152. tom. 1. Leurs Vierges & leurs Propheres, 175. t. 1. De leurs ſacrifices, 187. t. 1. N'ont point paſſé en Amerique, 412. t. 1. Trait particulier de leur Juriſprudence dans les affaires criminelles, 487. t. 1. Avoient la Polygamie, 543. t. 1. Leur maniere de parenté, 550. t. 1. Ceremonie particuliere de leurs mariages, 570. tom. 1. Leurs ſupputations chronologiques, 225. t. 2. Trait de leur cruauté envers leurs ennemis ſous l'Empire de Trajan, 288. t. 2. Leurs Nénies ou Chants Thréniques, 294. t. 2.
Junon, la même que Venus Uranie. *Voy.* Venus Uranie.
Jupiter, le même que le Soleil, 129. t. 1. que le ſouverain Etre, le Ciel materiel, & l'air, 133. t. 1. Atabirius. *Voy.* Atabirius. Pluſieurs Rois & Princes ont pris le nom de Jupiter & d'autres Dieux, 144. t. 1. Jupiter & Junon premiers Inſtituteurs du Mariage, 536. t. 1. Myſteres de Jupiter en Créte, 221. t. 1. Jupiter Sabazius, le même que Bacchus. *Voy.* Sabazius.
Juſtice. Exemple de juſtice rigoureuſe chez les Iroquois, 495. t. 1. Maniere de ſatisfaction pratiquée par les Sauvages pour un homicide, afin de ſauver les coupables, 490. t. 1.

K.

KALOPHORES ou XILOPHORES, 511. t. 1.

L.

LACEDEMONIENS. Leur Gynécocratie, 79. t. 1. Leur Gouvernement, 459. t. 1. Leurs feſtins & leurs danſes, 509. tom. 1. Leurs aſſociations paralleles aux Carbets des Ameriquains, 510. t. 1. Leur frugalité, 515. t. 1. Leurs flagellations, 273. t. 1. Leurs Loix pour le Mariage, 560. 576. t. 1. Leur éducation, 597. t. 1. Leurs Amans & Aimés, 604. t. 1. Leurs maiſons, 16. t. 2. Leur ſuperſtition à obſerver le plein de la Lune avant que de donner bataille, 240. t. 2. Leurs Pyrophores, 329. t. 2. Leur maniere d'aller au combat la Couronne en tête, & vêtus de pourpre, 60. t. 2. Frappoient ſur des Cymbales d'airain à la mort de leurs Rois, 397. t. 2.
Lamas. Croix des Lamas, 442. tom. 1.
Lamech donne le premier l'exemple de la Polygamie, 541. t. 1.
Langue. De la Langue, 458. t. 2. La confuſion des Langues bien

marquée dans la Sainte Ecriture, 459. t. 2. N'a point été la premiere cauſe de la diviſion & ſeparation des hommes, 42. t. 1. Il eſt incertain en combien de Langues Meres s'eſt faite la diviſion des Langues, 459. t. 2. Langue Hebraïque, *ib.* Il n'eſt pas certain que cette Langue fut celle qu'on parloit avant le Deluge, *ibid.* Les Langues des Barbares qui occuperent en premier lieu la Grece, étoient differentes de celle des Grecs poſterieurs, 464. t. 2. Langues Ameriquaines n'ont point d'Analogie avec les Langues ſçavantes & les Langues connuës en Europe, 473. t. 2. Jargon formé en Amerique entre les Européans & les Sauvages pour leur commerce, 475. t. 2. Langue univerſellement répanduë dans l'Amerique Meridionale, 476. t. 2. Trois Langues particulieres à diſtinguer chez chaque Peuple de l'Amerique Meridionale, *ibid.* t. 2. La Langue Algonquine & la Langue Huronne ſont les deux Langues Meres les plus répanduës dans l'Amerique Septentrionale, 476. t. 2. Les Langues Iroquoiſes ſe rapportent à la Huronne, & ſe diviſent en cinq Dialectes, 479. t. 2. Caractere de ces Langues, *ibid.* t. 2. L'œconomie des Langues eſt une preuve de la Divinité, 458. t. 2. Oeconomie des Langues Ameriquaines, *ibid.* Diſette de ces Langues, 481. t. 2. Erreur des Européans ſur les Langues Ameriquaines, vient de là même cauſe, que celle où ils ont été ſur leurs mœurs, 484. t. 2.

Latanier, arbre, & ſa deſcription, 2. t. 2.

Latone. Fable de Latone & de l'Iſle flotante, où elle mit au monde Apollon & Diane, 97. t. 1. Latone pourſuivie par le ſerpent Python; quel ſymbole, 232. t. 1. Ce n'étoit point Latone qui étoit déguiſée ſous la forme d'une Louve, ainſi que je l'ai dit : c'étoit l'une de ſes compagnes.

Laurent. Fleuve Saint-Laurent, 204. tom. 2.

Lectiſternium, ou le lict préparé pour les Dieux, & motifs de cette Fête, 351. t. 2.

Legiſlateurs Nos premiers Peres Adam & Eve ſont les premiers Legiſlateurs, 13. t. 1. Premiers Legiſlateurs des Peuples conviennent avec nos premiers Peres par les choſes qu'on leur attribuë, 16. t. 1. Premiers Legiſlateurs des Crétois, 457. t. 1. des Spartiates, 459. t. 1. Ces Légiſlateurs juſtifiés ſur les Amans & Aimés, 603. tom. 1.

Leſſus, faire le Leſſus. Explication de ce terme, 392. t. 2.

Libitinaires. Voy. Pollincteurs.

Litai. Les prieres, filles de Jupiter, 96. t. 1.

Loth. Comment frere d'Abraham, 550. t. 1. Filles de Loth, 545. tom. 1.

Lotos. Plante, premiere nourriture des Egyptiens, 70. t. 2. Vin de Lotos. 113. t. 2.

Loy judiciaire de Lycurgue pour les enfans, 592. t. 1.

Lune. Symbole de Diane, d'Iſis, & des autres Déeſſes à qui l'on attribuë la Virginité, jointe à la fécondité, 240. t. 1.

Lupercales. Flagellation des Lupercales, 276. t. 1.

Luſitaniens. Leurs canots, 204. t. 2.

Leur

Leur maniere de vivre, conforme à celle des Lacedemoniens. Leur maniere de ſe faire ſuër. Leur frugalité, 373. t. 2.

Luſtrations. Luſtrations & Purifications de differentes ſortes dans les Myſteres, 271. t. 1. Luſtration en guiſe de Baptême & de Regeneration, 272. t. 1.

Lybie. Femmes de Lybie, leurs Egées, & leur adreſſe à préparer les peaux dont les Anciens s'habilloient, 23. t. 2. Leurs Nénies ou Ejulations dans les Temples, 394. t. 2.

Lycaſtes, fils de Minos, 83. t. 1. Lycaſtienne, Tribu des Amazones, parallele à celle du Loup chez les Iroquois, 468. t. 1.

Lyciens. Comparaiſon de quelques traits caracteriſtiques des mœurs des Lyciens avec celle des Hurons & des Iroquois, 69. t. 1. Prennent leurs noms dans la famille de leurs meres, 70. t. 1. Pourquoi appellés Lyciens, 71. tom. 1. Leur Ginécocratie. Leur origine, 81. tom. 1. Tributaires de pluſieurs Princes, 86. t. 1. Leur courage en differentes occaſions, & leur déſeſpoir, 86. t. 1. Honorent Apollon ſous la forme d'un Loup, 98. t. 1. Adonnés à la Divination par les ſonges, 357. t. 1. Leur Gouvernement, 461. t. 1. Leurs Tribus, 466. t. 1. Leurs Dieux ou leurs Chefs, *ibid.* Vaincus par Bellorophon, *ibid.* Portent la longue chevelure, 51. t. 2. Leur Deüil. 441. t. 2.

Lyciarque, ou Chef General des Lyciens, 461. t. 1.

Lycurgue, Fondateur ou Reſtaurateur de la République des Lacedemoniens, 459. t. 1. Juſtifié contre la calomnie de quelques Auteurs, 603. t. 1.

Lycus, fils de Pandion, donne ſon nom aux Lyciens, 83. t. 1. Devin célebre, 358. t. 1.

Lyre. Lyre céleſte repréſentée par une Tortuë entiere, 216. t. 1. La Lyre, les Rhombes, les Siſtres, & les autres inſtrumens de muſique des Orgies, & ceux des Sauvages conſacrez à la Divination, 212. tom. 1. La Lyre, le Rhombe, les Siſtres de la premiere Antiquité, & ceux des Sauvages, ſe rapportent tous aux joüets des enfans, *ibid.*

M

MABOYA. Nom du Démon chez les Caraïbes, 248. t. 1.

Maby. Boiſſon, & ſa compoſition, 116. t. 2.

Mages Chaldéens. En quel ſens épouſoient leurs meres, 553. t. 1.

Magie. Cauſes & origine de la Magie, 354. t. 1. Deux ſortes de Magie parmi les Payens, l'une honorée, & l'autre en abomination, 372. t. 1. Avoient diverſes cauſes dans leur origine; mais chez les Payens elles venoient du même principe, *ibid.*

Maire Monan, nom d'une Divinité chez les Bréſiliens, 293. t. 1.

Maïs. Du Maïs ou bled d'Inde, 64. t. 2. S'il a été connu des Anciens, *ibid.* Entre les plantes arundinacées & miliacées, 71. t. 2. Maniere de le cultiver, 75. tom. 2. Boiſſons faites de Maïs, 152. t. 2. Sucre tiré des Cannes de Maïs, *ibid.*

Maladies des Sauvages, 360. t. 2.

Mammelles. Sauvages Ameriquains à longues mammelles, 62. t. 1. Sauvages qui ſe percent les mammelles & les cuiſſes, 56. t. 2.

Manes. Sentiment des Anciens & des Sauvages au ſujet des Manes, 424. t. 2. Coûtume des Anciens & des Sauvages de frapper ſur des Cymbales d'airain & ſur des écorces pour les chaſſer, 250. t. 1. 397. t. 2.

Mandarins. Honneurs rendus aux Mandarins dans le changement du Gouvernement, 192. t. 2.

Mandioc ou *Manioc.* Plante, ſa deſcription, & ſes differentes eſpeces, 97. t. 2. Suc dangereux du Manioc, 98. t. 2. Remedes contre le venin de ce ſuc, 100. t. 2. Maniere de l'exprimer, 101. t. 2. de le préparer, 100. t. 2. Sauvages qui mangent le Manioc ſans en exprimer le ſuc, 100. t. 2. Pain de farine de Manioc, 101. t. 2. Culture du Manioc, 105. t. 2. Boiſſon faite de Manioc. *Voy.* Boiſſons.

Manitou. Nom donné à l'Eſtre ſuprême & aux Génies ſubalternes dans la Langue Algonquine, 126. t. 1. 145.

Manne, ou ſucre congelé des Anciens, ſe trouve en Amerique, 143. t. 2.

Manſfous, oiſeau de proye, 269. tom. 1.

Maraca ou *Tamaraca* des Bréſiliens, & ſa deſcription, 211. t. 1.

Mariage. Du Mariage, 535. t. 1. Loix du Mariage connuës & reſpectées dans tous les temps, & par tous les Peuples, 536. t. 1. Inſtitution du Mariage, & ſes premiers Auteurs, 535. tom. 1. Erreur des Auteurs ſur ce point, & cauſe de cette erreur, *ibid.* Inſtitution du Mariage rapportée à l'origine de la Religion même, 540. t. 1. Degrés de conſanguinité dans leſquels il n'étoit pas permis de contracter, 544. t. 1. Premiers Corrupteurs de la ſainteté du Mariage, 541. 542. t. 1. Mariages regardez comme inceſtueux en tout temps & par-tout, 545. t. 1. Erreur des Auteurs ſur les Mariages des Mages avec leurs meres, des Egyptiens, &c. avec leurs ſœurs, corrigée par les manieres de parenté, qui ſe trouvent parmi les Sauvages, 552. t. 1. Caractere de nouveauté prouvé dans les Princes qui ont épouſé leurs ſœurs, 553. t. 1. Trois manieres de contracter le Mariage parmi les Anciens, 567. t. 1. Cerémonies du Mariage chez les Sauvages, 565. t. 1. paralleles à celles des Anciens, 567. t. 1. Cerémonie ſinguliere du Mariage chez les Mexiquains, 581. t. 1. Loix ſingulieres du Mariage chez les Sauvages, 574. t. 1. Obligations mutuelles des époux envers les Cabanes l'un de l'autre, 577. tom. 1.

Marmare. Lyciens de Marmare, & leur déſeſpoir ſous Alexandre le Grand, 86. t. 1.

Mars. Le même que le Soleil, 129. t. 1. que l'Eſtre ſuprême, & le Dieu des armées, 196. t. 1. l'unique Dieu des Perſes, 141. t. 1. Appellé beau Danſeur, & pourquoi, 200. t. 1. Etymologie de ce mot, 206. t. 1.

Maſara. Moulins à ſucre, nommés *Maſara* en Langue Sarazine, 149. tom. 2.

Maragnon, ou fleuve des Amazo-

nes, 51. t. 1. 200. t. 2.
Maſſagetes, peuple de Scythie, s'enyvroient par l'odeur de la fumée de certaines plantes, 129. t. 2.
Matoutou. Autel des Caraïbes, où ils offrent l'Ouicou & la Caſſave à leurs Divinités, 354. t. 1.
Mauſole. Artifice de Mauſole pour obliger les Lyciens à payer les contributions qu'il demandoit, 51. tom 2.
Medée, Prêtreſſe d'Hecate, 163. t. 1. s'enfuit avec Jaſon, & laiſſe un nœud de ſes cheveux pour preuve de ſa virginité, 164. t. 1. Se fait expier chez Circé, 269. t. 1. Son lict nuptial, 573. t. 1.
Medecine. De la Medecine des Sauvages, 359. t. 2. Deux ſortes de Medecine, 361. t. 2. Medecine naturelle, 365. t. 2. Medécine par la Divination, 375. t. 2. Medecins. *Voy.* Medecine.
Mendes, nom de Pan chez les Mendeſiens, 128. t. 1. Conjecture ſur l'étymologie de ce mot, 136. Mendes ou Mende, noms d'une Ville d'Egypte & d'une Ville de Thrace, 136. t. 1.
Meotiens. Leur nourriture, 73. t. 2.
Mercure, le même que le Soleil, &c. 129. t. 1. Inventeur de la Lyre, 216. t. 1. Nom d'un Devin chez les Anciens, 217. t. 1. Son Caducée, 325. t. 2. Rapport de Mercure aux hommes dans l'Antiquité, *ibid.* Pourquoi Dieu des Voleurs, 332. t. 2.
Mere des Dieux des Anciens. Deux perſonnes déſignées ſous ce nom, 156. t. 1. Leur rapport avec l'ancienne & la nouvelle Eve, 236. tom. 1.
Metamorphoſes chez les Sauvages, 371. t. 1. paralleles aux idées de la Lycantropie, *ibid.*
Metempſycoſe, Origine de cette opinion. Veſtiges de cette opinion parmi les Sauvages, 410. t. 1.
Mexiquains. Leurs Idoles, 150. t. 1. entretiennent le feu ſacré, 180. t. 1. Leurs Temples & les Vierges qui y étoient élevées, *ibid.* Offroient des victimes humaines, 180. t. 1. Leurs Prêtres & leur doctrine, 281. t. 1. Initiations de leurs Chevaliers, 311. t. 1. De leurs Rois, 316. t. 1. Ont un uſage approchant de la Circonciſion, 414. t. 1. Fête ſinguliere des Mexiquains, & ſon rapport avec la ſainte Euchariſtie, 423. tom. 1. Leur reſpect pour leurs Rois, 456. t. 1. Cerémonie particuliere de leur Mariage, 580. t. 1. Leur boiſſon, 118. t. 2. Leurs ſupputations chronologiques, 228. t. 2. Cerémonie particuliere de leur année ſeculaire, 229. t. 2. Leurs faſtes hieroglyphiques, 234. t. 2. Sacrifioient les priſonniers de guerre, 276. t. 2.
Miel ſauvage ou *Miel des Roſeaux*, 143. t. 2. Miel des arbres d'Hyrcanie, 153. t. 2. Miel dangereux qui rend inſenſé, & Miel venimeux, 156. t. 2.
Mil ou *Millet*. Peuples qui faiſoient leur nourriture ordinaire du Millet, 70. t. 2. Maïs appellé gros Mil, 72. t. 2. Millet d'une prodigieuſe groſſeur, 73. t. 2.
Minerve. Vierges conſacrées à Minerve, 165. t. 1. Sa naiſſance, quel ſymbole, 234. t. 1. Ses differens noms, 245. t. 1. Son rapport avec la nouvelle Eve, 234. t. 1. Son Egide, 23. t. 2. Diſtinction de cinq Minerves, 37. t. 2. Attribution honoraire de

l'invention de tous les arts, à Minerve, & pourquoi, *ibid.*

Miniſtres. Des Miniſtres de Bacchus, 219. t. 1.

Minos, l'un des premiers Légiſlateurs de l'Iſle de Créte, 458. t. 1. Pluſieurs ont porté ce nom, *ibid.* Juge des Enfers, 400. t. 1. Met le premier une flotte en mer, 203. t. 2. Fait des conquêtes en Phénicie, *ibid.*

Miſſiſſippi. Fleuve de la Louiſiane, 201. t. 2. Sa découverte, 315. tom. 2.

Mitaſſes, ou bas des Sauvages de l'Amerique Septentrionale, 29. tom. 2.

Mithra. Nom du Soleil chez les Perſes, 137. t. 1. Myſteres de Mithra, les mêmes que ceux de Bacchus, &c. 221. t. 1. Mort myſtique des Myſteres de Mithra, 272. t. 1. Regeneration & eſpece de Baptême dans ces Myſteres, *ibid.* Epreuves de ces Myſteres, 277. t. 1. Soldats de Mithra, & leur conſtance opposée à la lâcheté des Chrétiens, 278. t. 1. Cerémonie approchante du myſtere de l'Euchariſtie dans ces Myſteres, 418. t. 1.

Monogamie, & ſon ancienneté prouvée par l'Ecriture, par la fable & par l'hiſtoire, 540. t. 1. Obſervée par pluſieurs Peuples de l'Antiquité, particulierement dans la poſterité de Japhet, 543. t. 1. Monogamie chez quelques Peuples de l'Amerique, 554. t. 1.

Monnoye. Eſpece de Monnoye en Afrique, 504. t. 1. en Amerique, *ibid.* 118. t. 2.

Monoſceles ou *Sciopodes*, 61. t. 1.

Monumens ſacrez, érigés par les anciens Patriarches, 135. t. 1.

Montagnais, & Peuples du Nord. Leurs ſacrifices, 180. t. 1.

Mort. De la Mort, Deüil & ſepulture des Sauvages, 386. t. 2. Les devoirs rendus aux Morts, ſont une preuve de l'immortalité de l'Ame, 387. t. 2. Maniere des Egyptiens pour préſerver les corps morts de la corruption, 389. t. 2. Ce ſoin des Egyptiens étendu juſqu'aux corps des animaux, 361. tom. 1. Maniere de préſerver les corps de la corruption chez les Ameriquains, 389. t. 2. Nénies pour les Morts, 391. t. 2. Feſtin pour les Morts, 399. t. 2. Differens uſages d'enſevelir, ou de rendre les derniers devoirs aux Morts, ſoit dans l'Antiquité, ſoit chez les Sauvages, 402. t. 2. Richeſſes enſevelies ou conſacrées aux Morts, 410. t. 2. Préſens pour honorer les Morts, 413. t. 2. Devoirs funebres pour honorer les Morts, appellés *Parentalia* & *Inferiæ*, 426. t. 2. Fête generale des Morts, 444. t. 2. Cerémonie particuliere à l'égard de ceux qui ſont morts de froid ou dans l'eau, 420. t. 2. Victimes humaines immolées à l'honneur des Morts, 410. t. 2. Coûtume de pleurer les Morts, paſſée en devoir de civilité, 442. tom. 2.

Moſynœciens. Tours des Moſynœciens, 7. t. 2. Trahiſon qu'ils font aux troupes du grand Pompée, 156. t. 2.

Moïſe. Livres de Moïſe, anterieurs à tous ceux qui nous reſtent de l'Antiquité, 16. t. 1. Sentiment de M. Huet & de Gerard Voſſius ſur Moïſe, refuté, 10. t. 1. 224. tom. 1.

Muſageres. Appollon, Bacchus, Her-

cule, 197. t. 1. Etymologie de ce mot, 198. t. 1.

Muſes, 114. 163. tom. 1. conſacrées à Apollon, à Bacchus, &c. 197. t. 1. Déeſſes guerrieres, 199. t. 1. Les mêmes que les ames motrices des corps celeſtes, 407. tom. 1.

Muſique. Sa définition, 199. t. 1. ſurbordonnée à la guerre & à la Religion. *Voy.* Chants & danſes guerrieres.

Myſteres. Des Myſteres, 220. t. 1. De leur eſprit, *ibid.* Secret des Myſteres, *ibid.* Les Myſteres des Payens ſous differens noms ſe réduiſoient tous à la même choſe, 221. t. 1. Ce qu'on doit obſerver dans les Myſteres, 223. t. 1. Rapport des ſymboles des Myſteres avec les Myſteres de nôtre Religion, 226. t. 1. Débauches des Myſteres des Payens, oppoſées à leur premier eſprit, 265. t. 1. Diſtinction des grands & des petits Myſteres, 266. t. 1. Etat d'expiation des Myſteres, *ibid.* Etat de perfection des Myſteres, 276. tom. 1. Initiations aux Myſteres. *Voy.* Initiations. Double objet & fin des Myſteres, 223. t. 1. Imitation ou rapport des Myſteres avec les Sacremens de nôtre Religion, 417. t. 1.

Myrrha, fille de Cynire, ſon crime ſemblable à celui des filles de Loth. 545. t. 1.

N

NATCHEZ, leur Temple, 167. t. 1. Leurs Chefs ſe diſent fils du Soleil, 131. t. 1. Honneurs qu'ils lui rendent, 167. t. 1. Leurs Cabanes, 8. t. 2. Leurs Dévoüés & leur mort, 410. t. 2.

Naucrates. Orateur chez les Lyciens, 484. t. 1.

Naufrages. L'Amerique n'a pû être peuplée univerſellement par des naufrages, 33. t. 1.

Nauſicaa, fille d'Alcinoüs, joüe à la paulme avec ſes ſuivantes. *Voy.* Jeux.

Navigation, & ſes premiers commencemens, 202. t. 2. Navigation des Ameriquains, *ibid.*

Nazamons. Leur maniere d'enſevelir, 407. t. 2.

Nénies, & maniere de pleurer les Morts, 391. t. 2. Nénies en quelques Provinces de France, paralleles à celles des Anciens & des Ameriquains, 393. t. 2.

Niéces, Epouſes nées de leurs Oncles chez les Caraïbes ſelon Thevet, 557. t. 1.

Ninyas. Son horreur pour la paſſion de ſa mere, 546. t. 1.

Noms. Maniere dont les Sauvages prennent leurs noms, 74. t. 1. Peuples qui prennent leurs noms dans la famille de leurs meres, 70. t. 1. Peuples prennent le nom qu'ils donnoient à la Divinité, 127. t. 1. Princes ont pris & prophané le nom de Dieu, 130. t. 1.

Noé. Si Noé a connu & peuplé l'Amerique, 35. t. 1.

Nourriture. De la nourriture des Ameriquains, 63. t. 2. Diſſertation ſur la nourriture des Anciens, *ibid.* Maniere de la préparer, 80. tom. 2.

Nudité de nos premiers Peres après leur peché, 17. t. 2. Nudité entiere ou preſque entiere de pluſieurs peuples de l'Amerique, *ibid.*

O

OBLIGATIONS que contractent les Epoux & les Epouſes envers les Cabanes l'un de l'autre, 577. t. 1.
Occupations des hommes dans leur Village, 1. t. 2. Occupations des femmes, 63. t. 2.
Oedipe & Jocaſte. Mariage inceſtueux d'Oedipe & de Jocaſte, & leur fin tragique, 545. t. 1.
Offrande myſtique du pain & du vin, 352. t. 1. Symbole de l'Euchariſtie, *ibid.* Offrande d'Ouicou & de Caſſave que font les Caraïbes, & ſon rapport avec les Myſteres de Bacchus & de Cerés, 178. tom. 1.
Og Roy de Bazan, cru le Pere des Grecs poſterieurs ou des Cadmonéens, 90. t. 1.
Ogyges. Deluge d'Ogyges, 38. t. 1.
Oiaron des Iroquois. Ce que c'eſt, 330. t. 1.
Okki, Oki. Noms de l'Eſtre ſuprême, & des Génies ſubalternes chez les Iroquois & chez les Hurons, 126. t. 1.
Olaimi. Montagne d'Olaïmi chez les Apalachites, 146. t. 1.
Olympiades. Obſcurité des temps juſqu'aux Olympiades, 35. t. 1.
Onnonhouaroia, ou Fête des Songes, 367. t. 1.
Ops. Deux Ops, 236. t. 1.
Orateurs. Des Orateurs, & de leurs fonctions, 481. t. 1.
Ordinaires. Separations des femmes & des filles au temps de leurs ordinaires, ſont un uſage de Religion parmi pluſieurs peuples, 262. tom. 1.
Orenoque. Fleuve de l'Amerique Meridionale, 200. t. 2.
Orge. Premiere nourriture des Grecs, des Lybiens & des Egyptiens, 70. tom. 2.
Orgies. Ce que c'eſt, 114 t. 1. Eſprit des Orgies ſelon Strabon, 185. t. 1.
Orites. Les Orites, Peuples de l'Areïane. Etymologie de ce nom, 468. t. 2.
Ornemens. Ornemens des Sauvages, 53. t. 2.
Orphée. Devin célebre, l'un des Argonautes, 190. t. 1.
Origine des Peuples de l'Amerique, 27. t. 1. Ce qu'on peut tirer des Sauvages ſur leur origine, 92. tom. 1.
Oſſelets. Jeu des Oſſelets, 339. t. 2.
Oſiris & Iſis, l'ancien & l'ancienne, ſymboles de nos premiers Peres, 240. t. 1. Oſiris fils d'Iſis la jeune, & ſon rapport au Liberateur. *Voy.* les ſymboles des Myſteres.
Ouicou. Boiſſon, & ſa compoſition. *Voy.* Chica.
Oumas, peuples de la Louiſiane avoient un Temple pareil à celui des Natchez, 168. t. 1.
Ourſes. Conſtellations des Ourſes. De la connoiſſance qu'en ont les Sauvages après les Anciens, 236. tom. 2.

P

PÆANES. Chants des Anciens, appellés *Pæanes*, 197. t. 1.
Pachacamac, nom de l'Eſtre ſuprême au Pérou, 124. t. 1.
Pailles. Jeu des Pailles, 350. t. 2.
Pain. Offrande myſtique du pain & du vin, ſymbole de l'Euchariſtie dans la Loy de nature, 352. t. 1. imitée dans les Myſteres des Anciens, 418. t. 1. chez les Sauva-

ges, 178. t. 1. Pain chaſte, 353. Pains de Propoſition, *ibid.* Pains chez les Sauvages que les ſeuls Prêtres ou Devins ont droit de manger, 171. 353. t. 1. Pains ou gâteaux nuptiaux, 571. t. 1. Pain de Mariage, *ibid.* Pain de bled d'Inde, & ſa compoſition, 94. t. 2. Pain de fruits ſecs, 106. t. 2. de poiſſon ſeché, & réduit en farine, *ibid.* Pain de farine de Manioc, & ſa qualité, 102. t. 2.

Pallas. Voy. Minerve.

Palingeneſie, ou renaiſſance dans l'idée des Sauvages, 429. t. 2.

Palmot. Boiſſon & ſa compoſition, 117. t. 2.

Pan, nom de l'Eſtre ſuprême chez les Chemmites & chez les Mendeſiens, 136. t. 1.

Pandore, la premiere de toutes les femmes, eſt la même qu'Eve, mere de tous les hommes, 232. t. 1. Fable de Pandore, quel ſymbole, *ibid.*

Pantomimes. Danſe des Pantomimes, 523. t. 1. Goût bizarre d'un Prince de Pont pour un Pantomime, 524. t. 1.

Panthées. Figures Panthées de la Divinité dans la Religion des Anciens, 240. t. 2.

Papier. Plante du Papier, & ſes uſages chez les Anciens, 209. t. 2. Définition du Papier donnée par S. Iſidore, 212. t. 2. Convient au Bouleau dont on fait des Canots, *ibid.*

Paraguay. Herbe du Paraguay, & ſon uſage, 119. t. 2.

Paraſites parmi les Sauvages, 515. t. 1. Employ de Paraſite doit ſon origine à la Religion, 516. t. 1.

Parentalia. Devoirs funebres appellés *Parentalia*, 426. t. 2.

Pariſatis. Paſſion de Pariſatis rejettée avec horreur, 597. t. 1.

Parthes, quel honneur rendoient au Soleil, 168. t. 1. Rois Parthes, en quel ſens on peut expliquer qu'ils épouſoient leurs meres, 553. tom. 1.

Parthenon. Communauté de filles conſacrées à Minerve à Athenes, 155. t. 1.

Paſiphaé ſe diſoit fille du Soleil, 132. tom. 2.

Patates ou *Batates.* Racines. Leur deſcription & leur uſage, 103. tom. 2.

Pauvreté volontaire. Exercice de pauvreté volontaire durant le cours des Initiations, 277. t. 1.

Pais des Ames des Sauvages, parallele à l'Enfer des Poëtes, 401. t. 1. Voyage d'un Sauvage au païs des Ames, parallele à la deſcente d'Orphée aux Enfers, 402. t. 1.

Peaux. Habillemens de peaux. *Voy.* Habillemens. Maniere de préparer les peaux, 31. t. 2.

Peché originel. Traces du peché originel, & pratique de Religion obſervée par les Sauvages à la naiſſance de leurs enfans, 259. t. 1.

Peintures cauſtiques ſur les peaux, & leur Antiquité, 33. t. 2. Peintures cauſtiques ſur la chair vive en uſage chez les Anciens & chez les Sauvages, 38. t. 2. Peintures cauſtiques hieroglyphiques, Peinture lineaire, 43. tom. 2. Peintures cauſtiques ſont une eſpece de conſecration, 305. t. 2. Peintures paſſageres en guiſe de fard, 47. t. 2. ſacrées, & du reſſort de la Religion chez les Anciens, 48. tom. 2.

Penthesilée, Reine des Amazones, tuée par Achille, 51. t. 1.

Pelaſgiens. Difference des Pelaſgiens & des Helleniens, 91. t. 1. Leur Langue, 464. t. 2.

Perou. Nom que les habitans du Pérou donnent au Dieu Créateur & à l'Eſtre ſuprême, 124. t. 1. Erreur de Grotius & d'Hornius ſur l'origine des Peruviens, 130. t. 1. de M. Huet, 52. t. 1. Ont des Idoles, 150. t. 1. Entretiennent le feu ſacré, 167. t. 1. Leurs Temples & leurs Veſtales, 169. t. 1. Leurs ſuperſtitions au temps des Eclypſes, 249. t. 1. Leurs Prêtres & leur doctrine, 281. t. 1. Initiations de leurs Incas, 305. t. 1. Ont l'uſage de la Confeſſion, 420. t. 1. Fête du Pérou qui a rapport au myſtere de la ſainte Euchariſtie, 421. t. 1. Reſpect des Peruviens pour leurs Rois, 456. t. 1. Leurs maiſons, 5. tom. 2. Leur eſtime pour la Coca, & leur maniere de s'en ſervir, 140. t. 2. Leurs Balzes, 206. t. 2. Leurs ſupputations Chronologiques, & la maniere de regler leur Calendrier, 228. t. 2. Leurs *Quipos* ou Regiſtres, 233. t. 2. Croyoient la Reſurrection des Morts, 433. tom. 2.

Perſes, donnent au tour du Ciel le nom de Jupiter, 138. t. 1. N'avoient ni Temples ni Simulachres, & pourquoi, 137. 158. t. 1. Sentiment de M. Hyde ſur l'ancienne Religion des Perſes, refuté, 140. t. 1. Donnent au Soleil le nom de Mithra, 141. t. 1. Entretiennent le feu ſacré, 154. t. 1. Avoient des Veſtales, 164. t. 1. Tempérance de leurs feſtins, 191. t. 1. Leurs Myſteres, 221. 272. t. 1. N'épouſoient point leurs ſœurs avant Cambyſe, 546. 553. t. 1. Leur éducation parallele à celle des Lacedemoniens, 600. t. 1. Leurs habillemens, & leur maniere de vivre, ſemblable à celle des Sauvages, 22. t. 2. Se peignoient le tour des yeux avec du vermillon, 47. t. 2. Leur nourriture, 82. t. 2. Leurs ſuperſtitions touchant la ſepulture, 405. t. 2.

Peuples. Des Peuples qui ont paſſé en Amerique, 41. t. 1. Peuples monſtrueux de l'Amerique, paralleles à ceux de l'Antiquité, 60. t. 1.

Phalles, dans les myſteres des Païens, 263. t. 1. adorés en quelques endroits de l'Amerique, 150. t. 1.

Pheniciens établiſſent pluſieurs Colonies en Europe & en Afrique, & découvrent une Iſle de très-grande étenduë aux extrémités de l'Ocean, 30. t. 1.

Piayes. *Voy*. Devins.

Pictes. Leurs peintures cauſtiques, 39. t. 2.

Pierres Coniques, Pyramidales, &c. & origine de leur culte, 136. t. 1. Pierre Conique trouvée dans le Temple de Natchés, 147. t. 1.

Pimentade, ſauce des Caraïbes, 104. tom. 2.

Pipe, & ſon uſage connu des Anciens, 127. t. 2.

Plan, & diſtribution de l'Ouvrage, 19. t. 1.

Plata, Riviere de la Plata, 200. tom. 2.

Platon. Entêtement de Platon & des Platoniciens pour la Theürgie, 343. t. 1.

Pleiades. Nom que leur donnent les Iroquois, 410. t. 1. 235. t. 2.

Polixene égorgée au Tombeau d'Achille, 276. t. 2.

Pollincteurs, & leurs fonctions, 388. tom. 2.

Polygamie autoriſée chez pluſieurs Peuples de l'Antiquité, & tolérée chez les Hebreux, 545. t. 1.

Polygamie en Amerique, permiſe ſur-tout aux Chefs de quelques Nations, 554. t. 1.

Pompe Bacchique de Ptolomee Philadelphe d'Antiochus, de Mithridate, d'Antoine, & de Caligula, 184. t. 1.

Porcelaine. De la Porcelaine des Sauvages, & de ſes uſages, 502. t. 1. eſt la *Concha Venerea* des Anciens, 503. t. 1.

Portages, 218. t. 2.

Porte ſacrée chez les Anciens, 401. t. 2. Bled ou Balle de Bled jettée devant la porte en ſigne de mort, 415. t. 2.

Præfica, pleureuſe appellée *Præfica*, 391. t. 2.

Précautions des Sauvages en païs ennemi & dans leur route, 245. tom. 2.

Priſonniers. Conduite des Guerriers à l'égard des Priſonniers, 261. t. 2. Maniere de les garder pendant la nuit, *ibid.* t. 2. Leur entrée dans le Village, 265. t. 2. Leur deſtination, 271. Leur ſupplice, 274. t. 2. leur adoption, 308. t. 2.

Prophetes chez les Juifs, inſpirés de l'eſprit de Dieu, 355. t. 1. Deux ſortes de Prophetes parmi les Juifs, 175. t. 1.

Proſerpine, la même que Diane, & les autres Déeſſes Vierges & fécondes du Paganiſme, 239. t. 1. Mere du Dieu Bacchus ou Taurus, *ibid.*

Prytanées des Grecs, dédiés à Veſta, 160. t. 1. Prytanées des Grecs, ſemblables aux Curies Romaines, *ibid.*

Pultophages. Romains, & autres appellés *Pultophages*, & pourquoy, 84. t. 2.

Pygmées, anciens & modernes, 59. tom. 1.

Pyramides, quel ſymbole ſelon les Indiens, 149. t. 1.

Pyrogues des Sauvages, 203. t. 2. Pyrogues des Caraïbes & Sauvages Meridionaux, 212. t. 2.

Pyrolatrie. De la Pyrolatrie, ou culte du feu ſacré, 152. t. 1. Origine de ce culte, *ibid.*

Pyromantie. Exemples de Divination par la Pyromantie parmi les Sauvages, 385. t. 1.

Pyrethes, 329. t. 2.

Pyrophores, & leurs fonctions chez les Anciens, 328. t. 2.

Pyrrhique. Nom generique des Danſes guerrieres des Anciens, 202. tom. 1.

Python. Serpent Python, quel ſymbole, 234. t. 1.

Pythoniſſes. *Pythies*. *Voy.* Divination.

Q

QUIPOS. Regiſtres des habitans du Pérou, appellés *Quipos*, 233. t. 2.

R

RACINES dont les Sauvages ſe ſervent pour leur nourriture, 96. t. 2.

Radeaux de peaux enflées, & de courges vuidées, 209. t. 2.

La Ramaſſe. Ce que c'eſt. 223. t. 2.

Raquettes, & leur deſcription, 220. t. 2. Leur uſage connu des Anciens, & porté d'Aſie en Amerique, 222. t. 2.

Relations. Précipitation des Auteurs des Relations & Voyages, à écri-

re ſur les mœurs des Peuples qu'ils ne connoiſſoient pas bien, 5. tom. 1.

Religion. Néceſſité d'une Religion, 108. t. 1. Exiſtence de cette Religion fondée ſur le conſentement unanime de tous les Peuples, *ibid.* t. 1. n'eſt pas l'ouvrage des Legiſlateurs particuliers, & n'a point paſſé d'un Peuple à un autre quelques ſiecles après le Deluge, 14. t. 1. eſt auſſi ancienne que les hommes, *ibid.* Corruption de la Religion chez les Payens, 118. t. 1. Malgré la corruption il ſe trouve dans la Religion des Payens des traits d'une grande conformité avec la vraye. Syſtême ſur la Religion des Anciens propoſé, 12. t. 1. expliqué plus au long dans tout l'article de la Religion, tom. 1. Parallele de la Religion des Sauvages avec celle des Anciens. 113. t. 1. Toutes les actions ſolemnelles des Peuples étoient anciennement du reſſort de la Religion, 453. t. 1.

Retraite étoit une des épreuves des Initiations aux Myſteres, 267. t. 1.

Rhadamante, premier Fondateur du Gouvernement des Crétois, 457. t. 1. Rhadamante frere de Minos, mene une Colonie en Lycie, 82. tom. 1.

Rhée. Deux Rhées, 236. t. 1.

Rhombe des Anciens, & ſa figure, 209. t. 1.

Richeſſes enſevelies avec les morts dans leurs Tombeaux, & par quel principe, 410. t. 2.

Robe Voy. Habillemens. Robe ſatyrique des piéces de Théatre, 21. t. 1.

Rolandre Gia, nom des Chefs des Tribus chez les Iroquois. *V.* Chefs.

Romains, n'avoient point de Simulachres dans les premiers temps, 159. t. 1. Leurs Veſtales, 161. t. 1. plus anciennes que Numa, 162. t. 1. Excès de leurs ſuperſtitions, 455. t. 1. Leurs Tribus & leurs Chefs au temps de la fondation de Rome, 465. t. 1. Leur Senat dans les premiers temps, 478. t. 1. Leurs trois ſortes de Mariages, 566. t. 1. Leur goût pour la peinture paſſagere en guiſe de fard, 48. t. 2. Leur premiere nourriture 570. t. 1. 69. t. 2. Appellés Pultophages, & pourquoi, 84. t. 2. Leur frugalité dans les premiers temps, 85. t. 2. Leur maniere de déclarer la guerre, 173. t. 2. Cruauté de leurs ſpectacles & de leurs repas, 287. t. 2. Leurs devoirs funebres, 403. t. 2.

Rozeaux. Peuples qui faiſoient leur nourriture du fruit des Rozeaux, 72. t. 2. Rozeaux dont on fait le ſucre, 145. t. 2.

S

SABAÏSME. Premiere origine du Sabaïſme, 195. t. 1. Sabaïſme des Gentils étoit degeneré en une vraye Idolatrie, 143. t. 1.

Sabazius. Jupiter, Bacchus Sabazius étoient le Dieu de la guerre. Etymologie de ce nom, 196. tom. 2.

Sac, & priſe d'une Place, 253. tom. 2.

Sacremens de la nouvelle Loy avoient leurs ombres & figures dans la Loy de nature & dans la Loy écrite, 416. tom. 1. ſont la réalité de ces figures, *ibid.* Veſtiges de nos Sacremens dans les Religions des Indes actuellement exiſtentes, & dans les

Myſteres des Anciens, 419. t. 1.
Sacrifices. Des Sacrifices, 177. t. 1. Définition du Sacrifice, *ibid.* Sacrifices des Sauvages, paralleles à ceux des Anciens, 170. t. 1. Matiere des Sacrifices dans les premiers temps, 178. t. 1. Matiere & difference des Sacrifices parmi les Hébreux, 187. tom. 1. Diſtinction des Sacrifices particuliers & des Sacrifices ſolemnels, 182. t. 1. Sacrifices des Peuples de la ſuite de Bacchus & des Argonautes, 190. t. 1. Chiens offerts en ſacrifice au Dieu de la Guerre chez les Anciens & chez les Sauvages, 189. t. 2. Sacrifice de victimes humaines chez les Mexiquains, 180. t. 1. Sacrifice des premiers nez à la Floride, 181. t. 1. Le ſupplice des Eſclaves dans l'Amerique paroît être un vrai Sacrifice, 276. 295. t. 2. Sacrifice d'Iphigenie & de la fille de Jephté, allegorique à celui qu'elles firent en voüant leur virginité, 164. t. 1. Sacrifice perpetuel déſigné dans les noms de Bacchus & de Cerés, 247. t. 1. Sacrifices funeraires, 426. t. 2. Feſtins, chants & danſes faiſoient partie des Sacrifices, 191. 194. tom. 1.
Sagamité ou *Boüillie*; nourriture ordinaire des Anciens & des Sauvages, 83. t. 2.
Sara. Comment étoit ſœur & épouſe d'Abraham, 550. t. 1.
Sarpedon mene une Colonie de Créte en Lycie, 83. t. 1. Combat fait pour avoir ſon corps, 428. t. 2.
Saturne dévorant ſes enfans, quel ſymbole, 232. t. 1.
Satyre. Origine des Satyres & des Centaures, 19. t. 2.
Satyrides. Iſles Satyrides, 31. t. 1.
Saül. Corps de Saül & de ſes enfans, & honneurs funebres qui leur furent rendus, 422. t. 2.
Saults & Caſcades, 217. t. 2.
Sauvages de l'Amerique. Conjectures ſur leur origine, 27. t. 1. diſtribués en Peuples errans ou ſedentaires, 91. t. 1. ont tous une tradition ſacrée & fabuleuſe des premiers temps, 93. t. 1. du Deluge, & de la fin du monde, 100. t. 1. Leur caractere, 103. t. 1. Leur Religion, 108. t. 1. Le fonds de cette Religion, ſemblable à celle des Barbares qui occuperent en premier lieu la Gréce, 115. t. 1. ont tous la connoiſſance d'un premier Eſtre, 124. t. 1. reconnoiſſent pluſieurs Génies, 145. t. 1. Sont tous Idolâtres, 146. tom. 1. Ont un reſpect religieux pour le feu, 166. t. 1. Leurs Temples, 167. t. 1. Leurs Sacrifices, 170. 208. t. 1. Leurs Inſtrumens de Muſique, 209. t. 1. Leurs Cerémonies pendant le temps des Eclypſes, 248. t. 1. Leurs Initiations, paralleles à celles des Anciens, 281. t. 1. Leurs ſentimens au ſujet de l'Ame, 359. t. 1. Leur entêtement pour les ſonges, 363. t. 1. De leurs Devins, & de ce qu'on en doit penſer, 373. t. 1. Leur païs des Ames, parallele à l'Enfer des Poëtes, 398. t. 1. De leur Metempſycoſe, 410. t. 1. De leur Gouvernement, 436. t. 1. De leur Ginécocratie, 460. t. 1. De leurs aſſemblées ſolemnelles, 508. t. 1. De leurs chants, danſes & feſtins, 514. t. 1. De leurs Mariages, 554. t. 1. De leur Education, 597. t. 1. De leurs amitiés particulieres, 603. t. 1. De leurs

occupations, 1. t. 2. De leurs Villages, & de la maniere de les fortifier, 3. t. 2. De leurs Cabanes, 5. t. 2. De leurs Habillemens, 17. t. 2. De leurs Peintures cauſtiques, 33. t. 2. De leurs Peintures paſſageres, 47. t. 2. De leur maniere de couper leurs cheveux & de leurs autres ornemens, 50. t. 2. De leur nourriture, 63. t. 2. De leurs boiſſons, 113. t. 2. De leur Guerre, & des motifs de la faire, 161. t. 2. Leur maniere de la chanter, 189. t. 2. De leurs armes, 193. t. 2. De leurs voyages par eau & par terre, 199. t. 2. De la connoiſſance qu'ils ont de l'Aſtronomie, 1. t. 2. La ſupputation de leurs années, & de leur maniere de compter, 225. t. 2. De leurs campemens, 241. t. 2. De leurs précautions en païs Ennemi, 243. t. 2. De leurs combats, 278. t. 2. De leur conduite envers leurs priſonniers, 260. t. 2. Des ſupplices qu'ils font ſouffrir à leurs eſclaves, 244. tom. 2. Des Loix de l'Adoption, 308. t. 2. De leurs Ambaſſades, 310. t. 2. De leur Commerce, 331. t. 2. De leur Chaſſe & de leur Pêche, 336. t. 2. De leurs Jeux, t. 2. De leurs Maladies, 360. t. 2. De leur Médecine, 361. t. De leurs devoirs funeraires, 386. t. 2. De leur Deüil, 435. t. 2. De leur Langue, 458. t. 2.

Scythes. Scythie. Divers Peuples compris ſous le nom de Scythes, 42. t. 1. Leurs mœurs ſemblables à celles des Barbares qui avoient occupé la Gréce, 92. t. 1. entretenoient le feu ſacré, 154. t. 1. Avoient un Cimeterre pour ſymbole de la Divinité, 195. tom. 1. Rapportoient leur origine à une femme, moitié femme & moitié ſerpent, 233. t. 1. Adoroient Diane, & ſe faiſoient initier à ſes Myſteres, 221. t. 1. Enlevoient la chevelure de leurs ennemis, & en faiſoient trophée, 257. t. 1. Se faiſoient ſuer avec des pierres ardentes, 372. t. 2. Deſcription de la Cabane de leur Süerie, *ibid.* Peuple de Scythie, qui prenoit le plaiſir de l'yvreſſe par l'odeur & la fumée de certaines herbes, 128. t. 2. Pluſieurs Peuples de Scythie engraiſſoient leurs parens pour en faire feſtin, 404. t. 2. Conjectures ſur quelques mots de la Langue des Scythes, 473. t. 2.

Secret des Myſteres, 220. 266. t. 1.

Semiramis, appellée fille du Soleil dans quelques Inſcriptions, 132. t. 1. Sa paſſion pour ſon fils Ninyas, punie, 546. t. 1.

Semaines d'années chez les Sauvages, comptées par les jours ou par les nuits, paralleles à celles des Hébreux, 230. t. 2. Semaines de jours & d'années chez les Mexiquains, reglées par le nombre de treize, 228. t. 2.

Sephora n'eſt point le Type de toutes les Déeſſes du Paganiſme, 221. tom. 1.

Sepulture. De la Sepulture, 386. t. 2. Manieres ſingulieres de préparer les corps pour la ſepulture, 389. t. 2. Differens uſages de ſepulture chez les Anciens & chez les Sauvages, 402. t. 2. Privation de la ſepulture étoit une tache infamante chez les Anciens, & l'eſt encore parmi les Ameriquains, 420. t. 2. Sepultures choiſies au pied des chênes, & pourquoi, 423. t. 2. Ce qui reſte dans la ſepulture, ſe-

lon la penſée des Anciens, après qu'on a rendu tous les derniers devoirs au cadavre, 424. t. 2. Sepulture étoit un lieu ſacré, 427. t. 2. Gardes mis pour la défenſe des ſepulchres, 428. t. 2. Sepultures gardées à la Floride, 431. tom. 2. Prophanation de la ſepulture, regardée comme une grande hoſtilité, 432. t. 2. Douleur des Péruviens en voyant les Eſpagnols prophaner leurs ſepulchres, 433. t. 2.

Serpent. Quel ſymbole dans la Religion des Anciens, 229. t. 1. Serpent, ſymbole de deux principes oppoſés dans la Religion des Anciens, 236. tom. 1. Serpent initié dans les Myſteres, 228. t. 1. Serpens apprivoiſés & nourris dans les Temples, 229. t. 1. Serpent d'airain ſymbole du Liberateur, 230. t. 1. Serpens enchantés & apprivoiſés par les Sauvages, 263. t. 1. entrent dans les Myſteres de leurs ſorts & de leur divination, *ib.*

Seſame des anciens Egyptiens, 95. t. 2.

Siecle des Mexiquains, & cerémonie obſervée à la fin de leur année ſeculaire, 229. t. 2.

Siége des Places fortifiées & paliſſadées, 252. t. 2.

Signaux qui marquoient la préſence de l'eſprit dans les Oracles rendus par les ſuppôts du Démon, 350. tom. 1.

Silicernium. Ce que c'étoit, 399. t. 2.

Siſtre particulier entre les mains d'Anubis, 214. t. 1. Siſtre de Clatra. *Voy.* Clatra.

Shonnonkouretſi, Solitaire & Devin très-célebre parmi les Sauvages, 175. t. 1. Son hiſtoire, & la cauſe de ſa mort, 390. t. 1.

Sogdiens. Conſtance de quelques Sogdiens priſonniers, condamnés à mort par Alexandre, 282. t. 2.

Soleil. Symbole de la Divinité & du Liberateur, 128. t. 1. Tous les Dieux & Déeſſes de l'Antiquité ſe rapportent au Soleil, 129. t. 1. Confondu avec la Divinité même, *ibid.* Soleil eſt la Divinité des Peuples de l'Amerique, 130. tom. 1. Princes & Rois de l'Antiquité, qui ſe diſoient fils du Soleil, *ibid.* Noms que les Iroquois donnent au Soleil, 132. t. 1. Quelques-uns de ces noms ne conviennent qu'au ſouverain Eſtre, *ibid.* Explication de ces noms, 133. t. 1.

Solitaires parmi les Sauvages, faiſant profeſſion de continence, 175. t. 1.

Solymes, quel Peuple, 83. tom. 1. Leurs Tribus, 465. t. 1. Leurs Chefs, 466. t. 1.

Songes. Divination par les ſonges, 363. t. 1. Songes plus myſterieux les uns que les autres, *ibid.* Entêtement des Sauvages pour leurs ſonges, *ibid.* Cauſes & exemples de cet entêtement, 364. t. 1. Fête des Songes, 367. t. 1. Comparaiſon de cette Fête avec les Bachanales des Anciens, & l'uſage de ſe tenter par des énigmes, *ibid.* avec les Panathenées, & la Fête des Torches, 369. t. 1. Maniere dont les Sauvages ont coûtume d'éluder les ſonges, 365. t. 1.

Sorts des Sauvages. Voy. Divination. Sorts de Lycie, 349 t. 2.

Sphériſtique. De la Sphériſtique, 352. t. 2. Divers jeux de Sphériſtique des Sauvages, paralleles à quelques-uns de ceux des Anciens, 353. t. 2.

Subſtitutions ſucceſſives des plantes frumentacées les unes aux autres, 70. tom. 2.

Sucre. Du Sucre, 142. t. 2. Du Su-

cre des Anciens, *ibid.* Noms divers que les Anciens donnoient au Sucre, 143. t. 2. Etymologie du mot *Saccharum*, 151. t. 2. Sucre moderne ou factice, 146. t. 2. different du Sucre des Anciens, *ibid.* Depuis quand connu en Europe, *ibid.* Sucre d'Erable, de Freſne, &c. & maniere de le faire, 153. t. 2.

Suërie. Cabane de la Suërie, & ſa deſcription, 371. t. 2.

Supplice des Eſclaves dans l'Amerique Septentrionale, & ſa deſcription, 274. t. 2. Supplice des Sauvages de l'Amerique Meridionale, & ſa deſcription, 292. t. 2.

Symboles des Myſteres, 224. tom. 1. Symboles de la Divinité, confondus avec la Divinité même, 144. tom. 1.

Syrie. Déeſſe de Syrie, la même que Minerve, Diane, &c. *Voy.* Minerve.

T

TABAC. Du Tabac, 126. t. 2. S'il a été connu des Anciens, *ibid.* Paſſages de quelques Auteurs modernes, qui ont parlé du Tabac, paralleles à ceux des Anciens, 128. t. 2. Effets du Tabac, 129. t. 2. Potions de Tabac uſitées dans les Initiations des Ameriquains, 333. t. 1. Sa compoſition au Mexique, *ibid.* Conſacré en Amerique aux uſages de Religion, 135. t. 2.

Talus. Jeu des Anciens, appellé *Talorum. Voy.* Jeu des Oſſelets.

Tapuyes mangent le Manioc ſans en exprimer le ſuc, 100. t. 2.

Le Tau & la *Croix* étoient un même ſymbole. 443. t. 1. Tau, Lettre d'heureux préſage chez les Anciens, 444. t. 1.

Temples de Veſta faits en Rotonde, & pourquoi, 167. tom. 1. Perſes n'avoient point de Temple, 158. t. 1. Prytanées & Curies Romaines tenoient lieu de Temples, 167. t. 1. Cabanes de Conſeil tiennent lieu de Temples en Amerique, *ib.* Temple de Natchez, *ibid.* des Oumas, Peuples de Virginie, &c. 168. t. 1. Temples du Pérou, 169. t. 1. du Mexique, 170. t. 1.

Temperance des Egyptiens, & autres Peuples anciens dans leurs feſtins, 191. t. 1.

Temps. Diſtinction de deux temps, où l'Egypte, la Phrygie, la Gréce &c. ont été peuplées, dont le premier ſe rapporte aux temps, qui ont precedé le Déluge, 38. t. 1.

Terebration. Maniere de faire du feu par la Terebration, 242. t. 2.

Teſſeræ. Symboles appellés *Teſſeræ*, 187. t. 2. Jeu des Anciens, appellé *Teſſerarum*, 342. t. 2.

Teſtudo. Tortuë des Poëtes, ou Lyre d'Apollon; ce que c'étoit, 216. t. 1.

Thadal, Roy des Nations, vaincu par Abraham, 181. t. 2. Ses Etats, 183. tom. 2.

Thaleſtris, Reine des Amazones, 51. t. 2.

Tharonhiaouagon, nom du Soleil chez les Iroquois, 133. t. 1. Explication de ce terme convient au ſouverain Eſtre, *ibid.* a vêcu parmi les hommes, & eſt le maître au païs des Ames, 244. 401. t. 1.

Theologie des Payens toute ſymbolique, 121. t. 1. a deux parties, l'une phyſique, l'autre hiſtorique, 224. tom. 1.

Theta. Lettre de mauvais augure, & ſigne de mort chez les Anciens, 444. t. 1.

Theürgie. De la Theürgie, ou com-

munication avec les Dieux, 341. t. 1. Sentiment des Saints Peres ſur la Theürgie des Anciens, 343. t. 1. Entêtement de Platon & de ſes Sectateurs pour la Theürgie, *ib.*

Thomas. Si ſaint Thomas ou quelque autre des Apôtres, a paſſé en Amerique, 451. t. 1.

Thrace. Peuples de Thrace, pluſieurs Peuples compris ſous ces noms, 42. t. 1. Peuples de Thrace particuliers de l'Arie & de l'Areïane. *Voy.* Arie & Areïane. Peuples de Thrace s'enyvrent par l'odeur & la fumée de certaines herbes, 129. tom. 2. Femmes des Peuples de Thrace ſe brûloient ſur le corps de leurs maris, 282. t. 2. Heroïſme de ces femmes, *ibid.* Peuples de Thrace pleuroient à la naiſſance des hommes, & ſe réjoüiſſoient à leur mort, 406. t. 2.

Thyrſe de Bacchus formé en Croix, 241. 242. t. 1.

Tibareniens. Coûtume des Tibareniens & de quelques autres Peuples aux couches de leurs femmes, 49. t. 1. Cette coûtume eſt expliquée par celle des Sauvages Meridionaux, 256. t. 1. Rapport de cette coûtume avec le peché originel, 259. t. 1.

Tonnerre. Idée que les Sauvages ont du Tonnerre, 125. t. 1.

Tonſure Hecloride ou *Theſeïde*, 52. t. 2. Tonſure Bacchique, 52. t. 2. Tonſure des Clercs, ſymbole de mort myſtique, & conjecture ſur ſon origine, 409. t. 2.

Torches nuptiales. Ce que c'étoit dans l'Antiquité, & leur comparaiſon avec ce qu'on appelle en Amerique *Bois de Mariage* 578. t. 1. Comparaiſon de la Fête des Lanternes à la Chine, avec les Fêtes des Anciens, appellées *Fêtes des Torches*, 369. t. 1.

Tortuë, ou Lyre d'Apollon, 216. t. 1. Son Inventeur, 205. t. 1. Sa comparaiſon avec les Siſtres des Anciens & des Sauvages, 216. t. 1. Quel ſymbole, 99. t. 1. Conſacrée à la Divination, 214. t. 1. Fable Iroquoiſe de la Tortuë, ſur laquelle eſt formée la Terre, 94. t. 1. Fable du Dieu Vichnou métamorphoſé en Tortuë, 99. t. 1. Fable du Dragon né d'une Tortuë, 100. t. 1.

Toupan, terme de la Langue des Sauvages Meridionaux, 124. t. 1. Explication de ce terme, 125. t. 1.

Tours & Colonnes des habitans du Pérou pour obſerver le point fixe des Solſtices & des Equinoxes, 232. t. 2.

Tradition orale, ſacrée chez tous les Sauvages, 93. t. 1.

Traines des Sauvages, & leur deſcription, 120. t. 1.

Tranſmigrations des Peuples, & leurs cauſes, 43. t. 1.

Trepieds ſacrés de differente eſpece, 376. t. 2. Trepied delphique. Ce que c'étoit, *ibid.* parallele avec la Cabane de la Divination des Peuples de l'Amerique Septentrionale, 376. t. 2.

Tribus. Des Tribus ou familles, 464. t. 1. Origine des Tribus, *ibid.* Tribus de pluſieurs Peuples, *ibid.* Tribus des Iroquois, des Hurons, &c. 464. t. 1.

Trinité Veſtiges de la Très-ſainte Trinité dans la Religion des Anciens & dans les Religion des Indes, 9. t. 1.

Troglodytes. Reſpect religieux des Troglodytes pour les Tortuës, 100. t. 1. Leur ſepulture, 404. t. 2.

Trophonius. Antre de Trophonius, 342. t. 1.

Troye. Guerre de Troye comparée à celle des Sauvages, 177. t. 2.

Tympanum, ou Tambour de la Déeſſe de Phrygie, 204. t. 1. Tambour des Sauvages, 210. t. 1. 204. t. 1.

V

VAN myſtique, & ſon uſage dans les Orgies, 353. t. 1.

Vaſco Nugnés de Valboa découvre le premier la Mer du Sud, 53. t. 1. Son erreur ſur les hommes habillés en femmes, qu'il trouva en Amerique, 53. t. 1.

Venus Uranie, la même que la jeune Veſta, que la jeune Iſis. *Voy.* Iſis. Statue de Venus celeſte ſur une Tortue, 98. t. 1.

Veſta. Du culte de Veſta, 152. t. 1. Ce que c'étoit que Veſta, 155. t. 1. Deux Divinités confonduës ſous le nom de Veſta, 156. t. 1. Leurs Symboles, *ibid.* Anciennement n'avoit point de Simulachre à Rome, 158. t. 1. Figure de ſon Temple, 167. t. 1.

Veſtales. Veſtales Romaines, 161. t. 1. Veſtales au Pérou, 169. t. 1. chez les Iroquois, 173. t. 1. Hommes conſacrés à Veſta, à Venus Uranie, à Cybele, &c. 166. t. 1.

Veſtiges. Science des Veſtiges, 244. tom. 2.

Vezeres. Peuple Atlantique, 7. t. 2. Leurs habitations, *ibid.*

Vieillards. Coutume barbare de quelques Peuples de l'Antiquité & de l'Amerique, de faire mourir leurs Vieillards, 489. t. 1.

Vierges. Divinités du Paganiſme, Vierges & fécondes, 236. tom. 1. Veſtiges d'une Vierge fécondé chez les Chinois, 235. t. 1. en Amerique, 246. t. 1. Vierge du Zodiaque allaitant un enfant dans l'ancien ſyſtême Aſtronomique des Egyptiens, des Perſes & des Indiens, 242. tom. 1. Rapport de toutes ces Divinités Vierges & fécondes avec la ſainte Vierge Mere du Redempteur, 236. t. 1. Vierges. Pluſieurs Prêtreſſes Vierges, Veuves, ou faiſant profeſſion de continence dans l'Antiquité, 164. t. 1. Maniere d'éprouver dans l'Achaïe la pureté des Prêtreſſes ſoupçonnées d'avoir manqué à l'obligation de vivre dans la continence, 163. t. 1.

Villages des Sauvages. 3. t. 2. Maniere de les fortifier, *ibid.* Villages & Cabanes ſur les arbres au milieu des marécages. 6. tom. 2. Tranſport des Villages, 107. tom. 2.

Vin. Du Vin & des Vignes en Amerique, 112. t. 2. Vin & ſon uſage inconnu de pluſieurs Peuples, déteſté de quelques autres, défendu à certaines perſonnes, & pris avec ſobriété par ceux qui en uſoient, 191. t. 1. Penſées des anciens Egyptiens ſur le vin, 193. t. 1. Vins de differentes eſpeces, 112. tom. 2.

Viracocha. Nom du Dieu Createur au Pérou, 124. t. 1.

Virginie. Peuples de la Virginie, leurs Temples, 168. t. 1. Leurs Initiations, 282. t. 1. Leurs peintures cauſtiques, 42. tom. 2. *Voy.* Sauvages.

Virginité. Profeſſion de Virginité ſi ancienne, qu'elle peut être rapportée aux temps qui ont precedé la corruption de la Religion, 162. t. 1. pratiquée & reſpectée en

en Amerique, 338. t. 1.
Viſion myſterieuſe. Etat d'un homme initié dans la viſion myſterieuſe, 342. t. 1.
Wiſoccan, ou potion de Tabac en uſage dans les Initiations des Peuples de Virginie, 286. t. 1.
Vitziliputzli, Dieu des Mexiquains, 423. t. 1.
Voix contrefaite des Oracles, ou de ceux qui les rendoient, 354. t. 1.
Voſſius (Gerard) Son ſentiment ſur Moïſe, refuté, 224. t. 1.
Voyages des Sauvages, 199. t. 2.
Voye Laſſée. Voy. Galaxie.
Urim & Tummim, leur uſage, 355. tom. 1.
Urnes cineraires & lachrymales des Romains, 421. t. 2. Urnes cineraires remarquables, trouvées dans l'Ombrie, 50. t. 2. Urnes cineraires pour la ſepulture des animaux, 361. t. 1.

X

XANTHE. Lyciens de Xanthe, & leur déſeſpoir ſous Harpage General des Perſes, 86. t. 1. durant la guerre des Triumvirs, 87. t. 1.
Xanthus, Fondateur de la Ville de Xanthe en Lycie, 83. t. 1.
Xilophores ou *Kalophores*, 511. t. 1. Fête des Juifs appellée *Xilophories*,

Y

YDRANOS. Ce que c'étoit dans les Myſteres, 272. t. 1.
Yuca. Voy. Mandioc ou Manioc.

Z

ZIGANTES, Peuple d'Afrique, 156. tom. 2.
Zoroaſtre des Anciens, paſſe pour l'Auteur de la Magie, 356. t. 1. De la Polygamie, & des déſordres du Mariage, 542. t. 1.

Fin de la Table Alphabetique des Matieres des deux Tomes.

AVIS AU RELIEUR.

Nota. La feüille O premiere ſignature ſe trouve double, l'on prendra la ſeconde qui ſervira de la feüille P, *Tome 2. pag. 113.* & l'on a retranché la ſignature Z.

FAUTES DU SECOND TOME.

Page.	*Ligne.*	*Fautes.*	*Corrections.*
7.	16.	pêle même,	*liſez* pêle-mêle.
10.	16.	Ecorces d'Ormes,	*liſ.* Ecorces d'Orme.
14.	4.	tiſſus,	*liſ.* poſés.
18.	7.	pour ſubvenir,	*liſ.* de ſubvenir,
22.	28.	des Gaules,	*liſ.* des Getules.
30.	3.	Statuës,	*ajout.* à Rome.
32.	1.	fait,	*liſ.* faites.
48.	8.	jours de fétes,	*liſ.* jours de fête.
48.	20.	E'glé,	*liſ.* Eglé
58.	13.	qu'il y attache,	*liſ.* Il y attache.
57.	29.	coutuës,	*liſ.* tiſſuës.
69.	1.	avoir,	*liſ.* avoir eu.
69.	3.	où étoit,	*ôtez* ou
69.	27.	poſterieures,	*liſ.* poſterieure.
87.	13.	fait,	*liſ.* faits.
94.	20.	leurs farine,	*liſ.* leur farine.
98.	3.	le deſſus,	*liſ.* le dedans.
99.	30.	cheveaux,	*liſ.* chevaux.
105.	16.	en triangles,	*liſ.* en triangle.
108.	26.	Bleds d'Indes,	*liſ* Bleds d'Inde.
111.	5.	*Cerauniaſon*,	*liſ.* *Cerauniennes*, ou
114.	11.	on uſe,	*liſ.* on en uſe.
123.	3.	ſucce,	*liſ.* ſuçe.
127.	19.	laiſſé,	*liſ.* laiſſées.
129.	22.	indique,	*liſ.* l'indique.
144.	note.	interiori ſucci,	*liſ.* interioris ſucci.
154.	11.	qu'ils,	*liſ.* qu'elles.
160.	10.	teints,	*liſ.* teint.
164.	16.	quelques,	*liſ.* quelque.
165.	20.	dépoſeroit,	*liſ.* depriſeroit.
167.	17.	quartiers,	*liſ.* Guerriers.
210.	11.	de menagée,	*liſ.* de menage.
224.	23.	Rumbs,	*liſ.* Rhumbs.
239.	note.	Caronelli,	*liſ.* Coronelli.
253.	27.	enfor enné,	*liſ.* en forcené.
280.	12.	ce Heroiſme,	*liſ.* cet Heroiſme.
280.	29.	Scivola,	*liſ.* Scévola.
300.	25.	très étroitement la nuit,	*liſ.* très étroitement. La nuit.
337.	28.	entre,	*liſ* outre.
341.	24.	fait,	*liſ.* font.
344.	note.	faries,	*liſ* facies.
345.	14.	plané,	*liſ.* plane.
347.	7.	dix,	*liſ.* fix.
423.	39.	*Decernni*,	*liſ.* *Dercenni.*
458.	5.	caſſent,	*liſ.* cauſoient.

FAUTES DU PREMIER TOME.

Page.	*Ligne.*	*Fautes.*	*Corrections.*
3.	1.	de,	*lisez* Dez.
7.	25.	Orgyes,	*lis.* Orgies.
41.	25.	nous ont,	*lis.* nous a.
42.	15.	Schytie,	*lis.* Scythie.
71.	9.	l'honorer,	*lis.* s'honorer.
90.	12.	des Grecs,	*lis.* de Grecs.
103.	9.	Hamnon,	*lis.* Hannon.
107.	6.	Porté,	*lis.* portés.
113.	27.	des Génies & des Miniſtres,	*lis.* des Génies ou des Miniſtres.
118.	13.	fait,	*lis.* faits.
122.	10.	propoſes,	*lis.* prépoſés.
138.	8.	tributs,	*lis.* Tributs.
142.	6.	Aſſiriens,	*lis.* Aſſyriens.
144.	28.	tant d'Apollon, de Jupiter,	*lis.* tant d'Apollons, de Jupiters.
156	note 1.	Dyctinnam,	*lis.* Dictynnam.
165.	12.	& Plutarque,	*lis.* Plutarque.
166.	14.	Atis,	*lis.* Atys.
167.	14.	deſtinées,	*lis.* Deſtinez.
205.	11.	Nonnius,	*lis.* Nonnus.
233.	3.	le panier de Cecrops,	*lis.* le panier des filles de Cecrops.
270.	2.	Jupitier,	*lis.* Jupiter.
386.	29.	donné,	*lis.* donnée.
393.	29.	Thamgris,	*lis.* Thamyris.
398.	2.	de Torture,	*lis.* du Tartare.
399.	26.	paſſa,	*lis.* paſſe.
399.	30.	que le Peuple,	*lis.* que ce Peuple.
401.	14.	encore trouve-t-il,	*lis.* encore ſe trouve-t'il.
430.	15.	au Chef,	*lis.* aux Chefs.
456.	7.	chez quelques-uns,	*lis.* chez quelques unes.
490.	27.	manqueroit,	*lis.* manqueroient.
496.	11.	aiſement,	*lis.* aiſément.
499.	11.	fait,	*lis.* faits.
538.	21.	arrogé,	*lis.* arrogés.
595.	15.	ſa fille,	*lis.* la fille.